

85.1
F36



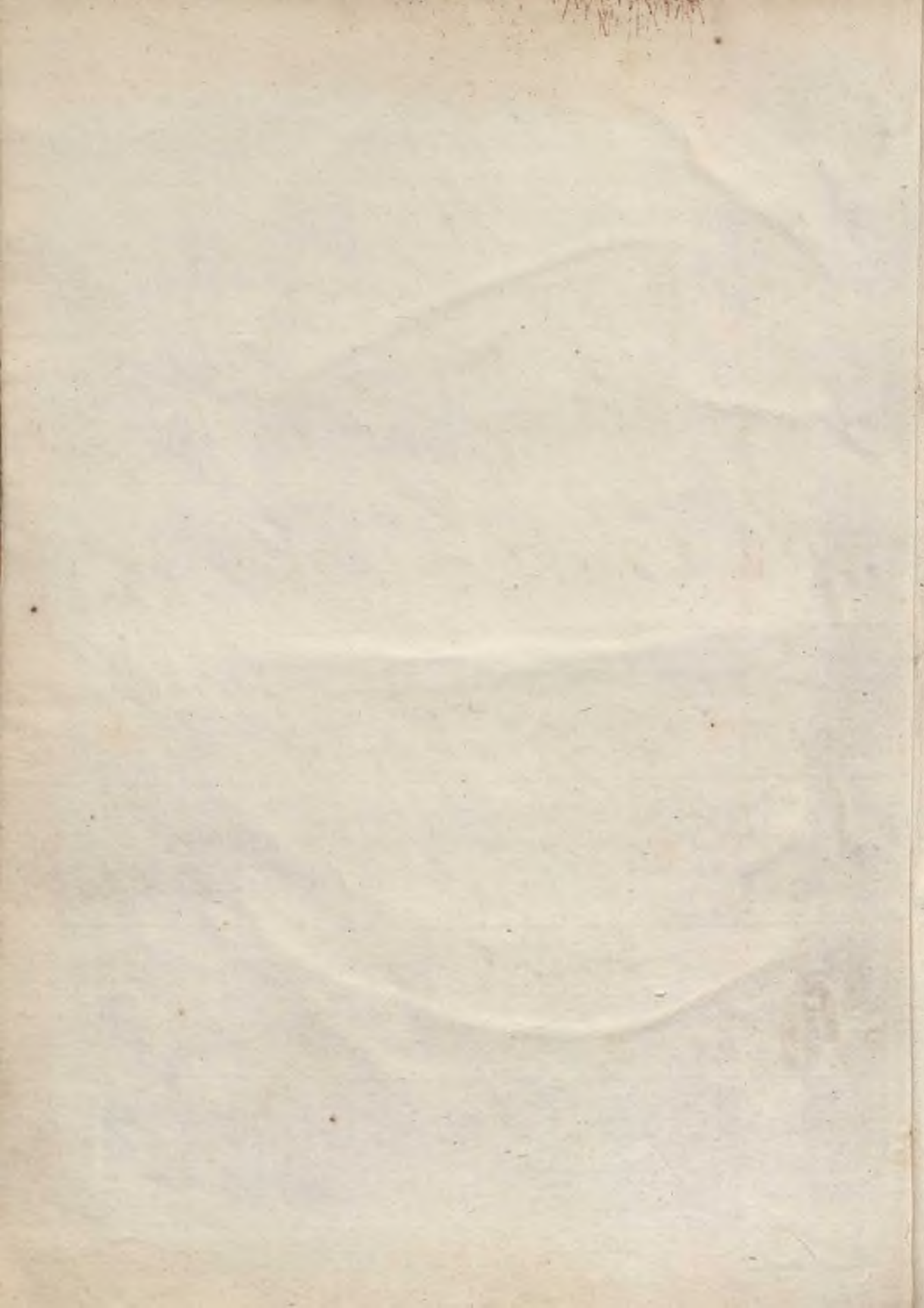
ШКАФЪ 42

ПОЛКА IV

№ 8







183

ENTRETIENS

AVEC LES VIEUX

ET

SAUS LES OUVRAGES

ESQUISSES PEINTRES

PAR M. DE MONTMAYN

ENTRETIENS

SUR LES VIES

ET

SUR LES OUVRAGES

DES PLUS

EXCELLENS PEINTRES

ANCIENS ET MODERNES.

ENTRETIENS

sur les vies

et

sur les ouvrages

des plus

excellens peintres

anciens et modernes

A. Felibien

ENTRETIENS

SUR LES VIES

ET

SUR LES OUVRAGES

DES PLUS

EXCELLENS PEINTRES

ANCIENS ET MODERNES.

TOME SECONDE.

SECONDE EDITION.



A PARIS,
Chez DENYS MARIETTE, rue Saint Jacques,
prés les Mathurins, à Saint Augustin.

M. DC. XCVI.

AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTE'

LIBRAIRIE
PK
3C

Фундаментальная
Библиотека
Союза Иллюстраций
Р.К.К.

85,1 ✓
F36

EXCELLENTS PEINTURES
TOME SECOND
DES PLUS
SUR LES OUVRAGES
L'ART ET MOUVEMENTS

Музейно-художественный отдел
Музейно-художественный отдел
Музейно-художественный отдел

~~3-72/595~~
✓

942973

ЦУНБ им. Н.А. Некрасова
Отдел хранения фондов



ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET
SUR LES OUVRAGES
DES PLUS EXCELLENS PEINTRES
ANCIENS ET MODERNES.

SIXIÈME ENTRETIEN.



'ESTOIS en chemin pour aller voir Pymandre , lors que je le rencontray seul qui venoit me trouver. J'allois, luy dis-je, chez vous pour sçavoir si vous avez esté fatisfait de la promenade que nous fismes hier , & si vous ne vous repentistes point de m'avoir tant fait parler pendant que

2 VI. ENTRETEN SUR LES VIES

nous fusmes à saint Cloud , & durant nostre retour?

Tant s'en faut, me répondit Pymandre ; je fus ravi de ce que la rencontre de Valere fit durer nostre conversation encore plus long - temps qu'elle n'auroit fait , & de ce qu'il fut cause qu'on dit des choses auxquelles sans luy on n'auroit peut - estre pas pensé. C'est aussi, je vous l'avoûë , ce qui m'a fait sortir si-tost pour ne vous pas manquer, afin que si d'autres affaires ne vous empeschent point, nous puissions dès aujourd'huy voir le Cabinet des tableaux du Roy , & considerer les ouvrages de ces grands Maistres dont vous nous parlastes.

Si vous estes dans ce dessein , luy répondis - je , il vaut mieux que nous allions aux Tuileries. Nous y trouverons les appartemens richement meublez , & la Galerie parée des plus beaux tableaux de Sa Majesté.

Pymandre fut ravi de cette proposition, & aussitost nous nous rendismes aux Tuileries. Après avoir traversé les sales & les chambres ornées de superbes tapisseries, nous entraimes dans le grand Cabinet, où sur la cheminée estoit le tableau de la famille de Darius aux pieds d'Alexandre, peint par M. le Brun ; & à l'opposite, celui où Paul Véronese a représenté nostre Seigneur avec les deux Pelerins en Emaüs. Nous les considérâmes quelque temps ; & Pymandre, après avoir regardé avec plaisir celui de M. le Brun dont il avoit leû la description qu'on a imprimée il y a quelques années,

ET SUR LES OUVRAGES DES PEINTRES. 3

se tourna vers celuy de Paul Véronese ; & admirant cette vérité & cet art incomparable qu'on y voit , Ce n'est pas sans raison , me dît-il , que ces ouvrages ont aquis de la réputation. Entrons , luy répondis - je , dans la Galerie , & vous y verrez les chef-d'œuvres des plus grands Maîtres. C'est là que chacun d'eux tient sa partie , & que tous ensemble ils forment un concert merveilleux. Leurs différentes beautez font voir la grandeur & l'excellence de la peinture. Ce qui se trouve de particulier dans l'un , & qui n'est pas dans les autres , est un témoignage de la vaste étendue de cet art , qu'un homme seul ne peut posséder dans toutes ses parties , ainsi que je vous l'ay dit assez souvent.

Comme nous fusmes dans la Galerie , nous la vismes ornée de part & d'autre de grands & magnifiques cabinets , de tables de pierres précieuses , de plaques , de guéridons , de cassoletes , & d'une infinité d'autres vases d'argent d'un travail admirable. Plusieurs de ces vases estoient remplis d'orangers , chargez de fruits , & dans quelques autres il y avoit des jasmins couverts de fleurs. Au bout de la Galerie sur une estrade élevée de plusieurs marches estoit le trosne audeffus duquel & sous un riche dais on avoit placé ce beau tableau de Raphaël , où l'on voit Saint Michel qui terrasse le démon. Tout le reste de la Galerie estoit tapissé de damas vert enrichi d'une grande crespine d'or. Cette tapifferie servoit de fonds à une infinité de tableaux ornez de bordures dorées. Ils estoient atta-

4 VI. ENTRETEN SUR LES VIES

chez avec des cordons & des rubans d'or & de soye , mais si industrieusement disposez d'espace en espace selon leur grandeur, que cette symetrie & cét arrangement augmentoient de beaucoup la beauté de la décoration.

Aprés que nous eufmes fait un tour dans la Galerie , & que nous eufmes consideré tout ensemble ce grand amas de richesses, Je vous avouë, dît Pymandre en regardant les tableaux qui estoient devant nous, que c'est icy où je me trouve embarassé. Je comprends bien la vérité de ce qu'on a dit autrefois, qu'encore qu'il n'y ait qu'un art de peindre, où Zeuxis, Aglaophon & Appelle sembloient avoir atteint la perfection ; néanmoins la manière de l'un n'estoit point celle de l'autre. Car quoy - que toutes ces peintures me semblent parfaitement belles, je voy pourtant qu'elles sont bien différentes les unes des autres : je n'ay pas assez de connoissance, ni assez de lumiere pour discerner ce qu'il y a de plus excellent, ni pour découvrir les defauts qui s'y peuvent rencontrer : je ne connois point ces qualitez extraordinaires qui mettent tant de différence entre les Peintres, ni ces divers gousts qui font que les ouvrages des uns sont beaucoup plus estimez que ceux des autres : chaque tableau me semble accompli ; & sans sçavoir de quelle main il est, je n'y trouve rien qui ne me plaise. Ce n'est pas que s'il m'en falloit choisir quelques-uns parmi ce grand nombre, il n'y en ait qui me paroistroient plus agréa-

Cicer. l. 3. de
Orat.

ET SUR LES OUVRAGES DES PEINTRES. 5
bles que les autres ; & peut-estre auffi pourrois-je
me tromper dans le choix que j'en ferois.

Quand vous ne prendriez pas, luy répondis je,
ceux des Maistres les plus fameux, & où il y a
plus d'art & de science, vous n'en pourriez choisir
qui ne fussent de bonne main. Car ce ne seroit
rien dire, en vous assurant qu'ils sont tous origi-
naux ; mais c'est quelque chose de considérable
de vous faire connoistre qu'ils sont des plus célè-
bres Peintres qui ayent esté, & les plus beaux qu'ils
ayent faits. Que peut-on souhaiter davantage que
de voir dans un mesme lieu des tableaux de Ra-
phaël, de Jule Romain, de Perin del Vague, de
Leonard, du Georgeon, du Corege, du Titien, de
Paul Véronese, du Tintoret, des Caraches, du Ca-
ravage, & de leurs Eleves, puisque tous ces grands
hommes ont formé les principales écoles dont
nous avons parlé ? Vous pouvez juger des différen-
tes manières de tous ces Maistres. Car ils ne se
sont pas tous assujétis à imiter ceux qui leur ont mis
le pinceau à la main. Après s'estre instruits dans
leurs écoles, & y avoir appris les principes de l'art,
ils se sont élevez d'eux-mesmes dans les connois-
sances qu'ils ont acquises. Ils se sont rangez sous
la maistresse commune de tous, qui est la Nature,
& ont appris d'elle ce que l'on voit dans leurs ou-
vrages de plus beau & de plus parfait. Il est vray
qu'ils n'ont pas également profité de ses enseigne-
mens. Il y en a qui ont pris d'elle tout ce qu'ils
y ont veû ; d'autres ont iceû choisir ce qu'elle a

6 VI. ENTRETEN SUR LES VIES

de plus précieux & de plus beau. Quelques-uns ne se sont pas donné la peine de regarder seulement la Nature; ils se sont contentez de suivre ceux qui l'avoient examinée avant eux. D'autres encore par un gouſt tout particulier ont suivi leur caprice, & n'ont pris pour modeles que leurs imaginations. C'est ce qui fait cette diverſité de manière, & cette grande différence que l'on peut voir ici dans les tableaux de tous ces Maiſtres. Vous pouvez remarquer dans ceux de Raphaël & des Peintres de ſon école, le beau choix qu'ils ont fait de toutes les parties qui compoſent un excellent ouvrage. Vous le voyez encore dans ces grands Peintres Lombards, qui véritablement ſe ſont plus attachez à ce qui regarde la couleur, qu'à ce qui eſt du deſſein, & à ce qu'on appelle le *Coſtume*.

Quant à ceux qui ſe ſont arreſtez à copier la Nature telle qu'ils l'ont trouvée, vous pouvez obſerver dans les peintures de Michel-Ange de Caravage de quelle ſorte il l'a représentée. Vous verrez encore la différence qu'il y a entre ceux qui l'ont imité, & les autres Peintres qui ſe ſont laiſſé emporter à leur propre génie.

Comme mon intention a touſjours eſté de vous parler des plus excellens Peintres préferablement aux autres, je ne me ſuis point attaché à vous nommer exactement tous ceux qui ont travaillé en Italie & ailleurs, bien que le grand nombre de tableaux qu'ils ont faits rende le nom de quelques-uns aſſez connu. Ce n'eſt pas que je ne l'aye

ET SUR LES OUVRAGES DES PEINTRES. 7

fait quelquefois, comme vous sçavez, mais ç'a esté sans aucune recherche particulière; taschant plustost d'abreger mon discours, en ne parlant que des plus habiles hommes, & des choses necessaires à sçavoir dans cét art, qu'à m'arrester à quantité d'ouvriers qui ne méritent pas de tenir rang entre les plus considerables. C'est pourquoy si j'en nomme encore quelques-uns, c'est seulement pour vous marquer en passant quelle a esté leur manière, & vous faire connoistre que ce sont bien souvent les tableaux de ces hommes moins célèbres, que quelques particuliers baptisent des noms les plus fameux, & font passer pour les originaux des plus grands Maistres, selon qu'ils approchent de la manière de quelqu'un d'eux. Il y a mesme de ces Peintres ordinaires qui ont eû le bonheur d'estre employez à faire de grands tableaux. L O-

LORENZINO.

RENZINO DE BOLOGNE peignit sous le Pontificat de Grégoire XIII. deux histoires à fraisque dans la Chapelle Pauline au Vatican en concurrence de Frederic Zuccherò.

Entres les Eleves de Perrin del Vague, LIVIO AGRESTI de Forli se rendit assez remarquable. MARC DE SIENNE acheva de se former sous Daniel de Volterre. Il travailla beaucoup à Rome & à Naples, où il leva plusieurs plans de bastimens, & composa un livre d'Architecture.

LIVIO
AGRESTI.
MARC DE
SIENNE.

PELEGRIN DE BOLOGNE peignit aussi sous Daniel de Volterre. Il s'appliqua particulièrement à l'Architecture; & comme il alla à Milan,

PELEGRIN
DE BOLO-
GNE,

8 VI. ENTRETIEN SUR LES VIES

& qu'il se fut attaché au service du Cardinal Borromée, il bastit le Palais de la Sapience, & en suite il fut choisi pour estre l'Architecte de l'Eglise Cathedrale.

GIACOMO
ROCCA.

Daniel de Volterre eût encore pour Eleve GIACOMO ROCCA Romain. Il taschoit d'imiter la manière de son maistre, mais il se servoit de ses desseins autant qu'il pouvoit.

Si vous me demandez maintenant quel rang doivent tenir ces derniers Peintres que je viens de nommer, je vous réponderay ingenuement que je les mets avec quantité d'autres qui n'ont rien fait d'extraordinaire, & dont j'ay eû si peu de curiosité de voir les tableaux, que je ne puis pas vous dire en quoy ils ont excellé. En effet, soit que l'on veuille faire une étude particulière de la Peinture, soit que l'on se contente de connoistre seulement ce qu'il y a de plus beau & de plus parfait dans cét art, il suffit de voir ce que les plus grands hommes ont fait, sans s'arrester aux ouvrages de quantité d'autres qui ont travaillé sous eux. Je me suis quelquefois rencontré parmi des personnes qui vouloient faire admirer des tableaux qui portoient le nom de quelques disciples des plus fameux Peintres. Cependant il falloit souvent que ces Curieux employassent toute leur Rhétorique pour faire entendre ce que le Peintre avoit voulu représenter, parce qu'on ne voyoit rien que d'embroüillé dans l'ordonnance; qu'il n'y avoit pas une figure qui parust en sa place; que toutes les parties estoient

en desordre , & que les couleurs qui doivent aider à détacher les corps, & à les démesler les uns des autres, ne seroient qu'à les confondre & à les embarasser.

Cependant voilà quels sont plusieurs ouvrages que l'on expose dans les cabinets, & auxquels on donne un nom illustre, sous prétexte qu'ils sont peints sur un fonds de bois bien ancien, ou sur une toile extrêmement vieille. Il n'est pas besoin de vous en dire davantage, dis-je à Pymandre en avançant quelques pas dans la Galerie; peut-estre mesme que ces réflexions vous deviendroient ennuyeuses: c'est pourquoi nous pouvons en faire d'autres qui sans doute vous seront plus agréables, puisque les tableaux que voici nous en peuvent servir de sujet.

Bien loin, repartit Pymandre, d'estre importuné de ce que vous remarquez de ces Peintres peu connus & des ouvrages si pleins de défauts qui ont cours parmi le monde, l'on prend plaisir de voir cette opposition que vous faites entre les bons & les mauvais tableaux, parce qu'il me semble que l'on ne doit rien souhaiter davantage que de bien comprendre les différences qui se trouvent entre tant d'ouvriers.

Elles sont infinies, luy repartis-je; car il y en a non seulement entre les sçavans Peintres & les Peintres médiocres, mais mesme entre les plus célèbres. Quoy-qu'ils approchent le plus d'un mesme but, qui est la perfection, ils ne laissent pas d'es-

tre fort différens les uns des autres , ainsi que je vous l'ay déjà dit peut-estre trop de fois.

Mais comme la nature est variée en cent façons ; que chacun la regarde encore en cent différentes manières ; qu'il n'y a point d'ouvrier qui n'ait son goust particulier ; & de plus que tous les esprits ne sont pas d'une égale force : il ne faut pas s'étonner si toutes leurs productions sont si différentes. Nous parlâmes hier des couleurs, des jours & des ombres. Considérez, je vous prie, de quelle sorte ces parties sont traitées différemment dans les tableaux du Titien, & dans ceux de Michel-Ange de Caravage. Voilà devant nous ceux du Titien dont je vous parlois, & que l'on estime des plus beaux qu'il ait faits : & voilà un peu plus bas un des plus achevez qui soit sorti des mains du Caravage, dans lequel il a représenté le trépas de la Vierge.

On ne peut pas dire que ce tableau ne soit peint avec une admirable conduite d'ombres & de lumières ; qu'il n'y ait une rondeur & une force merveilleuse dans toutes les parties qui le composent : cependant je vous laisse à juger des tableaux de ces deux Maîtres.

Je voy bien, dît Pymandre, qu'il y a quelque chose de plus agréable dans ceux du Titien que dans celui du Caravage, où je ne trouve ni beauté, ni grace dans les figures.

Il n'y a rien, repartis-je, qu'un Peintre doive tant rechercher, que de rendre ses ouvrages agréables ; mais c'est ce que le Caravage n'a jamais fait.

ET SUR LES OUVRAGES DES PEINTRES. II

Considérez, s'il vous plaît, quel a esté son talent. Il a peint avec une entente de couleurs & de lumières aussi sçavante qu'aucun Peintre. Vous pouvez remarquer une vérité dans les figures & les autres choses qui les accompagnent, & l'on peut dire que la nature ne peut mieux estre copiée que dans tout ce qu'il a peint. Mais il ne s'est jamais formé aucunes idées de luy-mesme. Il s'est rendu esclave de cette nature, & non pas imitateur des belles choses. Il n'a représenté que ce qui luy a paru devant les yeux, & s'est conduit avec si peu de jugement, qu'il n'a ni choisi le beau, ni fui ce qu'il a veu de laid. Il a peint également l'un & l'autre; & comme on rencontre rarement de beaux objets, & qu'on en rencontre souvent de difformes, il a aussi presque toujours représenté ce qui est de plus laid & de moins agréable. Ce tableau vous peut faire juger de ce que je dis. Il l'avoit fait pour mettre dans l'Eglise de la *Madona della Scala in Transtevere*; mais quelque estime qu'on eust pour les ouvrages de ce Peintre, on ne put l'y souffrir. Le corps de la Vierge disposé avec si peu de bienséance, & qui paroist celuy d'une femme noyée, ne sembla pas assez noble pour représenter celuy de la Mere de Dieu. On l'osta de la place où il estoit; & le Duc de Mantouë l'ayant acheté, il a depuis passé en Angleterre, d'où il a esté apporté icy.

Ce n'est pas seulement dans ce sujet, mais encore dans toutes les autres histoires qu'il a traitées,

qu'il n'a pensé ni à la noblesse, ni à la grandeur dont il devoit les accompagner. Il s'est contenté de mettre ensemble des figures; & quelque grande & noble que fust l'action qu'il vouloit peindre, il ne se servoit pour figurer des Héros ou de grands Personnages, que de faquins & de misérables mal faits, tels qu'il les rencontroit, sans pouvoir se détacher de la Nature pour la corriger, soit qu'il ne pût, ou ne se souciait pas de faire ni de beaux airs de teste, ni de belles expressions, ni de riches draperies, ni des accommodemens nécessaires à ce qu'il vouloit représenter. Il ne regardoit pas la beauté des jours qui devoient répandre une lumière agréable dans tout son ouvrage, mais il choisissoit des lieux fermez pour avoir des lumières fortes, qui pussent servir à donner plus facilement du relief aux corps qui en seroient éclairés. Cependant, admirez, s'il vous plaît, le caprice de la fortune. Le Caravage a eû ses sectateurs. Manfrède & le Valentin, de qui vous pouvez aussi voir ici des tableaux ont suivi sa manière. Je ne sçay s'il vous souvient d'un Amour que nous avons veû au Palais Justinien qu'on regardoit comme un chef-d'œuvre du Caravage, & qu'on estimoit des sommes immenses.

Il m'en souvient à présent, dit Pymandre, & que mesme M. Pouffin nous en parloit un jour avec grand mépris.

M. Pouffin, luy repartis-je, ne pouvoit rien souffrir du Caravage, & disoit qu'il estoit venu au

monde pour détruire la Peinture. Mais il ne faut pas s'étonner de l'aversion qu'il avoit pour luy. Car si le Pouffin cherchoit la noblesse dans ses sujets, le Caravage se laissoit emporter à la vérité du naturel tel qu'il le voyoit : ainsi ils estoient bien opposez l'un à l'autre.

Cependant si l'on considère en particulier ce qui dépend de l'art de peindre, on verra que Michel-Ange de Caravage l'avoit tout entier ; j'entens l'art d'imiter ce qu'il avoit devant les yeux. En voyant le portrait qu'il a fait du Grand-Maistre de Malthe qui est dans le Cabinet du Roy, vous avouërez qu'on ne peut jamais rien faire de plus beau, parce que comme il n'avoit à faire qu'un portrait, il a imité si parfaitement la Nature, qu'il n'a rien laissé à y désirer.

Mais cette partie de bien peindre les corps tels qu'on les voit, n'est pas ce qui fait entièrement les grands Peintres : il y en a encore d'autres qui la doivent accompagner, & que l'on admire bien davantage.

Venez, je vous prie, considérer les tableaux du Guide. Ce Peintre, comme vous sçavez, estoit Elève des Caraches. N'ayant pu les égaler en beaucoup de choses, il y en a dans lesquelles il les a surpassés, ayant possédé des talens qui l'ont rendu tres-recommandable. Il n'a pas donné à ses figures cette vérité, cette force, & cette rondeur qui paroist dans celles du Caravage. Mais cette noblesse, ces airs de teste si beaux, & ces accom-

inodemens de femmes si gracieux qu'on voit dans ses ouvrages, luy ont donné un rang bien audeffus du Caravage, & tel que l'ont eü le Dominiquin, l'Albane, & plusieurs autres Eleves des Caraches, dont vous pouvez considerer icy les plus beaux tableaux.

Alors je cessay de parler; & après avoir esté quelque temps attaché à regarder les tableaux de ces différens Maistres, je dis à Pymandre: Vous pouvez observer icy ce que nous avons dit jusqu'à présent des principales parties de la Peinture, tant pour ce qui regarde la grandeur des ordonnances, la force du dessein, la beauté du coloris, & la noblesse des expressions, que pour les autres choses dont nous nous sommes déjà entretenus. Ne nous contentons pas d'admirer dans Raphaël l'expression de ses belles idées. Voyons encore dans les autres Peintres qui sont venus depuis luy, de quelle forte ils ont mis leurs pensées au jour. Bien que les tableaux qui ornent la voute de cette Galerie ne soient que les copies de ceux qui sont à Rome au Palais Farnese, ils ne laisseront pas de nous servir d'exemple: car les originaux estant à fraisque, & ne pouvant estre transportez, on doit en estimer beaucoup les copies, lors qu'elles sont aussi belles que celles-cy.

Quand vous parlez d'expressions, interrompit Pymandre, n'entendez-vous pas les passions de l'ame qui paroissent sur le visage, & que le Peintre représente selon la nature du sujet qu'il traite?

Le mot d'Expression en général, repartis-je, se doit prendre dans la Peinture aussi - bien qu'en toute autre chose pour la véritable & naturelle représentation de ce que l'on veut faire voir & donner à connoître. Ainsi l'expression s'étend à traiter une histoire dans toutes les circonstances qu'elle demande pour instruire ; à représenter un corps avec toutes ses parties dans l'action qui luy est convenable ; à faire voir sur le visage les passions nécessaires aux figures que l'on peint ; & comme c'est sur le visage que l'on connoît mieux les affections de l'ame, on se fert ordinairement du mot d'expression pour signifier les passions que l'on veut exprimer.

Ce sont, dit Pymandre, ces différentes images de nos passions qui sont difficiles à bien représenter, & en quoy tous les Peintres n'ont pas également réussi.

Raphaël, répondis-je, a esté sans doute un des plus sçavans dans cette partie, car la plupart des Peintres qui l'ont suivi n'ont fait que le copier, & ne sont pas entrez comme luy dans la connoissance qu'ils devroient avoir de la nature des passions & de leurs effets. Pour les bien peindre, il faut qu'un Peintre non-seulement ait exactement observé les marques qu'elles impriment au dehors, mais qu'il sçache ce qui les fait naistre dans le cœur de l'homme, & de quelle sorte ceux qui se rencontrent à quelque spectacle sont différemment touchés de ce qu'ils voyent. Tout le monde ne

ressent pas en mesme temps de semblables passions. Un mesme sujet en cause qui sont bien différentes entre elles, puisque nous voyons que si un homme de bien est récompensé de ses belles actions, les honnestes gens en reçoivent du plaisir, & les méchans en ont de la jalousie. Ainsi l'on peut observer en mesme temps sur le visage des uns & des autres des changemens tout-à-fait contraires & opposez.

DES PAS-
SIONS.

Afin donc que le Peintre sçache exprimer dans ses ouvrages ces diverses passions, il faut qu'il les connoisse dans leur source pour en mieux connoistre encore les différens effets.

DE L'AMOUR.

Le premier effet de l'Amour, dît alors Pyramdre, qui est une des principales passions de l'ame, estant un desir de posséder la chose que l'on aime, je m'imagine que ce sentiment qui se fait seulement dans l'esprit, est assez difficile à bien représenter dans un tableau.

Je ne vous parleray pas, repris-je, de l'art & de l'industrie dont un excellent Peintre se sert pour former des traits, & coucher des couleurs qui expriment parfaitement les passions de l'ame; c'est un secret que ceux mesme qui le possèdent auroient bien de la peine à apprendre aux autres. Et quoyque Raphaël ne cachast rien à ses disciples de tout ce qu'il sçavoit, on ne voit pas qu'ils ayent comme luy donné à leurs figures les belles expressions qui rendent les siennes si considérables, parce que cela dépend de la force de l'imagination de celui qui

qui peint, & que ce qu'on en pourroit communiquer dépend encore tellement de la pratique, qu'il faut estre un tres-sçavant Peintre pour en faire des démonstrations avec le crayon ou avec le pinceau, & aussi estre bon desseignateur pour profiter des leçons qu'on auroit receûes. Ainsi nous ne devons pas entrer dans une connoissance réservée aux Maîtres de l'art, & qui ne s'apprend point par le seul discours. Mais nous pouvons bien dire sur le sujet des Passions ce qui regarde la theorie, j'entens de quelle manière elles naissent dans l'ame; leurs différens effets; ce que tous les Peintres y doivent remarquer; & en les développant, les exposer tellement en veüe, qu'on les puisse bien considerer, & en faire des peintures qui leur ressemblent.

Me renfermant donc dans la seule connoissance qu'on peut donner de la nature des Passions, je vous diray pour répondre à ce que vous demandez que ce desir qui nous travaille dans l'ame pour nous joindre à ce que nous aimons, ou nous en rendre possesseurs, est, comme vous dites, assez malaisé à bien représenter. Il faut pour cela qu'un Peintre observe l'estat où une personne se trouve quand elle est possédée de cette passion.

Comme l'esprit qui est fortement occupé dans la recherche de ce qu'il aime, ou à la contemplation de l'objet qui le charme, n'a point d'autre pensée qui l'attache, il arrive que l'ame estant plus unie avec ce qu'elle aime qu'avec son propre corps, elle se fait aussi paroistre plus présente dans l'objet

qu'elle chérit s'il est proche d'elle, ou bien il semble qu'elle soit absente & hors de son propre corps, lors qu'elle se trouve éloignée de ce qu'elle aime. De sorte que c'est le devoir d'un Peintre de faire connoître ces deux différens estats par des expressions différentes. S'il vouloit par exemple figurer ce dernier estat d'un amant, & faire paroître un corps comme abandonné de son ame, il représenteroit une personne dans un extase & dans un abatement qui le rendroit comme immobile & sans vie.

Pour le premier estat dont nous avons parlé, il se peut exprimer par des langueurs & par des ravissemens que l'on voit dans ceux qui aiment fortement lors qu'ils jouissent de la présence de la chose qu'ils aiment, ce que le Carache a bien imité dans cette Galerie.

Ayant dit cela, je fis considerer à Pymandre un tableau, où Jupiter est représenté avec Junon, dans lequel soit que l'on regarde l'action & la contenance de ce Dieu, soit que l'on considere l'émotion de son visage & de ses yeux languissans, l'on voit les marques d'une passion tres-violente.

On pourroit bien encore, luy dis-je, faire la mesme observation dans un tableau où le Titien a peint Venus & Adonis. Mais je vous diray que ce qui demande une étude tres-exacte est la connoissance des divers mouvemens dont l'esprit d'un Amant est agité pendant que sa passion dure. Car elle imprime sur son corps des marques différen-

res, selon les différens transports où il se trouve. Tantost la joye éclate sur son visage, & tantost ce mesme visage paroist passe & mourant quand la joye fait place à la tristesse. Souvent on voit des larmes qui coulent des yeux des Amans infortunez. Quelquefois ces mesmes Amans paroissent tout de feu, & d'autres fois ils sont tout de glace. Tantost ils font des plaintes, & incontinent après ils sont muets & insensibles.

Ces différens changemens, interrompit Pymandre, arrivent selon que l'ame se trouve agitée entre la crainte & l'esperance, & c'est ce qui fait qu'elle donne des marques de joye ou de douleur. Lorsque le Tasse dépeint Tancrede amoureux de

Jerusalem
liber. c. 1.
stanz. 49.

cette belle inconnüe qu'il avoit rencontrée auprès d'une fontaine, il fait assez bien voir de quelle sorte paroist un homme nouvellement enflâmé.

LA HAINE.

Ceux qui connoistront bien les effets de l'amour, repris-je, ne pourront pas long-temps ignorer quels sont les effets de la haine.

Pour les bien comprendre, repliqua Pymandre, il n'y a qu'à chercher les causes de l'une & de l'autre, & considérer que comme l'amour vient du sentiment du bien qu'il a pour l'objet qu'il desire & qu'il cherche; aussi la haine naist du sentiment du mal qu'elle regarde & qu'elle fuit.

Il est vrai, repartis-je, mais il y a des haines bien plus fortes les unes que les autres. Ils'en trouve qui ne sont que des antipaties naturelles & des aversions que l'on a pour certaines choses; mais

il y en a qui sont furieuses & enragées, & qui durent jusqu'après la mort.

Ces fortes haines, dît Pymandre, ne s'enracinent d'ordinaire que dans des corps dominez par une abondance de bile, & il est ailé, ce me semble, à un Peintre qui veut représenter quelqu'un possédé de cette malheureuse passion, de luy donner les marques qu'elle porte avec elle. Les personnes généreuses & hardies ne sont pas sujetes à ce tourment comme les poltronnes & les lâches, qui craignant toutes choses, conçoivent aisément de la haine contre ceux qu'elles pensent leur pouvoir nuire : mais ceux qui sont assujetés à ces fortes haines ont d'ordinaire quelque marque de cruauté sur le visage.

Comme les objets de l'amour & de la haine, interrompis-je, peuvent estre représentés à l'ame en deux manières, ou par les sens extérieurs, ou par les sens intérieurs, & que ceux dont jugent les sens intérieurs sont nommez bons ou mauvais ; & ceux dont la connoissance dépend des extérieurs sont appellez beaux ou laids : il y en a qui ont cru que l'on pouvoit considerer deux sortes d'amours & deux sortes de haines ; l'une qui a pour objet le beau & le laid, l'autre qui regarde le bien & le mal. Et afin de ne les confondre pas, ils ont donné à la première sorte d'amour & de haine, qui a pour objet le beau & le laid, le nom d'Agrement & d'Horreur ; pour marquer par ces deux noms différens l'estime que l'on fait des beaux ob-

jets, & l'aversion que l'on a pour les choses laides. Et comme ces deux sortes de passions regardent les sens extérieurs plus que ne font les deux autres, elles impriment aussi des marques plus sensibles sur le visage des personnes qui en sont touchées, principalement lors qu'elles sont surprises par la rencontre d'un objet ou agréable ou fâcheux.

Je ne crois pas qu'on puisse mieux représenter l'estat auquel on se trouve dans cette occasion, que M. Poussin l'a fait dans un païsage qu'il peignit autrefois pour le sieur Pointel son ami. On y voit un homme, qui voulant s'approcher d'une fontaine, demeure tout effrayé en appercevant un corps mort environné d'un serpent; & plus loin une femme assise & toute épouvantée, voyant avec quelle frayeur cét homme s'enfuit. On découvre dans la contenance de l'homme, & sur les traits de son visage non-seulement l'horreur qu'il a de voir ce corps mort étendu sur le bord de la fontaine, mais aussi la crainte qui l'a saisi à la rencontre de cét affreux serpent dont il appréhende un traitement semblable. Or quand la crainte du mal se joint à l'aversion qu'on a pour un objet désagréable, il est certain que l'expression en est bien plus forte. Car les sourcils s'élevent, les yeux & la bouche s'ouvrent plus grands, comme pour chercher un asile, & demander du secours. Les cheveux se dressent à la teste, le sang se retire du visage, le laisse pâle & défait, & tous les membres

deviennent si impuissans qu'on a peine à parler & à courir : ce que l'on voit parfaitement bien représenté dans ce tableau.

L'ADMIRA-
TION.

Il y a une autre sorte de passion qui n'est point cét agrément que l'on trouve dans les belles choses, ni l'aversion que l'on a pour les laides. C'est l'Admiration, qui semble estre une haute estime que l'on conçoit tant pour les bonnes choses que pour les belles. Elle regarde aussi les prodiges, les miracles, & les grandes actions. Ainsi nous admirons la bonté d'une personne, sa beauté, sa générosité & sa valeur. Le Tasse & l'Arioste voulant représenter un homme dans l'admiration, le font paroistre comme immobile, haussant le front & le sourcil, sans serrer les lèvres ni fermer les yeux.

Je ne sçay s'il vous souvient du tableau que M. Poussin a fait icy au Noviciat des Jesuites. On ne peut rien voir de plus beau que les expressions de joye & d'admiration qui s'y rencontrent. Le sujet de cét ouvrage est une femme que Saint François Xavier ressuscite dans le Japon. Il y a des hommes & des femmes, qui voyant ce corps ranimé par les prières du Saint, passent tout d'un coup de la tristesse à la joye, & du desespoir à l'admiration. Outre qu'on voit dans cét ouvrage les passions admirablement peintes, on y remarque encore des airs de teste tout-à-fait différens & extraordinaires.

Mais, dis-je à Pymandre en luy faisant regarder ce beau tableau où Raphaël a représenté toute la

famille du petit Jesus, peut-on trouver un sujet où ces diverses expressions d'amour, de joye, d'agrement, & d'admiration soient plus sçavamment exprimées que dans cét ouvrage incomparable? Considérez bien ces différens visages, & vous y remarquerez tous ces mouvemens de l'ame parfaitement bien représentez.

Après avoir esté quelque temps à examiner toutes les parties de ce tableau, je repris ainsi mon discours. Je vous diray que le Desir & la Fuite sont deux passions dont les effets sont presque semblables à ceux que l'amour & la haine produisent, si ce n'est que ceux du desir & de la fuite sont moins violens que ceux de la haine & de l'amour. Néanmoins comme les uns & les autres ont pour objet le bien & le mal, il est aisé, pour peu qu'on y prenne garde, de connoistre les différences que l'on y doit observer.

Du DESIR,
ET DE LA
FUIE.

Alors estant demeuré quelque temps sans parler, Pymandre qui crut que je ne voulois pas m'étendre davantage sur cette matière, me dit aussitost: Puisque nous sommes tombez sur le discours des Passions, ne vous lassez point, je vous prie, de rapporter tout ce que vous y avez remarqué.

C'est en effet, luy repartis-je, une partie si nécessaire, & si considérable dans la Peinture, que je ne croy pas qu'on puisse rien dire de plus important, & qui vous donne plus de plaisir, lors que vous verrez quelques tableaux où les passions seront bien représentées.

Le plaisir mesme que j'en reçois déjà, dit Pymandre, n'est-il pas une passion dont il faut que vous parliez ? Oûi sans doute, luy repliquay-je, s'il est vray que le plaisir se forme dans l'ame par la présence des objets qui nous donnent de la joye, c'est de cette joye qui fait épanouïr le cœur comme une fleur qui écloist, que se forme le ris, qui n'est que l'effet & une apparence extérieure de la passion intérieure.

Mais, interrompit Pymandre, le ris vient aussi quelquefois d'une émotion corporelle, & non pas de la joye; comme celuy qui procede du chatouillement des aisselles, dont l'on a veû autrefois des Gladiateurs mourir en riant, à cause qu'ils avoient esté blesez sous le bras.

Je pense, repartis-je, que cette sorte de ris n'est pas fort agréable; & comme il est seulement causé par quelque nerf, ou par quelque muscle offensé, je ne crois pas qu'il fasse sur le visage un effet semblable à celuy qui vient de la joye. Toutefois comme je n'ay jamais fait cette observation, je ne vous en diray rien: je me contenteray de remarquer que quand le ris est un effet du plaisir que nostre cœur ressent, il vient d'une soudaine émotion de nostre ame, qui voulant exprimer sa joye excite une grande abondance de sang chaud, & multiplie les esprits qui agitent les muscles qui sont à l'entour du cœur, lesquels se communiquant à ceux qui sont attachez aux deux costez de la bouche, les font soulever, & contraignent en mesme-temps

temps les lèvres de s'ouvrir, avec un changement de toute la forme du visage. De sorte que vous pouvez juger qu'un Peintre excellent doit bien connoître ces diverses causes, pour les mieux observer sur le naturel, & pour en faire voir tous les effets dans les figures qu'il représente : car par ce moyen il mettra de la différence non seulement entre le pleurer & le rire, que les ignorans ne sçavent pas trop bien distinguer, mais encore entre les fortes joyes & les moindres.

Ce n'est pas encore assez d'exprimer le ris sur le visage quand le sujet le demande, il faut sçavoir donner les mouvemens de la joye selon l'action que l'on représente, conformément à l'âge & à la condition des personnes que l'on peint. Comme ce sont les choses nouvelles qui excitent la joye dans le cœur, les personnes âgées qui se trouveront à un spectacle en seront beaucoup moins touchées que les jeunes gens, dont la complexion est plus susceptible de cette passion, n'estant pas accoustuméz à toutes sortes de nouveautez.

Il y a encore une chose à remarquer, c'est qu'à la veüe des spectacles, les hommes graves & de qualité s'empeschent mieux de rire que le vulgaire, parce que les hommes sages & un peu âgez sont d'ordinaire attachez à de profondes méditations : ainsi à cause de leurs pensées plus sérieuses, & aussi à cause de leur tempérament qui est souvent mélancolique, ils ne s'arrestent pas à des choses légères, comme fait le peuple & les enfans. De

sorte que dans l'ordonnance d'un tableau, le Peintre doit distribuer les mouvemens de ses figures avec bienséance, faisant voir quel est le vray caractère de la passion qu'elle représente, & jusqu'où chacun la doit posséder, en donnant, comme nous avons dit, des marques conformes au naturel, à l'âge, & à la condition de ceux qu'on veut représenter.

Selon vous, interrompit Pymandre en fouriant, il y a donc des ris de condition.

Affurément, repartis - je; & si vous avez jamais considéré de quelle manière un Païsan exprime sa joye, je m'assure que sa façon de le faire a esté capable de vous faire rire vous - mesme, mais d'une manière différente. Et c'est aussi une marque du jugement du Peintre, & un effet de l'Art, de ne représenter pas seulement le ris, mais de faire encore que ceux que l'on peint rians, fassent si bien connoître le sujet de leur joye, qu'ils obligent ceux qui les regardent de faire la mesme chose. Voyez, je vous prie, dans ce grand tableau du Triomphe de Bacchus, comme le Carache a donné différens caractères de joye à toutes ces figures, mais cependant tous conformes à son sujet. Le Dominiquin n'est pas loué d'avoir représenté dans une histoire aussi sérieuse qu'est celle du martyre de Saint André, un incident qui luy donne occasion de peindre des bourreaux qui rient, & qui font des actions indignes de l'action qu'il a figurée. Les expressions de raillerie ne convien-

ET SUR LES OUVRAGES DES PEINTRES. 27
nent pas à des sujets qui doivent exciter une grande horreur, ou une extrême pitié.

Comme je cessois de parler, nous nous rencontrâmes à l'endroit de la Galerie où est un tableau du Carache, dans lequel on voit Andromède attachée à un rocher.

Pymandre ayant jetté les yeux dessus, & me faisant remarquer les expressions de douleur & de tristesse qu'on y voit, Que vous semble, me dit-il, de la douleur? Trouvez-vous qu'elle soit plus difficile à bien représenter que l'amour & la joye?

Afin de bien exprimer la douleur, repartis-je, il faut la bien connoître. Pour cela il me semble que puis qu'elle est un tourment de l'esprit & du corps, on doit la séparer en deux branches, & luy donner deux noms différens. Car lors que cette passion afflige le corps, on peut proprement l'appeller Douleur; & lors qu'elle tourmente l'esprit, son vray nom est Tristesse. Ces deux qualitez sont différentes l'une de l'autre, en ce que la douleur corporelle paroist avec une altération plus visible, & des actions plus fortes dans les personnes qui souffrent: ce qu'on peut remarquer dans les criminels qu'on chastie, ou dans des gens blesez; au lieu que la douleur de l'esprit n'est pas toujours accompagnée des agitations & des mouvemens du corps.

Je ne sçay si vous vous souvenez d'un tableau dont l'antiquité a fait tant d'estat pour les belles expressions que l'on y voyoit. Aristide Pein-

DE LA DOU-
LEUR ET DE
LA TRIS-
TESSE.

tre célèbre, & dont nous avons autrefois parlé, avoit peint la prise d'une ville, où entre autres figures, il fit paroître une femme mourante des blessures dont elle estoit couverte. Elle tenoit entre ses bras un petit enfant, qui voulant teter s'atachoit des mains à une playe qu'elle avoit à la mamelle; ce qui sembloit estre cause que cette femme expirante en ressentoit un surcroist de douleur, & témoignoit encore dans le misérable estat où elle estoit, la peur qu'elle avoit que son enfant ne trouvant plus de lait dans son sein, n'en tirast du sang au lieu de nourriture.

Vous parlez, dît Pymandre, d'un tableau qui fut en si grande réputation, qu'Alexandre le fit porter à Pélas lieu de sa naissance.

Je vous parle, repartis je, d'un ouvrage qui me semble assez propre à nostre sujet: car les expressions m'en paroissent si belles & si bien dépeintes par ceux qui en ont écrit, que j'ay cru mettre une belle image dans vostre esprit, en vous faisant souvenir de cette Peinture.

Les Anciens, repliqua Pymandre, n'ont-ils pas aussi fait grande estime d'un tableau où Thimante représenta l'estat d'un Pere affligé?

Le tableau dont vous parlez, répondis-je, estoit différent de l'autre, en ce que celui d'Aristide faisoit voir beaucoup de cette passion que nous appellons Douleur, & celui de Thimante exprimoit cette autre passion que nous nommons Tristesse.

Or comme la tristesse, qui est donc la douleur

de l'esprit, peut naistre des objets passez, des présens & de ceux que l'on croit devoir arriver, il faut que le Peintre prenne garde à représenter dans son ouvrage les choses qui doivent marquer ces trois temps. Cela se peut faire en faisant seulement voir la tristesse sur le visage des personnes qui en doivent estre touchées. Par exemple, si on représente Ariadne sur le bord de la mer, lors que Bacchus la trouve triste & abatuë, à cause de l'infidélité de celuy qui l'a laissée, il n'y aura que cette Princesse qui paroistra affligée, parce que le sujet de son déplaisir n'est pas présent ni connu, & qu'il n'y a qu'elle qui le sçache. Car pourquoy Bacchus & ceux de sa suite qui la rencontrent, ressentiroient-ils quelque douleur, puis qu'ils ne connoissent point encore cette femme affligée, & ne voyent point quelle est la cause de son déplaisir ?

Celuy qui représenta Mélagre que l'on portoit au tombeau, mit fort à propos la tristesse sur le visage de ceux qui rendoient à ce mort les derniers devoirs, parce que le sujet estoit présent. Que si un Peintre veut faire paroistre dans ses figures une tristesse causée par l'attente de quelque chose de fascheux : alors il faut qu'il considere quels personnages en doivent estre les plus touchez. Car si c'est un malheur connu de tout le monde, comme celuy qui menace Andromède attachée à un rocher, la douleur doit paroistre non seulement sur le visage de cette infortunée Princesse, mais encore sur celuy de son pere, de sa mere, & de tous

ceux qui sont présens, & qui voyent le danger où elle est exposée, comme le Carache a fait dans ce tableau.

Mais si on représentoit une personne dans l'attente d'une mauvaise nouvelle, ou de quelque accident funeste, sans doute la tristesse ne devoit paroître que dans cette seule personne, parce que tous ceux qui sont auprès d'elle ne peuvent pas sçavoir ses appréhensions; & quand ils les sçavoient, ils n'en doivent pas paroître si fort affligés, à cause que d'ordinaire nous ne sommes touchés de compassion que quand nous voyons une personne estre effectivement dans la peine & dans le malheur. Mais nous n'allons pas toujours avec elle au-devant du mal; nous attendons qu'il soit arrivé pour prendre part à son affliction. Et je m'imagine que quand la femme de Cesar troublée par le songe qui luy pronostiqua la mort de son mari, fit ses efforts pour l'empescher d'aller au Senat, elle estoit seule alors en qui l'on vist des marques de tristesse & de crainte.

Or comme la tristesse cause de fascheux effets, il faut considerer de quelle sorte elle agit sur l'esprit, pour mieux connoître les impressions qu'elle fait sur le corps. Premièrement, si cette douleur est excessive, elle abat l'esprit, & semble l'interdire de ses fonctions ordinaires: en sorte que si vous représentez une personne dans une profonde tristesse, il faut qu'elle paroisse accablée, & comme incapable de faire aucune action.

Mais, interrompit Pymandre, il arrive souvent que quand il nous reste quelque esperance de pouvoir surmonter les causes de nostre déplaisir, alors cette esperance peut servir à fortifier nostre esprit, & à enflâmer nostre courage.

En ce cas, repris-je, le Peintre doit donner quelque vigueur à ses figures; mais il faut aussi que l'esperance ou le desespoir ayent lieu de se rencontrer avec la douleur, & alors elles servent à faire agir, & à réveiller la tristesse, qui de son naturel est lente & assoupie.

Ainsi quand Raphaël a représenté le martyre des Innocens, il a fait voir des femmes dans ces estats d'une douleur & d'une tristesse extrême. Celles qui tiennent leurs enfans encore vivans, touchent de fuir, & de se sauver; & celles qui les voyent massacrez, s'abandonnent à la douleur, ou n'ont de force que pour montrer des effets de leur desespoir, en s'arrachant les cheveux, & se jettant sur les corps de ces pauvres innocens.

Mais lors que nous sommes éloignez de l'objet qui cause nostre affliction, & qu'il ne nous reste nulle sorte d'esperance, nous demeurons comme stupides, & nous nous donnons en proye à nos maux.

Il n'est pas besoin de remarquer icy tous les tourmens que cette passion cause à l'esprit, & toutes les gênes qu'elle luy fait souffrir; nous devons seulement considerer les effets qu'elle produit sur le corps. Une des plus ordinaires marques

de la Tristesse est un abatement, & une pâlleur sur le visage, & dans tous les membres, d'autant que c'est une passion maligne, froide & sèche, qui épuise l'humeur radicale, & qui en éteignant peu à peu la chaleur naturelle, pousse son venin jusques au cœur qu'elle flétrit, & dont elle consume les forces par sa mauvaise influence. Il me souvient que l'Arioste représente assez bien les changemens que cette passion fait sur le visage, quand il parle de Joconde, & qu'après avoir dit les tourmens de son ame, il fait ainsi l'image de cet infortuné mari :

Cont. 18.

*E la faccia, che dianzi era sì bella,
Si cangia sì, che più non sembra quella.
Par che gl'occhi si ascondan ne la testa,
Cresciuto il naso par nel viso scarno;
De la beltà si poca li ne resta,
Che ne potrà far paragone indarno.*

Je ne crois pas, dit Pymandre, qu'un Peintre fist une belle Personne, s'il la peignoit telle que l'Arioste figure Joconde.

Cette Personne seroit belle, repartis-je, estant représentée dans le temps de son affliction: de mesme que dans un sujet bien différent, la vray-semblance ne se trouveroit pas, si on représentoit la Madelaine dans une fraischeur & dans un embonpoint, lors qu'elle est dans le desert à faire pénitence. Et puis une personne peut encore estre belle, quoy-qu'elle soit affligée; car il faut que
la

la douleur ne soit mise sur son visage que comme un voile au travers duquel on apperçoive sa beauté, lors principalement que la douleur est toute récente, & qu'elle n'a pas encore eû le temps de faire impression sur le corps, comme dans les premiers momens que la Madelaine se convertit. Outre cela c'est que la tristesse ne réduit pas toujours les personnes dans un estat qui défigure les traits de leur visage, & les rende méconnoissables. Quand elle est un peu moins forte, nous versons des larmes, nous jettons au dehors, pour ainsi dire, une partie de nostre affliction; & en épuisant par ce moyen l'humeur qui nous oppresse, nous nous déchargeons peu à peu du fardeau que nous avons au dedans. C'est pourquoy dans un tableau, il faut quelquefois que ceux qui ne pleurent pas, soient plus abatus, & paroissent comme accablez de douleur. Mais pour ceux qui sont peints répandant des larmes, on peut leur donner plus d'action, parce que l'ame qui s'aide elle-mesme, soulage le corps par ce petit secours qu'il reçoit. Ainsi dans cette peinture que vous avez veüe à Rome dans l'Eglise de la Trinité du Mont, Daniel de Volterre a représenté la Vierge au pied de la Croix acablée de tristesse, & le cœur pressé d'une extrefme douleur. Les autres femmes qui sont dans les pleurs, s'employent à la secourir, parce que trouvant quelque soulagement dans leurs larmes, il leur reste assez de force pour assister la Mere du Fils de Dieu.

Or ce n'est pas assez de représenter la douleur & la tristesse dans les personnes qui ont sujet d'en estre touchées, il faut encore imprimer sur le visage de ceux qui les voyent des marques de compassion & de miséricorde. Pour cela il faut connoître quels sont les sujets qui veulent que nous exprimions la pitié sur le visage d'une figure.

Lors qu'un Peintre représente le Martyre de quelque Saint, ou bien quelque accident fascheux, il faut qu'il y ait toujours quelques-uns de ceux qui sont présens qui soient touchez de compassion, parce qu'on a pitié des personnes qui souffrent, principalement si ce sont des gens de bien qui soient injustement affligés. Comme cette passion est une douleur que nous ressentons des misères de ceux que nous jugeons dignes d'une meilleure fortune, les marques qu'elle laisse sur le visage aprochent beaucoup de celles de la tristesse. Car la pitié est une espece de tristesse mêlée d'amour ou de bonne volonté que nous avons pour ceux qui souffrent ; & quand il arrive que nous voyons une personne dans les suplices & dans les tourmens, alors l'horreur se joint avec la pitié qui donne un ressentiment plus vif à l'ame, & la remplissant d'une certaine appréhension, retire auprès du cœur le sang & les esprits, qui semblent attirer aussi avec eux les muscles & les tendons où ils résident : ce qui fait que dans une grande frayeur, le visage devient pâle, se défigure, & fait quelquefois des mouvemens horribles.

Que si l'action qui nous épouvante nous a surpris à l'impourvû, alors les yeux & la bouche sont les principales parties qui marquent de l'étonnement & de la surprise; & comme souvent les yeux ne peuvent supporter la veüe d'un objet fâcheux, ils se détournent, & regardent ailleurs. C'est ainsi qu'en peignant le Jugement de Salomon, on peut représenter des femmes qui tournent le visage d'un autre costé, & des enfans qui se cachent, & qui semblent crier voyant un soldat qui se prépare pour exécuter l'Arrest de ce Prince: parce qu'il est bien vraisemblable que chacun fut surpris d'un jugement si étrange, & qu'il n'y eût personne qui ne fust touché de pitié & d'horreur, de voir un enfant qu'on vouloit séparer en deux; ce que M. Poussin a exprimé avec beaucoup d'art & de science dans un tableau qu'il a fait.

Si donc nous sommes touchés des spectacles douloureux, des supplices & des naufrages: si nous avons pitié de la misère d'un pauvre, & des souffrances d'un malade, nous sommes encore plus sensiblement émus lorsque nos proches & nos amis se trouvent dans ces sortes de calamitez; & c'est en quoy il faut mettre de la différence dans les actions des figures selon les divers sujets, & faire que les enfans d'un malade & ses amis soient plus affligés que les estrangers. Cela se trouve observé dans le tableau de Germanicus, dont vous fistes faire une copie estant à Rome. On y voit ces différens degrez de douleur parfaitement exprimez. La trif-

tesse ne paroist pas si forte dans les jeunes enfans de ce Prince que dans sa femme. Il y a seulement sur leurs visages des marques de cette tendresse, dont leurs jeunes cœurs pouvoient estre capables. Les Capitaines qui sont présens, font paroistre leur douleur par leurs actions, & font voir à Germanus le desir qu'ils ont de venger sa mort. Il y a d'autres Officiers & quelques Soldats qui versent des larmes, & qui par leur contenance témoignent le déplaisir qu'ils souffrent de perdre ce Prince dans la fleur de son âge.

Et parce, dît Pymandre, qu'on ne connoist pas toujours aisément quelle est la douleur des femmes à la mort de leurs maris, le Pouffin a laissé à deviner dans son tableau celle d'Agripine qui se cache le visage avec un mouchoir.

C'est l'adresse de cét excellent Peintre, repartisse, qui n'a pas cru pouvoir mieux exprimer une douleur excessive, qu'en couvrant le visage de cette Princesse, à l'imitation de cét ancien Peintre que nous venons de nommer.

Il y a des infortunes, repliqua Pymandre, dont une ame est sensiblement touchée, & qui cependant ne font pas de si fortes impressions sur le corps que d'autres sujets qui causent moins de peine. Ainsi Psammetite Roy d'Egypte parut les larmes aux yeux, en voyant un de ses amis dans une extrême misère, quoy-qu'avant cela il eust veû avec une constance admirable conduire son propre fils au suplice. C'est pourquoy ne pensez-

vous pas qu'il est bien difficile qu'un Peintre imprime toujours sur le visage de ses figures les véritables marques de cette pitié, puis que la nature est elle même inégale dans ces rencontres?

La difficulté de l'expression, repartis-je, ne vient pas de l'inégalité de la nature, & des divers effets qu'elle produit; mais il est certain que le Peintre doit l'imiter & la suivre pas à pas dans ce qu'elle fait: de sorte que dans cette rencontre que vous venez de citer, qui a été si extraordinaire, qu'elle s'est fait remarquer de l'antiquité, un Peintre qui voudroit en faire un Tableau ne devoit pas représenter ce Roy les larmes aux yeux en voyant son fils, puis qu'il feroit une faute contre l'Histoire, mais il pourroit toujours imprimer sur son visage quelque signe qui marquast l'estat de son ame affigée: car si un spectacle si funeste & si cruel osta l'usage des pleurs à ce Pere desolé, son ame pour cela n'estoit pas sans souffrir des émotions tres-piquantes, qui paroissent toujours assez par quelques marques extérieures.

Après avoir été quelque temps sans parler, je continuay de dire, l'Indignation est une sorte de douleur toute contraire à la compassion & à la misericorde: car l'indignation se forme en nous quand nous voyons les méchans triompher, & obtenir des récompenses qu'ils n'ont pas méritées, ou qu'ils n'ont acquises que par des crimes. Cette passion est différente de l'Envie, en ce que l'Indi-

L'INDI-
GNATION.

L'ENVIE.

contre les méchans, & l'Envie est un mouvement qui se forme dans l'ame des hommes ambitieux & des jaloux, à cause des prosperitez qu'ils voyent arriver à leurs égaux, ou à leurs semblables. Comme cette dernière passion est une humeur chagrine, qui vient d'une mélancolie noire, ses effets ressemblent beaucoup à ceux de la haine : car elle rend le visage passe, & paroist principalement dans les yeux qui s'attachent ou à regarder avec aversion ceux qui sont dans la bonne fortune, ou à les fuir avec chagrin. Raphaël a merveilleusement bien peint cette maudite passion, quand il a représenté le petit Joseph qui raconte à ses freres le songe qui luy promet tant de prospérité. On les voit tous qui le regardent avec des yeux enfonchez, le sourcil abatu, & un certain dédain qui paroist au coin de la bouche de quelques-uns. Mais ce qu'il a particulièrement observé, c'est que les plus jeunes des freres paroissent moins touchez de cette forte passion que les autres, parce qu'il est certain que les jeunes gens en sont moins susceptibles.

L'EMULA-
TION.

Il y a une autre Passion qui est différente de l'Envie, bien qu'elle rende aussi les hommes jaloux des prosperitez de leurs semblables. C'est l'Emulation : mais comme elle ne vient d'aucune mauvaise affection, ses effets n'ont rien de ce qui paroist sur le visage des envieux. Elle se trouve d'ordinaire dans les belles ames, où elle sert comme d'éguillon à la vertu.

Alors regardant Pymandre, Je crains à la fin, luy dis-je, de vous ennuyer sur cette matière des Passions, dont il me semble qu'il y a déjà longtemps que nous parlons: mais vous me donnez une attention si favorable que je m'y arreste quasi autant que je trouve de remarques à y faire.

Vous auriez tort, repartit Pymandre, de laisser quelque chose à dire sur ce sujet: car outre que vous me faites voir que cette partie est comme l'ame de la Peinture, & la plus noble de toutes celles qui s'y rencontrent; c'est qu'il me semble que cette connoissance est la plus convenable aux personnes qui ne peuvent aprendre que la Théorie de l'Art.

Je continuëray donc à vous dire, repris-je, que comme il y a des passions dont les mouvemens sont lents, & dont les marques qu'elles impriment sur le corps sont assez difficiles à représenter, à cause qu'elles paroissent fort peu dans les traits du visage, & bien souvent point du tout dans les autres parties du corps: il y en a aussi qui non-seulement font agir l'esprit avec force, mais encore qui mettent tout le corps dans un estat qui fait assez connoître leur nature. La Hardiesse, qui est une résolution de courage par laquelle l'homme méprise les dangers, & entreprend des actions extraordinaires, est d'une nature assez facile à connoître: car comme celuy qui est hardi & courageux ne s'effraye point des maux qu'il prévoit, aussi ne s'étonne-t-il pas quand ils arrivent: au

LA HAR-
DIESSE.

contraire il va au-devant pour les combattre, ou bien il les attend de pied ferme pour s'en défendre.

Mais il faut remarquer qu'outre le courage qui rend les hommes hardis, il y a encore l'autorité, la force, & la bonne constitution du corps, la bonne conscience, & le bon droit. L'autorité donne de l'assurance, parce qu'on se croit au-dessus des autres. La bonne constitution du corps rend les hommes hardis & vaillans; & bien qu'une partie du sang se retire auprès du cœur lors qu'ils sont parmi les hazards, néanmoins le reste du corps ne s'en trouve pas dépourvu; ce qui fait qu'ils ne pâlisent & ne tremblent point comme ceux qui sont saisis de crainte. On voit des exemples de toutes ces expressions dans la bataille de Constantin faite par Raphaël, & dans plusieurs autres de ses ouvrages: mais parce que la hardiesse ne paroît seulement pas dans les combats & dans les batailles, & qu'elle se trouve souvent dans l'ame des vaincus aussi-bien que dans celle des victorieux, comme on devoit le faire voir à l'endroit de Porus & d'Alexandre si on vouloit les représenter après la bataille où Alexandre remporta la victoire, il faudroit que le Peintre considérât bien de quelle sorte il pourroit exprimer un semblable sujet.

Je vous ay dit que la bonne conscience, & le bon droit rendent l'homme hardi: c'est pourquoi les Martyrs que l'on mène au supplice doi-

vent

vent estre peints avec beaucoup de fermeté & de courage. Comme ils connoissent la justice de leur cause, & qu'ils sont dans l'esperance de jouïr des félicités éternelles, ils ne sont jamais épouvantez par les supplices qu'on leur prépare. On voit des expressions admirables de cette hardiesse, & de cette constance dans le Tableau de Saint Laurent du Titien, dans le Saint Erasme du Poussin, & dans un Tableau de Saint Estienne du Carache. Il est vray que la nature n'avoit nulle part dans la constance des Saints; que ce n'estoit ni une forte complexion, ni la vigueur du sang qui les rendoit intrépides: c'estoit la grace de Jesus-Christ toute seule qui les fortifioit, puisque les personnes les plus délicates ont souffert des maux, dont la menace mesme en d'autres rencontres auroit produit des effets étranges dans les corps les plus robustes, & sur l'esprit des plus courageux. Car

DE LA PEUR,
OU DE LA
CRAINTE.

outre les impressions que la Peur ou la Crainte font d'ordinaire sur l'esprit de l'homme, elles en laissent encore sur toutes les parties du corps qui leur font faire mille actions différentes.

Premièrement, la Crainte serre le cœur, & l'affoiblit par la vive appréhension qu'elle luy donne du mal qui le menace: ce qui fait que toute la chaleur qui est au visage estant contrainte d'accourir avec celle des autres parties au secours du cœur, le sang qui donne la chaleur & la couleur à la chair se retire, & le teint devient palle. Vous avez pu voir les marques de la Peur bien expri-

mées dans les Tableaux de Raphaël qui sont au Vatican, particulièrement dans celuy où il a représenté Attila surpris de la vision des Apostres Saint Pierre & Saint Paul, & encore dans celuy qui est aux Loges, où l'on voit des gens qui taschent à se sauver des eaux du deluge.

Outre la pâlleur qui paroist sur le visage des personnes effrayées, on remarque encore qu'elles sont souvent saisies d'un continuel tremblement; qu'elles ne peuvent parler, ou ne font que bégayer; que leurs cheveux se dressent d'horreur, comme nous avons remarqué; & que bien souvent elles sont remplies d'un tel étonnement, qu'il ne leur reste ni jugement ni raison.

Un excellent Peintre qui veut représenter tous ces effets doit connoistre & considérer ce qui donne de la crainte à l'homme, & selon que la cause en est grande, en imprimer des marques plus fortes. Ainsi dans le Jugement de Salomon que le mesme Raphaël a peint, on voit que la véritable mere, pour empescher l'exécution d'un arrest qui doit oster la vie à son enfant, se jette vers celuy qui se prépare à le couper en deux, & montre qu'elle aime mieux l'abandonner à celle qui n'est point sa mere, que de souffrir qu'on en fasse un partage si cruel.

Il y a une autre sorte de crainte qui n'est point cette perturbation de l'ame dont nous venons de parler; mais qui est ce respect & cette révérence qui fait la plus grande partie de l'Adoration. Car

dans l'Écriture Sainte sous cette expression de crainte de Dieu, est compris tout le culte que nous luy rendons. Cette crainte qui réside dans la plus haute partie de l'ame, n'a pas, comme la crainte ferville, une liaison si étroite avec le corps, pour y marquer ses effets. L'esprit fait souvent luy seul tous les divers mouvemens que la charité y fait naître, sans que le corps y ait part, ni qu'on s'en apperçoive; & s'il arrive quelquefois que le corps participe aux sentimens de l'ame, c'est sans trouble & sans émotion. Raphaël a fort bien exprimé cela, lors qu'il a représenté Abraham qui adore Dieu sous la forme de trois jeunes hommes qui s'apparurent à luy, & encore dans le Tableau où Noé sacrifie au sortir de l'Arche. Ce grand Peintre peut fournir luy seul des exemples pour apprendre à bien peindre toutes les passions.

Lors qu'il a représenté Joseph qui s'enfuit d'auprès la femme de Putiphar, on voit comment il a sceû unir ensemble sur le visage de ce jeune homme la crainte avec la honte, ou plûtost la pudeur, & sur celuy de cette femme l'amour & l'impudence.

Il sera aisé à un Peintre de concevoir de quelle manière il doit exprimer l'Impudence, quand il sçaura de quelle sorte naît la Pudeur, qui est une honte sage & honneste, puisque l'Impudence est un mépris des maux que la honte appréhende, & un défaut de sentiment pour les choses qui peuvent apporter quelque infamie.

L'IMPUDENCE.

Dans ce genre de maux qui nous causent de la honte, sont compris les affronts receûs, ceux que l'on ressent sur l'heure, & les sujets qui nous en peuvent donner à l'avenir. Ainsi la honte paroistra sur le visage d'une Suzanne, ou d'une Lucrece, à cause de l'injure qu'elles auront receüe. Raphaël a représenté Joseph dans le temps que l'impudence de sa maistresse luy cause de la honte & de la crainte tout ensemble : ce qui se voit aisément par sa bouche ouverte, & le trouble qui paroist sur tout son visage, par l'action qu'il fait des bras & des mains, & par l'effort qu'il fait pour s'enfuir, & pour se sauver.

Je demanderois volontiers, dît Pymandre, pourquoy la honte fait monter le sang au visage, & que la crainte au contraire le retire auprès du cœur, puisque la honte est une crainte qui naist de ce que l'homme appréhende quelque blasme, ou quelque infamie qui le deshonoré luy ou ses amis.

On vous répondra, repartis-je, que les hommes peuvent estre menacez de deux sortes de maux, dont les uns sont seulement contraires aux desirs des sens, comme seroit un refus, un reproche, ou des choses semblables : mais que les autres passent plus outre, & vont jusques à la ruine de la nature, comme sont les dangers extrêmes, & les perils de la mort. Or quand l'homme envisage les maux qui vont à la destruction de son estre, alors la nature épouvantée du danger où elle se trouve, cherche du secours par tout ; & pour fortifier le

cœur, qui est le principe de la vie, elle amasse autour de luy ce qu'il y a de sang & de chaleur répandu par tout le corps ; ce qui fait que le visage pâlit dans les grandes frayeurs. Mais quand l'homme n'apprehende que les moindres maux, je veux dire ceux qui ne le menacent pas d'un peril extremé, mais seulement qui peuvent diminuër sa gloire & l'estime dans laquelle il est , alors la nature n'est point émûë si puissamment ; il n'y a qu'une certaine douleur qui agit sur les sens, laquelle n'estant pas assez forte pour envoyer toute la chaleur & le sang au dedans du corps, le laisse monter au visage qui demeure couvert d'une rougeur, comme si c'estoit un voile que la nature mesme y mist pour cacher sa honte, & prévenir le secours que les mains donnent souvent au visage dans de semblables rencontres. Ce que Raphaël a bien sceû exprimer dans le tableau où Adam & Eve sont chassés du Paradis terrestre ; car il a représenté Adam qui sort le corps tout courbé , & se cachant les yeux avec les mains.

Ce sont aussi les yeux, repartit Pymandre, qui sont à mon avis les parties les plus affligées de la honte, à cause qu'elles sont les plus nobles.

La Honte, repris-je, peut estre représentée sur le visage en deux manières, à sçavoir lors qu'elle y paroist avec une couleur rouge, & lors qu'elle y paroist pâle. Ce qui me fait penser que la mesme raison qui fait retirer le sang auprès du cœur, le fait de mesme monter au visage, & que les yeux

LA HONTE.

particulièrement sont ceux qui l'atirent lors qu'ils se sentent offensez par quelque chose qui leur fait de la peine. Comme si l'on vouloit représenter une femme honteuse d'estre veüe toute nuë, alors une rougeur répandüe sur son visage exprimera fort bien les sentimens de honte qui doivent y paroistre ; & c'est peut-estre dans cette veüe, que dans le mesme tableau où Raphaël a peint l'Ange qui chasse du Paradis Adam & Eve, on voit qu'Eve se cache des mains les parties du corps qui luy donnent plus de honte. Elle paroist le visage couvert d'un rouge qui luy sert comme d'un voile dans cette occasion. Mais si au déplaisir qu'une femme auroit d'estre toute nuë, elle se trouvoit encore dans quelque danger de la vie, ou menacée de quelque grand malheur, alors le rouge feroit place à la pâleur, parce que le cœur se trouvant attaqué aussi bien que les yeux, par la pensée du péril où elle feroit, il feroit descendre, & atireroit à luy tout le sang qui estoit monté au visage. C'est ainsi que l'on pourroit représenter la Femme adultere, ayant tout ensemble la crainte du suplice dans le cœur, & la honte sur le front.

Il y a une honte qui est moindre que ces deux premières, parce qu'elle n'est point accompagnée de la crainte des dangers, ni d'aucune infamie.

LA PUDEUR. C'est la Pudeur qui est si bienséante aux jeunes gens, & dont le rouge qu'elle répand sur le visage a esté appelé le Vermillon de la vertu. Vous sçavez de quelle sorte Virgile dépeint celle de Lavinie.

Et il me souvient d'avoir leû que comme l'on demandoit un jour à la fille d'Aristote nommée Pythias, quelle couleur luy plaisoit davantage, elle fit réponse que c'estoit celle qui naissoit de la Pudeur sur le visage des hommes simples & sans malice.

*Stobaus serm.
de Verecund.*

En effet, dît Pymandre, quelque beau que soit un visage, la pudeur est capable d'y ajouster un grand éclat, & mesme de faire naistre du respect dans l'ame de tout le monde. Aléxandre estant un jour dans la débauche, on luy amena les Captives qu'il avoit à sa suite pour chanter, & pour le divertir. Il en vit dans la troupe une plus triste que les autres, qui d'une façon toute honteuse se défendoit de celuy qui la vouloit produire. Elle estoit fort belle, & sa pudeur ajoustoit encore beaucoup à sa beauté : car elle tenoit les yeux baissés, & faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour se couvrir le visage. Le Roy se doutant bien qu'elle estoit de trop bon lieu, pour estre de celles qu'on prostituoit aux festins, luy demanda qui elle estoit ; & ayant sceû qu'elle estoit petite-fille d'Ocus nague-res Roy de Perse & femme d'Hitaspe, fit chercher son mari parmi les prisonniers, & leur donna à tous deux la liberté.

*Quint. Curt.
l. 6. ch. 2.*

Vous avez pu remarquer, repris-je, dans un des Tableaux qui est chez M. de Chantelou, le Sacrement de Confirmation. C'est un ouvrage où les expressions nécessaires pour représenter une jeune pudeur, sont divinement marquées selon la nature du sujet.

Plin. in Pa-
neg. Dom.

Cependant, dît Pymandre, l'Impudence aussi bien que la Pudeur, fait naître souvent le rouge sur le visage, comme on a remarqué en la personne de Domitien.

Epist. Fam.
s. 12.

Et decor est
vultus sine
rusticitate pu-
dentes.

Epist. 19.

Ne vous ay-je pas fait voir autrefois, repartis-je, un tableau du Cavalier Baglion, où il a représenté la femme de Putiphar qui veut retenir Joseph? Il a exprimé l'impudence de cette femme par un rouge répandu sur tout son visage, & un certain feu dans ses yeux qui marque la violence de sa passion. Mais il y a encore une autre sorte de rougeur, qui venant d'une honte naïve & rustique, est tout-à-fait désagréable: Ciceron l'appelle *subrusticus pudor*; & Ovide, en louant Cydippe, marque la différence de ces sortes de rouges qui paroissent sur le visage.

Là je demeuray quelque temps sans parler, comme pour reprendre haleine, puis je continuay ainsi mon discours.

Je voudrois bien vous dire quelque chose de l'Espérance & du Desespoir, dont les effets ont beaucoup de rapport à ceux que produisent la joye & la tristesse; mais comme je ne suis pas de ceux qui sçavent l'art de les peindre, peut-estre aussi ne seray-je pas assez ingénieux à vous les bien décrire. Je vous diray néanmoins de quelle sorte je les ay toujours conceûs; & si je me suis trompé en quelque chose, vous me le ferez connoître.

L'ESPE-
RANCE.

Comme il y a peu de personnes sans Espérance, aussi ne représente-t-on gueres d'actions où cette
passion

passion ne puisse avoir place. Je m'imagine que l'Espérance n'estant qu'une pensée flateuse & pleine de douceur que nous nous formons nous-mêmes d'un bien auquel nous aspirons, elle peut avoir deux effets. Le premier, c'est qu'elle nous cause un singulier plaisir qui rend nos poursuites agréables ; & le second, c'est que touchés, & émeus de cette douceur & de ce plaisir, nous en sommes plus actifs & plus prompts à poursuivre ce que nous désirons. De sorte que comme la joye qui naist de l'espérance remplit l'ame, & se répand dans le cœur ; de mesme tous les membres du corps agissent ensuite avec plus de gayeté : ce qui paroist particulièrement dans les yeux, & sur le visage de ceux qui sont pleins d'espérance. Ainsi les Peintres représenteront sur le visage des Martirs l'espérance qu'ils ont de jouir bientôt d'une félicité éternelle.

Quant au Desespoir, il porte avec luy des marques semblables à celles qu'imprime la Crainte, excepté qu'elles ne sont pas si fortes, parce qu'il n'envisage pas des maux si grands & si proches, si ce n'est toutefois lors qu'il est accompagné de colere & de rage, tel que Virgile le décrit en la personne de Didon, & en celle de la Reine Amate femme du Roy Latin.

LE DESSES-
POIR.

Pour en mieux connoistre la nature & les effets, je passeray à la Colere, & je puis bien dire que de toutes les passions, c'est elle qui fait paroistre plus de violence, plus de brutalité, & dont les effets sont

LA COLERE.

les plus tragiques. Elle n'est que douleur & qu'amertume, & n'a point de plus doux objets que les supplices, les vengeances, & le carnage. Si l'on veut représenter les changemens étranges qu'elle fait sur le corps de l'homme, il faut premièrement peindre un visage extrêmement rouge, & les yeux étincelans; faire paroître un mouvement extraordinaire dans les lèvres, dans les mains, & dans les pieds, & enfin représenter la constitution du corps tellement alterée, & le regard si furieux, qu'il n'y ait rien que d'épouvantable & de terrible.

Il y a des personnes, reprît Pymandre, qui sont passés, lors qu'elles sont en colere.

Cela arrive, repliquay-je, à cause du sang qui s'amasse au tour du cœur; & ils ne deviennent ainsi passés, que parce qu'ils ne peuvent à l'heure mesme satisfaire leur vengeance, en estant empeschés ou par la crainte, ou par quelques considérations qui les obligent à dissimuler.

Quoy-que cette passion soit toute de fiel, parce qu'elle vient d'une bile extraordinairement émûë, il s'y rencontre néanmoins quelque douceur qui naît du plaisir qu'on a de se venger. C'est pourquoy Homere fait dire à Achilles que la colere se forme & se répand dans les courages des hommes généreux, avec une douceur qui surpasse celle du miel. Cependant, quoy-que le propre de la colere soit de chercher à se satisfaire par la vengeance, il ne faut pourtant pas donner des marques d'une grande colere à tous ceux qui sont dans les

batailles & dans le carnage. Si l'on peint des Soldats qui combattent & qui sont déjà couverts de blessures, il est bon de les représenter fortement animez de cette passion. Mais un Prince, ou un Général d'armée, qui victorieux ira poursuivant son ennemi, & terrassant ceux qui se rencontrent devant luy, ne doit pas ce me semble paroître avec un visage où soient imprimées les dernières & les plus fortes marques de la colere. On le doit peindre hardi & courageux, & non pas furieux & enragé. Il faut ménager cette passion dans un grand Capitaine qui doit se conduire toujours avec jugement & avec prudence. Ainsi sur le visage de Constantin, qui est dans cette grande bataille peinte de Jule Romain, on n'y voit point cette fureur qui paroît dans les Soldats. Il est vray qu'il peut y avoir tels sujets & telles rencontres où cette forte expression ne doit pas estre rejetée. Raphaël s'en est servi quand il a représenté l'Ange défenseur du Temple de Dieu dans l'Histoire d'Éliodore qu'il a peinte au Vatican. Enfin j'estime qu'elle se doit représenter par des actions & par des marques convenables au sujet qui la fait naître.

Encore que toutes les passions de l'ame s'expriment par les différens mouvemens du visage, il semble néanmoins qu'il n'y en ait aucune qui ne se déclare par quelque action des yeux. C'est pourquoy le Peintre doit bien observer leurs différens mouvemens, qui sont quelquefois fort faciles à remarquer, & qui paroissent aussi quelquefois bien

peu. Il n'en est pas de mesme des autres parties du visage, qui ne changent pas en tant de façons, ni si promptement, mais dont l'estat est plus stable, & le fait voir plus long-temps; comme dans la colere les rides du front & le sourcil baissé; & dans l'indignation, & dans la moquerie, certains mouvemens du nez & des lèvres.

Il faut encore remarquer que les mouvemens du visage peuvent estre quelquefois cachez & dissimulez par la volonté de la personne passionnée: mais que la couleur que cette passion imprime sur le visage est si naturelle & si attachée aux émotions intérieures de nostre ame, qu'il est tres difficile de ne pas rougir ou pâlir, à cause que ces changemens ne dépendent pas des nerfs ou des muscles, mais qu'ils viennent immédiatement du cœur. C'est pourquoy ceux qui sont accusez de quelque crime ne peuvent s'empescher de pâlir; & Judas qui asseûre avec les autres Apostres qu'il n'est point celuy qui vendra le fils de Dieu, peut estre peint dans un Tableau de la Cene, faisant les mesmes actions que les autres Disciples; mais pourtant ce crime secret dont il se sent coupable, doit se faire voir sur son visage par une pâlleur qu'il ne peut empescher.

Outre les changemens que causent ces passions, il y a une infinité de mouvemens qu'elles font faire au corps, ou à quelques membres particuliers dont je ne vous parleray point, parce qu'il me semble que vous vous souvenez assez des des-

criptions que les Poètes en ont faites quand ils ont traité de semblables sujets. Vous avez remarqué de quelle sorte Virgile représente Turnus faisi de crainte, & de quelle manière le mesme Poète dépeint Didon en colere, lors qu'Ænée luy parle de la quitter. Quand le Tasse représente une personne en colere, il dit qu'elle se mord les lèvres.

*Le labra el crudo per furor si morse
E ruppe l'asta bestemiando al piano.*

*Tasso Can. 7.
della Gier.*

L'Arioste dit la mesme chose

*E che Ravenna saccheggiata resta,
Si morde'l Papa per dolor le labra.*

Si l'on pouvoit disposer les mouvemens de l'ame, comme l'on fait les membres du corps; & si lors qu'un Peintre a un homme devant luy auquel il fait faire telle action qu'il luy plaist, il pouvoit en mesme temps faire naistre dans cet homme qui luy sert de modele, la passion qu'il veut représenter, il ne seroit pas nécessaire de rechercher si exactement l'origine des passions par des raisonnemens de Philosophie, parce que la nature en les représentant, quand on en auroit besoin, fourniroit suffisamment des moyens pour les imiter. Mais parce que la volonté seule ne peut faire naistre quand il luy plaist ce qui arrive quand l'on est émeû de quelque passion, ni en imprimer des marques extérieures, il faut avoir recours à la connoissance que l'on en a, & aux regles de l'art, pour donner à chaque

passion le caractère qui luy convient naturellement, & pour démêler toutes les différentes affections du cœur, qui d'elles-mêmes ne sont pas toujours si sensibles qu'on ne puisse s'y tromper.

Cependant on peut remarquer que chaque passion a un extérieur particulier, & ses divers changemens se découvrent selon qu'ils sont produits par les mouvemens de l'ame, comme les cordes d'un instrument rendent divers sons selon qu'elles sont touchées par celuy qui en jouë. Par le moyen de cette connoissance & de ces remarques, on peut se faire des maximes générales, comme de représenter toujours la colere animée & fâcheuse. La douleur qui veut faire pitié, doit paroître abatuë & languissante; & celle qui ne cherche pas à se faire plaindre, doit se montrer avec plus de résolution & de force. Il faut que la Joye ait toujours quelque chose de doux, de tendre & de gracieux; sur tout que les actions qui accompagneront ces passions ne s'expriment pas par des mouvemens trop violens & des contorsions de membres bizarres & extravagantes. Mais comme toutes les actions viennent de l'ame, & que les yeux en sont les interpretes, c'est en s'élevant, en s'abaissant, en s'apliquant fixement, & enfin par leurs différens regards qu'ils exprimeront les différentes passions qui sont dans le cœur de l'homme, & qu'ils feront connoître les divers sentimens dont il est capable. Ce sont ces actions bien exprimées dans un Tableau, qui frappent les yeux de

ceux qui les voyent, parce que la Nature en a mis les principes dans l'ame de tout le monde; & quand on en voit des marques bien peintes, on connoist aussitost si ce qu'on a quelquefois ressenti en soy-mesme est bien ou mal représenté.

Il est vray que ce sont ces marques qu'un Peintre doit bien exprimer sur le visage de ses figures: car inutilement sçaura-t-il la nature des passions & leurs différens effets, s'il n'est assez habile pour bien dessigner & bien peindre les figures & les traits essentiels de chaque passion. Il faut qu'il considere qu'entre les mouvemens que l'ame fait faire à toutes les parties du visage, il y en a deux principaux; l'un qui les élève, & l'autre qui les abaisse selon l'esperance ou la crainte qui se rencontrent dans chaque passion; parce qu'une personne qui dans une grande affliction espere quelque assistance du Ciel, aura les yeux ouverts & élevez; & une autre qui accablée de tristesse n'attendra aucun secours du Ciel ni des hommes, aura les yeux baissés & à demi fermés, & toutes les parties du visage abatuës.

On a autrefois fait une conférence sur ce sujet dans l'Académie de Peinture, & je souhaiterois que vous pussiez voir les desseins que M. le Brun en a faits: je suis assuré que vous admireriez comment par de simples traits il a si bien marqué toutes les passions de l'ame, & les divers mouvemens de l'esprit; ce qui sans doute peut estre d'une grande utilité aux Peintres.

Lors que jeûs cessé de parler, nous demeurâmes assez long-temps appliquez à considérer les Tableaux qui ornoient cette Galerie. Enfin après les avoir bien regardez, & avoir dit ce qui nous vint dans l'esprit sur ces divers ouvrages, & sur leurs manières différentes, nous nous retirâmes contre une fenestre comme pour nous reposer, & il me souvient que Pymandre me parlant des Caraches, je luy dis :

La Peinture, comme les autres sciences & les autres arts, n'est pas toûjours demeurée dans un mesme estat : elle a eû son commencement, son progrès ; & après estre arrivée au plus haut point où on l'ait veüe, elle est comme tombée, & ceux mesmes qui avoient pour exemple les plus excellens Peintres, ne les ont pas suivis dans le chemin qu'ils leur avoient tracé. Raphaël est sans contredit celui des Peintres modernes qui a mis cét art dans sa plus haute perfection, comme nous l'avons fait voir. Quelques-uns de ses disciples l'ont suivi assez heureusement ; mais enfin ceux qui sont venus depuis, soit qu'ils n'eussent pas un génie assez élevé, soit qu'ils négligeassent l'étude nécessaire pour ce qu'ils entreprenoient, se sont éloignez beaucoup de la route que ces grands Maîtres leur avoient marquée. Cela n'arriva pas seulement à l'égard des Peintres de l'école de Rome, mais encore de ceux de Lombardie, qui se relâcherent insensiblement des maximes que le Corége, le Titien & Paul Véronese leur avoient enseignées dans ce qui re-
garde

garde le coloris. De sorte qu'encore que FREDE-
RIC BAROCCIO. FREDERIC
BAROCCIO. né dès l'an 1528. dans la mes-
me ville où Raphaël vint au monde, eust étudié
d'après tous ces grands hommes dont nous avons
parlé: néanmoins on voit dans ses ouvrages une
notable diminution de ces belles parties du des-
sein & du coloris dont ces Maîtres avoient fait
une si grande étude.

Ce n'est pas que ce Peintre, que je cite seulement
comme en passant, ne mérite beaucoup de louan-
ge, & qu'il n'ait fait des ouvrages très-estimez,
ayant possédé un talent tout particulier pour les
sujets de dévotion: on peut mesme l'estimer pour
la quantité de tableaux qu'il a faits pendant les in-
firmitez dont il estoit accablé; car dans l'espace de
84. ans qu'il a vescu, il a esté plus de 50. ans tou-
jours malade, mais d'une maladie qui l'empeschoit
de reposer la nuit & le jour, & qui le tourmentoit
tellement, que jusques à sa * mort à peine avoit-il
deux heures le jour pendant lesquelles il püst tra-
vailler. * Arrivée
en 1612.

Il me semble, dît Pymandre, avoir veû des ou-
vrages de luy au Vatican & en quelques autres en-
droits de Rome.

Il en a fait quantité, repartis-je, dans des Eglises
& dans des lieux particuliers, parce qu'il estoit un
des Peintres de son temps qui avoit le plus de ré-
putation.

Le Cavalier FRANCESCO VANNI estoit de
Sienna, & fils d'un Peintre. Il quitta sa première ma-
FRANCESCO
VANNI.

FRANCESCO
VANNI.

niere pour suivre celle du Baroccio ; & non seulement il tâcha de l'imiter dans son goût de peindre , mais aussi dans le choix des sujets & dans ses mœurs , ayant toujours recherché à faire des tableaux de dévotion , & vécu dans une grande piété. On voit dans l'Eglise de Saint Pierre de Rome un tableau où il a représenté la mort de Simon le Magicien. Mais ce qu'il a fait de plus considérable est dans les Eglises de Sienne. Il estoit agréable dans son coloris , & correct dans le dessein. Il ne survécut le Baroccio que de peu d'années , étant mort l'an 1615. âgé seulement de quarante-sept ans.

Cependant la Peinture estoit alors déjà beaucoup décheüe dans toutes les écoles : on n'y faisoit plus une étude exacte de tout ce qui est nécessaire à la perfection d'un ouvrage : chacun suivoit son caprice , & dans Rome il s'estoit élevé comme deux différens partis qui partageoient toute la jeunesse. Les uns s'attachoient particulièrement à imiter la nature telle qu'ils la trouvoient , comme je vous ay déjà dit ; & les autres , sans examiner le naturel , se laissant conduire par la force de leur imagination , & sans autre modele que leurs seules idées , travailloient d'après les images qu'ils se formoient dans l'esprit. Le Caravage fut le chef du premier parti , qui eût ses sectateurs. Joseph Pin estoit à la teste du second ; & par la hardiesse de ses entreprises , & l'éclat qui paroissoit dans ses compositions , il trouvoit un grand nombre de gens

VI. ENTRETIEN SUR LES VIES 59

qui le suivoient. Ces deux différens partis qui s'éloignoient l'un & l'autre de l'exacte & rigoureuse discipline des premiers maistres, jettoient tous les Peintres dans un pur libertinage; & l'on peut dire que le bel art de la Peinture se seroit bientoft perdu, si le Ciel n'eust fait naistre ANNIBAL CARACHE pour le sauver des mains de ceux qui le traitoient si mal. Il nâquit à Bologne. Son pere estoit tailleur, & eût plusieurs enfans. L'aisné de ses fils, qui se nommoit Augustin, s'adonna à la Peinture & à la Graveûre. Annibal, qui estoit le plus jeune, fut mis en apprentissage chez un Orfèvre: mais comme Louïs Carache son cousin qui luy monroit à dessiner, pour le rendre plus excellent ouvrier dans l'Orfévrerie, reconnut en luy un talent tout particulier pour la Peinture, & vit que la nature toute seule luy faisoit exécuter des choses extraordinaires, il l'attira chez luy, afin de l'abandonner entièrement à cette sçavante maistrresse, qui seule instruit plus en peu de jours, que tous les meilleurs maistres en beaucoup d'années: ce qui parut bientoft dans Annibal, qui comprît si promptement & avec tant de facilité la forme de tous les corps naturels, qu'il en faisoit des desseins & des images admirables. Après avoir demeuré quelque temps auprès de Louïs Carache, son frere Augustin & luy résolurent d'aller voir tous les lieux de la Lombardie où il y avoit des ouvrages du Corége & du Titien.

Annibal s'estant arresté à Parme, étudia parti-

culièrement la manière du Corège, & fit dans ce goust-là le tableau du grand Autel des Capucins de la mesme ville. Il y représenta Jesus-Christ mort, étendu sur un linceul, & appuyé sur l'épaule de la Sainte Vierge. Il y avoit aussi plusieurs autres figures si belles & si bien peintes, qu'Annibal estant pour lors encore fort jeune, fit juger par cét essay ce qu'on devoit attendre de luy. Il alla ensuite à Venise, où Augustin s'estant déjà rendu, s'occupoit à graver au burin. Pendant le séjour qu'il y fit, il contracta une étroite amitié avec Paul Véronese, le Tintoret, & Jacques Bassan; & sans s'arrester à peindre, il considéra seulement les tableaux de ces grands hommes, & se mit à observer leurs maximes.

Estant de retour à Bologne, il fit dans l'Eglise de Saint Georges, & dans celle des Religieux de Saint François, deux tableaux qui luy acquirent une telle réputation, que Louïs, tout surpris de voir la belle manière de peindre d'Annibal, quitta celle qu'il avoit toujours retenuë de Camillo Procaccino son premier maistre; & au lieu qu'un peu auparavant il enseignoit Annibal, il devint son disciple, & s'efforça de l'imiter.

Peu de temps après Augustin revint aussi à Bologne. Ce fut alors que la fameuse Académie des Caraches y fut établie. D'abord on l'appella *l'Accademia delli Desiderosi*, à cause du grand desir que ceux qui la composoient avoient d'apprendre toutes les choses qui regardent la Peinture. Comme

ces trois excellens hommes Annibal , Augustin & Louïs communiquoient librement avec tout le monde, ce qu'il y avoit dans la ville de personnes studieuses & amies des beaux arts, ne manquoient pas de se rendre chez eux , parce qu'outre l'étude que l'on y faisoit d'après nature , on y apprenoit les Proportions, l'Anatomie, la Perspective, la bonne manière d'employer les couleurs, & la raison des lumières & des ombres. On s'y entretenoit de l'Histoire, de la Fable, & comment on devoit traiter toutes sortes de sujets avec la bienséance nécessaire. Cette Académie s'estant renduë célèbre par le mérite des Caraches, elle perdit son premier nom, & ne fut plus connuë que sous celuy de *l'Académie des Caraches*. Il est vray qu'elle devoit la plus grande partie de sa gloire à Augustin, qui prenoit un soin tout particulier d'instruire les jeunes gens, de leur donner de l'émulation, & de faire connoistre leur mérite à mesure qu'ils se perfectionnoient. Ils travailloient tous trois d'un si grand accord, & vivoient avec tant d'union & de bonne intelligence, qu'ils entreprenoient ensemble toutes sortes d'ouvrages, & en profitoient également.

Quand ils peignirent pour les sieurs Favi & Magnani, on fut surpris de ce qu'Augustin, qui s'estoit toujours occupé à graver au burin, parut tout d'un coup un excellent Peintre; & que Louïs ayant quité entièrement la manière du Procaccino, eust tant profité dans celle qu'il ne venoit que

d'embrasser. Enfin on les admiroit tous les trois, voyant qu'ils travailloient conjointement, sans qu'il y eust parmi eux aucune supériorité, qu'ils eussent jamais aucuns différends, & de ce que dans leur travail il y avoit une si grande uniformité, que toutes leurs peintures paroissoient conduites par un seul & mesme esprit.

L'humeur d'Annibal contribuoit beaucoup à leur bonne intelligence, n'estant ni capable d'envie, ni susceptible d'ambition. Il étudioit avec les deux autres, comme s'ils eussent esté tous égaux : cependant on luy donne l'honneur d'avoir esté le maistre d'Augustin & de Loûis, qui ne faisoient rien que sous sa conduite ; ce que l'on reconnut bien quand il se sépara d'avec eux : car Augustin se remit à graver au burin, & Loûis travaillant seul diminua peu à peu, & perdit sa bonne manière : mais Annibal continua de faire des ouvrages dignes d'une éternelle mémoire. Le tableau qu'il fit en 1593. pour un Marchand, où il représenta la Résurrection de Nostre Seigneur, est estimé un des plus beaux. Il peignit ensuite dans la ville de Reggio, celuy que le Guide a gravé à l'eau forte, où Saint Roch est représenté qui donne l'aumosne. Cette peinture est à présent dans le Palais du Duc de Modene, avec quelques autres qu'il avoit encore faits à Reggio.

Il fit ensuite plusieurs ouvrages à Bologne. Mais enfin, comme il y avoit long-temps qu'il souhaitoit d'aller à Rome pour y voir ceux de Raphaël,

& ces restes antiques qui attirent en ce lieu-là tant de Peintres & de Curieux, il se trouva favorisé dans son dessein par le Duc de Parme, dont il avoit aquis les bonnes graces.

ANNIBAL
CARACHE.

Le Cardinal Farnese voulant faire peindre la Galerie & quelques appartemens de son Palais, le Duc proposa Annibal, auquel on écrivit de se rendre à Rome pour faire cét ouvrage. Si-tost qu'il y fut arrivé, il alla trouver le Cardinal, & luy présenta un tableau de Sainte Catherine qu'il avoit fait à Parme. Le Cardinal receût Annibal favorablement, & deslors le fit traiter chez luy comme ses autres Gentilshommes.

Le premier tableau qu'il fit dans le Palais du Cardinal Farnese, fut celuy de la Chapelle, où il représenta la Cananée aux pieds de Nostre Seigneur. Mais comme en arrivant à Rome, il fut touché de l'excellence & de la beauté des Statuës antiques qu'il y vit, il employa d'abord une partie de son temps à visiter les lieux où sont les plus fameuses. Ce fut alors qu'il jugea bien que la véritable base, & le principal fondement de la Peinture, est le dessein, que ceux de l'école de Raphaël préféroient avec raison à la couleur, dont les Peintres de Lombardie avoient fait choix. Aussi dès ce moment il s'éloigna de sa première manière qui tenoit beaucoup de celle du Corége, pour suivre la belle nature sur le goust de l'antique, ne s'arrestant pas, comme il avoit fait autrefois, à ce beau jeu de couleurs, qui sous une agréable apparence dont

les yeux font surpris, cachent souvent beaucoup de défauts dans la correction du dessein.

Résolu de travailler deormais sur ces principes, il s'appliqua tellement à considérer les plus belles statues & les plus excellens bas-reliefs, qu'en peu de temps il les posséda si fort, qu'il les avoit présens dans son esprit, comme s'il n'eust jamais designé autre chose. Ce qu'il fit bien connoître un jour estant avec son frere Augustin dans la compagnie de quelques-uns de ses amis : car comme Augustin Carache nouvellement arrivé à Rome, après avoir loué beaucoup le grand Sçavoir des anciens Sculpteurs, & après s'estre étendu particulièrement sur la beauté du Laocoon, voyoit qu'Annibal ne disoit rien, & donnoit peu d'attention à ses paroles, il s'en plaignit, comme s'il n'eust pas fait assez de cas d'un ouvrage si admirable. Mais pendant qu'il continuoit d'élever le Laocoon par de beaux discours qui le faisoient écouter de tous les assistans, Annibal s'aprocha de la muraille, contre laquelle il dessina le Laocoon & ses enfans aussi exactement que s'il les eust eûs devant luy pour les imiter : ce qui remplit d'admiration ceux qui estoient présens, & ferma la bouche à Augustin, qui avoua que son frere avoit sceû bien mieux que luy représenter à la compagnie les beautez de cet ouvrage. Annibal se retira aussitost en souriant, & dit seulement que les Poëtes peignoient avec les paroles, & que les Peintres parloient avec le pinceau : ce qui regardoit Augustin qui fai-
soit

soit des vers, & qui affectoit beaucoup de passer pour bon Poëte.

ANNIBAL
CARACHE.

Quelque temps après qu'Annibal fut arrivé à Rome, un Gentilhomme du Cardinal Farnese, nommé Gabriel Bambazi, fit venir une copie de la Sainte Catherine qu'Annibal avoit peinte dans l'Eglise Cathédrale de Reggio. Ce tableau qui avoit esté copié par Lucio Massari élève des Caraches & excellent copiste de leurs ouvrages, fut aussitost retouché par Annibal, qui d'une Sainte Catherine en fit la Sainte Marguerite que vous avez veüe à Rome dans l'Eglise de Sainte Catherine *de' Funari*. Lors que cét ouvrage fut placé, comme c'estoit un des premiers qu'Annibal eust fait paroistre à Rome, tous les Peintres ne manquerent pas de l'aller voir pour en dire leur avis. Michel-Ange de Caravage ne fut pas des derniers; & l'ayant beaucoup considéré, dît qu'il estoit bien-aïse que de son temps il se trouvast encore un Peintre qui entendist ce que c'estoit de peindre d'après le naturel, & de la bonne manière qui estoit perduë à Rome aussi-bien que dans tous les autres lieux.

Pendant qu'Annibal retouchoit ce tableau, il ne laissoit pas de penser au dessein de la Galerie de Farnese, & de la petite Chambre qui est à costé, où sous plusieurs figures tirées de l'Histoire & de la Fable, il a représenté divers sujets de moralité. Outre l'érudition & la connoissance qu'Augustin avoit des Poëtes & des Historiens, dont il se servoit pour l'invention des sujets qu'Annibal des-

finoit, ils furent encore beaucoup secourus par l'Agoucci homme sçavant dans les belles Lettres; & c'est en quoy ces excellens Peintres ont mérité beaucoup de gloire, d'avoir exécuté leurs ouvrages avec tant d'art & de science, & de s'estre si bien servis du conseil de leurs amis.

N'est-ce pas, interrompit Pymandre, dans la petite Chambre dont vous avez parlé, qu'il a représenté l'histoire d'Hercule ?

C'est dans ce lieu-là mesme, luy repartis-je; & l'on peut dire que ce travail est un des plus beaux qu'Annibal ait faits. Quant à la grande Galerie, il ne vous est pas difficile de vous en souvenir, en voyant icy les mesmes tableaux qui la composent. Vous sçavez qu'on la regarde dans Rome comme un ouvrage accompli, & le chef-d'œuvre des Caraches: car il ne se voit rien de comparable à cette belle disposition d'histoires & d'ornemens dont elle est enrichie. On y voit un assemblage de différentes beautés, qui dans leur variété ont une si grande union, que la perfection d'un sujet particulier ne diminuë rien de l'excellence des autres.

Vous vous souvenez bien que ces figures d'hommes qui posent sur la corniche, ne sont pas coloriées dans l'original comme elles sont icy, mais qu'elles sont feintes de stuc: de mesme, que les termes & les ornemens qui sont si noblement placez entre les tableaux, que ce ne sont pas les parties de cét ouvrage où l'art paroisse avec moins d'é-

clat. Il n'y a rien que de grand, de noble, & de bien entendu, soit dans l'ordonnance de tous les corps en général, soit dans l'expression de toutes les parties en particulier, soit dans la conduite des lumières & des ombres. Tout ce grand ouvrage n'est pas de ceux dont la seule vivacité des couleurs & le brillant des lumières, charme d'abord les yeux, & surprenne ceux qui les regarde. On voit dans celui-cy une beauté solide qui frappe l'esprit; & les plus intelligens y découvrent toujours des graces nouvelles à mesure qu'ils le considèrent.

ANNIBAL
CARACHE

Bien qu'on en puisse voir un échantillon dans les copies qui sont icy, tout cela n'est rien néanmoins en comparaison des originaux, parce que la disposition du lieu où ils sont, l'étendue de ce mesme lieu, & son élévation, contribuent à la perfection de tout l'ouvrage, & font mieux juger des raisons que le Peintre a eûes pour ordonner son sujet de la maniere qu'il est, & pour peindre chaque chose conformément aux jours & aux ouvertures des fenestres.

Dans la Galerie, demesme que dans la petite chambre dont j'ay parlé, Annibal a représenté diverses moralitez sous le voile de plusieurs fables, qui toutes se rapportent à faire voir les différens effets de l'amour.

Sans nous arrester, interrompit Pymandre, à ce qui regarde l'allégorie de ces tableaux, considérons-en plutôt, je vous prie, le travail, & fai-

tes-moy voir s'il y a quelque différence des uns aux autres, puis qu'ils ne sont pas tous de la propre main d'Annibal.

Comme il estoit le principal auteur de cét ouvrage, repartis-je, on n'y voit pas aussi de grandes différences : tout y paroist d'un mesme esprit, & d'une mesme main. Cependant le tableau où vous voyez Galatée entre les bras d'un Triton, a esté peint entièrement par Augustin Carache, de mesme que celuy où l'Aurore & Céphale sont représentez. Cét autre tableau où est une jeune fille qui embrasse une Licorne, est de la main du Dominiquin. Celuy où vous voyez Polypheme au bord de la mer, & Galatée dans une conque tirée par deux Dauphins, est un des plus beaux de la Galerie. La figure du Polypheme est dessinée de plus grande manière, & de meilleur goust que toutes les autres. C'est la dernière qu'Annibal fit de sa main dans cette Galerie, & par où il acheva tout son ouvrage l'an 1600.

Après qu'il eût fini ce grand travail, le Cardinal Farnese souhaitoit qu'il peignist dans la Sale du mesme Palais, l'histoire d'Alexandre Farnese qui estoit mort en Flandres quelques années auparavant ; & desiroit encore qu'il travaillast à la coupe de l'Eglise des Jésuites de Rome, que le Pape son oncle avoit fait peindre par des Peintres d'un médiocre sçavoir, & dont le travail estoit si peu considérable, que le Cardinal estoit résolu de faire tout abbatre pour la faire peindre de nouveau. Ce-

pendant ces grands desseins ne réussirent pas : car voulant récompenser Annibal, qui depuis huit ans avoit continuellement travaillé pour luy ; lors que ce Peintre s'attendoit de recevoir des effets de sa libéralité, un Espagnol nommé *Dom Juan di Castro*, qui s'intriguoit dans toutes les affaires du Palais, après avoir fait une supputation du pain, du vin, & des autres choses qu'Annibal avoit reçues, persuada au Cardinal de les luy mettre en compte, & de luy envoyer seulement un présent de cinq cens écus d'or. Comme on les eût portez à Annibal, il fut si surpris qu'il ne dît rien, mais fit bien connoître par son silence le déplaisir qu'il ressentoit, non pas tout-à-fait du peu d'argent qu'on luy donnoit, parce qu'il n'en faisoit nul compte, mais de ce qu'après avoir achevé un travail si considérable, il se voyoit trompé dans l'espérance qu'il avoit eüe de trouver dans la récompense qu'il attendoit un témoignage glorieux de l'estime qu'on devoit faire de son ouvrage, & aussi de quoy subvenir aux nécessitez de la vie, & n'estre plus exposé à sa mauvaise fortune.

Comme Annibal estoit d'un naturel mélancolique & timide, il se remplit tellement l'esprit de son malheur, que depuis ce temps-là il ne fut capable d'aucun plaisir, & tomba dans un tel estat, qu'aussitost qu'il vouloit se mettre à peindre, il estoit contraint de quitter la palette & les pinceaux, que l'excès de sa mélancolie luy arrachoit.

ANNIBAL
CARACHE.

des mains. Afin d'estre tout-à-fait libre & plus éloigné du monde, il se retira sur le Mont Quirinal auprès des quatre Fontaines, à l'endroit où est à présent l'Eglise de Saint Charles. Il y demeura sans entreprendre aucuns ouvrages, laissant à ses élèves tous ceux qu'on luy offroit. Néanmoins ayant esté sollicité par le sieur Henri Herrera, de peindre à fresque l'Eglise de Saint Jacques des Espagnols, il ne le put refuser. Il est vray qu'après avoir fait les desseins & les cartons de cét ouvrage, il en abandonna l'exécution à l'Albane l'un de ses disciples. Il fit seulement de sa main le tableau de l'Autel, qui est à huile, & quelques autres figures dans la Chapelle. On connut bien en ce temps-là que ce n'avoit pas esté le peu de récompense qu'il avoit receüe du Cardinal Farnese, qui avoit causé son déplaisir, mais le peu de cas qu'on avoit fait de luy & de son travail. Car la Chapelle de Saint Jacques estant achevée, il voulut que ce fust l'Albane qui en receust le payement, quoy-que l'Albane en déférast l'honneur & le profit à son maistre qui en avoit pris la conduite, & donné les desseins. Ce qui fit naistre une généreuse contestation entre ces deux excellens hommes, qui ne leur aquit pas moins d'honneur que cét ouvrage donna de réputation à l'Albane.

Il est vray aussi que ceux qui ont connu Annibal, ont beaucoup loué son desintéressement, & le peu d'affection qu'il avoit non seulement pour les richesses, mais mesme pour la louange que la

pluspart des ouvriers recherchent quelquefois avec tant d'empressement, qu'ils pensent moins à devenir sçavans qu'à aquerir de l'honneur. Il estoit persuadé que la gloire, qui semble estre la fin du travail des grands hommes, doit toujourns les suivre; que ce n'est pas à eux à la regarder ni à courir après, mais qu'elle doit estre considérée par les autres sans qu'eux-mesmes s'en aperçoivent. Aussi son application continuelle aux choses de son art, l'empescherent de penser à ses affaires domestiques, & à ses intérêts particuliers. Il cherchoit la compagnie des gens sçavans & sans ambition. Il fuyoit les applaudissemens de la Cour, & se plaisant à vivre en particulier avec ses élèves, il estimoit que les heures les plus douces de sa vie estoient celles qu'il passoit auprès de la Peinture qu'il avoit accoustumé d'appeller sa Maistresse. Il n'approuvoit point la manière de faire de son frere Augustin, qui demouroit la pluspart des jours dans les antichambres des Princes & des Cardinaux, vestu en Cavalier plûtoist qu'en Peintre. Car bien qu'Annibal eust toujourns des habits assez propres, néanmoins lors que sur la fin du jour il quittoit le travail pour aller prendre l'air, il paroissoit assez négligé; & quand il rencontroit son frere dans les Palais, ou sur la place, dans un estat qui ne sembloit pas convenir à sa condition, cela luy donnoit de la peine. Un jour l'ayant apperceû qui se promenoit avec des personnes de qualité, il feignit d'avoir quelque chose à luy communiquer; &

ANNIBAL
 CARACHE.

ANNIBAL
CARACHE.

l'ayant tiré à part, luy dît tout bas à l'oreille : *Augustin, souvenez-vous que vous estes fils d'un Tailleur.* Puis s'estant retiré dans sa chambre, il prit une feuille de papier, & y dessina son pere avec des lunettes sur son nez qui enfiloit une éguille, & au dessus, son propre nom d'Antoine. A costé du mesme portrait, il représenta sa mere qui tenoit des ciseaux à la main. Aussitost il envoya ce dessein à son frere, qui en fut surpris, & fort offensé; ensuite ayant eû quelques autres petits démellez ensemble, ils ne furent pas long-temps sans se séparer, & mesme bientoist après Augustin sortit de Rome.

Tout cela peut donner sujet de faire divers jugemens sur l'humeur & sur la conduite d'Annibal, & d'attribuer à bassesse ou à grandeur d'ame le peu de conversation qu'il vouloit avoir avec les gens de qualité, & la manière dont il regardoit les choses. Cependant, s'il s'est rencontré d'excellens Peintres, tant anciens que modernes qui ayent cherché à s'élever audeffus des autres, & à faire paroistre leur mérite par l'éclat des biens que la fortune leur avoit départis, comme je vous ay autrefois fait remarquer en parlant de la vanité de Parthasius; ce n'est pas pourtant ce qui les a rendus considérables: on sçait bien que les grands Peintres, & les Sculpteurs les plus célèbres ne sont pas devenus sçavans à suivre la Cour; au contraire, il y en a eû plusieurs qui s'y sont perdus. Il s'en est veû qui au lieu de faire valoir les talens qu'ils avoient

avoient receûs de la nature, & tâcher à se fortifier dans la connoissance de leur art, se sont contentez de la faveur des Princes, croyant leur gloire assez établie, aussitost qu'ils avoient aquis leurs bonnes graces.

ANNIBAL
CARACHE.

Le Cavalier Joseph Pin fut un de ceux-là. Pendant qu'Annibal vivoit avec les autres Peintres dans une moderation convenable à sa profession, & qu'il ne pensoit qu'aux choses de son art, & à perfectionner toujours ses ouvrages, Joseph Pin, qui estoit d'une humeur toute opposée, content de l'estime qu'il avoit acquise auprès des Grands, ne songeoit qu'à faire sa fortune, & à paroistre dans un estat semblable aux gens de la plus haute qualité, & tres-different des autres Peintres qu'il méprisoit. Comme on luy eût dit un jour qu'Annibal avoit mal parlé d'un de ses ouvrages, l'ayant rencontré, il voulut mettre l'épée à la main pour se battre contre luy. Mais Annibal qui sçavoit que la véritable bravoûre ne devoit estre entre eux, qu'en ce qui regarde le mestier de peindre, & non celuy de se battre en duël, prit un pinceau, & le luy montrant, C'est avec ces armes, luy dît-il, que je vous défie, & que je veux avoir affaire à vous; estant veritablement bien asseûré de remporter l'avantage sur son ennemi.

L'on ne peut encore assez louer Annibal de l'amitié qu'il avoit pour ses élèves, & du soin qu'il prenoit de les enseigner, non seulement par des paroles, mais encore par des exemples & par des

démonstrations. Il avoit tant de bonté pour eux, que souvent il quërtoit son ouvrage pour les voir travailler; & prenant le pinceau pour les corriger, il leur monroit à mettre en pratique les enseignemens qu'ils avoient receûs de luy.

Quand il alloit avec eux dans les Eglises, ou ailleurs, pour y voir des tableaux, il leur faisoit observer ceux qui estoient mauvais aussi-bien que les bons, leur faisant remarquer dans les uns & dans les autres ce qu'il falloit imiter, & ce qu'ils devoient fuir.

Parmi les choses les plus serieuses de son art, il mesloit aussi quelquefois le plaisant & le burlesque, ayant mesme pour cela une inclination particulière. Car non seulement il avoit l'esprit vif & prompt à dire de bons mots, & à faire des contes agréables, mais il avoit aussi l'imagination prompte, & une facilité tres-grande à représenter de ces choses bizarres & extraordinaires qui ont donné le commencement à ces portraits burlesques ou chargez, car c'est ainsi que les Peintres appellent certains visages & certaines figures dont le dessein est alteré par l'augmentation des défauts naturels de ceux qu'on veut représenter, ce qu'Annibal faisoit dans une ressemblance si ridicule qu'on ne peut s'empescher de rire lors qu'on en voit quelques-uns. Comme la Peinture a rapport à la Poésie, on peut mettre cette sorte d'imitation sous un genre semblable à celuy des vers burlesques. Entre les ouvrages de plusieurs Peintres que le Prince

de Néroli conserve, il a un livre rempli de ces sortes de desseins faits par Annibal, qui se divertissoit encore souvent à représenter une maniere de physionomie contraire à celle que l'on fait d'ordinaire, donnant aux animaux une ressemblance humaine. Quelquefois aussi il représentoit des hommes ou des femmes sous la figure d'un pot ou de quelque autre sorte de vase ; & de toutes ces diverses fantaisies il composoit des ordonnances de figures, qui, quoy-que bizarres, ne laissoient pas d'avoir quelque chose d'ingénieux, & d'estre plaisantes à voir.

ANNIBAL
CARACHE.

Cependant, quoy-qu'il cherchast dans ces différentes occupations à détourner l'humeur mélancolique qui le travailloit, son corps & son esprit ne laissoient pas de souffrir. Les médecins le voyant dans cette langueur, luy conseillèrent de changer d'air au commencement du printemps. Pour cet effet il l'envoya à Naples, où il fit ce qu'il put pour se réjouir, mais il n'y demeura pas longtemps. Dans l'impatience qu'il avoit de retourner bientôt à Rome, il se mit en chemin pendant la chaleur de l'esté, & dans une saison, qui estant ordinairement perilleuse à ceux qui y arrivent, luy en fit ressentir les mauvais effets ; ce qui ne fut pas néanmoins la seule cause de sa mort. Les débauches amoureuses auxquelles il se laissa emporter y contribuerent beaucoup. Comme il ne s'en découvrit point aux medecins, il luy arriva le mesme accident que nous avons remarqué en parlant

de Raphaël; & n'ayant pu estre secouru par aucun remede, il mourut le 15. Juillet 1609. âgé de 49. ans.

Son corps fut porté dans l'Eglise de la Ronde, où il fut inhumé honorablement. Non seulement tous ses élèves, & tous ses amis y assisterent pour luy rendre les derniers devoirs, tout le peuple mesme y acourut en foule, n'y ayant personne qui ne répandist des larmes, & ne regretast un si grand personnage. Il est vray aussi que la Peinture luy est extraordinairement redevable, & qu'on le doit considerer comme le restaurateur de cét art, dans la force du dessein, & dans la beauté naturelle des couleurs.

Il commença d'abord à former sa maniere en imitant la douceur & la pureté du pinceau du Corrége. Il comprit ensuite la force & la distribution des couleurs du Titien; & lors qu'il fut à Rome il passa de l'imitation de la nature & des couleurs à la beauté & à la perfection de l'art dont il conceût les plus nobles idées, en voyant les Statuës Greques qu'il s'imprima tellement dans l'esprit, qu'il les a égalées, principalement dans ses belles figures de blanc & noir, qui sont dans la Galerie Farnese. Il considera aussi les ouvrages de Michel-Ange: mais laissant ce qu'il y avoit de trop sec dans sa maniere, & dans l'affectation qu'il avoit eüe à faire paroistre les muscles & les nerfs, il ne fit attention que sur ce qu'il y a de plus beau dans ses figures nuës que l'on voit principalement dans la voure de la Chapelle où est son Jugement. Quant

à Raphaël, il le regarda comme son maistre & son guide. Ce fut en consultant ses ouvrages qu'il se perfectionna dans l'invention, dans les expressions, dans la grace, & dans les autres belles parties qu'il a possédées. Ce qu'Annibal tâcha d'avoir de particulier, fut de bien unir ensemble l'idée d'une beauté parfaite avec ce que la nature nous fait voir, se servant des maximes que les plus grands maistres ont toujourns gardées dans la conduite & dans l'execution de leurs ouvrages.

ANNIBAL
CARACHE.

Le jugement le plus universel qu'on a fait de ce Peintre, est qu'il aquit dans Rome une maniere beaucoup plus correcte, & un dessein plus excellent qu'il n'avoit auparavant, mais qu'il n'avança pas de mesme dans la partie de la couleur. Ceux qui considerent particulièrement les tableaux qu'il fit pour les sieurs Magnani, & qui en estiment plus le coloris que celui des Peintures de la Galerie Farnese, veulent qu'il ait esté meilleur coloriste à Bologne, & meilleur dessinateur à Rome : mais c'est cette dernière maniere qui luy a donné un rang parmi les plus grands Peintres qu'il n'auroit peut-estre jamais eû, s'il n'eust suivi l'école de Rome, & quitte celle de Lombardie.

Ils disent encore que les figures & les ornemens qu'il a feint de stuc dans le Palais Farnese, sont plus considerables que les tableaux d'histoires qu'il a peints dans le mesme lieu. A quoy on ne peut mieux répondre, que ce que M. Poussin en a dit au rapport de M. Bellory, qui est que dans

les compartimens & les ornemens, Annibal ayant surpassé tous les Peintres qui avoient esté devant luy, il s'estoit encore surpassé luy-mesme dans ce travail, la Peinture n'ayant jamais exposé à la veüe une composition d'ornemens si belle & si suprenante : & quant aux tableaux particuliers, ils méritent cette louange, d'estre les mieux disposez qu'on voye, après ceux de Raphaël.

Ce n'est pas qu'on ne puisse dire qu'il a pris quelque licence dans la quantité des corps qu'il a fait paroistre les uns sur les autres dans la voute de la Galerie, lesquels demandent une saillie de corniche beaucoup plus grande que celle sur laquelle il suppose qu'ils sont portez. Mais en cela il est excusable, parce que son ouvrage estant tout de peinture, il a seulement pensé à luy donner beaucoup d'agrément & de *vaguezza*.

A l'égard du coloris, il est bien malaisé de faire voir des tableaux, où l'harmonie des couleurs, & la beauté du pinceau paroissent davantage que dans les tableaux qu'il a peints dans le Palais Farnese, à Saint Gregoire, & en plusieurs autres endroits de Rome. Et si l'on avouë qu'il y a encore plus de dessein & de noblesse que dans ce qu'il avoit peint en Lombardie, c'est un témoignage assez fort pour faire juger que la partie du dessein est préférable à celle de la couleur, puis qu'Annibal travaillant à se perfectionner dans son art, a bien voulu quitter en quelque façon la beauté du coloris pour suivre la grandeur du dessein.

Car on ne peut pas dire qu'il fut moins propre pour une partie que pour l'autre, puisqu'il les a possédées toutes deux excellemment. Mais plutôt on peut juger qu'il avoit reconnu que dans un tableau la beauté du coloris en general ne peut pas toujours s'accorder avec l'exacte imitation de la nature, dans laquelle il y a plusieurs demiteintes, des jours, des ombres, & des reflais, qui souvent ne sont pas agréables. Il avoit veû, en confrontant les ouvrages de l'école de Rome avec ceux de l'école de Lombardie, combien ceux de Rome estoient plus excellens que les autres, & combien aussi il est difficile de joindre parfaitement ensemble ces deux parties dans un mesme sujet. C'est pourquoy comme il n'en voyoit point d'exemple, il s'en formoit des idées si hautes & si belles, que ne pouvant rien faire dans ses ouvrages qui répondist à l'excellence de ses pensées, il refaisoit souvent une mesme chose. Il jetta plus d'une fois par terre une partie des tableaux & des ornemens de la Galerie Farnese après les avoir peints, parce qu'il n'en estoit pas satisfait, & qu'il les trouvoit beaucoup inférieurs à la grandeur de l'idée qu'il en avoit conçüe. Cela augmentoit sans doute beaucoup sa peine & son travail, mais il souffroit volontiers toutes ces sortes de fatigues; se servant, pour faire cet ouvrage avec plus de perfection, non seulement de desseins bien achevez, mais encore de cartons, & mesme de tableaux peints à huile, qu'il prenoit la peine de finir.

ANNIBAL
CARACHE.

Si l'on peut trouver quelque chose à reprendre dans Annibal, c'est d'avoir abandonné quelquefois son génie à peindre des choses trop basses & deshonnêtes, & de s'estre mesme laissé tellement gouverner par Innocent Tacconi, l'un de ses élèves, que pour luy complaire il éloigna de luy le Guide, l'Albane, & mesme son frere Augustin. Il est vray qu'il s'en repentit à la fin de sa vie, & qu'il chassa Tacconi, qui n'avoit garde d'estre aussi sçavant que ses autres élèves.

Il n'est pas besoin que je vous parle de tous les tableaux qu'Annibal a faits, soit en Lombardie, soit à Rome, si ce n'est pour vous dire qu'il y en a quelques-uns qui ne sont peints que de ses disciples, & retouchez de sa main, comme il s'en voit trois dans l'Eglise de la *Madona del Popolo*, à Rome. Pour des tableaux de cabinet, vous avez autrefois veû dans la Vigne Pamphile, celui où il a représenté Danaé, & dans la Vigne Aldobrandine, celui du Couronnement de la Vierge, & quelques autres qui sont composez de figures & de païfages. Nous en avons veû encore ensemble dans la Vigne Montalte, dans le Palais Bourghese, & chez la Marquise Sannaïse, qui avoit alors le Martyre de Saint Estienne, Saint Jean qui presche au desert, & la fuite de la Vierge en Egypte, que le Cardinal Mazarin fit acheter, & qui se voyent dans le Cabinet du Roy.

Nous avons veû encore à Rome ce beau tableau de la Nativité de Nostre Seigneur que l'on
apporta

apporta en France peu de temps après. M. Jabac ANNIBAL
CARACHE. l'ayant acheté le vendit à M. le Duc de Liancourt ; & après avoir passé en plusieurs autres mains , il est presentement dans celles de M. le Marquis de Hauterive.

Vous avez pu voir aussi un autre tableau du mesme sujet, mais dont les figures sont plus grandes. M. Mignard le vendit à M. d'Erval, & il est aujourd'huy dans le Cabinet de M. Colbert. Vous vous souvenez de ceux qu'avoit autrefois M. de la Nouë : l'un de figure ronde, dans lequel estoit représentée la Vierge avec l'enfant Jesus & Saint Joseph lors qu'ils sortirent d'Egypte : un autre représentant la fable de Calisto : & le troisieme où Venus est peinte auprès d'une fontaine avec les Graces & des Amours. Ces trois tableaux sont agréables par la beauté des figures, & par celle du païsage , en quoy Annibal excelloit tellement, qu'on peut dire qu'après le Titien, il a esté de tous les Peintres de son temps, celuy qui en a fait de plus beaux, non seulement en peinture, mais aussi à la plume. On voit de luy plusieurs estampes gravées à l'eau forte.

Ce n'est pas une petite gloire à Annibal d'avoir esté le seul après Raphaël, qui dans les derniers siècles a formé une école de la Peinture. Quelques-uns de ses disciples s'établirent en Lombardie sous Louïs Carache : mais outre qu'Annibal enseigna Louïs & Augustin , ce fut luy qui éleva les plus grands génies qui ont suivi sa ma-

ANT. MA-
RIA PANI-
CO.

niere : car il fut le maistre de l'Albane, du Guide, du Dominiquin, de Lanfranc, & d'Antoine Carache. Outre ceux-là ANTONIO MARIA PANICO de Bologne estant venu fort jeune à Rome, travailla dans son école, & a fait plusieurs tableaux dont quelques-uns mesme sont retouchez d'Annibal.

Le Tacconi dont je vous ay parlé estoit aussi Bolonnois ; & comme il demouroit actuellement auprès d'Annibal, il se servoit de ses desseins, & luy faisoit retoucher tout ce qu'il faisoit.

MASSARI.

LUCIO MASSARI de Bologne que je vous ay aussi nommé, fut de ceux qui copia le mieux les ouvrages des Caraches.

SISTO BA-
DALOC-
CHIO.

Mais un des bons dessinateurs qui ayent travaillé sous eux, fut SISTO BADALOCCHIO de Parme. Il vint fort jeune à Rome avec Lanfranc son compatriote. Ils furent tous deux instruits par Annibal, après la mort duquel Sisto alla à Bologne avec Antoine Carache. Quelque temps après estant revenu à Rome, il fit plusieurs ouvrages dans une loge qui est au Palais des sieurs Verospi. Dans un tableau, il représenta Polypheme avec Galatée ; & dans un autre, Polypheme, & Acis qui s'enfuit.

On voit plusieurs estampes que ce Peintre a gravées à l'eau forte ; il y en a six d'après le Corregge, & une d'après la Statuë antique du Laocoon qui est à Belvedere. Il entreprit aussi avec Lanfranc son compagnon de graver l'Histoire de l'Ancien Tes-

tament d'après les tableaux de Raphaël qui sont dans les loges du Vatican. Ils en firent un livre qu'ils dédièrent à Annibal Carache dans le temps qu'il commençoit à estre fort incommodé. Sisto ne demeura pas long-temps à Rome, mais s'en retourna à Bologne, où il finit le reste de ses jours.

Comme j'eus cessé de parler, Pymandre me dit, Ce que vous me venez d'apprendre des Caraches, & de leurs élèves, me confirme dans l'opinion que j'ay il y a long-temps, qu'il est bien difficile, quelque connoissant que l'on soit en Peinture, de ne se pas tromper quelquefois dans les tableaux de ces différens Peintres, & de ne pas prendre bien souvent ceux des disciples pour ceux des maîtres, & des copies pour des originaux, comme vous m'avez fort bien fait remarquer qu'il y avoit des tableaux que l'on attribuoit à Titien, à Paul Véronese, & à plusieurs autres qui n'estoient point de la main de ces Peintres.

Il faudroit estre bien hardi, luy repartis-je, pour vous asseûrer qu'on ne puisse pas se tromper quelquefois dans le jugement que l'on peut faire d'un tableau, soit pour dire s'il est original, soit pour juger précisément de quelle main il est, puis qu'il y en a eû de si bien copiez, que les maîtres mesmes de l'art y ont esté trompez. Je crois vous avoir fait remarquer que cela arriva à André del Sarte. Le Comte Malvasia, en parlant des Caraches, nomme plusieurs Peintres qui se sont trompez en prenant les ouvrages de Louïs pour estre

Felfin Pirri-
ce, Part 3.

d'Annibal. Aussi voit-on tous les jours des gageures & des contestations entre ceux de la profession & les curieux. Il y a mesme quelques-uns de ces curieux qui s'y trompent volontairement, & qui seroient bien faschez qu'on les desabusast, aimant mieux estre dupez & contens, que de passer pour de méchans connoisseurs.

Il est vray neanmoins que comme les belles copies sont rares, & que celles qui sont faites par des Peintres ordinaires, sont beaucoup inférieures aux originaux, les personnes intelligentes, & qui ont veü quantité de tableaux, connoissent aisément la difference qu'il y a entre une simple copie & un original. Quand ils regardent exactement un ouvrage fait par un disciple, ils voyent bien s'il y a quelques parties qui soient retouchées par le maistre : Car lors que cela se rencontre, une telle copie est bien differente d'une autre ; & c'est ce qui fait qu'il y a des tableaux où l'on voit de belles parties qui donnent sujet de disputer si ce sont des copies ou des originaux.

Quant aux differentes manieres, vous pouvez juger qu'on n'en aqiert une parfaite connoissance, qu'après avoir beaucoup veü les divers ouvrages de tous les maistres, qui mesme ont changé souvent plusieurs fois leur maniere de peindre, comme je vous ay fait remarquer des Caraches. C'est pourquoy on leur attribüé souvent des tableaux qu'ils n'ont pas faits, sous pretexte qu'ils en ont fait de different goust.

Alors Pymandre m'interrompant tout d'un coup, Comment donc, me dît-il, peut-on faire pour n'estre point trompé, & pour choisir des Tableaux qui soient originaux & de bonne main?

Le veritable moyen, repartis-je, c'est de sçavoir discerner le bon d'avec le mauvais; je veux dire de bien connoistre, & de bien examiner un ouvrage, sans se mettre en peine qui l'a fait. Car il y en a tel qui pour n'estre que de la main du disciple ne vaut pas moins que s'il estoit fait par le maistre, comme il s'en rencontre du Dominiquin, qui ne cedent pas à ceux des Caraches. Si lon en souhaite de la main de ces Peintres, il n'est pas impossible de les discerner entre les autres, quand on connoist leur maniere. Car pour ne pas se charger de ceux qui sont douteux, il faut regarder si toutes les parties y sont dessinées corréctement, & d'un bon goust: Si le toucher du pinceau paroist avec une égale force, & une mesme franchise; & enfin si ce beau faire & cette belle union de couleurs que l'on voit dans leurs ouvrages non contestez, se trouvent par tout, & avec une pareille entente dans celuy qu'on examine.

C'est ainsi à mon avis qu'il faut regarder les ouvrages des plus grands maistres pour en juger saine-ment, sans se mettre trop en peine de sçavoir les noms de tant d'autres Peintres qui ont suivi leurs manieres, & qui les ont copiez. Que sert-il, par exemple, de vouloir toujourns asscûrer qu'un Tableau est d'Annibal Carache, parce qu'il y aura quelques

testes, ou un gouſt de peindre ſemblable à ce qu'on voit de luy. Nous ſçavons que tous les Peintres qui ont eſté celebres, ont eû des diſciples qui ont tâché de les imirer, qui ont copié leurs ouvrages, qui en ont fait d'après leurs deſſeins, & que ces maîtres meſmes ont bien voulu retoucher.

Je croy encore, dît Pymandre, qu'il appartient particulièrement aux Peintres à connoiſtre la différence qu'il y a entre les copies & les originaux; & que tous ceux qui aiment la Peinture ne ſont pas toujours capables de faire ce diſcernement.

L'on peut juger des Tableaux, luy répondis-je, en différentes manières. Car premièrement tout le monde peut dire ſon avis ſur la reſſemblance des choſes. C'eſt pourquoy les ignorans jugent librement de ce qu'ils voient de bien imité dans un Tableau, & de ce qui plaît à leurs yeux, mais ne vont pas plus avant dans le ſecret de l'art. Les ſçavans au contraire jugent de la parfaite imitation, & de la ſcience de l'ouvrier; Et ces ſçavans peuvent eſtre, ou les Peintres, ou ceux qui ont une notion parfaite de la Theorie de l'art. Car encore que quelques-uns ayent dit qu'il faut eſtre ouvrier pour juger de ce que font les Peintres, les Sculpteurs, ou les autres Artifans; & que Ciceron ſemble eſtre de ce ſentiment, quand il croit que les Peintres decouvrent dans un Tableau beaucoup de choſes que tout le monde n'y voit pas; il faut néanmoins entendre particulièrement cela, pour ce qui regarde le travail de la main, & la difficulté qui ſe trouve dans

Docti rationem artis intelligunt, indocti voluptatem.

Quint. 9. 4.

De Pictore, Sculptore, Fictore, niſi artifex judicare non poteſt.

Plin. Jun. l. 1. Ep. 10.

Multa vident Pictores in umbris, & in eminentia, qua nos non videmus.

Cic. acad. queſt.

l'exécution. Car on ne peut pas nier que les Peintres & les Sculpteurs ne sçachent mieux que ceux qui ne travaillent point, combien il est mal-aisé de trouver les teintes de toutes les couleurs, & la peine qui se rencontre à bien tailler le marbre. Mais il faut aussi demeurer d'accord qu'il y a bien des Peintres & des Sculpteurs qui sont aussi peu capables de bien juger d'un ouvrage, que d'en faire qui méritent de l'estime. Et qu'au contraire il se voit beaucoup d'autres personnes qui ont l'esprit assez droit & assez éclairé pour en juger aussi bien que les Peintres mêmes, & qui souvent discernent mieux ce qu'il y a de bien & de mal, parce qu'ils ne sont préoccupez d'aucun intérêt ni d'aucun goût particulier. Et quoi-que ces personnes n'ayent point d'expérience dans ce qui regarde la pratique, ils connoissent pourtant ce qui est bien.

Je ne croy pas, interrompit Pymandre, que les Peintres & les Sculpteurs demeurassent d'accord de ce que vous dites.

Ils auroient grand-tort, repartis-je, d'y trouver à redire, puis qu'eux mêmes exposent tous les jours leurs ouvrages pour estre louëz ou censurez de tout le monde; & sçavent fort bien les faire valoir quand ils ont contenté ceux pour qui ils les ont faits, ou qu'ils ont l'approbation des gens connoissans.

Je vous diray bien plus, qu'il se rencontre des personnes qui ayant fait une étude particulière de la Theorie de ces beaux arts, & de tout ce qui en dépend, sont, si j'ose le dire, plus capables que certains

*Multo enim
majus atque
altius, scire
quod quisque
faciat, quam
ipsum efficere
quod sciat,*
&c. Boët.
Musices, l. 1.
c. 34.

Dans son livre
de l'usage des
parties.

Peintres, d'en juger sainement ; Parce que ces personnes ont plus d'intelligence & de lumière que ces Peintres qui n'ont que la pratique & l'usage de la main : Et que dans les arts comme dans toutes les sciences, les lumieres de la raison, sont audeffus de ce que la main de l'ouvrier peut executer. Aussi c'est une chose beaucoup plus noble & plus considerable de sçavoir parfaitement ce que plusieurs font, que de faire seulement ce qu'un autre sçait. Car comme selon Galien la main est un organe qui peut suplérer à tous les instrumens ; ainsi la raison dans l'homme peut suplérer à tous les arts : c'est pourquoy elle est considerée comme la Maistresse qui commande & qui ordonne ; l'execution manuelle luy obéit comme sa servante.

Il est vray que quand un esprit bien éclairé, une parfaite connoissance, & une grande pratique se trouvent joints ensemble dans une mesme personne, alors celuy qui les possède a toute sorte d'avantage pour juger, & pour travailler avec un heureux succès. Nous pouvons mettre dans ce rang tous les grands Peintres qui ont si bien imité ce qu'ils ont veû dans la Nature, & ce qu'ils ont imaginé de beau.

Je vous diray aussi que souvent les grandes lumieres d'esprit, & une parfaite connoissance des choses, font que ces hommes celebres, quoy - que sçavans dans leur art, travaillent avec plus de peine, & sont plus retenus que les autres ; parce qu'agissant toujours avec un jugement fort éclairé, ils discernent aisément la difference qui se trouve entre ce qu'ils imagi-

imaginent & ce qu'ils produisent. Et comme ils rencontrent beaucoup de choses à corriger dans l'exécution de leurs pensées, cela augmente leur travail, & quelquefois leur en donne un degouft.

C'est ce qu'on a remarqué dans AUGUSTIN CARACHE, qui estoit né avec une disposition entiere pour les sciences & pour les arts. Après avoir appris les belles lettres, il s'appliqua à la Philosophie, aux Mathématiques, à la Poësie, & à la Musique. Mais estant particulièrement porté pour la Peinture, il se mit à dessiner, à travailler de Sculpture, & à graver au burin. Comme il avoit beaucoup d'esprit, il concevoit si aisément tout ce qui regardoit la perfection de chacun de ces arts, que ne trouvant pas une facilité aussi grande qu'il eust bien voulu pour executer ce qu'il avoit imaginé, il se fâchoit contre luy-mesme, & rompoit souvent ce qu'il avoit fait, sans le montrer à Prospero Fontana qui fut son premier maistre. Et parce qu'on ne soupçonnoit pas que ce qu'il en faisoit vinst d'une connoissance qu'il avoit déjà aquisé du bien & du beau, on attribuoit ses emportemens à une humeur impatiente, & à un degouft qu'il avoit de la peinture.

Son pere l'ayant mis sous Domenico Tebaldi pour apprendre à graver au burin, il surpassa bientôt son Maistre. Ce fut après l'avoir quitte qu'il alla, comme je vous ay dit, avec Annibal par toute la Lombardie, pour peindre d'après les plus beaux ouvrages que l'on y voyoit, que les siens auroient sans doute bientôt égaletz, s'il n'eust point quitté la

AUGUSTIN
CARACHE

peinture pour s'attacher uniquement à la graveûre, lors qu'ayant laissé Annibal à Parme, il s'en alla à Venise. Car bien qu'il n'ait rien gravé que de très-considérable, & qui luy ait aquis beaucoup de gloire; cette gloire néanmoins n'est pas comparable à celle qu'il eust pu remporter, s'il se fust entièrement appliqué à la peinture, pour laquelle il avoit des talens tout particuliers.

On conceût de grandes esperances de luy, lors qu'estant de retour de Venise, il fit ce Tableau qui est aux Chartreux de Boulogne, où il representa Saint Jerosme, qui reçoit la communion. Cet ouvrage passe pour un des plus beaux & des plus considérables qu'il ait faits. Quelques-uns ont dit qu'il n'y travailla pas seul, mais que Louïs & Annibal y mirent aussi la main. Il en fit encore plusieurs avant que d'aller trouver Annibal à Rome; Et quand ils se furent separez, & qu'il fut retourné à Parme, il entreprit d'autres pour le Duc Ranuccio. Il peignit dans la voute d'une chambre plusieurs sujets qui avoient rapport à l'Amour de la vertu, à l'Amour deshoneste, & à l'Amour d'interest. Il traita ces sujets poëtiquement, & sous différentes fables. Il est vray qu'ils ne furent pas tous achevez, & qu'il y eût la place d'un Tableau qui demeura vuide par la mort d'Augustin.

Le Duc ne voulut pas permettre qu'aucun autre Peintre y touchast, & crut qu'on ne pouvoit remplir plus dignement cette place pour la gloire d'Augustin, qu'en y mettant son éloge. Pour cét effet

ETSUR LES OUVRAGES DES PEINTRES. 91
on se servit de la plume d'Achilini homme célèbre
& sçavant, qui fit celuy que je vais vous dire.

AUGUSTIN
CARACHE.

AUGUSTINUS CARRACIUS

DUM EXTREMOS IMMORTALIS SUI PENNICILLI TRACTUS
IN HOC SEMIPICTO FORNICE MOLIRETUR
AB OFFICIIS PINGENDI ET VIVENDI
SUB UMBRA LILIORUM CLORIOSE VACAVIT:

TU SPECTATOR

INTER HAS DULCES PICTURÆ ACERBITATES
PASCE OCULOS,
ET FATEBERE DECUISSE POTIUS INTACTAS SPECTARI
QUAM ALIENI MANU TRACTATAS MATURARI.

Comme Augustin fut assez long-temps mala-
de, il se retira dans le Convent des Capucins pour
mieux se preparer à mourir. Là, dans un esprit de
Penitence, il passoit les jours à prier & à mediter.
Pendant quelques heures de relâche qu'il eût dans
sa maladie, il fit un Tableau où il representa Saint
Pierre qui pleure son peché après avoir renié son
maître. Et parce qu'il avoit continuellement la
mort devant les yeux, il entreprit de faire le Juge-
ment universel. Mais à peine avoit-il commencé
de l'esbaucher, que son mal estant venu à l'extre-
mité, il mourut le 22. de Mars l'an 1602. âgé de
43. ans. Annibal en eût beaucoup de déplaisir, &
vouloit luy eslever un monument dans le lieu où

AUGUSTIN
CARACHE.

il estoit enterré. Mais deux amis d'Augustin le previnrent, & firent faire son Epitaphe par le mesme Achillini que je viens de vous nommer. L'Academie de Boulogne luy fit aussi des funerailles magnifiques, tâchant par ces pieux devoirs à soulager la douleur qu'elle receut de la perte d'un homme auquel elle estoit si redevable, & qu'elle cherissoit si tendrement.

Je ne vous diray rien de particulier de toutes les choses qu'il a gravées tant de son invention, que d'après les ouvrages de plusieurs excellens maistres; le nombre en est trop grand: Elles sont si estimées & si belles, que vous ferez bien-aise de les voir un jour.

ANTOINE
CARACHE.

Il laissa un fils nommé ANTOINE, lequel estant encore fort jeune, il recommanda à Annibal qui en prit beaucoup de soin, le faisant instruire dans les lettres humaines, & luy montrant à dessiner. Après la mort d'Annibal, Antoine se mit à estudier d'après les plus beaux ouvrages qui estoient à Rome. Le Cardinal Tonti qui avoit de l'affection pour luy, le fit travailler dans l'Eglise de Saint Sebastien qui est hors les murs de la Ville, & l'engagea à peindre à fraisque trois Chapelles à Saint Barthelemy dans l'Isle. Cette Eglise estoit autrefois le Temple d'Esculape. Nous y avons esté ensemble voir les ouvrages de ce Peintre. La Chapelle qui est dediée à Saint Charles, est la derniere qu'il a peinte. Entre plusieurs Tableaux où il a representé l'Histoire de ce grand Saint, celuy qui est sur l'Autel, est

des plus considerables ; & le Paifage d'un gouft tres-exquis. Si ce Peintre eust vefcu long-temps, il y a apparence qu'il feroit arrivé à un haut degré de perfection : mais il mourut qu'il n'avoit que 35. ans l'an 1618. Il y a dans le Cabinet du Roy un Tableau de luy, où est representé de deluge.

ANTOINE
CARACHE.

Voilà en peu de mots quels ont esté les Caraches, dont on peut dire que la fortune estoit petite, & la reputation mediocre pendant qu'ils ont vefcu, en comparaiſon de la gloire qu'ils ont acquiſe après leur mort, parce que durant leur vie ils avoient à combattre l'Ecole du Caravage, & celle de Joſeph Pin, toutes deux bien différentes de la leur. Car encore que celle des Caraches & de leurs Eleves ait enfin obſcurci les deux autres ; Rome néanmoins estoit ſi partagée dans le temps que les Caraches y travailloient, que Joſeph Pin & le Caravage avoient bien plus de Partifans qu'Annibal & Auguſtin.

Ceux, comme je vous ay dit, qui ne regardoient dans la peinture qu'une forte & naturelle representation des choſes, prenoient plaisir à conſiderer dans les Tableaux du Caravage cette ſimple & vile, ſ'il faut ainſi dire, imitation de la Nature, ſans faire aucun diſcernement du beau d'avec le laid. Et ceux au contraire, qui ſans ſ'attacher à la Nature, ſe plaiſent à voir de grandes imaginations bien representées, admiroient cette abondance, cette facilité, & ce que les Italiens appellent *la furia*, qui ſe remarquent dans les compositions de Joſeph Pin.

LE CARA-
VAGE.

L'an 1609.

Le CARAVAGE fit plusieurs Ouvrages à Rome, à Naples, & à Malte, & ce fut au retour de Malte, qu'il mourut avant que d'arriver à Rome. Il se nommoit Amerigi. Son pere estoit un maçon de Caravage en Lombardie.

MANFREDE.

Entre ses Eleves BARTHELEMY MANFREDE natif de Mantouë fut un de ceux qui suivit le mieux sa maniere: il y a plusieurs Tableaux de luy qu'on a pris pour estre du Caravage, principalement ceux où il s'est efforcé de l'imiter. Il luy manquoit pourtant la partie du dessein dans laquelle il se fust peut-estre fortifié s'il eust vescu davantage: mais ses débauches deshonestes luy causerent des maux dont il mourut fort jeune.

SARACINO.

Charles SARACINO Venitien suivit encore le mesme goust de peindre. Il affectoit dans ses compositions de représenter souvent des Eunuques sans cheveux & sans barbe.

LE VALEN-
TIN.

Le VALENTIN, qui estoit François, & natif de Coulommiers en Brie, imita aussi la maniere du Caravage, donnant beaucoup de force & de couleur à ce qu'il faisoit. Il ne fut pas plus judicieux que son maistre dans le choix des sujets, comme vous pouvez remarquer dans les Tableaux qui sont icy, qu'on peut regarder neanmoins comme des plus beaux qu'il ait faits. Il mourut aussi assez jeune, & l'on peut dire par sa faute. Car un soir qu'il avoit fait la debauche, se sentant extraordinairement eschauffé, il se mit dans le Bassin d'une Fontaine pour se rafraischir, où il se gela tellement

le sang , qu'il mourut incontinent après.

J O S E P H R I B E R A de Valence, surnommé ^{RIBERA.}
L'ESPAGNOLET, fut encore un des Imitateurs
du Caravage. Il travailla beaucoup à Naples. Il a-
voit une telle aversion pour le Dominiquin, qu'il
ne le contoit jamais parmi les bons Peintres; &
mesme luy fit beaucoup de facheuses affaires dans
Naples par le credit qu'il avoit auprès du Vice-
Roy.

Il y eût encore un G H E R A R D O H O N T-<sup>HONT-
HORST.</sup>
H O R S T natif d'Utrecht, qui estant venu à Rome
pendant que le Caravage estoit en credit, se mit
à peindre comme luy d'une maniere forte & noire.
Il representoit ordinairement ses sujets dans une
nuit, ou dans une grande obscurité, éclairez de la
lumiere du feu. Je ne vous parle pas d'une quanti-
té d'autres dont je pourray me souvenir dans la
suite.

Quant à J O S E P H P I N, comme il a vescu fort <sup>J O S E P H
P I N.</sup>
long-temps, & qu'il s'estoit mis de bonne heure
en reputation, il a fait un grand nombre d'ou-
vrages. Son Pere qui estoit un Peintre assez mé-
diocre natif de la Ville d'Arpino, le mit fort jeu-
ne avec les Peintres qui travailloient aux Loges que
le Pape Gregoire XIII. faisoit peindre au Vati-
can. Il servoit seulement à accommoder leurs pa-
lettes, & à disposer leurs couleurs de la maniere
qu'on s'en sert pour la fraisque. Cependant Jo-
seph Pin avoit un si grand desir de peindre, qu'il
eust bien voulu donner aussi quelques coups de

JOSEPH
PIN.

pinceau. Mais comme il n'avoit gueres plus de treize ans, il estoit timide, & n'osoit pas entreprendre de faire quelque chose de luy auprès des ouvrages qu'on faisoit en ce lieu-là. Neanmoins un jour il fut tenté de faire voir ce qu'il sçavoit. Prenant le temps qu'il estoit seul, il se mit à peindre de petits Satyres, & d'autres Figures contre des pilastres. Quoi-que les choses qu'il fit ne fussent que des coups d'essay, elles se trouverent si bien & si pleines d'esprit, que de tous ceux qui peignoient pour lors au Vatican, il n'y en avoit gueres qui eussent pu faire mieux. D'abord on vit ces peintures sans y faire attention. Mais commel'on s'aperceut que de temps en temps il paroissoit quelque chose de nouveau qui se faisoit secretement, & pendant qu'il n'y avoit personne, il y eût des Peintres qui se cacherent pour voir qui en estoit l'auteur. Comme ils eurent découvert que c'estoit Joseph Pin, ils en furent encore plus surpris, ne pouvant assez admirer comment ce jeune homme, qu'ils ne regardoient presque que comme un enfant, avoit si bien reussi dans ce qu'il avoit fait.

Pendant qu'ils s'entretenoient de cela, le Pere Ignace Danti Dominiquin, qui avoit la surintendance de ces peintures, estant survenu, il apprit d'eux ce qui s'estoit passé. Quand on luy eût montré l'ouvrage dont estoit question, il ne fut pas moins estonné que les autres, de voir de si heureux commencemens. Ayant fait venir Joseph Pin, il remarqua en luy beaucoup de modestie & de
pudeur.

pudeur. Il loua ce qu'il avoit fait, & pour l'ani-
 mer davantage luy promit de le servir. Ce qu'il ^{JOSEPH}
 fit bientoſt en effet, parce que dès le ſoir meſme, ^{PIN.}
 le Pape eſtant venu, ſelon ſa couſtume, pour voir
 ce que l'on avoit peint, il luy préſenta Joſeph Pin,
 & luy parla favorablement de luy. Il luy fit con-
 noiſtre combien on voyoit d'eſprit dans ce qu'il
 faiſoit, & qu'on avoit lieu d'eſpérer qu'il pourroit
 devenir un excellent Peintre, ſi Sa Sainteté vou-
 loit le favoriſer de quelques ſecours, afin de pou-
 voir ſ'appliquer d'avantage à l'eſtude.

Le Pape qui ne manquoit pas de charité pour
 ceux qu'il voyoit portez à la vertu, luy accorda
 ſur le champ, non ſeulement pour luy, mais en-
 core pour toute ſa famille, ce qu'on appelle à
 Rome *La parte*, avec une penſion de dix eſcus par
 mois: donnant ordre que pendant qu'il travaille-
 roit au Vatican, on luy payaſt outre cela un eſcu
 d'or par jour: ce qui fut executé ponctuellement
 tant que le Pape veſcut.

Le premier ouvrage qu'il fit eſt dans l'ancien-
 ne ſale des Suiffes, où il peignit de clair-obscur
 Samſon qui enleve les Portes de la Ville de Gaza.
 Il fit enſuite pluſieurs autres Tableaux. Et comme
 il eût peint dans le Cloiſtre de la Trinité du Mont
 la Canonifation de Saint François de Paule, il aquit
 tant d'eſtime, qu'on ne parloit plus que de Joſeph
 d'Arpino. Car bien qu'il fuſt né à Rome, il vou-
 lut toujours ſe faire appeller d'Arpino, ſoit par l'a-
 mour qu'il eût pour le pais de ſon pere, ſoit que

JOSEPH
PIN.

ce fust pour complaire aux Boncompagni Seigneurs de cette Ville, & desquels il tenoit sa fortune.

Je serois trop long si je voulois vous dire tout ce qu'il a fait dans les Eglises & dans des Palais de Rome. Vous avez veû ce qu'il a peint au Capitole, où il a representé la bataille donnée entre les Romains & les Sabins. C'est un de ses plus beaux & de ses plus grands ouvrages, à cause de la quantité de figures à pied & à cheval qu'il a disposées en différentes actions, & d'une maniere où lon voit beaucoup d'esprit. Il avoit une inclination naturelle pour ces sortes de compositions où il entroit des chevaux, qu'il exprimoit assez heureusement, parce qu'il les aimoit, qu'il montoit souvent à cheval, & qu'il se plaisoit à paroître en habit de cavalier.

Lorsque le Cardinal Aldobrandin vint Legat en France, Joseph Pin qui estoit à sa suite, fit present au Roy Henry IV. de deux Tableaux; l'un où Saint George est à cheval, & l'autre où Saint Michel est peint terrassant le Demon.

Quand il fut de retour à Rome, au lieu d'achever ce qu'il avoit commencé au Capitole, il travailla dans l'Eglise de Saint Jean de Latran, que Clement VIII. faisoit orner de peintures, & dont il luy avoit donné toute la conduite. Ensuite il fit quantité d'autres ouvrages sous les Papes Paul V. & Urbain VIII. Et après avoir vescu jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans dans une grande reputation, il mourut à Rome le 3. Juillet 1640. Il fut enterré dans l'Eglise d'*Ara Celi*, où il avoit destiné sa sepulture,

laissant deux garçons, & une fille assez richement pourveûs. Mais on peut dire que s'il se fust mieux conduit qu'il ne faisoit auprès des Princes qui l'employoient, il eust amassé beaucoup plus de bien qu'il ne fit, & plus d'estime pour sa memoire. Car au lieu de vivre de la maniere qu'il devoit avec les grands Seigneurs qui le recherchoient, il se comportoit de telle sorte qu'il sembloit les mépriser; ce qui leur donnoit beaucoup de dégoust pour sa personne. Le Pape mesme à qui il avoit toutes sortes d'obligations, fut à la fin rebuté de ses façons d'agir. Bien que Sa Sainteté eust plusieurs fois employé jusques aux prieres pour luy faire avancer les Peintures de Saint Jean de Latran, neanmoins au lieu d'y travailler luy-mesme assidûment, tantost il se cachoit, & tantost il alleguoit mille excuses sur le retardement des ouvrages, & fit tant par ses delais qu'ils ne furent point achevez pour l'année du grand Jubilé 1600. quoy-qu'il l'eust plusieurs fois promis, & que le Pape le souhaitast avec passion.

Toutes les autres personnes n'estoient pas plus satisfaites de luy, parce qu'il les traitoit de la mesme maniere, bien que par un certain destin il eust aquis un tel credit à la Cour du Pape, qu'on se sentoient comme forcé à le regarder, & à luy faire, malgré qu'on en eust, des caresses & des presens, que sa conduite ne meritoit point. S'il eust bien connu son bonheur, jamais personne n'eust passé sa vie plus heureusement que luy. Dès sa jeunesse la fortune luy fut favorable: mais au lieu de la bien

JOSEPH
PIN.

recevoir, il sembloit qu'il mesprisast toutes les graces qu'elle luy fit, & les honneurs dont tout le monde le combloit. Il avoit une bonne complexion & une santé parfaite. Sa conversation estoit agreable, s'exprimant avec beaucoup d'esprit & de facilité. Cependant avec tous ces avantages, il estoit toujourns mal content de son estat ; & se plaignant continuellement tantost d'une chose, tantost d'une autre, il finit sa vie sans avoir jamais pu estre satisfait ni de biens, ni d'honneurs, luy qui devoit l'estre d'autant plus qu'il jouissoit de tous ceux que les Caraches & beaucoup d'autres Peintres meritoient davantage que luy. Car outre les faveurs qu'il receut des Papes que je vous ay nommez, le Roy Louis XIII. l'honora aussi de l'Ordre de Saint Michel, & de plusieurs presens, en reconnoissance d'un Saint Michel, & de quelques autres Tableaux qu'il avoit envoyez à Sa Majesté.

Il a fait quelques Eleves & quantité d'ouvrages : mais à vous dire vray ses ouvrages demeurèrent muets depuis qu'il eut perdu la parole ; Et l'Estoile qui conduisoit la fortune de Joseph Pin n'a pas pris le mesme soin de ses peintures, qui n'ont pas esté en si grande reputation depuis qu'il ne les a plus soustenuës par sa presence : tant il est vray qu'on ne juge équitablement du merite des hommes, & de ce qu'ils ont esté, que lors qu'ils ne sont plus au monde ; & que la faveur & l'envie qui les abandonnent, laissent la liberté de dire ce qu'on en pense.

On peut donc regarder Joseph Pin, interrompit JOSEPH
PIN. Pymandre, comme un Peintre qui a esté en vogue, & qui avoit du credit à la Cour de Rome, mais qui n'a jamais acquis un veritable honneur, puisque Cic. in Brui. l'honneur est la recompense de la vertu & du merite deféré à quelqu'un par le jugement, & par l'amour de tout le peuple. Ce qui fait que celuy qui obtient cette recompense par des voyes legitimes passe pour un honneste homme; & qu'au contraire ceux qui n'ont recherché que du credit & de l'estime, & qui pour en acquerir, ont (s'il faut ainsi dire) forcé les loix, & violenté les esprits, n'ont jamais possédé qu'une fausse reputation. Peut-estre mesme que si le Peintre dont vous venez de parler se fust contenté de s'elever par les degrez ordinaires, & qu'il eust tenu le chemin que tant d'autres excellens hommes ont suivi, il eust jouï d'une plus grande gloire, parce qu'ayant acquis de l'honneur par la liberté des suffrages de tout le peuple, on ne luy eust pas osté après sa mort un bien qu'on luy auroit donné librement pendant sa vie: mais comme il l'avoit usurpé, il ne faut pas s'estonner si on ne la pas toujours laissé jouir de ce qui ne luy appartenoit pas.

Il s'est trouvé encore assez d'autres Peintres, repartis - je, qui emportez d'une passion immodérée, & qui, comme Joseph Pin, aspirant à la gloire avec trop de précipitation, se sont perdus par leur vanité. Mais l'on ne doit pas mettre au nombre de ceux-là LUDOVICO
LEONE PA-
DOUANO. LE PADOUAN qui vivoit encore alors. Il fai-

soit fort bien des portraits, & gravoit sur l'acier pour faire des Medailles. Quoy-qu'il fust beaucoup estimé à cause de l'excellence de son travail, il l'estoit encore davantage pour sa vertu & pour ses bonnes mœurs. Bien loin de s'eslever au dessus des autres, & de se remplir l'esprit de pensées ambitieuses, il ne songeoit, parmi les occupations ordinaires, qu'à vivre dans la moderation, & mesme avec beaucoup de pieté. Il avoit toujours dans l'esprit qu'il falloit quitter cette vie, & pour mieux penser à la mort, il avoit fait faire un cercueil qu'il tenoit sous son lit, & qu'il regardoit souvent comme sa derniere demeure. Il vescu dans ces pieux sentimens jusqu'à l'âge de soixante & quinze ans, qu'il mourut sous le Pontificat de Paul V. Il laissa un fils qui herita de sa vertu comme de ses biens. On l'appelloit aussi le PADOÛAN, quoy-qu'il fust né à Rome. Il faisoit aussi particulièrement des portraits, & mourut âgé de 52. ans.

IL CAVALLIER OTTAVIO PADOVANO.

LUDOVICO CIVOLI.

LE CIVOLI vivoit dans le mesme temps. Il estoit de Florence, & avoit estudié d'après les ouvrages d'André del Sarte. Vous avez veû dans l'Eglise de Saint Pierre un Tableau de luy que l'on estime beaucoup. Il le fit par l'ordre du Duc de Florence du temps de Clement VIII. Il eût pour disciple DOMINICO FETI de Rome, qui mourut âgé de trente cinq ans, & duquel vous avez pu voir des ouvrages dans le Cabinet du Roy. Il y a un Tableau où est representé l'Ange Gardien, & un autre de Lapis, sur lequel est peint Loth & ses deux filles,

LE FETI.

M. le Marquis de Hauterive a un Saint François qui est un des beaux que ce Peintre ait fait.

Le jeune PALME, petit-neveu de celui qu'on nommoit le Vieux, travailloit aussi en ce temps-là, & mourut au commencement du Pontificat d'Urban VIII.

GIACOMO
PALMA.

L'an 1628.

J'oublois de vous dire que pendant que le Cavalier Joseph Pin estoit en vogue dans Rome, FREDERIC ZUCCHERO avoit déjà fait beaucoup d'ouvrages. Je vous en dis quelque chose en parlant de ce que Tadée son frere a fait à Caprarole. Mais vous serez peut-estre bien-aïse de sçavoir qu'après qu'il eût fini pour le Cardinal Farnese, ce qu'il avoit commencé avec son frere, il fut appelé à Florence par le grand Duc pour achever de peindre la coupe de l'Eglise de *Sancta Maria del Fiore*, que le Vasari avoit laissée imparfaite. Ensuite le Pape Gregoire XIII. le fit venir à Rome pour peindre la voute de la Sale Pauline. Pendant qu'il y travailloit, il eût quelques differends avec des Officiers du Pape; & pour se venger d'eux, il fit un Tableau où il representa la Calomnie. Il y peignit au naturel & avec des oreilles d'asnes tous ceux dont il se tenoit offensé, & ensuite l'exposa publiquement sur la porte de l'Eglise de Saint Luc le jour de la Feste de ce Saint. Le Pape l'ayant sceu s'en fâcha de telle sorte contre le Peintre, que s'il ne fust parti de Rome, il couroit risque d'estre châtié rigoureusement.

FREDERIC
ZUCCHERO.

N'est-ce point, dit Pimandre, ce que l'on voit gravé?

FREDERIC
ZUCCHERO.

La Calomnie, répondis-je, que Corneille Cort a gravée d'après Frederic, n'est pas celle dont je viens de parler, mais une autre qu'il avoit peinte à détrempe à l'imitation de celle d'Apelle, laquelle a esté long-temps entre les mains des Ducs de Bracciano. La colere du Pape fut dont cause qu'il s'en alla en Flandre, où il fit quelques cartons pour des Tapisseries. Delà il passa en Hollande, & en suite en Angleterre, où il fit le portrait de la Reine Elisabeth, qui l'en recompensa honorablement. Ce fut à son retour d'Angleterre qu'il travailla à Venise dans la grande Sale du Conseil, où il fit un Tableau en concurrence de Paul Veronese, du Tintoret, de François Bassan, & du Palme.

Quelque-temps après, le Pape Gregoire ne pensant plus au sujet qu'il avoit eû de se fâcher contre Frederic, le fit retourner à Rome, où non seulement il acheva la voute de la Sale Pauline, mais y fit encore plusieurs histoires à fraisque contre les murailles. Ce fut sous le Pontificat de Sixte V. qu'estant appelé par Philippes II. Roy d'Espagne, il peignit à l'Escorial; mais on ne fut pas satisfait de ce qu'il y fit à fraisque. De sorte qu'il retourna à Rome, où il commença de travailler au parfait establissement de l'Academie: Et mettant en son entiere execution le Bref que Gregoire XIII. avoit donné pour son erection, il fut le premier qu'on éleut Prince de l'Academie, parce qu'il estoit cheri & estimé non seulement de tous ceux de sa profession, mais de tous les honnestes gens. Ce fut dans

dans ce temps-là qu'il s'avisa de bastir proche de la Trinité du Mont, au bout de la ruë Gregorienne, cette maison que vous avez veüe, & qu'il a peinte à fraisque par dehors. Il fit faire une grande Sale propre pour y dessiner & pour y mettre l'Academie, qu'il affectionnoit si fort, que par son testament il la fit son heritiere universelle, & luy substitua tous ses biens, en cas que ses heritiers mourussent sans hoirs. Cependant la despense qu'il fit à sa maison, l'incommoda de telle sorte, que lassé de bastir, & espuisé d'argent, il sortit de Rome, & s'en alla à Venise, où il fit imprimer les livres qu'il a faits sur la Peinture.

FREDERIC
ZUCCHERO.

De là estant passé en Savoye, il commença de peindre une Galerie pour le Duc, qui le traita favorablement. Enfin, après avoir esté à Lorette, & s'estre bien promené par toute l'Italie, il alla à Ancone, où estant tombé malade, il mourut âgé de soixante & six ans.

Il n'y a point eû de Peintre de son temps qui ait eû plus de bonheur dans ses entreprises, qui ait esté si bien payé de ses ouvrages, & qui ait esté plus caressé de tous les Grands. Non seulement il fut un excellent Peintre, mais aussi il travailla de sculpture, & modela parfaitement bien. Il entendoit l'Architecture. Il escrivit de son art comme je vous ay dit, & fit imprimer des Poësies de sa façon. Avec tous ces talens il estoit bien fait de corps, & avoit les mœurs d'un honneste homme. On voit plusieurs de ses ouvrages gravez au burin, entre autres Nostre

CHERUBIN
ALBERT.

Seigneur attaché à la colonne. Cette estampe est gravée par CHERUBIN ALBERT, qui a aussi fait plusieurs Tableaux dans Rome, où il mourut âgé de 63. ans, l'an 1615.

DOMENI-
CO PASSI-
GNANO.

Le Cavalier PASSIGNANO fut disciple de Frederic Zuccherò. Il estoit d'une honneste famille de Florence, & ce fut dans le temps que Frederic travailloit à la coupe de *Santa Maria del Fiore* qu'il s'engagea sous luy. Bien que le Passignan ne soit pas un Peintre que l'on doive mettre dans les premiers rangs, il ne laissa pas de travailler dans son temps avec honneur & reputation. Comme il estoit dans la curiosité des medailles antiques, & qu'il estoit fort riche, il fut toujours recherché & considéré de tout le monde : il vescu jusques à l'âge de quatre-vingts ans, qu'il mourut à Florence sous le Pontificat d'Urbain VIII.

HORACE
GENTILES-
CHI.

HORACE GENTILESCHI estoit contemporain du Passignan, & né à Pise. Ses ouvrages estoient assez considerez : mais estant d'une humeur tout-à-fait brutale, & porté à la médifance, sa personne ne fut pas en grande consideration. Vous pouvez voir un Tableau de luy dans la Chambre du Roy.

Alors Pymandre m'interrompant, Encore, dît-il, qu'il y ait des ouvrages du Gentileschi chez le Roy, & peut-estre aussi du Passignan, je m'imagine qu'on ne doit pas pour cela considerer davantage ces Peintres, & que leurs Tableaux ne sont pas de ceux qu'on y admire le plus : Car il me souvient

qu'estant à Rome j'en vis un du Passignan, dont l'on ne faisoit pas grand cas, peut-estre estoit-ce un des moindres qu'il ait faits.

Bien qu'il y ait eû, repartis-je, plusieurs des Peintres dont je vous ay parlé, qui ayent eû le courage d'aspirer à la perfection de leur art, ou du moins fait leurs efforts pour y parvenir; Il y en a peu neanmoins qui ayent esté assez heureux pour y atteindre. Mais mon dessein estant de remarquer les qualitez de ceux dont on voit davantage d'ouvrages, & dont le nom me vient dans l'esprit, je le fais sans crainte de vous ennuyer, de sorte toutefois que vous puissiez distinguer d'avec les plus grands Peintres, ceux qui n'ont sceû que faire du bruit dans le monde par la quantité de leurs Tableaux, ou par leurs intrigues. Car quoy-que la Peinture ne fust pas alors dans un aussi haut degré de perfection qu'elle avoit esté plusieurs années auparavant, elle ne laissoit pas d'estre en vogue; Et la Ville de Rome estoit remplie de plusieurs Peintres estrangers, qui travailloient conjointement avec ceux du país, & qui avoient part à l'honneur des ouvrages qui se faisoient alors.

HENRY GOLTIVS est un de ceux qui a au-GOLTIVS. tant qu'aucun autre donné de la gloire à la peinture, & travaillé pour la reputation de quantité de Peintres, par les belles estampes qu'il a gravées, & qui se sont répandues par tout le monde. Car quoy qu'il peignist assez bien, & qu'il ait fait des portraits que l'on estimoit beaucoup: C'est pourtant par les

GOLTIUS.

choses qu'il a dessinées à la plume, & qu'il a gravées au burin, qu'il s'est rendu considerable. Il nâquit l'an 1558. à Mulbracht, petit Bourg dans le pais de Juliers. Son pere nommé JEAN GOLTS estoit habile à peindre sur le verre. Henry avoit environ 33. ans lors qu'il demeura incommodé d'un crachement de sang qui luy dura pendant trois ans. Ce qui le fit resoudre de voyager, dans l'esperance que le changement d'air le gueriroit. Estant parti de chez luy, il passa en Allemagne, & delà en Italie. Après avoir sejourné à Venise & à Naples, il demeura quelque temps à Rome, où il destina quantité des plus beaux ouvrages de peinture, & en fit mesme dessiner par Gaspar Celio Peintre Romain, mais qu'il ne grava que long-temps après. Car d'abord qu'il fut de retour de ses voyages, il ne fut gueres en estat de travailler. Il tomba malade, & estant devenu étique, il fut réduit pendant un assez long-temps à ne prendre pour toute nourriture que du lait de femme. Enfin estant revenu en santé contre l'opinion de tous les Medecins, il grava toujous jusques à sa mort, qui arriva en 1617. estant âgé de 59. ans.

En 1591.

Il n'a pas beaucoup peint, comme je vous ay dit, mais il a fait quantité de desseins à la plume sur du velin, & sur de grandes toiles imprimées. Il leur donnoit mesme quelquefois un peu de coloris. De cette maniere il representa grand comme Nature une femme nuë avec un Satyre, dont il fit present à l'Empereur Rodolphe. Pendant qu'il estoit à Ro-

me, il avoit fait plusieurs portraits de ses amis, lesquels on estimoit beaucoup. Quant à ses ouvrages au burin, on sçait ceux qu'il a faits d'après Raphaël, d'après Polidore, & d'après quantité des plus excellens Peintres, dans lesquels on ne peut rien souhaiter davantage pour ce qui regarde l'art de bien manier le burin, & couper le cuivre avec franchise & netteté. Ce que l'on y pourroit désirer, est qu'il eust dessiné d'un meilleur gouft, & qu'ayant beaucoup travaillé en Italie, comme il a fait, il en eust pris davantage la maniere.

Pendant qu'il travailloit à Rome, il n'estoit pas le seul des Peintres estrangiers qui eust aquis de l'estime. Il y avoit aussi d'excellens païsagistes qui estoient en grande reputation.

ADAM ELSHYEME natif de Francfort estoit un de ceux-là. Il est vray qu'il ne travailloit pas à de grands ouvrages, & qu'il se plaisoit à faire de petites figures, en quoy on peut dire qu'il excelloit. Vous avez veü autrefois de ses Tableaux chez M. de la Nouë: un de ceux-là est présentement dans le Cabinet de M. le Duc de Lesdiguières; il y en a aussi dans le Cabinet du Roy.

ADAM.

Comme il les finissoit beaucoup, & qu'il mourut assez jeune*, il en fit peu, ce qui les rend assez rares.

* Sous le Pontificat de Paul V.

PHILIPPES D'ANGELI surnommé le NAPOLITAIN, ne vescu pas long-temps. Il estoit né à Rome; mais son pere l'ayant mené fort jeune à Naples, le nom de Napolitain luy demeura tou-

PHILIPPES NAPOLITAIN.

jours. Il a fait quantité de païfages à Naples, à Florence, & à Rome. Il peignit à Montecaval, dans le Palais du Cardinal Scipion Borghese, neveu de Paul V. Ce Palais fut depuis nommé le Palais de Bentivoglio; & on l'appelle à present le Palais Mazarin. PAUL BRIL y travailloit auffi dans le mefme temps.

Paul Bril n'estoit-il pas Flamand, interrompit Pymandre? Et n'est-ce pas de Flandre que nous font venus tous ces beaux païfages que nous voyons de luy?

MATHIEU
ET PAUL
BRIL.

Il estoit natif d'Anvers, repartis - je : mais estant allé à Rome avec un frere qu'il avoit, nommé MATHIEU BRIL, du temps que Gregoire XIII. faisoit travailler aux loges & à la galerie du Vatican, ils y firent conjointement plusieurs Tableaux. Mathieu estant mort dès l'année 1584. Paul continua les mefmes ouvrages pendant le Pontificat de Gregoire.

PAUL BRIL.

Quand Sixte V. fut esleû Pape, Paul s'associa avec d'autres Peintres pour faire les païfages dans les Tableaux d'Histoires qu'ils representoient à fraisque. Ce fut luy qui sous le Pape Clement VIII. fit ce grand païfage qui est dans la Sale Clementine, où Saint Clement Pape est representé sur un vaisseau, lors qu'on le précipite dans la mer, avec une ancre attachée au col. Comme ce Peintre estoit en reputation, le Cardinal Borghese le fit travailler dans son Palais. C'est là qu'on voit plusieurs Tableaux de sa main : mais ceux qu'il a fait les der-

niers surpassent de beaucoup les autres ; parce qu'ayant veû ceux d'Annibal Carache, & en ayant copié d'après le Titien, il changea beaucoup sa première maniere , imitant ce qu'il y a de plus beau dans la Nature : de sorte qu'il se mit en si grande estime, qu'il vendoit ses Tableaux ce qu'il vouloit, à des Marchands de son país qui en faisoient trafic, & les répandoient de tous costez. PAUL BRIL.

Il est vray aussi que les paisages qu'il faisoit en ce temps-là sont admirables. L'invention en est plus belle que dans ceux qu'il avoit faits auparavant, la disposition plus noble, & toutes les parties plus agreables, & pleines d'un meilleur goust. Il en grava plusieurs à l'eau forte, parmi lesquels il s'en trouve de tres-beaux. Il demeura toujours à Rome, jusqu'à sa mort, qui arriva le septième Octobre 1626. estant alors âgé de soixante & douze ans.

Je puis vous nommer encore entre ceux qui faisoient alors du paisage, PIERRE PAUL GOBBO de Cortone. Il travailla dans le mesme Palais du Cardinal Borghese : mais ce qu'il faisoit le mieux estoit des fruits ; Et l'on pourroit en cela non seulement le comparer à cet ancien Peintre, qui trompa des oiseaux avec des raisins qu'il avoit peints, mais le mettre au dessus, puis qu'il n'y avoit sorte de fruits qu'il n'imitast si parfaitement, que tout le monde y estoit trompé. Il est vray que son principal talent estoit dans la couleur, & qu'il ne dessinait pas comme il peignoit. GOBBO.

LE VIOLE qui estoit Esleve d'Annibal Cara- LA VIOLE.

LE VIOLE. che, & qui s'estoit entierement appliqué au paiffage, avoit beaucoup plus de facilité que le Gobbo. Il estudioit d'après Nature, & quand il avoit peint quelques petits morceaux, il les mettoit en grand. Il y a un paiffage dans la Vigne Montalte, qu'il fit en concurrence de Paul Bril. C'est aussi de luy tous ceux que vous avez veûs à Frescati dans la Vigne Aldobrandine, & où le Dominiquin a peint les figures qui representent l'Histoire d'Apollon. Il en fit deux dans la vigne du Cardinal Lanfranc, que l'on nomme la Vigne Pie, proche le Temple de la Paix. Ils sont peints à fraisque, & vous pouvez bien vous en souvenir, puis que dans le temps que nous estions à Rome vous en fistes copier un par le sieur Cochin, qui travaille aujourd'huy à Venise avec estime. Quoy-que le Viole n'ait pas esté aussi sçavant dans le paiffage que son maistre, ni que l'Albane, & qu'il y ait un peu de secheresse dans ce qu'il a fait; sa maniere neanmoins est bien audeffus de celle des Flamands, & l'on y voit un certain choix du beau qui les fait estimer de tous les Peintres.

Lors que Gregoire XV. fut esleû Pape, comme le Viole avoit toujors esté attaché auprès de sa personne pendant qu'il estoit Cardinal, il le fit son *Guardaroba*, qui est comme Concierge du Palais. Alors croyant sa fortune assez establie, il ne voulut plus travailler de peinture. Mais il ne jouît pas long-temps du repos qu'il s'estoit proposé: il mourut au mois d'Aoust 1622. âgé de 50. ans.

Cependant

Cependant comme les Peintres Flamans avoient toujours une inclination naturelle à beaucoup finir leurs paisages ; ceux particulièrement qui travailloient en Flandre gardoient leur ancienne maniere, & imitoient plutôt les Tableaux de Brugle, & de Mathieu & Paul Bril, que non pas ceux des Peintres d'Italie.

ROLAND SAVERI estoit un de ceux qui SAVERI. estoient alors assez en vogue ; sa maniere est fort finie, mais seche. Toutefois comme dans les choses qui sont finies, on descouvre plusieurs parties que l'œil regarde avec plaisir, ses Tableaux ont toujours esté assez recherchez, principalement par ceux qui se contentent d'une expression simple & naturelle, & qui ne discernent pas ce que l'art execute avec plus d'excellence.

Dans le temps que les Peintres que je viens de nommer travailloient en Italie, il y en avoit en France qui estoient employez dans les maisons Royales. Les plus estimez estoient Jean de Hoëy, Ambroise du Bois, & Martin Freminet. Je croy vous avoir déjà parlé des deux premiers, mais je ne pense pas vous avoir rien dit de leur naissance.

DE HOEY estoit de Leyde en Hollande. Estant JEAN DE HOEY. venu en France, il s'attacha au service du Roy Henry IV. qui le fit un de ses valets de chambre ordinaires, & luy donna la garde de tous ses Tableaux. Il mourut âgé de 70. ans l'an 1615.

Ce fut dans la mesme année que mourut aussi AMBROISE DU BOIS. Il estoit d'Anvers. Il n'a. AMBROISE DU BOIS.

AMBROISE
DU BOIS.

voit que 25. ans lors qu'il arriva à Paris, mais il estoit fort avancé dans la peinture. Il se fit bientoit connoistre, & ayant eû ordre du Roy Henry IV. de travailler à Fontainebleau, il commença la Galerie de la Reine, où il fit plusieurs Tableaux de sa main: les autres furent faits sur ses desseins par des Peintres qu'il conduisoit conjointement avec Jean de Hoëy. Ensuite il peignit dans le Cabinet de la Reine l'Histoire de Tancrede & de Clorinde. Il fit outre cela plusieurs Tableaux sur les cheminées des appartemens du Roy & de la Reine. Il representa l'Histoire de Theagene & de Caricléé, qui est dans la Chambre ovale où le Roy Louïs XIII. nâquit.

Après avoir fait dans la Chapelle deux grands Tableaux, il en commençoit un autre lors qu'il tomba malade, & mourut âgé de 72. ans. Entre plusieurs Esleves qu'il fit, les plus estimez furent Paul du Bois son neveu; un nommé Ninet Flamand, & Mogras de Fontainebleau.

MARTIN
FREMINET.

Quant à MARTIN FREMINET, il estoit bien audeffus des deux que je viens de nommer. Il estoit de Paris, & avoit esté élevé chez son pere, qui estoit un Peintre assez mediocre, & qui peignoit des Canevas pour travailler de tapisserie. C'estoit dans le mesme temps que du Breuil estudioit aussi sous Freminet le pere, qui estoit en estime d'honneste homme. Lors que le fils eût atteint l'âge de 25. ans, il resolut d'aller à Rome. Il avoit déjà fait plusieurs Tableaux, entre autres un Saint Sebastien que vous pouvez voir dans l'Eglise de Saint Josse. Il arriva en

Italie dans le temps que les Peintres estoient parta- FREMINET
 gez pour Michel Ange de Caravage, & pour Jo-
 seph Pin. Comme il avoit de l'esprit, & qu'il estoit
 bien fait, il se fit beaucoup d'amis. Le Cavalier Jo-
 seph Pin fut un des Peintres avec lequel il contra-
 cta une étroite amitié. Neanmoins ce ne fut pas sa
 maniere qu'il se proposa d'imiter : il suivit plus vo-
 lontiers celle du Caravage ; mais pourtant il s'atta-
 cha principalement à estudier les ouvrages de Mi-
 chel Ange, & prit de luy cet air fier, & cette for-
 te maniere de dessiner, qui fait que l'on voit dans
 ses figures les nerfs & les muscles, comme ils pa-
 roissent dans celles de Michel Ange. Entre les ou-
 vrages qu'il fit pendant sept ou huit ans qu'il de-
 meura à Rome, il peignit de blanc & noir la façade
 de d'une maison.

Après avoir demeuré dans Rome le temps que je
 viens de dire, il en passa encore autant dans les au-
 tres Villes d'Italie. Il alla à Venise. Ce qu'il y vit des
 Peintres Lombards, ne luy fit pas changer de ma-
 niere. Ensuite il passa en Savoye, où il travailla beau-
 coup dans le Palais du Duc, qui pour les belles qua-
 litez que ce Peintre possedoit, l'estima si fort, que
 ce fut avec déplaisir qu'il le vit partir pour revenir
 en France. Car comme du Breuil qui conduisoit
 tous les ouvrages de Fontainebleau & du Louvre
 vint à mourir, le Roy estant informé du merite de
 Freminet, il le choisit pour son Peintre ordinaire.

Estant arrivé à la Cour, Sa Majesté le receût fa-
 vorablement, & luy ordonna de peindre la Cha-

FREMINET.

pelle de Fontainebleau, parce qu'on avoit dit au Roy, qu'un Grand d'Espagne estant allé voir cette Royale Maison, & trouvant que la Chapelle en estoit mal ornée, avoit témoigné de l'estonnement de ce qu'un lieu si Saint, & qui est consacré à Dieu, fust negligé de la sorte; & que mesme il n'avoit pas voulu voir le reste du Chasteau.

Il commença donc cét ouvrage, & l'avoit un peu avancé lors que le Roy Henry mourut. Il le continua sous Loûis XIII. qui n'eût pas moins d'estime pour luy que le Roy son Pere. Il luy en donna des marques en l'honorant de l'Ordre de Saint Michel. Mais il ne jouït pas long-temps des graces & des honneurs qu'il recevoit à la Cour: car lors qu'il travailloit à finir la Chapelle, il demeura malade, & s'estant fait mener à Paris, il mourut âgé de 52. ans le 18. de Juin 1619. Son corps fut porté dans l'Eglise de Barbaux proche Fontainebleau, comme il l'avoit désiré.

La partie dans laquelle il excelloit, estoit celle du dessein. Il estoit sçavant dans l'Anatomie, & dans la science des muscles & des nerfs. Il sçavoit bien l'Architecture. Tous ces talens avec beaucoup d'autres bonnes qualitez luy firent meriter la charge de premier Peintre du Roy, & l'estime & l'amitié de tous les honnestes gens.

Cependant vous serez obligé de m'avoûer, dit Pymandre, qu'il n'y a gueres eût de Peintres dont la reputation ait si peu duré que celle de Freminet. Car je n'entens point parler de luy; je ne voy au-

cun de ses ouvrages dans les Cabinets; & si j'ose FREMINET. vous parler librement, je vous diray qu'ayant considéré plusieurs fois la Chapelle de Fontainebleau, je n'ay rien trouvé qui m'ait pu plaire, quoy-que je tâchasse de me conformer en quelque sorte au jugement de ceux qui en faisoient estat, à cause peut-estre que l'ouvrage n'estant fait que pour les sçavans, j'ay trop peu de connoissance pour en découvrir les beautez.

Si le vulgaire mesme, luy repartis-je, distingue ce qu'il y a de choquant, ou d'agreable dans les diverses cadences du stile & des vers, on ne doit pas trouver mauvais que vous disiez vostre sentiment sur les peintures de Freminet. La force de la Nature est admirable dans le jugement qu'elle fait des choses de l'art, non seulement comme dans les Tableaux & dans les Statuës, mais encore en plusieurs autres ouvrages, dont les hommes par une notion commune discernent les beautez & les defauts. Peu de gens, dit Ciceron, sçavent la Poësie & la Musique: si neanmoins un Acteur gaste un vers par une fausse prononciation, ou si un Musicien tombe dans quelque discordance, le peuple mesme en témoigne du dégoust: Tant il est vray, que s'il est besoin de sçavoir l'art pour en faire les ouvrages, la nature suffit pour en juger; à cause que l'art descend de la nature, & qu'il n'arrive jamais à son but que lors qu'il s'accommode à la nature mesme, & qu'il la contente. Ainsi il est certain que ce qu'il y a dans les Peintures de Freminet de

plus à estimer, n'est pas connu de tout le monde, parce qu'il s'est esloigné de la nature, & c'est aussi ce qui les a rendues si peu recherchées. Car encore qu'un Peintre possède le dessein, qui est la base de tout son art : Neanmoins s'il ne sçait s'en servir agreablement, par des dispositions aisées, par des actions naturelles, par des expressions agreables, & que tout cela soit encore accompagné de couleurs, d'ombres & de lumieres bien conduites, & bien entendues : Il est certain que, non seulement les personnes les moins connoissantes en cét art ne se plairoient pas à voir de tels ouvrages, mais aussi les sçavans, qui se lassent bientôt de les regarder; parce qu'il en est de ces fortes de choses comme de ceux qui chantent ou qui jouënt d'un instrument. Quoy qu'ils soient tres-doctes dans la Musique, & qu'ils chantent avec science; il faut, pour plaire à ceux qui les écoutent, que la voix soit conduite, ou que l'instrument soit touché agreablement, & qu'il y ait une variété de tons & de voix qui frappent l'oreille avec douceur; autrement on s'ennuyera bientôt, & l'on préférera souvent une simple chanson agreable, à un grand air.

Or il est vray que Freminet n'avoit pas une maniere de peindre qui püst plaire à tout le monde. Elle estoit, comme je vous ay dit, fiere & terrible, donnant à ses figures des mouvemens trop forts, & marquant tellement les muscles, qu'ils paroissent jusques sous les draperies. De sorte que ses ordonnances sont presque toujours d'actions estudiées &

recherchées à la maniere des Florentins, & non pas naturelles & aisées. C'est pourquoy on regarde avec plus de plaisir les Tableaux de FRANÇOIS PORBUS qui travailloit à Paris dans le temps de Freminet ; quoy - qu'à dire vray il n'y ait pas dans ce que Porbus a peint, ni un grand feu, ni une force de dessein, mais seulement une beauté de pinceau qui plaist à tout le monde. Bien qu'il eust esté en Italie, il garda beaucoup de la maniere de son pere, qui estoit son premier maistre. Il estoit fils de François Porbus Peintre de Bruges, & petit-fils de Pierre, desquels je vous ay parlé. Il a fait de grandes compositions d'Histoires ; mais c'estoit à faire des portraits qu'il réussissoit davantage. Vous en avez pu voir quantité qu'il a faits dans l'Hostel de Ville de Paris pour les Prevosts des Marchands, & les Eschevins qui vivoient en ce temps-là. Il y en a aussi dans plusieurs Cabinets de curieux. C'est de luy le Tableau du grand Autel de Saint Leu & Saint Gilles, & celuy des Jacobins de la ruë Saint Honoré, où est représenté une Annonciation. Il ne survescut Freminet que de trois ou quatre ans.

FRANÇOIS
PORBUS.

Comme j'achevois de parler, nous vismes entrer dans le lieu où nous estions plusieurs personnes qui venoient visiter les appartemens de ce Palais : cela nous fit retirer, remettant à un autre jour à poursuivre nostre entretien.





ENTRETIENS
 SUR LES VIES
 ET
 SUR LES OUVRAGES
 DES PLUS EXCELLENS PEINTRES
 ANCIENS ET MODERNES.

SEPTIEME ENTRETEN.

PENDANT ces Campagnes si fameuses, & dans le temps que le Roy portant la terreur par tout où il portoit ses pas, ne faisoit point d'actions qui ne fussent couronnées des mains de la Victoire : on ne laissoit pas de jouïr dans le milieu de la France d'un doux repos & d'une heureuse tranquillité. La magnificence de ce Monarque paroïssoit toujous également dans la structure des Maisons Royales & dans les ouvrages des plus beaux Arts. C'estoit particulièrement à Versailles qu'un grand nombre d'Ouvriers, conduits par les plus excellens Mais-

tres travailloient avec émulation pour la gloire d'un Prince qui sacrifioit son repos & ses veilles pour le bien de l'Estat, & pour la felicité de ses Peuples. Les Etrangers, & ceux qui jouïssent dans Paris de la seûreté où ses armes victorieuses les mettoient, alloient pendant son absence admirer cette Royale Maison, & considerer tant de choses rares & surprenantes qui la composent. Pymandre, à qui l'âge avancé & les nobles inclinations font chercher ces innocens plaisirs, me convia un jour d'y aller avec luy, & de partir de grand matin, afin d'avoir plus de temps pour nous promener, & pour goustier avec plus de loisir la joye qu'on ressent dans un sejour si délicieux.

Nous considerasmes d'abord la disposition de tous les édifices qui n'estoient pas encore dans l'estat où ils paroissent aujourd'huy; & il me souvient que Pymandre voyant avec quel soin & quelle dépense on ornoit tous les endroits du petit Parc, fit un pronostic sur la grandeur où l'on verroit bientôt le Chasteau, parce que la demeure du Roy devoit répondre à la beauté de tous les autres lieux dont elle est accompagnée.

Nous passasmes la matinée à voir ces bosquets & ces fontaines qui font l'étonnement & l'admiration de tout le monde, non-seulement par la belle & ingénieuse disposition de tous ces differens endroits, & par la richesse du marbre, du bronze, & des autres matieres qu'on a employées pour leur embellissement: mais par cette quantité d'eaux qui

sortent de toutes parts, & en si grande abondance, qu'on pourroit croire que des fleuves entiers & mille fontaines se soient fait des routes & des chemins sous terre, pour venir rafraîchir ces lieux malgré la Nature qui les en a détournés. Il semble mesme, que pour plaire au plus grand Roy de la terre, ces eaux rompant tous les obstacles qui s'opposent à leur passage, fassent des efforts extraordinaires pour sortir avec plus d'impetuosité. On en voit une partie qui s'éleve jusques au Ciel; une autre qui se répandant entre les cailloux & sur le gazon, fait mille differens tours, dont les divers effets & le bruit confus de leur chute & de leur murmure charment les yeux & les oreilles de ceux qui s'arrestent à les considerer.

Il est vray aussi que nous ne pouvions quitter l'endroit où est la fontaine d'Encelade. Le corps de ce Geant paroist comme accablé sous de puissantes masses de pierre: on voit seulement sa teste & quelques parties de ses bras & de ses jambes, qui semblent faire des efforts pour se dégager. Il a le visage tourné vers le Ciel, & de sa bouche sort avec violence un gros bouillon d'eau, qui s'éleve plus haut que les arbres, & qui accompagné de plusieurs autres qu'on voit sortir d'entre les rochers forment une montagne d'eau, sous laquelle Encelade se trouve couvert.

Les eaux de cette fontaine, celles de la Renommée, & de plusieurs autres lieux tous agreables & charmans, nous arrestèrent tout le matin avec plai-

fir ; & comme nous retournaſmes l'aprèsdînée pour
 paſſer la plus grande chaleur du jour dans les boſ-
 quets, Pymandre appercevant un ſiege dans un en-
 droit aſſez retiré, Je ſuis d'avis, me dît-il, que nous
 demeurions icy le reſte du jour à prendre le frais,
 & à nous entretenir. Nous ne ſerons pas aſſis ſur
 l'herbe & ſous un plane, comme l'eſtoit Socrate,
 lors qu'il donnoit des enſeignemens à ſes amis ; ni
 ſur des carreaux, comme ces Romains dont Cice-
 ron rapporte les conférences. Cependant l'ombra-
 ge de ces arbres eſt bien auſſi délicieux que celui
 du plane dont parle Platon, & qui plaiſoit ſi fort
 à Socrate ſon maïſtre ; & ce ſiege ne nous ſera pas
 moins commode que les carreaux que Crassus avoit
 ſoin de faire donner à ſes amis, lors qu'il les entre-
 tenoit dans ſa maiſon de Tuſculle, qui aſſûrément
 n'avoit pas les charmes de celle-cy.

L. 1. de Orat.

C'eſt dont je ne doute pas, luy diſ-je : mais il
 nous faudroit ou quelques Philoſophes, ou quel-
 ques perſonnes ſçavantes, telles que l'eſtoient ces
 Anciens, pour lier une converſation ſemblable à
 celles dont vous parlez, & pour vous rendre les mo-
 mens que nous devons paſſer icy, auſſi agreables
 que l'eſtoient ceux de ces Grecs & de ces Romains.

Ces grands Hommes, repliqua Pymandre, par-
 loient de ce qui eſtoit de leur temps. Socrate don-
 noit des leçons de Morale. Crassus & ſes amis fai-
 ſoient des réflexions & des pronostics ſur l'eſtat de
 la Republique Romaine ; & après avoir bien discu-
 ru des malheurs dont elle leur ſembloit menacée, ils

changerent enfin de propos. Pour chasser de leur esprit ces fascheuses pensées, ils prirent pour sujet de leurs conversations, des entretiens moins serieux & plus divertissans.

Graces à Dieu, répondis-je, nous sommes dans un temps où nous ne sçaurions rien augurer que de favorable & d'avantageux à l'Estat. Comme le Roy en prend luy-mesme le soin, & qu'il le gouverne d'une maniere qui rendra son regne le plus glorieux qui ait jamais esté, joüissons par avance du bonheur qu'il va répandre sur la Terre par l'heureuse Paix qu'il veut donner à tant de Peuples. Nous avons tous les jours mille occasions d'admirer sa vertu & son courage. Nous voyons icy des effets de sa magnificence.

Ainsi, reprit Pymandre, sans souhaïter presentement d'autre compagnie, cherchons donc pour nous entretenir, une matiere convenable au lieu où nous sommes. Si vous voulez achever ce qui vous reste à me dire des Peintres qui ont travaillé jusques-à-present, il me semble que le temps & le lieu ne peuvent estre plus propres pour cela.

Je sçay, repartis-je, que c'est une obligation dont il faut que je m'aquite, & j'espere que vous serez bientost entierement satisfait. Car nous sommes, s'il faut ainsi dire, entrez en pais de connoissance, & dorénavant nous ne parlerons plus que de gens que nous avons pu voir. Je vais, pour vous contenter, poursuivre, comme nous avons commencé, par les Peintres les plus anciens, & par ceux qui sont morts.

les premiers. Il y en aura plusieurs desquels je ne diray que ce qui me semblera nécessaire pour vous les faire connoître, ou pour vous en faire souvenir.

HENRY LE-
RAMBERT.

Pendant que Porbus, qui est le dernier de ceux dont je vous ay entretenu travailloit en France, HENRY LERAMBERT Peintre du Roy, & que je vous ay déjà nommé, s'appliquoit particulièrement à faire des desseins de tapisseries. Celles qui sont dans l'Eglise de Saint Mederic, où l'Histoire de nostre Seigneur est représentée, sont faites d'après ses cartons. Il fit en 1600. des desseins de tapisseries pour l'Histoire de Coriolan & pour celle d'Artemise.

GUYOT.

GUYOT natif de Paris travailloit aussi dans le mesme temps pour les Tapissiers qui estoient aux Gobelins. Vous aurez peut-estre veû des ouvrages de cette manufacture où sont representez Gombault & Macée; d'autres, dont les sujets sont pris du Roman d'Astrée, & de l'Histoire de Constantin. Les desseins de ces ouvrages estoient de Guyot, sous lequel peignoit alors Jean Cottelle que vous avez connu, & qui est mort il n'y a pas long-temps.

BOBRUN.

Dans les salles de l'Hostel de Ville de Paris, où je vous ay dit que Porbus a fait plusieurs Portraits, on en voit qui sont de la main de Louis BOBRUN. Ce Peintre estoit oncle de Henry & de Charles Bobrun originaires d'Amboise. Louis eût pour élèves ses neveux, & Simon Renard, dit Saint André.

Il y avoit aussi un Peintre Hollandois nommé

VRAINS, qui a fait des Portraits dans le mesme Hostel de Ville. Mais l'un de ceux qui estoient le plus en réputation pour ces sortes d'ouvrages, estoit FERDINAND ELLE, de Malines. Il a laissé deux fils, Louïs & Pierre, dont l'un travaille encore aujourd'huy de Peinture.

VRAINS.

FERDINAND
ELLE.

Dans ce temps-là il venoit tous les jours à Paris des Peintres étrangers, & particulièrement des Flamans & des Hollandois. Plusieurs s'y sont établis, & ce sera d'eux dont j'auray occasion de vous parler dans la suite, car la Peinture estoit fort en vogue dans les Pais-Bas. JEAN MOMPRES qui demouroit alors à Anvers, estoit en reputation pour bien faire des Païssages.

MOMPRES.

HENRY CORNEILLE WROON, né à Harlen dès l'an 1566. s'adonnoit particulièrement à représenter des Ports de mer & des Navires. Il avoit étudié en Espagne sous un Peintre fort mediocre: delà estant passé en Italie, il travailla pour le Cardinal de Medicis, & ce fut en ce temps-là qu'il fit amitié avec Paul Bril.

HENRY
CORNEILLE
WROON.

Ne me fistes-vous pas voir estant à Rome, dit Pymandre, des Tableaux d'un Peintre nommé AUGUSTIN TASSE, qui estoit en estime de bien représenter des Vaisseaux & des Tempestes de mer?

AUGUSTIN
TASSE.

Ce Peintre, repartis-je, estoit de Boulogne en Italie. Il estoit élève de Paul Bril, & faisoit bien des fruits & du païssage. En 1610. il travailla à Genes au Palais des Adornes, en la compagnie d'un Peintre Siennois nommé VENTURA SALIM-

AUGUSTIN
TASSE.

BENI. Toutes les Peintures dont les maisons de Livourne sont ornées par dehors, sont d'Augustin Tasse, qui s'aquit par ces ouvrages beaucoup de reputation. Ce qu'il faisoit le mieux, estoit des Perspectives.

Il me semble, interrompit Pymandre, que pour la Perspective on faisoit estat d'un Pere Théatin, & que nous allâmes un jour en voir de sa façon proche Montecavallo.

LE PERE
MATHEO.

Ce fut, repartis-je, à Saint Sylvestre que nous considérâmes ce que le Pere MATHEO ZACCOLINO y a peint. L'on peut dire que ce Religieux est un de ceux qui a le mieux sceu mettre en pratique toutes les regles de la Perspective, & qui dans toutes les choses qu'il a représentées en differens endroits, a donné des marques d'une grande étude & de beaucoup d'intelligence : l'estime que le Poussin en faisoit, luy doit tenir lieu d'un grand éloge. Il mourut en 1630.

TEMPESTE.

ANTOINE TEMPESTE mourut aussi dans la mesme année. Il estoit Florentin, & avoit appris les commencemens de la Peinture sous Strada Flaman, qui faisoit alors ces batailles qu'on voit à Florence dans le vieux Palais du Grand Duc. Après avoir travaillé quelques années avec son maître, il alla à Rome, où il peignit aux Loges du Vatican, pendant le Pontificat de Gregoire XIII. Ensuite il travailla à Caprarole pour le Cardinal Alexandre Farnese ; & depuis il fit une si grande quantité d'ouvrages en differens endroits de Rome, qu'il seroit

seroit difficile de les marquer tous. Il avoit un genie particulier pour les batailles, pour les chasses, pour des cavalcades, & pour bien représenter toutes sortes d'animaux. Ce n'est pas la couleur qu'il faut considerer dans ses Tableaux, mais les dispositions & les expressions vives & naturelles de tout ce qu'il representoit. Il estoit fecond en pensées, & les executoit avec facilité. Il a fait un grand nombre de desseins qu'il ne finissoit pas beaucoup, se contentant d'exprimer son sujet, & de donner de l'esprit à ce qu'il figuroit. Le R. P. de la Chaize, Jésuite & Confesseur du Roy, aussi curieux & amateur des beaux desseins que des medailles dont il possede une parfaite connoissance, a un dessein rare & curieux que Tempeste avoit fait pour une These qu'un Palavicini vouloit dédier au Cardinal Ubaldini de Florence. L'invention en est agreable & bien trouvée, parce qu'il a pris le sujet de son Tableau sur l'origine des Armes des Ubaldini, dont il a représenté l'Histoire.

Ceux qui l'ont écrite, disent qu'en l'an 1184. comme l'Empereur Frederic I. estoit à la chasse, un cerf d'une grandeur extraordinaire vint à sa rencontre. Un Ubaldinus qui estoit à sa suite, mettant pied à terre, prit ce cerf par son bois avec tant de force & d'adresse, qu'il l'arresta tout court, & le retint jusques à ce que l'Empereur l'eust percé de son épée: Ce qui donna lieu à ce Prince, en memoire d'une action si extraordinaire, de vouloir que dorenavant les Ubaldini portassent pour Armes la

TEMPESTE.

teste & le bois d'un cerf. Tempeste a donc représenté dans une forest l'Empereur à cheval, & suivi de sa Cour dans un équipage de chasse. On voit Ubaldinus descendu de cheval, qui arreste un cerf, pendant que l'Empereur le perce de son épée. Le Peintre s'est encore servi de testes & de bois de cerf, pour les ornemens qui environnent la These.

C'est dans l'invention & la disposition de ces sortes de sujets qu'on connoist particulièrement la fécondité de Tempeste, laquelle se voit dans le grand nombre d'estampes qu'on voit de luy. Quooy-que la pluspart des choses qu'il a gravées soient de son invention, il y en a néanmoins plusieurs qui sont d'après les desseins de divers Maîtres. Les 40. planches qu'il a mises au jour d'après OTTO VENIUS, ou Octave Van-Veen, ne sont pas des moins considérables. Otto Venius vivoit du temps de Tempeste. Il estoit de Leyde, & fort estimé dans les Pais-Bas, non seulement pour ses ouvrages, mais pour le grand sçavoir, & pour les belles qualitez qui estoient en luy. Il peignoit pour le Duc de Parme, & depuis demeura entièrement attaché au service de l'Archiduc Albert. C'est de luy les Emblèmes d'Horace que vous avez veûs gravées. Il y a dans l'Eglise Cathedrale de Leyde un Tableau où il a représenté la Cene de Nostre-Seigneur, qui est un ouvrage qu'on estime beaucoup. Il eût pour disciple Paul Rubens, dont nous parlerons dans la suite.

Les Planches que Tempeste grava d'après Ot-

to Venius, representent l'Histoire des sept Infans de Lara. TEMPESTE

Pymandre m'ayant interrompu, pour me dire que cette Histoire luy estoit inconnuë, je luy re-partis: Bien que plusieurs Poëtes & quelques-uns des meilleurs Historiens Espagnols en ayent fait mention, je ne voudrois pas néanmoins vous la donner comme une chose veritable, du moins dans toutes les circonstances qu'elle a esté gravée. Cependant telle qu'elle puisse estre, elle a servi d'une ample matière à ces deux Peintres, pour exercer leur genie, & peut-estre par l'ordre de quelque grand Seigneur d'Espagne de la famille de Lara. Pourveu que cette digression ne vous soit pas ennuyeuse, je tâcheray de vous en dire ce que ma memoire me pourra fournir.

Pymandre m'ayant témoigné que je luy ferois plaisir, je continuay ainsi mon discours. Gonçalo Gustios ou Gustos, Seigneur de Salas de Lara, estoit issu des Comtes de Castille. Tous les Ecrivains Espagnols ont avantageusement parlé de luy & de la Noblesse de sa Maison. Il épousa Doña Sancha, sœur du Ruy Velasquez Seigneur de Bylaren. De cette Dame, qui ne fut pas moins recommandable par sa vertu que par sa naissance, il eût sept fils, qui se rendirent celebres sous le nom des sept Infans de Lara. Le Comte Dom Garcia Fernandez, qui estoit leur cousin, & fils de Dom Fernand Gonzalez, frere aîné de leur pere, les fit tous Chevaliers en un mesme jour. On avoit pris beau-

Garibay Compend. Hist. l. 10 c 14. Mariana Hist. di Esp. l. 8 c 9.

coup de soin à les bien élever & à les instruire dans les exercices convenables à leur naissance : Et de leur part, ils avoient si bien répondu aux soins qu'en avoit pris Nuño Salido leur Gouverneur, homme sage & prudent, qu'ils passoiēt pour les plus accomplis Chevaliers qui fussent alors. Ils estoient dans la fleur de leur âge, lors que Ruy Velasquez leur oncle prit pour femme Doña Lambra, cousine de pere & de mere de Dom Garcia Fernandez. Les nopces se firent dans la Ville de Burgos, où assista le Comte Dom Garcia Fernandez, & plusieurs Seigneurs de Castille, de Leon, de Navarre, & de divers autres lieux. Elles furent magnifiques; & la solennité en fut si grande, qu'elle dura cinq semaines entières, pendant lesquelles ce ne furent que festes & réjouissances publiques. Gonçalo Gustos & Doña Sancha sa femme s'y trouverent avec les sept Infans & leur Gouverneur Nuño Salido.

Pendant ces festes, il arriva un jour qu'à l'occasion de certains jeux & courses à cheval, il survint un differend entre Gonçalo Gonçalez, qui estoit le plus jeune des sept Infans, & un Chevalier nommé Alvar Sanchez, cousin germain de la nouvelle Epouse Doña Lambra. Les choses allerent si avant, que si le Comte Dom Garcia Fernandez & Gonçalo Gustos ne se fussent fortement employez à mettre la paix entre les deux partis, les réjouissances de la nopce eussent esté troublées par quelque signalé malheur. Cependant, l'accord qui fut

fait n'empescha pas que Doña Lambra qui avoit pris à cœur les interets d'Alvar Sanchez son cousin, ne se sentit offensée de ce qui luy estoit arrivé, & qu'elle n'en conceust une haine mortelle contre les sept Infans, bien qu'ils fussent neveux de Ruy Velasquez son mary.

Après que les jours de feste furent passez, Doña Lambra & Doña Sancha sa belle-sœur estant alors à Barbadillo avec les sept Infans qui avoient accompagné la nouvelle Epouse pour luy rendre plus d'honneur; il arriva que Gonçalo Gonçales estant dans le jardin où il baignoit un faucon dans le bassin d'une fontaine, Doña Lambra qui cachoit toujours dans son ame un secret desir de vengeance, appella un de ses esclaves, & pour se satisfaire par un signalé affront, selon la coustume d'Espagne, luy commanda de prendre un concombre trempé dans du sang, & d'en fraper Gonçalo Gonçales par le visage. Cét ordre ne fut pas plûtost donné, que l'esclave le mit à execution. Gonçalo Gonçales & ses freres qui n'estoient pas éloignez de luy, surpris & irritez d'une telle injure, coururent en mesme temps après l'esclave qui s'estoit retiré auprès de sa maistresse. Comme ils jugerent bien qu'il n'avoit rien fait que par son ordre, ils n'eurent nul respect pour elle, & nonobstant les efforts qu'elle fit pour le sauver, ils tuerent à ses pieds celuy qui venoit de les offenser si cruellement; après quoy ils prirent leur mere Doña Sancha, & s'en allerent à Salas.

Cela se passa pendant l'absence de Gonçalo Gustos & de Ruy Velasquez, qui estoient allez avec le Comte Dom Garcia Fernandez, visiter quelques places de la Castille. De sorte qu'à leur retour ils furent fort surpris & fort touchés, lors qu'ils apprirent une si fâcheuse nouvelle. Si-tost que Doña Lambra vit son mary, elle n'épargna ni les plaintes ni les larmes pour le toucher, & pour le porter à venger l'outrage qu'elle disoit avoir receû des sept Infans. Ruy Velasquez, au lieu de considerer combien sa femme estoit naturellement emportée, & capable d'une forte haine, entra trop facilement dans ses sentimens, & luy promit avec beaucoup d'imprudencce tout ce qu'elle desira de luy.

Pour mieux venir à bout des malheureux desfeins qu'ils avoient formez, il convia Gonçalo Gustos & ses enfans d'aller à Barbadillo, où estant arrivez, il se fit une réconciliation feinte à l'égard de Ruy Velasquez, qui couvroit sa trahison de l'apparence d'une veritable amitié. Car pour marquer davantage à son beaufrere la confiance qu'il avoit en luy, il le pria d'aller trouver le Roy de Cordoûë, qui devoit estre pour lors le More Hifsem, afin de le remercier de quelques graces qu'il en avoit receûës.

Gonçalo Gustos fort aise d'avoir occasion de luy rendre service, accepta cette commission avec joye; & après s'estre rendu chez luy à Salas, pour se disposer à faire ce voyage, il en partit aussitost qu'il eût receû les lettres écrites en Arabe que Ruy

Velasquez luy envoya, & se rendit en peu de temps à Cordoûë, ne sçachant pas qu'il portoit dans ces lettres l'arrest de sa mort. Car Ruy Velasquez écrivait au Roy des Mores, de le faire mourir, & d'envoyer des troupes du costé d'Almenar, où il mettroit entre leurs mains les sept Infans, parce qu'eux, & leur pere porteur de la lettre estoient les plus dangereux ennemis qu'eussent les Mores, & que c'estoit dans la valeur de ces Chevaliers que le Comte Dom Garcia Fernandez son ennemi mettoit ses principales forces.

Lorsque le Roy de Cordoûë eût leû cette lettre, quoy-que Mahometan & ennemi des Chrestiens, il ne voulut pas, comme Prince sage & bien avisé, executer précipitamment tout ce qu'elle contenoit. Il fit seulement mettre en prison celuy qui la luy avoit renduë, & envoya ses gens au mesme lieu que Ruy Velasquez luy avoit marqué.

Pendant que Gonçalo Gustos estoit en prison, il trouva moyen de se faire aimer de la sœur du Roy; & les choses furent si avant entre eux, qu'elle devint enceinte.

D'autre costé Ruy Velasquez qui avoit donné tout l'ordre necessaire pour le dessein qu'il avoit projeté, s'en alla du costé d'Almenar accompagné des sept Infans, qui avoient avec eux deux cens Cavaliers. Durant le voyage Nuño Salido eût certains présentimens qui le luy faisoient faire avec repugnance, & qui le porterent plusieurs fois à vouloir empescher les jeunes Infans d'aller plus avant. Il fit

mesme tant d'efforts pour cela, que Ruy Velasquez craignant qu'enfin il ne rompist toutes les mesures qu'il avoit prises, s'emporta contre luy, & peu s'en fallut que cela ne causast du desordre parmi les troupes. Les choses neanmoins s'apaisèrent, & Ruy Velasquez cacha sa perfidie jusques à ce qu'estant arrivez devant Almenar, dans la campagne d'Ariavane, il conféra avec quelques-uns des Mores, pour mettre son dessein à execution. Estant demeurez d'accord qu'ils dresseroient une embuscade aux sept Infans, Ruy Velasquez, dans les ordres qu'il donna pour la marche, fit si bien qu'ils tomberent dedans avec leur Gouverneur & les deux cens Cavaliers de leur suite. Nuño Salido qui estoit toujours dans la défiance, s'en apperceût le premier, & en avertit les autres; mais ils estoient si proches des ennemis, qu'ils ne purent éviter de combattre.

Ils firent tout ce que les plus vaillans hommes peuvent faire en de semblables occasions. Cependant comme les Mores estoient au nombre de dix mille, il fallut enfin ceder à un si grand nombre, qu'ils avoient neanmoins beaucoup diminué par leur genereuse résistance. Les deux cens Cavaliers furent tous tuez, & avec eux Fernand Gonzalez l'un des sept Infans, & Nuño Salido leur Gouverneur.

Les six freres qui restoient envoyerent demander du secours à Ruy Velasquez leur oncle, ne sçachant point qu'il fust l'auteur de cette trahison. Il leur manda qu'il estoit assez empesché de son costé

coûté à se défendre. Il y eût néanmoins trois cens Cavaliers qui se détachèrent sans ordre, & qui s'estant joints avec les Infans, retournerent attaquer les Mores. Mais la fortune ne leur fut pas plus favorable qu'aux premiers. Ils furent tous tuez ; & enfin les six freres, après avoir vaillamment combattu, furent pris par les Mores, qui, après les avoir fait mourir, envoyèrent leurs testes avec celles de Fernand Gonçalez & de leur Gouverneur, au Roy de Cordouë.

Quant à Ruy Velasquez, il retourna chez luy après cette execution si indigne d'une personne de sa naissance.

Le Roy ne put regarder les testes des sept Infans sans témoigner de la douleur de la mort de tant de braves Chevaliers. Il les fit voir à Gonçalo Gustos, qui connoissant alors l'excès de son malheur, tomba demi-mort, & ensuite fondir en larmes dans le sentiment de son defastre. Le Roy More touché des maux de ce pere infortuné, & de sa miserable vieillesse, le mit en liberté, & mesme luy donna de quoy s'en retourner.

Avant que de partir, il s'entretint avec l'Infante More, & résolurent ensemble de ce qu'elle auroit à faire quand elle seroit delivrée de l'enfant dont elle estoit grosse : après quoy, ayant pris congé du Roy, il s'en alla à Salas, où il apprit à quelque temps delà que la Princesse More estoit accouchée d'un fils, qui fut nommé Mudara Gonçalez.

On dit que les corps des sept Infans ayant esté re-

tirez des mains des Mores, furent portez dans le Monastere de Saint Pierre d'Arlanca, où les Religieuses montrent encore aujourd'huy leur sepulture, comme aussi celle de Gonçalo Gustos leur pere, & de Doña Sancha leur mere. Toutefois les Religieux du Convent de Saint Milan de la Cogolla font voir chez eux neuf tombeaux de pierre fort anciens, qu'ils assèurent estre ceux des sept Infans, de leur pere, & de leur Gouverneur.

Quant à Mudara, il fut élevé avec beaucoup de soin à la Cour du Roy son oncle, qui l'aimoit tendrement. Lorsqu'il eût atteint l'âge de dix ans, il fut armé Chevalier; ce qui se fit avec beaucoup de réjouissance pour l'honorer davantage.

A quelque temps delà, sa mere ayant jugé à propos de luy découvrir qui estoit son pere, elle luy apprit aussi toutes les aventures qui avoient précédé sa naissance, entre autres la mort des sept Infans ses freres, qui avoient fini leurs jours par une infame trahison, dans les campagnes d'Ariavane, aux environs d'Almenar. Son jeune cœur fut sensiblement touché par le recit de tant de choses fâcheuses; & desirant passionnément de voir Gonçalo Gustos son pere, il demanda au Roy son oncle la permission de l'aller trouver, lequel non seulement luy accorda sa demande, mais luy donna un corps de Cavalerie considerable pour l'accompagner jusques à Salas, où ayant esté reconnu de son pere, il en fut receû avec beaucoup de joye. Ensuite quittant la Secte de Mahomet, il receût le Baptesme.

Pendant qu'il séjourna avec son pere, il apprit beaucoup de circonstances concernant son histoire, que sa mere ne luy avoit pas pu dire ; & comme il conçût une forte haine contre Ruy Velasquez, il résolut de venger la mort de ses freres. Un jour ayant sceu qu'il estoit à Burgos, il y alla aussitost dans la résolution de le punir de ses crimes. Le Comte Dom Garcia Fernandez ayant sceu son arrivée & son dessein, moyenna entre eux une trêve pour trois jours, croyant pendant ce temps-là faire quelque accommodement. Mais ce temps expiré, Ruy Velasquez sortit de nuit de la ville ; & lorsqu'il pensoit se retirer, Mudara l'ayant suivi, l'attaqua en chemin, & luy osta la vie. Comme le temps ne luy parut pas propre pour traiter de la mesme sorte Doña Lambra, parce qu'elle estoit sœur du Comte Dom Garcia Fernandez, il attendit que le frere fust mort ; après quoy les uns disent qu'il la fit brûler, & d'autres qu'elle fut lapidée, & brûlée ensuite.

Depuis que Mudara Gonçalez eût vengé la mort de ses freres, il fut encore plus considéré de Doña Sancha, qui avoit déjà beaucoup d'amitié & de tendresse pour luy, tant à cause qu'il ressembloit de visage à Gonçalo Gonçalez le plus jeune des sept freres, que parce qu'il passoit pour un des plus vaillans Chevaliers de ce temps-là.

Doña Sancha l'adopta pour son fils, & la cérémonie qui s'en fit paroist si bizarre, qu'elle merite bien d'estre remarquée. Le jour mesme qu'il fut

baptisé, il fut fait Chevalier par le Comte de Castille Dom Garcia Fernandez ; & sa belle-mere, pour marque de son adoption, prit une chemise, & au lieu de l'en revestir à la maniere ordinaire, elle le fit seulement entrer dans la manche qui estoit fort large, en sorte que la teste sortoit par le haut de la manche & par le col de la chemise. Ensuite elle le baïsa au visage, & tout cela estoit pour un témoignage plus grand de son amitié, & une marque singulière de ce qu'elle l'adoptoit pour son enfant, & le faisoit entrer dans sa famille.

*Entra por la
manga, y sale
por el cab. çon.*

Cette cérémonie toute extraordinaire donna lieu à une espeece de Proverbe, ou de Vaudeville, qui disoit : *Il est entré par la manche, & est sorti par le collet.*

Non seulement Gonçalo Gustos & Doña Sancha eurent beaucoup d'amitié pour Mudara ; mais aussi tous ceux de la famille l'estimerent si fort, & l'eurent en si grande consideration, qu'il demeura seul heritier de tous les biens de la Maison de Lara. C'est de luy que sont sortis les Manriques de Lara en Espagne, dont estoit issuë Malfada Manrique femme d'Alfonse Henriquez Premier, Roy de Portugal.

Ceux qui ont écrit la mort des sept Infans ne conviennent pas de l'année qu'elle arriva. Les uns disent que ce fut vers l'an 967. les autres 993. Mais on voit que l'Auteur de l'explication qui est sous les figures que Tempeste a gravées, s'est beaucoup trompé, en mettant leur naissance en l'an 1304. Il

nomme aussi le Roy More qui commandoit à Cordouë, Almançor, bien que Mariana dise qu'Alhagib Mahomet, que Garibay nomme Alhagib Almançor, estoit un Capitaine d'une grande reputation dans la guerre, & d'une singulière prudence dans la paix, lequel gouvernoit à Cordouë pour les Mores au nom du Roy Hissém. De sorte que si ce fut le Roy mesme qui donna la vie à Gonçalo Gustos, & qui estoit oncle de Mudara, ce ne pouvoit pas estre Almançor; ou bien si c'estoit Almançor, il n'estoit que Viceroy de Cordouë, & non pas Roy, commel'Auteur de l'explication le qualifie.

Après que j'eûs cessé de parler, Pymandre medit: Que cette Histoiresoit vraie ou fausse, elle a pu donner des sujets tres-amples pour des tableaux assez agreables.

Je ne sçay, repartis-je, si Otto Venius a peint cette Histoires, ou s'il s'est contenté d'en faire des desseins. Mais afin de vous faire connoistre comment il l'a traitée, vous sçauvez que dans la premiere estampe on voit quatre Femmes assises sur des nuages. L'une est la Déesse Necessité, qui tient un marteau, & qui a auprès d'elle trois clous de diamans. Les trois autres sont les Parques ses filles, à qui elle commande de préparer des fils pour la vie des sept freres qui doivent naistre dans l'État de Salas de Lara. On suppose qu'elle leur ordonne que ces fils soient fort courts & deliez, parce que cela estoit ainsi arresté par le Destin, & qu'elle leur

142. VII. ENTRETIEN SUR LES VIES
montre le lieu où doivent naître les sept Infans.

La seconde estampe represente leur naissance. Le Peintre les a disposez tous ensemble sur un linceul, comme venans de naître à mesme heure, bien que les Historiens les plus celebres n'en disent rien. On voit quelques femmes qui les regardent avec étonnement. Doña Sancha est couchée dans un lit, qui paroist dans le fond de la chambre. A costé des Infans, & sur le devant du Tableau, il y a deux figures debout : l'une est une femme avec plusieurs mamelles, pour representer la Nature qui admire son ouvrage ; & l'autre est la Déesse Pallas, qui l'exhorte à le perfectionner, pendant que de son costé elle tâchera de détourner les mauvaises influences dont ces enfans sont menacez.

Dans l'estampe qui suit, on voit qu'estant déjà grands, ils furent faits Chevaliers par le Comte Garcia Fernandez. Ils sont à genoux devant une Image de la Vierge, & environnez de quantité de Noblesse. Le Comte tient une épée à la main pendant qu'on lit les Statuts de Chevalerie. Il semble les exhorter à suivre l'Honneur & la Vertu que le Peintre a representez sous deux figures differentes. L'Honneur, sous celle d'un jeune homme, tenant d'une main une corne d'abondance remplie de toutes sortes de fruits ; & de l'autre, une couronne de laurier. La Vertu paroist sous la forme d'une femme, ayant un casque en teste, tenant d'une main une épée, & de l'autre s'appuyant sur une javeline. Il y a sept petits Anges qui paroissent en

l'air, tenans chacun une palme & une couronne de laurier au dessus des sept Infans.

La quatrième estampe represente les nopces de Ruy Velasquez. C'estoit l'usage en ce temps-là de faire des presens aux nouveaux mariez. C'est pourquoy le Peintre les a assis devant une table, où ils reçoivent ceux qu'on leur porte. A costé de l'Epoux est le Dieu Hymen tenant son flambeau alumé; & proche de l'Epouse, on voit Venus & son fils qui d'une main tient son arc, & de l'autre un flambeau. Au haut du Tableau est la Renommée, qui de sa trompette annonce ces nopces à toute l'Espagne.

Je vous ay dit que pendant les réjouïssances qui se firent, il survint un differend entre Alvar Sanchez cousin de la nouvelle Mariée, & Gonçalo Gomez le plus jeune des sept freres. Le Peintre a representé sur le bord de la rivière, & dans une grande place destinée pour les courses, plusieurs Chevaliers la lance à la main. Alvar Sanchez paroist presqu'au bout de la carrière, qui se prépare à frapper de sa lance contre une table de bois dressée à certaine hauteur, pour éprouver la force & l'adresse des Chevaliers qui pourroient atteindre plus haut, & la rompre. Comme l'on vint dire à Doña Lambra que son cousin avoit atteint & frapé plus haut que les autres, elle en conceût tant d'orgueil, qu'elle dît qu'il n'y avoit point de Chevalier qui püst surpasser son parent. Gonçalo Gomez qui jouoit alors avec ses freres, ayant entendu l'estime

qu'elle faisoit d'Alvar Sanchez au desavantage de tous les autres, quitta le jeu, & s'en alla pour desabuser Doña Lambra, en luy faisant connoistre qu'il ne le cedoit en rien à son cousin.

On voit dans la mesme estampe une chambre où paroist une assemblée de personnes qui se réjouissent, & comment la Superbe s'empare de Doña Lambra. Le Peintre, pour représenter cette passion, & pour faire connoistre encore quelques autres affectations de l'ame, qu'il n'est pas toujours bien aisé de découvrir par des mouvemens du corps & par de simples traits marquez sur le visage, s'est servi d'un moyen assez ingenieux, & qui ayant quelque chose de poëtique, non seulement peut estre souffert dans le sujet qu'il traite, mais encore mérite quelque estime, parce qu'il donne de la grace, & enrichit la composition de son ouvrage, par la variété des différentes figures qu'il y fait entrer. Il a donc peint une femme vestuë d'une maniere magnifique, & la teste couverte de plumes de paon, laquelle se saisit de Doña Lambra, & la frappe avec de semblables plumes qu'elle tient à la main; ce qui semble émouvoir Lambra, & la fait paroistre avec un visage fier & content. Le jeune Gonçalo d'autre costé, prestant l'oreille à ce qu'elle dit, sort, & suit une femme qui tient une épée & un flambeau alumé. Cest la Colere qui marche devant luy, & qui l'anime.

Dans la sixième estampe, l'on voit Gonçalo Gomez qui court contre la table, & qui la frappe avec
tant

tant de force & d'adresse, qu'il en fait tomber les planches par morceaux. Ce que Doña Lambra ayant appris, en conceût tant de douleur, que s'emportant contre les sept freres & contre leur mere, elle leur dît mille injures; & traitant Doña Sancha de truye, mere de sept petits cochons, l'oblige à se retirer avec ses enfans. On voit comment l'Envie, le corps sec & décharné, & la teste environnée de serpens, est auprès de Lambra, dans le sein de laquelle elle a déjà fait glisser un de ses serpens. Elle en tient encore deux autres dans ses mains, qu'elle semble presser comme pour en faire sortir le venin. Le Dieu Hymen surpris & offensé, s'en va éteignant son flambeau contre terre.

Soit que le Peintre ait voulu de luy-mesme amplifier son sujet par de nouvelles inventions, ou qu'il ait suivi quelques Poëtes ou quelques Romans Espagnols qui ont étendu cette aventure des sept Infans plus que n'ont fait les Historiens: il prétend, qu'après que Gonçalo Gomez eût brisé la table, Alvar Sanchez en colere de se voir surmonté, ne put s'empescher de luy dire des injures; ce que Gonçalo Gomez ne pouvant souffrir, luy repartit avec un si grand coup de la main, qu'il le jetta par terre sans vie & sans mouvement. C'est le sujet du septième dessein, où l'on voit Alvar Sanchez, qui tombe de dessus son cheval après le coup qu'il vient de recevoir de Gonçalo Gomez. Les autres freres accourent, mais trop tard, pour les séparer. Doña Lambra paroist toute éplorée à la fenestre de son

146 VII. ENTRETEN SUR LES VIES
chasteau; & dans l'air, on voit la Haine & la Fureur, qui armées d'épées & de torches ardentes, semblent mettre le feu par tout.

Dans la huitième estampe, le corps d'Alvar Sanchez paroist étendu sur terre; & Ruy Velasquez, qui excité par les pleurs & les cris de sa femme, frappe d'un baston Gonçalo Gomez son neveu. Gomez tasche de parer seulement le coup avec la main, & semble prier son oncle de ne le pas maltraiter, pour n'estre pas obligé à perdre le respect qu'il luy doit. On voit la Vengeance, un poignard à la main, un casque en teste, & les cheveux épars, qui accompagne Ruy Velasquez; & audeffus de Gonçalo Gomez est la Patience, avec un joug sur les épaules, & les bras croisez, qui semble l'exhorter à souffrir l'injure qu'on luy fait.

Cependant, comme Ruy Velasquez continua de le fraper, & qu'il luy rompit sur la teste le bois qu'il tenoit à la main, dans le neuvième dessein paroist Gonçalo Gomez, qui outré de douleur, après avoir mis sur le bras de son Ecuyer un faucon qu'il tenoit, frappe au visage Ruy Velasquez, & se retire ensuite avec ses freres & ses amis. On voit audeffus de Ruy Velasquez, la Colère qui l'échauffe de son flambeau; & auprès de Gonçalo Gomez, la Fureur, qui armée aussi d'une épée & d'un flambeau, s'empare de luy, après que la Patience s'est retirée.

La dixième estampe represente le Comte Garcia Fernandez & Gonçalo Gustos, qui traitent l'ac-

commodement des sept Infans avec Ruy Velasquez. Les sept freres sont retirez à l'écart avec leurs troupes, encore plus éloignées, pendant que le Comte & leur pere concluent la paix, & font consentir leur oncle à les recevoir dans sa Cour, pour apprendre le mestier de la guerre. Cette action est représentée par trois figures qui paroissent en l'air, dont l'une est la Paix, qui tenant une branche d'olive, chasse la Colère & la Fureur, qui ont en main leurs épées nuës & leurs flambeaux allumez.

Le Peintre a représenté dans l'estampe qui suit, comme après ce traité, & lorsque toutes les réjouissances de la noce furent passées, le Comte Garcia Fernandez & tous les Princes & grands Seigneurs retournent chez eux, laissant Ruy Velasquez & Gonçalo Gustos avec quelques autres Cavaliers à Burgos, pendant que Doña Lambra va à Barbadillo, accompagnée de plusieurs Dames, & des sept Infans. La Concorde & la Piété, que la Paix a rappellées, mettent fin à toutes les réjouissances, & paroissent à la porte du Palais avec des vestemens & des marques qui les font connoistre.

On voit dans le douzième dessein Gonçalo Gomez baignant son faucon dans le bassin d'une fontaine, & recevant le coup d'un concombre ensanglanté, comme je vous ay dit. Doña Lambra paroist à la porte du Chasteau, accompagnée de l'Envie, qui semble luy inspirer cette action.

L'estampe qui suit représente les sept Infans, qui animez par la Vengeance & par la Fureur, tuënt

aux pieds de Doña Lambra, l'esclave qui avoit frappé Gonçalo Gomez.

Dans le quatorzième desseïn, on voit l'entrée d'un Palais tendu de deuil, & un cercueil tendu de drap noir, dans lequel on suppose le corps de cét esclave assassiné. Doña Lambra est assise auprès, laquelle voyant arriver son mari, luy fait ses plaintes. Ruy Velasquez attendri par les larmes de sa femme, promet de la satisfaire. A costé de luy sont la Colere & la Vengeance qui l'accompagnent.

Le quinzième sujet represente comme Ruy Velasquez ayant fait venir Gonçalo Gustos, sous prétexte de quelques affaires importantes qu'il veut luy communiquer, feint d'oublier tout ce qui s'est passé, & de vouloir entretenir la paix avec luy & ses enfans. Gonçalo Gustos, accompagné de la Piété, fait des excuses pour ses enfans, & promet à Ruy Velasquez qu'ils luy feront toute sorte de satisfaction. Ils paroissent à cheval dans le lointain. Pour Ruy Velasquez, il a auprès de luy la Vengeance & la Fraude, l'une tenant un poignard, & l'autre ayant un masque devant son visage.

Dans l'estampe qui suit, Ruy Velasquez donne à Gonçalo Gustos une lettre pour rendre au Roy de Cordoüe. Ils sont encore accompagnez, l'un de la Vengeance & de la Fraude, & l'autre de la Piété.

Je vous ay dit tantost que Gonçalo Gustos estant arrivé à Cordoüe, rendit au Roy une lettre, par laquelle Ruy Velasquez mandoit à ce Prince:

de le faire mourir. On voit dans la dix-septième estampe le Roy More, assis sur des carreaux, qui commande qu'on mette Gustos en prison. La sœur du Roy est présente, qui semble en avoir compassion. Derrière Gustos paroissent la Tristesse & la Crainte, représentées sous deux différentes figures. La première est une femme éplorée, ayant ses cheveux abbatus, & un serpent qui luy ronge le sein. La seconde, est un jeune enfant, qui joint les mains, & qui porte sur la teste un lièvre, symbole de la peur.

Dans la dix-huitième estampe, le Roy More envoie ses Capitaines, pour surprendre les sept Infans, & s'en saisir, comme Ruy Velasquez luy mandoit par sa lettre.

L'on voit dans la dix-neuvième estampe Ruy Velasquez accompagné de la Fraude & de la Vengeance, lequel parle aux sept Infans, pour les porter à le suivre à la guerre qu'il feint d'aller faire aux Mores.

Dans le sujet qui suit, le Peintre a tasché d'exprimer les présentimens qu'avoit Nuño Salido, du malheur dont les sept freres estoient menacez. Ce qu'il a représenté par l'observation qu'il fait du vol de quelques oiseaux, & par un secret instinct de prudence & de sagesse, qui semble luy estre inspiré par la Déesse Minerve, qui est debout devant luy, tenant sa pique & son bouclier. Les Infans regardent les oiseaux qui volent, & sans s'arrester aux avis de leur Gouverneur, ne laissent pas de sui-

vre leur chemin. Dans le ciel paroist la Nécessité, qui commande aux Parques de se haster de finir le fil de la vie des sept freres.

La vingt - unième estampe represente Ruy Velasquez dans son camp, assis sous une tente, lequel se plaint à Nuño, de ce que par ses mauvais pronostics il met la terreur dans son armée, & soutient que ce qu'il prend pour mauvais augure, ne regarde que les Mores. Cependant comme Nuño n'en demeure point d'accord, on voit dans la vingt-deuxième estampe Ruy Velasquez excité par la Vengeance & par la Fureur, lequel commande à ceux qui estoient auprès de luy de se défaire de Nuño; ce que Gonçalvo Sanchez voulant executer, il est luy-mesme tué par Gonçalvo Gomez. Ensuite de quoy les sept freres se retirent avec les deux cens Cavaliers qui les accompagnoient.

Alors m'estant arresté, Je crains, dis-je à Pymandre, que ce long recit ne vous devienne enfin ennuyeux. Car comme toute cette Histoire est representée en quarante planches, vous voyez qu'il en reste encore prés de la moitié à vous expliquer. C'est pourquoy, afin de ne vous pas lasser par un trop long discours, & par tant de différentes images, qui pourroient plûtoft fatiguer l'esprit que le divertir, je vous diray seulement en peu de mots, que les huit qui suivent representent tout ce qui se passa dans la campagne d'Ariavane, jusques à la mort des sept Infans. Et dans les autres qui restent, on voit comme le Roy More fait voir à Gonçalo

Gustos les testes des sept Infans & de leur Gouverneur : comme le pere transporté de douleur & de colere, s'estant faisi d'une épée, tuë neuf Mores en presence du Roy. On le voit ensuite assis sur un lit, & faisi de tristesse. La sœur du Roy est debout devant luy, qui le console.

Dans un autre sujet il parle à cette Princesse, & prenant congé d'elle, luy donne une bague, afin que l'enfant dont elle est grosse estant en âge, puisse l'aller trouver, & s'en faire connoistre. Après suit la naissance de cét enfant, qui fut nommé Mudara Gonçalez. On a representé le Roy son oncle qui le fait Chevalier, lorsqu'il eût atteint l'âge de douze ans. Comment sa mere, après luy avoir appris le nom de son pere, luy donne la bague qu'il avoit laissée pour s'en faire connoistre. De quelle maniere Gonçalo Gustos le reçoit chez luy. Comment le Comte Garcia Fernandez empesche Mudara de se battre contre Ruy Velasquez. De quelle sorte Mudara l'ayant poursuivi, le tuë, & fait mettre le feu dans son Chasteau. Enfin, l'on voit dans la derniere estampe comment Mudara receût le Baptesme, & avec luy les Mores qui l'avoient suivi.

Tous les sujets dont je viens de vous parler en peu de mots, sont traitez de la mesme maniere que les premiers ; cest-à-dire, avec des figures allegoriques, qui expriment les passions & les différens mouvemens de l'ame. Et c'est ce qui m'a donné occasion de rapporter cette Histoire plus amplement que je n'aurois fait, pour vous faire voir que le

Peintre voulant traiter son sujet d'une manière poétique, a cru pouvoir accompagner les principaux personnages d'autres figures qui servent à l'intelligence de l'Histoire, & qui en même temps luy donnent moyen d'embellir ses tableaux par des vestemens & des armes antiques qu'il mesle avec les habits & les armures propres & convenables au temps & aux personnes qu'il représente. Ce que l'on pourroit trouver à redire, c'est d'avoir meslé la Fable & les Divinitez Payennes dans des sujets Chrétiens. Car ni les Parques, ni Venus, ni Hymen ne doivent point avoir part dans nos cérémonies. Pour les autres figures qui représentent les Vertus ou les Passions, elles sont plus supportables, n'estant pas mises comme des Divinitez; mais comme des images symboliques dont les Peintres se sont toujours servis, & qu'on peut encore moins condamner dans une Histoire telle que celle-cy, qui tient un peu du Roman.

Après estre demeuré quelque temps sans rien dire, Je ne vous parleray pas davantage, poursuivis-je, des autres pièces que Tempeste a gravées. Le nombre en est si grand, qu'il y a peu de Graveurs qui en ayent laissé autant que luy.

CALLOT.

Je croyois, interrompit Pymandre, que JACQUES CALLOT fust celuy des Graveurs à l'eau-forte qui eust fait le plus d'ouvrages, & qui eust même excellé en cette sorte de travail.

Il est vray, repartis-je, que pour ce qui regarde la manière dont il a gravé les sujets qu'il a traitez,

on

on peut dire qu'il n'y a jamais eût personne qui l'ait égalé. Mais parce qu'il faut toujours mettre de la différence entre les Ouvriers, on peut dire que Tempeste a travaillé, non comme un simple Graveur, mais comme un Peintre qui dispoſoit avec beaucoup d'art les choſes qu'il repreſentoit, & qui dans ſa graveûre penſoit moins à ſe rendre agréable, qu'à paroître ſçavant, & à donner de l'expreſſion & de l'eſprit à ce qu'il figuroit. CALLOT.

Callot avoit une autre forte de genie : il n'entroit pas ſi avant dans la ſcience de la Peinture, & ne poſſedit pas une connoiſſance ſi générale de tout ce qui en dépend. Il avoit l'imagination nette, mais non d'une ſi grande étendue. Il ſ'eſtoit fait une pratique de graver aiſée & agréable ; & ayant aquis la véritable methode de bien coucher le vernis ſur le cuivre, & donner l'eau-forte à propos : il eſt certain que ce qu'il a fait eſt ſi net & ſi bien touché, qu'on ne peut rien ſouhaiter de mieux. Outre ſa belle manière de graver, il diſpoſoit agréablement ſes figures ; & quelque grande que fuſt la diſpoſition d'un ſujet, elles eſtoient toutes ſi bien ordonnées, que le grand nombre ne cauſoit aucune confuſion.

Comme c'eſtoit particulièrement dans les petites figures qu'il excelloit, on doit beaucoup eſtimer l'art & l'induſtrie dont il ſe ſervoit pour exprimer avec peu de traits tant de différentes actions qu'on voit dans les ſièges de villes & les camps d'armées qu'il a repreſentez. Tous ſes autres

CALLOT.

ouvrages sont traitez avec le mesme esprit. Il y a dans les plus serieux, un caractere de noblesse & de bienfiance ; & dans les piéces divertissantes, il a gardé une conduite & des expressions conformes à la qualité des sujets. C'est pourquoy tout ce qu'il a fait sera toujourns estimé, parce qu'il est malaisé d'arriver au point où il est parvenu, & que difficilement il se trouvera des personnes, non seulement qui le surpassent, mais qui le puissent égaler. Il faut pourtant faire cette différence de luy avec les autres Graveurs, que la prééminence qu'on luy donne, est renfermée dans la maniere singuliere dont il a traité les choses, & non pas dans l'art de Peinture où d'autres pourroient le surpasser.

Cependant, quoy - que Callot n'ait pas rang parmi les Peintres, il s'est signalé de telle sorte par l'excellence de ses ouvrages qui sont répandus par toute l'Europe, que sa réputation ne finira jamais.

Je sçay bien, dît Pymandre, qu'il estoit de Lorraine, & qu'il travailla à Paris, du temps que le feu Roy Louïs XIII. prit la Rochelle. Mais comme son merite est singulier, vous me ferez plaisir de me dire tout ce que vous sçavez de luy.

Il a paru pendant sa vie, repliquay - je, avec tant d'estime dans les lieux où il a esté, qu'il est bien juste que l'on parle encore de luy après sa mort, & qu'on laisse à la postérité son nom & ses actions avec celles des Artisans les plus fameux. Comme j'en ay esté assez instruit par des personnes qui l'ont

connu, & qui sont fort bien informées de toutes les choses qui regardent sa vie, je ne feray pas difficulté de vous faire part de ce que j'en sçay, d'autant plus que je feray bien-aise que vous connoissiez encore mieux cét homme illustre, dont la memoire ne peut estre assez chérie des honnestes gens.

Il nâquit à Nancy l'an 1593. Son pere se nommoit Jean Callot, Heraut d'armes de Lorraine & de Barois, & sa mere Renée Bruncault. Je ne vous dis point qu'il estoit noble de naissance, son grand-pere Claude Callot, Exempt des Gardes du corps du Duc de Lorraine, ayant esté ennobli par le Duc Charles II. en consideration des services qu'il luy avoit rendus dans les armées, & particulièrement dans une occasion où il donna des marques de sa fidélité & de son courage. La vertu de Jacques Callot & ses belles qualitez n'ont pas besoin d'estre relevées par sa noblesse, il a sceû se faire connoistre par son propre mérite; & comme le plus grand honneur des hommes ne consiste pas toujours dans le sang noble qu'ils ont receû de leurs ayeux, il luy sera assez avantageux d'estre considéré par luy-mesme. Aussi ne songea-t-il point à passer sa vie dans le repos & dans l'oïveté que cherchent d'ordinaire ceux qui se contentent des biens de la fortune, & des titres honorables que leurs peres leur laissent en mourant. Quoy-qu'il portast un nom déjà assez connu dans son pais, & qu'il fust d'une famille, qui dès l'an 1417. avoit possédé des Charges considerables sous les derniers Ducs de

CALLOT.

Bourgogne ; il ne se flata point d'une sote vanité, qui luy fit regarder comme trop bas & audeffous de luy, l'occupation & le travail où ses inclinations le portoient.

Dés sa plus tendre jeunesse il avoit donné des marques de l'affection qu'il avoit pour le dessein. Car lorsqu'il alloit aux écoles, il remplissoit ses livres de diverses figures ; & pendant tout le temps que ses parens le firent étudier, il n'avoit pas un plus grand plaisir que d'employer à dessiner les momens qu'il pouvoit prendre pour se délasser & pour se divertir. Enfin ayant souvent entendu parler des belles choses que l'on voit en Italie, il luy prit un desir si violent d'y aller, qu'encore qu'il n'eust qu'onze à douze ans, il résolut de sortir de la maison de son pere ; & sans pourvoir aux moyens de subsister pendant son voyage, il partit secretement, & prit le chemin de Rome. Le peu d'argent qu'il avoit fut bientost dépensé : de sorte que se voyant dans la nécessité d'en demander, il s'associa avec une troupe de Bohemiens qui alloient aussi en Italie ; & sans penser dans quelle compagnie il se mettoit, ni aux fatigues du chemin, ni à la vie honteuse qu'il menoit, il alla avec eux jusques à la Florence. Lorsqu'il y fut arrivé, il quitta sa compagnie. Un Officier du Grand Duc l'ayant veû par hazard, l'interrogea d'où il estoit, & ce qu'il faisoit ; & comme il avoit une physionomie agréable, il le prit auprès de luy, & l'envoya dessiner chez un Peintre nommé *Canta-Gallina*, qui estoit en repu-

tation, & qui s'appliquoit à la graveûre. Il en apprit CARLOTT. quelque chose pendant le peu de temps qu'il demeura chez son maistre: car ayant toujours un extrême desir de voir Rome, il le pressa si fort, qu'il luy permit d'y aller, & l'assista de quelque argent pour faire son voyage.

A peine fut-il arrivé dans Rome, qu'il rencontra des Marchands de Nancy qui le reconnurent, & qui sçachant la peine dans laquelle son pere & sa mere estoient, le contraignirent de s'en retourner avec eux, & le remenerent à ses parens.

Estant de retour, son pere l'obligea de reprendre ses études: mais comme il n'avoit nulle inclination aux Lettres, il les quitta, & retourna en Italie, ayant alors environ quatorze ans.

En passant à Thurin, il eût le déplaisir de voir encore son voyage interrompu: car il rencontra par les ruës son frere aîné, que son pere y avoit envoyé pour quelques affaires, lequel le remena encore une fois à Nancy.

Il ne faut pas s'étonner qu'un enfant à cet âge eust entrepris tous ces voyages avec si peu de reflexion des incommoditez qui luy pouvoient arriver; qu'il se fust mesme réduit à vivre & à voyager avec des miserables & des vagabonds la premiere fois qu'il arriva à Florence, puisque la passion de voir l'Italie, & l'amour de la Peinture luy faisoient faire ce que d'autres passions moins honnestes font souvent entreprendre à plusieurs personnes. Mais on peut admirer en luy la conduite de la Providence.

CALLOT.

divine, qui le conserva toujours de toutes sortes de dangers. Aussi ses parens regardoient comme un grand bonheur & une singuliere protection de Dieu, qu'il eust fait tous ses voyages sans aucun peril ; & luy-mesme a depuis avoué qu'il estoit obligé aux graces que Dieu luy avoit faites, de l'avoir conservé des mauvaises compagnies, & n'avoir pas permis qu'il fust tombé dans des débauches, comme il luy pouvoit arriver dans un âge si susceptible de mauvaises impressions. Aussi a-t-il souvent dit à ses amis, lorsqu'il leur racontoit les aventures de sa jeunesse, qu'en ce temps-là il demandoit toujours à Dieu dans ses prieres, de vouloir le conserver, & luy faire la grace d'estre homme de bien, le suppliant que quelque profession qu'il embrassast, il y excellast audessus des autres, & qu'il pust vivre jusques à quarante-trois ans ; ce que Dieu luy accorda en effet.

Estant de retour à Nancy pour la seconde fois, bien loin d'estre satisfait de ses voyages, & lassé des incommoditez qu'il avoit souffertes, les beautés qu'il avoit veûes à Florence & à Rome ne faisoient qu'augmenter le desir qu'il avoit d'y retourner. Il fit tant d'instances auprès de son pere, qu'enfin il luy permit de se satisfaire. Ayant obtenu son congé, il se rencontra heureusement que le Duc de Lorraine envoya un de ses Gentilshommes vers le Pape, lequel voulut bien que Callot allast à sa suite, & mesme en eût beaucoup de soin pendant tout le chemin.

Lorsqu'il fut arrivé à Rome, il s'appliqua uni- CALLOT.
quement à dessiner, faisant tout son possible pour
se perfectionner dans cette partie, comme la plus
nécessaire de toutes celles qui regardent la Peintu-
re. Quelque temps après, le desir luy prit d'ap-
prendre à graver au burin. Pour cet effet, il se mit
chez PHILIPPE THOMASSIN, qui estoit de
Troye en Champagne; mais qui s'estant marié à
Rome, y demeura le reste de ses jours, & y est
mort âgé de soixante dix ans. Quoy-qu'il ne fust
pas un des plus excellens Graveurs, il a nean-
moins fait quantité d'ouvrages, particulièrement
des sujets de devotion, d'après François Salviati,
Frederic Barroccio, François Vanni, & plusieurs autres
Peintres. Ce fut donc chez Thomassin que Callot
commença à manier le burin. D'abord il travailla
d'après les Sadelers qui estoient en reputation; &
après avoir copié aussi quelques pieces des Bassans
& d'autres Peintres, il se mit à graver les autels qui
sont à Saint Pierre, à Saint Paul, à Saint Jean de
Latran, & en d'autres Eglises, jusques au nombre
de vingt-huit. Ce ne sont pas de grands ouvra-
ges; mais l'on y découvre quel estoit l'esprit de
Callot, & comment il se fortifioit de plus en plus
dans la graveûre.

Lorsqu'il travailloit de la sorte avec beaucoup
de soin, & qu'il s'appliquoit à voir tout ce qu'il y
avoit de plus curieux & de plus beau dans Rome,
il fut obligé de quitter son maistre, qui eût quel-
que sujet de jalousie, à cause de la familiarité, peut-

CALLOT.

estre trop grande, que Callot, alors jeune & bien fait, avoit avec sa femme. Il résolut de sortir de Rome; & estant allé à Florence, il fut arresté à la porte de la Ville par un ordre du Grand Duc, qui vouloit estre informé du nom & de la qualité de tous les Estrangers qui arrivoient. Ayant déclaré ce qu'il estoit, il fut mené au Palais; & le Grand Duc, après l'avoir luy-mesme interrogé sur ce qu'il faisoit, l'obligea de demeurer à son service. Il luy fit donner une pension, & ce qu'on appelle *La parte*, avec un logement dans la mesme gallerie où travailloient quantité d'autres excellens Ouvriers. Trouvant ce petit establissement assez avantageux, il se mit à estudier avec beaucoup d'assiduité. Il alloit souvent voir *Canta-Gallina* son premier maistre; Alfonse Parigi, Peintre & Ingenieur; Philippe Napolitain, & Jacques Stella de Lyon, aussi tous deux Peintres, qui estoient alors à Florence; & ayant fait amitié avec eux, tâchoit de s'instruire de plus en plus, & de profiter de leurs avis. Il commença de graver une Vierge d'après André del Sarte; un *Ecce homo*, accompagné de plusieurs figures d'après Vannius. Long-temps auparavant il avoit gravé les miracles de l'Annonciade, qui sont au nombre de quarante pieces, & des moindres qu'il ait faites. Il grava encore plusieurs autres ouvrages d'après Perin del Vague, Vannius, Ventura Salimbeni, & quelques autres Peintres. Le Grand Duc luy ayant proposé de graver des batailles, & les victoires remportées par les Médicis,

dicis, il en fit jusques au nombre de vingt piéces, CALLOT. où il travailla avec beaucoup de soin. Il est vray qu'il y en a deux ou trois qui ne sont pas finies. Il grava aussi les sept pechez mortels en quatre feuilles, d'après Bernadin Pochet, Peintre Florentin : ce sont des meilleures choses qu'il ait faites au burin.

Pendant qu'il s'appliquoit à ces travaux, il rendoit toujourns ses visites à Alfonse Parigi & à *Canta-Gallina*. Le dernier avoit une pratique merveilleuse à bien dessiner à la plume, en grand & en petit ; & l'autre avoit gravé plusieurs Scenes de Comédies, des Balets & des Carousels representez devant le Grand Duc. A leur exemple Callot commença à dessiner en petit. Il eût pour cela un genie si heureux, qu'il ne mit guéres à les surpasser : aussi a-t-on veû dans la suite, comment il s'est rendu incomparable dans cette sorte de travail. Ce fut alors qu'il résolut de quitter le burin, pour s'appliquer entièrement à graver à l'eau-forte, en jugeant que c'estoit un veritable moyen de pouvoir mettre au jour, avec plus de facilité, de grandes ordonnances, & de produire beaucoup plus d'ouvrages, qui s'exécutant plus promptement qu'au burin, reçoivent aussi bien mieux l'esprit & le feu que l'Ouvrier leur inspire.

La première piéce qu'il fit, fut Saint Mansu Evesque de Thoul, qui ressuscite un jeune Prince, mort subitement en jouant à la paume. Dans l'estampe qu'on en voit, il y a plusieurs figures & un paysage où paroist dans l'éloignement le palais Epif-

CALLOT.

copal de la ville de Thoul. Comme il n'avoit pas encore une entiere pratique de l'eau-forte, cette piece est presque toute au burin : aussi est-il tres-important qu'un Graveur à l'eau-forte manie fort bien le burin, & sçache comment il faut couper le cuivre, afin de réparer les manquemens qui peuvent arriver par le défaut du vernis, de l'eau-forte, ou quelque autre accident, & aussi pour retoucher & pour donner plus ou moins de force aux endroits qui peuvent en avoir besoin ; & c'est ce que Callot sçavoit faire excellemment bien.

En ce temps-là, les Princes d'Italie estoient fort curieux de faire représenter des Comedies & des Balets avec des décorations de theatre magnifiques, particulièrement le Duc de Florence, qui entretenoit des Ingenieurs & Machinistes tres-sçavans, lesquels dans cette Cour s'aquitoient alors de ces entreprises mieux qu'en autre Cour de l'Europe. Le Grand Duc ayant voulu qu'on gravast de ces sortes de spectacles qu'il avoit fait représenter, Callot en fit six planches qui furent trouvées tellement au dessus de celles de *Canta-Gallina* & d'Alfonse Parigi, que le Duc de Florence ne voulut plus se servir dans ces occasions d'autre Graveur que de Callot : de sorte qu'il fit ensuite quatre pieces d'un Caroufel. Et comme quelque temps après on représenta encore à Florence une magnifique Comedie de Soliman, il en grava les décorations en six pieces, qui surpassent tout ce qu'il avoit fait auparavant, tant pour la conduite & l'intelligence

de l'Architecture, que pour la disposition & l'es- CALLOT.
 prit qu'on voit dans les petites figures. M. Vi-
 vot Contrôleur de la Maison du Roy, intelligent
 & curieux en Peinture, en a gardé long-temps tou-
 tes les études de la main de Callot, lesquelles le
 sieur Silvestre conserve presentement avec plusieurs
 autres desseins de cét excellent homme, qui grava
 ensuite une Tentation de Saint Antoine, d'environ
 quinze pouces de long. Cette estampe est rare, parce
 qu'on ne sçait ce qu'il fit de la planche, qui ne se
 trouve plus.

Il representa en quatre feuilles, les navires & les
 galeres du Grand Duc. Il fit, pour l'instruction
 des jeunes Peintres, un livre de Caprices, où dans
 chaque planche on voit le trait simple de la figure,
 & la figure finie. Il grava un paisage & trois dif-
 ferens sacrifices dans de petites ovales. Il fit un
 cartouche ou espee d'éventail, dans lequel il a re-
 presenté un Caroussel & des feux d'artifices, qui pa-
 roissent sur le fleuve d'Arne, qui passe au milieu
 de la ville de Florence. Il grava aussi un catafalque,
 & la cérémonie qui fut faite à Florence, par l'or-
 dre du Grand Duc, pour les obsèques de l'Empe-
 reur Mathias.

Entre les pieces qu'il fit en petit, on considere
 avec admiration le martyre des Innocens, à cause
 de la quantité de figures, & la délicatesse du tra-
 vail. Mais une des plus recherchées, & que l'on
 estime davantage, c'est la grande Foire qui se tient
 tous les ans à la Madone de l'Imprunette, à sept

CALLOT.

milles de Florence, où les habitans de l'Etat du Grand Duc & des autres lieux circonvoisins ne manquent point de se rendre. Callot n'avoit qu'environ vingt-sept ans lors qu'il en fit le dessein, où il representa, avec des expressions divertissantes & agreables, tout ce qui se passe à cette Foire. Il employa beaucoup de temps à graver cette planche, tant à cause du grand travail qu'il y a, que du soin qu'il prit à la bien faire. L'eau-forte ayant manqué en bien des endroits, il fut obligé d'en reparer les fautes avec le burin. Il en dédia les estampes au Duc de Florence Cosme de Médicis, lequel estant décedé peu de temps après, Callot commença de méditer son retour en Lorraine. Et comme le Prince Charles qui venoit de Rome le vit en passant à Florence, & luy promit, que s'il vouloit retourner à Nancy, il luy feroit donner de bons appointemens par le Duc Henry de Lorraine son beaupere, cela le fit encore plûtoft resoudre à quitter l'Italie; de sorte, que sans differer davantage, il se mit à la suite de ce Prince, & retourna en son pais.

Il fut receû de ses parens avec bien de la joye, & le Prince Charles l'ayant présenté au Duc de Lorraine, il en receût un accueil tres-favorable, avec une honneste pension, & promesse qu'il ne seroit pas moins considéré de luy qu'il l'avoit esté du feu Duc de Florence, pour la memoire duquel Callot avoit beaucoup de veneration.

Ses parens, pour l'arrester à l'avenir plus forte-

ment auprès d'eux, pensèrent à le marier ; & ayant CALLOT. jetté les yeux sur une jeune Demoiselle, nommée Catherine Kuttinger, qui tiroit son origine d'une noble famille de Marsal, la luy firent épouser en 1625. estant alors âgé de trente-deux ans. Il n'eût pas la satisfaction d'avoir des enfans de son mariage ; mais en récompense il eût l'avantage d'en produire un si grand nombre d'autres de son esprit & de sa main, lesquels ne mourront point, qu'on peut dire qu'il a laissé une postérité beaucoup plus glorieuse pour luy que celles que beaucoup de peres laissent après eux, dans des enfans, qui souvent ne leur font guères d'honneur.

Comme il avoit fait beaucoup d'études en Italie, & qu'il en avoit apporté un grand nombre de desseins, il s'en aidoit heureusement dans les ouvrages qu'il continuoit de faire.

Il fut le premier qui se servit du vernis dur, car avant luy les Graveurs à l'eau forte n'employoient que du vernis mol. Mais pendant qu'il estoit à Florence, ayant examiné le vernis des faiseurs de luts, & observé comme il se sèche & durcit promptement, il crut qu'il pourroit en faire un bon usage. En ayant essayé, il trouva qu'en effet il estoit beaucoup plus propre pour les ouvrages qu'il faisoit, que le vernis mol, tant parce que l'aiguille & l'eschope gravent plus nettement sur cette sorte de vernis, qu'à cause qu'on est plus assuré de ne le pas gaster, lorsqu'en travaillant on appuye la main dessus. Outre cela, on a l'avantage de n'y mettre

CALLOT.

l'eau-forte, que quand on veut, pouvant laisser six mois & un an tout entier une planche avec le vernis dessus sans y toucher. Ce qui ne se peut faire sur le vernis mol, où l'eau-forte ne mord pas, si on ne la met aussitost qu'on a gravé, ou peu de temps après.

On peut encore ajouster à ces considérations, que pour ce qui regarde l'Architecture, on tire des lignes beaucoup mieux sur le vernis dur, où toutes choses, comme j'ay dit, s'y gravent plus nettement. Il est vray que pour le paysage qui se doit toucher d'une manière libre & facile, il paroist plus moëlleux & moins sec, lorsqu'on se sert du vernis mol.

Toutes ces raisons firent que dans la suite Calot ne se servit plus que du vernis dur; & comme les faiseurs d'instrumens en tenoient la composition fort secrette, il en apporta une assez bonne quantité, lorsqu'il revint en Lorraine, & en fit encore venir depuis, quand il en eut besoin. Mais ensuite Abraham Bosse a donné au public le moyen de le faire

Ce fut aussi, après avoir considéré le pavé du Dome de Sienne, fait par Duccio, qu'il se proposa de ne faire souvent qu'un seul trait, pour graver les figures, grossissant plus ou moins les traits, avec l'aiguille ou l'eschope, sans se servir de hacheures, voyant que dans les petites choses particulièrement cela faisoit un bon effet, & les representoit avec plus de netteté. En quoy il a esté imité depuis, non seulement dans de petites figures, &

par des Graveurs à l'eau-forte, mais dans de grandes ordonnances, & par des Graveurs au burin. CALLOT.

Les premiers ouvrages qu'il fit à son arrivée en Lorraine, furent les images de tous les Saints de l'année, au nombre de trois cens quatre-vingts-douze. Il regrava ensuite les Caprices qu'il avoit déjà faits à Florence; un autre Caprice de Pantalons & de Comediens, au nombre de vingt-quatre pièces, dont il avoit fait les desseins en Italie; un autre Caprice de Bossus, qui contient vingt-une pièces; un livre de douze pièces, représentant la Noblesse; un autre de Gueux, de vingt-cinq pièces. C'estoit dans les temps qu'il vouloit se délasser l'esprit, & souvent à la lumière de la lampe, qu'il travailloit à ces différentes fantaisies, choisissant des sujets extraordinaires & ridicules pour se divertir. Et comme il sçavoit que ce qui peut faire rire, se trouve toujours dans quelque difformité & dans quelque défaut, il jugeoit fort bien que l'unique moyen de divertir & de donner du plaisir à ceux qui verroient ses Caprices, estoit de marquer quelque chose de défectueux & de difforme; mais pourtant de le marquer d'une maniere qui ne fust pas défectueuse. C'est aussi ce qu'il a fait si parfaitement, qu'on a donné le nom de postures de Callot à toutes celles que l'on voit représentées.

Il fit ensuite deux livres d'Emblèmes: l'un à l'honneur de la Vierge, & l'autre au sujet de la vie solitaire & religieuse. Il regrava encore une fois la Foire de l'Imprunette, qu'il avoit faite à Florence.

CALLOT. & une autre plus petite, qu'on appelle la Feste de Village, que néanmoins quelques-uns veulent qu'il ait faite en Italie.

Mais je deviendrois ennuyeux, si je m'arrestois à vous dire tout ce qu'il grava à Nancy depuis son retour de Florence. Quand vous voudrez avoir le plaisir d'admirer l'abondance des pensées de cet excellent homme, la fertilité de son genie, & cet art admirable qu'il avoit à représenter en petit, des sujets tres-grands & tres-amples, vous pourrez considérer ce qu'il a gravé dans de petits ronds, concernant la Vie de la Vierge & la Passion de Nostre Seigneur.

Alors Pymandre m'interrompant, Il est vray, dit-il, qu'en considérant autrefois ces petits ouvrages de Callot, je les regardois comme l'effet d'un art consommé, & comme des pièces accomplies, admirant avec combien d'industrie il avoit réduit en petit, de si grands sujets.

Ce qu'on nomme la grande Passion, repris-je, est un ouvrage dont il avoit fait toutes les études à Florence. Il n'en a gravé que sept pièces, & l'on ne sçait par quelle rencontre ce travail est demeuré imparfait. Cependant l'on a à Paris la suite des desseins qu'il en avoit faits, & qui sont tous finis. Mais il seroit difficile, en les gravant, d'en conserver l'esprit & la beauté, & de ne les pas rendre fort différens de ceux que Callot a gravez.

Le Caroussel qui se fit à Nancy, & qu'il grava pour le Duc de Lorraine en dix pièces, & la grande

de ruë où ce Caroufel se fit, sont des ouvrages CALLOT, les plus beaux qui soient sortis de sa main.

Ce fut au sujet de ce Caroufel qu'il eût un différend avec un Peintre de Nancy nommé de R U E T, qui estoit nouvellement arrivé d'Italie. C'estoit un homme ambitieux & entreprenant, lequel ayant la faveur du Prince de Falsebourg, fils naturel du Duc Charles III. qui regnoit alors, estoit aussi fort considéré du Duc.

Il estoit riche, & on l'a veû à Paris avec un train & un équipage de grand Seigneur. Ses biens & sa faveur le rendant considérable, le rendoient aussi plus hardi à user de son credit, & vouloir s'attribuer une souveraine autotité sur tous ceux qui travailloient pour les divertissemens du Duc. Comme il prétendoit que ce fust d'après ses desseins que Callot gravast ses planches, & que Callot luy resistoit fortement, ne voulant rien faire que de son invention, ils eurent de grandes contestations : mais enfin il fallut que de Ruet cedast à Callot, qui demeura le maistre des desseins & de la gravûre de toutes ces sortes d'ouvrages qu'il fit pour le Duc de Lorraine.

Sa reputation se répandant par toute l'Europe, l'Infante des Pais-Bas le fit venir à Bruxelles, lorsque le Marquis de Spinola assiégeoit Breda, afin de dessiner le siège de cette ville; ce qu'il fit, & le grava ensuite. Ce travail qui est un des plus considérables qu'il ait faits, fut cause qu'il vint en France en 1628. où par l'ordre du Roy

CALLOT.

il alla dessiner le siège de la Rochelle & celui de l'Isle de Ré, qu'il vint graver à Paris, & fit six planches de chaque siège, comme il avoit fait du siège de Breda. Les six planches se joignent ensemble, & ne font qu'un seul sujet. Pendant qu'il s'occupoit à ce grand ouvrage, il ne laissoit pas d'en faire encore quelques autres plus petits, pour se délasser. Entre autres choses il dessina deux Veûës du Pont-neuf. Il grava aussi le Combat de Veillane, donné par le Marechal d'Effiat.

Après avoir achevé de graver le siège de la Rochelle & de l'Isle de Ré, & en avoir esté bien récompensé du Roy, il s'en retourna à Nancy, où il se mit à travailler plus qu'auparavant. Ce fut donc depuis son retour en Lorraine, qu'entre autres ouvrages il fit la Vie de la Vierge en quatorze pièces, le Martyre des Apostres, un livre de Fantaisies, & un autre de l'Art militaire. Il donna au public douze pièces du Nouveau Testament, l'Enfant prodigue, Moÿse qui passe la Mer Rouge, & les Miseres de la Guerre, en grand & en petit. Il y a dix-huit planches des premieres, & six planches des autres, qui sont des plus belles choses qu'il ait faites. Il grava aussi une Tentation de Saint Antoine, différente de celle qu'il avoit faite à Florence.

Je ne finirois point, si j'entreprendois de vous dire tout ce qu'il a fait; le nombre en est si grand, que j'aurois peine à m'en souvenir, car l'on compte jusques à treize cens quatre-vingts pièces, & il ne se trouve aucun Graveur qui en ait autant

fait dans l'espace d'une vie aussi courte qu'a esté CALLOT. la sienne. Il est vray que Tempeste a gravé jusques à dix-huit cens pièces; mais il a vescu plus long-temps, & tout ce qu'il a fait n'est pas également bien, ni d'une maniere aussi finie & agréable que ce qu'on voit de Callot. Si ce dernier ne fust point mort si jeune, il nous auroit laissé toute l'Histoire de l'ancien Testament, & le reste du nouveau qu'il méditoit de faire.

Lorsque feu Monsieur le Duc d'Orleans Gaston de France se retira en Lorraine, il luy fit graver plusieurs planches des monnoyes; & prenant plaisir à le voir travailler, il voulut qu'il luy montrast à dessiner. Pour cela, il alloit tous les jours avec le Comte de Maulévrier au logis de Callot, où il passoit deux heures de temps à dessiner. Le sieur Sylvestre a quarante-deux desseins à la plume de ceux que Callot faisoit alors pour Monsieur le Duc d'Orleans.

Le Roy ayant assiégé & réduit à son obéissance la ville de Nancy en 1631. envoya querir Callot, & luy proposa de représenter cette nouvelle conquête comme il avoit fait la prise de la Rochelle: mais Callot pria Sa Majesté, avec beaucoup de respect, de vouloir l'en dispenser, parce qu'il estoit Lorrain, & qu'il croyoit ne devoir rien faire contre l'honneur de son Prince & contre son païs. Le Roy receût son excuse, disant que le Duc de Lorraine estoit bienheureux d'avoir des sujets si fidelles & si affectionnez. Quelques Courtisans n'approuvant

CALLOT.

pas le refus qu'il avoit fait, dirent assez haut qu'il falloit l'obliger d'obéir aux volontez de Sa Majesté; ce que Callot ayant entendu, il répondit aussitost avec beaucoup de courage, qu'il se couperoit plutôt le pouce que de faire quelque chose contre son honneur, si on vouloit le contraindre.

Le Roy bien loin de souffrir qu'on luy fist aucune violence, le traita toujours fort favorablement; & pour l'attirer en France, luy fit offrir mille écus de pension, s'il vouloit s'attacher à son service. Callot remercia le Roy, assurant ceux qui luy parlerent qu'il seroit toujours prest d'employer les talens que Dieu luy avoit donnez à travailler pour la gloire de Sa Majesté; mais qu'il ne pouvoit quitter l'établissement qu'il avoit dans le lieu de sa naissance.

Toutefois comme dans la suite il vit le mauvais estat où la Lorraine fut réduite après la prise de Nancy, il faisoit dessein de se retirer à Florence avec sa femme, pour y vivre, & travailler en repos le reste de ses jours: mais sa mort renversa ses desseins. Quoy-qu'il fust fort réglé dans ses mœurs & dans sa maniere de vivre, il n'avoit pas une santé bien forte. Il estoit incommodé d'un mal d'estomac causé par son travail ordinaire, & par la fatigue qu'il avoit long-temps soufferte, en gravant toujours courbé. Aussi quelques années avant sa mort, il gravoit debout, & sur un chevalet, comme travaillent les Peintres.

Il regloit si bien son temps, que se levant d'af-

sez grand matin, il alloit aussitost avec son frere CALLOT. aîné se promener hors la Ville. Ensuite, après avoir entendu la Messe, il travailloit jusques à l'heure du disner. Incontinent après midy, il faisoit quelques visites, pour ne se pas mettre si-tost au travail, après quoy il reprenoit son ouvrage jusques au soir, ayant presque toûjours quelques personnes de ses amis qui le voyoient travailler, & s'entretenoient avec luy.

Cependant, soit que l'incommodité qu'il avoit soufferte dès sa jeunesse d'avoir l'estomac ployé, ou que quelque autre cause luy eust fait naistre une croissance de chair qui grossit dans son estomac, cét accident augmenta de telle sorte, qu'il en mourut le 28. Mars 1635. âgé de quarante-trois ans. Il fut enterré dans le Cloistre des Cordeliers de Nancy, au mesme endroit où ses parens avoient leur sepulture. Sa femme & son frere luy firent dresser une Epitathe, où il est peint à demi-corps sur une table de marbre noir. On voit son portrait gravé par Michel Lafne, qui le donna au public en 1629. estant alors âgé de trente-six ans, au dessous duquel est son éloge.

Depuis que Callot fut de retour à Nancy, après avoir achevé de graver le siege de la Rochelle & de l'Isle de Ré dont il avoit vendu les planches au sieur de Lorme Medecin de feu Monsieur le Duc d'Orleans, il envoya à Paris toutes les autres planches qu'il fit, à son ami ISRAEL HENRIET,

ISRAEL
HENRIET.

bitoit les estampes avec plusieurs autres qu'il avoit déjà eûes auparavant.

Israël estoit aussi natif de Nancy ; mais son pere, nommé Claude, estoit de Châlons en Champagne, & assez bon Peintre. C'est luy qui avoit peint les vitres de l'Eglise Cathedrale de Châlons, & qu'on estimoit beaucoup, tant pour le dessein, que pour le bel apprest des couleurs. On voit à Paris des ouvrages de sa façon. Il copia plusieurs fois un tableau d'André del Sarte, qui est en rond, où est représentée la Vierge, tenant le petit JESUS avec Saint Joseph & Saint Jean ; & ce qu'il a fait, est si bien copié, qu'il passe souvent pour original. En 1596. estant alors âgé de quarante-cinq ans, il fut appellé au service du Duc de Lorraine Charles II. qui par les bons traitemens qu'il luy fit, l'obligea de s'établir à Nancy, où il est mort, & enterré aux Cordeliers, dans le mesme Cloistre où Callot a eû sa sepulture.

Il laissa deux fils, dont l'un estoit Israel, qui apprit de luy les commencemens du Dessein, avec Jacques Callot, Bellange & de Ruet, dont je vous ay déjà parlé.

Israel estoit encore fort jeune, quand il alla à Rome, où il se mit à peindre sous Tempeste, avec de Ruet, des batailles & des chasses. Estant de retour en Lorraine, il demeura quelque temps à Nancy, puis vint à Paris travailler sous Duchesne Peintre, qui logeoit à Luxembourg. Le Poussin y demouroit aussi alors, qui ne faisoit que commencer

à peindre : mais il n'y fut pas long-temps, & s'en ISRAEL.
alla à Rome.

Israel s'estant étudié à dessiner dans la maniere de Callot, plusieurs personnes de qualité desirerent apprendre de luy cette sorte de travail à la plume, commode & agreable, principalement pour des campemens d'armée, & pour occuper ceux qui ne veulent dessiner que pour leur divertissement. Voyant qu'il en tiroit plus d'utilité qu'à faire des tableaux, il y donna tout son temps, & ensuite se mit aussi à debiter les ouvrages de Callot. Pendant que Callot demeura à Paris, ils logeoient ensemble au Petit-Bourbon. Et quand ils se separent, ils convinrent, comme je vous ay dit, que tout ce que Callot graveroit dorenavant, seroit pour Israel; ce qui fut executé ponctuellement. Car toutes les planches qu'il fit depuis son retour, vinrent entre les mains de son ami; & comme, après sa mort il s'en trouva deux qui n'avoient pas encore eû l'eau-forte, Israel l'a fit donner par Colignon, qui avoit esté disciple de Callot, & par lequel il fit ensuite graver à l'eau-forte dix païssages sur les desseins de son maistre. Ce Colignon a gravé plusieurs autres choses d'après Callot, & dans sa maniere.

Mais celuy qui l'a imité le mieux a esté ESTIENNE LABELLE de Florence. Son pere estoit orfevre, & luy-mesme avoit aussi commencé à travailler d'orfevrie. Il la quitta pour s'appliquer entierement à la Graveure. *Canta-Gallina* fut son pre-

LABELLE.

mier maistre. Après avoir gravé beaucoup d'ouvrages à Rome & à Florence, il vint à Paris en 1642. à la suite d'un Resident de Florence. Lors qu'il eût demeuré quelque temps à se divertir, voyant qu'il commençoit à manquer d'argent, il se mit à travailler, & fit un livre de combats de mer & de batailles, qu'il porta chez un Marchand de la ruë Saint Jacques nommé Chartres : mais n'ayant pu convenir du prix, Colignon & un nommé Goyrand luy conseillèrent d'aller trouver Israel pour lequel ils travailloient, ce qu'il fit; & luy ayant fait voir son ouvrage, il en receût plus qu'il n'en demandoit, & ensuite continua de graver pour luy.

Comme Israel Sylvestre, neveu d'Israel Henriet, arriva de Rome, & qu'il travailla aussi pour son oncle, il fit amitié avec Labelle, & logerent ensemble. Peu de temps après Labelle fut envoyé par le Cardinal de Richelieu pour dessiner la ville d'Arras, & représenter comme elle fut assiegée & prise par l'armée du Roy en 1640. ce qu'il grava après estre de retour à Paris. Il fit aussi un voyage en Hollande, où il pensa gaster sa belle maniere de graver, en voulant imiter celle de Rimbrans; mais on la luy fit bientôt quitter, pour reprendre celle de Callot qu'il avoit toujours suivie.

Lors que l'Ambassadeur de Pologne vint en France pour le mariage du Roy de Pologne & de la Princesse Marie, Labelle dessina l'entrée & la magnifique cavalcade des Polonois. Comme l'ouvrage
estoit

estoit trop grand, il n'entreprit pas de la graver, LABELLE.
ainsi qu'il avoit fait autrefois à Rome celle que
l'Ambassadeur de Pologne y fit sous le Pape Ur-
bain VIII. en 1633.

Durant dix ou douze ans que Labelle demeura
à Paris, il fit quantité d'ouvrages tant pour Israel
Henriet que pour d'autres particuliers.

Le sieur Hesselin Maistre de la Chambre aux
Deniers luy fit faire plusieurs desseins, entre au-
tres un livre entier de Balets & de Mascarades,
qui est à Versailles, avec les autres livres du Cabi-
net du Roy.

Ses affaires domestiques l'ayant obligé de retour-
ner à Florence, il y fut favorablement receû du
Grand Duc, dernier mort, qui luy donna une pen-
sion. Pendant le reste de sa vie, qui fut assez lan-
guissante: il ne laissa pas de faire plusieurs ouvra-
ges, entre autres, des sujets de balet à cheval pour
le Duc de Modene. Après avoir long-temps souf-
fert de grands maux de teste, il mourut vers l'an-
née 1664. Israel Henriet estoit mort dès l'an 1661.
& comme Israel Sylvestre son neveu, & seul heri-
tier, posseda après sa mort tous les desseins & les
planches que son oncle avoit eûes de Callot & de
Labelle, il acheta ensuite tout ce que la veuve
Callot avoit à Nancy, & quelques autres plan-
ches que Labelle avoit faites depuis son retour à
Florence; & c'est en étudiant les originaux de ces
excellens Graveurs, & sur leur exemple que le sieur
Sylvestre qui montre à dessiner à Monseigneur le

178 VII. ENTRETIEN SUR LES VIES

Dauphin a si bien formé sa maniere, qu'on voit des pieces de luy qui ne cedent à nulle autre.

JEAN LE
CLERC.

Mais revenons à nos Peintres. JEAN LE CLERC de Nancy estoit du temps de Callot, & peignoit pour le Duc Henry de Lorraine. Il avoit demeuré plus de vingt ans en Italie, & travaillé long-temps sous Charles Venitien, duquel il avoit si bien pris la maniere, qu'il a fait des tableaux qui ont passé pour estre de la main de son maistre. Il aqut tant d'estime à Venise, qu'il y fut fait Chevalier de Saint Marc.

On voit à Nancy plusieurs tableaux de sa façon, particulièrement dans l'Eglise des Jesuites. Il peignoit avec beaucoup de facilité. Il mourut en 1633. âgé de quarante-cinq à quarante-six ans.

ROTHAMER.

Je vous ay déjà parlé de JEAN ROTHAMER, de Munic en Baviere, qui avoit travaillé sous le Tintoret. Après avoir long-temps demeuré en Italie, il retourna en Allemagne. Il faisoit assez bien les petites figures.

VARIN.

Dans ces temps-là VARIN, originaire d'Amiens peignoit à Paris. Il a fait le tableau du grand Autel des Carmes Déchauffez, proche Luxembourg. le Poussin avoit travaillé sous luy.

BLANCHART.

JACQUES BLANCHART estoit alors en grande reputation pour la beauté de son coloris, & sa maniere de peindre, fraische & agreable. Il estoit né à Paris au mois de Septembre 1600. Sa mere avoit un frere nommé Nicolas Boller, qui estoit Peintre: ce fut de luy que Jacques Blanchart estant

fort jeune, apprit les commencemens de la Peinture. Il n'avoit pas fait encore un grand progrès, lors qu'âgé de vingt ans il sortit de Paris, pour aller en Italie. Estant arrivé à Lyon, il s'engagea avec un Peintre nommé Horace le Blanc. Pendant deux ou trois ans qu'il travailla sous luy, il se fortifia beaucoup dans la pratique de son art. Horace ayant esté appellé par le Duc d'Angoulesme pour peindre la gallerie de sa maison de Gros-Bois, à quatre lieues de Paris, Blanchart qui n'avoit pas voulu le suivre, demeura encore quelque temps à Lyon pour achever des ouvrages que son maistre avoit commencez : de sorte qu'il n'arriva à Rome qu'à la fin d'Octobre 1624. avec son frere qui l'estoit allé joindre à dessein d'embrasser la mesme profession. Après avoir sejourné dix-huit mois à Rome, il passa à Venise, où touché de la beauté des tableaux qu'on y voit, particulièrement de ceux du Titien, il resolut d'en faire toute son étude. Il demeura deux ans à Venise, pendant lesquels un noble Venitien le fit travailler dans une maison qu'il avoit à la campagne. Mais comme il se vit mal recompensé des tableaux qu'il avoit faits, il quitta Venise, & passa à Turin, où il s'arresta quelque temps. Ensuite ayant resolu de revenir en France, il se rendit à Lyon, où ses amis l'obligerent à faire quelques ouvrages. Il fit le portrait d'Horace le Blanc, sous lequel il avoit peint avant que d'aller à Rome. Horace fit aussi celuy de Blanchart. Cependant comme ses parens souhaitoient de le

BLANCHART.

voir, il revint à Paris. Aussitost qu'il commença à travailler, sa maniere de peindre fut si agreable à tout le monde, que chacun voulut avoir quelque chose de sa main. Il fit pour la Communauté des Peintres un Saint Jean dans l'Isle de Pathmos; & pour un Convent de Religieuses de la ville de Cognac en Gascogne, une Assomption de la Vierge. Ces deux tableaux furent les premiers qui luy acquirent l'estime des sçavans. Ensuite il travailla à plusieurs autres ouvrages. Il peignit pour le sieur Barbier une petite gallerie dans la maison qui appartient aujourd'huy au President Perault. Et ensuite pour Monsieur de Bullion Surintendant des Finances, une gallerie basse, où il representea les douze mois de l'année, sous des compositions de figures grandes comme nature. On voit dans l'Eglise de Nostre Dame un tableau de la descente du Saint Esprit, qui fut presenté un premier jour de May. Il a fait quantité de Vierges à demi-corps; & comme il sçavoit leur donner des expressions fort agreables, plusieurs personnes estoient bien aises d'en avoir de sa main. Il estoit dans la vigueur de son âge, & recherché de tout le monde, lors qu'il fut attaqué d'une fievre avec une fluxion sur la poitrine dont il mourut âgé de trente-huit ans. Il fut marié deux fois, & eût de sa premiere femme un fils & deux filles. Le fils embrassa de bonne heure la profession de son pere, dans laquelle il travaille aujourd'huy avec estime. Le pere ne vescu que quinze mois avec sa seconde femme,

& n'en eût point d'enfans. Il se plaisoit beaucoup à peindre des femmes nuës, & avoit une si grande facilité à les bien représenter, qu'on luy a veü peindre une figure entiere grande comme nature, en deux ou trois heures de temps. Sa partie principale estoit la Couleur. BLANCHART.

Comme je cessay de parler, J'ay veü plusieurs fois, dît Pymandre, la gallerie basse de l'Hostel de Bullion; mais il y en a une audessus qu'on estime aussi beaucoup. Elle est, repartis-je, de la main de Vouët. L'on peut dire que ces deux hommes qui ont travaillé en mesme temps, & de manieres bien différentes, ont esté d'excellens Peintres, & qu'ils ont beaucoup contribué à remettre en France le bon goust de la Peinture, & à élever cét Art au point où il est aujourd'huy. Car lorsqu'ils revinrent d'Italie, ils firent voir des tableaux d'une maniere toute autre que celle dans laquelle l'on estoit alors tombé en France; & comme ils se servoient heureusement des connoissances qu'ils avoient acquises, on decouvroit dans leurs ouvrages des marques du bon goust que l'on doit chercher dans la Peinture.

SIMON VOUËT arriva à Paris en 1627. Et VOUËT. comme il y vint par l'ordre du Roy, avec la qualité de son premier Peintre, il entra tout d'un coup dans les grands emplois, & fut suivi de tous les Peintres qui vouloient travailler, & des jeunes gens qui cherchoient à s'instruire. Il estoit de Paris. Son pere, nommé Laurent, estoit un Peintre assez me-

VOUËT.

diocre, sous lequel néanmoins il avoit appris les principes de la Peinture. Mais son genie le portant à considérer luy-mesme la Nature, & à observer les ouvrages des meilleurs maistres, il se rendit si capable que dès l'âge de quatorze ans il fut choisi pour aller en Angleterre faire le portrait d'une Dame de grande qualité, qui estoit sortie de France pour se retirer à Londres.

Quelques années après, Monsieur de Harlay Baron de Sancy, nommé par le Roy pour son Ambassadeur à Constantinople, le mena avec luy, avec intention de luy faire peindre le Grand Seigneur. Comme la chose n'estoit pas aisée à exécuter, à cause de la difficulté qu'on a de le voir, Vouët qui n'avoit pas alors plus de vingt-un an, eût besoin de toute la force de son imagination & du secours de sa memoire, pour se bien aquiter de sa commission; car il ne le put voir qu'une seule fois, lors qu'il donna audience à l'Ambassadeur. Cependant il l'observa si bien pendant ce peu de temps, qu'estant de retour il en fit un portrait si ressemblant, que Monsieur de Sancy, & tous ceux qui avoient veû le Grand Seigneur en furent très-satisfaits. Il fit encore plusieurs autres portraits pendant un an qu'il demeura à Constantinople, après quoy il partit de Pera au mois de Novembre 1612. & arriva à Venise avec des lettres de recommandation pour les Ambassadeurs & les Ministres de Sa Majesté qui estoient en Italie, desquels il fut fort bien receû.

Ayant sejourné à Venise jusques à la fin de l'année 1613. il alla à Rome. A peine avoit-il commencé d'y travailler, que le Roy Louïs XIII. informé par la Reine sa mere, à qui on avoit fait connoître les belles dispositions de Vouët, le gratifia d'une pension de quatre cens francs, pour faciliter ses études. Et comme il se perfectionnoit de jout en jour, le Roy augmenta aussi de temps en temps sa pension. Il fit un voyage à Gennes en 1620. où il travailla pendant un an pour les Seigneurs Doria, & pour quelques autres personnes. Estant de retour à Rome, il fut élu Prince de l'Academie de Saint Luc en 1624. Cette élection fut en partie cause de la mort de l'Antiveduto. Car ayant esté depossédé par la brigue du Padoûan & d'autres ses ennemis, qui firent connoître qu'il avoit dessein de donner à une personne de qualité le tableau de Saint Luc fait par Raphaël, & mettre en sa place une copie qu'il avoit faite : cette fâcheuse affaire le toucha si sensiblement, que le chagrin qu'il en eût, abregea ses jours, & mourut environ deux ans après âgé de cinquante-cinq ans. Ce n'estoit pas un Peintre dont les ouvrages fussent assez considerables pour vous en parler; il s'estoit seulement mis en credit, parce qu'il avoit de l'esprit, & qu'il peignoit assez bien une teste.

Mais pour revenir à Vouët. En 1626. il épousa sa premiere femme, nommée *Virginie di Vezzo Velletrano*. Elle estoit jeune & intelligente dans la

VOUËT.

Peinture, dont elle faisoit profession par les soins que Vouët en avoit pris.

Pendant près de treize ans qu'il demeura à Rome il fit plusieurs tableaux. Vous avez veû celuy qui est dans l'Eglise de Saint Pierre, au grand Autel de la Chapelle où les Chanoines font tous les jours l'Office; comme aussi ce qu'il a peint à Saint Laurent *in Lucina*.

Le Roy ayant résolu de se servir de luy, tant pour les Peintures necessaires à faire dans ses Maisons Royales, que pour la conduite des patrons de Tapisserie auxquels Sa Majesté vouloit que l'on travaillast; Monsieur de Bethune alors Ambassadeur à Rome eût ordre au commencement de l'année 1627. de le faire partir pour venir en France; ce qu'il fit avec sa femme & une petite fille qui n'avoit encore que quatre mois. Il amena aussi avec luy le pere & la mere de sa femme. Le pere nommé *Pompeo di Vezzo* demeura malade à Orleans; & Vouët ayant pris les devans, & cheminé avec plus de diligence, arriva à Paris le 25. Novembre. Il fut favorablement receû du Roy & de la Reine sa mere qui vouloit le faire travailler à Luxembourg. On luy donna un logement dans les galleries du Louvre, où le President de Fourcy Surintendant des Bastimens l'installa.

Lors qu'il eût donné ordre à ses affaires, il fit venir sa femme & le reste de sa famille, qui estoit demeurée à Orleans pour avoir soin de son beau-pere,

pere, qui mourut peu de temps après y estre arrivé. VOUËT.
 Vouët avoit aussi amené avec luy deux de ses Eleves; l'un nommé Jacques l'Homme, de Troye en Champagne, & l'autre Jean Baptiste Molle, Italien. Il commença à faire pour Sa Majesté des desseins de Tapifferie qu'il faisoit executer, tant à huile qu'à détrempe. Bien qu'il s'occupast encore à d'autres grands ouvrages, il ne laissa pas d'employer un temps considerable à faire des portraits, parce que le Roy prenant plaisir à le voir travailler, luy faisoit faire ceux de plusieurs Seigneurs de la Cour, & des Officiers de sa Maison, lesquels il representoit au pastel. Cette sorte de travail estant propre & assez prompte, Sa Majesté voulut que Vouët luy apprist à dessiner & à peindre de cette maniere, afin de pouvoir se divertir à faire les portraits de ses plus familiers Courtisans. Le Roy s'y appliqua quelque temps, & y réussit si bien qu'on en voit qu'il a faits qui sont fort ressemblans.

Comme cela donnoit à Vouët une occasion favorable de voir souvent le Roy, il s'aquit par là les bonnes graces de Sa Majesté, qui l'honora de nouvelles gratifications, & augmenta ses gages. Les Ministres & les plus grands Seigneurs du Royaume vouloient avoir quelque chose de sa main. En 1632. il commença de peindre pour le Cardinal de Richelieu, la galerie & une Chapelle de son Palais à Paris, & une Chapelle en sa maison de Ruel. Il avoit déjà travaillé à Chilly pour le Mareschal d'Effiat, alors Surintendant des Fi-

Vouët. nances, & fait pour le President de Fourcy plusieurs ouvrages en sa maison de Chessy.

Pendant les années 1634. & 1635. il fit chez Monsieur de Bullion Surintendant des Finances cette grande galerie haute dont vous me parliez tantost, & un cabinet qui la separe d'avec la chambre. Ces lieux sont richement ornez, & l'on en peut regarder les tableaux comme des plus considerables que Vouët ait faits.

Il a representé l'Histoire d'Ulyssé dans la galerie. Il fit encore pour le mesme Surintendant quelques ouvrages de Peinture dans une galerie & dans un cabinet de son Chasteau de Videville.

En 1638. & 1639. il peignit pour Monsieur le Chancelier Seguier deux galleries & une Chapelle en son Hostel à Paris. Il fit aussi plusieurs tableaux & d'autres ornemens dans le Palais Royal pendant la Regence de la feuë Reine mere du Roy. Le nombre des tableaux qu'il a faits pour divers particuliers est trop grand pour me souvenir de tous. Il en envoya en Angleterre pour le Roy Charles I. tres-connoissant & amateur des beaux arts, lequel eust bien souhaité pouvoir attirer ce Peintre auprès de luy.

Il n'y a gueres d'Eglises, de Palais & de Maisons considerables à Paris qui ne soient ornées de ses ouvrages. Le tableau du grand Autel de Saint Eustache est de sa main, comme aussi celuy de Saint Nicolas des Champs. Il y en a à Saint Mederic, aux Carmelites de la ruë Chapon, aux Jesuites de

la ruë Saint Antoine, au Noviciat, & en plusieurs autres Eglises & Chapelles. Il a fait un grand nombre de Vierges, & avoit mesme un talent particulier pour les bien représenter.

Sa premiere femme estant morte au mois d'Octobre 1638. il en prit une seconde à la fin de Juin 1640. De la premiere il eût quatre enfans, deux filles & deux garçons. L'aînée des filles, née à Rome, a esté mariée à François Torteбат, Peintre; la deuxième, à Michel Dorigni, aussi Peintre. Le plus jeune des garçons a suivi la profession de son pere. Il eût de sa seconde femme trois enfans, dont il ne reste qu'un garçon. Les quatre enfans de son premier lit sont representez dans le revers d'une medaille où est le portrait de leur pere & de leur mere, que fit un nommé Bouthemy Orfévre, & tres-habile Sculpteur.

Vouët, après avoir vescu cinquante-neuf ans & près de six mois, mourut le 5. de Juin 1641. & fut enterré dans l'Eglise de Saint Jean en Grève.

Non seulement on luy est obligé, comme je vous ay dit, d'avoir fait revivre en France la bonne maniere de peindre; mais encore d'avoir fait un grand nombre d'Eleves, dont plusieurs se sont rendus considerables dans la Peinture & dans les autres professions qu'ils ont embrassées dépendantes du Dessen.

Son frere AUBIN VOUËT, qui s'estoit instruit sous luy en Italie, fut un des premiers qu'il forma dans sa maniere. Il a travaillé à Paris dans

Vouët. le Cloistre des Feuillans de la ruë Saint Honoré; & ensuite à Saint Germain en Laye dans la Chapelle, & en quelques autres lieux du Chasteau. Il mourut avant son frere, âgé de quarante-deux ans. Il eût encore un autre frere nommé CLAUDE, aussi Peintre. Charles Meslin dit le Lorrain, François Dupuis d'Auvergne, & Jacques l'Homme, que je viens de nommer, avoient étudié à Rome sous Simon Vouët. Le nombre de ceux qui ont travaillé sous luy est trop grand pour vous les nommer tous; neanmoins, vous ne serez peut-estre pas fasché que je vous en fasse remarquer quelques-uns que vous avez connus, & d'autres qui travaillent encore aujourd'huy avec reputation. Je vous en diray les noms sans ordre, & selon qu'il m'en souviendra. Noël Quillerié, dans les commencemens taschoit d'imiter son maistre; Nicolas Ninet & de l'Estain, qui estoient de Troye en Champagne; Remy Wibert Champenois; Henry Salé de Picardie; Charles le Brun de Paris, aujourd'huy premier Peintre du Roy. En 1631. François Perrier de Saint Jean de l'Aune, au retour de son premier voyage d'Italie, travailla sous Vouët; le Frere Joseph Feuillant avoit aussi peint sous Vouët, avant que d'aller à Rome, où il se noya dans le Tybre; Pierre Mignard de Troye en Champagne; Nicolas Chaperon de Chasteaudun; Charles Person Lorrain; Michel Corneille d'Orleans; Eustache le Sueur Parisien; Michel Dorigny de Saint Quentin; Charles d'Offin Lorrain; François Tor-

tebat de Paris; Jacques Belly de Chartres; Loûis VOUËT. Beaupere; Alfonse du Fresnoy de Paris. Quantité de jeunes hommes alloient apprendre sous luy à dessiner, comme Loûis du Guernier de Paris; André le Nôtre, Hanse, du Moustier, Valié, Lombard, Besnard, Vivot, Siccot, Nicolas Strabre, Perelle l'ainé, & plusieurs autres, dont je ne puis pas me souvenir, & que je n'ay pas connus.

Comme il faisoit faire des patrons de Tapisserie de toutes sortes de façons, il employoit encore plusieurs Peintres à travailler sous ses desseins, aux paisages, aux animaux, & aux ornemens. Entre ceux-là, je puis vous nommer Juste d'Egmont & Vandrissé Flamans; Scalberge, Pastel, Belin, Vanboucle, Bellange, Cotelle.

Sa premiere femme montra à dessiner à quelques Demoiselles; entre autres à une des filles du sieur Metheseau Architecte du Roy, & à la Demoiselle Stabre.

J'ay veû, comme vous pouvez croire, dît Pyramandre, plusieurs ouvrages de Vouët. J'en ay veû de diverses façons, & il me souvient du temps qu'il travailloit pour le Cardinal de Richelieu dans sa galerie, commencée par Champagne, pour lequel le Cardinal avoit alors plus d'inclination que pour Vouët. Mais sans vouloir nous flater, pour faire honneur à la Nation, comme ont fait ceux qui ont écrit des Peintres Etrangers, ni élever les uns au desavantage des autres; dites-moy, je vous prie, quels estoient les talens de ce Peintre.

VOUET.

Je vous diray franchement, repartis-je, que pour ce qui regarde l'invention, il n'avoit pas un genie facile & aisé; & j'ay mesme ouï dire à quelques-uns de ses plus sçavans Eleves qu'il ne pouvoit ordonner un Tableau sans voir le naturel. Ce n'est pas qu'il n'ait fait des dispositions de Figures assez agreables, parce qu'il cherchoit à imiter ce qu'il avoit veü de Paul Veronese; mais cependant il n'avoit pas un goust exquis dans les Ordonnances, non plus que dans le Dessein, quoy-qu'en certaines parties il ait esté assez correct. Il ignoroit la Perspective, & ne sçavoit ni l'union & l'amitié des Couleurs, ni l'entente des Ombres & des Lumieres. Ce qu'il y a de plus à estimer dans ses Tableaux, est la beauté & la fraischeur de son pinceau, qui paroist beaucoup dans ce qu'il a peint à l'Hostel Segulier, chez Monsieur de Bullion, & pour le Mareschal d'Aumont. Sa premiere maniere tenoit de celle du Valentin, & il a fait dans ce goust-là des Tableaux qui ont beaucoup de force. Mais ce que l'on peut dire le plus à sa gloire, c'est que les preceptes excellens de ce sçavant homme formerent d'habiles gens; & l'on reconnoist, comme je vous ay dit, que ce fut de son temps que la Peinture commença de paroistre icy avec un air plus beau & plus noble qu'elle n'avoit fait.

En France, comme en Italie, les Peintres & les Curieux estoient partagez sur les differentes manieres qui excelloient en ce temps-là. Les uns estoient pour le Dessein & les fortes expressions,

& les autres pour la couleur, & la douceur du pin-
 ceau. Cependant le gouft de tous en general estoit
 beaucoup meilleur qu'il n'avoit esté auparavant. VOUET.
 Car soit dans le dessein, soit dans la couleur, on
 estimoit la maniere d'Italie; & on n'estoit pas si
 passionné qu'on avoit esté pour les Peintures de
 Flandres, principalement pour celles qui ne trai-
 toient pas des sujets nobles, & qui ne representoient
 que des choses basses, quoy-qu' alors il y eust des
 Peintres qui s'appliquassent à ces sortes de compo-
 sitions avec beaucoup de soin.

Entre ceux qui avoient de la vogue dans les Païs-
 Bas, VOLFAR n'estoit pas des moindres, bien VOLFAR.
 qu'il ne se vist de luy que des choses de peu de
 merite. Vanmol estoit son disciple. Pour VAN-
BALE qui travailloit aussi alors, il peignoit tou- VANBALE.
 te sorte d'Histoires, mais veritablement d'une
 maniere assez commune, & tout-à-fait Flaman-
 de.

PIETRE NOEFS pere & fils, Hollandois, re- PIETRE
 presentoient des perspectives, & les faisoient avec NOEFS.
 beaucoup d'art, & le pere encore mieux que le fils.
 Il y avoit aussi STENUIX qui travailloit en pe- STENUIX.
 tit, & qui peignoit fort bien l'Architecture, par-
 ticulierement des nuits & des lieux obscurs éclai-
 rez par la lumiere du feu, ou de quelques flam-
 beaux. Il eût un fils qui fut Peintre, & qui suivit
 sa maniere. Il est vray que dans ces petits sujets ils
 n'ont pas laissé de faire des choses dignes d'estime,
 parce que les couleurs & les lumieres y sont fort

bien observées, & que le temps qu'ils ont mis à les faire mérite qu'on les considère.

Vous pouvez voir dans le cabinet de M. le Nostre un tableau d'un nommé STABEN, qui travailloit aussi en petit dans le mesme temps, dont la composition vous surprendra pour le grand travail qu'on y voit. Ce tableau n'est que d'une mediocre grandeur. Il represente la galerie d'un Curieux, dans laquelle sont disposez des cabinets, des meubles, mais sur tout plusieurs tableaux si delicatement faits & si finis, qu'on y voit distinctement tous les sujets qu'ils traitent, & qui cependant ne laissent pas d'estre diminuez de force & de teintes, selon leurs diverses situations & les degrez d'éloignement, avec une entente admirable.

Vers l'an 1640. BRAW Hollandois mourut lors qu'il estoit encore dans la fleur de son âge. Il peignoit ordinairement des preneurs de tabac, & des sujets d'ivrognerie: en cela il se peignoit luy-mesme, & faisoit l'image de la vie qu'il menoit. Les Flamans estiment beaucoup ses ouvrages. BOTS ou BOTTE qui faisoit assez bien le païsage, mourut vers le mesme temps.

Mais celuy de tous les Peintres de Flandres qui a eû le plus de reputation, a esté PIERRE PAUL RUBENS. Il estoit d'Anvers, & né d'une honneste famille. Son pere nommé Jean Rubens estoit Docteur en Droit, & exerça souvent dans sa ville la Charge d'Echevin, où l'on ne met que des personnes d'une capacité & d'une probité connue. Les guerres

guerres civiles qui troubloient les Païs - Bas , luy ^{RUBENS.} firent quitter sa Charge, & abandonner la ville d'Anvers pour se retirer à Cologne, où sa femme accoucha d'un fils le jour de Saint Pierre & Saint Paul; ce qui fut cause qu'on luy donna au baptesme les noms de ces deux Apostres. ^{L'an 1577.}

Si-tost qu'il fut en âge d'aller aux écoles, son pere ne manqua pas à le faire instruire avec beaucoup de soin. Il apprit si bien la Langue Latine, qu'en peu de temps il la parloit en perfection. Quelques années après, la ville d'Anvers ayant esté assiegée par le Duc de Parme, & reduite à l'obeissance du Roy d'Espagne, Rubens le pere resolut aussitost d'y retourner avec toute sa famille. Comme son fils estoit déjà assez grand & bien fait, la Comtesse de Lalain le demanda pour estre son page; mais il ne demeura pas long-temps auprès d'elle. L'occupation des pages, & leur maniere de vivre souvent licencieuse, n'estoient pas conformes aux nobles inclinations qui commençoient à paroistre en luy. De sorte qu'il sortit de chez la Comtesse; & son pere estant mort, Rubens témoigna à sa mere l'amour qu'il avoit pour la Peinture, & la pria de vouloir bien qu'il embrassast cette profession. Elle le mit auprès d'*Adam Van-Noort*, Peintre assez passable, mais dont l'humeur brutale & libertine ne plut pas à ce jeune homme. Il en sortit pour entrer chez *Otto Venius*, dont je viens de vous parler, lequel estoit en grande reputation, non seulement pour l'excellence de son pinceau, mais pour

RUBENS.

En 1600.

la conduite de sa vie & pour ses bonnes mœurs. Rubens profita des qualitez d'un si digne maistre, & après s'estre rendu tres-capable dans son art, resolut d'aller en Italie. Il estoit âgé de 23. ans lors qu'il partit d'Anvers. Comme il avoit esté bien élevé, & qu'il sçavoit de quelle maniere il faut vivre avec les gens de qualité, il trouvoit une entrée libre chez tous les Princes & les grands Seigneurs par où il passoit. Ayant esté favorablement receû de Vincent de Gonzague Duc de Mantoûë & de Montferrat, il s'attacha à son service. Ce Prince eût tant d'estime & d'affection pour luy, qu'il l'employa souvent à des commissions honorables. Il le choisit pour aller en Espagne vers Philippes III. luy presenter un superbe carosse avec un attelage de sept chevaux richement enharnachez, & plusieurs autres presens de grand prix. Rubens s'aquita si dignement de sa commission, que dès ce temps-là le Roy d'Espagne le considéra, & eût beaucoup d'estime pour luy. Le Duc n'en fut pas moins satisfait, & après son retour luy en donna des marques en plusieurs rencontres. Ce fut par son ordre qu'il alla à Rome, où il copia plusieurs tableaux. Il travailla aussi dans l'Eglise de Sainte Croix de Jerusalem, où il fit divers ouvrages de son invention. Ensuite estant passé à Venise, il étudia particulièrement après les ouvrages du Titien & de Paul Veronese. Estant de retour à Rome, il fit dans l'Eglise neuve des Peres de l'Oratoire, le tableau du grand Autel, & deux autres tableaux qui sont

aux deux costez du Chœur. La premiere pensée de RUBENS. l'un de ces tableaux se voit dans l'Abbaye de Saint Michel d'Anvers, où il en fit present à son retour d'Italie.

Au sortir de Rome il alla à Genes, & il y demeura plus qu'en aucun lieu d'Italie. Ce fut là qu'il fit quantité de portraits, & plusieurs tableaux, tant pour l'Eglise des P. P. Jesuites, que pour divers particuliers. Il s'appliqua aussi à l'étude de l'Architecture, levant les plans & les elevations des plus belles Eglises, & des Palais les plus considerables, qu'il fit graver depuis, & dont il mit au jour un Livre.

Pendant qu'il travailloit à Genes, il eût avis que sa mere estoit fort malade. Il partit en diligence pour se rendre auprès d'elle; mais il n'eût 1609. pas la consolation de la voir, car elle estoit déjà morte avant qu'il arrivast. La douleur qu'il en eût fut tres-grande; & pour y trouver quelque soulagement, il se retira dans l'Abbaye de Saint Michel, où éloigné du commerce du monde, il demeura quelque temps à étudier & à peindre.

Il avoit dessein de retourner à Mantoûë: mais il fut arresté, tant par l'Archiduc Albert, & par l'Infante Isabelle, qui vouloient se servir de luy, que par d'autres personnes de consideration qui luy proposoient plusieurs ouvrages. Ce fut ce qui le fit resoudre à s'établir en son país, & à épouser une Damoiselle nommée Elisabeth Brant, fille du

RUBENS.

sieur Brant Docteur en Droit, & Greffier de la ville d'Anvers. Il acheta une maison qu'il fit peindre par dehors, & qu'il orna par dedans de Statuës antiques qu'il faisoit venir d'Italie. Son cabinet estoit rempli d'agathes, de medailles, & d'autres raretez tres-riches : de sorte que sa maison estoit une des plus belles & des plus magnifiques de la Ville.

Comme il estoit d'une complexion vigoureuse & infatigable au travail, il s'occupoit continuellement ou à desliner, ou à peindre, ou à l'étude des bons Livres ; & mesme pendant qu'il peignoit, il se faisoit lire quelque Livre d'Histoire, de Philosophie, ou de Poësie. Cela remplissoit son esprit de belles notions, & luy donnoit une connoissance generale de quantité de choses qu'un excellent Peintre doit sçavoir. Aussi avoit-il un grand avantage pour s'instruire à fond sur toutes sortes de sujets, puis qu'il entendoit & parloit fort bien sept sortes de Langues ; ce qui le faisoit considerer de tout le monde, & mesme luy donnoit occasion de servir son Prince en plusieurs affaires importantes. Il peignit dans la ville d'Anvers en differens endroits. Il fit un tableau dans l'Eglise des Dominiquains, où il representa les quatre Docteurs de l'Eglise. Dans une des Paroisses, il peignit Nostre Seigneur qu'on éleve sur la Croix, & en plusieurs autres lieux il traita divers autres sujets. Ce fut en ce mesme temps, que par l'ordre de l'Archiduc, il alla à Bruxelles, où il fit quelques tableaux dans

son Oratoire, & qu'à son retour il entreprit ces RUBENS.
grands ouvrages qu'on voit dans l'Eglise des Jesuites d'Anvers. Il representa dans le tableau du grand Autel, Saint Ignace qui chasse le demon du corps d'un possédé. Et dans un autre il peignit Saint François Xavier, qui convertit les peuples des Indes à la Foy Catholique. Il fit encore divers autres tableaux dans la mesme Eglise.

Sur la fin de l'année 1620. la Reine Marie de Medicis estant de retour à Paris, voulant faire embellir son nouveau Palais de Luxembourg, resolut d'en faire peindre une des Galeries. Comme la reputation de Rubens estoit alors fort grande, il fut choisi pour un ouvrage si considerable.

La Reine envoya en Flandres, pour l'obliger de venir à Paris, où lors qu'il fut arrivé, & qu'il eût arresté les sujets qu'il devoit traiter, il commença par les desseins ou esquisses que j'ay autrefois veüs chez l'Abbé de Saint Ambroise; & ensuite il se mit à travailler aux grands tableaux.

Il y a si long-temps, interrompit Pymandre, que je n'ay esté à Luxembourg, que j'ay presque perdu le souvenir des tableaux dont vous voulez parler. Vous me ferez plaisir de m'en dire quelque chose, en attendant que je puisse un jour les voir encore avec vous.

Vous sçavez bien, repris-je, que c'est l'histoire de la Reine Marie de Medicis, qu'il a representée depuis sa naissance jusques à l'accommodement qui

RUBENS.

fut fait à Angoulesme entre elle & le Roy son fils, en 1620. Et parce que cette galerie est percée de costé & d'autre par des fenestres qui donnent sur le jardin & sur la cour, les tableaux sont placez contre les trumeaux & entre les fenestres. Ils ont neuf pieds de large sur dix pieds de haut. Il y en a dix de chaque costé, & un au bout de la galerie.

Dans le premier qui est en entrant & du costé du jardin, on voit les trois Parques qui filent la vie de la Reine en presence de Jupiter & de Junon, qui paroissent dans le ciel. Deux des Parques sont assises sur des nuages; & la troisiéme qui est à terre, tire le fil de la vie de la Princesse, que les deux autres filent.

Le second tableau represente la naissance de la Reine. On voit la Déesse Lucine tenant un flambeau, laquelle, après avoir rendu l'accouchement heureux, met l'enfant entre les mains d'une femme qui est assise, & qui la regarde avec admiration. Cette femme represente la ville de Florence. Il y a plusieurs figures symboliques, par lesquelles le Peintre a cru enrichir son sujet.

Ensuite voulant figurer l'éducation de la Princesse, il la represente fort jeune auprès de Minerve qui luy apprend à lire. D'un costé est un jeune homme qui touche une basse de viole pour signifier comme on doit de bonne heure enseigner à mettre d'accord les passions de l'ame, & dès la jeunesse regler toutes les actions de la vie, afin de ne

rien faire qu'avec ordre & mesure. De l'autre costé RUBENS. sont les trois Graces, dont l'une tient une couronne de laurier. Au dessus on voit Mercure le Dieu de l'Eloquence, lequel descend du Ciel. Il y a sur le devant du tableau plusieurs instrumens propres aux Arts liberaux; & dans le fond est un rocher percé d'une grande ouverture d'où sort de l'eau, & par où passe la lumiere qui éclaire les Graces, & répand un grand jour sur la beauté de leurs carnations. Il est vray que ces trois figures ne sont plus aujourd'huy telles qu'elles estoient autrefois, parce que depuis quelques années on les a couvertes de legers vestemens; & par des sentimens d'une modestie Chrestienne, on a cru devoir retrancher, non pas aux yeux des sçavans, mais au plaisir des sensuels, ce que l'Art avoit rendu de tres-accomplis dans les corps de ces trois Graces, qui assésurement estoient les plus beaux que ce Peintre ait jamais faits. On peut mesme regarder ce tableau comme un des principaux de la galerie, & où le Peintre a pris plus de soin.

Dans la peinture qui suit, on voit l'Amour & le Dieu Hymen representé par un jeune homme couronné de fleurs, & tenant un flambeau. Ils paroissent tous deux en l'air, tenant le portrait de la Reine qu'ils presentent au Roy Henry IV. Ce Prince est debout couvert d'armes tres-riches & tres-éclatantes. Il regarde avec plaisir ce portrait, dont l'Amour luy fait remarquer toutes les graces & les beautés. Une femme representant la France est debout

RUBENS.

auprès du Roy. Elle a un casque en teste ; son vestement est un manteau de couleur bleuë, semé de fleurs-de-lis d'or. En regardant ce portrait avec attention, elle semble solliciter le Roy à le bien considérer. Jupiter & Junon sont assis dans le Ciel sur un nuage ; & aux pieds du Roy, il y a deux petits Amours, dont l'un tient son casque, & l'autre son bouclier.

Le cinquième tableau représente le mariage de leurs Majestez, célébré à Florence au mois d'Octobre 1600. Comme la cérémonie se fit dans une Eglise, on voit à l'Autel le Cardinal Aldobrandin, Legat & neveu du Pape Clement VIII. Il est revêtu de ses habits Pontificaux. La Reine est devant luy couverte d'une robe blanche, enrichie de fleurs d'or, avec un voile sur la teste, & le Grand Duc son oncle, qui au nom du Roy l'épouse, & luy met un anneau au doigt. L'Hymen couronné de fleurs, & tenant un flambeau à la main porte la queue de la Reine. La Grande Duchesse, la Duchesse de Mantouë, & plusieurs autres Dames sont à sa suite. Entre les Seigneurs François, on reconnoist M. de Bellegarde & M. de Sillery.

On voit dans le sixième tableau la Reine qui arrive à Marseille. La France, sous la figure d'une belle femme couverte d'un manteau bleu, semé de fleurs-de-lis d'or, la reçoit avec joye. L'Evesque de la Ville vient au-devant d'elle avec le dais qu'on luy presente. La Renommée paroist en l'air qui sonne de la trompette pour annoncer l'arrivée de Sa
Majesté ;

Majesté; & aux bords de la mer on voit Neptune RUBENS. accompagné de Syrenes & de Tritons qui l'ont suivie.

Vous sçavez que ce fut le 3. Novembre de l'année 1600. que la Reine débarqua à Marseille, où le Roy avoit envoyé au-devant d'elle pour la recevoir le Duc de Guise Gouverneur de la Province, les Cardinaux de Joyeuse, de Gondy, de Sourdis, & plusieurs Prelats. Le Connestable de Montmorency, le Chancelier, les Ducs de Nemours & de Vantadour s'y trouverent avec la Duchesse de Nemours, la Duchesse de Guise, & sa fille Louïse, qui fut depuis la Princesse de Conty, & quantité d'autres Seigneurs & Dames qui accompagnerent la Reine à Lyon, où elle arriva le 2. Decembre. Le Roy n'y estoit pas, & ne s'y rendit que le 9. du mesme mois sur le soir, auquel jour le mariage fut accompli.

Dans le septième tableau le Peintre a représenté ce mariage d'une maniere poétique. Le Roy & la Reine, sous les figures de Jupiter & de Junon, sont peints dans le Ciel, assis sur des nuages. Derriere eux on voit le Dieu Hymen & plusieurs petits Amours qui portent des flambeaux allumez. Au dessous il y a une femme vestuë de pourpre: elle est assise dans un char tiré par des lions, & accompagné de deux Amours qui regardent en haut, & qui admirent les nouveaux mariez. C'est la ville de Lyon qu'on a voulu représenter par cette figure, qui est dans un char.

RUBENS.

La naissance du Roy Louïs XIII. arrivée à Fontainebleau le 27. Septembre 1601. fait le sujet du huitième tableau. C'est un des plus considerables qui soit dans la galerie, pour la belle expression de joye & de douleur qu'on voit sur le visage de la Reine qui regarde le Dauphin nouveau-né. Une femme representant la Justice le tient entre ses bras, & semble le donner comme en depost entre les mains du bon Genie, figuré par un jeune homme qui a un serpent autour de ses bras. Derriere le lit de la Reine est une autre figure d'un jeune homme, ayant des ailes au dos, & un air riant. Il souëtient une grande draperie attachée au tronc d'un arbre; & entre cette draperie & le Genie on voit une femme telle qu'on peint la Fortune qui tient un gouvernail. Apollon paroist dans le Ciel assis dans un char tiré par quatre chevaux.

Le Roy Henry IV. avant sa mort avoit projecté de grands desseins: mais avant que de rien entreprendre, il vouloit mettre le gouvernement du Royaume entre les mains de la Reine, & luy donner pour principaux Conseillers les deux premiers Officiers de la Couronne, sçavoir le Connestable & le Chancelier. C'est dans le nouvième tableau qu'on a figuré comme le Roy témoignant ses intentions à la Reine, luy donna l'Estat à gouverner. Ce que le Peintre a representé en peignant le Roy qui met entre les mains de la Reine un Globe d'azur semé de fleurs-de-lis d'or. Le jeune Dauphin est au milieu d'eux, & toute la Cour à leur suite.

Pour autoriser davantage la regence de la Reine, RUBENS. le Roy la fit couronner à Saint Denys le 13. May 1610. La ceremonie fut grande & magnifique. La Reine parut vestuë d'un grand manteau de velours bleu, tout semé de fleurs-de-lis d'or. Celuy de Madame fille aînée de France, & celuy de la Reine Marguerite avoient quatre rangs de fleurs-de-lis sur les bords. Les autres Princesses du Sang en demandoient trois, mais ne les purent obtenir. La Reine fut conduite à l'Autel par les Cardinaux de Gondy & de Sourdis pour estre sacrée & couronnée. Messieurs de Souvré & de Bethune portoient les pans de son manteau pour Monsieur le Dauphin & pour M. le Duc d'Anjou qui tenoit la place de M. le Duc d'Orleans alors malade. Le Prince de Conty portoit la Couronne, le Duc de Vantadour le Sceptre, & le Chevalier de Vendosme la Main de Justice.

La Princesse de Conty & la Duchesse de Montpensier portoient la queuë du manteau de la Reine. Le Cardinal de Joyeuse officioit; & ce fut luy qui après avoir sacré la Reine, luy mit la Couronne sur la teste. C'est ce moment-là que Rubens a représenté dans le dixième tableau, où l'on voit la Reine à genoux qui reçoit la Couronne. Le Dauphin vestu de blanc & la Princesse sa sœur sont à ses costez. La Reine Marguerite est derriere eux avec toute la Cour. Le Roy paroist à la fenestre d'une tribune, & quantité de Princes & de grands Seigneurs assistent à cette ceremonie.

RUBENS.

Ces dix tableaux remplissent le costé de la galerie qui donne sur le jardin. Au bout de la mesme galerie, & dans l'étenduë de sa largeur est un tableau qui contient deux actions, qui pourtant s'unissent si bien ensemble qu'elles ne font qu'un mesme sujet. C'est la mort du Roy, arrivée le Vendredy 14. May, & la regence de la Reine. Vous sçavez que par Arrest du Parlement elle fut déclarée Regente le mesme jour que le Roy fut malheureusement tué; & que le lendemain 15. de May elle alla suivie de tous les Grands du Royaume prendre seance au Palais, où le Roy Louïs XIII. son fils confirma ce qui avoit esté fait par l'Arrest du jour precedent.

La premiere action est représentée d'un costé du tableau. On voit le Temps qui enleve le Roy dans le Ciel, où il est receû entre les bras de Jupiter accompagné d'Hercule & de quelques autres Divinités. La Victoire est assise sur les armes de ce Monarque, ayant à ses pieds un serpent percé de coups. Elle a les mains jointes, & regarde le Roy. La seconde action paroist d'un autre costé, où l'on voit la Reine vestuë de deuil & assise sur un Trofne. Elle a auprès d'elle la Prudence, figurée par la Déesse Minerve; & en l'air est une femme tenant un gouvernail, laquelle represente la Regence. La France, sous la figure d'une femme affligée, & toute la Noblesse un genou à terre, rendent leurs profonds respects à la Reine, & luy donnent des marques de leur obéissance. Au milieu de tout le tableau sont

deux femmes, dont l'une tient la lance du Roy, où RUBENS. est attaché son casque; & une autre sous la figure de Bellone, qui se desespere, & s'arrache les cheveux.

Dans le douzième tableau qui est ensuite, & du costé de la cour, le Peintre a voulu représenter la conduite de la Reine, & le soin qu'elle prend du Royaume pendant sa regence: Comment elle surmonte tous les mouvemens de la rebellion, & les desordres de l'Estat, representez sous différentes figures monstrueuses. On voit les Dieux de la Fable différemment occupez pour assister la Reine. Apollon & Pallas sont à terre qui combattent contre ces sortes de monstres. L'un les attaque à coups de flèches, & l'autre les perce de sa pique, foulant aux pieds la Discorde, la Fureur, la Tromperie, & les autres vices qui se cachent dans les tenebres, & qui ne sont éclairés que des flambeaux qu'ils tiennent à la main, & d'une lumière qui environne Apollon, & qui les ébloût.

Les autres Divinités qui les secondent paroissent dans le Ciel sur des nuages. D'un costé est Saturne & Mercure; & de l'autre on voit Mars & Venus. Jupiter & Junon sont proche l'un de l'autre. Junon montre avec le doigt l'Amour qui conduit le globe du Monde, tiré par les colombes de Venus; & comme cette action est représentée dans l'obscurité de la nuit, on voit Diane dans son char qui éclaire le Ciel, & répand autour d'elle une foible lumière.

Le treizième tableau représente la Reine sur un

RUBENS.

courfier blanc. Elle a un casque sur sa teste: son habit est blanc, couvert d'un manteau de drap d'or. Elle a l'air du visage noble & fier tout ensemble, une contenance majestueuse & assêurée, & paroist comme victorieuse & triomphante après avoir appaisé tous les desordres du Royaume. On voit dans le Ciel qui est pur & serain la Victoire accompagnée de la Force & de la Renommée qui suivent la Reine.

Dans le quatorzième sujet on a peint l'échange qui fut fait le 9. Novembre 1615. des deux Reines de France & d'Espagne, Anne d'Autriche femme du Roy Louïs XIII. & d'Isabelle de France, femme du Roy d'Espagne Philippe IV.

Ces deux Princesses paroissent sur un pont richement paré qui fut dressé sur la riviere de Bidasso ou d'Andaye. Deux femmes vestuës de couleurs differentes, & representant la France & l'Espagne, se donnent & reçoivent mutuellement les deux nouvelles Reines. Elles sont suivies de la Noblesse de l'un & de l'autre Royaume. On voit en l'air plusieurs jeunes Amours qui tiennent des flambeaux, & qui semblent danser. Au milieu d'eux est la Felicité, sous la figure d'une femme qui répand des richesses sur les deux Reines. Le Dieu du fleuve est sur le devant accompagné d'un Triton qui sonne d'une conque, & d'une Nymphe qui presente aux deux Reines des branches de corail & des perles.

Vous sçavez bien que le Roy après sa majorité & son mariage ne laissoit pas de se reposer sur la

Reine sa mere de la conduite de l'Estat, & de l'ad-
 ministration des affaires; & que ce ne fut qu'après la RUBENS.
 mort du Marechal d'Ancre, qu'il pria la Reine me-
 re de trouver bon qu'il prist desormais en main le
 gouvernail de son Estat, afin d'essayer à le relever
 de l'extrémité où les mauvais conseils dont elle
 s'estoit servie l'avoit precipité, ainsi qu'il est porté
 en termes exprés dans la lettre qu'il écrivit aux Prin-
 ces éloignez de la Cour, & aux Gouverneurs des
 Provinces, le 24. Avril 1617. en leur donnant avis
 de la mort du Marechal.

Il semble que ce soit à ce sujet que les deux ta-
 bleaux qui suivent ayent esté faits. Car dans le
 quinzième on voit la Reine mere assise sur un trof-
 ne, vestuë d'un manteau Royal, & tenant des ba-
 lances. Minerve est à costé d'elle accompagnée de
 l'Amour qui s'appuye sur les genoux de la Reine.
 Tout proche il y a deux femmes, dont l'une porte
 les Sceaux, & l'autre une corne d'abondance.

D'un costé est un jeune enfant qui rit, & qui
 tient attachées l'Ignorance, la Médifance & l'Envie,
 que le Peintre a representées; la premiere, avec des
 oreilles d'asne; la seconde, sous la figure d'un Satyre
 qui tire la langue; & la troisiéme, sous la figure d'une
 femme fort maigre renversée à terre.

Parmi ces figures il y a d'autres jeunes enfans,
 dont l'un tire les oreilles de l'Ignorance, & foule
 aux pieds l'Envie. Dun autre costé paroist le Temps
 qui semble conduire la France dans des temps plus
 heureux.

RUBENS.

Dans le seizième tableau on voit le Roy sur un vaisseau dont il tient le timon que la Reine sa mere luy met entre les mains. Les Vertus sont représentées tenans les rames, & faisant aller le vaisseau ; & au haut des voiles est Pallas au milieu de deux étoiles qui représentent Castor & Pollux.

Parmi les succès les plus heureux, la Reine voulut aussi que le Peintre traçast une image de ses disgraces & de ses divers changemens de fortune. De sorte que dans le dix-septième tableau on voit comme elle se sauva de Blois pour se retirer à Loches, & de là à Angoulesme, où elle fut conduite par le Duc d'Epéron. Pour marquer de quelle maniere elle sortit du chasteau de Blois, on voit une des Dames de sa suite qui descend par une fenestre dans le fossé, comme avoit fait la Reine. La nuit est représentée sous la figure d'une femme qui couvre la Reine d'un grand manteau noir. A costé de cette Princesse est Pallas avec plusieurs personnes de qualité, & une suite de gardes qui l'environnent. Le Peintre a représenté le Duc d'Epéron qui la reçoit sur le bord du fossé, quoy qu'il ne fust pas present lors quelle sortit du chasteau de Blois, car il l'attendoit près de Montrichard avec soixante Cavaliers pour la conduire à Loches.

Dans le tableau qui suit, l'on a peint l'accommodement de la Reine mere du Roy. Cette Princesse est assise sur un trosne. A l'un de ses costez est le Cardinal de Guise, & de l'autre une femme vestuë d'une robe rouge & d'un manteau bleu, ayant

ayant un œil sur la teste, & tenant un serpent qui RUBENS luy entoure le bras. Cette figure apparemment represente la Vigilance : car l'œil ouvert aussi-bien que le serpent est le symbole de la vigilance des Rois. Dans Homere, Nestor avertit Agamemnon de veiller toujourns, & de ne s'endormir pas.

Le Cardinal de la Rochefoucault qui est peint dans le mesme tableau, montre par l'action qu'il fait, Mercure qui descend du Ciel, & apporte un rameau d'olive pour marque de la paix qui se traite.

Ensuite l'on voit Mercure qui conduit la Reine dans le temple de la Paix pour se reconcilier avec le Roy son fils. La paix paroist elle-mesme qui éteint le flambeau de la Guerre sur un amas de toute sorte d'armes, pendant que Mercure presente son caducée à la Reine. D'un costé l'on voit une des Furies qui se desespere, & la Fraude avec plusieurs autres vices qui sont abbatu & tourmentez de rage & de douleur.

Ce fut au chasteau de Coufieres près de Tours, appartenant au Duc de Montbazon, que se fit l'entreveüe & la reconciliation du Roy & de la Reine sa mere, le Mercredy 5. de Septembre 1619. & cela avec toutes sortes de demonstrations d'amour & de tendresse. C'est cette entreveüe que le Peintre a figurée. Le Roy paroist descendre du Ciel vers la Reine mere, qui est assise sur des nuages, où plusieurs petits Zephyrs semblent répandre par leurs haleines un air doux & plein d'amour. Proche de la Reine est representée la Nature mesme

RUBENS.

avec de petits enfans nuds; & dans une grande lumiere, on voit éclater l'Esperance sous la forme d'une belle femme vestuë de verd, assise sur le globe de la France. Plus loin est la Valeur, représentée par un jeune homme vestu d'une couleur rougeastre, lequel abbat l'hydre de la rebellion, & quantité de serpens qui paroissent morts, & enlancez les uns dans les autres.

Enfin dans le dernier tableau paroist le Temps qui découvre la Verité. Le Roy & la Reine mere sont assis dans le Ciel, & le Roy presente à la Reine une couronne de laurier qui environne deux mains jointes, & un cœur audessus. Le Peintre vraisemblablement a voulu marquer par là l'union parfaite & sincere de leurs Majestez.

Au bout de la galerie, au-dessus de la cheminée, la Reine est représentée tout debout sous les habits de Pallas; & audessus des portes qui sont aux deux costez, on a mis les portraits du Prince & de la Princesse ses pere & mere.

Ce fut environ l'an 1623. que Rubens acheva tous ces tableaux, & qu'il les posa dans la galerie. Tous les Peintres, dît alors Pymandre, sont si accoustumez à traiter des sujets profanes, qu'il s'en trouve peu, quelque sçavans & judicieux qu'ils soient, qui ne messent la Fable parmi les Histoires les plus serieuses, & les actions les plus Chrestiennes. Leur esprit rempli des idées de l'Antiquité payenne, & de l'étude qu'ils ont faite d'après les statues & les bas reliefs anciens, ne peut quasi rien

produire qui n'en reçoive l'impression & le caractère. Car, je vous prie, qu'ont affaire dans l'histoire de Henry IV. & de Marie de Medicis, l'Amour, Hymen, Mercure, les Graces, des Tritons, & des Neréïdes? Et quel rapport ont les Divinitez de la Fable, avec les ceremonies de l'Eglise & nos coustumes, pour les joindre & les confondre ensemble de la sorte que ce Peintre a fait dans les ouvrages dont vous venez de parler?

Vous touchez là un abus, luy repliquay-je, auquel on ne peut trop s'opposer; & c'est une des choses qu'il semble que Rubens devoit éviter plus qu'aucun Peintre, puis qu'il avoit beaucoup d'étude. Cependant, il est vray qu'il n'a pas employé comme il devoit tant de belles connoissances qu'il avoit aquises. Comme la pluspart du monde ne regarde les choses que dans l'estat qu'elles sont, & ne pense point à celuy où elles devroient estre pour estre bien, on applaudit trop facilement les hommes, mesme ceux qui se sont rendus plus considerables que les autres dans leur profession, sans faire reflexion aux defauts qui se rencontrent dans leurs ouvrages. Rubens possédoit beaucoup de belles parties, qui le faisoient estimer de tout le monde; & sa reputation estoit si grande, qu'ou auroit cru passer pour ridicule, ou pour ignorant, de censurer ses plus grands defauts. Aussi est-il vray que dans le temps qu'il travailloit, on n'estoit pas si difficile sur la bienfiance qu'on l'est aujourd'huy. Car vous sçavez qu'encore qu'on ait beaucoup de

RUBENS.

respect pour la memoire de ce grand homme, on ne laisse pas de regarder ses tableaux avec moins de prevention qu'on ne faisoit autrefois, & qu'en louant ce qui est digne de louange dans tout ce qu'il a peint, on ne dissimule plus les defauts qui s'y trouvent, & l'on remarque assez hardiment ce qui seroit necessaire dans ses ouvrages pour estre plus parfaits. Comme vous avez veû ce que l'on a écrit tres-avantageusement sur son sujet dans un livre de Conversations qui a esté donné au public, je ne m'étendray pas à vous parler des particularitez de la vie de ce grand homme, ni des beaux talens qu'il a eûs, que l'Auteur de ce livre a remarquez avec beaucoup de soin & d'éloquence. Que si l'amour qu'il a fait paroistre pour ce Peintre, au desavantage mesme de plusieurs autres des plus excellens, le rend suspect sur les choses qui regardent la Peinture: je ne vous diray rien qui ne soit conforme à ce qu'un autre Auteur étranger & desinteressé en a écrit avec beaucoup de jugement, selon le sentiment de tout le monde.

M. Bellori.

Il reconnoist que Rubens n'estoit pas un Peintre qui eust simplement une pratique de son art, mais qu'il avoit étudié avec une grande application tout ce qui peut estre necessaire à un homme de sa profession. Ce que l'on a bien connu par un Livre qu'il a laissé écrit & dessiné de sa main, où l'on voit qu'outre ses observations sur ce qui regarde l'Optique, les Proportions, l'Anatomie, & l'Architecture; il contient une recherche exacte des

actions de l'homme, lesquelles il a dessinées conformément aux plus belles descriptions qui se trouvent dans les meilleurs Poëtes. Il y a recueilli tout ce qui a rapport aux batailles, aux naufrages, aux jeux, aux passetemps, & à tous les effets que produisent les divers emplois de l'homme, & ses différentes passions. Il a extrait des ouvrages de Virgile & d'autres Auteurs plusieurs événemens qu'il a comparez aux Peintures que Raphaël & d'autres sçavans Peintres ont faites de ces mesmes événemens.

RUBENS.

A l'égard du Coloris qui est son principal talent, il travailla avec une liberté de pinceau tout-à-fait surprenante. Il se servit toujourns heureusement de l'étude qu'il avoit faite à Venise après le Titien, Paul Veronese, & le Tintoret, s'attachant à leurs maximes dans la conduite & la distribution des jours, des ombres, & des reflais de lumieres.

Cependant on ne peut pas disconvenir que Rubens n'ait beaucoup manqué dans ce qui regarde la beauté des corps, & souvent mesme dans la partie du dessein, son genie ne luy permettant point de reformer ce qu'il avoit une fois produit. Ainsi emporté par la rapidité de son naturel vif & impetueux, il ne pensoit pas à donner à ses figures ni de beaux airs de teste, ni de la grace dans les contours qui se trouvent souvent alterez par sa maniere peu étudiée. On voit que la pluspart de ses visages semblent estre tous formez sur une mesme idée qui ne les rend pas assez differens les uns des

RUBENS.

autres, & moins encore agreables & beaux; mais plûtoft des visages ordinaires & communs, de mesme que les proportions des corps qui s'éloignent fort de celles des antiques. Les vestemens ne sont point faits avec un beau choix; les plis n'en sont ni bien jettez, ni bien entendus, ni bien corrects. Cette grande liberté qu'il avoit à peindre fait voir en plusieurs de ses tableaux plus de pratique de pinceau, que de correction dans les choses où la Nature doit estre exactement representée, non seulement dans son dessein, mais aussi dans son coloris, où les teintes des carnations paroissent souvent si fortes & si séparées les unes des autres, qu'elles semblent des taches; & dans les reflais des lumieres, qui rendent les corps comme diaphanes & transparens. Et quoy-qu'il estimast beaucoup les antiques & les ouvrages de Raphaël, on ne s'apperçoit pas qu'il ait tâché d'imiter ni les unes, ni les autres. Au contraire, on peut dire qu'il s'en éloignoit si fort, que s'il eust copié les statuës d'Apollon, de Venus, ou les Gladiateurs, on ne les auroit pas reconnus, tant sa maniere de dessiner estoit differente de ce goust-là. Cependant comme il porta en Flandres la beauté du coloris des plus excellens Peintres Lombards, & qu'en effet il a fait quantité de grands ouvrages dignes d'estime, cela le mit en grande consideration pendant qu'il vescu, & merite bien qu'encore aujourd'huy on luy donne place parmi les excellens Peintres, non pas la premiere, de crainte que la possession dans laquelle plusieurs

autres se trouvent de marcher devant luy, ne le RUBENS. fist éloigner d'eux au-delà du rang qu'il doit legitime-
tiquement tenir.

Outre les tableaux qu'on voit de luy dans le Cabinet du Roy, il y en a encore à Paris chez plusieurs curieux : mais il s'en voit peu qui soient pareils à ceux de Monsieur le Duc de Richelieu, qui touché d'un goust & d'une affection particuliere pour les tableaux de Rubens, a fait une recherche & une dépense digne d'une personne de sa qualité, pour avoir de ce Peintre ceux qu'on estimoit le plus dans les Pais-Bas. De sorte que quand vous voudrez voir ce que Rubens a fait de plus considerable, vous pourrez, sans sortir de Paris, vous donner certe satisfaction, en visitant la galerie de Luxembourg, le Cabinet de Sa Majesté, & celuy de l'Hôtel de Richelieu. Dans ce dernier, vous y verrez la chute des Réprouvez, qui est un tableau d'onze pieds de haut sur six pieds de large; celuy de la chasse des lions; Susanne avec les deux vieillards; une Bacchante; la veüe de Cadix; la Magdelaine aux pieds de nostre Seigneur chez Simon le Pharisien; un bain de Diane; le Saint Georges, & quelques autres, égaux en merite, qui tous ont esté choisis comme les chefs-d'œuvres de cét excellent Peintre, & auxquels il n'y a eü que luy qui ait mis la main. Je ne vous en fais pas la description, parce qu'elle a esté faite avec beaucoup de soin & d'éloquence par M. de Pile; & Monsieur le Duc de Richelieu a bien voulu travailler luy-mesme à celle de la chute des Réprouvez.

RUBENS.

Alors estant demeuré quelque temps sans parler, On peut, dît Pymandre, ajouter à tout ce que vous avez dit d'avantageux pour Rubens, le mérite particulier de sa personne qui le distingua infiniment de tous les Peintres de son temps. Car ayant beaucoup d'esprit, & un esprit bien tourné pour la Cour & pour les affaires, il se rendit agreable à tout le monde, & capable d'entrer dans les negociations. Sur cela je vous puis dire ce que j'ay appris en Angleterre & en Hollande touchant sa conduite dans les emplois dont il fut honoré.

L'inclination naturelle qu'il avoit toujous eüe à prendre connoissance des affaires les plus importantes qui se passoient alors en Europe, particulièrement de celles qui regardoient l'Estat & le Gouvernement des Provinces-Unies, fit qu'estant d'ailleurs fort considéré de l'Infante des Pais-Bas, elle le choisit en 1628. pour aller en Espagne informer le Roy de ce qui se passoit en Flandres, & luy faire connoistre en particulier ce qui estoit alors de plus expedient pour le service de Sa Majesté. Ce fut dans les conferences qu'il eût avec le Comte Duc d'Olivarez & le Marquis de Spinola, qu'il fit paroistre sa capacité, & combien il estoit propre à traiter des interests de l'Estat : en sorte que le Roy l'ayant chargé de commissions secretes pour son service, le Duc d'Olivarez luy fit present de la part de Sa Majesté Catholique d'un diamant de grand prix, & de la Charge de Secretaire du Conseil Privé, dont il luy fit expedier des lettres pour luy & pour son fils.

Lors

Lors qu'il fut de retour en Flandres, le premier employ qu'on luy donna, fut pour negocier une trêve qu'on avoit proposée entre le Roy d'Espagne & les Estats des Provinces-Unies, au sujet de laquelle il fit quelques voyages en Hollande, sous prétexte néanmoins d'autres affaires qui le regardoient en son particulier. Il s'estoit conduit avec tant de prudence, qu'il avoit fort avancé cette negociation, lors que la mort du Prince Maurice de Nassau arriva, qui fit que le traité ne put estre achevé.

RUBENS.

L'amitié que Rubens avoit liée avec le Duc de Bouquiquan, pendant qu'ils estoient tous deux à Paris, fut cause que le Roy d'Espagne & le Comte Duc trouverent à propos de l'envoyer en Angleterre, où sous prétexte d'y faire un voyage de son propre mouvement, il tascheroit en allant rendre ses respects au Roy, de découvrir en quelle disposition il estoit à l'égard de l'Espagne, & s'il ne pourroit point consentir à un traité de paix entre les deux Couronnes. On luy donna une instruction avec des lettres de créance, pour s'en servir comme il le jugeroit à propos. Rubens se conduisit avec tant de prudence & d'adresse, qu'après avoir veû le Roy plusieurs fois, & l'avoir entretenu de choses indifferentes, il trouva enfin une occasion propre pour luy parler en particulier, & pour luy faire entendre adroitement que le Roy son maistre consentiroit volontiers à un traité de paix pour le bien commun de leurs sujets.

RUBENS.

Le Roy d'Angleterre l'écouta favorablement ; & luy ayant demandé s'il avoit ordre de luy en parler, Rubens luy repliqua que si cette proposition luy estoit agreable, il s'ouvriroit davantage. Sa Majesté l'ayant asseuré qu'elle l'écouteroit volontiers, il luy découvrit les intentions du Roy son maistre, & luy fit voir ses lettres de créance.

Le Roy, pour montrer qu'il agréoit ses propositions, luy donna à l'heure mesme son cordon avec un riche diamant, & nomma quelques-uns de son Conseil pour conférer avec luy sur les articles de la paix. Rubens, à ce que j'ay appris, fit paroistre en cette rencontre beaucoup de conduite & de jugement. Car en peu de temps il mit les choses en si bon estat & si secretement, que le traité de paix fut conclu entre les deux Couronnes pendant les mois de Novembre & de Decembre 1630.

Le Roy d'Angleterre envoya Milord François Cottington, pour la jurer en Espagne entre les mains du Roy, qui de sa part envoya Dom Carlos Colonna en Angleterre, pour le mesme sujet.

Et pour faire voir combien Rubens se rendit agreable aux deux Rois par cette negociation, c'est que celui de la Grand'-Bretagne le fit Chevalier, luy donna l'épée avec laquelle il avoit fait la ceremonie, & luy fit present d'un service de vaisselle d'argent d'un prix considerable. Le Roy d'Espagne de son costé luy confirma le titre de Chevalier par des Lettres patentes, & joignit beaucoup

d'autres graces à celles qu'il avoit déjà receûes de luy & de l'Infante. RUBENS.

Quelque temps après il arriva que la Reine Marie de Médicis & Monsieur frere unique du Roy Louïs XIII. fortirent de France, & se retirerent à Bruxelles. Rubens ayant l'honneur d'en estre particulièrement connu, l'Infante se servoit ordinairement de luy, pour leur faire sçavoir ses intentions & celles du Roy d'Espagne, dans toutes les rencontres qui se presentoient. Et comme la Cour de Bruxelles estoit alors en trouble par la guerre des Hollandois, qui avoient pris Maestrich, le Marquis d'Aytona ne trouva pas de meilleur moyen pour les amuser, que de faire derechef quelque ouverture de paix ou de trêve avec les Estats. Cette negociation fut secretement commise à Rubens, qui agit si bien, que les Hollandois consentirent d'entrer en conference avec les Députez les Estats Generaux des Provinces de l'obéissance du Roy Catholique. C'estoit donc par de semblables services, & par ces emplois honorables que Rubens augmentoit tous les jours en consideration & en richesses. Ainsi on le doit regarder, non seulement comme un excellent Peintre, mais comme un personnage d'un merite singulier.

Il faut aussi avoûer, repartis-je, que parmi les grands talens qui l'avoient rendu digne de tant d'honneurs, il avoit des qualitez, qui au lieu de luy attirer l'envie de ses pareils, le faisoient aimer de tout le monde. Car j'ay sceû de personnes qui l'ont

RUBENS. connu particulièrement, que bien loin de s'élever avec vanité & avec orgueil au-dessus des autres Peintres à cause de sa grande fortune, il traitoit avec eux d'une manière si honneste & si familiere, qu'il paroissoit toujours leur égal. Et comme il estoit d'un naturel doux & obligeant, il n'avoit pas de plus grand plaisir que de rendre service à tout le monde.

S'il sçavoit se conduire & se soutenir avec dignité dans les affaires qui regardoient l'Estat, & dans toutes ses negociations, il ne laissoit pas d'agir avec éclat dans sa manière ordinaire de vivre, & dans ses actions domestiques & familieres, mais sans affectation; & sans chercher à se distinguer de ceux de sa profession, il se comportoit en toutes choses comme un véritable homme d'honneur.

Il vendit au Duc de Bouquinguan la pluspart des medailles, des tableaux, & des autres curiositez antiques qu'il avoit amassées.

Vous sçavez qu'il fut marié deux fois. Ayant perdu sa première femme en 1626. il en épousa depuis une seconde nommée Helene Fourmont. Il eût des fils de l'une & de l'autre. L'aîné fut Secrétaire du Conseil Privé, & les autres estoient encore jeunes quand il mourut. Comme la goutte le prit, & que son corps se trouva accablé de diverses autres infirmités, il ne put plus travailler à de grands ouvrages. Cependant il ne laissoit pas de délasser toujours son esprit à quelque chose. Il fit à l'instance du Magistrat d'Anvers, les desseins des

arcs de triomphes, & des autres décorations que l'on prepara pour l'entrée du Cardinal Infant, frere du Roy Philippes I V. lesquels on a gravez, & dont il y a un livre. Ce sont les dernieres pieces considerables qui sont sorties de sa main. RUBENS.

Enfin, comme il avoit toûjours vescu fort chrestienement, il finit sa vie de mesme, & mourut le 30. May 1640. âgé de soixante-quatre ans. Son corps fut enterré dans l'Eglise Paroissiale de Saint Jacques d'Anvers, où l'on voit son Epitaphe. Il avoit auprès de luy un Peintre, nommé WILDENS, qui faisoit ordinairement les paisages de ses tableaux, & qui mourut quatre ou cinq ans après luy. VVILDENS.

Mais il eût pour Eleve ANTOINE VANDEIK, qui s'est rendu celebre par l'excellence & la quantité des portraits qu'il a faits. Il vint au monde l'an 1598. Ses parens estoient d'une condition honneste. Après l'avoir envoyé quelque temps aux Ecoles, voyant l'inclination qu'il avoit pour la Peinture, ils le mirent chez Henry Van-Balen, assez bon Peintre, & qui avoit travaillé à Rome sous les meilleurs maistres de ce temps-là. Vandéik qui avoit une extrême passion d'apprendre, ne perdoit pas un moment pour s'avancer dans la connoissance & dans la pratique de la Peinture. De sorte qu'il ne fut pas long-temps qu'il surpassa tous les jeunes gens qui étudioient avec luy. Mais comme il eût entendu parler du grand merite de Rubens, & qu'il eût veû de ses ouvrages, il fit en sorte, par le moyen de ses amis, que Rubens le receût chez luy. Cét

VANDEIK.

excellent homme qui connut d'abord les belles dispositions que Vandéik avoit pour la Peinture, conceût une affection particuliere pour luy, & prit beaucoup de soin à l'instruire.

Le progrès que Vandéik faisoit, n'estoit pas inutile à son maistre, qui accablé de beaucoup d'ouvrages, se trouvoit secouru par son Eleve, pour achever plusieurs tableaux que l'on prenoit pour estre entierement de Rubens.

Comme Vandéik avoit une forte inclination à faire des portraits, il y réussissoit parfaitement. Il en fit plusieurs pendant qu'il demeura avec Rubens; & lors qu'il en sortit, il luy donna pour marque de sa reconnoissance trois excellens tableaux: l'un estoit le portrait de sa femme, l'autre un *Ecce homo*, & le troisiéme representoit comme les Juifs se saisirent de nostre Seigneur dans le jardin des Olives. Toutes les figures de ce dernier estoient bien dessinées, bien peintes, & bien éclairées de la lumiere des flambeaux. Rubens qui faisoit beaucoup d'estime de ce tableau, le mit sur la cheminée de la principale salle de sa maison, & pour gage de son amitié, fit present à Vandéik d'un des plus beaux chevaux de son écurie.

On dit que Vandéik, un peu après avoir quitté Rubens, estant devenu amoureux d'une villageoise de Sometthem proche de Bruxelles, fit pour l'amour d'elle deux tableaux d'Autel dans l'Eglise de son village. Dans l'un, pour représenter Saint Martin patron de la Paroisse, il se peignit luy-mesme sur le

cheval que Rubens luy avoit donné; & dans l'autre, pour représenter la famille de la Vierge, il peignit sa maistresse, son pere & sa mere. Ceux qui ont veû ce tableau, avoient que si la fille estoit aussi belle qu'elle y est représentée, elle estoit digne du travail & de l'affection de Vandéik.

VANDEIK.

Depuis qu'il fut sorti de chez Rubens, beaucoup de personnes alloient le trouver, afin qu'il fît leurs portraits; & ils le payoient si bien, que cela fut cause qu'il s'arresta à ce genre de peindte, sans s'occuper beaucoup à faire des histoires.

Rubens fort joyeux de voir son disciple en reputation, & luy souhaitant encore une plus grande fortune, luy conseilla d'aller en Italie, parce qu'en voyant les ouvrages de l'Ecole de Lombardie, il se perfectionneroit davantage. Il entreprit donc ce voyage; & s'estant arresté d'abord à Venise, il fit une étude particuliere d'après les tableaux du Titien & de Paul Veronese, dessinant & copiant les meilleurs morceaux de ces excellens Peintres: il s'attacha principalement à peindre des testes, observant exactement la conduite que ces grands hommes ont tenuë dans les portraits qu'on voit d'eux.

Après avoir dépensé à Venise tout l'argent qu'il avoit porté, ne travaillant que pour son étude particuliere, il alla à Genes, où faisant valoir la belle maniere de peindre des portraits dans laquelle il s'estoit merveilleusement fortifié, il en fit une grande quantité; & quoy-qu'il allast de temps en temps

VAN DEIK.

par toutes les villes d'Italie, où il croyoit voir quelques beaux tableaux, il retournoit néanmoins toujours à Genes, comme si c'eust esté son lieu natal, y trouvant beaucoup d'employ, & des amis qui le recevoient avec plaisir.

Cependant, comme il avoit dessein de voir Rome, il quitta Genes pour y aller. Il fut receû chez le Cardinal Bentivoglio, qui pour avoir esté Nonce en Flandres, avoit beaucoup d'affection pour tous ceux de ce païs. Il fit quelques tableaux pour luy; entre autres, son portrait qui est presentement dans le Palais du Duc de Florence. Il en fit encore d'autres pour plusieurs particuliers.

Il trouva dans Rome quantité de Peintres Flamans, tous gens débauchez, & menant une vie peu conforme à ses inclinations. Sa conduite & ses manieres plus nobles & plus honnestes ne pouvoient pas le faire resoudre à les frequenter; ce qui luy attira leur haine, croyant qu'il les méprisoit. Mais sans s'en mettre en peine, il se logea en particulier, & s'attacha fortement à l'étude. Après avoir demeuré quelque temps à Rome, où il considéra souvent tout ce qu'il y avoit de plus beau, voyant que ceux mesme de son païs parloient mal de ses ouvrages, & taschoient à le décrier, il retourna à Genes où il gaignoit beaucoup à faire les portraits des principaux Seigneurs, & d'autres tableaux qu'on luy ordonnoit. Ensuite il passa en Sicile avec un Gentilhomme de sa connoissance. Il y peignit le Prince Philbert de Savoye alors Vice-Roy, & s'arresta

s'arresta quelque temps à Palerme, où il avoit com- VANDERK.
 mencé des ouvrages confiderables. Mais la con-
 tagion s'estant mise dans le país, il quitta tout
 pour s'embarquer sur une galere qui le porta à Ge-
 nes, où après avoir encore demeuré quelque temps,
 il resolut enfin de revenir en Flandres.

Estant de retour à Anvers, il fit bien voir que
 son voyage ne luy avoit pas esté inutile : car on
 apperceût dans ses ouvrages beaucoup plus d'art
 & de bon goust qu'il n'y en avoit auparavant.

La premiere piece qu'il entreprit à son retour,
 fut un tableau pour les Religieux Augustins, où il
 representa Saint Augustin comme en extase, qui
 regarde le Ciel ouvert. Il y a auprès de luy deux
 Anges qui le soustiennent ; & dans le mesme ta-
 bleau on voit Sainte Monique & un Saint du mes-
 me Ordre. Cette piece fut si estimée, que plusieurs
 autres Communautéz voulurent en avoir de sem-
 blables. Il avoit fait les desseins de quatre tableaux
 pour servir à une table d'Autel dans la Chapelle
 d'une Confrairie ; mais il n'acheva pas l'ouvrage,
 parce qu'il passa en Hollande pour faire les por-
 traits du Prince d'Orange Henry Frederic de Nas-
 sau, de la Princesse sa femme, & de ses enfans, les-
 quels furent trouvez si beaux, que la pluspart des
 Seigneurs qui estoient à la Cour de ce Prince vou-
 lurent aussi estre peints de sa main.

Il est vray que sa reputation devint si grande,
 que plusieurs personnes de qualité partoient de
 France & d'Angleterre pour l'aller voir. Et comme

VANDÉIK.

il n'estoit pas encore dans une grande fortune, il travailloit pour ceux dont il croyoit estre mieux recompensé, préferablement aux autres. On luy conseilla d'aller en Angleterre, où le Roy Charles témoignoit beaucoup d'amour pour la Peinture. Estant arrivé à Londres, il se logea chez un de ses amis nommé Georges Géeldorp, où pour se faire connoistre il fit quelques tableaux : mais ce voyage ne luy réussit pas selon son desir. Il passa en France avec la mesme intention ; & quoy-qu'il fist des choses tres-excellentes, il ne receût ni l'accueil ni les emplois qu'il esperoit. Il retourna donc chez luy, où il travailla plus assidûment qu'auparavant. Il fit pour les Capucins de la ville d'Ermonde en Flandres, cét admirable Crucifix qu'ils regardent comme une chose sans prix, & qu'on va voir comme un chef-d'œuvre de l'Art. Il fit encore pour la grande Eglise de la mesme ville une Nativité, qui est aussi fort estimée.

L'Abbé Scaglia ayant fait faire un Autel dans l'Eglise des Cordeliers d'Anvers, Vandéik fit un tableau, où il representa Jesus-Christ mort, & étendu sur les genoux de sa mere, & environné d'AnGES ; qui paroissent dans une contenance triste. A l'un des costez du tableau, cét Abbé est représenté au naturel.

Il fit encore quantité d'autres ouvrages pour des particuliers. Les estampes de plusieurs portraits qu'il avoit faits, servirent à porter sa gloire & son nom en divers lieux éloignez, où l'on recherche

encore avec soin ce qui a esté gravé d'après luy. Il parut mesme que l'Angleterre eût quelque regret d'avoir fait si peu de cas de Vandéik au premier voyage qu'il y fit. Car le Roy qui avoit une affection fort grande pour les excellens Peintres, estant plus particulièrement informé de son merite, chercha les moyens de l'attirer à son service. Il employa pour cela le Chevalier Digby, qui l'avoit connu & pratiqué aux Pais-Bas, lequel fit en sorte qu'il retourna à Londres. Il le presenta au Roy, qui le receût avec des caresses extraordinaires. Il le fit Chevalier, & luy donna une chaisne d'or avec sa medaille. On luy prepara deux logemens, l'un à l'Hostel de Blaiforre, qui estoit autrefois un Monastere, pour travailler l'hyver; & l'autre à Elthein, pour demeurer l'esté. Outre une bonne pension que le Roy luy avoit ordonnée, on luy promit mille livres de chaque portrait grand comme nature, cinq cens livres de ceux à demi-corps, & des autres à proportion. Sur ces conditions, Vandéik se mit à travailler assidûment, & fit une si grande quantité de portraits & d'autres tableaux, que tous les Palais du Roy & plusieurs autres lieux en furent magnifiquement ornez. Comme il prenoit plaisir de satisfaire Sa Majesté par ses travaux, le Roy de son costé le combloit de biens & de graces; de sorte qu'en peu de temps il devint extraordinairement riche, & l'auroit esté encore davantage, s'il n'eust pas fait une dépense aussi grande & aussi somptueuse qu'estoit la sienne. Car il tenoit

VANDEIK.

une grande table bien servie, avec un équipage de carosses, de chevaux, & de valets magnifiques. Il avoit toujourns auprès de luy des Musiciens & des Joueurs d'instrumens, comme un Prince auroit pu avoir. Outre cela, il faisoit beaucoup de dépense auprès des femmes; & parce que tout son gain, quelque grand qu'il fust, ne pouvoit suffire à tant de frais, il cherchoit d'avoir encore de l'argent d'ailleurs, en s'appliquant à la Chymie, qui par ses vaines promesses contribua beaucoup à épuiser les biens solides qu'il avoit amassez par son travail, & endommagea si considerablement sa santé, qu'il devint gouteux & fort incommodé.

Nonobstant ses infirmités, il ne laissa pas de se marier à une des plus belles Demoiselles de la Cour, & d'une des plus illustres Maisons d'Ecosse. Elle estoit fille du Milord Ruthuin Comte de Gorre, dont le pere en l'an 1600. avoit temerairement retenu dans un de ses Chasteaux le Roy Jacques; & sous prétexte de luy vouloir donner connoissance d'un tresor découvert, fit voir par la suite qu'il avoit quelque pernicieux dessein. Ce qui fut cause que ses biens furent confisquez, & son fils, pour quelque autre sujet, long-temps prisonnier dans la Tour de Londres. Il en sortit par le credit du Duc de Bouquiquan, qui procura par-après le mariage de sa fille avec Vandéik. Il est vray qu'elle avoit peu de biens; mais outre sa naissance, elle estoit d'une grande beauté. Incontinent après qu'ils furent mariez, Vandéik la mena à Anvers pour voir

ses parens & ses amis, qui luy firent de grands honneurs, & la regalerent splendidement. Ils vinrent ensuite à Paris: c'estoit dans le temps que le Poussin venoit d'arriver de Rome. Vandéik qui avoit eû en veüe de peindre la grande Galerie du Louvre, demeura environ deux mois à Paris: mais voyant qu'il n'y avoit rien à faire du costé qu'il esperoit, il partit, & retourna en Angleterre. Il eût de sa femme une seule fille qui mourut fort jeune. Il ne la survécut pas beaucoup; car accablé de gouttes, & réduit à une éthésie, il mourut à Londres l'an 1640. âgé seulement de quarante-trois ans. Son corps fut enterré dans les charniers de l'Eglise de Saint Paul. Son nom fera celebre à jamais, pour les excellens portraits qu'il a laissez, dont les plus beaux estoient dans les Palais du Roy d'Angleterre, mais qui ont esté dispersez en divers endroits durant la revolte du peuple, & l'usurpation de l'Autorité souveraine par Cromwel. Vous avez veû dans le cabinet du Roy plusieurs tableaux de sa main; entre autres les portraits du Prince Palatin, & du Prince Robert son frere, qui sont admirables. On peut dire que hors le Titien, on n'a point veû de Peintres qui ayent esté plus loin dans ce genre de peindre. Sa maniere est noble, naturelle, & facile. On dit qu'il faisoit toujourns un portrait au premier coup. Il commençoit le matin; & pour n'interrompre pas son travail par un long intervalle de temps, il retenoit à disner ceux dont il faisoit les portraits, qui demeuroient volontiers

VANDEIK.

chez luy, de quelque qualité qu'ils fussent, parce qu'ils estoient bien traitez, & divertis agreablement pendant le repas. Après le dîné il reprenoit son ouvrage, & travailloit avec une telle promptitude & une si grande intelligence, qu'il auroit fait deux portraits par jour, ne faisant plus ensuite que les retoucher pour les finir. Dans les grands tableaux d'histoires, il se servoit beaucoup de reflais de lumieres, suivant en cela les regles de son maître Rubens, & ses maximes touchant la couleur, hormis que Vandéik estoit plus délicat & plus tendre dans les carnations, approchant beaucoup plus des teintes & du coloris du Titien, ne s'estant pas moins que luy rendu souvent incomparable dans les portraits qu'il a faits. Pour les sujets d'Histoire, il est vray qu'il n'a pas eû les mesmes avantages, ne possédant pas ni le dessein, ni les autres qualités necessaires pour les grandes ordonnances.

Comme j'eus cessé de parler, C'est beaucoup, dit Pymandre, de s'estre si fort distingué des autres Peintres par les beaux portraits qu'il a faits. J'en voy tous les jours que tout le monde admire; & il me semble que quand un ouvrier se peut rendre considerable en quelque partie, & y surpasser tous les autres, comme Vandéik a fait en celle-là, il doit estre content de son travail, puis qu'il est malaisé qu'un homme possède luy seul tous les talens necessaires à rendre un Peintre entierement parfait. Quoy-que la representation d'un visage ne soit, s'il faut dire, que la moindre partie de tant

de choses qu'embrasse la Peinture, il me semble VANDEIK.
 pourtant que celuy qui réussit le mieux à exprimer
 sur une toile la ressemblance des hommes, entre
 bien avant dans ce qui regarde la science de son
 Art.

Il est vray, repartis-je, que si l'on s'attache à cette
 quantité de connoissances qu'ont eûes Raphaël &
 Jules Romain, on pourra dire que l'ouvrage d'une
 telle n'en est que la moindre partie. Mais si l'on
 veut bien se renfermer dans la consideration par-
 ticuliere des choses necessaires à bien faire un por-
 trait, on verra pourtant que pour y réussir comme
 a fait Vandéik, il est besoin d'une grande estude,
 & qu'il y a bien des observations à faire pour aque-
 rir la perfection où il est arrivé.

Le visage de l'homme est composé de tant de
 parties differentes les unes des autres, qu'il n'est pas
 si aisé qu'on pourroit croire de bien faire un por-
 trait. Ces parties, quoy-que petites chacune à part,
 ne laissent pas d'estre difficiles à bien desiner. L'œil
 qui tient si peu d'espace dans le visage, est si mal-
 aisé à bien representer, que le Guide disoit autre-
 fois à un de ses amis, qu'encore qu'il en eust desiné
 des millions, il estoit neanmoins obligé d'avoûer
 qu'il ne sçavoit pas encore les faire parfaitement.
 Cependant l'on en voit de beaux de luy, & si bien
 peints, particulièrement dans des testes de femmes,
 qu'ils semblent pleins de vie. Il est vray qu'il faut,
 pour en faire de semblables, non seulement les des-
 iner sçavamment, mais les peindre avec beaucoup

VANDIJK.

de soin & d'amour pour donner cette rondeur, faire paroître du sang sous la transparence du crystalin, & répandre ce brillant & cette vie qui les doit animer. Croiriez-vous que l'oreille fust une chose si difficile à bien représenter, qu'Augustin Carache la consideroit comme une des parties du corps la plus difficile. C'est à cause de cela qu'il avoit bien voulu se donner la peine d'en modeler une de relief plus grande que nature, pour en faire son étude, & la pouvoir dessiner de toutes sortes de veûës; & ce fut d'après son modele qu'on en fit une de plâtre qu'on nommoit *l'orecchione d'Augustino*. C'est une remarque du Comte Malvagia dans ce qu'il a écrit des Caraches, que lors qu'on veut connoître si une teste a esté faite par un sçavant Peintre, on regarde aussitost si les oreilles sont bien dessinées, si les replis en sont bien entendus, & mis dans leur veritable lieu, ajoûtant que c'est ce que les Caraches ont sceû mieux que tout autre Peintre, quelque sçavant qu'il ait esté.

Jugez donc, je vous prie, si un Peintre qui veut bien faire un portrait, n'est pas obligé, non seulement de sçavoir dessiner fort correctement, mais de placer avec justesse toutes les parties d'une teste les unes auprès des autres; d'observer mille différences de contours dans leur forme, dans leurs couleurs, dans les ombres & dans les jours; & cependant si bien joindre toutes ces diverses parties les unes avec les autres, qu'il semble que ce ne soit qu'une seule masse & une mesme couleur; & que

ce

ce que ce mesme Peintre represente avec une in- VANDEIK.
 finité de teintes differentes, & plusieurs coups de
 pinceau, paroisse une seule couleur, & comme si
 l'ouvrage estoit, s'il faut ainsi dire, soufflé & fait
 tout d'un coup, & toutes les couleurs fonduës en-
 semble. C'est alors, je vous avouë, que l'on con-
 noist la difficulté du travail, & l'esprit du Peintre.
 Aussi vous pouvez observer que toute l'intelligence
 d'un habile homme qui fait un portrait, consiste
 à le travailler également par tout en mesme temps,
 afin que toutes les parties naissent sous sa main
 comme toutes à la fois, imitant en cela la Nature,
 qui lors qu'elle a donné la premiere forme au corps
 de l'homme, travaille également dans tous les mem-
 bres, jusques à ce qu'elle ait perfectionné son ou-
 vrage.

Si l'on veut ajouster à ce que je viens de dire
 l'art avec lequel un sçavant Peintre conduit & ré-
 pand les lumieres & les ombres sur un portrait;
 l'affoiblissement qu'il fait des unes & des autres,
 pour arondir & donner du relief à toutes les par-
 ties; les relais plus foibles ou plus forts qu'il ob-
 serve, pour leur donner plus de force ou plus de
 grace; l'esprit & la vie qu'il inspire sur ce visage
 qu'il peint; les inclinations & les affections de l'a-
 me qu'il y fait voir; l'action & les mouvemens ne-
 cessaires pour l'expression des passions les plus for-
 tes: Si, dis-je, l'on considere serieusement, & avec
 attention tant de choses si differentes; que peut-
 on dire d'un homme qui a une connoissance si

VANDEIK. parfaite de toutes ces choses, que sur la surface d'une toile il représente des visages qui paroissent animez? C'est ce qu'a fait Vandéik; & ce luy est une grande gloire d'avoir fait que tant de grands hommes morts il y a si long-temps, soient encore comme vivans dans leurs portraits, & de s'estre immortalisé luy-mesme par ses ouvrages.

Je veux, dît Pymandre, vous faire une question qui vous marquera mon peu d'intelligence. D'où vient qu'un Peintre médiocre réussit quelquefois mieux à faire ressembler, qu'un tres-sçavant homme?

Cela peut arriver, repartis-je, lors que les habiles Peintres negligent la ressemblance, pour ne travailler qu'à faire une belle teste. Mais prenez garde que ce qui paroist souvent ressemblant dans ces portraits médiocres, n'est rien moins que cela. Je croy vous avoir dit qu'Annibal Carache faisoit avec deux coups de crayon des portraits qu'on nomme chargez; c'est à dire, qu'il marquoit si fort les principales parties d'un visage, que d'abord elles frapoyent les yeux: mais il faisoit cela avec beaucoup de science. Or du moment que par quelque signe il se forme dans nostre esprit une image, qui a du rapport à une chose que nous connoissons, nous croyons aussitost y trouver une grande ressemblance, quoy-qu'à la bien examiner il n'y en a souvent qu'une legere idée. Je conviens avec vous, qu'il y a d'assez mauvais portraits, qui d'abord ont quelque marque assez forte de la personne qu'on a

voulu peindre, & par là plaisent davantage aux VANDEIK. ignorans que certains autres portraits beaucoup mieux peints. Mais il faut confiderer que si ces derniers manquent dans la ressemblance, c'est qu'ils n'ont pas esté faits par des gens assez entendus dans ce genre de peindre, lesquels ont pris des veûës, ou des dispositions de lumieres & d'ombres, qui mesme vous feroient méconnoistre l'original, si vous le voyiez dans le mesme endroit où il estoit lors qu'on l'a peint. Aussi quand un sçavant Peintre veut faire un portrait que tout le monde connoisse aisément, il doit d'abord bien étudier le visage qu'il veut peindre; le confiderer de tous les costez; voir quel est son air ordinaire: car il y a des visages qui changent à tous momens, & qui dans le repos sont si differens de ce qu'ils sont dans l'action, qu'ils deviennent méconnoissables. Dans les uns on voit quelquefois toutes les parties qui s'allongent & qui tombent en bas; une bouche qui change de place, des yeux qui se lassent, ou qui languissent, des sourcils qui s'abbatent; enfin il y a des personnes qui dans ces momens sont tout autres que dans leur estat ordinaire. Outre cela, il y a des visages qui sont plus avantageux à peindre de front, d'autres à estre veûs de trois quarts, ou de costé. Les uns demandent beaucoup de lumieres, d'autres font plus d'effet quand il y a des ombres. C'est donc ce qu'un habile Peintre doit observer; & comme ces habiles sont rares, aussi se voit-il peu de portraits aussi beaux qu'on les souhaite.

VANDEIK.

Après avoir esté quelque temps sans parler, je dis à Pymandre : Bien que du vivant de Rubens & de Vandéik on ait veû dans les Païs-Bas quelques Peintres qui avoient de la reputation, aucun neanmoins n'est parvenu à celle que ces deux excellens hommes ont aquisé : aussi n'y en a-t-il point eû qui ayent fait ni de si grands ouvrages que Rubens, ni des portraits dans la perfection de ceux de Vandéik. Peu mesme se sont adonnez à faire de grands tableaux ; & ceux qui ont eû le plus de vogue, n'ont point entrepris de sujets nobles & relevez. Ils ont travaillé à des païfages, à faire des fleurs & des animaux. Plusieurs se sont attachez à bien peindre de petites figures ; d'autres à représenter des preneurs de tabac, & des actions ordinaires & basses. On peut mettre au nombre de ceux-là THEODORE RAMBOUTS natif d'Anvers, qui après avoir étudié sous Abraham Janssens, alla à Rome en 1617. Il mourut l'an 1642. Ce fut vers ce mesme temps que mourut aussi le jeune BRUGLE, fils de Pierre, dont je vous ay parlé. Il a fait toutes sortes d'ouvrages. Car on voit de luy des histoires en petit, des païfages, des animaux, & des fleurs qu'il faisoit d'une maniere fort finie, mais un peu seche. DE LARTS, dit BAMBOCHE, dont les tableaux sont assez connus, vivoit encore alors : de mesme que le petit MOYSE, qui faisoit assez bien les païfages accompagnez de figures, dans la maniere de Corneille Polembourg. Moysse mourut en 1650.

THEODORE
RAMBOUTS.Le jeune
BRUGLE.DE LARTS
dit BAMBO-
CHE.Le petit
MOYSE.

GERARD ZEGRES ou SEGERS, d'Anvers, travailloit aussi dans ce temps-là. Il estoit né l'an 1592. & fut disciple de Janssens. Il voyagea en Italie & en Espagne, où il peignit pour le Roy Catholique. Il imita la maniere de Michel Ange de Caravage. On voit son portrait parmi ceux que Vandéik a gravez. Il estoit frere du P. D. ZEGRES, de la Compagnie de JESUS. Ce Pere avoit étudié sous le jeune Brugle, & a fort bien peint des fleurs. Depuis qu'il fut Jesuite, il voyagea en Italie, & continua toujourns à peindre. Il mourut environ l'an 1660. comme aussi BARTHOLOME'E BRIEMBERG & ASSELIN, dit PETIT-JEAN, qui ont bien fait le païsage.

GERARD
ZEGRES.

Le P. D. ZE-
GRES.

BARTHO-
LOME'E
ASSELIN.

De leur temps il y avoit à Anvers un Peintre nommé ERT-VEEST, qui representoit fort bien des mers & des combats sur les vaisseaux. Mais celui dont les ouvrages estoient les plus recherchez, & qui mourut aussi vers l'an 1660. a esté CORNEILLE POLEMBOURG, d'Utrech. Il peignoit en petit fort agreablement, tant les figures que le païsage: il y a peu de cabinets où il n'y ait des tableaux de sa main. Il avoit demeuré long-temps en Italie; & bien que dans sa maniere de peindre il eust toujourns gardé quelque chose de celle de son païs, il a neanmoins fait des tableaux dans un assez bon gouft. Il avoit soixante-dix-sept ans lors qu'il mourut à Utrech.

ERT-VEEST.

CORNEILLE.

GASPAR CRAES Eleve du jeune Coxis estoit encore plus âgé, car il avoit prés de quatre-vingts-

CRAES.

SNEIDRE.

dix ans lors qu'il mourut vers l'an 1666. Il a beaucoup peint à Bruxelles, & a fait d'assez beaux ouvrages. SNEIDRE mourut quelques années après : il peignoit fort bien des animaux morts & vivans ; vous pouvez en avoir veû de sa façon dans le Cabinet du Roy.

RIMBRANS.

RIMBRANS vivoit encore alors. C'estoit un Peintre assez universel, & qui a fait quantité de portraits. Tous ses tableaux sont peints d'une maniere tres-particuliere, & bien differente de celle qui paroist si lechée, dans laquelle tombent d'ordinaire les Peintres Flamans. Car souvent il ne faisoit que donner de grands coups de pinceau, & coucher ses couleurs fort épaisses, les unes auprès des autres, sans les noyer, & les adoucir ensemble. Cependant, comme les gousts sont differens, plusieurs personnes ont fait cas de ses ouvrages. Il est vray aussi qu'il y a beaucoup d'art, & qu'il a fait de fort belles testes. Quoy-que toutes n'ayent pas les graces du pinceau, elles ont beaucoup de force ; & lors qu'on les regarde d'une distance proportionnée, elles font un tres-bon effet, & paroissent avec beaucoup de rondeur.

Il est vray, dît Pymandre, que les portraits du Peintre dont vous me parlez sont bien differens de ceux de Vandéik, & que les qualitez necessaires à faire une belle teste, & que vous remarquiez tantost, ne se trouvent point, à mon avis, dans celles de Rimbrans. Car il n'y a pas long-temps qu'on m'en fit voir une, où toutes les teintes sont

separées, & les coups de pinceau marquez d'une épaisseur de couleurs si extraordinaire, qu'un visage paroist avoir quelque chose d'affreux, lors qu'on le regarde un peu de prés. Cependant, comme les yeux n'ont pas besoin d'une grande distance pour embrasser un simple portrait, je ne voy pas qu'ils pussent estre satisfaits en voyant des tableaux si peu finis.

RIMBRANS.

Tous les ouvrages de ce Peintre, repartis-je, ne sont pas de la sorte. Il a si bien placé les teintes & les demi-teintes les unes auprès des autres, & si bien entendu les lumieres & les ombres, que ce qu'il a peint d'une maniere grossiere, & qui mesme ne semble souvent qu'ébauché, ne laisse pas de réussir, lors, comme je vous ay dit, qu'on n'en est pas trop prés. Car par l'éloignement, les coups de pinceau fortement donnez, & cette épaisseur de couleurs que vous avez remarquée, diminuent à la veüe, & se noyant & meslant ensemble, font l'effet qu'on souhaite.

La distance qu'on demande pour bien voir un tableau, n'est pas seulement afin que les yeux aient plus d'espace & plus de commodité pour embrasser les objets, & pour les mieux voir ensemble: c'est encore afin qu'il se trouve davantage d'air entre l'œil & l'objet.

Vous voulez dire, interrompit Pymandre, que par le moyen d'une plus grande densité d'air, toutes les couleurs d'un tableau paroissent noyées & comme fonduës, s'il faut me servir de vos termes, les unes avec les autres.

RIMBRANS.

C'est, répondis-je, que quelque soin qu'on apporte à bien peindre un ouvrage, toutes les parties estant composées d'une infinité de différentes teintes, qui demeurent toujours en quelque façon distinctes & séparées, ces teintes n'ont garde d'estre mêlées ensemble, de la mesme sorte que sont celles des corps naturels. Il est bien vray que quand un tableau est peint dans la dernière perfection, il peut estre considéré dans une moindre distance; & il a cét avantage de paroistre avec plus de force & de rondeur, comme font ceux du Corége. C'est pourquoy je vous ay fait remarquer que la grande union & le mélange des couleurs sert beaucoup à donner aux tableaux plus de force & de verité; & qu'aussi plus ou moins de distance, contribuë infiniment à cette union.

Je vous diray encore que c'est par la mesme raison de cette grande union de couleurs, que les excellens tableaux peints à huile, & qui sont faits il y a long-temps, paroissent avec plus de force & de beauté, parce que toutes les couleurs dont ils ont esté peints, ont eû plus de loisir de se mesler & se noyer ou fondre les unes avec les autres, à mesure que ce qu'il y avoit de plus aqueux & de plus humide dans l'huile s'est seché. C'est ce qui fait que l'on couvre les tableaux avec un vernis qui émousse cette pointe brillante & cette vivacité, qui quelquefois éclate trop & inégalement dans des ouvrages fraîchement faits; & ce vernis leur donne & plus de force & plus de douceur. Comme les
 peintures

peintures en miniatures ou en pastel, ont toujours RIMBRANS. plus de secheresse que celles à huile, on met ordinairement un talc ou une glace de crystal, afin d'en attendrir toutes les parties, & les voir mieux meslées ensemble. Vous pouvez remarquer qu'un petit portrait peint en émail n'a pas besoin de secours, parce que les couleurs dont il est travaillé estant parfonduës au feu, comme disent les ouvriers, elles acquièrent cette parfaite union & ce grand poliment que l'on tasche de donner aux autres peintures, soit par le travail, soit par le maniment du pinceau, soit par les vernis, ou par le secours du talc & du verre, & encore en s'aidant de l'air qu'on interpose entre l'œil & l'objet, par le moyen des differentes distances.

Or l'on se sert de tous ces moyens, pour donner aux choses peintes le relief & la rondeur qui leur est necessaire pour paroistre plus ressemblantes à ce qu'on imite. Je sçay bien que c'est une chose qui n'est pas moins difficile dans cette partie de la Peinture qui regarde le coloris, que celle des proportions dans ce qui regarde le dessein. Et bien que dans l'une & dans l'autre l'on ait pour fin d'arriver à cette beauté parfaite que tous les excellens ouvriers ont toujours recherchée, la science toutefois en est si cachée, que jusques à present elle n'a point encore esté découverte, ou du moins l'étude qu'on en fait n'a pu établir des regles pour la mettre en pratique, & parvenir avec certitude à représenter cette unique beauté dont on se forme

RIMBRANS.

l'idée. Ces difficultez ne se rencontrent pas seulement dans ce qui regarde les ouvrages de Peinture, mais encore dans ceux de Sculpture & d'Architecture, où les plus sçavans hommes font tous leurs efforts pour faire en sorte que toutes les parties d'un édifice, tous les membres d'une statué, & tout ce qui entre dans l'ordonnance d'un tableau reçoivent une symmetrie, une proportion, une grace, & une harmonie si grande, que des unes & des autres il s'en fasse à la veüe une sensation qui la satisfasse, de mesme que les accords de Musique contentent les oreilles.

Il est vray, interrompit Pymandre, que les Maîtres en Musique ont l'avantage d'avoir découvert les divers tons, & les différentes modulations qui peuvent perfectionner un concert de voix ou une symphonie d'instrumens.

Dans les Arts dont les yeux sont les juges, luy repliquay-je, nous éprouvons qu'il n'en est pas de mesme. On connoist bien qu'il y a une beauté positive que l'on tasche d'aquerir : mais soit que la veüe soit plus difficile à satisfaire que les autres sens, ou qu'il soit plus malaisé de bien ordonner la quantité d'objets qu'elle peut découvrir en un instant, & qu'elle peut aussi examiner à loisir ; on sçait, comme je viens de dire, que quelques efforts qu'on ait faits jusques à cette heure, l'on n'a pu encore trouver les moyens pour y arriver. Que si quelques-uns ont esté assez heureux pour en approcher, ç'a esté par des voyes qu'ils n'ont pas eux-

mesmes bien connus, ou du moins qu'ils n'ont pu enseigner aux autres. Car nous voyons que les Architectes, les Sculpteurs, & les Peintres tiennent tous des chemins differens, quoy - qu'ils taschent d'arriver à un mesme but, & que les plus éclairez connoissent qu'il y a une raison de beauté positive. Cependant ils n'ont pu encore découvrir cette raison si cachée, & pourtant si vraye, par le moyen de laquelle ils pourroient établir des regles assurées & démonstratives, pour faire des ouvrages qui pussent aussi-bien satisfaire les yeux, comme avec le temps on a trouvé moyen de satisfaire l'ouïe par des proportions harmoniques.

Alors m'estant arrêté, Vous voyez, dis-je à Pymandre, comment insensiblement nous nous sommes éloignez de nos Peintres. Il est vray, me repliqua-t-il, que pour peu que nous eussions avancé plus avant, nous serions passez de la Peinture à la Musique. Cependant, cette petite digression ne laisse pas de me faire comprendre beaucoup de choses dans les diverses manieres de peindre, auxquelles je n'avois pas fait réflexion jusques à present. Cela me servira mesme à l'avenir, pour regarder les tableaux dans des distances proportionnées, & en considerant les ouvrages des Peintres, connoistre la raison des differens effets de rondeur & de tendresse que j'y remarqueray. Mais retournez, je vous prie, à ce Peintre que vous venez de quitter, & dont la maniere si éloignée de celle des autres nous a aussi éloignez de luy.

RIMBRANS.

Non seulement, repris-je, il a peint fort différemment des autres, mais il a gravé à l'eau-forte d'une façon toute singulière. L'on voit quantité d'estampes de luy tres-curieuses, & entre-autres, de fort beaux portraits, quoy-que tres-differens, comme je vous ay dit, des graveûres ordinaires. Il mourut en 1668.

LOUIS;
COUSIN, dit
GENTIL.
VAUVRE-
MENS.

Deux ans après ou environ moururent aussi LOUIS COUSIN, dit GENTIL, de Bruxelles, & VAUVREMENS, Hollandois, duquel on voit quantité de tableaux.

GERARD
DAVV.

Il y a eû dans les Pais-Bas des Peintres, qui pour n'avoir pas fait de grands ouvrages, ni travaillé d'un goût exquis, n'ont pas laissé de se rendre recommandables, ou par leur esprit, ou par la délicatesse de leur pinceau. Dans ces dernières années on a veû GERARD DAVV, Hollandois, qui dans les petits tableaux qu'il a faits, & les sujets qu'il a choisis, a surpassé tous ceux de son temps. On peut mesme dire qu'on en voit de luy, que peu de Peintres auroient pu executer, & mettre dans une aussi grande perfection. Il est vray qu'il n'a pas entrepris de grandes ordonnances, & que dans ses figures on n'y voit pas ni la correction ni le bon goût de dessein qu'on pourroit desirer. Mais pour ce qui regarde la beauté du pinceau, les couleurs, les lumières & les ombres, il a traité tout cela avec une entente admirable; & l'on voit dans son travail une patience & une propreté sans exemple, exprimant heureusement, & dans la dernière délicatesse tout

ce qu'il a voulu représenter. Il y a peu de temps qu'il est mort, & a laissé des Elèves qui suivent sa manière avec un succès assez heureux, entre-autres Scalque, Nesker, Lermans, & Moër.

Plusieurs autres Peintres ont encore travaillé dans ces pais-là, mais ils n'ont pas eû toutes les qualitez nécessaires à ceux que l'on doit imiter. Pour servir d'exemple aux autres, il ne suffit pas de sçavoir employer les couleurs avec propreté & délicatesse; il faut bien peindre, & avoir une manière facile & agreable, & cela mesme n'est pas encore la perfection du coloris: car les figures les mieux peintes sont fades & languissantes, si la couleur ne contribuë aussi à les animer, & à marquer des expressions vives & naturelles.

Mais laissons-là ceux qui ne tiennent pas le premier rang dans la Peinture, & retournons aux Peintres d'Italie. Comme les goûts sont differens en Peinture, ainsi qu'en toute autre chose, les personnes qui aiment à voir dans les tableaux une grande correction de dessein & de fortes expressions, préfèrent LE DOMINIQUIN à tous les autres disciples des Caraches. Il estoit de Bologne en Italie, & vint au monde l'an 1581. Son nom estoit *Domenico Zampieri*. Bien que son pere ne fust pas accommodé des biens de la fortune, il ne laissa pas de le faire instruire de bonne heure dans les lettres humaines, & de prendre beaucoup de soin de son éducation, esperant qu'après avoir bien étudié, il pourroit plus facilement luy procurer quel-

LE DOMI-
NIQUIN.

que employ avantageux, ayant déjà un autre fils qui s'appliquoit à la Peinture. Mais comme il est malaisé de connoître d'abord les inclinations des jeunes gens, & de découvrir à quoy la Nature les doit porter, le pere du Dominiquin ne prévoyoit pas que celuy de ses enfans qu'il destinoit aux Lettres, embrasseroit la profession de son frere, & que ce frere quitteroit la Peinture pour s'attacher à l'étude des Sciences, ainsi qu'il arriva. Car le Dominiquin qui estoit le plus jeune, lassé des premiers Rudimens de la Grammaire, abandonna les Ecoles pour s'appliquer au Dessin; & son frere qui ne profitoit pas beaucoup chez les maîtres où son pere l'avoit mis, se rangea avec plaisir du parti des Lettres. Ainsi le pere jugeant bien qu'il s'estoit trompé dans le choix des occupations à quoy il avoit destiné ses deux fils, ne fut point fâché de voir que d'eux-mêmes ils eussent ainsi fait un échange qui n'estoit pas entierement opposé à ses intentions. Il mit donc le Dominiquin dans la place de son frere chez un Peintre Flamand nommé Denys Calvart, qui estant sorti fort jeune d'Anvers, lieu de sa naissance, s'estoit établi à Bologne, où il avoit quantité d'Eleves, & travailloit à plusieurs ouvrages. Mais parce que le Guide & l'Albane, qui avoient étudié sous luy, l'avoient quitté pour se mettre sous les Caraches; c'estoit avec peine que Calvart entendoit parler de leur Ecole, qui commençoit à avoir de la reputation: de sorte qu'ayant trouvé un jour le Dominiquin copiant

quelques desseins des Caraches, il s'en fascha si fort, LE DOMI-
 que prenant un autre prétexte de le quereller, il le NIQUIN.
 frapa outrageusement, & le chassa de sa maison.
 Cela fut cause que le pere du Dominiquin s'adressa
 à Augustin Carache, qui receût fort humainement
 le fils, & le mena dans l'Ecole de Louïs Carache,
 qui luy témoigna aussi d'autant plus d'affection,
 que pour l'amour d'eux il avoit ressenti les effets
 de la haine que son premier maistre leur portoit.
 Il travailla donc dans l'Ecole des Caraches avec une
 assiduité nompareille à copier les ouvrages d'Augustin,
 taschant non seulement de bien imiter tous
 les contours des figures qu'il avoit devant luy, mais
 encore d'entrer dans l'expression des passions & des
 mouvemens qu'il voyoit representez, s'appliquant
 fortement à en concevoir les raisons, aussi-bien qu'à
 les dessiner exactement.

Il estoit encore fort jeune lors qu'un jour qu'on
 avoit accoustumé de distribuer des prix aux Ele-
 ves qui dessinoient dans l'Academie de Bologne,
 on fut assez surpris quand après avoir amassé tous
 leurs desseins, on vit que le Dominiquin qui estoit
 retiré à l'écart, s'avança d'une maniere timide, &
 presenta le sien à Louïs Carache. Mais ceux qui
 estoient presens, & qui aspiroient à l'honneur de la
 recompense, furent encore bien plus étonnez &
 confus, lors que Louïs Carache, après les avoir tous
 considerez, donna la gloire & l'avantage au Do-
 miniquin, qui ayant receû le prix & les louanges
 qu'il meritoit, se rendit considerable sous le nom

de *Dominichino*, qu'on luy donnoit alors à cause de sa grande jeunesse, & que l'honneur d'un si heureux succès luy fit garder tout le reste de sa vie.

Pendant qu'il travailloit sous Louïs Carache, il estoit si appliqué à l'étude, que son maistre le proposoit toujours pour exemple aux autres Eleves. Car le grand desir qu'il avoit d'apprendre, le tenoit continuellement attaché auprès de son maistre, dont il observoit avec soin tout ce qu'il faisoit.

Sa maniere d'étudier auroit semblé fort extraordinaire à ceux qui ne l'auroient pas connu, & mesme auroit pu faire juger aussi desavantageusement de luy, que Quintilien fait de ceux qui dans leurs ouvrages ne se satisfont jamais, & qui pour vouloir trop bien faire ne peuvent se déterminer, ni rien mettre à execution. Car lors qu'il vouloit commencer quelque tableau, il ne se mettoit pas d'abord ni à dessiner, ni à peindre; il demouroit longtemps à méditer sur ce qu'il devoit faire: ce qui auroit fait juger qu'il estoit sterile en pensées, & irrésolu sur le choix de son sujet, si ensuite on n'avoit bien connu le contraire dans l'execution de ses tableaux: aussi quand une fois il avoit donné les premiers coups de pinceau, il demouroit tellement attaché au travail, que de luy-mesme il ne l'auroit jamais quitté, ni pour prendre ses repas, ni pour toute autre affaire, si on ne l'en avoit tiré comme par force; & cette conduite luy devint si naturelle, qu'il l'a tenuë pendant toute sa vie.

Lors qu'il fut dans un âge un peu avancé, il fit
amitié

amitié avec l'Albane qui estoit plus âgé que luy. LE DOMI-
NIQUIN. Il le voyoit souvent, & conféroient ensemble sur le sujet de ses études, & des tableaux qu'il faisoit. Ils allerent tous deux à Reggio & à Parme; & ensuite l'Albane estant à Rome, luy écrivit de s'y rendre. Comme dans ce mesme temps on envoya à Louïs Carache quelques desseins d'après les ouvrages de Raphaël, le Dominiquin fut si touché des beautés qu'il y vit, que cela augmenta encore l'impatience qu'il avoit d'aller à Rome. Il y alla enfin, & y fut agreablement receû de l'Albane, qui le logea chez luy pendant deux ans.

Il frequentoit l'Ecole d'Annibal Carache, qui peignoit alors la Galerie Farnese; & comme de jour en jour il faisoit connoistre ce qu'il sçavoit, Annibal luy fit peindre quelques-uns de ses cartons, & dans la loge du jardin qui est du costé du Tibre, il representa de son invention la mort d'Adonis, & comme Venus se jette à bas de son char pour le secourir. Depuis qu'il eût fini cét ouvrage, il parut toujourns plus sçavant dans l'invention des sujets, dans la beauté des pensées, & dans l'expression des passions. Il est vray aussi que dans ce tableau où il representa Adonis tué par le sanglier qu'il avoit poursuivi, on voit sur le visage de Venus une subite émotion de douleur si bien exprimée, & toutes les actions des petits Amours qui l'accompagnent, si conformes au sujet, qu'Annibal en fut extraordinairement satisfait. Mais plus le Dominiquin se rendoit agreable au Carache, &

ET DOMI-
NIQUIN.

plus il s'attiroit la jalousie de ses compagnons, qui ne pouvant souffrir les loûanges qu'on luy donnoit, conceûrent une telle haine contre luy, que depuis ce temps-là il ressentit les effets de sa mauvaise fortune pendant tout le cours de sa vie.

Et parce qu'il apportoit, comme je vous ay marqué, beaucoup de considérations dans l'exécution de ses tableaux, ses ennemis appelloient cela lenteur d'esprit, & disoient que ses ouvrages estoient faits avec peine, & comme labourez à la charuë, le comparant à un bœuf, qui estoit le nom qu'Antoine Carache fils d'Augustin luy donnoit : ce qui obligea Annibal de luy dire, que ce bœuf laboureroit un champ qu'il rendroit si fertile, qu'un jour il nourriroit la Peinture. Cependant le Dominiquin continuoit touûjours son travail, sans se rebuter par les obstacles qui s'opposoient à ses desseins.

Il y avoit peu de temps qu'il estoit auprès de M. Jean-Baptiste Agucchi, quand il se vit presque obligé de se retirer avec précipitation, par la mauvaise opinion que son frere le Cardinal Agucchi conceût de son merite. Mais M. Agucchi, qui estoit un esprit excellent, & amateur des belles choses, trouva moyen de le retenir, & de desabuser son frere, en luy faisant connoistre le merite du Dominiquin, après luy avoir montré un tableau où il avoit représenté Saint Pierre dans la prison. Cét ouvrage fut cause que le Cardinal arresta chez luy le Dominiquin, & le fit travailler

ensuite dans l'Eglise de San-Honofrio. Et comme ce Cardinal ne vescu pas long-temps après, ce fut le Dominiquin qui ordonna la structure du tombeau qu'on luy dressa dans l'Eglise de Saint Pierre aux Liens, dont il avoit le titre.

LE DOMI-
NIQUIN.

Il fit son portrait, qu'on voit peint dans une ovale au milieu de deux sphinx de marbre; & mesme il tailla de sa main quelques-uns des ornemens qui embellissent cette sepulture.

Entre les tableaux qu'il fit pour M. Agucchi, on peut considerer comme les plus beaux, celuy où il representa Susanne qui se couvre d'un linceul à la veüe des deux Vieillards qui approchent de la fontaine où elle est; un autre petit tableau sur cuivre où il a representé Saint Paul ravi & enlevé au ciel par des Anges. Ce tableau est à Paris dans la Sacristie des R. R. P. P. Jesuites de la rue Saint Antoine. Un autre où Saint François est representé dans une solitude à genoux devant un Crucifix. Il est aussi à Paris, de mesme que celuy de pareille grandeur, où Saint Jerosme est peint dans une grotte, à genoux, & tenant une Croix. Il fit ces tableaux pendant qu'il demouroit chez M. Agucchi, qui estoit alors Majordome du Cardinal Aldobrandin, neveu du Pape Clement VIII. & ce fut M. Agucchi qui le proposa au Cardinal, pour peindre à Frescati dans son Palais de *Bellevedere*, qui estoit nouvellement basti.

C'est dans ce lieu si celebre pour sa belle situation, & pour la quantité des eaux qui le rendent

agréable, que le Dominiquin a peint une galerie à fresque, où il a représenté divers sujets qui regardent ce que les Poètes ont écrit d'Apollon. Dominique Barriere de Marseille grava cette galerie pendant que nous estions à Rome. Je ne vous diray rien de ces Peintures : vous les devez avoir encore assez presentes dans l'esprit, puis que vous me parliez il n'y a pas long-temps du plaisir que vous eustes à les considerer, & à prendre le frais dans cette galerie, lors que nous allasmes voir ensuite ce que le mesme Peintre fit pour le Cardinal Farnese dans l'Abbaye de *Grotta Ferrata*, à dix milles de Rome. Quant aux tableaux qu'il a faits dans cette Abbaye, ils representent plusieurs miracles de Saint Nil Abbé, & je ne croy pas que vous en ayez perdu le souvenir.

Il m'en souvient si bien, dit Pymandre, que je doute que vous ayez conservé, comme j'ay fait, l'idée d'un visage qu'on nous fit remarquer dans un de ses tableaux où l'Empereur Otton visite ce Saint Abbé. Car on nous dit que c'est le portrait d'une jeune fille de *Fiescati*, tres belle & bien faite, dont le Dominiquin estoit amoureux ; & qu'un jour estant allée en devotion avec sa mere dans la Chapelle où il travailloit, il prit occasion d'en faire le portrait sans qu'on s'en apperceust, & qu'ensuite il la representa dans ce tableau sous la figure d'un jeune homme qui semble s'éloigner d'un cheval fougueux. Mais quoy-qu'elle soit sous un habit d'homme, avec un chapeau garni de plumes ;

neanmoins l'air de son visage est si bien pris, que nonobstant ce déguisement, les parens qui luy avoient refusé cette fille qu'il vouloit épouser, ayant reconnu qu'il l'avoit ainsi peinte dans un lieu exposé à tout le monde, en furent si fort irritez contre luy, que craignant leurs menaces, il s'en retourna bientoist à Rome.

LE DOMI-
NIQUIN.

Je vous avouë, luy repliquay-je, que j'avois oublié cette particularité que vous avez si bien retenüe. Vous sçavez donc qu'après son retour, l'Albane qui peignoit pour le Marquis Justiniani, la galerie de sa maison de Bassane, donna à peindre au Dominiquin une des chambres de cette maison. Ce fut là qu'il representa plusieurs Fables, que les Poëtes ont écrites au sujet de la naissance des Amours, & d'autres actions de Diane.

Après qu'il eût fini cette chambre, Annibal Carache, dont la santé diminuoit tous les jours, voulant faire part à ses Eleves de tous les ouvrages qu'on luy proposoit, parla au Cardinal Borghese, afin qu'il employast le Dominiquin & le Guide, pour travailler dans l'Eglise de Saint Gregoire sur le Mont Celius. Le Dominiquin eût en partage tout ce qui regarde les ornemens, qu'il peignit de clair obscur; & des deux tableaux qu'on y voit, il fit celuy où Saint André est fouëté par des bourreaux.

Ces deux excellens hommes travaillerent dans ce lieu-là avec émulation, & réussirent si bien l'un & l'autre, qu'ils partagerent presque également

l'estime de tout le monde. Si la beauté du pin-
ceau & la grace qui paroist dans le tableau du Gui-
de charmoit les yeux; les fortes & naturelles ex-
pressions du Dominiquin touchoient beaucoup
plus l'esprit, & émouvoient davantage les passions
de ceux qui les consideroient: ce qui est un des
plus beaux effets de la Peinture.

Mais bien qu'Annibal & quelques autres des
plus sçavans Peintres jugeassent en faveur du Do-
miniquin, il n'avoit pas pour cela le plus grand
nombre de voix pour luy. Tous ceux qui consi-
deroient son ouvrage, n'en faisoient pas le cas qu'il
meritoit; estant certain qu'alors non seulement on
avoit beaucoup plus d'inclination pour le Guide,
mais encore qu'on préféreroit au Dominiquin plu-
sieurs autres Peintres qui luy estoient bien infe-
rieurs. Et quoy-que peu de temps après Annibal
estant mort, ceux de son Ecole aquirent encore plus
de reputation; il est vray pourtant que l'opinion
qui l'emporte souvent sur la raison, s'opposa si fort
à l'estime qu'on devoit avoir du Dominiquin, que
sa vertu & son merite ne furent point assez con-
nus, & ne purent pendant sa vie le faire jouïr de
l'honneur qu'il a eû après sa mort.

Ainsi voyant les traverses de sa mauvaise fortu-
ne, & la peine qu'il auroit de trouver de l'employ
à Rome, il déliberoit de retourner à Bologne, &
de s'y marier, lors qu'on luy proposa de faire le
tableau de Saint Jerosme de la Charité. Cét ou-
vrage, non seulement fut cause qu'il ne partit pas

de Rome, mais le fit confiderer, & servit ensuite à
 luy donner d'autres emplois. Vous sçavez combien
 cette peinture est celebre, & que le Pouffin qui re-
 gardoit le Dominiquin comme le premier des Ele-
 ves d'Annibal, ne parloit de ce tableau qu'avec
 admiration, & contoit la Transfiguration de Ra-
 phaël, la Descente de Croix de Daniel de Volter-
 re, & le Saint Jerosme du Dominiquin, pour les plus
 beaux tableaux qui fussent à Rome.

LE DOMI-
 NIQUIN.

C'est une chose étonnante que d'un si digne &
 si précieux ouvrage, il ne receût que cinquante écus
 pour toute recompense, dans un temps où le Gui-
 de estoit si bien payé des siens. Cependant, com-
 me l'envie ne cesse jamais de s'opposer à la vertu,
 ne trouvant rien à reprendre dans cét excellent ta-
 bleau, elle tascha à persuader à tout le monde,
 que si le Dominiquin avoit esté assez heureux pour
 le bien executer, il ne devoit pas avoir la gloire
 d'en estre l'inventeur, puis qu'il n'avoit qu'imité
 un semblable sujet qu'Augustin Carache avoit
 peint avant luy dans les Chartreux de Bologne.

Lanfranc estoit un de ceux qui taschoient le plus
 à persuader cela à tout le monde, parce qu'il estoit
 celuy qui avoit le plus de jalousie contre le Domi-
 niquin; & mesme pour fortifier davantage ce qu'il
 disoit, & en laisser une plus forte impression dans
 les esprits, il dessina, & fit graver à l'eau-forte par
 François Perier son disciple, le tableau d'Augustin
 Carache, croyant par ce moyen prouver plus for-
 tement que ce que le Dominiquin avoit exposé,

LE DOMI-
NIQUIN.

n'estoit qu'un larcin qu'il avoit fait à son maistre. Mais ceux qui n'estoient ni passionnez ni jaloux de l'honneur du Dominiquin, reconnoissoient dans la disposition & les attitudes des figures, & dans toutes les expressions des visages, une si grande difference, qu'encore que le Dominiquin eult conservé une idée generale de la pensée d'Augustin, on ne devoit pas l'accuser d'avoir fait un vol, mais plutôt luy donner des louanges d'avoir imité son maistre, & s'estre bien voulu servir, comme il le confessoit luy-mesme, de quelques-unes de ses expressions qu'il avoit étudiées autrefois dans des temps qu'il ne pensoit pas à faire cét ouvrage, mais qui luy estoient revenuës naturellement dans l'esprit, comme font d'ordinaire toutes les choses qu'on apprend avec soin, pour ne les pas oublier. C'est pourquoy, lors qu'on considere exactement ces deux differens tableaux, il est malaisé de remarquer dans celui du Dominiquin aucune chose en particulier, qu'on puisse dire qu'il ait dérobée.

Après avoir achevé le tableau de Saint Jerome, il travailla dans un Palais qui appartient aujourd'huy au Marquis Costaguti, où Lanfranc, le Guerchin, & Joseph-Pin travailloient aussi. Il representa pour le Marquis Mattei, dans la voute d'une petite chambre l'histoire de Jacob & de Rachel; & quelque temps après il entreprit de peindre dans l'Eglise de Saint Louïs des François, la Chapelle de Sainte Cecile. Cét ouvrage qu'il fit à fraisque avec une beauté de couleurs & un travail de
pinceau

pinceau admirable, luy donna beaucoup de reputation.

LE DOMI-
NIQUIN.

On sçait que dans ces tableaux il travailla avec une application extraordinaire, s'attachant à bien connoître la Nature, & à exprimer les affections de l'ame, conformément à son sujet. Il étudioit aussi avec soin les belles proportions & les mouvemens de tous les membres du corps, ne prenant d'autre divertissement que celuy qu'il trouvoit dans le travail. Il ne tiroit pas peu d'utilité de la lecture des bons livres, & de l'entretien qu'il avoit souvent avec M. Agucchi, qui ayant beaucoup d'amour pour la Peinture, prenoit plaisir de luy marquer les plus beaux endroits des bons Auteurs.

Il alla à Fano, où il fit un ouvrage considerable pour M. Guido Nolfi dans sa Chapelle du Dome. Après avoir passé plusieurs années éloigné de son pais & de ses parens, il retourna à Bologne, où il se maria, & où il fit plusieurs tableaux.

Outre le temps qu'il employoit à peindre, il s'appliquoit aussi à l'Architecture; & lors que Gregoire X V. eût esté élu Pape en 1621. le Dominiquin qui l'avoit pris pour estre parrain de son fils, pendant qu'il n'estoit que Cardinal, se rendit aussitost à Rome, où il fut nommé pour Architecte du Palais Apostolique, & jouït de cette commission pendant le Pontificat de ce Pape, sans neanmoins faire aucune chose pour les bastimens.

Le moment estoit arrivé où il devoit davantage faire paroître tout ce qu'il sçavoit dans la Pein-

LE DOMI-
NIQUIN.

ture : car le Cardinal de Montalte ayant fait bastir la nouvelle Eglise de Saint André de Laval, il choisit le Dominiquin pour faire les tableaux dont il vouloit qu'elle fust embellie. Il en avoit déjà fait quelques-uns pour ce Cardinal, qui en avoit esté tres-satisfait ; ce qui fut cause qu'il le préfera à tous les autres Peintres. Je ne vous dis rien des ouvrages qu'on voit de luy dans cette Eglise : ils sont si celebres, que je ne croy pas qu'il se trouve beaucoup de personnes qui ayent esté à Rome, & qui ne les ayent pas veûs.

Il me semble, interrompit Pymandre, que la Coupe n'est pas de luy. C'est, repris-je, ce que j'allois vous dire, & que dans le temps qu'il travailloit, le Cardinal Montalte estant venu à mourir en 1623. Lanfranc trouva moyen d'obtenir qu'il peindroit la Coupe, sous prétexte que le Dominiquin ne pourroit pas achever luy seul de si grands travaux pour l'Année Sainte. Il en avoit néanmoins fait déjà tous les desseins ; & ce ne fut pas sans déplaisir qu'il vit Lanfranc travailler en sa place.

Lors qu'il eût fini à Saint André, il fit dans l'Eglise de Saint Sylvestre à Montecavallo les tableaux ovales qui sont dans la Chapelle du Cardinal Bandini, où il a representé quatre sujets differens tirez de l'ancien Testament. Dans le premier on voit Esther devant Assuérus ; dans le second, Judith qui montre aux Hebreux la teste d'Holoferne ; dans le troisiéme, David qui jouë de la harpe devant l'Arche ; & dans le quatriéme, Sa-

lomon assis dans son trône avec Bersabée sa mere. LE DOMI-
NIQUIN.

Lors que l'Eglise de Saint Charles des Catinares fut entierement bastie, on donna au Sementa, Eleve du Guide, à peindre la Coupe, & au Dominiquin les quatre angles des pilastres, où il a representé les quatre vertus Cardinales.

Tous ces grands ouvrages que le Dominiquin a faits à Saint André de Laval & à Saint Charles ne rendirent pas sa fortune meilleure, parce qu'il en fut fort mal recompensé. C'est ce qui le fit résoudre d'aller à Naples pour peindre la Chapelle du Tresor. Cette entreprise qui pouvoit luy estre de quelque utilité, n'estoit pas sans beaucoup de difficultez, & mesme luy paroissoit perilleuse; parce que Joseph-Pin & le Guide, qui en differens temps s'estoient transportez sur les lieux à mesme dessein, avoient esté contrainsts de s'en retourner par le danger où ils se trouvoient exposez, à cause de la jalousie des Peintres Napolitains, qui ne pouvoient souffrir que des Etrangers leur vinsent oster leur pratique, & faire des ouvrages qu'ils croyoient leur appartenir préferablement à tous autres. Le desir neanmoins que le Dominiquin avoit d'entreprendre de grands travaux; la mort du Pape Gregoire XV. qui le privoit de son employ d'Architecte du Palais Apostolique, & luy ostoit l'esperance qu'il avoit eüe d'estre Architecte de l'Eglise de Saint Pierre, au sujet de quoy il s'estoit beaucoup appliqué à l'étude de l'Architecture; le besoin qu'il avoit de subvenir à sa famille; enfin toutes ces rai-

LE DOMI-
NIQUIN.

sons le firent passer sur celles qui pouvoient l'empescher d'aller à Naples : de sorte qu'après avoir traité avec les Envoyez de cette ville en 1629. il s'y en alla avec toute sa famille. Il est vray que les conditions qu'il fit estoient assez avantageuses, si la chose eust réüssi : car on luy devoit payer cent écus pour chaque figure entiere, cinquante écus des demi-figures, & vingt-cinq écus des testes seules ; ce qui devoit faire un prix considerable, eû égard à la quantité de choses qu'il auroit eû lieu de peindre pendant plusieurs années. Outre cela, on luy promettoit à la fin de son travail un present conforme à la grandeur & à la beauté de ce qu'il feroit.

Ces promesses pourtant ne satisfaisoient pas ses amis, qui connoissant son humeur & l'amour qu'il avoit pour le repos, prévoyoit l'inquiétude & les déplaisirs qu'il recevroit à Naples, par l'exemple de ce qui estoit arrivé au Guide & à Joseph-Pin. En effet, à peine eût-il commencé de travailler, que ses ennemis s'éleverent contre luy, & firent de si grandes cabales pour décrier tout ce qu'il faisoit, que l'Espagnolet, qui estoit celuy de tous les Peintres qui en parloit avec le moins d'emportement, disoit que le Dominiquin ne meritoit pas le nom de Peintre, ne sçachant pas mesme manier le pinceau : de sorte que ceux qui avoient traité avec luy, remplis des mauvaises impressions qu'on leur donnoit, parurent si mal satisfaits qu'ils ne le consideroient plus comme celuy qu'ils avoient choisi.

avec estime, mais comme un inconnu, & le moindre de tous les Peintres. Ainsi dès le commencement qu'il fut arrivé à Naples, il eût tant de sujets d'estre mal satisfait, que ses amis s'étonnoient comment il pouvoit travailler. Aussi les mauvais offices que l'Espagnolet & ceux de sa cabale luy rendoient continuellement auprès du Viceroy & de ceux qui l'employoient, le troublèrent si fort, que ne pouvant plus résister à tant de traverses, après avoir pensé à ce qu'il devoit faire pour s'en delivrer, & se sauver d'un país où il n'avoit point d'amis, il résolut de quitter Naples, sans en parler à personne. Estant sorti secretement hors de la ville, il monta à cheval, & suivi de son valet, s'en alla à Rome avec une diligence qui marquoit bien plus une fuite précipitée, qu'un retour prémédité, n'ayant égard ni aux chaleurs de la saison, ni aux fatigues du chemin, ni à sa famille qu'il abandonnoit.

LE DOMI-
NIQUIN.

Lors qu'on sceût qu'il s'estoit retiré de la sorte, on arresta sa femme & sa fille, & on ne les laissa point sortir de Naples qu'après que le Dominiquin eût donné des asseürances qu'il acheveroit ce qu'il avoit commencé. Mais lors qu'environ un an après il y fut de retour, il receût tant de déplaisir, qu'au lieu de vivre, il ne faisoit plus que languir; & ne se croyant pas mesme en seureté dans sa maison & parmi sa famille, il changeoit tous les jours de nourriture, & n'osoit quasi manger, craignant qu'on ne l'empoisonnast : ce qui luy

LE DOMI-
NIQUIN.

abbatit si fort l'esprit & le corps, que s'affoiblis-
fant peu à peu, il mourut le 15. Avril 1641. âgé
de soixante ans.

Si-tost qu'il fut mort, on ruina à Naples les
ouvrages où il avoit travaillé pendant trois ans,
pour en faire peindre d'autres par Lanfranc. Et
l'envie & sa mauvaise fortune non contentes de
l'avoir persecuté pendant sa vie, l'outragerent en-
core après sa mort dans ses heritiers, auxquels, par
une injustice extraordinaire, on fit rendre la plus
grande partie de l'argent qu'il avoit receû de son
travail.

Cependant, lors qu'on eût à Rome la nouvelle
de sa mort, il y fut fort regreté, & ceux de l'A-
cademie honorèrent sa memoire d'une oraison qui
fut recitée en public, avec plusieurs vers à sa louan-
ge. Il ne laissa qu'une seule fille, qui herita de tout
le bien qu'il avoit amassé par ses longues veilles,
qui montoit environ à vingt mille écus.

Il estoit d'une humeur libre & honneste, sobre
dans son vivre, modeste & retenu dans sa conver-
sation. Il estoit fort retiré, croyant éviter par ce
moyen la malignité de ses envieux, qui ne laissoient
pas de le persecuter dans sa retraite, & lors qu'il
faisoit tout son possible pour les éviter. Quoy-
qu'il ne pust s'empescher de se plaindre du tort
qu'il recevoit par la médifance des Peintres, il ne
se soucioit pourtant pas de leurs louanges ni de
leurs blasmes. Comme il connoissoit leurs mau-
vaises intentions, lors qu'on luy disoit que ceux

de Naples décrioient ce qu'il faisoit à la Chapelle LE DOMI-
 du Tresor, au lieu de s'en fascher, il répondoit NIQUIN.
 avec quelque sorte de joye, que c'estoit un témoi-
 gnage que ce qu'il avoit fait estoit bien. On luy
 rapporta un jour que certains Peintres avoient fort
 estimé quelques-unes de ses figures. J'ay bien peur,
 repliqua-t-il, qu'il ne me soit échapé quelques
 coups de pinceau qui ne valent rien, & qui leur
 plaisent.

Un de ses amis voulant luy persuader de ne pas
 tant finir ses ouvrages, ni les travailler avec une
 si grande exactitude, mais s'accommoder au goust
 des autres, plûtoft que de vouloir se contenter luy-
 mesme: C'est pour moy seul, luy dît-il, & pour
 la perfection de l'Art que je travaille. Aussi sca-
 voit-il bien que toute l'excellence d'un ouvrage
 consiste en ce qu'il soit également achevé dans tou-
 tes ses parties, & qu'on connoisse que l'ouvrier a
 apporté tous ses soins à le perfectionner, & y a
 mis, comme l'on dit, la dernière main. C'est pour
 cela qu'il ne pouvoit souffrir que les jeunes étu-
 dians ne fissent que de simples esquisses, lors qu'ils
 dessinoient, & qu'en peignant ils se contentassent
 de marquer les choses par des coups de pinceau
 qui ne fussent point terminez. Quand il estoit avec
 eux, il ne leur parloit jamais que de choses utiles
 & nécessaires à leur profession. Il leur disoit sou-
 vent qu'il ne doit sortir de la main d'un Peintre
 aucun trait ni aucune ligne qu'elle n'ait esté for-
 mée dans son esprit auparavant; qu'ils devoient

se souvenir, quand ils confideroient quelque objet, de ne le regarder pas une seule fois, mais d'y faire une longue attention, parce que c'est l'esprit, & non pas l'œil, qui juge bien de la raison des choses. Aussi avant que de se mettre au travail, & de prendre le pinceau, il avoit accoustumé, comme je vous ay déjà dit, de penser long temps à ce qu'il vouloit faire. Il demouroit quelquefois retiré seul la plus grande partie du jour à méditer sur un sujet; & lors qu'il en avoit arresté en luy-mesme l'invention & la disposition, il paroissoit content, & se réjoüissoit comme s'il eust déjà executé la principale partie de son travail.

Il ne pouvoit comprendre qu'il y eust des Peintres qui travaillassent à des ouvrages considerables, avec si peu d'application, que pendant leur travail ils ne laissassent pas de s'entretenir avec leurs amis. Il les regardoit comme des ouvriers qui n'avoient que la pratique, & nulle intelligence de l'Art; estant persuadé qu'un Peintre, pour bien réussir, doit entrer dans une parfaite connoissance des affections de l'esprit & des passions de l'ame; qu'il doit les sentir en luy mesme, & s'il faut ainsi dire, faire les mesmes actions, & souffrir les mesmes mouvemens qu'il veut représenter; ce qui ne se peut au milieu des distractions. Aussi on l'entendoit quelquefois parler en travaillant, avec une voix languissante & pleine de douleur, ou tenir des discours agreables & joyeux, selon les divers sentimens qu'il avoit intention d'exprimer. Mais pour cela il s'enfermoit
dans

dans un lieu fort retiré, pour n'estre pas apperceû dans ces differens estats, ni par ses Eleves, ni par ceux de sa famille, parce qu'il luy estoit arrivé quelque-fois que des gens qui l'avoient veû dans ces transports, l'avoient soupçonné de folie. Lors que dans sa jeunesse il travailloit au tableau du Martyre de Saint André qui est à Saint Gregoire, Annibal Carache estant allé pour le voir, il le surprit comme il estoit dans une action de colere & menaçante. Après l'avoir observé quelque temps, il connut qu'il representoit un soldat qui menace le saint Apostre. Alors ne pouvant plus se tenir caché, il s'approcha du Dominiquin, & en l'embrassant, luy avouâ qu'il avoit dans ce moment-là beaucoup appris de luy.

Il est vray aussi que dans cette partie de l'expression, il a esté plus avant que ses maistres; & le Poussin, dont le témoignage est d'un grand poids sur cette matiere, disoit qu'il ne connoissoit point d'autre Peintre que le Dominiquin, pour ce qui regarde les expressions.

Lors qu'il voulut s'instruire à fond de l'Architecture, il s'appliqua à la lecture de Vitruve. Cét Auteur luy donna mesme de la curiosité pour la Musique des Anciens, à l'étude de laquelle il passa beaucoup de temps, qu'il eust mieux employé à peindre. Il s'appliqua aussi avec assez de soin aux Mathematiques, particulièrement à ce qui regarde l'Optique & la Perspective, dont il receût d'excellentes instructions du Pere Mattheo Zoccolino Theatin.

LE DOMI-
NIQUIN.

Outre les grands ouvrages qu'il a faits, dont nous avons parlé, on voit de luy plusieurs tableaux à l'huile de grandeurs différentes dans des Eglises & dans des maisons particulieres. Il est vray que le nombre en est mediocre, parce qu'il passa la plus grande partie de sa vie à ne peindre qu'à fraisque.

Je ne vous demande point, interrompit Pymandre, quels sont les plus beaux qu'on voit en Italie; je me contente de ceux que vous avez déjà nommez. Mais marquez-moy, je vous prie, les plus considerables de la main de ce Peintre qui se trouvent aujourd'huy à Paris.

Vous avez veû dans le cabinet du Roy, repartis-je, celuy où David est représenté jouant de la harpe, & un autre de mesme grandeur où Sainte Cecile touche une basse de viole: mais un des plus beaux est celuy où il a représenté un concert de musiciens & des jouëurs d'instrumens. Ces trois tableaux viennent du cabinet du Duc de Mazarin. Il y a aussi dans la mesme cabinet de Sa Majesté au autre petit tableau où sont peints trois petits Amours. Il les fit pour le Cardinal Ludovisio à qui l'on avoit fait present d'une Guirlande de fleurs, au milieu de laquelle ils sont representez. L'un est assis dans un char tenant d'une main son arc, & de l'autre les resnes de deux colombes qui tirent le char: les deux autres qui semblent se soutenir en l'air sur leurs ailes, répandent des fleurs, & se jouënt agréablement. Il y a encore dans le mesme lieu d'autres tableaux de figures, & quelques

païfages tres-agreables, de la main de cét excellent homme. Celuy qui est dans le cabinet de M. le Nostre Contrôleur des Bastimens, où Adam & Eve sont representez dans le Paradis terrestre, est un ouvrage considerable.

LE DOMI-
NIQUIN.

Pendant que nous estions à Rome, dît Pymandre, n'y eût-il pas un Secretaire du Duc de Guise, qui acheta l'original & la premiere pensée du tableau de la Communion de Saint Jerosme?

Ce tableau, luy repartis-je, que ce Secretaire avoit apporté en France avec quelques autres, tomba après sa mort entre les mains du Chevalier de Clerville, & à son inventaire il a esté vendu à Monsieur Colbert, Coadjuteur de Rouën: presentement il est dans le cabinet de Monsieur le Marquis de Seignelay. Il y a encore des tableaux de ce Peintre dans les cabinets de M. le Chevalier de Lorraine, & de M. de la Vrilliere Secretaire d'Etat.

Entre les Eleves du Dominiquin, on considere particulièrement *Antonino Barba-longa*, de Messine, qui a travaillé à Rome dans l'Eglise des Theatins & à Saint André de Laval; & André Camassée, qui a peint dans le Palais de Palestrine aux quatre fontaines, & qui a fait plusieurs autres ouvrages qui luy ont aquis de la reputation.

Je n'ay pas perdu la memoire, interrompit Pymandre, des peintures que j'ay veûes dans le Palais des Barberins, où André Sacchi a aussi travaillé: mais ces ouvrages, selon que je l'entendois dire alors, estoient bien inferieurs à ceux du Domini-

LE DOMI-
NIQUIN.

quin ; & je croy bien aussi que vous n'en parlez pas pour les comparer les uns aux autres. A l'égard de ceux que vous venez de dire , que le Guide a faits à Saint Gregoire , il me semble qu'on n'en faisoit pas moins de cas que de ceux du Dominiquin ; aussi estoient-ils disciples d'un mesme maistre.

LE GUIDE.

Il est vray, repliquay-je, qu'ils avoient tous deux étudié sous les Caraches ; mais pourtant leurs manieres sont bien differentes. LE GUIDE n'eût pas toute la force & la vigueur que l'on voit dans les tableaux de ses maistres, & rendit sa maniere de peindre beaucoup plus foible & plus délicate. Comme il estoit d'un naturel doux & agreable, il chercha à faire paroistre dans ses ouvrages de la grace & de la douceur. Aussi voit-on dans toutes les figures qu'il a peintes un je-ne-sçay-quoey de noble & de gracieux, qui flate les sens, mais qui veritablement n'emporte point l'esprit. Ce sont des agrémens qui demeurent exposez aux yeux, & qui les touchent avec plaisir, mais qui ne penetrent point dans l'ame pour s'y faire sentir, & pour émouvoir les passions. Cependant, de tous les Eleves des Caraches il a esté le plus heureux, se trouvant encore aujourd'huy un nombre infini de personnes qui cherissent ses ouvrages, jusques au point de preferer la délicatesse & la grace qu'on y voit, à la grandeur & aux fortes expressions qui paroissent en d'autres tableaux. Ce n'est pas qu'il n'y en ait de luy de fort étudiez, & qu'il n'ait representé des corps où tous les muscles sont dessinez avec beau-

coup de science, comme on peut voir dans les quatre tableaux des travaux d'Hercule qui sont au Louvre. Mais à bien considérer son genie, & tout le caractere de son travail, il y a plus de mollesse & de langueur que de vigueur & de fermeté. Il eût toutefois ses approbateurs pendant sa vie, & il est encore à present l'admiration des personnes, qui ne connoissant pas ce qu'il y a de foible dans ses ouvrages, ont de l'amour pour cette maniere tendre & gracieuse dont il s'est servi, & qui, comme je viens de vous marquer, la preferent à des expressions plus vives. Après que je vous auray parlé de sa naissance, je vous diray comment il choisit ce genre de peindre, & comment il s'éloigna en quelque sorte du goust de ses maistres pour en suivre un qui luy a esté particulier.

Vous sçavez donc qu'il naquit à Bologne en 1575. Son pere nommé Daniel Reny, estoit un excellent musicien, qui luy fit apprendre d'assez bonne heure la Musique, & à dessiner. Il étudia les principes de la Peinture sous Denys Calvart Flamand, dont je vous ay parlé; & ce fut peut-estre sous ce maistre qu'il se forma une maniere de faire certains vestemens, qui quelquefois tiennent beaucoup de ceux d'Albert Dure. Lors qu'il eût atteint l'âge de vingt ans, il s'attacha auprès des Caraches, & travailla sous eux à differens ouvrages.

Je croy vous avoir dit il y a quelque temps, qu'après la mort de Raphaël & de Jule Romain, l'Ecole de Rome changea beaucoup de ce qu'elle

estoit sous ces excellens hommes ; & que ceux qui vinrent dans le siecle suivant, & sous le Pontificat de Gregoire X V. s'attachant peu à l'étude & à la recherche des belles choses, ne travailloient que de pratique, & d'une maniere quelquefois aussi foible & extravagante dans le dessein que dans le coloris.

Je vous fis encore observer comment dans la suite il s'éleva dans Rome deux partis, qui eurent pour chefs Joseph-Pin & Michel - Ange de Caravage dont la maniere obscure & peu agreable ne laissa pas d'estre imitée par beaucoup d'autres Peintres. Sur l'estime & la reputation que luy donnoient ceux de son parti, il y eût mesme des personnes de qualité qui voulurent bien trouver beau ce qu'il faisoit. Le Cardinal del Monte, le Marquis Justinien, le Seigneur Mattei, & plusieurs autres des plus curieux, luy firent faire des ouvrages considerables, & se declarerent ses protecteurs. Alors une infinité de particuliers vouloient avoir quelques tableaux de sa main ; & comme l'on en transportoit en divers endroits, il y en eût quelques-uns que l'on envoya à Bologne.

Louïs Carache qui fut des premiers qui les vit, fut surpris quand il les eût bien considerez. Il admira le pouvoir de la fortune, qui rend aveugles comme elle ceux qu'elle veut empescher de nuire aux personnes qu'elle entreprend de favoriser ; s'étonnant de ce que tant de gens ne voyoient pas combien les ouvrages du Caravage estoient au des-

sous de l'estime qu'on en faisoit. Car il estoit aisé de connoître qu'il y avoit seulement un contraste de lumieres & d'ombres, & une exactitude trop grande à représenter la Nature telle qu'elle est; mais qu'il n'y avoit ni bienfiance, ni grace, & encore moins d'intelligence & de beau choix. Pour Annibal, il ne pouvoit se taire, ni ne pas se plaindre de ceux qui contribuoient à la ruine entiere de ce qu'on nomme le bon goust dans la Peinture, en favorisant cette nouvelle maniere de peindre. Où sont, disoit-il, ces ouvrages dont l'on parle avec tant d'admiration? Je ne voy rien dans ces tableaux qu'on nous presente, que des marques d'une nouveauté qui ne merite aucune louange. Je ne doute plus que tous les Peintres, qui sans avoir étudié & veü les bonnes choses, voudront inventer & mettre au jour quelque nouvelle maniere, ne trouvent un semblable sort, & ne reçoivent de pareils applaudissemens. Puis faisant reflexion sur les differens jugemens des hommes, & combien ils sont bizarres & capables de changemens: Il me semble, ajoûtoit-il, qu'on pourroit se servir d'un autre moyen tres-assûré pour mortifier l'auteur de cette nouveauté, & mesme pour détruire sa réputation. Pour cela je ne voudrois que faire des tableaux qui fussent traitez d'une maniere toute contraire à la sienne. A son coloris si fier & si fort j'en opposerois un tout-à-fait tendre & foible. Au lieu qu'il se sert de jours enfermez, & qui tombent d'enhaut sur les corps qu'ils éclairent, j'exposerois toutes les

LE GUIDE. figures en plein air, & éclairées de face. Et bien loin de cacher, comme il fait, tout le travail d'un ouvrage, & les choses les plus difficiles de l'Art dans l'obscurité & sous les ombres de la nuit, je peindrois mes figures dans le grand jour, pour faire mieux voir avec combien de soin & d'étude j'en aurois recherché toutes les parties. Il prend à tâche de représenter tout ce qu'il voit dans la Nature, & de la peindre comme elle se présente à luy, sans choisir ce qu'il y a de plus beau & de plus exquis; & je voudrois au contraire faire un choix tout particulier de ce qu'il y a de plus parfait dans tous les corps; n'en peindre que les plus belles parties; en composer un beau tout, donnant à mes figures une belle union, & une noblesse qui ne se trouve que rarement dans la Nature.

Lors qu'Annibal s'entretenoit de la sorte avec ses amis, à la veüe des ouvrages du Caravage, le Guide qui estoit present, écoutoit avec attention les discours & les remarques de son maistre, qui luy sembloient comme autant d'oracles, dont il tira des lumieres & des instructions qui luy furent tres-avantageuses dans la suite. Car après avoir medité sur les observations qu'Annibal avoit faites, il se mit si bien en estat de pratiquer ce qu'il luy avoit entendu dire, que par son grand soin & ses continuelles études, il trouva moyen de rencherir sur les remarques & les maximes de son maistre, & de mettre cette nouvelle maniere de peindre, dont il luy avoit entendu parler, à un tel degré,
& si

& si opposée à celle du Caravage, qu'il eût l'avantage de se rendre le plus agreable, & le plus heureux de ceux qui travailloient alors. LE GUIDE.

Le premier essay qu'il en fit, fut par un tableau où il representa Orphée & Eurydice, & ensuite par un autre, où il peignit la fable de Calisto. Comme cette maniere estoit si differente & si opposée à l'Ecole du Caravage, le Guide se vit bientost attaqué par la jalousie & par l'envie du parti contraire au sien, qui blasnoit tout ce qu'il faisoit, comme un renversement de ce que les sectateurs du Caravage nommoient la force & le bon goust de la Peinture.

Cela ne le rebuta pas; il crut, que comme la lumiere du jour est plus agreable que les tenebres de la nuit, la maniere claire & gracieuse dont il se servoit dans ses ouvrages, deviendroit bientost plus plaisante à tout le monde, que cette autre si obscure & presque difforme, qui paroissoit dans les tableaux qu'on luy opposoit. En effet, après avoir courageusement résisté à toutes sortes de contradictions, il se trouva recherché pour les plus grands emplois, en concurrence de tous les autres Peintres.

Lors qu'il commença à travailler à fraisque, il ne fit point de difficulté de se soumettre d'abord à des Peintres qui luy estoient beaucoup inférieurs en sçavoir, afin d'apprendre d'eux la pratique de ce travail tout different de celuy à huile. Il fut bien aise qu'on luy monstret la maniere de mesler les couleurs, de les employer en sorte qu'elles conser-

vent leur fraîcheur & leur beauté; de connoître le moment propre pour les coucher sur l'enduit; apprendre à bien juger des divers changemens qui arrivent dans les teintes à mesure qu'elles seichent, & des differens effets qu'elles peuvent produire par le mélange des unes avec les autres; & tout cela tres-necessaire à un Peintre soigneux de la beauté & de la conservation de ses ouvrages. Aussi après s'en estre bien instruit, il réussit si bien dans ce genre de peinture, que sa réputation augmentant de jour en jour, on ne parloit plus que de luy, non seulement dans son païs, mais encore à Rome, où il avoit envoyé au Cardinal Facchinetti, qu'on appelloit *Santi Quatro*, la copie qu'il avoit faite de la Sainte Cecile de Raphaël; & au Cardinal Sfondrato deux autres tableaux de son invention, que le Cavalier Joseph-Pin, Gaspard Celio, & le Pomerancio, Peintres alors confiderez dans la Cour du Pape, avoient beaucoup estimez.

La récompense & les louanges qu'il en receût, augmentèrent le desir qu'il avoit d'aller à Rome, pour voir Annibal Carache qui travailloit à la galerie du Palais Farnese. De sorte que les conseils de l'Albane, & les lettres de Joseph-Pin, qui le convioient à faire ce voyage, le firent aisément résoudre à partir.

Estant arrivé à Rome avec l'Albane, il fut favorablement receût de Joseph-Pin, qui pour l'opposer au Caravage son ennemi déclaré, faisoit tout son possible pour luy procurer les emplois qu'il

ſçavoit qu'on deſtinoit au Caravage, comme il arriva en effet, au ſujet d'un tableau du Martyre de Saint Pierre. Pour obtenir ce travail, Joſeph-Pin promit au Cardinal Borghèſe, que le Guide prendroit la maniere du Caravage, & le feroit dans ce gouſt fort & obſcur qui plaiſoit alors ; ce qu'effectivement il executa, mais d'une diſpoſition noble, & d'un deſſein excellent.

Annibal ne fut point aïſe de voir le Guide ſi proche de luy, & ne put meſme ſ'empêcher de le témoigner à l'Albane qui l'avoit amené à Rome. Mais le Caravage plus que tout autre en fut extraordinairement touché, craignant que la nouvelle maniere du Guide ſi oppoſée à la ſienne, & beaucoup plus agreable, ne le décreditât entierement. Non ſeulement il parloit mal du Guide & de ſes ouvrages dans tous les lieux où il ſe rencontroit, mais ajoûtoit encore les menaces aux injures ; & ſi le Guide n'eût eſté plus ſage & plus retenu que le Caravage, ils euſſent ſans doute eû de grands démêlez. Mais plus le dernier avoit d'emportement & de colere, & plus le Guide témoignoit de moderation & de douceur ; & ce fut par ce moyen qu'il évita dans beaucoup de rencontres les effets de ſa brutalité.

Il n'eſt pas neceſſaire de nous arreſter à tous les différends que le Guide eût avec le Caravage & ceux de ſon parti, & meſme enſuite avec l'Albane & quelques autres Peintres. Il eſt preſque impoſſible que l'émulation qui ſe trouve entre les ſçavans ouvriers ne produiſe enſin une haine qui ne finit jamais.

LE GUIDE. Parlons donc seulement des principaux ouvrages du Guide, & laissons aux Auteurs d'Italie à écrire plus en détail toutes ses actions, & celles des autres Peintres de leur país, comme a fait depuis peu avec beaucoup de soin le Comte Malvasia.

Le Guide avoit fait plusieurs tableaux dans Rome. Il avoit travaillé pour le Pape Paul V. mais les mauvais offices de ses ennemis ayant empêché qu'il n'en receust tout l'honneur & la récompense qu'il esperoit, il retourna à Bologne, où entre autres ouvrages il fit le Martyre des Innocens qui a esté gravé à l'eau-forte par deux differens maistres. Il fit ce tableau pour desabuser ceux qui croyoient qu'il n'estoit pas capable de mettre ensemble plusieurs figures. Cét ouvrage où il prit beaucoup de soin fut si estimé, que le Cavalier Marin, pour le rendre encore plus celebre, composa un Madrigal que je n'ay pas oublié, & que vous ne serez pas fasché d'entendre.

Che fai, Guido, che fai?

La man che forme ageliche depigne,

Tratta hor opre sanguigne?

Non vedi tu, che mentre il sanguinoso

Stuol de' fanciulli rauvivando vai,

Nova morte gli dai?

O nella crudeltà anco pietoso

Fabro gentil, ben sai,

Ch'ancor tragico caso e caro ogetto,

E che spesso l'horror va col diletto.

La pensée du Poëte est belle, dît Pymandre, & se rapporte à ce que dit Aristote, que l'Art a cela de particulier, de rendre agreable ce qui feroit horreur dans la Nature, comme lors qu'on represente des sujets de cruauté, ou des objets hideux, qui ne déplaisent point en Peinture.

Cependant, le Pape, repris-je, qui s'attendoit de voir quelques nouveaux ouvrages du Guide, ayant appris que non seulement il ne travailloit pas, mais mesme qu'il n'estoit plus à Rome, voulut sçavoir le sujet de son départ; & en ayant esté pleinement informé, il fit écrire au Nonce qui estoit à Bologne, qu'il eust à le renvoyer. On eût assez de peine à y faire résoudre le Guide: toutefois, après avoir fait beaucoup de difficulté, il retourna à Rome. Le Pape le receût agreablement, & ordonna qu'on le traitast de sorte qu'il n'eust pas sujet d'estre mécontent.

Je ne m'arresteray point à vous parler des ouvrages qu'il fit pendant qu'il demeura à Rome: je m'asseûre que vous n'avez pas perdu la memoire des plus considerables que nous y avons veûs ensemble. Je vous diray seulement, qu'après avoir achevé de peindre la Chapelle du Pape à Montecavallo, il s'en retourna à Bologne, ou il se mit à travailler encore plus qu'auparavant, parce qu'il se trouvoit plus en repos & en liberté qu'il n'estoit à Rome. Il avoit l'amitié de tout le monde, & ses tableaux estoient si recherchez, que pour en avoir, il falloit les luy payer long-temps auparavant.

LE GUIDE.

Ce fut alors qu'il fit pour le Duc de Mantouë ces quatre tableaux des travaux d'Hercule, qui sont dans le cabinet du Roy. Il peignit aussi pour le Duc de Bavière une Venus ; pour le Roy d'Angleterre, Europe ravie ; pour le Duc de Savoye, les trois Graces qui couronnent Venus. Il fit pour le Roy d'Espagne une Vierge dans le mesme temps qu'il envoya à la Reine Marie de Medicis ce beau tableau de l'Annonciation, qui est à Paris au grand Convent des Carmelites ; il fit ensuite le Saint Michel que vous avez veû à Rome dans l'Eglise des Capucins.

Je m'en souviens, interrompit alors Pymandre, & c'est un des tableaux du Guide qui m'est le plus demeuré dans l'esprit, à cause que le Démon qui est sous les pieds de l'Ange, ressembloit au Pape Innocent X. & l'on me dit aussi alors que le Guide l'avoit fait exprés, pour se venger de luy, pendant qu'il n'estoit que Cardinal.

Il est vray, repartis-je, qu'il eût quelque sujet de n'estre pas content du Cardinal Pamphile, & qu'ensuite ayant fait pour le Cardinal de San Onofrio, frere d'Urbain VIII. un tableau de Saint Michel pour l'Eglise des Capucins de Rome, on dit qu'il prit occasion, en peignant le Diable abbatu sous les pieds de Saint Michel, de faire que le visage du Démon eust quelque ressemblance à celui du Cardinal Pamphile : mais le Guide, selon que le témoigne le Comte Malvasia, bien loin d'avoir eû cette pensée, fut fort fâché du bruit qui en

courut alors, & qui néanmoins a toujours duré LE GUIDE.
depuis.

Quoy qu'il en soit, vous pouvez bien croire qu'il n'eust eû garde de l'avoûer. Cependant le tableau a toujours esté regardé à cause de cela avec curiosité; & vous dites vous-mesme que cette circonstance vous en a conservé la memoire, parce que la satyre & la médifance s'insinuent, & demeurent dans l'esprit plus aisément que les bonnes choses.

Comme il faisoit alors un grand nombre de tableaux, & qu'il en estoit bien payé, il amassoit beaucoup d'argent: car non seulement les plus grands Seigneurs & les personnes les plus riches vouloient en avoir de sa main, mais encore quantité de curieux & de Peintres mesmes, tant pour l'estime qu'ils avoient pour luy, que pour leur interest particulier, parce qu'ils trouvoient beaucoup à gagner, lors qu'ils vouloient s'en défaire. Aussi plusieurs, sur cette esperance, & pour en trafiquer, le faisoient travailler, & en revendant les tableaux qu'ils avoient de sa main, & encore d'autres qu'il n'avoit que retouchés, & qu'ils achetoient de ses Eleves, ils y faisoient un profit considerable. Car comme il avoit plusieurs jeunes gens qui travailloient sous luy, & qui copioient de ses ouvrages, il ne refusoit pas, en leur donnant des enseignemens, de donner aussi assez souvent quelques coups de pinceau à ce qu'ils avoient fait. C'est pourquoy on voit quantité de tableaux qui passent pour estre entierement de sa

LE GUIDE. main, qui ne font que des copies de ses disciples. Il est vray qu'il fut toujours assez équitable, pour n'en donner jamais aucun pour estre de luy, qui ne le fust en effet : plus scrupuleux en cela, & plus jaloux de sa gloire, que le Titien, qui, comme je croy vous avoir dit, retiroit de ses Eleves les copies qu'ils avoient faites d'après luy, lesquelles il retouchoit, & vendoit pour originaux.

Quant au Guide, bien loin d'en vouloir user de la sorte, il estoit fasché, lors qu'il apprenoit qu'avec des copies de ses ouvrages, on faisoit de pareilles suppositions; & il est certain qu'il auroit fini ses jours avec beaucoup d'honneur, & fort accommodé des biens de la fortune, si dans les dernieres années de sa vie il ne se fust point abandonné au jeu. Mais cette passion qui devint excessive, luy fit presque perdre tout le grand amour qu'il avoit pour la Peinture, & en mesme temps cette réputation dont il estoit si jaloux auparavant. Car les pertes considerables qu'il fit l'ayant réduit à une telle necessité, qu'il ne pouvoit comment satisfaire à ses dettes; il se mit, pour tirer de l'argent plus promptement, à ne plus peindre que des demi-figures; à faire des testes au premier coup, & à finir à la haste des tableaux d'histoire qu'il avoit commencez. Il emprunta de l'argent à gros interest; il donna à vil prix tout ce qu'il avoit de fait, & ce qu'il faisoit journellement; & mesme se réduisit comme un simple mercenaire à travailler à la journée, & à mettre prix à ses heures; ne songeant plus

plus à rendre ses tableaux considerables par l'étude LE GUIDE. & par le travail, il les abandonnoit au Public, sous la protection seule de son nom, & de l'estime qu'il s'estoit aquisé.

Un si grand changement de fortune causa beaucoup de troubles dans son esprit, altera sa santé, renversa toutes ses affaires; enfin, pour vous abregger le recit d'une vie qui n'avoit plus rien que de fascheux & de desagreable, le Guide la finit par une maladie langoureuse & incommode, qui luy donna la mort le 18. Aoust 1642. dans la soixante-septième année de son âge.

Outre les tableaux que je vous ay déjà dit qu'on voit de sa main à Paris, il y en a encore plusieurs autres, soit dans le cabinet du Roy, soit chez plusieurs personnes de qualité. Un des plus considerables est dans la galerie de M. de la Vrilliere Secrétaire d'Etat. C'est le ravissement d'Helene, que le Guide avoit fait avec beaucoup de soin pour le Roy d'Espagne, à la sollicitation de son Ambassadeur, & aux pressantes recommandations du Cardinal Barberin. Lors que le Guide l'eût envoyé à Rome, n'ayant pas trouvé dans les Ministres d'Espagne une disposition à le recompenser genereusement de son travail, il le fit reporter à Bologne. Un Marchand de Lyon l'acheta pour la Reine Marie de Medicis: mais comme dans ce mesme temps elle sortit de France, & se retira dans les Pais-Bas, ce tableau demeura entre les mains du Marchand, qui quelques années après le vendit à M. de la

LE GUIDE. Vriilliere. Cét ouvrage a passé pour un des plus beaux que le Guide ait faits. Lors qu'il l'eût achevé, tous ses amis, & les plus intelligens en Peinture le virent, & l'admirerent; & il n'y eût point de Poètes & de sçavans hommes à Bologne qui ne composassent des vers à l'honneur du Peintre & du tableau, & n'en fissent une honorable mention dans leurs ouvrages. Il est vray qu'il ne se peut rien voir de plus noble & de plus gracieux que les airs de testes de toutes les figures, particulièrement celles de Pâris & d'Helene, qu'il avoit étudiées avec beaucoup de soin.

La rencontre des affaires & la disposition des temps avoit aussi fait tomber entre les mains de M. d'Emery Surintendant des Finances un tableau où ce sçavant Peintre avoit représenté Bacchus, qui rencontre Ariadne sur le bord de la mer, abandonnée par Thesée. Le Cardinal Barberin l'avoit fait faire pour la Reine d'Angleterre. Il estoit composé de près de vingt figures, dont les expressions & les airs de testes estoient admirables: mais trop de beautez découvertes, qui avoient fait admirer ce tableau en Italie, furent cause de sa perte en France. Si-tost que M. d'Emery fut mort, Madame d'Emery peu touchée du merite du Peintre & de l'excellence de l'ouvrage, ne put souffrir davantage chez elle les nuditez qu'elle avoit veües avec peine dans ce tableau; & ayant commandé qu'on le mist en pieces, elle fut si ponctuellement obéie, que ses domestiques le mirent par morceaux, sans épargner aucune figure.

Il est vray, dît alors Pymandre, que le Guide LE GUIDE. estoit incomparable pour donner de la grace aux visages; & je croy qu'en cela il y a eû peu de Peintres qui l'ayent égalé. Je me represente toujourns ces deux petits tableaux où il a peint la Vierge qui coud, dont l'une qui est au Palais Mazarin, est vestuë de blanc, & l'autre que M. le Marquis de Fontenay apporta de Rome, est vestuë de rouge. On voit dans l'une & dans l'autre tant de grace & de douceur, qu'il est malaisé de rien imaginer qui represente mieux une beauté & une modestie conforme à celle qu'on doit peindre sur le visage de la Sainte Vierge.

Pymandre ayant cessé de parler, Je ne m'arrestay pas, repris-je, à vous entretenir davantage touchant les autres tableaux de ce Maistre qui sont à Paris: vous en verrez de luy de trois manieres. La premiere estoit la plus forte, lors qu'il imitoit Louïs Carache son maistre; la seconde plus agreable; & la troisieme fort negligée, par les raisons que je vous ay marquées de sa passion pour le jeu. Ainsi il paroist souvent dans ses ouvrages fort different de luy-mesme.

Si autrefois en parlant de l'éloquence des Grecs, on a dit que la grace & la persuasion reposoient sur les lèvres de Periclés, & que ses discours estoient des éclairs & des foudres; on auroit bien pu dire aussi au sujet de la Peinture, & des Eleves des Caraches, que la beauté & la grace sembloient estre au bout des doigts du Guide lors qu'il travailloit,

LE GUIDE. & qu'elles en partoient pour se reposer sur les figures qu'il animoit par son pinceau. Mais si l'on vouloit achever la comparaison, on ne trouveroit pas dans les tableaux qu'il a faits de quoy convenir à ces foudres & à ces éclairs qui partoient de la bouche de ce grand Orateur. Si quelqu'un des disciples d'Annibal a fait paroître dans sa maniere de peindre quelque chose de fort & de terrible, ç'a esté Lanfranc. Car on peut dire que dans les grands ouvrages de Peinture, le Guide & luy ont partagé ce qui regarde la beauté & la force, c'est à dire, deux grandes parties qui se trouvoient jointes ensemble dans l'éloquence de Periclés.

Comme naturellement la douceur & la grace plaisent aux yeux, & gagnent le cœur plus promptement que la force & la grandeur ne touche l'esprit; il ne faut pas s'étonner si les tableaux du Guide ont esté mieux receûs que ceux de Lanfranc. Cependant si ce dernier n'a pas eû le bonheur d'estre si recherché de tout le monde, il a eû assez de sçavoir pour faire des ouvrages qui luy ont aquis une grande estime parmi les Sçavans, & qui conserveront long-temps son nom à la Posterité.

Nous avons déjà en plusieurs rencontres remarqué combien la nature est puissante à déterminer les hommes à divers emplois. JEAN LANFRANC estoit un jeune garçon né à Parme, que la pauvreté de ses parens contraignit d'aller à Piazenza, & d'entrer au service du Comte Horace Scotti. Ce fut là qu'il commença à faire connoître l'inclination qu'il

avoit pour le Dessain, en traçant avec du charbon LANFRANC. mille fantaisies contre les murailles. Son génie se trouvoit déjà trop resserré, lors qu'il ne dessinoit que sur quelques feuilles de papier: il cherchoit des espaces plus vastes pour étendre ses pensées; de sorte qu'un jour ayant fait une espece de frise autour d'une chambre avec du blanc & du noir, où à dire vray il y avoit plus d'imagination que de dessain; le Comte Scotti s'en estant apperceû, & jugeant aussitost des dispositions qu'il avoit pour réussir dans la Peinture, il l'encouragea à continuer; & afin qu'il pût étudier plus solidement, le mit sous Augustin Carache. Alors il donna, pour ainsi dire, carrière à son esprit, & en dessinant ensuite après les tableaux du Corregge qui sont au Dome de Parme, il se forma une maniere grande & terrible, qu'il a mise en pratique dans les ouvrages que l'on voit de luy.

Il n'avoit qu'environ vingt-un an, lors qu'Augustin Carache mourut; & ce fut depuis cette mort qu'il s'en alla à Rome, où il se mit sous Annibal, qui travailloit encore alors au Palais Farnese. Lanfranc y peignit en plusieurs endroits, ne laissant pas néanmoins d'étudier aussi d'après les Peintures de Raphaël. Il grava à l'eau-forte avec Sixte Badalocchio les loges du Vatican, qu'ils dedièrent à Annibal, comme je croy vous l'avoir dit. Il peignit ensuite plusieurs sujets à fresque pour le Cardinal Sannesé.

Après la mort d'Annibal, Lanfranc retourna en

LANFRANC.

son païs, où il demeura quelques années, puis revint à Rome, où d'abord il fit pour les Religieuses de Saint Joseph, un tableau qui luy donna beaucoup de reputation. Il peignit aussi à Saint Augustin dans la voûte d'une Chapelle, l'Assomption de la Vierge; & aux costez de la mesme Chapelle il representa differens sujets. Il travailla à Sainte Marie Major, & à Montecavallo pour le Pape Paul V. Enfin le Cardinal Montalte estant venu à mourir, il se mit si bien dans les bonnes graces de l'Abbé Peretti & des Peres Theatins, qu'il obtint la coupe de Saint André de Laval, au grand deplaisir du Dominiquin. Vous avez veû cet ouvrage, qui dans ce genre est assésûrement un des plus considerables qui soit à Rome. C'est une chose surprenante de voir comment toutes les figures, dont les plus proches ont trente palmes de haut, sont bien proportionnées, & diminuent si conformément à leurs différentes positions, à leurs raccourcissements, & à leurs distances. Cette coupe paroist dans son ouverture, d'une largeur si extraordinaire, qu'elle represente un grand espace de ciel, où la veüe se porte insensiblement jusqu'au plus haut de la Gloire. Au milieu de cette Gloire paroist l'Humanité adorable de Jesus-Christ, qui est la source de toute la lumiere qui se répand, & qui éclaire les corps qui sont dans ce grand ouvrage, dont l'harmonie des couleurs & des lumieres est conduite d'une maniere qu'on ne voit point dans de pareils sujets.

Je ne vous parleray point de toutes les autres

choses qu'il fit à Rome dans plusieurs Eglises & en divers Palais, ni du tableau qu'il donna au Pape Urbain VIII. lors qu'il le fit Chevalier, ni encore de tout ce qu'il a peint en plusieurs villes d'Italie. LANFRANC.

Il partit de Naples en 1646. où il travailloit, pour venir à Rome assister à la Profession d'une de ses filles qui se faisoit Religieuse; & comme l'année suivante les Royaumes de Naples & de Sicile furent troublez par les révoltes du peuple contre les Espagnols, il demeura à Rome, où il entreprit les ouvrages de Saint Charles des Catinares. Ce fut là que je le connus, & que je pris plaisir plusieurs fois de monter sur son échafaut pour le voir travailler à ces grandes figures, où de près on ne pouvoit rien connoître, mais qui d'en bas faisoient des effets merveilleux. Je commençay alors à comprendre, qu'outre l'intelligence de la Perspective nécessaire aux Peintres, & l'art de bien dessiner les choses raccourcies, il y a encore d'autres secrets dans la Peinture, & une science plus difficile, qui ne se peut enseigner par des regles, mais qui sert à bien disposer toutes les figures, & à accompagner leurs attitudes & leurs actions, de cet air agreable qu'on remarque particulièrement dans ces sortes d'ouvrages où le Corregge & Lanfranc ont si bien réussi.

Car il est vray que c'est dans ces lieux si vastes, plus que dans les tableaux de moyenne grandeur, que Lanfranc a excellé. On y voit comment il a toujours eût dessein d'imiter le Corregge; & quoyque dans l'exécution il s'en faille beaucoup qu'il

LANFRANC.

n'ait peint d'une maniere aussi belle & aussi terminée, il y a neanmoins beaucoup de force dans ce qu'il a fait, & l'on connoist qu'il a toujours conservé le caractere & le goust des Caraches ses premiers maistres.

Comme il ne finissoit pas si fort ses tableaux, ou plûtoist qu'il ne les peignoit pas dans ce degré où sont ceux du Corregge; c'est dans les grandes choses & les grandes distances où son coloris paroist avec plus d'effet: aussi disoit-il ordinairement, que l'air luy aidoit à peindre ses ouvrages.

On ne peut pas soustenir qu'il ait toujours esté fort correct dans le Dessen, ni qu'il ait parfaitement exprimé les passions de l'ame. Mais il avoit une facilité toute particuliere à composer un grand sujet; & comme il imaginoit aisément, il estoit aussi fort prompt à executer ses pensées. Cette grande facilité de produire & d'exprimer ses conceptions, estoit cause que bien souvent il ne se donnoit pas la peine d'étudier assez toutes les parties de ses ouvrages. Aussi sur ses derniers jours, & pendant qu'il estoit à Naples, il s'abandonnoit avec trop de liberté à ne faire les choses que de pratique; ce qui faisoit dire de luy, qu'il estoit sçavant, mais qu'il negligeoit de faire voir tout ce qu'il sçavoit. Il acheva en six mois de temps ce qu'il avoit entrepris à Saint Charles des Carinares. On découvrit ces Peintures le jour de la feste de ce Saint l'an 1647. qui est le 29. Novembre; & ce mesme jour Lanfranc mourut âgé de soixante-six ans.

Les

Les mesmes desordres de Naples avoient aussi obligé CHARLES MESLIN, dit LE LORRAIN, CHARLES LORRAIN. de se retirer à Rome. Je croy vous avoir dit qu'il estoit disciple de Vouët. Il estoit en reputation d'un tres-excellent Peintre; & pendant qu'il estoit à Rome, il me fit voir de ses derniers ouvrages, qui me parurent tres beaux. Ils me donnerent lieu de considerer plus exactement que je n'avois fait ce qu'il avoit peint long-temps auparavant dans le Cloistre des Minimes de la Trinité du Mont, & dans une Chapelle à Saint Louïs des François. Le lieu où il a travaillé davantage est à Naples. Après avoir demeuré deux ou trois ans à Rome, il alla achever quelques ouvrages qu'il avoit commencés à Mont-Cassin, où il a peint un Cloistre; & peu de temps après il mourut, estant de retour à Rome.

JEAN BENEDICT CASTILLON, qu'on BENEDETTE. nomme ordinairement LE BENEDETTE, ou le Genoyese, mourut à Mantoûë vers ces temps-là. Il estoit de Genes, & d'honneste famille. Il apprit les principes de la Peinture de Jean Baptiste Paggi, Peintre fort consideré des Génois; & ensuite il suivit les enseignemens d'un Ferrari, & d'Antoine Vandéik, qui travailloient alors à Genes. Le Benedette n'aimoit pas à demeurer long-temps dans un mesme lieu: c'est pourquoy il a peint à Rome, à Naples, à Venise, à Parme, à Mantoûë, & en plusieurs autres villes où il a fait quantité de tableaux. Il y en a plusieurs à Paris que vous pou-

BENEDETTE.

vez voir. Sa maniere est assez particuliere, & il paroît dans son coloris quelque chose de petillant qui touche les yeux. Il eût pour disciple son fils nommé François, & un frere appellé Salvator.

VANUDE.

MONTAGNE.

LA MARE.

PIETRE
TESTE.

Un peu après luy moururent VANUDE Romain, qui faisoit assez bien le païsage; MONTAGNE de Venise, qui a parfaitement peint des mers & des naufrages; LA MARE François, qui faisoit des portraits; & PIETRE TESTE, dont l'humeur bizarre & capricieuse se voit dans tous les ouvrages qu'il a faits. Cét homme avoit le genie de la Peinture, beaucoup d'imagination, & une grande facilité à représenter ce qu'il avoit imaginé. Mais comme il exécutoit les choses aussitost qu'il les avoit pensées, il semble qu'il ait pris plaisir à représenter des songes & des visions plutôt que des veritez, la raison ni le jugement n'ayant aucune part dans ce que l'on voit de luy. Cependant comme il y a des songes qui plaisent si fort, que souvent on a regret en s'éveillant de se voir privé du plaisir qu'on y recevoit: de mesme il y a des tableaux de Pietre Teste, qui, quelque bizarres qu'ils soient, ne laissent pas d'agréer aux yeux, & de réjouir l'esprit; mais il ne faut pas les regarder trop long-temps, & moins encore les examiner avec severité. Aussi une personne tres-judicieuse, en me parlant un jour de ce Peintre, me disoit qu'on pourroit le comparer à un certain Anaximene, dont Theocrite dit qu'il avoit un fleuve de paroles, où il n'y avoit pas une goutte de sens & de jugement.

Je veux croire, interrompit Pymandre, qu'il estoit mieux feant à cette personne qui vous parloit, de juger de Pietre Teste, qu'à Theocrite de blasmer Anaximene. Je ne sçay si vous sçavez que ce Theocrite n'estoit pas celuy dont Virgile a imité les ouvrages ; mais un autre auquel le Roy Antigonus fit perdre la vie à cause d'une méchante raillerie qui luy échappa, & qui fit voir qu'il n'avoit pas luy-mesme tout le jugement qui luy estoit nécessaire. Car comme on le menoit devant ce Roy qui vouloit bien luy pardonner quelque faute qu'il avoit commise ; & que ses amis, pour le rasseûter, luy promettoient qu'Antigonus luy donneroit sa grace, si-tost qu'il paroistroit devant ses yeux : S'il faut pour cela, leur dît-il, que je paroisse devant ses yeux, vous me faites esperer une grace impossible, voulant par là luy reprocher qu'il estoit borgne ; & cette raillerie faite mal à propos luy cousta la vie, que le Roy avoit promis de luy donner.

PIETRE
TESTE.

*Sic importuna
urbanitas ma-
le dicacem in-
ce privavit.
Macrob. 7.
Satur.*

Il est toûjours dangereux, repartis-je, de vouloir faire paroistre son esprit, s'il n'est accompagné de jugement. Mais il est vray que cette derniere partie manque en bien des gens qui ne laissent pas de se sauver, quand ils n'ont pas à faire à des personnes trop puissantes, ou sensibles aux injures. Outre la facilité & le plaisir que Pietre Teste avoit à représenter ces differentes imaginations, il aimoit encore à peindre des sujets satyriques, ayant quelquefois représenté des Peintres de son temps sous des figures d'animaux, dont il leur attribuoit les

PIETRE
TESTE.

qualitez. Il a gravé luy-mesme à l'eau forte plusieurs de ses desseins. Tous les hommes ayant des inclinations différentes, les ouvrages de Pietre Teste ne laissoient pas d'estre bien vendus pendant que j'estois en Italie : parce que comme il y a deux souveraines qualitez dans la Peinture, l'une d'instruire, & l'autre de plaire ; un Peintre qui a le don de faire des choses divertissantes, trouve toujours un grand nombre de personnes qui ne cherchent qu'à estre touchées agreablement, & ne se soucient pas tant de ce qui pourroit leur estre d'une plus grande utilité.

L'ALBANE.

C'est ce qui fait que l'on a encore aujourd'huy beaucoup d'estime pour les tableaux de L'ALBANE, quoy-qu'il ne fust pas un des plus forts Elèves des Caraches. Nous avons déjà parlé de luy en diverses occasions : toutefois je ne laisseray pas de vous dire ce qui regarde sa naissance, & quelque chose de sa vie. Son pere qui faisoit trafic de soye à Bologne, eût entre-autres enfans Dominique & François. Le premier, qui étudia le Droit, se rendit assez considerable par sa doctrine ; & François, qui ne voulut pas s'appliquer à la Marchandise, comme ses parens eussent bien souhaité, s'adonna entierement à la Peinture, aussitost que son pere fut mort, n'estant encore âgé que de douze ans. Il réussit si bien dès les commencemens, qu'il donna de grandes esperances de ce qu'on a veü de luy dans la suite. Il étudia d'abord sous Denys Calvart, chez qui demouroit le Guide, qui

estant déjà assez avancé, servit de second Maître à L'ALBANE.
l'Albane, & luy enseigna les principes du Dessin.

Lors que le Guide eût quitté Calvart pour suivre l'école des Caraches, l'Albane s'aperceût bien de la perte qu'il faisoit, se trouvant privé du secours de son ami, dont les bons avis ne luy estoient pas peu utiles. Souhaitant de le rejoindre, il fit si bien, que quelque temps après il entra aussi sous Louïs Carache. Cependant cette amitié si forte qui estoit entre le Guide & l'Albane ne dura pas toujours. La froideur se mit insensiblement parmi eux, & on n'a pu en trouver d'autre cause, que la jalousie qui naist aisément entre les personnes de mesme profession, à mesure que leur reputation augmente. Je ne m'arresteray pas à vous dire ce qui porta l'Albane à aller à Rome, les ouvrages qu'il y fit, & comment il s'y maria : vous sçavez seulement, qu'ayant perdu la femme qu'il y avoit prise, il en épousa une autre à Boulogne, qui estoit d'honneste famille, mais qui n'avoit pas beaucoup de bien. Sa beauté, son esprit & son merite empêcherent l'Albane de s'arrester à l'interest. Il luy sembla que ce parti luy seroit d'autant plus avantageux, qu'outre qu'il auroit la satisfaction d'avoir une femme tres-accomplie, il trouveroit en elle un modele d'une grande beauté, qui pourroit luy servir pour ses ouvrages, sans en chercher d'autres, quand il voudroit peindre une Venus, les Graces, des Nymphes, ou d'autres Divinitez qu'il prenoit souvent plaisir de représenter.

L'ALBANE.

Le choix qu'il avoit fait luy réussit; & sa femme se trouva si propre à ce qu'il souhaitoit, qu'avec la fraischeur de son âge, & la beauté de son corps, il y reconnut tant d'honnesteté, tant de graces, & des manieres de bienveillance si propres à être peintes, qu'il n'eust pu rencontrer ailleurs une personne plus accomplie. Aussi l'a-t-il représentée souvent sous la figure de Venus; & dans la suite elle luy fournit un nombre assez grand de petits Amours si beaux & si bien faits, que c'est d'après eux que François le Flamand & l'Algarde, excellens Sculpteurs, ont modelé les petits enfans que l'on voit de la main de ces deux sçavans hommes. De sorte que l'Albane trouvoit chez luy en sa femme & en ses enfans les originaux de tout ce qu'il a peint de plus agreable & de plus gracieux. Sa femme se conformoit de telle maniere à ses intentions, qu'elle prenoit plaisir de disposer ses enfans en diverses attitudes, & de les tenir elle-mesme nuds, & quelquefois suspendus en l'air par des bandelettes, pendant que l'Albane les dessinoit en mille differentes manieres.

C'est par le moyen des études & des observations qu'il faisoit de la sorte sur le naturel, qu'il a si bien peint tant de petits Amours qui jouënt & qui volent, lors qu'en se formant mille idées de lieux plaisans & délicieux, il a représenté Venus accompagnée des Graces & de quelques Nymphes. Et c'est aussi particulièrement dans ces sortes de sujets qu'on voit la beauté de son genie. Pour

s'entretenir dans ces pensées & dans l'inclination qu'il avoit à représenter les Fables, il lisoit toutes sortes de Poésies. Le Comte Malvasia qui a fait une exacte recherche de ce qui regarde la vie de l'Albane, n'a rien oublié touchant les tableaux qu'il a faits en ce genre, & louë principalement ceux qu'il avoit peints pour le Cardinal de Savoye, & quatre autres sur cuivre, dans lesquels il représenta les Divinitez des Cieux, des Eaux, de la Terre, & de l'Enfer. Mais le mesme Comte Malvasia, après toutes les louanges qu'il donne à l'Albane, dit que ses grands tableaux n'ont jamais esté estimez à l'égal des petits, & que s'il y a quelque chose de considerable dans ses grands ouvrages, ce sont les enfans qu'il a peints grands comme Nature, lesquels pourtant n'ont pas encore cette beauté qu'on trouve dans les petits: Qu'il s'en falloit aussi beaucoup, qu'il eust pour représenter les hommes, les mesmes talens que pour bien peindre les femmes, ayant un don tout particulier pour les faire agreables, & pour bien imiter une chair délicate, pleine & gracieuse. Il peignoit au contraire le corps de l'homme foible, sec & décharné; & c'est pour cela que le mesme Auteur de la Vie de l'Albane dit, que le Comte de la Carouge, qui estant en Italie, acheta trois des quatre tableaux dont je viens de parler, ne se soucia pas d'avoir celui qui représente les Divinitez de l'Enfer. Il est vray que l'Albane ne s'appliquoit pas beaucoup à étudier la belle Nature, ni l'Antique, pour ce qui regarde le corps de l'hom.

L'ALBANE.

me, & c'est pourquoy il n'a pas réussi dans toutes sortes de sujets. Mais l'inclination naturelle qu'il avoit à peindre des femmes, a duré en luy jusques à la fin de sa vie, comme il l'avoûë luy-mesme dans une lettre qu'il écrivit à un de ses amis un an avant sa mort. Il luy dit, que s'il estoit moins âgé, il voudroit faire encore toute autre chose que ce qu'il a fait par le passé, se sentant non seulement rempli d'un nombre infini de nobles idées, mais ayant plus de plaisir & plus de facilité que jamais à représenter les beautés divines & humaines, particulièrement les Nymphes, les Enfans, & les actions divertissantes & agreables. Il croyoit alors que son genie seul & la pratique qu'il s'estoit aquisée suffisoient pour luy faire executer des ouvrages accomplis; blasmant les Caraches, de ce qu'ils s'estoient trop défiés de leurs forces, & de ce qu'ayant toujours employé beaucoup de temps à étudier au lieu de s'abandonner à leur genie, ils n'avoient point amassé de quoy vivre commodément. Pour appuyer son raisonnement, ou plûtoist justifier sa negligence & sa conduite toute opposée à la leur, il rapporte dans la mesme lettre, qu'Annibal ayant commencé à peindre de pratique un Christ mort sur les genoux de la Vierge, pour un tableau d'Autel qui est dans l'Eglise de Saint François au-delà du Tybre, il en fit une figure admirable & toute divine: mais qu'ensuite ayant fait dépouiller un modele, & retouché d'après luy le corps du Christ, il changea toute cette premiere prudence de son esprit;

esprit; & pour s'estre trop défié de ses propres forces, gasta son tableau par les derniers coups qu'il y donna. L'ALBANE.

Bien que l'Albane eust pris plaisir à représenter des nuditez, & particulièrement des femmes; ceux néanmoins qui ont écrit de luy ne l'ont point accusé de mener une vie libertine ni voluptueuse: au contraire, ils ont remarqué que quand sa femme n'a plus esté en estat de luy servir de modele, & qu'il estoit obligé d'en choisir d'autres, ce n'estoit que pour dessiner ou peindre quelques parties que l'honnesteté & la pudeur ne leur empeschoit pas de découvrir, & que mesme il demouroit avec elles le moins de temps qu'il pouvoit. Ce n'est pas que ses ennemis ne dissent toujourns du mal de luy & de ses Eleves, qui peut-estre ne se conduisoient pas avec tant de retenuë. Ses Ouvrages, & sur tout les sujets amoureux estoient si recherchez, qu'ils en faisoient plusieurs copies, & quelquefois mesme imitant sa maniere en peignoient de leur invention, ou d'après quelques-uns de ses desseins, lesquels ils trouvoient moyen de luy faire retoucher. Comme le débit qu'ils en faisoient ensuite leur estoit d'une grande utilité, parce que souvent ils les faisoient passer pour estre de luy, ils s'appliquoient à faire des tableaux fort peu honnestes qu'ils vendoient mieux que d'autres. Il est vray que l'Albane eust bien pu se passer de faire toutes les nuditez qu'on voit de luy, & qu'ayanr un talent particulier pour bien peindre en petit, il eust fait

L'ALBANE.

des tableaux d'une grande beauté, & que tout le monde eust pu regarder avec plaisir, comme sont ceux de dévotion qu'on voit en plusieurs cabinets de Paris: entre-autres le Baptesme de Nostre Seigneur qui estoit au Duc de Lesdiguières, & qui est presentement dans le cabinet de M. le Prince; une fuite en Egypte que M. Belluchau a eüe du Duc de Grammont; une Vierge qui est dans le cabinet du Chevalier de Lorraine; & sur tout une petite Gloire qu'avoit autrefois M. Haubier.

Quoy-qu'il ait eü plusieurs traverses dans sa fortune, & beaucoup de sujets de déplaisir dans sa famille, il estoit cependant d'un temperament si heureux, que les afflictions n'ont jamais troublé le repos de son esprit, ni alteré la fanté de son corps, ayant touÿjours vescu avec beaucoup de tranquillité jusques à l'âge de quatre-vingts-deux ans & six mois qu'il mourut à Bologne le 4. Octobre 1660.

PIERRE
FRANÇOIS
MOLA.JEAN BAPT.
MOLA.

Entre les Eleves de l'Albane PIERRE FRANÇOIS MOLA & JEAN BAPTISTE MOLA ont esté des plus considerables. Le dernier a fort bien fait le Paisage: il peignoit aussi tres-bien les figures, mais d'une maniere moins tendre & moins gracieuse que son maistre.

CAVEDONE.

Il y eût encore un autre disciple des Caraches qui mourut dans la mesme année que l'Albane: il se nommoit GIACOMO CAVEDONE, aussi de Bologne. Son nom ni ses Ouvrages ne sont gueres connus à Paris, mais ils sont estimez en Italie; & ceux qui ont veü les plus beaux tableaux

qu'il a peints à Bologne, disent qu'ils tiennent CAVEDONE. beaucoup de la maniere d'Annibal, & en parlent avec estime.

Il semble que l'année 1660. ait esté fatale aux Peintres de Bologne; car ce fut encore dans ce mesme temps que mourut METELLI. AUGUSTIN METELLI. Il estoit sçavant pour bien peindre l'Architecture, particulierement les décorations des Theatres. Il mourut en Espagne, où il estoit allé travailler pour le Marquis de Liche. Il avoit avec luy Angelo Michele Colonna de Bologne, qui luy aidoit dans ses grands Ouvrages. Ce Colonna a peint à Paris dans l'Hostel de Lionne.

N'estoit-ce pas dans ce temps, dît Pymandre, que François Grimaldi & François Romanelle vinrent aussi en France?

Le Colonna, reparti-je, n'arriva que quelques années après eux. Vous sçavez que GRIMALDI. GRIMALDI vint à Paris dans une assez mauvaise conjoncture, car ce fut en 1648. lors qu'il y avoit beaucoup de desordres. Aussi demeura-t-il quelque temps qu'il ne fit pas grand' chose, & ne commença à peindre les plafonds du Palais Mazarin qu'un peu avant le retour du Roy à Paris. Si-tost qu'il les eût achevez, il retourna à Rome.

Quant à ROMANELLE. ROMANELLE, il avoit achevé de peindre l'appartement de la Reine mere du Roy, la Galerie du Palais Mazarin, & fait plusieurs tableaux pour divers particuliers, entre-autres pour M. d'Emery Surintendant des Finances. Il estoit

ROMANELLE. Eleve de Pietre de Cortone, & imitoit sa maniere. Après son retour à Rome il fit quelques ouvrages: enfin s'estant retiré à Viterbe d'où il estoit, il y mourut peu d'années après, & vers le temps que mourut à Modene un Peintre François nommé

BOULANGER. MANCHOLE. Le MANCHOLE Flamand travailloit en France dans ce temps-là. Il y a des tableaux de luy dans les nouveaux appartemens du Chasteau de Vincennes, qu'il fit pendant la Régence de la feuë Reine Mere.

LE GUERCHIN. J'ay encore à vous parler d'un Peintre Boulonois, dont vous avez veü plusieurs Ouvrages, c'est de François BARBIERI DA CENTO, surnommé LE GUERCHIN, à cause qu'il estoit louche; ce qui luy arriva en nourrice par un grand bruit qui le réveilla en sursaut. Lors qu'il fut en estat d'aller aux écoles, ses parens ne manquerent pas de le faire instruire: mais ayant dès l'âge de huit ans donné des marques de son inclination pour la peinture, son pere le mit sous certains Peintres de son pais peu connus, & qui n'avoient pas beaucoup de capacité. Aussi ce ne fut pas d'eux qu'il apprit tout ce qu'il a sceü; la Nature seule a esté sa maistresse, & son genie luy a fourni ce qu'il a fait de plus beau. Il n'imitoit aucuns maistres de son temps, & travailla pendant plusieurs années sans avoir veü leurs ouvrages. Que si ensuite il eût plus d'inclination pour les uns que pour les autres, il est aisé de juger que ce fut la maniere du Caravage qu'il préfera à celle du Guide & de l'Aibane

qui luy parurent trop foibles, aimant mieux donner à ses tableaux plus de force & de fierté, & s'approcher davantage de la Nature, laquelle veritablement il dessina plus correctement, & avec plus de grace que le Caravage. Aussi on peut dire qu'il avoit de belles qualitez, & mesme qu'elles estoient grandes & estimables, si on les considere sans les comparer à celles d'autres Peintres qui travailloient alors. Il dessinoit avec une merveilleuse facilité. Il estoit plein d'invention, & a peint certaines choses assez gracieuses, bien qu'à parler sincerement sa maniere ne puisse point passer pour agreable dans tout ce qu'il a fait. Un de ses ouvrages les plus renommez dans Rome, est l'Aurore qu'il a peinte dans un Salon que nous allasmes voir ensemble dans la Vigne Ludovise, après avoir admiré l'Aurore du Guide, qui est au Palais Bentivoglio à Montecaval. Je ne vous parleray pas de toutes ses autres peintures : vous pouvez voir ce qu'il y en a chez le Roy, dans le Palais Mazarin, & en divers autres lieux. Il fit pour M. de la Vrilliere Secretaire d'Etat un tableau en 1627. où il representa Caton d'Utique; un autre qu'il n'acheva qu'en 1643. où il peignit Coriolan, lors que venant saccager Rome, il en fut empesché par les prieres de sa mere & de ses enfans; & un autre qu'il envoya en 1645. de mesme grandeur que les deux premiers, où il representa la paix des Sabins avec les Romains. L'Abbé Mey de Lyon en a deux : l'un representant les enfans de Jacob, qui montrent à leur pere la

LE GUER-
CHIN.

robe ensanglantée de Joseph ; & un autre où Judith & Abra tiennent la teste d'Holopherne. La figure de Judith est bien peinte ; l'air de son visage est beau & gracieux. Il fit ce tableau en 1651. pour le sieur Giacomo Zanone. Mais un des plus beaux que vous puissiez voir de luy, est une Vierge de pitié, qui tient un Christ mort sur ses genoux, le tout grand comme Nature ; il est chez M. Jabac, qui en a le dessein de la main d'Annibal Carache. Il y a bien apparence que c'est d'après ce dessein que le Guerchin a peint le tableau, & peut-estre qu'il l'a aussi fait pendant qu'il travailloit sous le Carache, car c'est un des plus beaux ouvrages qu'il ait faits. Si dans toutes les parties de la peinture le Guerchin n'a pu égaler beaucoup d'excellens hommes dont nous avons parlé, aussi il n'y a gueres eû de Peintres qui ayent esté comparables à luy dans ce qui regarde les bonnes qualitez du corps & de l'ame dont le Ciel l'avoit pourveû. Sa taille estoit mediocre, mais bien faite ; son humeur gaye, & son entretien agreable. Il estoit infatigable au travail, sincere dans ses paroles, ennemi du mensonge & de la raillerie ; humble & civil à tout le monde, charitable, dévot, & d'une chasteté reconnuë. Il avoit beaucoup de consideration & d'amitié pour toutes les personnes de sa profession. Il ne sortoit presque jamais de chez luy sans qu'on le vist accompagné de plusieurs Peintres qui le suivoient comme leur maistre, ou plûtoft comme leur pere, à cause de l'amour & de la tendresse qu'il avoit

pour eux ; car non seulement il avoit beaucoup de respect pour les personnes élevées en dignité & au-dessus de luy, mais il estoit complaisant à tout le monde. Il aimoit à voir & à apprendre toutes les nouveutez ; & comme il avoit une memoire heureuse, & qu'il s'exprimoit facilement, chacun cherchoit sa conversation par le plaisir qu'on avoit d'apprendre de luy une infinité de choses qu'il racontoit d'une maniere agreable. Il ne parloit jamais mal de personne ; mais pour l'ordinaire il faisoit le sujet de ses entretiens, ou des histoires qu'il avoit leûës, ou de ce qu'il avoit entendu dire de singulier.

LE GUER-
CHIN.

Bien que dans ses propres ouvrages il n'exécutoit pas les choses dans la perfection qui eust esté à desirer, il ne laissoit pas de juger avec beaucoup de discernement des tableaux des autres Peintres, louant toujous ce qu'ils avoient fait, ou du moins n'en parlant qu'avec beaucoup de retenue & de moderation lors qu'il y voyoit des choses qui ne meritoient pas d'estre estimées.

Il eût pour amis tous les Peintres de son temps, parce qu'il n'envioit ni leur fortune, ni leurs emplois ; au contraire, il estoit bien-aïse qu'ils s'avancassent tous, & en biens & en réputation. Pour contribuer mesme à leur fortune il estoit toujous prest de les assister, ou de ses conseils, ou de son credit. Aussi non-seulement sa bourse estoit-elle ouverte à ses amis, mais encore à des personnes qui pouvoient luy estre indifferentes ; & l'on a

ſceût qu'en pluſieurs rencontres il a genereuſement ſecouru des gens de qualité qu'il connoiſſoit avoir beſoin d'argent, cherchant à faire plaiſir à tout le monde, particulièrement à ceux qu'il ſçavoit eſtre dans la neceſſité.

Il eût beaucoup d'amitié & de tendreſſe pour ſes parens. Il prit ſoin de bien élever ſes neveux; & quant à ſes niées, il en pourveût quelques-unes par mariage, & donna aux autres de quoy eſtre Religieuſes.

Jamais perſonne n'eût ſujet de ſe plaindre de ſa bonne foy, ni de trouver à redire dans ſes mœurs. N'ayant point eſté marié, il veſcut toujourns dans une grande pureté. Il ne fut ſujet à aucunes maladies, & n'a eût que de petites incommoditez ſur la fin de ſes jours. Il fut cheri, & eſtimé de pluſieurs Princes & grands Seigneurs. Il amaiſſa beaucoup de bien, qu'il n'employoit, comme je vous ay dit, qu'à aſſiſter ſes parens, & à ſecourir ſes amis. Il acheta une fort belle maiſon dans Bologne, & quelques autres à la campagne, qu'il meubla honneſtement, & où après ſa mort on trouva quantité de tableaux, beaucoup de vaiſſelle d'argent, des pierreries, & pluſieurs autres raretez.

Pendant ſa vie il fit baſtir des Chapelles & des Autels, qu'il garnit de tous les Ornemens neceſſaires, & meſme donna de quoy les entretenir. Il veſcut toujourns honorablement dans le public & dans ſon particulier, ſe conduiſant en toutes ſes actions, à l'égard du monde avec beaucoup de prudence, &

envers

envers Dieu avec beaucoup de crainte & d'amour. LE GUER-
CHIN.

Estant tombé malade au mois de Decembre mil six cens soixante & sept, il receût les derniers Sacremens avec une résignation & une piété extraordinaire, & mourut dans le mesme mois âgé de soixante-dix ans. Il laissa pour heritiers de tous ses biens deux de ses neveux.

Ayant cessé de parler, & voyant que Pymandre attendoit que je continuasse mon discours, Je croy, luy dis-je, qu'il est temps que nous mettions fin à nostre entretien : il me semble qu'il a duré assez long-temps, & peut-estre mesme que je devois l'abreger, en ne m'arrestant pas à beaucoup de gens qui ne sont gueres celebres. Mais s'il ne m'a pas esté possible de rejeter ceux qui se sont presentez à mon esprit, il y en peut avoir quelques-uns dont je ne me suis pas souvenu, qui meritoient bien aussi d'estre nommez. Lors que nous nous reverrons, nous pourrons parler avec plaisir d'un excellent homme qui ne vescu que peu d'années après le Guerchin, & qui nous fournira une ample matiere de réflexions sur toutes les parties de la Peinture. C'est du Pouffin dont j'entens parler, & de la vie duquel vous desirez il y a long-temps de sçavoir les particularitez. En disant cela nous nous levâmes, & estant passez des bosquets dans les allées, nous retournâmes vers le Chasteau, & en suite nous reprîmes le chemin de Paris.



ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET
SUR LES OUVRAGES
DES PLUS EXCELLENS PEINTRES
ANCIENS ET MODERNES.

HUITIEME ENTRETEN.

CE qu'un celebre Orateur a dit autrefois, que dans tous les Arts il n'y en a point où il ait paru si peu de gands hommes que dans l'éloquence, se peut dire aussi de la Peinture, puis que l'Histoire tant ancienne que moderne nous fait remarquer peu de Peintres qui ayent excellé. Pymandre qui m'avoit souvent ouï parler du Poussin comme d'un homme extraordinaire, souhaitoit avec passion d'apprendre quelque chose de sa vie & de ses ouvrages. Mais l'embaras des affaires, & la diffi-

Qq ij

culté de nous rencontrer nous avoit empesché assez long-temps de nous rejoindre. M'ayant trouvé un jour au logis en estat de n'en pas sortir, il m'engagea insensiblement à continuer nos entretiens sur les vies des Peintres; & comme nous nous fumes retirez dans mon cabinet, je luy parlay de la sorte.

Je vous ay fait voir jusques-icy le commencement & le progrès de la Peinture. Je vous ay nommé les Peintres anciens qui ont eû le plus de réputation. Je vous ay dit de quelle sorte cét Art, après avoir esté presque éteint, parut de nouveau dans le treizième siecle, & qui furent ceux qui contribuerent les premiers à le rétablir; que Michel Ange, Raphaël, & quelques autres de leur temps le porterent au plus haut degré où nous l'ayons veû. Vous sçavez ceux qui se sont signalez dans leurs écoles, & en plusieurs lieux d'Italie; comment la Peinture se perfectionna dans les autres pais; & aussi de quelle sorte elle vint à décheoir, quand certains Peintres qui parurent au commencement de ce siecle, s'estant laissez aller à des gousts particuliers, au lieu de marcher toujours sur les pas des plus grands maistres, ne suivirent que leurs propres genies. Car il est vray que dans Rome mesme on ne pratiquoit presque plus les enseignemens ni de Raphaël, ni des Caraches, lors que le Poussin commença, si j'ose le dire, à nous ouvrir les yeux, & à nous donner des connoissances encore plus grandes de la Peinture que celles que nous

avons eûs, puis qu'ayant remonté jusques à la source de cét art, il nous a appris les maximes des plus sçavans Peintres de l'antiquité, & a mis en pratique ce que nous ne sçavons de l'excellence de leurs ouvrages que par le rapport des Historiens.

Que dites-vous, interrompit Pymandre? Peut-on croire qu'il ait suivi de si près ces fameux Peintres, luy qui n'a point fait de grands ouvrages, quoy-qu'il ait eût pour cela des occasions assez favorables?

Quand j'auray, repartis-je, fait un abrégé de ses emplois, vous serez éclairci des choses dont vous estes en doute: mais il faut pour parler de luy que je commence dès sa naissance, puis qu'il merite bien d'estre connu dans toute l'étendue de sa vie.

NICOLAS POUSSIN nasquit à Andely en Normandie l'an 1594. au mois de Juin. Son pere nommé Jean estoit de Soissons; & ceux qui l'ont connu asseurent qu'il estoit de noble famille, mais qu'il avoit peu de bien, parce que ses parens avoient esté ruinez durant les guerres civiles sous les Rois Charles IX. Henry III. & Henry IV. au service desquels il avoit porté les armes. Aussi ce fut après la prise de la ville de Vernon que Jean Poussin qui estoit à ce siège avec un de ses oncles de mesme nom, Capitaine dans le Regiment de Thavannes, épousa Marie de Laifement, veuve d'un Procureur de la mesme ville nommé le Moine, de laquelle il eût Nicolas Poussin.

LE POUSSIN.

Il est toujours glorieux, interrompit Pymandre,

LE POUSSIN.

de tirer son origine de parens nobles : mais comme c'est une chose qui ne dépend point de nous, la vertu peut réparer ce que la nature ne nous a pas donné ; & mesme on peut dire que comme l'eau n'est point plus pure que dans sa source, aussi la noblesse n'est point plus illustre que dans celuy qui par ses belles qualitez se rend considerable à la posterité, & donne le premier un nom illustre à ses descendans.

Le Poussin, repartis-je, n'a pas esté assez heureux pour faire passer aux siens ce qu'il avoit aquis d'honneur & de bien : mais ses ouvrages luy tiennent lieu d'enfans qui ne luy ont jamais donné que du plaisir, & qui conserveront son nom avec bien de la gloire pendant plusieurs siecles. Comme c'est par eux qu'il s'est rendu illustre, je ne veux pas chercher dans ses ancestres des sujets de le louer : je ne veux, pour établir son grand merite, que ce qu'il a fait pendant sa vie.

Si-tost qu'il fut en âge d'aller aux écoles, ses parens eurent soin de le faire instruire. Il donna de bonne heure des marques de la bonté de son esprit, mais particulièrement de l'inclination qu'il avoit pour le dessein : car il s'occupoit sans cesse à remplir ses livres d'une infinité de differentes figures, que son imagination seule luy faisoit produire, sans que son pere, ni ses maistres pussent l'empescher, quoy-qu'ils fissent toutes choses pour cela, croyant qu'il pouvoit employer son temps plus utilement à l'étude. Cependant Quintin Varin Peintre assez

habile, & dont je vous ay parlé, ayant connu le LE POUSSIN.
genie de ce jeune homme, & les belles dispositions
qui paroissent déjà en luy, conseilla à ses parens
de le laisser aller du costé où la Nature le portoit ;
& l'ayant luy-mesme encouragé à dessiner, & à s'a-
vancer dans la pratique d'un Art qui sembloit luy
tendre les bras, il luy fit esperer qu'il y feroit un
progrés considerable. Les conseils de Vatin aug-
menterent de telle sorte le desir que le Poussin avoit
de s'attacher à la Peinture, qu'il s'y donna tout
entier ; & lors qu'âgé de dix-huit ans il crut estre en
estat de quitter son país, il sortit de la maison de
son pere sans qu'on s'en apperceust, & vint à Paris
pour mieux apprendre un Art dont il reconnois-
soit déjà les difficultez, mais qu'il aimoit avec beau-
coup de passion.

Il fut assez heureux de rencontrer en arrivant à
Paris un jeune Seigneur de Poitou, qui ayant de la
curiosité pour les tableaux, le receût chez luy, &
luy donna moyen d'étudier plus commodément
qu'il n'auroit fait sans ce secours.

Il cherchoit de tous costez à s'instruire : mais il
ne rencontroit ni maistres, ni enseignemens qui
convinssent à l'idée qu'il s'estoit faite de la perfe-
ction de la Peinture. De sorte qu'il quitta en peu
de temps deux maistres, desquels il avoit cru pou-
voir apprendre quelque chose. L'un estoit un Pein-
tre fort peu habile, & l'autre Ferdinand Elle Fla-
mand, alors en réputation pour les portraits, mais
qui n'avoit pas les talens propres pour les grands

LE POUSSIN.

desseins où le genie du Pouffin le portoit. Il fit connoissance avec des personnes sçavantes, & curieuses des beaux Arts, qui l'assisterent de leurs avis, & luy presterent plusieurs Estampes de Raphaël & de Jule Romain, dont il comprit si-bien les diverses beautez, qu'il les imitoit parfaitement. De sorte que dans sa maniere d'historier, & d'exprimer les choses, il sembloit déjà qu'il fust instruit dans l'école de Raphaël, duquel, comme a remarqué le sieur Bellori *, on peut dire qu'il suçoit le lait, & recevoit la nourriture, & l'esprit de l'Art à mesure qu'il en voyoit les ouvrages.

* Dans la vie
qu'il a faite du
Pouffin.

Pendant qu'il profitoit de jour en jour dans la partie du dessein, & dans la pratique de peindre, le Seigneur avec lequel il demuroit estant obligé de retourner en Poitou, l'engagea à le suivre, avec intention de le faire peindre dans son Chateau. Mais comme ce Seigneur estoit jeune, & encore sous la puissance de sa mere, qui n'avoit nulle inclination pour les tableaux, & qui regardoit dans sa maison un Peintre comme un domestique inutile: le Pouffin, au lieu de se voir occupé à son Art, se trouvoit le plus souvent employé à d'autres affaires, sans avoir le temps d'étudier. Cela le fit résoudre à s'en retourner. N'ayant pas de quoy faire les frais de son voyage, il fut contraint de travailler quelque temps dans la Province pour s'entretenir, taschant peu à peu à s'approcher de Paris.

Il y a apparence que ce fut dans ce temps là qu'il fit à Blois dans l'Eglise des Capucins deux tableaux
qu'on

qu'on y voit encore, & qu'on connoist bien estre de ses premiers ouvrages; & qu'il travailla aussi dans le Chasteau de Chiverny, où il fit quelques Baccanales. Il revint enfin à Paris, mais si fatigué des peines qu'il avoit souffertes dans son voyage, qu'il tomba malade, & fut obligé d'aller chez son pere, & d'y demeurer environ un an à se rétablir. Lors qu'il fut entierement gueri il vint à Paris, & alla aussi dans quelques autres endroits où il continua de peindre, jusqu'à ce qu'enfin poussé par le desir violent qu'il avoit d'aller à Rome, il se mit en chemin pour executer son dessein. Mais il ne passa pas Florence, ayant esté contraint par quelque accident à revenir sur ses pas. Quelques années après se rencontrant à Lyon, & voulant pour la seconde fois entreprendre le voyage de Rome, il y trouva encore de nouveaux obstacles. Cependant il s'appliquoit toujours au travail avec un mesme amour; & lors qu'en 1623. les Peres Jesuites de Paris celebrerent la Canonization de Saint Ignace & de Saint François Xavier, & que les Ecoliers de leur College, pour rendre cette ceremonie plus considerable, voulurent faire peindre les Miracles de ces deux grands Saints, le Poussin fut choisi pour faire six tableaux à détrempe. Il avoit une si grande pratique dans cette sorte de travail, qu'il ne fut gueres plus de six jours à les faire. Il est vray qu'il y travailloit presque autant la nuit que le jour, mais ce fut avec tant de promptitude, qu'il n'avoit pas le temps d'étudier les parties dont ils estoient com-

posez. Il ne laissa pas de faire mieux que les autres Peintres qui furent employez à embellir cette Feste, & les sujets qu'il traita furent les plus estimez.

Dans ce temps-là le Cavalier Marin estoit à Paris. Vous sçavez qu'il estoit consideré pour un des plus excellens Poètes Italiens qui fust alors. Comme la Poésie & la Peinture ont beaucoup de rapport entre-elles, le Marin jugea aisément de l'esprit du Poussin par ses ouvrages, & combien son genie estoit élevé au-dessus de celuy des autres Peintres; ce qui luy fit desirer de le connoistre plus particulièrement, & mesme dans la suite il luy donna un logement pour travailler, admirant combien il avoit l'imagination vive, & une facilité à executer ses pensées. Il le loüoit souvent de luy voir comme dans les Poètes ce beau feu qui produit des choses extraordinaires. C'estoit une grande satisfaction au Marin d'avoir sa compagnie, parce que ses indispositions l'obligeant souvent à garder le lit, ou à demeurer au logis, il voyoit pendant ce temps-là représenter quelques-unes de ses inventions poétiques dont le Poussin prenoit plaisir de faire des desseins, particulièrement des sujets tirez de son Poëme d'Adonis. J'en ay veü quelques-uns à Rome chez M M. Maximi, qui les conservoient soigneusement parmi plusieurs autres de sa main.

C'est par ces premiers essais qu'on connoist combien deslors il avoit l'esprit fecond, & comment il sçavoit profiter des entretiens du Cavalier Marin, enrichissant ses compositions des ornemens de la

Poésie dont il sceût depuis se servir tres-à-propos dans les tableaux qui estoient capables de les souffrir. LE POUSSIN.

Le Marin ne fut pas long-temps sans retourner en Italie; & quand il partit d'icy, il voulut mener avec luy le Pouffin: mais il n'estoit pas en estat de pouvoir quitter Paris, où il fit quelques tableaux, entre-autres celuy qui est dans une Chapelle de l'Eglise de Nostre-Dame, où il representa le trepas de la Vierge.

Il ne fut pourtant pas long-temps sans entreprendre pour la troisième fois le voyage de Rome. Il y arriva au Printemps de l'année 1624. & y trouva encore le Cavalier Marin, qui en partit bientôt pour aller à Naples, où il mourut peu de temps après. Avant que de partir de Rome, il recommanda le Pouffin à M. Marcello Sacchetti, qui luy procura les bonnes graces du Cardinal Barberin neveu du Pape Urbain VIII. Cette connoissance qui luy devoit estre avantageuse, luy fut peu utile alors, parce que le Cardinal estoit sur le point de s'en aller pour ses legations: De sorte que le Pouffin se trouvant sans connoissances dans Rome, sans espoir d'aucun secours, & ne sçachant à qui vendre ses ouvrages, estoit obligé de les donner à un prix si bas, qu'ayant peint les deux batailles qui sont aujourd'huy dans le cabinet du Duc de Noailles, il eût bien de la peine d'en avoir sept écus de chacune.

Il n'a pas esté le seul, dît Pymandre, qui a

LE POUSSIN. trouvé un abord si rude & si fascheux. Vous m'avez appris que les plus grands Peintres n'ont pas toujours eû dans les commencemens la fortune favorable.

Il faut confiderer, répondis-je, qu'encore que le Pouffin eust déjà trente ans lors qu'il arriva à Rome, & qu'il eust fait plusieurs ouvrages en France, il n'estoit neanmoins connu que de peu de monde; & sa maniere de peindre assez differente de celle qu'on pratiquoit, & qui estoit comme à la mode, ne le faisoit pas rechercher. Il a conté luy-mesme assez de fois, qu'ayant peint dans ces commencemens-là un Prophete, il n'en put avoir que la valeur de huit francs; & que cependant un jeune Peintre de sa compagnie l'ayant copié, eût quatre écus de sa copie. Le peu de cas qu'on faisoit alors de luy & de ses ouvrages ne le rebutoient pas, songeant moins à gagner de l'argent qu'à se perfectionner. Il se passoit de peu de chose pour sa nourriture & pour son entretien: il demeura mesme assez long-temps retiré, afin de mieux étudier, & de se remplir l'esprit des belles connoissances qui depuis l'ont rendu si celebre. Il logeoit avec cet excellent Sculpteur François du Quesnoy Flamand. Comme ils étudioient l'un & l'autre d'après les Antiques, cela donna lieu au Pouffin de modeler, & de faire quelques figures de relief; & ne contribua pas peu à rendre François le Flamand plus sçavant dans la sculpture, parce qu'ils mesuroient ensemble toutes les Statuës antiques, & en obser-

voient les proportions. Il est vray que dans un Me- LE POUSSIN.
 moire que j'ay eû du sieur Jean Dughet touchant
 quelques particularitez de la vie & des ouvrages
 du Poussin son beaufrere, il écrit que ce fut avec
 Alexandre Algarde que le Poussin mesura la Sta-
 tuë d'Antinoüs, & non pas avec François le Fla-
 mand, comme l'a écrit le sieur Bellori, ajoutant
 que les proportions que l'on en a données dans
 l'Estampe qui est à la fin de la vie du Poussin sont
 fausses, & du dessein du sieur Errard. Et sur ce que
 le mesme Bellori dit que le Poussin & François le
 Flamand, considerant souvent le Tableau du Ti-
 tien qui estoit alors dans la Vigne Ludovise, &
 dans lequel il y a quantité de petits enfans, non
 seulement le Poussin les copioit avec les couleurs,
 mais aussi les modeloit, & en faisoit des bas-reliefs,
 se formant par là une maniere tendre & agreable
 à bien dessiner & à bien peindre de semblables
 sujets, ainsi qu'on peut voir en plusieurs tableaux
 qu'il fit en ce temps-là. Le mesme Dughet ne veut
 pas que ce soit d'après ces enfans que le Poussin ait
 fait son étude, parce qu'on sçait que le Titien estoit
 moins bon dessinateur qu'excellent coloriste : mais
 il dit que le Poussin s'est perfectionné en imitant
 seulement la nature. Cependant je ne voy pas qu'il
 n'ait bien pu considerer les ouvrages du Titien,
 quoy-qu'il ne se soit pas attaché à les copier ser-
 vilement ; & j'ay sceû du Poussin mesme combien
 il estimoit sa couleur, & le cas particulier qu'il fai-
 soit de sa maniere de toucher le paisage.

LE POUSSIN.

Je ſçay bien encore qu'il ne s'eſt gueres aſſujeti à copier aucuns tableaux, & meſme lors qu'il voyoit quelque choſe parmi les Antiques qui meritoit d'eſtre remarqué, il ſe contentoit d'en faire de legeres eſquiſſes. Mais il conſideroit attentivement ce qu'il voyoit de plus beau, & s'en imprimoit de fortes images dans l'eſprit, diſant ſouvent que c'eſt en obſervant les choſes qu'un Peintre devient habile, plûtoſt qu'en ſe fatiguant à les copier.

Ce diſcernement ſi juſte & ſi exquis qu'il avoit dès ſes plus jeunes ans, & la forte paſſion qu'il avoit pour ſon art, faiſoient qu'il s'y donnoit tout entier avec grand plaisir, & qu'il ne paſſoit point de temps plus agreablement que lors qu'il travailloit. Tous les jours eſtoient pour luy des jours d'étude, & tous les momens qu'il employoit à peindre ou à deſſiner luy tenoient lieu de divertifſement. Il étudioit en quelque lieu qu'il fuſt. Lors qu'il marchoit par les ruës, il obſervoit toutes les actions des perſonnes qu'il voyoit; & ſ'il en découvroit quelques-unes extraordinaires, il en faiſoit des notes dans un livre qu'il portoit exprés ſur luy. Il évitoit autant qu'il pouvoit les compagnies, & ſe déroboit à ſes amis, pour ſe retirer ſeul dans les Vignes & dans les lieux les plus écartez de Rome, où il pouvoit avec liberté conſiderer quelques Statuës antiques, quelques veûës agreables, & obſerver les plus beaux effets de la Nature. C'eſtoit dans ces retraites & ces promenades ſolitaires qu'il faiſoit de legeres eſquiſſes des choſes qu'il rencon-

troit propres, soit pour le paisage, comme des terrasses, des arbres, ou quelques beaux accidens de lumieres; soit pour des compositions d'histoires, comme quelques belles dispositions de figures, quelques accommodemens d'habits, ou d'autres ornemens particuliers, dont en suite il sçavoit faire un si beau choix, & un si bon usage.

Il ne se contentoit pas de connoistre les choses par les sens, ni d'établir ses connoissances sur les exemples des plus grands Maistres: il s'appliqua particulièrement à sçavoir la raison des differentes beautez qui se trouvent dans les ouvrages de l'art, persuadé qu'il estoit qu'un ouvrier ne peut aquerir la perfection qu'il cherche, s'il ne sçait les moyens d'y arriver, & s'il ne connoist les defauts dans lesquels il peut tomber. C'est pour cela qu'outre la lecture qu'il faisoit des meilleurs livres qui pouvoient luy apprendre en quoy consiste le bon & le beau; ce qui cause les déformitez, & de quelle sorte il faut que le jugement se conduise dans le choix des sujets, & dans l'execution de toutes les parties d'un ouvrage: il s'appliqua encore, pour se rendre capable dans la pratique autant que dans la theorie de son Art, à étudier la Geometrie, & particulièrement l'Optique, qui dans la Peinture est comme un instrument necessaire & favorable pour redresser les sens, & empescher que par foiblesse ou autrement ils ne se trompent, & ne prennent quelquefois de fausses apparences pour des veritez solides. Il se servit pour cela des écrits du Pere Matheo Zaccolini

LE POUSSIN.

Theatin, dont je vous ay parlé. Il n'y a point eû de Peintre qui ait mieux sçeu que ce Pere les regles de la Perspective, & qui ait mieux compris les raisons des lumieres & des ombres. Ces écrits sont dans la Bibliotheque Barberine, & le Poussin qui en avoit fait copier une bonne partie, en faisoit son étude. Comme quelques-uns de ses amis les voyoient entre ses mains, qu'il parloit sçavamment de l'Optique, & qu'il s'en est servi avec beaucoup de bonheur, on a cru qu'il avoit composé un traité des lumieres & des ombres. Cependant il est vray qu'il n'a rien écrit sur cette matiere: il s'est contenté d'avoir montré par ses propres Peintures ce qu'il avoit appris du Pere Zaccolini, & mesme des livres d'Alhazen & de Vitellion. Il avoit aussi beaucoup d'estime pour les livres d'Albert Dure, & pour le Traité de la Peinture de Leon Baptiste Albert.

Pendant qu'il estoit à Paris il s'estoit instruit de l'anatomie: mais il l'étudia de nouveau, & avec encore plus d'application quand il fut à Rome, tant sur les écrits & les figures de Vesale, que dans les leçons qu'il prenoit d'un sçavant Chirurgien qui faisoit souvent des dissections.

C'estoit dans le temps que la plupart des jeunes Peintres qui estoient à Rome, attirés par la grande réputation où estoit le Guide, alloient avec empressement copier son tableau du Martyre de Saint André qui est à Saint Gregoire. Le Poussin estoit presque le seul qui s'attachoit à dessiner celui du Dominiquin, lequel est dans le mesme endroit; & il

il en fit si bien remarquer la beauté, que la plupart LE POUSSIN. des autres Peintres, persuadés par ses paroles & par son exemple, quitterent le Guide pour étudier d'après le Dominiquin.

Car bien que le Poussin fist sa principale étude d'après les belles Antiques, & les ouvrages de Raphaël sur lesquels il rectifioit toutes ses idées, cela n'empeschoit pas qu'il n'eust de l'estime pour d'autres Maîtres. Il regardoit le Dominiquin comme le meilleur de l'école des Caraches pour la correction du dessein, & pour les fortes expressions.

Il consideroit aussi ceux qui ont eû un beau pinceau, & l'on ne peut nier que dans ses commencemens il n'ait beaucoup observé le coloris du Titien. Mais on peut remarquer qu'à mesure qu'il se perfectionnoit, il s'est toûjours de plus en plus attaché à ce qui regarde la forme & la correction du dessein qu'il a bien connu estre la principale partie de la Peinture, & pour laquelle les plus grands Peintres ont comme abandonné les autres aussitost qu'ils ont compris en quoy consiste l'excellence de leur Art.

Le Cardinal Barberin estant de retour de ses Legations de France & d'Espagne, donna de l'employ au Poussin, qui d'abord fit ce beau tableau de Germanicus que vous avez veû à Rome, & dont les nobles & sçavantes expressions vous touchoient si fort.

Il representa ensuite la prise de Jerusalem par l'Empereur Titus. Ce tableau qui a esté long-temps

LE POUSSIN.

dans le cabinet de la Duchesse d'Aiguillon, est presentement dans celuy de M. de Saintot Maître des Ceremonies. Comme le Cardinal Barberin en fit un present peu de temps après qu'il fut fait, le Poussin en commença un autre du mesme sujet, mais beaucoup plus rempli de figures, & traité d'une maniere encore plus sçavante. Il y representa l'Empereur victorieux, & à ses pieds la nation Juive, qui par le miserable estat où elle fut réduite devoit bien connoistre deslors l'effet des menaces qu'elle avoit si souvent entenduës des Prophetes, & de la bouche mesme de Jesus-Christ. On y voit ce Temple si celebre saccagé par les soldats, qui en le détruisant emportent le Chandelier, les Vases d'or, & les autres ornemens sacrez qui le rendoient si riche & si considerable. Ces dépouilles parurent si précieuses à l'Empereur, qu'on les representa dans les bas-reliefs de l'Arc-de-triomphe qu'on luy dressa à Rome ensuite de cette expedition, & qu'on voit encore aujourd'huy dans les restes de cét ancien monument comme une marque éternelle de la punition de ce peuple. Ce tableau qui est un des beaux que le Poussin ait faits pour les fortes expressions, fut donné par le Cardinal Barberin au Prince d'Echemberg Ambassadeur d'Obedience pour l'Empereur vers le Pape Urbain VIII.

Le Cavalier del Pozzo que vous avez connu, estoit alors en grande consideration à la Cour de Rome, non seulement par sa faveur auprès du Cardinal Barberin, mais encore par sa vertu qui le ren-

doit digne de la pourpre, dont on croyoit qu'il seroit revestu; par la connoissance qu'il avoit des belles lettres; par son amour pour les beaux Arts; par sa générosité & son inclination à servir & à protéger toutes les personnes de mérite. Le Poussin fut un de ceux qu'il considéra beaucoup, cherchant mesme tous les moyens de faire connoître les rares talens qu'il voyoit en luy. Comme il le servoit auprès du Cardinal Barberin, il luy procura un des tableaux que l'on devoit faire dans l'Eglise de Saint Pierre.

LE POUSSIN.

N'est-ce pas, interrompit Pymandre, le Saint Erasme que nous avons veû ensemble, & le seul où j'ay remarqué que le Poussin a mis son nom?

C'est celuy-là mesme, repris-je. Il fit dans ce temps-là * un autre grand tableau où il a représenté comment la Vierge s'apparut à Saint Jacques dans la ville de Saragoce en Espagne*, où depuis on bastit un Temple à son honneur, qu'on appelle *Nuestra Señora del Pilo*. Cét ouvrage qu'il envoya en Flandre, est dans le cabinet du Roy. Il en fit encore deux autres, l'un des amours de Flore & de Zephir, & celuy qu'on appelle la Peste. Ce dernier luy donna beaucoup de réputation. Vous pouvez vous souvenir que nous fumes le voir chez un Sculpteur nommé Matheo, auquel il appartenoit alors. Le Poussin y a peint de quelle sorte Dieu affligea les Philistins d'une cruelle & honteuse maladie, pour avoir enlevé l'Arche des Israélites, & l'avoir mise dans la ville d'Azot. Ce tableau, dont le

* Vers l'an
1630.

* *Cesar-Augusta.*
Durant de
Ritib. Eccles.
l. 1.

LE POUSSIN.

Poussin n'avoit eû que soixante écus, après avoir passé en plusieurs mains, fut vendu mille écus au Duc de Richelieu, de qui le Roy l'a eû. On voit dans les figures malades & mourantes qui sont sur le devant, comment le Poussin cherchoit à imiter par ses pensées & ses expressions, ce qu'on a écrit des anciens Peintres Grecs, & ce que Raphaël a fait de plus beau. Les principales figures ont environ trois palmes * de haut de même que celles du Germanicus.

* La Palme de Rome dont on se sert à présent est de 8. pouces 3. lignes.

Cette maniere de peindre de grands sujets plut extrêmement à tout le monde : de sorte que la réputation du Poussin s'estant répandue par tout, on luy envoyoit de divers endroits, & particulièrement de Paris, des mesures pour avoir des tableaux de cabinet, & d'une grandeur médiocre. Ce qui luy donna occasion de renfermer son pinceau dans des bornes un peu étroites, mais qui luy donnoient cependant assez de lieu pour faire paroître ses nobles conceptions, & pour étaler dans de petits espaces de grandes & sçavantes dispositions.

Il possédoit alors, comme je vous ay dit, l'amitié du Cavalier del Pozzo, qui avoit amassé dans son cabinet tout ce qu'il avoit pu trouver de plus rare dans les médailles & dans toutes les choses anti-ques, dont le Poussin pouvoit disposer, & en faire des études : ce qui joint aux entretiens sçavans qu'il avoit avec ce genereux ami, ne luy estoit pas d'un petit secours, parce qu'il apprenoit de luy à con-

noître dans les livres des meilleurs Auteurs les choses dont il avoit besoin pour bien représenter les sujets qu'il entreprenoit de traiter. Ce fut par son moyen qu'il eût la communication des écrits de Leonard de Vinci, lesquels estoient dans la Bibliothèque Barberine. Il ne se contenta pas de les lire, il dessina fort correctement toutes les figures qui servent pour la démonstration & pour l'intelligence du discours. Car il n'y avoit dans l'original que de foibles esquisses, comme vous pouvez vous en souvenir, puis que je vous fis voir les unes & les autres qu'on me presta à Rome, & que je fis copier.

Ne sont-ce pas, dit Pymandre, les mesmes que l'on a gravées depuis dans le Traité de Peinture que l'on a imprimé en Italien & en François, & que M. de Chambray a traduit? Il me semble avoir veû une Lettre dans les Ouvrages de Bosse que le Poussin luy avoit écrite, par laquelle il paroist n'estre point content qu'on eust fait imprimer ces écrits, & où il traite de *goffes* les figures qu'on y a ajoutées.

Il est vray, repartis-je, que le Poussin ne croyoit pas qu'on deust mettre au jour ce Traité de Leonard, qui à dire vray n'est ni en bon ordre, ni assez bien digéré. Cependant le public est obligé à la peine que le Traducteur a prise, parce que les maximes qu'il contient sont excellentes, & donnent de grandes lumieres à un Peintre intelligent qui s'applique à les lire. Le sieur du Fresnoy, comme

vous avez veû, s'en est heureusement servi dans son Poëme de la Peinture; & quelque chose que le Pouffin en ait pu dire, il en a tiré beaucoup de lumiere.

Pour reconnoistre les bons offices & les témoignages d'affection du Cavalier del Pozzo, il estoit toujours prest à executer les choses qu'il desiroit. Il en donna des marques par le grand nombre de tableaux qu'il fit pour luy préferablement à tout autre, & avec beaucoup de soin & d'étude, particulièrement ceux des sept Sacremens. Ils n'ont que deux palmes de long, mais ils sont executez dans la plus haute idée qu'un Peintre puisse avoir de la dignité des sujets qu'il traite, & dans la plus belle intelligence de l'Art. Ce sont ces ouvrages si excellens qui firent desirer à M. de Chantelou Maître d'Hostel du Roy d'en avoir de semblables. Ceux du Cavalier del Pozzo furent achevez en differens temps. Le Sacrement du Baptesme n'estoit encore qu'ébauché lors que le Pouffin vint à Paris, où il le finit.

Il me seroit malaisé de vous faire un détail de tous les ouvrages que le Pouffin fit à Rome avant qu'il en partist pour venir icy: je vous nommeray seulement ceux dont je pourray me souvenir.

Le Cavalier del Pozzo eût de luy, outre les sept Sacremens, un Saint Jean qui baptise dans le desert, & quelques autres que vous avez veûs. Il en fit qui furent portez en Espagne, à Naples, & en divers autres lieux. Il en envoya deux à Turin au

Marquis de Voghera parent du Cavalier del Pozzo, LE POUSSIN.
 l'un representant le Passage de la Mer Rouge, &
 l'autre l'Adoration du Veau d'Or, tous deux admi-
 rables pour la grande ordonnance, la beauté du
 dessein, & les fortes expressions. Ils sont presen-
 tement dans le cabinet du Chevalier de Lorraine.
 Il avoit fait encore un pareil sujet de l'Adoration
 du Veau d'Or, lequel perit dans les révoltes de
 Naples, & dont un morceau fut apporté à Rome.

Il peignit vers le mesme temps, pour le Mares-
 chal de Crequy alors Ambassadeur à Rome, un
 Bain de Femmes, que vous avez pu voir aux Ga-
 leries du Louvre chez le sieur Stella.

Il fit aussi un grand tableau du Ravissement des
 Sabines, qui a esté à Madame la Duchesse d'Ai-
 guillon, & qui est aujourd'huy dans le cabinet de
 M. de la Ravoit.

Il fit pour M. de Gillier, qui estoit auprès du
 Mareschal de Crequy, cét excellent ouvrage où
 Moyse frape le Rocher, & qui après avoir esté dans
 les cabinets de M. de l'Isle Sourdiere, du Président
 de Bellièvre, de M. Dreux, est aujourd'huy un des
 plus considerables tableaux que l'on voye parmi
 ceux de M. le Marquis de Seignelay.

En 1637. il travailla à un grand tableau que
 vous avez veû dans la Galerie de M. de la Vrilliere
 Secretaire d'Estat, où est representé comment Fu-
 rius Camillus renvoye les Enfans des Faleriens, &
 fait fouëter leur Maistre, qui par une infame lasche-
 té les avoit livrez aux Romains leurs ennemis.

LE POUSSIN.

Quelques années auparavant, le Pouffin avoit traité le mesme sujet sur une toile d'une médiocre grandeur. Il y a quelque difference entre ces deux tableaux, quoy-qu'ils representent la mesme histoire. Le plus petit est entre les mains de M. Pasfart Maistre des Comptes. Il fit encore dans le mesme temps deux tableaux, l'un pour la Fleur Peintre, où il representa Pan & Syringue; & l'autre pour le sieur Stella, où l'on voit Armide qui emporte Regnaud. Le premier est presentement dans le cabinet du Chevalier de Lorraine, & l'autre dans celuy de M. de Bois-Franc. Lors que le Pouffin envoya celuy du sieur Stella, il luy écrivit le soin qu'il avoit pris à le bien faire. Je l'ay peint, dit-il, de la maniere que vous verrez, dautant que le sujet est de foy mól, à la difference de celuy de M. de la Vrilliere, qui est d'une maniere plus severe, comme il est raisonnable, considerant le sujet qui est héroïque.

Le Pouffin avoit de grands égards à traiter differemment tous les sujets qu'il representoit, non seulement par les differentes expressions, mais encore par les diverses manieres de peindre les unes plus délicates, les autres plus fortes: c'est pourquoy il estoit bien-aise qu'on connust dans ses ouvrages le soin qu'il prenoit. Aussi dans la mesme lettre, en parlant au sieur Stella du tableau de la Mane qui est aujourd'huy dans le cabinet du Roy, & auquel il travailloit alors: J'ay trouvé, dît-il, une certaine distribution pour le tableau de M. de Chantelou,

Chantelou, & certaines attitudes naturelles, qui ^{LE POUSSIN.} font voir dans le peuple Juif la misere & la faim où il estoit réduit, & aussi la joye & l'allegresse où il se trouve; l'admiration dont il est touché, le respect & la réverence qu'il a pour son Legislateur, avec un mélange de femmes, d'enfans & d'hommes d'âges & de temperamens differens; choses, comme je croy, qui ne déplairont pas à ceux qui les sçauront bien lire.

Il fit encore dans le mesme temps pour le sieur Stella, Hercule qui emporte Déjanire. Ce tableau est dans le cabinet de M. de Chantelou, auquel le Poussin envoya celuy de la Mane au mois d'Avril 1639. lors qu'il dispoit ses affaires pour venir en France, après que les grandes chaleurs seroient passées.

Entre les tableaux qu'il avoit déjà envoyez à Paris, il y avoit quatre Bacchanales pour le Cardinal de Richelieu, un Triomphe de Neptune qui paroist dans son char tiré par quatre chevaux marins, & accompagné d'une suite de Tritons & de Neréïdes. Ces sujets travaillez poétiquement avec ce beau feu & cet Art admirable qu'on peut dire si conforme à l'esprit des Poètes, des Peintres, & des Sculpteurs anciens, & tant d'autres ouvrages de luy répandus quasi par toute l'Europe, rendoient celebre le nom du Poussin. Et comme alors M. de Noyers Secretaire d'Etat & Surintendant des Bastimens, suivant les intentions du Roy, cherchoit à perfectionner les Arts dans le Royaume,

LE POUSSIN.

Du 15 Janvier 1639.

Des 14. & 15.
de Janvier
1639.

il résolut d'attirer à Paris une personne d'un aussi grand mérite qu'estoit le Pouffin, & luy en fit écrire. Mais soit que le Pouffin attendist qu'on luy expliquast clairement les avantages qu'on vouloit luy faire, ou qu'aimant autant qu'il faisoit le repos & la douceur qu'il goustoit dans Rome, il eust de la peine à se résoudre de venir à Paris, comme j'ay veû par une de ses lettres, où il témoigne à M. de Chantelou, qu'il ne desire point quitter Rome, mais d'y servir le Roy, M. le Cardinal & M. de Noyers en tout ce qui luy fera commandé: ce ne fut qu'après avoir receû la lettre de M. de Noyers & celle du Roy qu'il écrivit à M. de Chantelou qu'il se dispoit pour partir l'Automne suivant.

Quelques charmes qui le retinssent en Italie, il luy eust esté malaisé de ne pas obéir aux ordres que le Roy daigna luy donner, & de n'estre pas satisfait des conditions honorables que M. de Noyers luy marque. Comme j'ay trouvé ce matin ces deux lettres sous ma main avec quelques autres écrits qui regardent nostre illustre Peintre, vous serez bien-aisé de les voir.

Alors Pymandre me les ayant demandées, commença à lire celle de M. de Noyers.

Lettre de M.
de Noyers à
M. Pouffin.

*M*onsieur, *Aussitost que le*
Roy m'eût fait l'honneur de me donner la charge de
Surintendant de ses Bastimens, il me vint en pensée
de me servir de l'autorité qu'elle me donne pour re-
mettre en honneur les Arts & les Sciences; & comme

J'ay un amour tout particulier pour la Peinture, je fis dessein de la caresser comme une maistresse bienaimée, & de luy donner les prémices de mes soins. Vous l'avez sceu par vos amis qui sont de deçà; & comme je les priay de vous écrire de ma part, que je demandois justice à l'Italie, & que du moins elle nous fist restitution de ce qu'elle detenoit depuis tant d'années, attendant que pour une entiere satisfaction elle nous donnast encore quelques-uns de ses nourrissons. Vous entendez bien que par là je répetois M. le Poussin, & quelque autre excellent Peintre Italien. Et afin de faire connoistre aux uns & aux autres l'estime que le Roy faisoit de vostre personne, & des autres hommes rares & vertueux comme vous, je vous fis écrire ce que je vous confirme par celle-cy qui vous servira de première asseurance de la promesse que l'on vous fait, jusques à ce qu'à vostre arrivée je vous mette en main les Brevets & les Expéditions du Roy; que je vous enverray mille écus pour les frais de vostre voyage; que je vous feray donner mille écus de gages par chacun an, un logement commode dans la Maison du Roy, soit au Louvre à Paris, ou à Fontainebleau, à vostre choix; que je vous le feray meubler honnestement pour la premiere fois que vous y logerez, si vous voulez, cela estant à vostre choix; que vous ne peindrez point en plafond, ni en voûtes, & que vous ne serez obligé que pour cinq années, ainsi que vous le desirez, bien que j'espere que lors que vous aurez respiré l'air de la patrie, difficilement le quitterez-vous.

Vous voyez maintenant clair dans les conditions que l'on vous propose, & que vous avez désirées. Il reste à

LE POUSSIN.

vous en dire une seule, qui est que vous ne peindrez pour personne que par ma permission ; car je vous fais venir pour le Roy, non pour les particuliers. Ce que je ne vous dis pas pour vous exclure de les servir, mais j'entens que ce ne soit que par mon ordre. Après cela venez gayement, & vous assurez que vous trouverez icy plus de contentement que vous ne vous en pouvez imaginer. DE NOYERS. A Ruel ce 14. Janvier 1639. A Monsieur Poussin.

La lettre du Roy estoit conceüe en ces termes.

CHer & bien-amié, Nous ayant esté fait rapport par aucuns de nos plus specieux serviteurs de l'estime que vous vous estes aquisé, & du rang que vous tenez parmi les plus fameux & les plus excellens Peintres de toute l'Italie ; & desirant, à l'imitation de nos Prédécesseurs, contribuer autant qu'il nous sera possible à l'ornement & décoration de nos Maisons Royales, en appellant auprès de nous ceux qui excellent dans les Arts, & dont la suffisance se fait remarquer dans les lieux où ils semblent les plus chers, Nous vous faisons cette lettre pour vous dire que Nous vous avons choisi & retenu pour l'un de nos Peintres ordinaires, & que Nous voulons doresnavant vous employer en cette qualité. À cet effet nostre intention est que la presente receüe, vous ayez à vous disposer de venir par-deçà, où les services que vous nous rendrez seront aussi considerez que vos œuvres & vostre merite le sont dans les lieux où vous estes, en donnant ordre au sieur de Noyers Conseiller

en nostre Conseil d'Estat, Secretaire de nos Commandemens, & Surintendant de nos Bastimens, de vous faire plus particulièrement entendre le cas que nous faisons de vous, & le bien & avantage que nous avons resolu de vous faire. Nous n'ajousterons rien à la presente que pour prier Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. Donné à Fontainebleau le 15. Janvier 1639.

LE POUSSIN.

Soit que le Poussin eust de la peine à quitter sa femme & le sejour de Rome, soit qu'il ressentist en effet quelques incommoditez qui luy fissent apprehender celles d'un long voyage, il écrivit au mois de Septembre à M. de Chantelou, qu'il n'estoit pas en assez bonne santé pour sortir de Rome; & trois mois après il manda à M. de Noyers la mesme chose, & témoigne à M. de Chantelou par une autre lettre du mesme jour qu'il voudroit bien se dégager de venir en France.

Le 15. Décembre 1639.

Son retardement & ses lettres faschoient d'autant plus M. de Noyers, qu'il avoit cru que le Poussin seroit à Paris dans la fin de l'année, comme il luy avoit fait esperer, & comme le Roy & M. le Cardinal s'y attendoient. Cela fit que M. de Chantelou hasta le voyage qu'il devoit faire en Italie, & qu'estant arrivé à Rome, il obligea le Poussin à partir, & l'amena avec luy en France à la fin de l'année 1640. M. de Noyers le receût avec autant de joye qu'il l'attendoit avec d'impatience, & le presenta au Cardinal de Richelieu qui l'embrassa avec cét air agreable & engageant qu'il avoit pour

toutes les personnes d'un merite extraordinaire. En suite on le conduisit dans un logis qu'on luy avoit destiné dans le Jardin des Thuilleries, & qu'il trouva meublé & garni de toutes choses. Trois jours après il alla à Saint Germain trouver le Roy, qui le receût avec beaucoup de bonté, & luy parla assez long-temps.

Sa Majesté luy ordonna de faire deux grands tableaux, l'un pour la Chapelle de Saint Germain en Laye, & l'autre pour celle de Fontainebleau; & voulant luy donner encore des marques plus particulieres de son estime, il le déclara son premier Peintre ordinaire, avec trois mille livres de gages, & son logement dans les Thuilleries, comme il est porté par le Brevet qui luy en fut expédié le 20. Mars 1641.

Le Poussin de son costé bien aisé que M. de Noyers eust choisi la Cene de Nostre Seigneur pour sujet du tableau d'Autel de la Chapelle de Saint Germain, se mit aussitost à y travailler, & à faire des desseins pour des Tapisseries que M. de la Planche Tresorier des Bastimens luy proposa de la part de M. de Noyers; & quoy-qu'outre cela on l'occupast encore à faire des desseins pour les frontispices des Livres qu'on imprimoit au Louvre, il ne laissoit pas de disposer des cartons pour la grande Galerie du Louvre où il vouloit représenter dans des bas-reliefs feints de stuc une suite des actions d'Hercule. Vous en pouvez voir plusieurs desseins de la main du Poussin tres-finis & tres-beaux, qui sont chez M. de Fromont de Veine.

Tant de grands ouvrages que l'on préparoit au Poussin, les graces qu'il recevoit du Roy & de ses Ministres, attiroient sur luy la jalousie des autres Peintres François, particulièrement de Vouët & de ses Eleves, qui en toutes rencontres ne manquoient pas de critiquer ce qu'il faisoit.

Fouquiere excellent paisagiste avoit eû ordre de M. de Noyers de peindre des veûes de toutes les principales Villes de France, pour mettre entre les fenestres de la grande Galerie du Louvre, & en remplir les trumeaux. Il crut que cét ouvrage, qui véritablement eust esté considerable, devoit le rendre maistre de toute la conduite des ornemens de la Galerie; & comme cela ne réussissoit pas selon son desir, il fut un de ceux qui se plaignit le plus du Poussin qui en écrivit alors à M. de Chantelou en ces termes. Le Baron de Fouquieres est venu me parler avec sa grandeur accoustumée. Il trouve fort étrange de ce qu'on a mis la main à l'œuvre de la grande Galerie sans luy en avoir communiqué aucune chose. Il dit avoir un ordre du Roy, confirmé de Monseigneur de Noyers, prétendant que ses paisages soient l'ornement principal de ce lieu, le reste n'estant seulement que des incidens.

Je me souviens, dît Pymandre, d'avoir veû ce Fouquieres qui portoit touûjours une longue épée.

C'est pourquoy, repartis-je, le Poussin l'appelle le Baron, car il eust cru dégénérer à sa noblesse, s'il n'eust mesme travaillé avec une épée à son costé.

S'il estoit, repliqua Pymandre, parent de certains

LE POUSSIN.

Fouquieres d'Allemagne, il pouvoit comme eux avoir beaucoup de cœur, car j'en ay oûi parler comme de personnes puissantes & genereuses.

Si quelques-uns, répondis-je, ont cru qu'il fust de cette famille, ils n'ont pas sceû que leurs noms ni leurs pais n'ont aucun rapport. Fouquieres le Peintre estoit né en Flandre de parens médiocres. Il fut Eleve de Brugle le paisagiste, qu'on appelloit par raillerie Brugle de Velours, parce qu'il estoit souvent vestu de cette étoffe, & que ses habits estoient toujourns magnifiques. Ceux dont vous voulez parler se nommoient Fouckers: ils estoient d'Ausbourg, & les plus riches & accreditez negocians de leur ville. Du temps de l'Empereur Charles V. ils avoient obtenu un Privilege, pour faire seuls passer de Venise en Allemagne toutes les Epiceries qui se distribuient en France & dans les autres pais voisins. Comme elles ne venoient alors du Levant que par la Mer Rouge sur la Mediterranée, elles estoient rares & fort cheres. Ainsi les Fouckers firent une si grande fortune, qu'ils estoient estimez les plus opulens de toute l'Allemagne, où il y a un proverbe, qui dit d'un homme fort accommodé, qu'il est aussi riche que les Fouckers. Cette maison est encore en grand credit, plusieurs de cette famille ayant rempli des charges considerables dans les Armées, & dans la Cour des Empereurs.

On rapporte de ces riches negocians comme une chose assez singuliere & curieuse à sçavoir, que
l'Empereur

l'Empereur Charles V. au retour de Thunis, passant en Italie, & delà par la ville d'Ausbourg, fut loger chez eux; que pour luy marquer davantage leur reconnoissance & la joye de l'honneur qu'ils recevoient, un jour parmi les magnificences dont ils le régaloient, ils firent mettre sous la cheminée un fagot de canelle, qui estoit une marchandise de grand prix, & luy ayant montré une promesse d'une somme tres-considerable qu'ils avoient de luy, y mirent le feu, & en allumerent le fagot, qui rendit une odeur & une clarté d'autant plus douce & plus agreable à l'Empereur, qu'il se vit quitte d'une dette que ses affaires d'alors ne luy permettoient pas de payer facilement, & de laquelle ils luy firent present de cette maniere assez galante.

LE POUSSIN.

Or la famille de Fouquieres Peintre n'a jamais esté en estat de faire de si grandes liberalitez. Et quant à luy, pour soustenir sa vanité sur le fait de la Noblesse que le Roy luy avoit accordée, il souffroit volontiers toutes sortes d'incommoditez, aimant mieux ne point travailler, & ne rien gagner, que de n'estre pas consideré comme un Gentilhomme d'un merite extraordinaire. Il est vray que pour ce qui regarde ses tableaux, il en a fait de tres-excellens, & qu'il avoit une maniere bien plus vraye & meilleure que son Maistre. Ce qu'il a peint d'après le naturel ne peut estre plus beau & mieux traité. Il y a quantité de ses ouvrages à Paris que vous pouvez avoir veûs. Un de ses disciples nommé Rendu en a beaucoup copié. Ils sont morts

LE POUSSIN.

tous les deux sans avoir laissé de bien.

Mais revenons au Pouffin. Pendant que plusieurs cherchoient à diminuër sa réputation, en blasmant ses peintures, il ne laissoit pas de travailler assez tranquillement. Il acheva le tableau de la Chapelle de Saint Germain en Laye au mois d'Aoult 1641. Cét ouvrage est traité d'une maniere extraordinaire, tant pour la disposition du sujet, que pour les beaux effets des lumieres qui sont distribuées avec tant de science, que par ce seul tableau si rempli de toutes les plus nobles parties de la Peinture, les sçavans connurent bien l'excellence de son esprit, & la difference qu'il y avoit de luy aux autres Peintres.

Cela parut encore davantage quand il eût fini le tableau du Noviciat des Jesuites, où il a représenté un des Miracles de Saint François Xavier au Japon. Je vous en parlay il y a quelque temps comme nous estions dans les appartemens des Tuilleries. Cependant bien loin que ces beaux ouvrages & tout ce qu'il faisoit faire dans la grande Galerie du Louvre pour l'orner agreablement, & à peu de frais, convainquist ses ennemis de son grand merite, ou fist cesser leur envie; au contraire, cela ne servoit qu'à les irriter davantage. Comme il y a peu de personnes capables de juger de la perfection des choses, il ne leur estoit pas malaisé de faire croire aux ignorans que ces ouvrages considerables par leur simplicité, n'estoient pas comparables à une infinité d'autres que le vulgaire estime par la quantité & la richesse des ornemens.

Le Mercier Architecte du Roy avoit commencé LE POUSSIN. à faire travailler à la grande Galerie du Louvre, & dans la voute avoit déjà disposé des compartimens pour y mettre des tableaux avec des bordures & des ornemens à sa maniere, c'est à dire, fort pesans & massifs. Car quoy-qu'il eust les qualitez d'un tres-bon Architecte, il n'avoit pas néanmoins toutes celles qui sont necessaires pour la beauté & l'enrichissement des dedans.

De sorte que le Poussin fit changer ce qui avoit esté commencé par le Mercier, comme choses qui ne luy paroissent nullement convenables ni au lieu ni au dessein qu'il avoit formé. Ce changement offensa le Mercier, qui s'en plaignit; & les Peintres mal contens se joignirent à luy pour décrier tout ce que le Poussin faisoit.

On voyoit alors le tableau qu'il avoit fait au grand Autel du Noviciat des Jesuites. Il y en avoit aussi un de Vouët à un des Autels de la mesme Eglise, que ceux de son parti faisoient valoir autant qu'ils pouvoient, disant que sa maniere approchoit de celle du Guide. Cependant ils estoient assez empeschez à reprendre quelque chose dans celuy du Poussin qui est d'une beauté surprenante, & dont les expressions sont si belles & si naturelles, que les ignorans n'en sont pas moins touchés que les sçavans. Pour y marquer néanmoins quelque défaut, & ne pas souffrir qu'il passast pour un ouvrage accompli, ils publioient par tout que le Christ qui est dans la gloire avoit trop de fierté,

& qu'il ressembloit à un Jupiter tonnant.

Ces discours n'auroient pas esté capables de toucher le Pouffin, s'il n'eust sceû qu'ils alloient jusques à M. de Noyers qui les écoutoit, & qui peut-estre en fit paroistre quelque chose. Cela donna occasion au Pouffin de luy écrire une grande lettre, qu'il commença par luy dire : Qu'il auroit souhaité de mesme que faisoit autrefois un Philosophe, qu'on pust voir ce qui se passe dans l'homme, parce que non seulement on y découvreroit le vice & la vertu, mais aussi les sciences & les bonnes disciplines ; ce qui seroit d'un grand avantage pour les personnes sçavantes, desquelles on pourroit mieux connoistre le merite : Mais comme la nature en a usé d'une autre sorte, il est aussi difficile de bien juger de la capacité des personnes dans les sciences & dans les arts, que de leurs bonnes ou de leurs mauvaises inclinations dans les mœurs.

Que toute l'étude & l'industrie des gens sçavans ne peut obliger le reste des hommes à avoir une croyance entiere en ce qu'ils disent. Ce qui de tout temps a esté assez connu à l'égard des Peintres non seulement les plus anciens, mais encore les modernes, comme d'un Annibal Carache, & d'un Dominiquin, qui ne manquerent ni d'art, ni de science, pour faire juger de leur merite, qui pourtant ne fut point connu, tant par un effet de leur mauvaise fortune, que par les brigues de leurs envieux qui jouïrent pendant leur vie d'une réputation & d'un honneur qu'ils ne meritoient point. Qu'il se

peut mettre au rang des Caraches & des Domini- LE POUSSIN.
 quins dans leur malheur. Et s'adressant à M. de
 Noyers, il se plaint de ce qu'il preste l'oreille aux
 médifances de ses ennemis, luy qui devoit estre
 son protecteur, puis que c'est luy qui leur donne
 occasion de le calomnier, en faisant oster leurs ta-
 bleaux des lieux où ils estoient pour y placer les
 siens.

Que ceux qui avoient mis la main à ce qui avoit
 esté commencé dans la grande Galerie, & qui pré-
 tendoient y faire quelque gain, ceux encore qui es-
 peroient avoir quelques tableaux de sa main, & qui
 s'en voyoient privez par la défense qu'il luy a faite
 de ne point travailler pour les particuliers, sont
 autant d'ennemis qui crient sans cesse contre luy.
 Qu'encore qu'il n'ait rien à craindre d'eux, puis
 que par la grace de Dieu il s'est aquis des biens qui
 ne sont point des biens de fortune qu'on luy puisse
 oster, mais avec lesquels il peut aller par tout : la
 douleur neanmoins de se sentir si maltraité, luy
 fourniroit assez de matiere pour faire voir les rai-
 sons qu'il a de soustenir ses opinions plus solides
 que celles des autres, & luy faire connoistre l'im-
 pertinence de ses calomniateurs. Mais que la crainte
 de luy estre ennuyeux le réduit à luy dire en peu
 de mots, que ceux qui le dégoustent des ouvrages
 qu'il a commencez dans la grande Galerie sont des
 ignorans, ou des malicieux. Que tout le monde en
 peut juger de la sorte, & que luy-mesme devoit
 bien s'appercevoir que ce n'a point esté par hazard,

LE POUSSIN. » mais avec raison qu'il a évité les défauts & les choses monstrueuses qui paroissent déjà assez dans ce que le Mercier avoit commencé, telles que sont la lourde & desagréable pesanteur de l'ouvrage; l'abbaissement de la voûte qui sembloit tomber en bas; l'extrême froideur de la composition; l'aspect melancolique, pauvre & sec de toutes les parties; & certaines choses contraires & opposées mises ensemble, que les sens & la raison ne peuvent souffrir, comme ce qui est trop gros & ce qui est trop délié; les parties trop grandes & celles qui sont trop petites; le trop fort & le trop foible, avec un accompagnement entier d'autres choses desagréables.

» Il n'y avoit, continuë-t-il dans sa lettre, aucune variété; rien ne se pouvoit soutenir; l'on n'y voit ni liaison, ni suite. Les grandeurs des quadres n'avoient aucune proportion avec leurs distances, & ne se pouvoient voir commodément, parce que ces quadres estoient placez au milieu de la voûte, & justement sur la teste des regardans, qui se seroient, s'il faut ainsi dire, aveuglez en pensant les considérer. Tout le compartiment estoit défectueux, l'Architecte s'estant assujeti à certaines coutumes qui regnent le long de la corniche, lesquelles ne sont pas en pareil nombre des deux costez, puis qu'il s'en trouve quatre d'un costé, & cinq à l'opposite: ce qui auroit obligé à défaire tout l'ouvrage, ou bien y laisser des défauts insupportables.

» Après avoir ainsi remarqué ces manquemens, & apporté les raisons qu'il avoit eûes de tout changer,

il justifie sa conduite, & ce qu'il a fait, en faisant LE POUSSIN.
comprendre de quelle sorte l'on doit regarder les
choses pour en bien juger.

Il faut sçavoir, dit-il, qu'il y a deux manieres de
voir les objets, l'une en les voyant simplement, &
l'autre en les considerant avec attention. Voir sim-
plement n'est autre chose que recevoir naturelle-
ment dans l'œil la forme & la ressemblance de la
chose veüe. Mais voir un objet en le considerant,
c'est qu'outre la simple & naturelle réception de la
forme dans l'œil, l'on cherche avec une applica-
tion particuliere les moyens de bien connoître ce
mesme objet: Ainsi on peut dire que le simple
aspect est une operation naturelle, & que ce que je
nomme le *Prospect* est un office de raison qui dé-
pend de trois choses, sçavoir de l'œil, du rayon
visuel, & de la distance de l'œil à l'objet: & c'est
de cette connoissance dont il seroit à souhaiter
que ceux qui se messent de donner leur jugement
fussent bien instruits.

M'estant un peu arresté, je regarday Pymandre,
& luy dis: Ne vous laissez pas, je vous prie, du re-
cit que je vous fais de la lettre du Poussin. Outre
que vous verrez de quelle sorte il justifie sçavam-
ment la conduite qu'il a tenuë dans ses ouvrages,
vous y apprendrez à bien juger, & à ne pas vous
laisser prévenir facilement par les fausses opinions
de ceux qui approuvent ou qui blasment les choses
trop legerement. Après cela je repris ainsi mon
discours.

LE POUSSIN.

Il faut observer, continuë le Pouffin, que le lambris de la Galerie à vingt-un pieds de haut, & vingt-quatre pieds de long d'une fenestre à l'autre. La largeur de la Galerie qui sert de distance pour considerer l'étenduë du lambris a aussi vingt-quatre pieds. Le tableau du milieu du lambris a douze pieds de long sur neuf pieds de haut, y compris la bordure : de sorte que la largeur de la Galerie est d'une distance proportionnée pour voir d'un coup d'œil le tableau qui doit estre dans le lambris. Pourquoi donc, dit-on, que les tableaux des lambris sont trop petits, puis que toute la Galerie se doit considerer par parties, & chaque trumeau en particulier ? Du mesme endroit & de la mesme distance on doit regarder d'un seul coup d'œil la moitié du cintre de la voûte au-dessus du lambris, & l'on doit connoistre que tout ce que j'ay disposé dans cette voûte doit estre considéré comme y estant attaché & en plaque, sans prétendre qu'il y ait aucun corps qui rompe ou qui soit au-delà & plus enfoncé que la superficie de la voûte, mais que le tout fait également son cintre & sa figure.

Que si j'eusse fait ces parties qui sont attachées ou feintes estre attachées à la voûte, & les autres que l'on dit estre trop petites, plus grandes qu'elles ne sont, je serois tombé dans les mesmes defauts qu'on avoit faits, & j'aurois paru aussi ignorant que ceux qui ont travaillé & qui travaillent encore aujourd'huy à plusieurs ouvrages considerables, lesquels font bien voir qu'ils ne sçavent pas que c'est
contre

contre l'ordre & les exemples que la nature mesme “LE POUSSIN.”
 nous fournit, de poser les choses plus grandes & “
 plus massives aux endroits les plus élevez, & de faire “
 porter aux corps les plus délicats & les plus foibles “
 ce qui est le plus pesant & le plus fort. C'est cette “
 ignorance grossiere qui fait que tous les édifices “
 conduits avec si peu de science & de jugement, sem- “
 blent patir, s'abaisser, & tomber sous le faix, au “
 lieu d'estre égayez, *seveltes*, & legers, & paroistre se “
 porter facilement, comme la nature & la raison en- “
 seignent à les faire.

Qui est celuy qui ne comprendra pas quelle con- “
 fusion auroit paru si j'avois mis des ornemens dans “
 tous les endroits où les critiques en demandent, & “
 que si ceux que j'ay placez avoient esté plus grands “
 qu'ils ne sont, ils se feroient voir sous un plus grand “
 angle, & avec trop de force, & ainsi viendroient à “
 offenser l'œil, à cause principalement que la voûte “
 reçoit une lumiere égale & uniforme en toutes ses “
 parties? N'auroit-il pas semblé que cette partie de “
 la voûte auroit tiré en bas, & se seroit détachée “
 du reste de la Galerie, rompant la douce suite des “
 autres ornemens? Si c'estoit des choses réelles, com- “
 me je prétens qu'elles paroissent, qui seroit si mal “
 avisé de placer les plus grandes & les plus pesantes “
 dans un lieu où elles ne pourroient se maintenir? “
 Mais tous ceux qui se messent d'entreprendre de “
 grands ouvrages ne sçavent pas que les diminutions “
 à l'œil se font d'une autre maniere, & se condui- “
 sent par des raisons particulieres dans les choses “

LE POUSSIN

» élevées perpendiculairement en hauteur, & dont
 » les paralleles ont leur point de concours au centre
 » de la terre.

» Pour répondre à ceux qui ne trouvoient pas la
 » voûte de la Galerie assez riche, le Pouffin ajoute :
 » Qu'on ne luy a jamais proposé de faire le plus su-
 » perbe ouvrage qu'il pûst imaginer ; & que si on
 » eust voulu l'y engager, il auroit librement dit son
 » avis, & n'auroit pas conseillé de faire une entre-
 » prise si grande & si difficile à bien exécuter. Pre-
 » mierement, à cause du peu d'ouvriers qui se trou-
 » vent à Paris capables d'y travailler ; secondement,
 » à cause du long-temps qu'il eust fallu y employer ;
 » & en troisiéme lieu, à cause de l'excessive dépense
 » qui ne luy semble pas bien employée dans une Ga-
 » lerie d'une si grande étendue, qui ne peut servir que
 » d'un passage, & qui pourroit encore un jour tom-
 » ber dans un aussi mauvais estat qu'il l'avoit trou-
 » vée ; la negligence & le trop peu d'amour que ceux
 » de nostre nation ont pour les belles choses estant
 » si grande, qu'à peine sont-elles faites qu'on n'en
 » tient plus de compte, mais au contraire on prend
 » souvent plaisir à les détruire. Qu'ainsi il croyoit
 » avoir tres-bien servi le Roy, en faisant un ouvrage
 » plus recherché, plus agreable, plus beau, mieux en-
 » tendu, mieux distribué, plus varié, en moins de
 » temps, & avec beaucoup moins de dépense que ce-
 » luy qui avoit esté commencé. Mais que si l'on vou-
 » loit écouter les differens avis, & les nouvelles pro-
 » positions que ses ennemis pourroient faire tous les

jours, & qu'elles agréassent davantage que ce qu'il " LE POUSSIN.
 raschoit de faire, nonobstant les bonnes raisons "
 qu'il en rendoit, il ne pouvoit s'y opposer; au con- "
 traire, qu'il cederoit volontiers sa place à d'autres "
 qu'on jugeroit plus capables. Qu'au moins il auroit "
 cette joye d'avoir esté cause qu'on auroit découvert "
 en France des gens habiles que l'on n'y connoissoit "
 pas, lesquels pourroient embellir Paris d'excellens "
 ouvrages qui feroient honneur à la nation. "

Il parle ensuite de son tableau du Noviciat des
 Jesuites, & dit: Que ceux qui prétendent que le "
 Christ ressemble plutôt à un Jupiter tonnant qu'à "
 un Dieu de misericorde, devoient estre persuadez "
 qu'il ne luy manquera jamais d'industrie pour don- "
 ner à ses figures des expressions conformes à ce "
 qu'elles doivent représenter; mais qu'il ne peut, "
 (ce sont ses propres termes dont il me souvient) "
 qu'il ne peut, dis-je, & ne doit jamais s'imaginer "
 un Christ en quelque action que ce soit, avec un "
 visage de *torticolis*, ou d'un pere *domillet*, veû qu'es- "
 tant sur la terre parmi les hommes, il estoit mes- "
 me difficile de le considerer en face. "

Il s'excuse sur sa maniere de s'énoncer, & dit,
 qu'on doit luy pardonner, parce qu'il a vescu avec "
 des personnes qui l'ont sceû entendre par ses ou- "
 vrages, n'estant pas son mestier de sçavoir bien "
 écrire. "

Enfin il finit sa lettre, en faisant voir, qu'il sen- "
 toit bien ce qu'il estoit capable de faire, sans s'en "
 prévaloir, ni rechercher la faveur, mais pour rendre "

LE POUSSIN. » toujours témoignage à la verité, & ne tomber ja-
 » mais dans la flaterie, qui sont trop opposées pour
 » se rencontrer ensemble.

Cependant, soit que le Poussin fust rebuté d'a-
 voir toujours à se défendre de ses ennemis & des
 envieux de sa gloire, luy qui sur toutes choses ai-
 moit le repos, & n'avoit d'autre but que de se per-
 fectionner dans son art, il demanda congé pour
 faire un voyage à Rome, afin de mettre ordre à ses
 affaires, & d'amener sa femme en France pour
 mieux s'appliquer ensuite aux grands travaux qu'on
 luy préparoit. Il partit vers la fin de Septembre
 1642. & arriva à Rome le 5. Novembre de la mes-
 me année. Il ne fut pas long-temps sans apprendre
 la mort du Cardinal de Richelieu qui arriva le 4.
 Décembre ensuivant. Cette nouvelle l'empescha
 de penser à son retour; & comme * le Roy ne sur-
 vescu gueres plus de cinq mois son premier Mi-
 nistre, & que M. de Noyers se retira de la Cour,
 ces changemens rompirent toutes les mesures que le
 Poussin eust pu prendre pour s'établir en France.

* Il mourut
 le 14. May
 1643.

Il ne pensa donc plus qu'à travailler à Rome, &
 ce fut dans ce temps-là qu'il se disposa à faire un
 tableau du ravissement de Saint Paul que M. de
 Chantelou luy demanda pour accompagner un
 petit tableau de Raphaël qu'il avoit acheté en pas-
 sant à Boulogne, dans lequel est peint la Vision
 d'Ezechiel, lors que Dieu luy apparut au milieu de
 quatre animaux. Avant que de le commencer, il
 Le 2. Juillet, écrivit à M. de Chantelou, Qu'il craignoit que sa
 1643.

main tremblante ne luy manquaſt en un ouvrage qui devoit accompagner celuy de Raphaël. Qu'il avoit de la peine à ſe réſoudre à y travailler ſ'il ne luy promettoit que ſon tableau ne ſerviroit que de couverture à celuy de Raphaël, ou du moins qu'il ne les feroit jamais paroître l'un auprès de l'autre, croyant que l'affection qu'il avoit pour luy eſtoit aſſez grande pour ne permettre pas qu'il receuſt un affront.

Sur la fin de la meſme année, il luy envoya ce tableau du raviſſement de Saint Paul, & luy répète encore par ſa lettre du 2. Décembre 1643. Qu'il le ſupplie, tant pour éviter la calomnie, que la honte qu'il auroit qu'on viſt ſon tableau en parangon de celuy de Raphaël, de le tenir ſeparé & éloigné de ce qui pourroit le ruiner, & luy faire perdre ſi peu qu'il a de beauté. Mais le Cavalier del Pozzo écrivit quaſi dans le meſme temps deux lettres, par leſquelles il parle ſi avantageuſement du tableau de Saint Paul, qu'il ne l'eſtime pas moins que celuy de Raphaël qu'il avoit acheté à Boulogne. Il dit que c'eſt ce que le Pouſſin a fait de meilleur, & qu'en les comparant l'un avec l'autre, on pourra voir que la France a eû ſon Raphaël auſſi bien que l'Italie.

Au commencement de Janvier 1644. le Pouſſin envoya encore à ſon ami une copie de la Vierge de Raphaël qui eſt au Palais Farnèſe, & qu'on appelle *La Madona della Gatta*, peinte par un nommé Ciccio Napolitain; une autre copie d'une Vierge auſſi de Raphaël, laquelle tient le petit Jeſus, faire

LE POUSSIN.

par le sieur Mignard ; une autre peinte d'après le Parmefan par Nocret ; & une autre copiée par Claude le Rieux ; les Portraits du Pape Leon X. copiez par le sieur Errard ; un Dieu de Pitié d'après le Carache par le Maire ; & une petite Vierge peinte par le Rieux.

Il luy fit tenir à la fin du mefme mois huit Buftes qu'il avoit eûs du sieur Hypolyte Vitelefchi, & luy écrivit qu'entre ces Buftes il y a un Euripide & un jeune Augufte d'une excellente maniere : mais que la difficulté avoit esté de les faire sortir de Rome, où alors on estoit extrêmement exact à bien garder toutes les choses antiques. Il en estoit pourtant venu à bout, car il n'y avoit rien qu'il ne fift pour servir fes amis ; & s'il estoit un bon œconome de leur bourse lors qu'il faisoit quelque achat pour eux, il ne l'estoit pas moins pour le payement de fes propres ouvrages. Car comme on luy porta cent écus pour le tableau de Saint Paul, il n'en prit que cinquante, & l'on fçait que pour tous les autres tableaux qu'il a faits il en a usé de mefme. Aussi travailloit-il bien moins pour l'intereft que pour la gloire.

Quelque temps auparavant il avoit sceû le retour de M. de Noyers à la Cour. Et comme ensuite on le pressoit fortement d'aller en France, pour finir seulement la grande Galerie, il fit réponse :

» Qu'il ne desiroit y retourner qu'aux conditions de son premier voyage, & non pour achever seulement la Galerie, dont il pouvoit bien envoyer de Rome

Par sa lettre du 26.
Juin 1644.

les desseins & les modelles. Qu'il n'iroit jamais à « LE POUSSIN »
 Paris pour y avoir l'employ d'un simple particulier «
 quand on luy couvriroit d'or tous ses ouvrages. «
 Aussi voyant bien que les choses n'estoient plus à
 la Cour au mesme estat qu'auparavant, il ne pensoit
 qu'à travailler à Rome, & à demeurer en repos.

Il commença les tableaux des sept Sacremens
 que nous voyons icy. Le premier qu'il fit, fut ce-
 luy de l'Extrême-Onction : il le finit au mois d'O-
 ctobre de l'année mil six cens quarante-quatre, &
 six mois après il l'envoya en France. Ce tableau fut
 un de ceux qui luy plut beaucoup. Lors qu'il ne
 faisoit que de l'ébaucher, il écrivit qu'en vieillissant
 il se sentoit plus que jamais enflammé du desir de
 bien faire; & comme il formoit toujourns ses pen-
 sées sur ce qu'il avoit leû des tableaux des anciens
 Peintres Grecs, il manda : Que ce devoit estre un «
 sujet tel qu'Appelle avoit accoustumé d'en choisir, «
 lequel se plaisoit à représenter des personnes mou- «
 rantes. «

Vers la fin de Juillet de la mesme année il acheta
 encore quatre testes de marbre. La premiere repre-
 sentoit le dernier Ptolemée frere de Cleopatre, &
 il l'estimoit seule cent pistoles. La deuxieme estoit
 une teste de femme d'une excellente maniere. Elle
 regarde en haut, & appartenoit autrefois à Cheru-
 bin Albert fameux Peintre. Elle a les oreilles per-
 cées pour y attacher quelques ornemens. On la
 nommoit chez les Alberti, *La Lucrece*. La troisié-
 me est de Julia Augusta. La quatrieme paroist un

LE POUSSIN.

Drufus. Mais n'ayant pas eû moins de difficulté à faire sortir de Rome ces quatre Bustes que les huit précédens, on ne les receût qu'au mois de Février 1646. avec le Sacrement de Confirmation.

Peu de temps après il commença pour M. le Président de Thou ce beau tableau du Crucifiment qui est dans le cabinet du sieur Stella; & au mois de Janvier 1647. il envoya le troisiéme Sacrement, qui est le Baptesme.

Dans des lettres qu'il écrivit quelque temps après à un de ses amis, il répond à ceux qui avoient trouvé trop douce la maniere de son tableau du Baptesme, & les renvoyant au Boccacini, pour voir de quelle sorte il répond à ceux qui se plaignent à Apollon que la tarte du Guarini estoit trop sucrée, (c'est » sa Comedie du Pastor Fido,) il dit: Que pour luy » il ne chante pas toujourns sur un mesme ton; qu'il » sçait varier sa maniere selon les differens sujets, & » que la médifance & la réprehesion l'ont toujourns » engagé à mieux faire.

Ce fut dans la mesme année 1647. qu'il acheva encore le Sacrement de Penitence, celui de l'Ordre, & celui de l'Eucharistie, qui est la Cene; & que le sieur Pointel receût icy ce beau tableau de Moïse sauvé des eaux, qui est presentement dans le cabinet du Roy. Ce fut au sujet de ce tableau qu'il écrivit une grande lettre à M. de Chantelou, par » laquelle il luy mande: Que si ce dernier ouvrage » luy a donné tant d'amour lors qu'il l'a veû, ce n'est » pas qu'il ait esté fait avec plus de soin que celui qu'il

qu'il avoit receû de luy auparavant, mais qu'il doit LE POUSSIN. “
 confiderer que c'est la qualité du sujet, & la dispo- “
 sition dans laquelle il se trouve luy - mesme en le “
 voyant, qui cause un tel effet. Que les sujets des ta- “
 bleaux qu'il fait pour luy, doivent estre representez “
 d'une autre maniere ; & que c'est en cela que con- “
 siste tout l'artifice de la Peinture. Que c'est juger “
 avec trop de précipitation de ses ouvrages ; qu'es- “
 tant difficile de donner son jugement si l'on n'a “
 une grande pratique & la theorie jointes ensemble, “
 les sens seuls ne doivent pas le faire, mais y appel- “
 ler la raison. Que pour cela il veut bien l'avertir “
 d'une chose importante qui luy fera connoistre ce “
 qu'un Peintre doit observer dans la representation “
 des choses qu'il traite : C'est que les anciens Grecs “
 inventeurs des beaux Arts, trouverent plusieurs mo- “
 des par le moyen desquels il produisirent les effets “
 merveilleux qu'on a remarquez dans leurs ouvra- “
 ges. Qu'il entend par le mot de mode, la raison, “
 la mesure, ou la forme dont il se sert dans tout ce “
 qu'il fait, & par laquelle il se sent obligé à demeu- “
 rer dans de justes bornes, & à travailler avec une “
 certaine mediocrité, moderation, & ordre détermi- “
 né qui établissent l'ouvrage que l'on fait dans son “
 estre veritable. “

Que le mode des anciens estant une composition “
 de plusieurs choses, il arrive que de la variété & dif- “
 ference qui se rencontre dans l'assemblage de ces “
 choses, il en naist autant de differens modes, & que “
 de chacun ainsi composé de diverses parties mises “

LE POUSSIN.

» ensemble avec proportion, il en procede une se-
 » crete puissance d'exciter l'ame à différentes passions.
 » Que delà les Anciens attribuèrent à chacun de ces
 » modes une propriété particuliere, selon qu'ils re-
 » connurent la nature des effets qu'ils estoient capa-
 » bles de causer: comme au mode qu'ils nommerent
 » Dorien, des sentimens graves & serieux; au Phry-
 » gien, des passions vehementes; au Lydien, ce qu'il
 » y a de doux, de plaisant & d'agreable; à l'Ionique,
 » ce qui convient aux Bacchanales, aux festes, & aux
 » danses. Que comme, à l'imitation des Peintres, des
 » Poètes, & des Musiciens de l'Antiquité, il se con-
 » duit sur cette idée: c'est aussi ce qu'on doit obser-
 » ver dans ses ouvrages, où, selon les differens sujets
 » qu'il traite, il tâche non seulement de représenter
 » sur les visages de ses figures des passions différentes,
 » & conformes à leurs actions, mais encore d'exciter
 » & faire naître ces mesmes passions dans l'ame de
 » ceux qui voyent ses tableaux.

Saxo Gram.

Il seroit dangereux, dit Pymandre, que la Pein-
 » ture eust autant de force que la Musique pour
 » émouvoir les passions; les excellens Peintres se-
 » roient en estat de faire bien des desordres. N'avez-
 » vous jamais ouï parler d'un Musicien, qui par son
 » art se rendoit le maistre absolu de ceux qui l'écou-
 » toient. Erric II. Roy des Danois, en ayant enten-
 » du conter des choses surprenantes, voulut le voir,
 » & éprouver s'il produiroit des effets conformes à ce
 » qu'il avoit ouï dire: Luy ayant commandé d'exci-
 » ter une passion guerriere dans l'ame de ceux qui

estoit presens, ce Musicien fit aussitost entendre un son martial, & des cadences si animées, qu'il les mit tous en colere. Chacun commença à chercher des armes; & le Roy mesme entra dans une fureur si étrange, qu'il échapa des mains de ses gardes pour prendre son épée, qu'il passa au travers du corps de quatre personnes de sa suite.

Veritablement, luy dis-je, une musique de cette nature ne seroit pas fort divertissante, & il n'y auroit pas de plaisir, comme vous dites, d'avoir des Peintres qui causassent de si cruels effets. Aussi ceux qui ont cru que la Musique estoit necessaire aux plus grands Politiques, qui l'ont mise entre les disciplines illustres, & mesme qui ont dit qu'il estoit aussi honteux de ne la sçavoir pas, que d'ignorer les lettres, n'ont pas prétendu qu'on en fist un pareil usage; & je croy aussi que ce n'estoit pas l'intention du Poussin de mettre ceux qui verroient ses tableaux dans un si grand peril. Cependant, si l'on considere bien la pluspart des choses qu'il a faites, on trouvera qu'il observoit exactement les maximes dont je viens de vous parler, & l'on verra dans ses ouvrages des marques de son application à les rendre conformes en toutes choses aux sujets qu'il traitoit.

Outre le dernier des sept Sacremens qu'il envoya au commencement de l'année 1648. il finit pour M. du Fresne Annequin une Vierge assise sur des degrez, qui est presentement à l'Hostel de Guise; pour le sieur Pointel le tableau de Rebecca; pour M. Lumague un grand paisage où Diogene rompt

Platon.
Aristote.
Tam turpe est
Musicam nescire quam
litteras.
S. Isidore.

LE POUSSIN.

son écuelle ; deux pour le sieur Cerifiers, dont l'une represente le corps de Phocion que l'on emporte, & l'autre, comme l'on en ramasse les cendres ; un païsage où est un grand chemin, qui est dans le cabinet du Chevalier de Lorraine ; un petit tableau du Baptesme de Saint Jean, peint sur un fond de bois pour M. de Chantelou l'aîné.

En 1649. il peignit pour le sieur Pointel un grand païsage, où est representé Polypheme ; un tableau d'une Vierge qu'on appelle des dix figures ; & un Jugement de Salomon, qui est presentement dans le cabinet de Monsieur de Harlay Procureur Général. Ce tableau est admirable pour la correction du dessein, & la beauté des expressions.

En Septembre
1649.

Il fit aussi pour M. Scarron un ravissement de Saint Paul, & pour le sieur Stella un tableau où Moïse frappe le rocher, tout different de celuy qu'il avoit fait autrefois pour M. de Gillier. Ce fut au sujet de cét ouvrage qu'il écrivit au sieur Stella, » Qu'il a esté bien-aïse d'apprendre qu'il en estoit » content, & aussi d'avoir sceû ce qu'on en disoit. Et parce qu'on avoit trouvé à redire sur la profondeur du lit où l'eau coule, qui semble n'avoir pu estre fait en si peu de temps, ni disposé par la nature dans un lieu aussi sec & aussi aride que le desert où estoient les Israëlites, il dit : Qu'on ne doit » pas s'arrester à cette difficulté. Qu'il est bien-aïse » qu'on sçache qu'il ne travaille point au hazard, & » qu'il est en quelque maniere assez bien instruit de » ce qui est permis à un Peintre dans les choses qu'il

veut représenter, lesquelles se peuvent prendre & LE POUSSIN considérer comme elles ont esté, comme elles sont encore, ou comme elles doivent estre. Qu'apparemment la disposition du lieu où ce miracle se fit devoit estre de la sorte qu'il l'a figurée, parce qu'autrement l'eau n'auroit pu estre ramassée, ni prise pour s'en servir dans le besoin qu'une si grande quantité de peuple en avoit, mais qu'elle seroit répandue de tous costez. Que si à la création du monde la terre eust receû une figure uniforme, & que les eaux n'eussent point trouvé des lits & des profondeurs, sa superficie auroit esté toute couverte & inutile aux animaux: mais que dès le commencement Dieu disposa toutes choses avec ordre & rapport à la fin pour laquelle il perfectionnoit son ouvrage. Ainsi dans des événemens aussi considérables que fut celui du frapement du rocher, on peut croire qu'il arrive toujourns des choses merveilleuses; de sorte que n'estant pas aisé à tout le monde de bien juger, on doit estre fort retenu, & ne pas décider temerairement.

En 1650. il fit pour un Marchand de Lyon un Le fleur
Reynon. tableau, où Nostre Seigneur guerit les aveugles au sortir de la ville de Jerico. Ce tableau est un des beaux qui soient sortis de sa main, tant pour la belle disposition du sujet, & la force du dessein, que pour la couleur & les belles expressions des figures. En 1667. ce tableau servit de sujet aux conférences de l'Academie de Peinture, & alors on fit de sçavantes remarques sur toutes les parties de cét ouvrage,

LE POUSSIN.

qui après avoir passé dans le cabinet du Duc de Richelieu, est presentement dans celui du Roy.

Il y avoit long temps que les amis du Poussin souhaitoient d'avoir son portrait. Il avoit témoigné à M. de Chantelou qu'il desiroit de le contenter, mais qu'il se trouvoit à Rome peu de Peintres qui fissent bien des portraits, & qu'il ne voyoit que le seul M. Mignard qui en fust capable.

Au mois de May 1650. M. de Chantelou reçut une lettre, par laquelle le Poussin luy écrivit, qu'ayant luy-mesme travaillé à faire son portrait, il se dispoit à le luy envoyer dans peu. Qu'il avoit de la peine à le finir, parce qu'il y avoit 28. ans qu'il n'en avoit fait. Un mois après ce Portrait arriva à Paris; & comme il en fit deux en mesme temps, differens pourtant l'un de l'autre, il envoya le second un mois après au sieur Pointel.

Le Poussin
estoit alors
âgé de 56.
ans.

Dans la mesme année il fit un grand païssage, où l'on voit une femme qui se lave les pieds. Ce tableau a esté à M. Passart Maistre des Comptes.

L'année d'après il peignit pour le Duc de Crequy Ambassadeur à Rome, une Vierge dans un païssage, accompagnée de plusieurs figures. Pour le sieur Raynon un Moïse trouvé sur les eaux: la composition en est agréable; il est presentement dans le cabinet de M. le Marquis de Seignelay. Pour le sieur Pointel deux païssages, l'un representant un orage, & l'autre un temps calme & serein: ils sont à Lyon chez le sieur Bay Marchand.

Ce fut encore dans le mesme temps qu'il fit pour

le mesme Pointel deux grands paifages : dans l'un LE POUSSIN. il y a un homme mort & entouré d'un serpent, & un autre homme effrayé qui s'enfuit. Ce tableau que M. du Plessis Rambouillet acheta après la mort du sieur Pointel, est presentement dans le cabinet de M. Moreau premier Valet de Garderobe du Roy, & doit estre regardé comme un des plus beaux paifages que le Pouffin ait faits.

En 1653. il fit pour M. de Mauroy Intendant des Finances une Nativité de Nostre Seigneur, & les Pasteurs qui viennent l'adorer : elle est dans le cabinet de M. de Bois-Franc. Il peignit aussi pour le sieur Pointel Nostre Seigneur en Jardinier, & la Magdeleine à ses pieds. Pour M. le Nostre, la Femme adultere, qui paroist aux pieds de Jesus-Christ dans une contenance abbatuë, & touchée de douleur, & les Pharisiens confus de leur malice, qui s'en retournent pleins de dépit & de colere.

En 1654. il fit pour le sieur Stella un Moïse exposé sur les eaux. C'est un tableau admirable pour l'excellence du paifage, & la sçavante maniere dont le sujet est traité.

En 1655. pour M. Mercier Tresorier à Lyon, S. Pierre & S. Jean qui guerissent un boiteux : pour M. de Chantelou, une Vierge grande comme nature. Ce tableau a 9. pieds de haut sur 5. pieds de large.

Le Pouffin estoit trop sçavant dans son Art pour n'en pas connoistre toutes les parties, & trop sincere pour ne pas avouër qu'il y en avoit qu'il possedoit moins parfaitement que les autres. En 1655. Quand il

LE POUSSIN.

envoya à M. de Chantelou ce tableau de la Vierge dont je viens de parler, il voulut luy-mesme prévenir le jugement que l'on en feroit, & témoigner qu'il sçavoit bien qu'on n'y trouveroit pas tous les charmes du coloris & du pinceau. C'est pourquoy il écrivit à M. de Chantelou, de luy en mander librement son avis. Mais qu'il le prioit de considérer que tous les talens de la peinture ne sont pas donnez à un seul homme : qu'ainsi il ne faut point chercher dans son ouvrage ceux qu'il n'a pas receûs. Qu'il sçait bien que toutes les personnes qui le verront ne seront pas d'un mesme sentiment, parce que les gousts des amateurs de la peinture ne sont pas moins differens que ceux des Peintres; & cette difference de gousts est la cause de la diversité qui se trouve dans les travaux des uns & dans les jugemens des autres. Il fait voir dans cette lettre les divers talens des Peintres de l'Antiquité, & comment chacun d'eux ayant excellé en quelque partie, il ne s'en est pas trouvé un seul qui les ait toutes possédées dans la perfection. Il remarque la mesme chose à l'égard des anciens Sculpteurs. Et enfin il dit :

Qu'on peut voir encore de pareils exemples de cette verité dans les Peintres qui ont eû de la réputation depuis trois cens cinquante ans, parmi lesquels il ne desavoüe pas qu'il croit avoir rang, si on considere bien tout ce qu'ils ont fait.

En 1656.

Il fit pour un particulier un Tableau où est la Vierge, Saint Jean, Sainte Elisabeth & Saint Joseph. Pour le Duc de Crequy, Achille reconnu par Ulyse

Ulyffe chez le Roy Licomede. Pour le fleur Stella, LE POUSSIN.
 un païfage où est representé la naissance de Bac- 1657.
 chus; & pour le fleur de Cerifiers, une Vierge qui
 fuit en Egypte. Pour M. Passart Maïstre des Com- 1658.
 ptes, un grand païfage où est Orion aveuglé par
 Diane; pour Madame de Montmort, à present Ma- 1659.
 dame de Chantelou, une fuite en Egypte; & pour
 M. le Brun, un autre païfage. Pour M. de Chante- 1661.
 lou, une Samaritaine. C'est le dernier Tableau de
 figures que le Pouffin ait fait. Aussi en l'envoyant,
 il écrivit, Que c'est le dernier ouvrage qu'il fera, & "
 qu'il touche à sa fin du bout du doigt. En effet, ses "
 infirmités augmentant tous les jours, & deux ans
 après ayant perdu sa femme, il devint quasi hors
 d'estat de travailler. Il acheva pourtant en 1664.
 pour le Duc de Richelieu, quatre païfages qu'il
 avoit commencez dès l'année 1660. Ils represen-
 tent les quatre Saisons, & dans chacun il y a un
 sujet tiré de l'Ecriture Sainte.

Pour le Printemps, c'est Adam & Eve dans le
 Paradis terrestre. Pour l'Esté, Ruth, qui estant ar-
 rivée à Bethléem avec sa belle-mere Noémi au
 temps de la moisson, ramasse des épis de bled dans
 le champ de Boos. Pour l'Automne, ce sont deux Num. c. 13.
 des Israélites que Moïse avoit envoyez pour recon-
 noître la terre de Chanaan, & en apporter des
 fruits, lesquels reviennent chargez d'une grappe de
 raisin d'une grosseur extraordinaire. Et pour l'Hy-
 ver, il a peint le Deluge. Quoy-que ce dernier soit
 un sujet qui ne fournisse rien d'agreable, parce que

LE POUSSIN.

ce n'est que de l'eau, & des gens qui se noyent, il l'a traité néanmoins avec tant d'art & de science, qu'il n'y a rien de mieux exprimé. Le ciel, l'air & la terre ne sont que d'une mesme couleur. Les hommes & les animaux paroissent tous traversez de la pluye. La lumiere ne se fait voir qu'au-travers l'épaisseur de l'eau qui tombe avec une telle abondance qu'elle prive tous les objets de la clarté du jour. Il est vray que si l'on voit encore dans ces quatre Tableaux la force & la beauté du génie du Peintre, on y apperçoit aussi la foiblesse de sa main.

Ils sont dans
le Cabinet du
Roy.

Le Poussin se trouvant dans l'impuissance d'exécuter de la maniere qu'il faisoit auparavant toutes les riches pensées que son imagination ne laissoit pas de luy fournir, ne pensoit plus qu'à la mort. Il me souvient que luy ayant écrit vers ce temps-là, il me fit réponse au mois de Janvier 1665. Voicy sa lettre. *Je n'ay pu répondre plus tost à celle que M. le Prieur de Saint Clementin vostre frere me rendit quelques jours après son arrivée en cette ville, mes infirmités ordinaires s'estant accruës par un tres fascheux rhume, qui me dure, & m'afflige beaucoup. Je vous dois maintenant remercier de vostre souvenir, & tout ensemble du plaisir que vous m'avez fait de n'avoir point réveillé le premier desir qui estoit né en M. le Prince d'avoir de mes ouvrages. Il estoit trop tard pour estre bien servi. Je suis devenu trop infirme, & la paralysie m'empesche d'operer. Aussi il y a quelque temps que j'ay abandonné les pinceaux, ne pensant plus qu'à me préparer à la mort. J'y touche du corps, c'est fait de moy.*

Nous avons N. qui écrit sur les œuvres des Peintres modernes, & de leurs vies. Son stile est ampoulé, sans sel, & sans doctrine. Il touche l'art de la Peinture comme celuy qui n'en a ni theorie, ni pratique. Plusieurs qui ont osé y mettre la main, ont esté récompensez de moquerie, comme ils ont merité, &c.

LE POUSSIN.

Le Poussin avoit alors assez de peine à écrire, ainsi qu'il l'avoit marqué un peu auparavant à M. de Chantelou, lors qu'il luy fit sçavoir la mort de sa femme, & qu'il luy recommanda ses parens d'Andely: car luy parlant de ses infirmités, il luy dit: Qu'il a peine à écrire une lettre en dix jours.

Il écrivit pourtant à M. de Chambray sur son livre de la Peinture. Vous ne serez pas fasché de sçavoir le contenu de sa lettre, parce qu'on y voit son génie, & certaines maximes qu'il observoit.

Le 7. Mars
1665.

Il faut à la fin, luy dit-il, tascher à se réveiller après un si long silence. Il faut se faire entendre pendant que le poux nous bat encore un peu. J'ay eü tout loisir de lire & d'examiner vostre livre de la parfaite idée de la Peinture, qui a servi d'une douce pasture à mon ame affligée; & je me suis réjoui de ce que vous estes le premier des François qui avez ouvert les yeux à ceux qui ne voyent que par ceux d'autruy, se laissant abuser à une fausse opinion commune. Or vous venez d'échauffer & d'amolir une matiere rigide & difficile à manier: de sorte que desormais il se pourra trouver quelqu'un qui, en vous imitant, nous pourra donner quelque chose au benefice de la Peinture.

Après avoir consideré la division que fait le Sei-

LE POUSSIN.

gneur François Junius des parties de ce bel Art, j'ay osé mettre icy brièvement ce que j'en ay appris. Il est nécessaire premierement de sçavoir ce que c'est que cette sorte d'imitation, & de la définir.

DEFINITION.

C'est une imitation faite avec lignes & couleurs en quelque superficie, de tout ce qui se voit sous le Soleil. Sa fin est la délectation.

PRINCIPES

Que tout homme capable de raison peut apprendre.

Il ne se donne point de visible sans lumiere.

Il ne se donne point de visible sans forme.

Il ne se donne point de visible sans couleur.

Il ne se donne point de visible sans distance.

Il ne se donne point de visible sans instrument.

CH O S E S

Qui ne s'apprennent point, & qui sont parties essentielles à la Peinture.

PREMIEREMENT, pour ce qui est de la matiere, elle doit estre noble, qui n'ait receu aucune qualité de l'ouvrier. Et pour donner lieu au Peintre de montrer son esprit & son industrie, il faut la prendre capable de recevoir la plus excellente forme. Il faut commencer par la disposition, puis par l'ornement, le decore, la beauté, la grace, la vivacité, le costume, la vray semblance, & le jugement par tout. Ces dernieres parties sont du Peintre, & ne se peuvent enseigner. C'est le r-

meau d'or de Virgile, que nul ne peut trouver ni cueillir, LE POUSSIN.
 s'il n'est conduit par le Destin. Ces neuf parties contiennent plusieurs choses dignes d'estre écrites par de bonnes & sçavantes mains.

Je vous prie de considerer ce petit échantillon, & de m'en dire vostre sentiment sans aucune ceremonie. Je sçay fort bien que non seulement vous sçavez moucher la lampe, mais encore y verser de bonne huile. J'en dirois davantage : mais quand je m'échaufe maintenant le devant de la teste par quelque forte attention, je m'en trouve mal. Au surplus, j'ay toujours honte de me voir placé avec des hommes dont le merite & la vertu est audeffus de moy plus que l'Etoile de Saturne n'est audeffus de nostre teste. C'est un effet de vostre amitié dont je vous suis redevable, &c.

Lors que j'eûs achevé, Pymandre me dît : Il est vray qu'on voit dans cette lettre un abregé des parties de la Peinture, dont il seroit à souhaiter que le Poussin eust parlé avec plus d'étendue.

Vous pouvez remarquer, repartis-je, qu'il ne dit rien des choses qui regardent la pratique, & qu'il ne s'attache qu'à la théorie, ou plûtost à ce qui dépend seulement du génie & de la force de l'esprit ; ce qu'il faut particulièrement considerer dans le Poussin, qui par là s'est si fort élevé audeffus des autres Peintres.

Si vous voulez, nous examinerons les talens de cét excellent homme dans ses propres ouvrages, & nous verrons de quelle sorte il a exécuté luy-mesme ces choses qu'il jugeoit si necessaires dans la

LE POUSSIN.

Peinture. Mais il faut avant cela voir la fin d'une vie si illustre, & vous représenter mort & dans le tombeau celui qui vit glorieusement dans la mémoire des hommes, & dont le nom éclate avec tant de splendeur.

Du 27. Octo-
bre 1665.

Depuis que le Poussin eût écrit à M. de Chambray, il ne fut plus gueres en estat de s'entretenir avec ses amis. Aussi, après que M. de Chantelou eût appris par une lettre du sieur Jean du Ghet l'extrémité où il estoit, on eût bientôt la nouvelle de sa mort arrivée le 19. Novembre 1665. Il estoit âgé de 71. ans 5. mois.

Le lendemain matin son corps ayant esté porté dans l'Eglise de Saint Laurent *in Lucina* sa Paroisse, l'on fit son Service, où se trouverent tous les Peintres de l'Académie de Saint Luc, & les amateurs des beaux Arts, lesquels témoignèrent par leur douleur la perte qu'on faisoit d'un homme si celebre.

L'on ne manqua pas de faire des Vers sur sa mort. Le sieur Bellori fit ceux cy.

*Parce piis lachrimis : vivit Puffinus in urna,
Vivere qui dederat, nescius ipse mori:
Hic tamen ipse silet; si vis audire loquentem,
Mrum est, in tabulis vivit & eloquitur.*

M. l'Abbé Nicaite Chanoine de la Sainte Chapelle de Dijon, assez connu par son merite, & les connoissances qu'il a dans les belles Lettres, estant alors à Rome, & ami particulier du Poussin, donna des marques de son affliction, par ce Monument qu'il fit pour luy.

D. O. M.

NIC. PUSSINO GALLO

Pictori suæ ætatis primario,

Qui ARTEM

DUM PERTINACI STUDIO PROSEQUITUR,

Brevi assequutus, postea VICIT.

NATURAM

Dum LINEARUM compendio contrahit,

Seipsa MAJOREM expressit.

EAMDEM,

Dum novâ OPTICES industriâ

Ordini lucique restituit,

Seipsâ fecit ILLUSTRIOREM.

ILLAM

GRÆCIS, ITALISQUE imitari,

Soli PUSSINO superare datum.

Obiit in URBE ÆTERNA XIV. Kal. Dec.

M. DC. LXV. annos natus LXXI.

Ad Sancti Laurentii IN LUCINA sepultus.

CLAUDIUS NICASIVS Divionensis

Regii Sacelli Canonicus,

Dum AMICO singulari parentaret,

Veteris amicitie memor,

MONUMENTUM hoc posuit ære perennius.

LX POUSSIN.

Le Pouffin, par son Testament fait deux mois avant sa mort, défendit de faire aucunes ceremonies à son Enterrement, & disposa des biens qu'il laissoit. De la somme de cinquante mille livres ou environ à quoy ils pouvoient monter, il en donna cinq à six mille écus à des parens de sa femme, pour lesquels il avoit de l'amitié, & dont il avoit receû des services. Du surplus, il legua mille écus à François le Tellier l'une de ses niées, demeurante à Andely; & du reste, il en fit son legataire universel Jean le Tellier aussi son neveu.

On peut bien juger, dît alors Pymandre, qu'il ne travailloit pas pour aquerir du bien, car il auroit pu en amasser beaucoup davantage, voyant ses Tableaux aussi recherchez qu'ils estoient.

Je vous ay déjà parlé, repartis-je, de son desintressement. Ayant mis un prix raisonnable à son travail, il estoit si régulier à ne prendre que ce qu'il croyoit luy estre legitimement deû, que plusieurs fois il a renvoyé une partie de ce qu'on luy donnoit, sans que l'empressement qu'on avoit pour ses Tableaux & le gain que quelques particuliers y faisoient luy donnast envie d'en profiter. Aussi on peut dire de luy, qu'il n'aimoit pas rant la peinture pour le fruit & la gloire qu'elle produit, que pour elle-mesme, & pour le plaisir d'une si noble étude & d'un exercice si excellent. Vous avez pu remarquer combien il eût de peine à venir en France, où il estoit appellé d'une maniere si avantageuse & si honorable. Comme ce n'estoit ni la faveur des
Grands,

Grands, ni la récompense qu'il recherchoit, il fallut que les sollicitations des Ministres & les prières de ses amis le forçassent à quitter le repos dont il jouïssoit dans Rome. Lors qu'il en partit, il ne s'engagea que pour un temps; & quand il fut arrivé à Paris, il ne songea qu'à satisfaire son Prince, & à faire paroître dans la plus auguste Cour de l'Europe les talens qu'il avoit receûs du Ciel. Il n'envifagea point une grande fortune, & ne pensa jamais à s'élever audeffus de sa condition. Il ne souhaitoit point de grands biens, parce que sa moderation ne le portoit ni à faire des dépenses superflues, ni à enrichir sa famille. Il n'avoit rien eû de sa femme, & ne l'avoit prise que par une pure reconnaissance des charitables services qu'il en avoit receûs dans une grande maladie, pendant qu'il logeoit chez son pere. Il n'en eût aucuns enfans, mais ils vescuient toujourns ensemble d'une maniere honneste, sans faste & sans éclat, n'ayant pas mesme un valet pour le servir, tant il aimoit le repos, & craignoit l'embarras des domestiques. M. Camille Massimi, qui depuis a esté Cardinal, estant allé luy rendre visite, il arriva que le plaisir de la conversation l'arresta jusques à la nuit. Comme il voulut s'en aller, & qu'il n'y avoit que le Poussin qui le conduisoit avec la lumiere à la main, M. Massimi ayant peine de le voir luy rendre cét office, luy dit qu'il le plaignoit de n'avoir pas seulement un valet pour le servir. Et moy, „ repartit le Poussin, je vous plains bien davantage, „

LE POUSSIN. » Monseigneur, de ce que vous en avez plusieurs.

Vous pouvez vous souvenir qu'il disoit assez volontiers ses sentimens, mais c'estoit toûjours avec une honneste liberté, & beaucoup de grace. Il estoit extrêmement prudent dans toutes ses actions, retenu & discret dans ses paroles, ne s'ouvrant qu'à ses amis particuliers ; & lors qu'il se trouvoit avec des personnes de grande qualité, il n'estoit point embarrassé dans la conversation ; au contraire, il paroissoit par la force de ses discours, & par la beauté de ses pensées, s'élever audessus de leur fortune.

Il me semble que je le vois encore, dit Pymandre. Son corps estoit bien proportionné, & sa taille haute & droite : l'air de son visage qui avoit quelque chose de noble & de grand, répondoit à la beauté de son esprit, & à la bonté de ses mœurs. Il avoit, s'il m'en souvient, la couleur du visage tirant sur l'olivastre, & ses cheveux noirs commençoient à blanchir lors que nous estions à Rome. Ses yeux estoient vifs & bien fendus, le nez grand & bien fait, le front spacieux, & la mine résoluë.

Vous ne pouvez pas, interrompis-je, le mieux représenter qu'il s'est représenté luy-mesme dans ses deux portraits dont je vous ay parlé ; & s'il est vray ce que l'on dit souvent, que les Peintres se peignent dans leurs propres ouvrages, on peut encore mieux le reconnoître dans ceux qu'il a faits.

Je vous ay dit que l'on avoit toûjours cru qu'il avoit composé un Traité des Lumieres & des Ombres. M. de Chantelou en ayant écrit au sieur Jean

du Ghet son beaufreere quelque temps avant la mort LE POUSSIN.
 du Pouffin, afin d'en estre mieux informé, voicy la
 réponse que le sieur du Ghet luy envoya le 23. Jan-
 vier 1666.

*V. S. Illustrissima mi scrive che M. Cerifiers gli ha
 detto haver veduto un libro fatto dal Signor Pouffin,
 quale tratta di lumi & ombre, colori & misure. Tutto
 questo non è vero cosa alcuna; & è ben vero che mi è
 restato nelle mani alcuni manoscritti che trattano d'om-
 bre e lumi, ma non sono altrimenti del sudetto Signore;
 ma si bene me li fece copiare da un libro originale che
 tiene il Cardinal Barberino nella sua libreria, & l'au-
 tore di tal opera è 'l Padre Matheo Maestro di Pros-
 pectiva del Domenichino. Molti anni sono hora, il su-
 detto Signor Pouffin me ne fece copiare una buona parte
 prima che noi andassimo in Parigi. Mi fece enco copiare
 alcune regole di Prospettiva di Vitellione, e da queste
 cose, hanno creduto molti che Monsieur Pouffin l'hab-
 bia composte, & acciò V. S. Illustriss. sia certo di quan-
 to gli scrivo, mi fara favore singularissimo far sapere
 all' Illustrissimo Signore de Chambray che volendo ve-
 dere il sudetto libro, bastera che V. S. Illustrissima me
 lo comandi, che si tosto gli lo inviaro per il corriere a
 conditione che havendolo veduto me lo rimandi. Si tiene
 da tutti i Francesi che il sudetto deffunto habbia las-
 ciato qualche trattato di pittura. V. S. Illustrissima non
 ne creda cosa alcuna, è ben vero che io li ho inteso dire
 piu volte che era in deliberatione di dar principio a qual-
 che discorso in materia di pittura, ma pero benche da
 me fossio spesso importunato a dar principio, sempre mi*

rimesse di un tempo a un altro; ma finalmente sopraggiungendoli la morte suanirano tutte quelle cose che se era proposto, &c.

Vous voyez par cette lettre que le Poussin n'a jamais rien écrit sur la Peinture, & que les memoires qu'il a laissez sont plutôt des études & des remarques qu'il faisoit pour son usage, que des productions qu'il eust dessein de donner au public. Cependant, par la seule lettre que M. de Chambray receût de luy, & que nous venons de lire, on peut juger quelles estoient les maximes qu'il se formoit pour la composition de ses ouvrages; & si nous les examinons, nous trouverons que c'est à la clarté de ces lumieres qu'il s'est toujours conduit, & qu'il est parvenu à mettre au jour des Tableaux aussi rares que ceux que nous voyons de luy. Car il est vray que nul autre Peintre n'en a fait où l'on puisse remarquer comme dans les siens toutes les belles parties qui ne procedent que de la force de l'imagination, de la beauté de l'esprit, & d'un heureux discernement qu'il sçavoit faire de toutes les choses necessaires pour la perfection d'un ouvrage.

Commençons, si vous voulez, par ce qu'il dit, *Que la matiere doit estre prise noble; qu'elle n'ait receu aucune qualité de l'ouvrier; & que pour donner lieu au Peintre de montrer son esprit & son industrie, il faut la prendre capable de recevoir la plus excellente forme.*

Il n'est pas necessaire de vous marquer qu'il parle d'abord du choix des sujets. Il veut qu'ils soient nobles, c'est à dire, qu'ils ne traitent que de choses

grandes, & non pas de simples representations de personnes, ou d'actions ordinaires & basses. Car bien que l'Art de peindre s'étende à imiter tout ce qui est visible, comme il le dit luy-mesme; il fait néanmoins consister l'excellence de cét Art, & le grand sçavoir d'un Peintre dans le beau choix des actions héroïques & extraordinaires. Il veut que lors qu'il vient à mettre la main à l'œuvre, il le fasse d'une maniere qui n'ait point encore esté exécutée par un autre, afin que son ouvrage paroisse comme une chose unique & nouvelle; & que si l'on connoist la grandeur de ses idées, & la beauté de son génie dans la forme extraordinaire qu'il luy donnera, on remarque aussi la netteté & la force de son jugement dans le sujet qu'il aura choisi. C'est par cette haute idée que le Poussin avoit des choses grandes & relevées, qu'il ne pouvoit souffrir les sujets bas, & les peintures qui ne representent que des actions communes, & qu'il avoit mesme du mépris pour ceux qui ne sçavent que copier simplement la nature telle qu'ils la voyent.

Si vous rappelez dans vostre memoire tous les Tableaux que vous avez veûs du Poussin, vous connoistrez la fecondité de son esprit, & combien il a esté exact & judicieux dans le choix des sujets, n'en ayant jamais pris que de nobles, & capables d'instruire & de satisfaire l'esprit en divertissant agréablement la veüe.

En quelque endroit qu'il ait puisé sa matiere, soit dans l'Histoire Sainte, soit dans l'Histoire Profane,

soit dans la Fable, il n'a rien emprunté des autres Peintres. Il a donné à cette matiere une nouvelle beauté, & l'a fait paroistre sous une forme si excellente, que par la force de son Art & la nouveauté de ses pensées il en a toujourns relevé le mérite beaucoup audessus de tout ce qui en a esté écrit ou peint avant luy.

De quelle sçavante maniere a-t-il representé dans un Tableau le petit Moïse qui foule aux pieds la couronne de Pharaon, & dans un autre la verge de Moïse qui changée en serpent, devore en presence du Roy les verges que les Mages d'Egypte avoient aussi fait transformer en serpens? Ces deux grands sujets qu'il fit pour le Cardinal Massimi sont presentement à Paris.

Peut-on concevoir une idée plus belle & plus noble de la mort d'un grand Prince, que l'idée qu'il doit avoir eüe de la mort de Germanicus lors qu'il l'a representé dans son lit environné de sa femme affligée, de ses enfans éplorés, & de ses amis dans une profonde tristesse?

Quand il a peint le jeune Pyrrhus que l'on sauve chez les Megariens, avec quelle force de dessein a-t-il exprimé cette action que nous voyons dans un de ses Tableaux parmi ceux du Cabinet du Roy?

Les Maulossiens s'estant révoltez contre *Æacides*, & l'ayant chassé de son Royaume, cherchoient par tout son fils Pyrrhus, qui n'estoit encore qu'un enfant à la mamelle. Quelques-uns des plus fidelles amis d'*Æacides* ayant enlevé le jeune Prince,

priront la fuite, suivis de quelques serviteurs & de quelques femmes qu'il avoit auprès de luy. Mais comme ils ne pouvoient pas faire une grande diligence, & que leurs ennemis qui les poursuivoient ne furent pas long-temps sans les atteindre, ils mirent l'enfant entre les mains de trois jeunes hommes les plus forts & les plus dispos qui fussent parmi eux, auxquels ils se confioient beaucoup, afin qu'ils prissent les devans vers la ville de Megare, pendant qu'ils s'opposeroient à ceux qui venoient les attaquer. En effet, ils firent si bien, & en se défendant contre eux, & quelquefois en les priant, qu'ils les arrêterent long-temps, & les obligerent enfin à se retirer; après quoy ils coururent après ceux qui portoient Pyrrhus, & les joignirent proche Megare sur la fin du jour. Mais lors qu'ils croyoient estre en seûreté, ils trouverent un obstacle à leur dessein: car la riviere, qui est auprès de la ville, estoit si grosse & si rapide, à cause des pluyes, qu'il leur fut impossible de passer plus avant. Outre cela le bruit impetueux de l'eau empeschant que les personnes qui estoient de l'autre costé pussent les entendre, ils ne sçavoient de quelle maniere faire connoistre le danger où estoit Pyrrhus, lors qu'enfin quelqu'un d'entre eux s'estant avisé de prendre de l'écorce d'un chefne, ils écrivirent dessus l'estat où ils estoient, & ayant jetté ces écorces au-delà de l'eau, en les roulant l'une autour d'une pierre, & l'autre attachée à un javelot, ceux qui les receurent, apprirent le peril où estoit le jeune Prince, & aussitost luy donnerent du secours.

LE POUSSIN.

C'est cette action si notable dans le commencement de la vie de Pyrrhus, que le Poussin a représentée dans ce Tableau. Ce jeune enfant est entre les bras d'un des principaux de sa suite, auquel il semble qu'un de ceux qui l'avoient enlevé l'ait remis, pendant qu'il demande l'assistance des Megariens qui paroissent de l'autre costé de l'eau, & que ses deux autres camarades leur lancent une pierre & un javelot.

Les femmes qui avoient soin de Pyrrhus attendent aussi sur le bord de la riviere le secours qu'elles demandent ; & le Peintre, pour mieux exprimer toute l'histoire, & embellir l'ordonnance de son Tableau, a fait paroître dans un endroit éloigné, quelques-uns des gens de Pyrrhus, lesquels combattent, & arrestent les ennemis qui le poursuivent.

On voit dans toutes ces personnes beaucoup de trouble & d'empressement. Les femmes sont en desordre & effrayées : mais s'il y a quelques figures qu'on doit particulièrement considerer, ce sont ces jeunes hommes qui jettent une pierre & un javelot. L'effort qui paroît dans leurs attitudes & dans toutes les parties de leurs corps par l'extension & le renflement des nerfs & des muscles, est conforme à leurs actions. On y peut encore remarquer combien le Peintre a doctement observé l'équilibre & la ponderation qui met le corps dans une position ferme, & qui contribuë au mouvement & à la force de l'action qu'ils font. Aussi toutes ces belles parties, la noble disposition des figures,

la

la situation du lieu, les bastimens, la lumiere du Soleil couchant, & la belle union de tout ce Tableau l'ont touûjours beaucoup fait estimer. LE POUSSIN:

Si nous voulons passer à d'autres sujets moins serieux, combien d'esprit ne voit-on pas dans ses Tableaux des Metamorphoses? Celuy où il a representé dans un lieu délicieux Narcisse, Clitie, Ajax, Adonis, Iacinte, & Flore qui répand des fleurs en dansant avec de petits Amours, n'inspire-t-il pas de la joye? Le Triomphe de Flore qu'il fit pour le Cardinal Omodei; ce qu'il a peint pour représenter la teinture de la rose & celle du corail, & plusieurs autres sujets semblables, font voir la fécondité & la beauté de son génie dans la nouveauté & la diversité de ses pensées. Les Bacchanales, les Triomphes Marins, & tant d'autres sujets poétiques que l'on voit de luy, ne reçoivent-ils pas encore de son pinceau des beautez différentes de celles qu'ils tiennent de la plume & de l'esprit des Poètes?

Voulez-vous sçavoir comment il a traité des pensées morales & des sujets allegoriques? Je vous en diray seulement trois. Le premier est une Image de la vie humaine, representée par un bal de quatre femmes qui ont quelque rapport aux quatre saisons, ou aux quatre âges de l'homme. Le Temps, sous la figure d'un vieillard, est assis, & jouë de la lire, au son de laquelle ces femmes, qui sont la Pauvreté, le Travail, la Richesse, & le Plaisir dansent en rond, & semblent se donner les mains alternativement l'une à l'autre, & marquer par là le changement

LE POUSSIN.

continuel qui arrive dans la vie & dans la fortune des hommes. L'on connoist facilement ce que ces femmes representent. La Richesse & le Plaisir paroissent les premieres, l'une couronnée d'or & de perles, & l'autre parée de fleurs, & ayant une guirlande de rose sur la teste. Après eux est la Pauvreté vestuë d'un miserable habit tout délabré, & la teste environnée de rameaux dont les feuilles sont seches, comme le symbole de la perte des biens. Elle est suivie du Travail qui a les épaules découvertes, les bras décharnez & sans couleur. Cette femme regarde la Pauvreté, & semble luy montrer qu'elle a le corps las, & tout abbatu de misere. Proche le Temps & à ses pieds sont deux jeunes Enfans. L'un tient une horloge de sable; & comme il l'a considere avec attention, il semble compter tous les momens de la vie qui s'écoulent. L'autre, en se jouant, souffle au travers d'un roseau, d'où sortent des boules d'eau & d'air qui se dissipent aussitost; ce qui marque la vanité & la briéveté de la vie.

Dans le mesme Tableau est un terme qui represente Janus. Le Soleil assis dans son char paroist dans le ciel au milieu du Zodiaque. L'aurore marche devant le char du Soleil, & répand des fleurs sur la terre: les Heures qui la suivent semblent danser en volant.

Le second sujet est la Verité renversée par terre. Le Temps, sous la figure d'un venerable vieillard soustenu en l'air par les ailles qu'il a au dos, prend d'une main la Verité par le bras pour la relever; &

de l'autre main chasse l'Envie, qui en fuyant se mord le bras, & secouë les serpens qui environnent sa teste; pendant que la Médifance, qui ne la quitte jamais, & qui est assise derriere la Verité, paroist enflammée de colere, & comme lançant deux flambeaux allumez qu'elle tient.

Le troisiéme Tableau represente le souvenir de la mort au milieu des prosperitez de la vie. Le Poussin a peint un Berger qui a un genou à terre, & montre du doigt ces mots gravez sur un tombeau, *Et in Arcadia ego*. L'Arcadie est une contrée dont les Poètes ont parlé comme d'un país délicieux: mais par cette inscription on a voulu marquer que celui qui est dans ce tombeau a vécu en Arcadie, & que la mort se rencontre parmi les plus grandes felicitez. Derriere le Berger il y a un jeune homme la teste couverte d'une guirlande de fleurs, lequel s'appuye contre le tombeau, & tout pensif le considere avec application. Un autre Berger est auprès de luy: il se baisse, & montre les paroles écrites à une jeune fille agréablement parée, qui posant une main sur l'épaule du jeune homme, le regarde, & semble luy faire lire cette inscription. On voit que la pensée de la mort retient & suspend la joye de son visage.

Ces exemples ne suffisent que trop pour faire comprendre avec quelle intelligence, quelle netteté d'esprit, & quelle noblesse d'expressions nostre illustre Peintre sçavoit traiter toutes sortes de matieres, sans embarras, sans obscurité, & sans se

servir de ces pensées creuses, & de ces circonstances fades, basses, & desagréables, dont plusieurs qui ont voulu employer les allegories, ont rempli leurs ouvrages faute de connoissance & de doctrine.

Mais entrons encore, si vous voulez, plus avant dans l'examen des ouvrages du Poussin, puis que nous ne pouvons en choisir de plus utiles & de plus agréables ; & après avoir reconnu combien il estoit judicieux dans le choix de sa matiere, & habile à en bien relever le prix, voyons comment il a disposé ses sujets, puis que selon ses propres maximes, c'est par où le Peintre doit commencer son travail.

Je ne feindray point de vous dire ce que je pense sur cela du Poussin. Je croy qu'il n'y a jamais eû de Peintre qui ait eû plus de lumieres naturelles, & qui ait plus travaillé que luy pour aquerir toutes les belles connoissances qui peuvent servir à perfectionner un Peintre. Aussi sçavoit-il toutes les parties qui doivent entrer necessairement dans la composition & dans l'ordonnance d'un Tableau ; celles qui sont inutiles, & qui peuvent causer de la confusion : de quelle sorte il faut faire paroistre avantageusement les principales figures ; ne rien donner aux autres qui les rendent trop considerables, soit par la majesté ou par la noblesse des actions, soit par la richesse des habits & des commodemens ; & faire en sorte que dans la representation d'une histoire, il n'y ait ni trop, ni trop peu de figures ; qu'elles soient agréablement placées, sans que les unes nuisent aux autres, & que

toutes expriment parfaitement l'action qu'elles doivent faire. C'est ce que l'on voit dans ces beaux Tableaux du frapement de roche, & dans les sept Sacremens, où toutes les parties concourent à la perfection de l'ordonnance, & à la belle disposition des figures, comme les membres bien proportionnez servent à rendre un corps parfaitement beau.

Nous n'aurions pas de peine à en prendre quelqu'un pour exemple, puis qu'ils sont tous également bien disposez, & conduits chacun en particulier conformément aux differens modes qu'il se prescrivoit.

Quelle *beauté*, quel *décore*, quelle *grace* dans le Tableau de Rébecca? L'on ne peut pas dire du Poussin ce qu'Apelle disoit à un de ses disciples, *Clem. Alex.* que n'ayant pu peindre Helene belle, il l'avoit représentée riche. Car dans ce Tableau du Poussin la beauté éclate bien plus que tous les ornemens, qui sont simples & convenables au sujet. Il a parfaitement observé ce qu'il appelle *décore* ou bien *seance*, & sur tout la *grace*, cette qualité si précieuse & si rare dans les ouvrages de l'Art aussi bien que dans ceux de la nature.

Par la *vivacité* dont il parle, il entend cette vie & cette forte expression qu'il a si bien sceu donner à ses figures, quand il a voulu représenter les divers mouvemens du corps, & les différentes passions de l'ame. Il faudroit trop de temps pour parcourir seulement les principaux ouvrages où il a

fait voir son grand sçavoir dans cette partie. Trouve-t-on ailleurs des expressions de douleur, de tristesse, de joye & d'admiration plus belles, plus fortes & plus naturelles que celles qui se voyent dans ce merveilleux Tableau de Saint François Xavier qui est au Noviciat des Jesuites? Il n'y a point de figure qui ne semble parler, ou faire connoître ce qu'elle pense, ou ce qu'elle sent. Dans les deux Tableaux du frapement de roche combien de différentes actions noblement représentées! On peut encore dans ces mesmes Tableaux remarquer ce qu'il dit du *costume*, c'est à dire, ce qui regarde la convenance dans toutes les choses qui doivent accompagner une histoire. C'est en quoy l'on peut dire qu'il a surpassé tous les autres Peintres, & qu'il s'est distingué d'une maniere qui est d'autant plus considerable, que dans le temps qu'elle fait voir la science de l'ouvrier, elle divertit par la nouveauté, & enseigne une infinité de choses qui satisfont l'esprit, & plaisent à la veüe.

Il sçavoit bien que le merveilleux n'est pas moins propre à la Peinture qu'à la Poésie: mais il n'ignoroit pas aussi qu'il faut que la vraysemblance paroisse en toutes choses, comme je vous ay dit qu'il l'écrivit luy-mesme au sieur Stella, en répondant à ceux qui avoient trouvé à redire à son Tableau du frapement du rocher, & qui n'approuvoient pas qu'il y eust marqué une profondeur pour l'écoulement des eaux.

A l'égard de ce qu'il veut que le jugement du

Peintre paroisse dans tout l'ouvrage, c'est en effet LE POUSSIN. la partie qui domine sur toutes les autres, qui les doit conduire, & qui perfectionne davantage la composition d'un Tableau. Vous ne verrez pas qu'il y ait jamais manqué, soit pour ce qui regarde la naturelle situation des lieux, soit dans la fabrique des édifices qu'il a toujours faits conformes aux differens pais; soit dans les armes & les habits propres à chaque nation, au temps & aux conditions; soit dans les expressions des mouvemens du corps & de l'esprit, qu'il n'a ni outre, ni rendus desagreables. Enfin il n'est point tombé dans les défauts & les ignorances grossieres de ces Peintres qui representent dans de beaux & verdoyans paisages, des actions qui se sont passées dans des pais deserts & arides; qui confondent l'Histoire Sainte avec la Fable; qui donnent des vestemens modernes aux anciens Grecs & Romains; & qui croyent faire paroistre beaucoup de vie & d'action à leurs figures, quand ils leur font faire des postures ridicules, & des expressions qui font peur, ou ne signifient rien.

Voilà ce qu'il faut considerer dans le Pouffin plus que dans les autres Peintres. Pour ce qui est des parties qui regardent la pratique de la Peinture, comme sont le dessein, la couleur, & les autres choses qui en dépendent, il n'est pas malaisé de faire voir que bien loin de les avoir ignorées, il les a scavamment mises en execution.

C'est sur cela, interrompit Pymandre, que je

feray bienaisé de voir comment on peut répondre à ceux qui demeurent d'accord de ce que vous venez de dire à l'égard de la theorie, mais qui ne conviennent pas qu'il ait esté aussi habile pour ce qui est du travail & du manîment du pinceau ; qui soustiennent qu'il n'a point suivi la Nature, mais seulement copié l'Antique, & fait toutes ses figures d'après les statuës & les bas-reliefs, imitant d'une maniere dure & seche jusques aux draperies & aux plis ferrez des marbres qu'il a copiez trop exactement.

Qu'il n'a point sceû l'art de bien peindre les corps, & faire paroistre par l'épanchement des lumieres & la distribution des ombres, la beauté des carnations, & l'amitié des couleurs. Que c'est la raison pour laquelle il n'a jamais osé entreprendre de grandes ouvrages, & qu'il s'est toujours réduit à ne faire des Tableaux que d'une moyenne grandeur.

Si ceux-là, repartis-je, qui trouvent qu'il a trop préféré l'Antique à la Nature, avouënt eux-mesmes qu'on ne peut pas s'attacher à des proportions plus belles & plus élégantes que celles des Statuës antiques. Que les anciens Sculpteurs se sont attachés à fraper la veüe par la majesté des attitudes, par la grande correction, la délicatesse & la simplicité des membres, évitant toutes les minuties, qui sans le secours de la couleur ne peuvent qu'interrompre la beauté des parties: ne sont-ce pas-là d'assez belles choses qu'un Peintre doit étudier?

Et

Et peut-on rendre les Antiques si recommandables, sans donner envie de les imiter? Il faut, dit-on, en sçavoir oster la durezza & la sécheresse. Qui doute de cela, & qu'il ne faille mesme prendre garde aux effets des lumieres qui se répandent sur les marbres & sur les choses dures, d'une maniere bien différente que sur les corps naturels, & sur de véritables étoffes? Mais où voit-on que le Poussin ait fait des hommes & des femmes de bronze ou de marbre, au lieu de les représenter de chair? Il a connu que pour former les corps les plus parfaits, il ne pouvoit trouver de plus beaux modèles que les statues & les bas reliefs, qui sont les chef-d'œuvres des plus excellens hommes de l'Antiquité; que ce qui nous en reste doit estre considéré comme le fruit des travaux de tant d'années que les plus sçavants ouvriers de la Grece & de l'Italie ont employées à perfectionner un art qu'ils ont mis à un si haut degré, que depuis eux tout ce qu'on a pu faire a esté de tâcher à les suivre.

Le Poussin n'estoit pas si présomptueux de croire que sur ses seules idées il püst former des figures aussi accomplies que celles de la Venus de Medicis, du Gladiateur, de l'Hercule, de l'Apollon, de l'Antinoüs, des Luiteurs, & de plusieurs autres statues que l'on admire tous les jours à Rome. Il sçavoit d'ailleurs, que quelque recherche qu'il püst faire pour trouver des corps d'hommes & de femmes bien faits, il n'en rencontreroit point de si accomplies que ceux que l'art a formez par la main

de ces grands Maîtres, à qui les mœurs & les coutumes de leur temps avoient donné des moyens favorables & commodes pour en faire un beau choix : Ainsi, qu'au lieu de suivre ce que les Anciens ont fait de plus grand & de plus beau, il tomberoit aisément dans plusieurs défauts auxquels infailliblement il s'accoustumeroit en ne voyant que la seule nature de mesme qu'ont fait la pluspart des autres Peintres, qui prennent pour modelles toutes sortes de personnes, sans penser à éviter ce qu'il y a de défectueux.

Mais il est aisé de faire voir que le Poussin s'est servi des belles & élégantes proportions des Antiques, de la majesté de leurs attitudes, de la grande correction, & de la simplicité de leurs membres, & mesme de leurs accommodemens de draperies, sans rien faire qui ait de la dureté & de la secheresse. Il a sceû en faire le choix pour représenter des Divinités ou des hommes, estant de luy-mesme entré dans l'esprit des anciens Sculpteurs qui ont si doctement fait paroître de la différence entre leurs Dieux, les heros & les hommes ; représentant les uns comme des corps impassibles, & les autres comme des substances mortelles & perissables. Il a mesme sceû distinguer les personnes de qualité & d'un temperament plus délicat d'avec celles qui sont plus fortes & plus robustes, selon les différentes conditions.

A cela il a joint la beauté du pinceau & la vérité des carnations, en conservant dans les con-

tours la correction du dessein que les plus grands Peintres ont toujours préférée à toute autre chose; Et il a répandu sur tous les corps des lumieres fortes ou foibles, avec des reflets conformes au lieu & aux actions qu'il a figurées, sans s'éloigner de la nature, mais en la perfectionnant, & en évitant les défauts qui s'y rencontrent.

L'on conviendra de toutes ces veritez, si l'on n'est point préoccupé de gousts particuliers; si l'on a une forte idée de la perfection de la Peinture, & que sans prévention on veuille bien entrer dans les raisons que le Poussin a eûes d'exécuter ses Tableaux tels qu'on les voit. Mais il faut outre la docilité de l'esprit & la droiture de la volonté, avoir aussi les connoissances necessaires pour faire ces discernemens, & pour bien juger de son intention.

Pourquoy les sçavans trouvent-ils des beautez dans les Statuës antiques & dans les Peintures de Raphaël que les esprits mediocres n'y voyent point? C'est qu'ils ne s'arrestent pas à la superficie des choses; qu'ils ont des lumieres plus penetrantes que ceux qui n'ont que des regards ordinaires pour voir simplement les objets, & qui ne sont point capables de développer les secrets de l'art.

Les gens qui ne connoissent quasi que le nom de la Peinture, & qui sont seulement dans la curiosité des tableaux, font ordinairement paroistre plus d'estime pour une partie de cét art que pour les autres, selon qu'ils sont conseillez par des Peintres, ou par d'autres personnes qui ont ces differens

goufts. Les curieux qui ne s'attachent qu'à des choses particulieres, ne considerent jamais dans les ouvrages qu'on leur montre, que ce qui est conforme à leur connoissance ou à leur inclination, & méprisent tout le reste. C'est pourquoy nous en voyons qui preferent la couleur des Peintres Venitiens à tout ce que Raphaël & ceux de son école ont fait de plus correct. D'autres choisirent les ouvrages du Caravage & du Valentin plutôt que ceux du Dominiquin ou du Guide. D'autres encore qui rampant, s'il faut ainsi dire, parmi les choses les plus basses, & n'élevant point leur esprit au-dessus des sujets ordinaires, preferent des Peintures fort mediocres & des actions simples, & quelquefois mesme ridicules, à ce que les habiles hommes ont jamais fait de plus serieux & de plus parfait.

Pour ceux qui n'ont point d'inclinations particulieres, ni de prévention pour aucune maniere, qui ont une idée de la beauté & de la perfection, non sur des exemples de choses modernes que le temps n'a point encore approuvez, mais sur ce que la force de l'esprit peut imaginer, ce que la raison en juge, & ce que le consentement des grands hommes en a prescrit: ceux-là, dis-je, considerent les tableaux d'une autre sorte. Ils examinent l'intention de l'auteur, la fin pour laquelle il a travaillé, le choix de son sujet, les moyens dont il s'est servi, les raisons qu'il a eûes de se conduire d'une maniere plutôt que d'une autre; & enfin ils jugent par l'exécution de son ouvrage, s'il est parvenu à l'imita-

tion parfaite de ce qu'il s'est proposé suivant la plus belle idée qu'il en pouvoit concevoir. LE POUSSIN.

Par exemple, quand le Poussin fit son tableau de Rebecca, quel fut, je vous prie, son dessein ? J'estois encore à Rome lors que la pensée luy en vint. L'Abbé Gavot avoit envoyé au Cardinal Mazarin un tableau du Guide, où la Vierge est assise au milieu de plusieurs jeunes filles qui s'occupent à differens ouvrages. Ce tableau est considerable par la diversité des airs de testes nobles & gracieux, & par des vestemens agréables, peints de cette belle maniere que le Guide possedoit. Le sieur Pointel l'ayant veû, écrivit au Poussin, & luy témoigna qu'il l'obligeroit s'il vouloit luy faire un Tableau rempli comme celuy - là de plusieurs filles, dans lesquelles on püst remarquer differentes beautez.

Le Poussin, pour satisfaire son ami, choisit cet endroit de l'Ecriture Sainte, où il est rapporté comment le serviteur d'Abraham rencontra Rebecca qui tiroit de l'eau pour abreuver les troupeaux de son pere, & de quelle sorte, après l'avoir receû avec beaucoup d'honnesteté, & donné à boire à ses chameaux, il luy fit present des bracelets & des pendans d'oreilles dont son maistre l'avoit chargé.

Voilà quel est le sujet que le Poussin choisit pour faire ce qu'on desiroit de luy. Voyons de quelle maniere il s'est conduit pour parvenir à sa fin, qui estoit de faire un tableau agréable.

Il y réussit sans doute, dit Pymandre. Il me sou-

LE POUSSIN.

vient qu'à peine ce tableau fut arrivé à Paris, que vous & moy allâmes le voir avec une Dame de nostre connoissance, qui en fut si charmée, qu'elle offrit au sieur Pointel de luy en donner tout ce qu'il voudroit : mais il avoit tant de passion pour les ouvrages de son ami, que bien loin de les vendre, il n'auroit pas voulu s'en priver seulement pour un jour.

Plusieurs autres personnes, repris-je, s'efforcèrent inutilement de l'avoir pendant qu'il vécut. Je ne sçay si vous en avez conservé une parfaite idée. Pour vous en rafraîchir la memoire, je vais en faire une briève description. Mais afin que vous puissiez mieux remarquer tout ce qui contribué à la perfection de cét ouvrage, souffrez, je vous prie, que j'en examine toutes les parties, pour mieux comprendre l'ordonnance ; Et si je vous marque jusques aux différentes couleurs des habits, c'est pour vous donner moyen d'observer la conduite du Peintre dans ce qui regarde l'union & la douceur des teintes différentes qu'il a choisies pour la beauté & l'ornement de son sujet.

Tableau de
Rebecca.

Ce tableau a près de sept pieds de long sur plus de trois pieds & demi de haut. Le fond est un paysage & plusieurs bastimens d'un ordre simple, mais régulier, & où ce qu'il y a de rustique ne laisse pas d'avoir de la beauté & de la grace. Les bastimens sont élevez sur deux colines entre lesquelles la veüe se perd dans un éloignement ; & les colines qui sont d'une couleur un peu brune, servent de fond

aux figures dont la principale est Rebecca. On la connoist entre les autres, non seulement par cét homme qui l'aborde proche d'un puits, & qui luy presente des bracelets & des pendans d'oreilles, mais par son maintien gracieux, par une sagesse & une douceur qui paroist sur son visage, & enfin par une modestie qu'on voit dans ses regards & dans sa contenance. Sa robe est d'un bleu celeste, ornée par le bas d'une broderie d'or. D'une main elle la relève négligemment, & de l'autre elle fait une action par laquelle il semble qu'elle soit dans l'incertitude si elle doit prendre les presens qu'on luy offre. Sous cette robe ceinte d'un ruban tissu d'or, il y a une maniere de juppe peinte d'un rouge de laque, rehaussé d'un peu de jaune sur les clairs. Une écharpe de gaze luy couvre les épaules & la gorge; & un petit voile blanc qui luy sert de coiffure, tombe en arriere, & laisse voir ses cheveux qui sont d'un chastain clair. Celuy qui luy fait des presens a sur sa teste un bonnet en forme de turban: Il est habillé d'une veste jaune ombrée de laque. Sa soufveste est d'un violet tirant sur le gris-de-lin; & ses chausses & ses souliers sont semblables à ceux que portent les Levantins. Une écharpe jaune & verte luy sert de ceinture; & à son costé luy pend un cimetre & un carquois rempli de flèches. De la main droite il tient des pendans d'oreilles, & de la gauche des bracelets.

Auprés de Rebecca est une grande fille appuyée sur un vase posé sur le bord du puits. Son visage

LE POUSSIN.

paroist mélancolique. Ses cheveux sont bruns. Elle est vestuë d'un habit vert avec une espee de camisole ou demi-tunique, qui ne la couvre que depuis les épaules jusques sur les hanches, & dont la couleur est de laque & d'un bleu fort passe.

Une autre jeune fille est proche celle dont je viens de parler : elle tient un vase. Ses cheveux sont blonds, & dans son visage il y a quelque chose de masle & d'animé. Sa robe de dessous est d'un rouge de vermillon ; & le vestement de dessus d'une étoffe fort legere, & de couleurs changeantes de jaune & de gris-de-lin. Ce vestement est ceint, & retroussé d'une maniere particuliere & agréable. De sa main droite elle s'appuye sur l'épaule d'une autre fille dont l'habit est bleu. Elle a un voile blanc qui luy sert de coiffure, & qui luy couvre aussi la gorge.

De l'autre costé, & proche la figure de l'homme dont j'ay parlé, est une fille vestuë de blanc, qui descend une corde dans le puits. Elle est diminuée dans la force du dessein & des couleurs, parce qu'elle est un peu plus éloignée que les autres. Il y en a une autre qui verse de l'eau de sa cruche dans celle d'une de ses compagnes. Sa robe est verte, son manteau rouge, & pour coiffure, elle a un voile blanc qui renferme ses cheveux.

Celle qui reçoit l'eau est courbée, & a un genou à terre. Sa robe est d'un gris-de-lin, ayant par-dessus un autre vestement sans manche, qui est d'un jaune ombré de laque.

Tout

Tout proche, & sur la mesme ligne, est une autre fille qui porte un vase sur sa teste, & qui se baisse pour en prendre encore un qui est à terre. Sa robe de dessous est d'un gris-de-lin rompu de vert & de laque dans les ombres, & celle de dessus est rouge avec des manches qui paroissent de toile de lin. Sa coifure est un voile blanc un peu verdastre qui tombe sur ses épaules.

LE POUSSIN.

Derriere la jeune fille qui verse de l'eau à sa compagne, il y en a trois autres, dont la plus éloignée tient des deux mains un vase sur sa teste. Son habit est d'une étoffe fort legere, & de couleurs changeantes de blanc & de jaune, rompu de vert, & d'une laque claire. Le voile qui couvre ses cheveux en partie semble en tombant sur ses épaules voltiger au gré de vent. Des deux autres il y en a une qui ne montre que le dos, mais qui en tournant la teste laisse voir son visage de profil. Elle tient une cruche. Sa robe est peinte d'une laque fort vive, dont les clairs sont rehaussez d'une couleur plus claire, meslée d'un bleu pastel.

La fille qui est auprès d'elle, & qui s'appuye sur son épaule, a un habit de bleu celeste: elle a un air enjoué, & paroist plus jeune que les autres. Ces deux dernieres filles semblent en regarder deux autres qui sont assises, dont l'une appuyée sur un vase est vestuë d'un habit vert rehaussé de jaune, & l'autre a un vestement jaune ombré de laque. Elles ont toutes les pieds nuds; & comme le Poussin a voulu traiter ce sujet avec beaucoup de modestie

LE POUSSIN.

& de bienséance, il n'a représenté de nud que les bras, & un peu des jambes, faisant voir cependant dans ces parties ce qui peut se rencontrer de plus beau dans des filles bien faites.

Si je vous fais une description un peu longue, c'est pour vous donner moyen de mieux juger du tableau lors que vous le verrez : car vous connoîtrez que le Poussin a exactement suivi ses propres maximes, en choisissant une matiere capable de recevoir de l'ouvrier une forme nouvelle & digne de son sujet. Ne vous souvenez-vous point comment Paul Veronese a traité une pareille histoire qui est dans le Cabinet du Roy, de quelle sorte Raphaël l'a peinte dans les Loges du Vatican, & comment plusieurs autres Peintres l'ont représentée ? Je ne parle que pour la composition & l'ordonnance. Songez-bien, je vous prie, si vous avez veû quelque chose de semblable au Tableau dont nous parlons, & si le Poussin a pris pour exemple aucun Maître qui l'ait précédé.

Comme une des premières obligations du Peintre est de bien représenter l'action qu'il veut figurer ; que cette action doit estre unique, & les principales figures plus considerables que celles qui les doivent accompagner, afin qu'on connoisse d'abord le sujet qu'il traite : le Poussin a observé que les deux figures qui dominant dans son Tableau sont si bien disposées, & s'expriment par des actions si intelligibles, que l'on comprend tout d'un coup l'histoire qu'il a voulu peindre. Car de la maniere

que cét étranger presente à Rebecca les joyaux LE POUSSIN. qu'il avoit apportez, on connoist qu'il ne doute pas que ce ne soit celle qu'il est venu chercher pour estre la femme d'Isaac; & dans la fille on remarque une pudeur, une modestie, & comme une irrésolution de prendre ou de refuser le present qu'il luy fait, ne croyant point que le service qu'elle luy a rendu, en donnant à boire à ses chameaux, mérite aucune récompense.

L'autre maxime du Poussin admirablement observée dans cét ouvrage, consiste dans la belle disposition des groupes qui le composent. Il faudroit que vous le vissiez pour mieux comprendre ce que je ne puis assez vous exprimer par des paroles. Je vous diray seulement que la raison qui oblige les Peintres à traiter les grands sujets de cette maniere, & à disposer leurs figures par groupes, est tirée de ce que nous voyons tous les jours devant nos yeux, & de ce qui se passe quand plusieurs personnes se trouvent ensemble. Car on peut remarquer, comme a fait Leonard de Vinci, que d'abord elles s'atroupent separément selon la conformité des âges, des conditions, & des inclinations naturelles qu'elles ont les unes pour les autres, & qu'ainsi une grande compagnie se divise en plusieurs autres; ce que les Peintres appellent groupes. De sorte que la nature en cela comme en toute autre chose, est leur maistresse qui leur enseigne à suivre cette methode dans les grandes ordonnances, afin d'éviter l'embarras & la confusion. C'est un effet de

LE POUSSIN.

l'habileté du Peintre de bien disposer ces groupes, de les varier tant par les attitudes & les actions des figures, que par les effets des lumieres & des ombres; mais d'une maniere où le jugement agit toujours, pour ne pas outrer les actions, ni rendre son sujet desagréable par des ombres trop fortes & de grands éclats de lumieres donnez mal-à-propos.

La partie qui paroist une des plus essentielles, & des plus considerables dans un ouvrage, est l'expression: elle est traitée dans celuy-cy d'une maniere non moins ingénieuse que naturelle. Cette fille appuyée contre le puits (car je vous ay fait souvenir de toutes celles qui composent le Tableau, & je suppose que presentement vous l'avez comme devant les yeux) cette fille, dis-je, est dans une attention si bien exprimée, qu'elle semble trouver à redire de ce que Rebecca reçoit les presens d'un Etranger, ou qu'elle est jalouse de ce qu'il la récompense si liberalement du service qu'elle luy a rendu. Si l'on considere la beauté & la noblesse de cette figure, soit dans la proportion de toutes ses parties, soit mesme dans ses vestemens, on verra qu'elle est conforme aux plus belles Statuës antiques: mais on verra en mesme temps que le Peintre a pensé à varier son sujet autant par les differens mouvemens de l'ame que par les actions du corps & les attitudes differentes des personnes qu'il a figurées. Voulant faire paroistre celle-cy jalouse de sa compagne, il l'a representée plus âgée,

& d'un teint moins vif, parce qu'il est naturel que les filles déjà plus avancées en âge ayent du chagrin, lors qu'on leur en préfère de plus jeunes. Son teint un peu pâlè est la marque d'un temperament mélancolique & d'une inclination à la jalousie. Aussi paroist-elle pensive & sans action, négligemment appuyée contre le puits.

Les deux autres, qui font un groupe avec elle, ne sont pas de mesme humeur, & ne semblent pas si touchées. L'on apperçoit pourtant sur leur visage un certain trouble, & une espece d'émotion causée par un secret ressentiment de voir Rebecca préférée à toutes les autres.

On peut particulièrement considerer avec quel esprit le Poussin a représenté cette fille qui verse de l'eau à sa compagne, & qui en mesme temps observe avec attention ce qui se passe entre Rebecca & le serviteur d'Abraham. Celle qui reçoit l'eau semble l'avertir que sa cruche est trop pleine, & luy demander à quoy elle pense de ne pas regarder à ce qu'elle fait.

Cette action est si naturelle & si heureusement trouvée, que le Peintre ne pouvoit rien s'imaginer de plus convenable en une pareille occasion, ni l'exprimer avec plus d'élégance. Car si dans les autres filles dont je viens de parler on voit de l'envie, il ne paroist quasi dans celles-cy que de l'indifférence.

Dans les quatre qui sont plus éloignées, on remarque plus de curiosité. Celle qui tient sa cru-

LE POUSSIN.

che semble écouter ce que l'Etranger dit à Rebecca. Il n'y a rien de mieux deffiné que cette jeune fille vestuë de rouge qui se tourne vers sa compagne. Celle qui s'appuye sur son épaule ne semble-t-elle pas parler à une autre qui porte un vase sur sa teste, & qui se courbe pour en prendre encore un qui est à terre? Toutes leurs actions sont si vrayes, & si noblement diversifiées, qu'il y paroist du mouvement & de la vie. Et pour augmenter davantage la beauté du sujet par une plus grande diversité, le Peintre a representé encore d'autres filles dont les cruches sont pleines, & qui semblent s'en retourner chez elles.

Il y en a deux, qui pour s'entretenir confidement, se sont éloignées des autres jusques à ce que leur rang soit venu pour tirer de l'eau. Elles sont assises, & si appliquées à parler ensemble, qu'elles n'ont nulle attention à ce qui se passe auprès du puits. Pour ce qui regarde la proportion des corps, elle est judicieusement observée dans toutes ces filles selon leur âge; & c'est dans leurs differens airs de teste qu'on voit différentes beautez, qui toutes ont des graces particulieres.

Quant à la distribution des couleurs, elle fait dans ce Tableau une grande partie de ce qui charme la veüe. De l'union du paisage avec les figures il en naist un doux accord, & une harmonie admirable qui se répand dans tout l'ouvrage. Il est vray aussi, qu'outre la belle entente qui se voit dans l'arrangement des couleurs, on peut dire que

les ombres & les lumieres y sont traitées avec un artifice qui ne contribuë pas peu à sa perfection par les differens effets qu'elles font dans la campagne, contre les bastimens, & enfin sur tous les corps qui entrent dans la composition de ce Tableau.

LE POUSSIN.

Le Poussin voulant qu'il n'y eust rien que de beau & d'agréable, a choisi, comme je vous ay fait voir, une situation de lieu conforme à son intention. Le païsage n'a rien de solitaire : on y voit les beautez de la campagne, & la commodité d'une ville qui represente bien la simplicité, & la douceur de la vie des premiers hommes. Et quoy-que pour se conformer à l'histoire, il ait pris l'heure que le Soleil commence à descendre sous l'horison, l'air neanmoins n'est point chargé de ces vapeurs que nous voyons qui s'élevent de la terre lors que la nuit approche, parce qu'il n'ignoroit pas que dans les païs chauds & secs le Soleil n'attire pas durant le jour comme en d'autres endroits, des vapeurs & des exhalaisons si épaisses. Il a representé une de ces belles soirées où l'air est pur & serein, & où les objets éclairez des rayons du Soleil qui baisse, se font voir avec plus de douceur & de tendresse.

Mais en quoy on peut admirer son sçavoir & son jugement, c'est dans les carnations & les couleurs de toutes les figures. Il fait connoistre dans cét ouvrage qu'il sçavoit bien distinguer de quelle maniere on doit peindre les corps qui sont en pleine campagne & ceux qui sont renfermez, & la difference qu'il faut mettre entre une figure veüe de

LE POUSSIN.

loin, & une qui est proche. Ce qui a donné du crédit à quelques Peintres qui ont représenté des carnations fraîches & vives, c'est qu'ils n'ont pas eû ces égards. Ils ont peint leurs figures comme veûes de près, & leur donnant une beauté de couleurs plus sensibles, & moins éteintes qu'elles ne peuvent avoir dans une distance un peu éloignée, ils ont mieux aimé satisfaire les yeux que la raison. C'est en cela que les gousts sont differens. Le Poussin n'a pas cru devoir garder cette conduite. Il a suivi la nature dans les choses essentielles beaucoup mieux que tous les autres Peintres, & n'a jamais voulu s'en écarter que dans ce qu'elle a de défectueux; mais il l'a toujourns exactement imitée lors qu'il l'a trouvée belle & parfaite. Et quand il a représenté des personnes en campagne & en plein air, il les a peintes telles qu'elles doivent paroître du lieu où on les voit. Il a observé la diminution des teintes de mesme que celles de la forme & des grandeurs, & a esté aussi excellent observateur de la perspective aérienne que de la perspective linéale. Comme il connoissoit que c'est une perfection de la Peinture, & un des plus difficiles secrets de l'art, de bien marquer la quantité d'air qui s'interpose entre l'œil & les objets, il avoit tellement étudié cette partie, & l'a si bien mise en pratique, qu'on peut dire avec vérité que c'est en cela qu'il a excellé. C'est aussi par ce moyen qu'il a rendu ses compositions si charmantes, qu'il semble qu'on chemine dans tous les pais qu'il représente; que les figures

figures se détachent de telle sorte les unes des autres, qu'il n'y a ni confusion, ni embarras; que les couleurs mesme les plus vives demeurent dans leur place sans trop avancer, ou trop reculer, ni se nuire les unes aux autres; que les lumieres, de quelque nature qu'elles soient, ne sont jamais ni trop fortes, ni trop foibles; que les reflets font les effets qu'ils doivent; & que de quelque sorte qu'il traite un sujet, & qu'il l'éclaire, il fait toujourns un effet admirable, parce qu'avec l'affoiblissement des couleurs il sçavoit en faire le choix selon l'amitié qu'elles ont entre elles, & répandre les jours & les ombres à propos.

Que si le Poussin n'a pas toujourns suivi les maximes des Peintres Venitiens dans l'épanchement des ombres & des lumieres par de grandes masses, ni suivi entierement leur conduite dans la maniere de coucher ses couleurs, pour aider à donner plus de relief aux corps, il a travaillé sur un autre principe. Il a pris Raphaël pour son guide; & fondé sur les observations qu'il faisoit continuellement en voyant la nature, il a fort bien sçeu détacher, comme je viens de vous dire, toutes les figures par la diminution des teintes, & par cette merveilleuse entente qu'il avoit de la perspective de l'air. Cette maniere & cette conduite fait dans ses Tableaux un effet conforme à ce que l'on voit dans la nature: Car sans l'artifice des grandes ombres & des grands clairs, on y voit les objets tels qu'on les découvre ordinairement dans le grand air

LE POUSSIN.

& en pleine campagne, où l'on ne voit point ces fortes parties de jours & d'obscuritez. Aussi plusieurs ne s'en servent que comme d'un secours pour suppléer à leur impuissance, & les affectent même souvent avec aussi peu de raison & de jugement, que ces contrastes d'actions extraordinaires, & ces mouvemens mal entendus, cachant dans ces grandes ombres les défauts du dessein, & trompant les ignorans par des mouvemens forcez & ridicules qu'ils leur font regarder comme de merveilleux effets de l'art.

Dans le Tableau dont je viens de parler, les habits de toutes les filles sont de couleurs vives & douces, mais rompuës & éteintes en quelques endroits. Il ne les a point chargées de riches parures, pour les faire paroître davantage, parce qu'il sçavoit leur donner une beauté qui efface toute sorte de richesse. Leurs accommodemens sont conformes à leur âge & à leur sexe. Enfin si l'on considère bien ce Tableau, on verra que toutes les beautez en sont pures, & si j'ose dire, toutes nuës. Elles sont naturelles, sans ajustemens & sans fard. Le Peintre n'a relevé d'aucunes fleurs cét excellent ouvrage; il l'a dépouillé de tout ornement, comme un beau visage que l'on découvre, & à qui l'on oste le voile.

M'estant un peu arrêté, Ce que vous venez de remarquer, dit Pymandre, suffiroit pour apprendre à faire un Tableau accompli: car il ne faudroit, à mon avis, que bien imiter cét ouvrage, pour faire un second chef-d'œuvre.

Il n'est pas aisé, luy repartis-je, de se servir des belles choses sans choquer les regles de l'art, & manquer dans les maximes de nostre illustre Peintre. Vous avez veû, comme il dit luy-mesme, qu'il ne chante pas toûjours sur un mesme ton. S'il s'est conduit de la maniere que je vous ay marquée pour un sujet qui se passe à la campagne, il prend d'autres mesures pour ceux qu'il represente dans des lieux enfermez. Le Tableau où il a peint Moïse qui foule aux pieds la Couronne de Pharaon, est bien opposé à celuy de Rebecca. Les carnations sont de couleurs plus sensibles, les ombres & les lumieres plus fortes, les reflets plus marquez, & toutes les parties plus ressenties & plus distinctes, parce qu'il suppose que le sujet est renfermé, & proche de celuy qui le regarde. Combien les expressions en sont-elles differentes? Le Roy y paroist étonné, voyant que le petit Moïse jette sa couronne, au lieu de répondre à ses caresses. On y remarque la colere des Prestres Egyptiens, qui prennent cette action pour un présage si funeste, qu'ils veulent à l'heure mesme se défaire de cét enfant. La crainte que la Princesse en a, luy fait tendre les bras pour le sauver.

Le Tableau de l'Extrême-Onction qui fait un des sept Sacremens de M. de Chantelou, est encore traité de la mesme sorte à l'égard du lieu & de la distance, mais different par les ombres & les jours causez par des lumieres particulieres, & encore par les expressions de tristesse & de douleur diverse-

LE POUSSIN. ment répanduës sur les visages de toutes les personnes qui sont autour du malade.

Le Prestre qui luy donne les saintes huiles, est un homme grave & venerable par son âge & par sa dignité. Il n'est pas vestu d'un habit particulier: car dans les premiers temps de l'Eglise les Prestres n'estoient point distinguez par leurs vestemens. On connoist par les sentimens de douleur que témoignent les assistans, ceux qui prennent plus de part à la conservation du malade. On discerne la femme, la mere, & les enfans, d'avec les autres personnes qui ne luy sont pas si proches. Pour ce qui est du mourant, on croit voir en luy comme dans le Tableau de cét ancien Sculpteur, combien il luy reste de temps à vivre.

Crefillas.

Je ne sçay pas comment ceux qui disent que le Pouffin n'a pas bien fait les draperies, ont regardé ses Tableaux: car dans celuy dont je parle, de mesme que dans les autres, on ne peut pas souhaiter des vestemens mieux mis, des plis mieux formez & mieux entendus. Ce ne sont point de ces grands morceaux d'étoffe qui n'ont nulle figure, & qui ne representent que des pieces de drap déployées, & jettées au hazard: mais on voit que tous les habits sont de veritables vestemens, qui en couvrant le nud, marquent la forme du corps, & le cachent avec une honnesteté & une modestie conforme aux sexes, aux âges, & aux conditions. Les étofes paroissent ce qu'elles doivent estre, c'est à dire, ou legeres, ou plus pesantes, selon leur usage, avec un

agencement si commode & si aisé, si noble & si agreable, qu'il n'y a rien qui embarasse, qui choque la veüe, ni qui fasse un mauvais effet. Ce n'est point la quantité d'ornemens qui en fait la beauté: la simplicité y donne tout l'agrément; & les couleurs sont si bien ménagées, que la vivacité des unes ne détruit point les autres. Si quelquefois dans les figures les plus éloignées il employe une couleur qui ait beaucoup d'éclat, elle est mise avec une discretion & une entente si admirable, que celles qui sont les plus proches ne perdent rien de leur force & de leur beauté.

Je souhaiterois pouvoir vous faire presentement remarquer cette merveilleuse gradation de couleurs dans le Tableau de Saint François Xavier qui est aux Jesuites: vous admireriez sans doute dans cét ouvrage la science du Poussin. C'est un des plus considerables qu'il ait faits, tant pour les excellentes parties du dessein & du coloirs, que pour les expressions nobles & naturelles, qui paroissent d'autant plus que les figures sont grandes comme nature.

J'ay beaucoup d'impaticence, dît Pymandre, de voir cét ouvrage dont vous relevez si souvent le merite, à cause aussi que j'avois toujourns ouï dire que le Poussin n'avoit jamais fait de grandes figures.

Ce Tableau seul, repartis - je, peut faire juger du contraire. Mais il faut que je vous dise, pour vous desabuser, que quand le Poussin se fut mis

LE POUSSIN.

en réputation pour les Tableaux de moyenne grandeur, il se vit si accablé de ces sortes d'ouvrages, qu'il ne songea pas à en entreprendre d'autres: outre qu'il n'estoit point de ceux qui recherchent avec empressement les grands ateliers plutôt pour s'enrichir que pour aquerir de l'honneur; & qu'il demouroit dans un país où d'ordinaire ceux de la nation sont toujours préferéz aux étrangers quand il y a quelque entreprise glorieuse ou utile à faire. C'est ce que j'ay veü à Rome. Lors qu'on voulut faire un Tableau à Saint Charles des Catinares, on demanda des desseins à nos meilleurs Peintres François: Mais quand se vint à l'exécution, les Italiens s'interessèrent tous à ne pas souffrir qu'on leur préferast un étranger. Ainsi le Poussin de mesme que nos plus habiles Peintres François qui ont demeuré à Rome, n'ont gueres esté appellez pour faire de grands ouvrages. Le Poussin s'en soucioit moins qu'un autre, parce qu'il se contentoit de son travail ordinaire, & trouvoit dans des Tableaux d'une mediocre grandeur un champ assez vaste pour faire paroistre son sçavoir: aussi n'en a-t-il point fait où l'on ne puisse remarquer une infinité de différentes beautez. Mais ne pouvant pas entrer dans le détail de tous ses ouvrages pour vous en faire connoître les divers caracteres, & ce que les sçavans y admirent, je veux seulement vous parler encore du Tableau de la Mane, qui est dans le Cabinet du Roy. Comme cét ouvrage passe pour un des plus beaux de ce Peintre, je vous rapporteray

les remarques que l'on y fit en 1667. dans l'Académie Royale de Peinture, où estoient alors tous les Peintres & les Sculpteurs qui la composent, & plusieurs personnes sçavantes : le jugement de tant d'habiles hommes pourra servir à autoriser tout ce que je vous ay dit du Poussin. Je n'auray pas de peine à vous parler de cét ouvrage, car je me souviens assez de ce que j'en ay déjà écrit.

Ce Tableau, qui represente les Israélites dans le desert lors que Dieu leur envoya la Mane, a six pieds de long sur quatre pieds de haut. Le païsage est composé de montagnes, de bois, & de rochers. Sur le devant paroist d'un costé une femme assise qui donne la mammelle à une vieille femme, & qui semble flater un jeune enfant qui est auprès d'elle. La femme qui donne à teter est vestuë d'une robe bleuë & d'un manteau de pourpre rehaussé de jaune; & l'autre est habillée de jaune. Tout proche est un homme debout couvert d'une draperie rouge; & un peu plus derriere, il y a un malade à terre, qui se levant à demi, s'appuye sur un balton.

Un vieillard est assis auprès de ces deux femmes dont je viens de parler : il a le dos nud, & le reste du corps couvert d'une chemise, & d'un manteau d'une couleur rouge & jaune. Un jeune homme le tient par le bras, & aide à le lever.

Sur la mesme ligne, & de l'autre costé, à la gauche du Tableau, on voit une femme qui tourne le dos, & qui porte entre ses bras un petit enfant. Elle a un genou à terre : sa robe est jaune, & son man-

LE POUSSIN.

teau bleu. Elle fait signe de la main à un jeune garçon qui tient une corbeille pleine de Mane, d'en porter au vieillard dont je viens de parler.

Près de cette femme, il y a deux jeunes garçons: le plus grand repousse l'autre, afin d'amasser luy seul la Mane qu'il voit répandue à terre. Un peu plus loin sont quatre figures. Les deux plus proches representent un homme & une femme qui recueillent de la Mane; & des deux autres, l'une est un homme qui porte quelque chose à sa bouche, & l'autre une fille vestue d'une robe meslée de bleu & de jaune. Elle regarde en haut, & tient le devant de sa robe pour recevoir ce qui tombe du Ciel.

Proche le jeune garçon qui porte une corbeille est un homme à genou qui joint les mains, & leve les yeux au Ciel.

Les deux parties de ce Tableau qui sont à droit & à gauche, forment deux groupes de figures qui laissent le milieu ouvert, & libre à la veüe, pour mieux découvrir Moïse & Aaron qui sont plus éloignez. La robe du premier est d'une étoffe bleüe, & son manteau est rouge. Pour le dernier, il est vestu de blanc. Ils sont accompagnez des Anciens du peuple disposez en plusieurs attitudes differentes.

Sur les montagnes & sur les colines qui sont dans le lointain, paroissent des tentes, des feux allumez, & une infinité de gens épars de costé & d'autre; ce qui represente bien un campement.

Le Ciel est couvert de nuages fort épais en quelques

quelques endroits ; & la lumière qui se répand sur les figures paroît une lumière du matin qui n'est pas fort claire, parce que l'air est rempli de vapeurs, & mesme d'un costé il est plus obscur par la chute de la Mane. LE POUSSIN.

Ce Tableau ayant esté exposé dans l'Académie non seulement pour estre veû de toute l'Assemblée, mais pour estre examiné dans toutes ses parties, on considéra d'abord la disposition du lieu, qui represente parfaitement un desert sterile, & une terre inculte.

Car quoy - que le païsage soit composé d'une maniere tres-sçavante & agréable, ce ne sont pourtant que de grands rochers qui servent de fond aux figures. Les arbres n'ont nulle fraischeur : la terre ne porte ni plantes, ni herbes ; & l'on n'aperçoit ni chemins, ni sentiers qui fassent juger que ce païs soit fréquenté.

Le Peintre ayant à representer le Peuple Juif dans un endroit dépourveû de toutes choses, & dans une extrême necessité, ne pouvoit imaginer une situation qui convint mieux à son sujet. On y voit quantité de personnes qui paroissent dans une lassitude, une faim, & une langueur extrême.

Cette multitude de monde répandüe en divers endroits partage agréablement la veüe, & ne l'empesche point de se promener dans toute l'étendue de ce desert. Cependant, afin que les yeux ne soient pas toujours errans, & emportez dans un si grand espace de païs, ils se trouvent arrestez par

LE POUSSIN.

les groupes de figures qui ne séparent point le sujet principal, mais servent à le lier, & à le faire mieux comprendre. On y trouve un contraste judicieux dans les différentes dispositions des figures dont la position & les attitudes conformes à l'histoire engendrent l'unité d'action, & la belle harmonie que l'on voit dans ce Tableau.

Quant à la lumière, on remarqua de quelle sorte elle se répand sur tous les objets. Que le Peintre, pour montrer que cette action se passe de grand matin, a fait paroître quelques vapeurs qui s'élevaient au pied des montagnes & sur la surface de la terre; ce qui fait que les objets éloignés ne sont pas si apparens.

Cela sert mesme à détacher davantage les figures les plus proches, sur lesquelles frappent certains éclats de lumières qui sortent par des ouvertures de nuées que le Peintre a faites exprés pour autoriser les jours particuliers qu'il distribuë en divers endroits de son ouvrage. L'on connoist bien qu'il a cru devoir tenir l'air plus sombre du costé où tombe la Mane, & faire que les figures y soient plus éclairées que de l'autre costé où le Ciel est serein, afin de les varier toutes aussi-bien dans les effets de la lumière que dans leurs actions, & donner une agréable diversité de jours & d'ombres à son Tableau.

Après avoir fait ces remarques sur la disposition de tout l'ouvrage, on examina ce qui regarde le dessein. Pour montrer que le Poussin a esté sçavant

& exact dans cette partie, on fit voir combien les contours de la figure du vieillard qui est debout, sont grands & bien dessinez, & toutes les extrémités correctes, & prononcées avec une précision qui ne laisse rien à desirer. LE POUSSIN.

Mais ce que l'on observa d'excellent dans cette rare Peinture, est la proportion de toutes les figures, laquelle est prise sur les plus belles Statuës antiques, & parfaitement accommodée au sujet.

On fit voir que le vieillard qui est debout, a les proportions du Laocoon, qui est d'une taille bien faite, & dont toutes les parties du corps conviennent à un homme qui n'est ni extrêmement fort, ni trop délicat. Que le Poussin s'est servi des mesmes mesures pour représenter cet homme malade, dont les membres, bien que maigres & décharnez, ne laissent pas d'avoir entre eux un rapport très-juste, & capable de former un beau corps.

Quant à la femme qui donne la mamelle à sa mere, on jugea qu'elle tient de la figure de Niobe; que toutes les parties en sont dessinées agréablement, & très-correctes; & qu'il y a, comme dans la statuë de cette Reine, une beauté masle & délicate tout ensemble, qui marque une bonne naissance, & qui convient à une femme de moyen âge.

La mere est sur la mesme proportion, mais on y voit plus de maigreur & de secheresse, parce que la chaleur naturelle venant à s'éteindre dans les vieilles gens, il arrive que les muscles ne sont plus soustenus avec autant de vigueur qu'auparavant,

LE POUSSIN.

& qu'ainsi ils paroissent plus relâchez, & mesme que les nerfs causent certaines apparences que le Peintre ne doit pas omettre pour bien imiter le naturel.

On trouva que cét homme couché derriere ces femmes tire sa ressemblance de la statuë de Senèque qui est à Rome dans la Vigne Borgheze. Le Poussin a choisi l'image de ce Philosophe comme la plus convenable pour représenter un vieillard qui paroist un homme d'esprit. On y voit une belle proportion dans les membres; mais une apparence de veines & de nerfs, & une secheresse sur la peau, qui ne vient que d'une grande vieillesse, & des fatigues qu'il a souffertes.

Le jeune homme qui luy parle tient beaucoup de l'Antinoüs qui est à Belvedere: on croit voir dans toutes les parties de son corps comme une chair solide qui marque la force & la vigueur de la jeunesse.

Les deux autres qui se batent sont de proportions différentes. Le plus jeune peut avoir esté pris sur le modèle des enfans de Laocoon; & pour mieux figurer un âge encore tendre & peu avancé, le Peintre a fait que toutes les parties en sont délicates & peu formées. Mais l'autre qui semble plus âgé & plus vigoureux tient de cette forte composition de membres qu'on voit dans un des Luteurs qui est au Palais de Medicis.

La jeune femme qui tourne le dos, a quelque ressemblance à la Diane d'Ephese qui est au Lou-

vre; & bien que cette femme soit plus couverte d'habits que la Diane, on ne laisse pas de connoître la beauté & l'élegance de tous ses membres, dont les contours délicats & gracieux forment cette taille si agréable & si aisée, que les Italiens nomment *Svelte*.

Le Peintre a eû dessein de faire voir dans ce dernier groupe des proportions différentes de celles du premier dont j'ay parlé, afin qu'il y eust une espece d'opposition, & qu'il parust de la diversité dans les figures aussi-bien par leurs âges, par leur forme & leur délicatesse, que par leurs actions. Car dans le jeune homme qui porte une corbeille, il y a une beauté délicate, qui ne peut avoir pour modèle que cette admirable figure de l'Apollon antique, les contours de ses membres ayant quelque chose encore de plus gracieux que ceux du jeune homme qui parle à ce vieillard.

La fille qui tend sa robe, a la taille & la proportion de la Venus de Medicis; & l'homme qui est à genou semble avoir esté dessiné sur l'Hercule Commode.

Après que chacun eût dit son avis sur ces différentes proportions, bien loin de blasmer le Peintre d'avoir en cela imité les Antiques, il fut loué de les avoir si bien suivies. On admira les expressions de ses figures toutes propres à son sujet: car il n'y en a pas une dont l'action n'ait rapport à l'estat où estoit alors le Peuple Juif, qui se trouvant dans une extrême nécessité, & dans un abba-

LE POUSSIN.

tement inconcevable, se vit dans ce moment soulagé par le secours du Ciel. Aussi l'on voit que les uns semblent souffrir sans connoître encore l'assistance qui leur est envoyée, & que les autres qui en ressentent les effets sont dans des dispositions différentes.

Pour entrer dans le particulier de ces figures, & apprendre de leurs actions mesmes non seulement ce qu'elles font, mais ce qu'elles pensent, on examina tous leurs differens mouvemens. Les uns, pour penetrer l'intention du Peintre, & déclarer sur cela leurs propres pensées, disoient que ce n'est pas sans dessein que le Poussin a représenté un homme déjà âgé pour regarder cette femme qui donne à teter à sa mere, parce qu'une action de charité si extraordinaire devoit estre considérée par une personne grave, afin de la relever davantage, d'en connoître le merite, & donner sujet de la faire aussi remarquer plus particulièrement à ceux qui verront le Tableau. Qu'il n'a pas voulu que ce fust un homme grossier & rustique, parce que ces sortes de gens ne font pas de réflexion sur les choses qui meritent d'estre observées.

Les autres s'empressoient à faire voir comment ce mesme vieillard, pour représenter une personne étonnée & surprise, a les bras retirez & posez contre le corps, disant que dans les actions imprévues les membres se retirent d'ordinaire les uns auprès des autres, lors principalement que l'objet qui nous surprend imprime dans nostre esprit une image qui

nous fait admirer ce qui se passe, & que l'action ne nous cause aucune crainte ni aucune frayeur qui puisse troubler nos sens, & leur donner sujet de chercher du secours, ou de se défendre contre ce qui les menace. Aussi on voit que ne concevant que de l'admiration pour une chose si digne d'estre remarquée, il ouvre les yeux autant qu'il le peut; & comme si en regardant plus fortement il comprenoit davantage la grandeur de cette action, il employe toutes les puissances qui servent aux sens de la veüe pour mieux voir ce qu'il ne peut trop estimer.

Il n'en est pas de mesme des autres parties de son corps: les esprits qui les abandonnent, font qu'elles demeurent sans mouvement. Sa bouche est fermée comme s'il craignoit qu'il luy échapaist quelque chose de ce qu'il a conceû, & aussi parce qu'il ne trouve pas de paroles pour exprimer la beauté de cette action. Et comme dans ce moment le passage de la respiration se trouve fermé, l'estomac est plus élevé qu'à l'ordinaire, ce qui paroist dans quelques muscles de cette partie du corps qui n'est pas couverte.

Cét homme semble mesme se retirer un peu en arriere pour marquer sa surprise, & en mesme temps le respect qu'il a pour la vertu de cette femme qui donne sa mamelle.

Considerant pourquoy elle ne regarde pas sa mere, en luy rendant ce charitable secours, mais qu'elle se panche du costé de son enfant; on attri-

LE POUSSIN.

bu cela au desir qu'elle avoit de pouvoir les secourir tous deux en mesme temps, lequel luy fait faire une action de double mere. Car d'un costé elle voit dans une extrême defaillance celle qui luy a donné la vie; & de l'autre celuy qu'elle a mis au jour luy demande une nourriture qui luy appartient, & qu'elle luy dérobe en la donnant à une autre; ainsi le devoir & la pieté la touchent également. C'est pourquoy dans le moment qu'elle oste le lait à son enfant elle luy donne des larmes, & tâche de l'appaiser par ses paroles & par ses caresses. Comme cét enfant a de la crainte pour sa mere, & qu'il n'est pas émeû de jalousie comme si c'estoit un autre enfant de son âge qu'on luy préférast, il se contente de témoigner sa douleur par des plaintes, & il ne paroist pas qu'il s'emporte avec excés pour avoir ce qu'on luy oste.

L'action de cette vieille qui embrasse sa fille, & qui luy met la main sur l'épaule, est bien une action de vieilles gens qui craignent toujours que ce qu'ils tiennent ne leur écharpe, & qui marque aussi son amour & sa reconnoissance envers sa fille.

Le malade qui se leve à demi pour les regarder, sert encore à les faire considerer. Il est si surpris de la charité de la fille, qu'il oublie son mal, & fait un effort pour les mieux voir.

Le Peintre a voulu figurer deux mouvemens d'esprit tres-differens dans le vieillard qui est couché derriere les deux femmes, & dans le jeune homme qui luy montre le lieu où tombe la Mane. Car

ce jeune homme rempli de joye regarde cette nourriture extraordinaire sans y faire aucune réflexion, ni penser d'où elle vient. Mais cét homme plus judicieux, sans que la curiosité la luy fasse considerer avec attention, & en amasser avec empressement, leve les mains & les yeux au Ciel, & adore la divine Providence qui la répand sur terre.

Comme l'auteur de cette Peinture est admirable dans la diversité des mouvemens & dans la force de l'expression, il a fait que toutes les actions de ses figures ont des causes particulieres qui se rapportent à son principal sujet. C'est ce que tout le monde n'avoit pas de peine à remarquer dans ces jeunes garçons qui se poussent pour avoir la Mane qui est à terre. Car par là on voit l'extrême misere où ce peuple estoit réduit, & dont personne n'estoit exempt. Aussi ces jeunes gens ne se batent pas comme s'ils se vouloient du mal, mais seulement l'un empesche l'autre d'amasser ce qu'ils voyent tous deux leur estre si necessaire.

On connoist un effet de bonté dans cette femme vestuë de jaune, en ce qu'elle invite le jeune homme qui tient une corbeille pleine de Mane à en porter au vieillard qui est derriere elle, croyant qu'il a besoin d'estre secouru.

Quelqu'un considerant combien le Peintre a exprimé de beauté & de délicatesse dans la jeune fille qui regarde en haut, & qui tient le devant de sa robe pour recevoir ce qu'elle voit tomber, attribua cette action à l'humeur dédaigneuse de ce sexe,

LE POUSSIN.

qui croit que toutes choses luy doivent arriver sans peine, ne voulant pas se baïsser comme les autres pour recueillir la Mane, mais la reçoit du Ciel comme s'il ne la répandoit que pour elle.

Le Poussin, pour varier toutes les actions de ses figures, a représenté un homme qui porte de la Mane à sa bouche : on voit qu'il ne fait que commencer à y taster, & qu'il cherche quel gouft elle a.

Par les deux figures si empressees à amasser cette nourriture extraordinaire, on peut juger qu'on a voulu représenter les personnes qui par une prévoyance inutile taschoient d'en faire une trop grande provision.

Ceux qui paroissent devant Moïse & Aaron, les uns à genoux, & les autres dans une posture encore plus humiliée, ont auprès d'eux des vases remplis de Mane, & semblent remercier le Prophete du bien qu'ils viennent de recevoir. Moïse, en levant les bras & les yeux en haut, leur montre que c'est du Ciel qu'ils reçoivent un secours si favorable ; & Aaron qui joint les mains, leur sert d'exemple pour rendre graces à Dieu ; ce que font aussi les anciens & les plus sages des Israélites qui sont plus derriere, dont la posture & les actions expriment la reconnaissance particuliere qu'ils ont des miracles que Dieu opere pour eux.

Entre les personnes qui sont les plus proches de Moïse, il y a une femme, qui par son action fait remarquer sa curiosité. Car comme si elle entendoit dire que c'est du Ciel que cette nourriture leur

est envoyée, elle regarde en haut; & pour se défendre d'une trop forte lumiere qui l'ébloûit, elle met sa main audevant, comme si de ses yeux elle vouloit penetrer jusques dans la source d'où sortent ces biens.

Outre toutes ces differentes expressions on considera encore la belle maniere dont le Pouffin a vestu ses figures, chacun avoûant qu'il a touûjours excellé en cela. Les habits qu'il leur donne les couvrent agréablement, ne faisant pas comme d'autres Peintres, qui, comme je vous ay déjà dit, ne cachent le corps qu'avec des pieces d'étofes qui n'ont aucune forme de vestement. Dans les Tableaux de ce grand maistre, il n'en est pas de mesme: comme il n'y a point de figure qui n'ait un corps sous ses habits, il n'y a point aussi d'habit qui ne soit propre à ce corps, & qui ne le couvre bien. Mais il y a encore cela de plus, qu'il ne fait pas seulement des habits pour cacher la nudité, & n'en prend pas de toutes sortes de modes, & de tout país. Il a trop soin de la bienséance, & de cette partie du *costume* non moins necessaire dans les Tableaux d'histoires que dans les Poèmes: c'est pourquoy l'on voit qu'il ne manque jamais à cela, & qu'il se sert de vestemens conformes aux país & à la qualité des personnes qu'il represente.

Ainsi comme parmi ce peuple il y en avoit de toutes conditions, & qui avoient plus fatigué les uns que les autres, les figures ne sont pas réguliè-

LE POUSSIN.

ment vestuës d'une semblable maniere. On en voit qui sont à demi-nuës, comme celle du vieillard qui considere cette charitable fille qui allaite sa mere.

On observa qu'encore que les plis de son manteau soient grands & libres, & qu'il paroisse d'une grosse étoffe, on ne laisse pas neanmoins de voir le nud de la figure. Cette espee de caleçon que les Anciens appelloient *Bracca*, qui luy couvre les cuisses & les jambes, n'est pas d'une étoffe pareille à celle du manteau; elle souffre des plis plus petits & plus pressez: cependant les jambes ne paroissent point serrées, & l'on voit toute la beauté de leurs contours.

La condition des personnes est particulièrement distinguée par leurs vestemens, dont quelques-uns sont enrichis de broderies, & les autres plus grands & plus amples donnent davantage de majesté à celles qui en sont vestuës.

Pour ce qui regarde la Perspective du plan de ce Tableau, elle y est parfaitement observée. Le Poussin ayant representé un lieu dont la situation est tout-à-fait inégale, il s'est servi des terrasses les plus élevées pour y mettre les principaux personnages, ce qui donne plus de jeu & de variété à la disposition entiere de tout cet Ouvrage. Et mesme cela luy a servi à placer une plus grande quantité de personnes dans un petit espace, & à poser avantageusement les figures de Moïse & d'Aaron qui sont comme les deux Heros de son sujet.

Quant à l'épanchement de la lumiere, ayant

representé un air épais & chargé des vapeurs du matin, il a comme précipité les diminutions de ses figures éloignées, & les a affoiblies autant par la qualité que par la force des couleurs, pour faire avancer celles de devant, & les faire éclater avec plus de vivacité par la grande lumiere qu'elles reçoivent au travers de quelques ouvertures de nuées qu'il suppose estre audeffus d'elles; ce qu'il autorise assez par les autres nuages entre-ouverts qui sont dans le Tableau.

LE POUSSIN.

On considéra mesme dans les effets du jour trois parties dignes d'estre remarquées. La premiere, une lumiere souveraine, qui est celle qui frappe davantage; la seconde, une lumiere glissante sur les objets; & la troisieme, une lumiere perduë, & qui se confond par l'épaisseur de l'air.

C'est de la lumiere souveraine qu'est éclairée l'épaulé de cet homme qui est debout, & qui paroist surpris, la teste de la femme qui donne sa mamelle, sa mere qui tete, & le dos de cette autre femme qui se tourne & qui est vestuë de jaune. Il n'y a que le haut de ces figures qui soit éclairé de cette forte lumiere; car le bas ne reçoit qu'un jour glissant, semblable à celui de la figure du malade, du vieillard couché, & du jeune homme qui aide à le relever, & encore de ces deux garçons qui se bavent, & des autres qui sont autour de la femme qui tourne le dos.

Pour Moïse, & ceux qui l'entourent, ils ne sont élairez que d'une lumiere éteinte par l'inter-

position de l'air qui se trouve dans la distance qu'il y a entre eux & les autres figures qui sont sur le devant du Tableau, & qui reçoivent encore du jour, selon qu'elles sont plus ou moins éloignées.

Le jaune & le bleu estant les couleurs qui participent le plus de la lumière & de l'air, le Poussin a vestu ses principales figures d'étofes jaunes & bleuës; & dans toutes les autres draperies il a toujours meslé quelque chose de ces deux couleurs principales, faisant en sorte que le jaune y domine davantage, afin qu'elles tiennent de la lumière qui est répandue dans tout le Tableau.

A toutes ces remarques si sçavantes & si judicieuses, on en ajouta plusieurs autres, non seulement nécessaires pour connoître la beauté de cet ouvrage, mais encore tres-utiles à ceux qui cherchent à s'instruire & à se perfectionner dans la Peinture. Mais comme je vous ay fait un détail assez ample de ce qui fut dit alors, je pourrois vous devenir ennuyeux par un plus long recit.

Ayant cessé de parler, Pymandre me dit: Est-il possible que dans une si grande compagnie il n'y eust personne qui trouvast quelque chose à reprendre dans un si grand ouvrage?

Vous me faites souvenir, repartis-je, qu'un de l'Academie, après en avoir fait l'éloge pour captiver les auditeurs, dît qu'il luy sembloit que le Poussin ayant esté si exact à ne vouloir rien omettre des circonstances nécessaires dans la composition d'une histoire, il n'avoit pas néanmoins

fait une image assez ressemblante à ce qui se passa au desert lors que Dieu y fit tomber la Mane, puis qu'il l'a representée comme de la nege qui tombe de jour, & à la veüe des Israélites; ce qui est contre le texte de l'Ecriture, qui porte qu'ils la trouvoient le matin aux environs du camp répandue ainsi qu'une rosée qu'ils alloient amasser. De plus, que cette grande necessité, & cette extrême misere qu'il a marquée ne convient pas au temps de l'action qu'il figure: Car lors que le peuple recût la Mane, il avoit déjà esté secouru par les cailles, qui avoient esté suffisantes pour appaiser sa plus grande faim; ainsi il n'estoit pas necessaire de peindre des gens dans une si grande langueur, & moins encore faire tomber cette viande miraculeuse de la sorte que tombe la nege.

A cela on repartit qu'il n'en est pas de la Peinture comme de l'Histoire: qu'un Historien se fait entendre par un arrangement de paroles, & une suite de discours qui forme une image des choses, & represente successivement telle action qu'il luy plaist. Mais le Peintre n'ayant qu'un instant dans lequel il doit prendre la chose qu'il veut figurer sur une toile, il est quelquefois necessaire qu'il joigne ensemble beaucoup d'incidens qui ayent précédé, afin de faire comprendre le sujet qu'il expose, sans quoy ceux qui verroient son ouvrage ne seroient pas mieux instruits de l'action qu'il represente que si un Historien, au lieu de rapporter tout le sujet de son histoire, se contentoit d'en dire seulement la fin.

LE POUSSIN.

Exode ch. 20.

LE POUSSIN.

Que c'est par cette raison que le Poussin voulant montrer comment la Mane fut envoyée aux Israélites, a cru qu'il ne suffisoit pas d'en répandre par terre, & de représenter des hommes & des femmes qui la recueillent; mais qu'il falloit, pour marquer la grandeur de ce miracle, faire voir en mesme temps l'estat où ils estoient alors. Que pour cela il les a représentés dans un lieu desert; les uns dans une langueur, les autres empressez à amasser cette nourriture, & d'autres encore à remercier Dieu de ses bienfaits: ces differens estats & ces diverses actions luy tenant lieu de discours & de paroles pour faire entendre sa pensée. Et puis que le Peintre n'a point d'autre langage ni d'autres caracteres que ces sortes d'impressions, c'est ce qui l'a obligé de faire voir cette Mane tombant du Ciel, parce qu'il ne peut autrement faire connoistre d'où elle vient. Car si on ne la voyoit pas choir d'en haut, & que ces hommes & ces femmes la prissent à terre, on pourroit aussitost croire que ce seroit une graine, ou quelque fruit.

Qu'il est vray que le peuple avoit déjà receû de la nourriture par les cailles qui estoient tombées dans le camp: mais comme il ne s'estoit passé qu'une nuit, on peut dire qu'elles n'avoient pu donner si promptement de la vigueur aux plus abbatus. Qu'encore que dès le jour précédent Dieu eust promis au peuple par son Prophete de luy donner de la viande ce soir-là, & du pain tous les matins: comme ce peuple neanmoins estoit en grand nombre,

nombre, & répandu dans une ample étendue de pais, il n'est pas hors d'apparence qu'il n'y en eust plusieurs qui n'eussent point encore sceû la promesse qui leur avoit esté faite, ou mesme la sçachant, n'ajoustaient pas foy aux paroles de Moïse, puis qu'ils estoient naturellement incredules.

Quelque autre personne ajouta à toutes ces raisons, que si par les regles du theatre, il est permis aux Poëtes de joindre ensemble plusieurs évènements arrivez en divers temps pour en faire une seule action, pourveu qu'il n'y ait rien qui se contrarie, & que la vraysemblance y soit exactement observée; il est encore bien plus juste que les Peintres prennent cette licence, puis que sans cela leurs ouvrages demeureroient privez de ce qui en rend la composition plus admirable, & fait connoître davantage la beauté du génie de leur Auteur. Que dans cette rencontre l'on ne pouvoit pas accuser le Poussin d'avoir mis dans son Tableau aucune chose qui empesche l'unité d'action, & qui ne soit vraysemblable, n'y ayant rien qui ne concoure à un mesme sujet. Quoy-qu'il n'ait pas entierement suivi le texte de l'Ecriture Sainte, on ne peut pas dire qu'il se soit éloigné de la verité de l'histoire. Car s'il a voulu suivre celle de Joseph, cét Auteur rapporte que les Juifs ayant receû les cailles, Moïse pria Dieu qu'il leur donnast encore une autre nourriture; & que levant les mains en haut, il tomba comme des gouttes de rosées qui grossissoient à veûë d'œil, & que le peuple pensoit estre de la neige:

LE POUSSIN.

mais en ayant tous goûté, ils connurent que c'estoit une véritable nourriture qui leur estoit envoyée du Ciel ; de sorte que les matins ils alloient dans la campagne en prendre leur provision pour la journée seulement.

Pour ce qui est d'avoir représenté des personnes, dont les unes sont dans la misere, & d'autres qui semblent avoir receû du soulagement, c'est en quoy ce sçavant homme montre qu'il n'estoit pas ignorant de l'art poétique, ayant composé son ouvrage dans les regles qu'on doit observer aux pieces de theatre. Car pour peindre parfaitement l'histoire qu'il traite, il avoit besoin des parties necessaires à un Poème, afin de passer de l'infortune au bonheur. L'on voit que ces groupes de différentes personnes qui font diverses actions, sont comme autant d'épisodes qui servent à ce que l'on nomme *peripeties*, ou de moyens pour faire connoistre le changement arrivé aux Israélites qui sortent d'une extrême misere, & rentrent dans un estat plus heureux : ainsi leur infortune est marquée par ces personnes languissantes & abbatuës. Le changement qui s'en fait, est figuré par la chute de la Mane, & leur bonheur se connoist dans la possession d'une nourriture qu'on leur voit amasser avec une joye extrême. De sorte que bien loin de trouver quelque chose à redire dans ce Tableau, on doit plutôt admirer de quelle maniere le Poussin s'est conduit dans un sujet si grand & si difficile, & où il n'a rien fait qui ne soit autorisé par de bons exemples,

& digne d'estre imité par tous les Peintres qui viendront après luy. LE POUSSIN.

Ce sentiment fut celuy non seulement de tous ceux de l'Académie qui estoient en grand nombre, mais encore de plusieurs personnes doctes dans les sciences, & intelligentes dans les beaux arts, lesquelles se trouverent à cette conference dont j'ay voulu vous faire le détail, parce qu'il me semble qu'elle sert d'une approbation aussi forte qu'on en peut desirer, pour convaincre ceux qui osent blâmer ce que le Poussin a fait. Car que peut-on dire de plus avantageux que ce que je viens de rapporter au sujet du Tableau de la Mane? Et quel autre ouvrage pourroit-on faire voir où il y eust un aussi grand nombre de belles parties à considerer? On a examiné ce qui regarde l'invention, la disposition, le dessein, les proportions, les expressions, ce qui appartient à la beauté du coloris; & l'on n'a rien trouvé qui ne merite de l'admiration. Ainsi jugez, je vous prie, de quelle autorité peuvent estre les sentimens de ceux qui disent, que si le Poussin a scéu la theorie de cet art, il n'a pas esté capable de le pratiquer comme ont fait beaucoup d'autres; luy, dont vous voyez, au jugement des scavans, des choses exécutées avec une science si profonde, des connoissances si particulieres, une beauté de pinceau si agréable, & un raisonnement si solide.

Je pourrois vous donner encore pour exemple plusieurs de ses Tableaux, pour vous faire voir de quelle sorte il a heureusement réüssi dans l'exécu-

tion des differens modes qu'il s'est toujourns proposez dans ses ouvrages; & vous dire qu'on peut bien le considerer comme un génie extraordinaire, puis qu'ayant trouvé l'art de mettre en pratique toutes les differentes manieres des plus sçavans maistres de l'Antiquité, il s'en est fait des règles si certaines, qu'il a donné à ses figures la force d'exprimer tels sentimens qu'il a voulu, & de faire qu'elles inspirent de pareils mouvemens dans l'ame de ceux qui voyent ses Tableaux.

Je l'ay déjà dit, que ce sçavant homme a mesme surpassé en quelque sorte les plus fameux Peintres & Sculpteurs de l'Antiquité qu'il s'est proposé d'imiter, en ce que dans ses ouvrages on y voit toutes les belles expressions qui ne se rencontroient que dans differens maistres. Car Timomachus qui representa Ajax en colere, ne fut recommandable que pour avoir bien peint les passions les plus vehementes. Le talent particulier de Zeuxis, estoit de peindre des affections plus douces & plus tranquilles, comme il fit dans cette belle figure de Penelope, sur le visage de laquelle on reconnoissoit de la pudeur & de la sagesse. Le Sculpteur Ctesilas fut principalement consideré pour les expressions de douleur.

Mais, comme je viens de dire, si ces sçavans ouvriers excelloient dans quelques parties, le Poussin les possedoit toutes. C'est dans le Tableau du petit Moïse, qui foule aux pieds la couronne de Pharaon, qu'on peut voir des effets de colere. Combien de

sujets saints & dévots, dont la comparaison ne se peut faire avec les tableaux de Zeuxis, portent-ils les marques d'une sainte pudeur, & d'une sagesse toute divine? LE POUSSIN.

Ce mourant auquel on donne l'Extrême-Onction, & dont je vous ay parlé, ne doit-il pas nous persuader que ce qu'on a écrit de la Statuë de Ctesilas n'est point une exagération? Quels effets de respect & de crainte peut-on voir plus touchans que ceux du Tableau où Esther paroist devant Assuérus? Je vous ay entretenu des sujets où il a si bien représenté la tristesse, la joye, & les autres passions.

Y a-t-il rien de plus plaisant, & de plus gracieux que les Bacchanales qu'il a peintes? Dans celle qu'il fit pour M. du Fresne, l'on voit une femme enjouée, qui semble chanter & danser en touchant des castagnettes, pendant qu'un jeune homme jouë de la fluste. C'est un des Tableaux où il a pris plus de soin, & où il a suivi des proportions tirées des Statuës & des plus beaux basreliefs antiques. Ceux qui en ont une parfaite connoissance n'ont pas de peine à découvrir de quelle sorte il a observé ce qu'on y remarque de plus élégant; & comment il a souvent imité avec beaucoup d'adresse & de bonheur ce qu'il y a de plus agréable dans le basrelief des danseuses, dans les vases de Medicis & de Borghese, dans celuy que l'on voit encore dans une Eglise de Gaiète au Royaume de Naples, dont il faisoit une estime particuliere. Ces restes antiques sont des chef-d'œuvres de l'art, qui luy ont paru

LE POUSSIN.

bien plus dignes d'estre pris pour modelles que des hommes malfaits, & des femmes telles qu'on les trouve, dont plusieurs Peintres moins habiles se sont contentez.

S'il a mis quelquefois dans ses Tableaux des figures entieres & telles qu'elles sont dans les restes antiques, il n'a fait en cela qu'imiter les plus sçavans Peintres qui l'ont précédé, & Raphaël le premier, lesquels pourtant ne s'en sont point servis plus heureusement que le Poussin. Car on peut dire, sans vouloir le trop louer, à leur desavantage, qu'ils n'ont point, comme luy, entendu à disposer leurs figures dans les regles de la perspective linéale, & de celles de l'air, ni enrichi leurs Tableaux de païsages & d'évenemens qui servent non seulement pour l'ornement du sujet, mais instruisent de quelques particularitez necessaires à l'Histoire, & remettent devant les yeux les ceremonies & les coustumes anciennes; ce qui satisfait les sçavans, & donne du plaisir à tout le monde.

Ainsi ayant représenté dans un païsage le corps de Phocion que l'on emporte hors du païs d'Athenes, comme il avoit esté ordonné par le peuple, on apperçoit dans le lointain, & proche la ville, une longue procession qui sert d'embellissement au Tableau, & d'instruction à ceux qui voyent cet ouvrage, parce que cela marque le jour de la mort de ce grand Capitaine qui fut le dix-neuvième de Mars, jour auquel les Chevaliers avoient accoustumé de faire une procession à l'honneur de Jupiter.

Dans le Tableau que le Pouffin fit pour M. de LE POUSSIN.
 Chantelou, où la Vierge est en Egypte, on y voit
 une autre sorte de procession de Prestres Egyptiens,
 qui ont la teste rase, sont couronnez de verdure,
 & vestus selon l'usage du pais. Les uns ont des tym-
 bales, des flustes, des trompettes; d'autres portent
 des éperviers sur des bastons: il y en a qui sont
 sous un porche, & qui semblent aller vers le Tem-
 ple de leur Dieu Serapis, portant le cofre dans le-
 quel estoient enfermez ses os. Derriere une femme
 vestuë de jaune est une sorte de fabrique faite pour
 la retraite de l'oiseau Ibis que l'on y voit, & une
 espece de tour dont le toit est concave, avec un
 grand vase pour recueillir la rosée. Cependant le
 Peintre ne faisoit point ces embellissemens par un
 pur caprice, & pour les avoir imaginez, ainsi qu'il
 l'écrivit alors. Il s'appuyoit sur l'Histoire, ou sur
 des exemples antiques, comme dans cette ceremo-
 nie Egyptienne, qu'il dit avoir tirée du Temple de
 la Fortune de Palestrine, dont le pavé de Mosai-
 que representoit l'Histoire naturelle & morale des
 Egyptiens, & dont il s'est servi dans le fond de
 son Tableau, pour plaire, & faire connoistre que
 la Vierge estoit alors en Egypte.

C'est ainsi qu'il en a usé en d'autres rencontres,
 quand, pour faire mieux connoistre les lieux où les
 choses se sont passées, il en a donné quelques mar-
 ques particulieres, soit par la magnificence des bas-
 timens, soit par les divinitez des eaux qu'il a re-
 presentées sous differentes figures; soit par les ani-

maux particuliers à chaque pais, ainsi que faisoit le Peintre Néacles, qui pour marquer le fleuve du Nil, mettoit ordinairement un crocodile tout proche. Dans le Tableau où le Poussin a représenté le petit Moïse trouvé sur les eaux, & qui est dans le Cabinet du Roy, on voit une ville remplie de palais magnifiques & de hautes pyramides, qui font connoître assez que c'est Memphis la capitale d'Egypte.

Outre que les paisages qu'il a faits quinze ou seize ans avant sa mort, sont agréables par leurs différentes dispositions, il y a mis des sujets tirez de l'Histoire ou de la Fable, ou quelques actions extraordinaires qui satisfont l'esprit, & divertissent les yeux.

Cette solitude qui est chez M. le Marquis de Hauterive, où l'on voit des Moines assis contre terre, & appliquez à la lecture, ne cause-t-elle pas un certain repos à l'ame, qui fait naître un desir de pouvoir jouir d'une tranquillité pareille à celle où l'on croit voir des Religieux dans un desert si paisible & si charmant?

Le paisage qui est dans le Cabinet de M. Moreau fait un effet contraire. La situation du lieu est merveilleuse, mais il y a sur le devant des figures qui expriment l'horreur & la crainte. Ce corps mort, & étendu au bord d'une fontaine, & entouré d'un serpent; cet homme qui fuit avec la frayeur sur le visage; cette femme assise, & étonnée de le voir courir & si épouvanté, sont des passions que peu d'autres Peintres ont sceu figurer aussi
digne-

dignement que luy. On voit que cét homme court LE POUSSIN. véritablement, tant l'équilibre de son corps est bien disposé pour représenter une personne qui fuit de toute sa force ; & cependant il semble qu'il ne court pas aussi viste qu'il voudroit. Ce n'est point, comme disoit il y a quelque temps un de nos amis, de la seule grimace qu'il s'enfuit ; ses jambes & tout son corps marquent du mouvement.

Je pourrois vous parler de plusieurs autres paysages que ce sçavant homme a faits, où l'on trouve toûjours de quoy admirer, & se divertir : mais il faut que vous les voyiez aussi bien que ses autres Tableaux qui sont à Paris. Le Roy en a deux que le Poussin fit en 1641. pour le Cardinal de Richelieu. Dans l'un est représenté le Temps qui découvre la Verité ; & dans l'autre est peint comme Dieu s'apparut à Moïse dans le buisson ardent.

Vous verrez chez le sieur Stella aux Galeries du Louvre, Apollon qui poursuit Daphné, une Danaé couchée sur un lit, & Venus qui donne les armes à Enée. Ce dernier fut peint en 1639.

Dans le cabinet de M. le Marquis de Hauterive est un Coriolan.

Dans celuy de M. le Nostre, un Saint Jean qui baptise le peuple aux bords du Jourdain. Un petit Moïse trouvé sur les eaux, peint en 1638. Un autre Tableau de la premiere maniere, représentant Narcisse, qui se regarde dans une fontaine.

Il y a chez M. Fromont de Veines, un Tableau de la mort de Saphira, & une Vierge dans un pai-

fage accompagnée de cinq figures.

Dans le Cabinet de M. Gamard des Chasses, on y voit Apollon & Daphné de la premiere maniere.

M. Blondel Maistre des Mathematiques de Monseigneur le Dauphin a eû de M. de Richaumont un Sacrifice de Noé, & un Hercule entre le Vice & la Vertu, des premieres manieres du Pouffin.

Il y a encore plusieurs Tableaux de ce sçavant homme, desquels je ne me souviens pas presentement, qui se trouvent en divers cabinets de Paris, & que l'on déplace souvent, ou par la mort des curieux, ou par les échanges & les ventes qui s'en font.

Je ne demande pas, dît Pymandre, que vous fassiez un effort de memoire pour vous en souvenir; vous en avez nommé un assez grand nombre. Mais poursuivez, si vous le trouvez bon, d'examiner encore les excellentes qualitez de ce grand Peintre. Car bien que je crusse avoir une entiere connoissance de luy par ce que j'en ay veû, & par tout ce que j'en ay ouï dire, j'avoüe que je ne m'estois point imaginé qu'il eust un rang si considerable parmi les Peintres les plus celebres; & je suis ravi que la France ait produit un homme si rare, que les Italiens mesmes, comme vous disiez tantost, l'ayent reconnu pour le Raphaël des François.

Il est vray, luy repartis-je, que la France & l'Italie n'ont point eû de Peintres plus sçavans. Ils avoient beaucoup de ressemblance dans la grandeur de leurs conceptions, dans le choix des sujets nobles & relevez, dans le bon goust du dessein,

dans la belle & naturelle disposition des figures, dans la forte & vive expression de toutes les affections de l'ame. Tous les deux se sont plus attachez à la forme qu'à la couleur, & ont préféré ce qui touche & satisfait l'esprit & la raison, à ce qui ne contente que la veüe. Aussi, plus on confidere leurs ouvrages, & plus on les aime, & on les admire.

LE POUSSIN.

Ne vous imaginez pas, s'il vous plaist, que la comparaison que je fais de ces hommes illustres soit un moyen dont je me serve pour louer davantage le Poussin: je ne prétends point établir son merite par rapport à ce qu'ont fait les plus grands Peintres, soit de ceux qui ont esté avant luy, soit de ceux de son temps, soit encore de ceux qui ont travaillé depuis en quelque pais que ce puisse estre. Chacun d'eux a eü ses talens particuliers; & si quelques-uns en ont possédé de tres-considerables, je ne croy pas qu'on puisse pour cela rien diminuer de l'estime qu'on doit faire de luy. Je vous ay autrefois parlé des différentes qualitez qui ont donné de la réputation au Titien & au Corege: l'excellence & la beauté singuliere de leur travail n'a pas empesché que Raphaël n'ait esté regardé comme le Maistre de tous, parce qu'il possédoit des qualitez si grandes, qu'elles l'ont rendu sans égal.

Mais si l'on vouloit marquer quelque difference entre Raphaël & le Poussin, on pourroit dire que Raphaël avoit receü du Ciel son sçavoir & les graces de son pinceau, & que le Poussin tenoit de la force de son génie & de ses grandes études ses bel-

les connoissances, & tout ce qu'il possédoit de merveilleux dans son Art.

Pour bien juger de nostre premier Peintre François, il faut le considerer seul sans le comparer à d'autres, & regardant les talens particuliers qu'il a eûs, on aura de la peine à en trouver parmi ceux dont je vous ay parlé qui luy soient comparables.

Il me semble que je vous ay assez fait connoistre quelle estoit la force de son génie à bien inventer, & la beauté de son jugement à ne choisir qu'une matiere grande & illustre. Les Tableaux dont je vous ay fait des descriptions vous doivent avoir persuadé de son sçavoir dans ce qui regarde la composition & l'ordonnance. Vous y avez pu remarquer sa science dans l'art de bien deffiner les figures, & donner des proportions convenables aux personnes, aux sexes, aux âges, & aux différentes conditions. C'est luy qui a fait paroistre le premier cet art admirable de bien traiter les sujets dans toutes les circonstances les plus nobles, & qui comme un flambeau a servi de lumiere pour voir ce que les autres n'ont fait qu'avec desordre & confusion.

Il étudioit sans cesse tout ce qui estoit necessaire à sa profession, & ne commençoit jamais un Tableau sans avoir bien medité sur les attitudes de ses figures qu'il deffinoit toutes en particulier & avec soin. Aussi on pouvoit sur ses premieres pensées & sur les simples esquisses qu'il en faisoit, connoistre que son ouvrage seroit conforme à ce qu'on attendoit de luy. Il dispoisoit sur une table de pe-

tits modelles qu'il couvroit de vestemens pour juger de l'effet & de la disposition de tous les corps ensemble, & cherchoit si fort à imiter toujours la nature, que je l'ay veû considerer jusques à des pierres, à des mottes de terre, & à des morceaux de bois, pour mieux imiter des rochers, des terrasses, & des troncs d'arbres. Il peignoit avec une propreté, & d'une maniere toute particuliere. Il arrangeoit sur sa palette toutes les teintes si justes, qu'il ne donnoit pas un coup de pinceau inutilement, & jamais ne tourmentoit ses couleurs. Il est vray que le tremblement de sa main ne luy eust pas permis de travailler avec la mesme facilité que font d'autres Peintres, mais la force de son génie & son grand jugement réparoient en luy la foiblesse de sa main.

Quelque ouvrage qu'il fist, il ne s'agitoit point avec trop de violence: il se conduisoit avec moderation, sans paroistre plus foible à la fin de son travail qu'au commencement, parce que le beau feu qui échauffoit son imagination avoit toujours une force pareille. La lumiere qui éclairoit ses pensées estoit uniforme, pure, & sans fumée. Soit qu'il fallust faire voir dans ses compositions de la vehemence, & quelquefois de la colere & de l'indignation, soit qu'il fust obligé de représenter les mouvemens d'une juste douleur, il ne se transportoit jamais trop, mais se conduisoit avec une égale prudence, & une mesme sagesse. S'il traitoit quelques sujets poétiques, c'estoit d'une maniere fleurie & élégante; & si dans les Bacchanales il a tasché

de plaire, & de divertir par les actions & les manieres enjouées qu'on y voit, il a cependant toujours conservé plus de gravité & de modestie que beaucoup d'autres Peintres qui ont pris de trop grandes libertez.

Il est vray qu'on peut regarder en luy comme une adresse toute particuliere le soin qu'il a eû de peindre avec beaucoup d'amour & d'agrémens ces sortes de sujets; de les avoir remplis de plus d'embellissemens que les actions historiques qu'il a traitées, dans lesquelles on trouve la verité belle & bien ornée, mais sans fard, & où souvent mesme il a affecté de retrancher certaines richesses que le sujet auroit pu recevoir, mais qui se trouvent bien récompensées par la grande beauté de ses figures.

On voit pourtant dans la composition des uns & des autres, qu'à l'exemple des sçavans Orateurs, son intention a esté d'en ferrer toutes les parties qu'il divise en certains membres, auxquels il ne donne d'étendue que ce qui est necessaire pour exprimer sa pensée, sans qu'il y ait dans son ouvrage ni embarras, ni confusion, ni rien de superflu.

L'on n'y voit jamais de mouvemens qui ne soient conformes à ce que les personnages doivent faire. Ces racourcissiemens desagréables, ces contrastes d'attitudes & d'actions contraintes, & souvent ridicules, que certains Peintres recherchent, & affectent si fort, pour donner, disent-ils, plus de vie & d'agitation à leurs figures, ne se rencontrent point dans les Tableaux du Poussin : tout y paroist natu-

rel, facile, commode, & agréable; chaque personne fait ce qu'elle doit faire, avec grace & bienséance. LE POUSSIN.

Ce n'est pas avec un moindre succès qu'il a réussi dans l'expression de toutes les passions de l'ame. Je vous ay fait observer que quelque fortes qu'elles soient, il ne les outre jamais; qu'il connoist jusques à quel degré il faut les marquer: Et ce qui est encore considerable, il sçait faire un parfait discernement des personnes capables des plus fortes passions, & de quelle maniere il faut les en rendre touchez.

On ne voit rien de trop recherché, ni de trop negligé dans ses Tableaux. Les bastimens, les habits, & généralement tous les accommodemens sont toujors conformes à son sujet. Les lumieres & les ombres sont répanduës de la mesme sorte que la nature les fait paroistre: il n'affecte point d'en représenter de plus grandes, ni de donner plus de force ou de foiblesse à ses corps; il sçait l'art de les faire fuir ou avancer par des moyens naturels & agréables. Il entend parfaitement l'amitié que les couleurs ont les unes avec les autres; & quoy qu'il se serve également dans le prés & dans le loin de couleurs claires & vives, il les rompt, les affoiblit, & les dispose de sorte qu'elles ne se nuisent point les unes aux autres, & font toujors un bel effet. Je vous ay parlé tant de fois de son intelligence à bien faire toutes sortes de paisages, & à les rendre si plaisans & si naturels, qu'on peut dire que hors le Titien, on ne voit pas de Peintre qui en ait fait de comparables aux siens. Il touchoit

LE POUSSIN.

parfaitement toutes sortes d'arbres, & en exprimoit les differences & l'agitation ; il dispoſoit les terrasses d'une maniere naturelle, mais bien choisie ; donnoit de la fraischeur aux eaux, qu'il embellissoit des reflets des objets voisins ; ornoit les campagnes & les colines de villes ou de fabriques bien entendues, diminuant les choses les plus éloignées avec une entente merveilleuse ; & pour donner ce précieux que l'on voit dans ses ouvrages, il faisoit naistre des accidens de jours & d'ombres par des rencontres de nuages & par des vapeurs ou des exhalaisons élevées en l'air dont il sçavoit parfaitement faire les differences de celles du matin & de celles du soir.

Dans quelques-uns de ses Tableaux il a représenté des temps calmes, & serains ; dans d'autres des pluyes, des vents, & des orages, comme ceux que vous avez veûs autrefois chez le sieur Pointel. Le Pouſſin les fit en 1651. & dans le mesme temps

» il écrivit au sieur Stella, Qu'il avoit fait pour le
 » Cavalier del Pozzo, un grand païsage, dans lequel,
 » luy dit-il, j'ay essayé de représenter une tempeste
 » sur terre, imitant le mieux que j'ay pu l'effet d'un
 » vent impetueux, d'un air rempli d'obscurité, de
 » pluye, d'éclairs & de foudres qui tombent en plu-
 » sieurs endroits, non sans y faire du desordre. Tou-
 » tes les figures qu'on y voit jouënt leur personnage
 » selon le temps qu'il fait : les unes fuyent au travers
 » de la pouſſiere, & suivent le vent qui les empor-
 » te ; d'autres au contraire vont contre le vent, &
 » marchent avec peine, mettant leurs mains devant
 leurs

leurs yeux. D'un costé un Berger court, & abandonne son troupeau, voyant un lion, qui, après avoir mis par terre certains Bouviers, en attaque d'autres, dont les uns se défendent, & les autres piquent leurs bœufs, & taschent de se sauver. Dans ce desordre la poussiere s'éleve par gros tourbillons. Un chien assez éloigné, aboye, & se herisse le poil, sans oser approcher. Sur le devant du Tableau l'on voit Pirame mort & étendu par terre, & auprès de luy Tysbé qui s'abandonne à la douleur.

Voilà de quelle maniere il sçavoit peindre parfaitement toutes sortes de sujets, & mesme les effets les plus extraordinaires de la nature, quelque difficiles qu'ils soient à représenter; accompagnant ses paisages d'histoires, ou d'actions convenables, comme dans celuy-cy, qui est un temps fascheux, il a trouvé un sujet triste & lugubre.

Toutes les choses que je viens de vous rapporter, ne doivent-elles pas faire prononcer en faveur du Poussin, sans estre mesme obligé d'attendre le jugement de quelque sçavant qui les autorise?

En effet, dit Pymandre, je tiens que ce que la multitude approuve, doit aussi estre approuvé des doctes: la grande estime que tout le monde fait des Tableaux du Poussin est une espece de jugement populaire, où je voy que les ignorans & les habiles ne sont point de differens avis.

Enfin, repris-je, nous avons parlé de plusieurs sçavans hommes qui ont travaillé long-temps, & qui par le secours de l'étude & une longue prati-

LE POUSSIN.

que ont tafché de fe rendre capables d'exprimer noblement leurs penſées. Mais après avoir bien confideré tout ce qu'ils ont fait de plus beau, & meſme avoir examiné les ouvrages des Anciens dans le peu de choſes à freſque que l'on a tirez de la Vigne Adriane, & particulierement ce mariage qui eſt dans la Vigne Aldobrandine, dont la ſimplicité & la nobleſſe qu'on y remarque ont fait concevoir au Pouſſin quel pouvoit eſtre le génie de ces grands hommes : il faut avouër que ce Peintre, ſans s'attacher à aucune maniere, s'eſt fait le maïſtre de ſoy-meſme, & l'auteur de toutes les belles inventions qui rempliſſent ſes Tableaux ; Qu'il n'a rien appris des Peintres de ſon temps, ſinon à éviter les defauts dans leſquels ils ſont tombez ; Que nous luy ſommes redevables de la connoiſſance que nous pouvons avoir de la plus grande perfection de cét art. Et l'on peut dire qu'il a rendu un ſigné ſervice à ſa patrie, en y répandant les ſçavantes productions de ſon eſprit, leſquelles relevent conſiderablement l'honneur & la gloire des Peintres François, & ſerviront à l'avenir d'exemples & de modelles à ceux qui voudront exceller dans leur profeſſion.

Pymandre vouloit me parler, lors que nous fumes interrompus par l'arrivée de quelques perſonnes : ce qui nous obligea de finir noſtre converſation, & de remettre à une autre fois ce que nous avions encore à dire.

ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET
SUR LES OUVRAGES
DES PLUS EXCELLENS PEINTRES
ANCIENS ET MODERNES.

NEUVIÈME ENTRETIEN.

PYMANDRE avoit esté si satisfait de nostre dernière conversation, qu'estant venu me trouver quelque temps après, il me parla d'abord du Pouffin, & me demanda s'il n'avoit pas laissé des Disciples qui eussent suivi sa maniere, & profité des lumieres d'un si sçavant homme.

Le Pouffin, luy dis-je, n'a point eû de maistres qu'il ait imitez, & n'a point fait d'Eleves, travaillant toujourns seul dans son cabinet sans entreprendre de grands ouvrages. Il n'avoit besoin de per-

sonne pour luy aider : aussi ne voit-on point de Tableaux de luy qui ne soient entierement de sa main. Il ne vouloit pas mesme permettre qu'on copiait ce qu'il faisoit, sçachant la difference qu'il y a d'une copie à un original. M. de Chantelou l'ayant prié de faire copier les sept Sacremens du Cavalier del Pozzo, il ne put s'y resoudre : il aime mieux estre le copiste de ses propres ouvrages que de les confier à un autre. Il est vray qu'il n'y a rien dans les sept Sacremens de M. de Chantelou qui ne soit different de ceux du Cavalier del Pozzo, & qu'au lieu de copies il a fait de seconds originaux encore plus parfaits que les premiers. Vous pouvez juger de la difference qu'il y a des uns aux autres par les Estampes que l'on en a gravées.

Il s'est trouvé quelques particuliers qui ont voulu imiter sa maniere, mais nul n'en a approché. Le petit le Maire a fait plusieurs Tableaux d'après ses desseins. GASPRE. GASPRE DU GHET son beaufrere a aussi peint dans le goust du Poussin des paisages assez beaux, particulièrement sur la fin de sa vie. On pourroit mesme dire de quelques-uns que c'estoit les restes des festins du Poussin, comme on a dit autrefois des Tragedies d'Euripides, que c'estoit les restes des festins d'Homere. Gaspre mourut peu de temps après son beaufrere.

Comme c'est la mort, dit Pymandre, qui aussi bien que le temps leve le voile dont toutes les actions des hommes ont esté cachées pendant leur vie, & qui donne moyen d'en juger avec liberté,

il me semble que c'est depuis que le Poussin n'est plus au monde qu'on a encore mieux connu son merite. L'estime qu'on fait de luy, & le prix où sont ses ouvrages font juger de leur valeur; & c'est en cela que son sort pareil au sort des grands hommes, est different de celuy de plusieurs autres Peintres qui ont eû seulement pendant leur vie une fausse reputation.

Il a jouï, repartis-je, d'un bonheur d'autant plus grand qu'il estoit selon ses desirs; parce que ne souhaitant que de travailler avec tranquillité, & aux choses qui estoient de son goust, il l'a toujourns fait avec un applaudissement general. Mais il est vray que quand je considere les Tableaux de cét excellent homme, & ceux de quelques Peintres qui ont eû du merite, je voy qu'il y a une grande difference entre les bons & les sçavans Peintres. J'appelle un bon Peintre celuy qui dans ses ouvrages s'exprime avec ordre, avec beaucoup de force, de grace & de netteré, & qui en imitant bien ce qu'il veut représenter, satisfait les esprits ordinaires, & plaist aux yeux de tout le monde: Mais celuy-là seul me paroist digne d'être appelé sçavant, qui non seulement possède toutes ces belles parties, mais encore qui attirant sur ses ouvrages l'admiration des esprits mesme du premier rang, ennoblit les matieres les plus communes par la sublimité de ses pensées, & trouve dans son imagination & dans sa mémoire, comme dans deux sources inépuisables, tout ce qui peut rendre ses Tableaux entierement parfaits.

Veritablement dans le reste des choses que j'ay à vous dire aujourd'huy, il me seroit malaisé de vous rapporter des exemples semblables à ceux que nostre Peintre François nous a fournis. Cependant, comme il n'y a point d'homme qui possède universellement toutes les sciences, mais que le plus & le moins met de la difference entre les plus habiles, il faut estimer dans chaque particulier les talents qu'il a receûs, & lors qu'il a excellé dans quelque partie, le considerer par les choses qu'il a sçeu faire le mieux. Car comme il n'y a rien dans la nature qui n'ait de la beauté, cette beauté est toujours digne d'estre regardée lors que l'art a pris soin de la bien imiter. C'est pourquoy dans la Peinture on louë avec justice ceux qui ont parfaitement réussi à faire des paisages, des fleurs, des fruits, & des animaux, quand leur génie n'a pas esté capable de plus grands sujets; & alors ils sont d'autant plus dignes de louange, qu'ils ont fait paroistre plus de jugement dans le beau choix & l'agréable disposition de ce qu'ils ont tasché de représenter.

Pendant la vie du Poussin il y avoit plusieurs Peintres qui travailloient en Italie avec reputation dans ces divers genres de Peinture, & qui sont morts peu de temps après luy. Claude Gelée, dit le Lorrain, qui a si bien copié la nature dans ses paisages, avoit un disciple nommé JEAN DOMINIQUE, qui s'est fait connoistre pour l'avoir assez bien imité.

JEAN DO-
MINIQUE.

Quant aux Peintres d'histoires, qui avoient alors

le plus d'employ à Rome, je puis vous nommer ANDRE' SACCHI, autrement André Ouche, élève de l'Albane, & ANDRE' CAMACEE disciple du Dominiquin. Ils ont eû des talens qui pouvoient les faire confiderer. Vous avez veû de leurs ouvrages dans les appartemens du Palais des Barberins à Montecaval. André Sacchi estoit Romain, & a fait plusieurs Tableaux dans l'Eglise de Saint Pierre & en divers autres lieux. Le Camacée avoit pris naissance à Bevagna, à treize milles de Spolete. Il a aussi peint dans l'Eglise de Saint Pierre & à Saint Jean de Latran.

ANDRE'
SACCHI.
ANDRE'
CAMACEE.

PIETRE BERRETIN de Cortone les surpassa de beaucoup dans la *gentillesse* d'esprit pour ce qui regarde l'invention, & dans le bel employ des couleurs. Il n'estoit pas extrêmement correct dans le dessein, ni sçavant pour les fortes expressions : mais il n'y a gueres eû de Peintre de son temps qui pour les grandes ordonnances ait esté plus ingénieux, plus facile, & plus agreable.

PIETRE DE
CORTONE.

Comme nous avons dit qu'il y a deux souveraines qualitez dans la Peinture ; l'une de travailler avec science pour instruire, & l'autre de peindre agreablement pour plaire ; & que celuy qui plaist fait un effet bien plus general que celuy qui instruit, on peut dire aussi que la qualité nécessaire pour plaire estoit le partage de Pietre de Cortone. Combien de fois avons-nous confideré dans Rome le Salon du Palais Barberin, où nous trouvions tant de graces & de noblesse dans la disposition

PIETRE DE
CORTONE.

des figures, tant d'agrément dans leurs attitudes & dans leurs airs de testes ; une si belle union dans les couleurs, & ce que les Italiens nomment *Vaghezza*? Quoy-que cét ouvrage soit peint à fraisque, il n'y a pas moins de force & de tendresse que s'il estoit peint à huile. Et bien que le dessein n'en soit pas d'un goust exquis, ni les draperies des figures tout-à-fait bien entendues & naturelles ; cependant il se trouve que le tout ensemble a quelque chose de si gracieux & de si doux à la veüe, qu'il n'y a personne qui ne sente beaucoup de plaisir en le regardant.

Aussi n'estoit-ce pas son coup d'essay. Estant venu à Rome fort jeune avec intention de s'appliquer entierement à la Peinture, il eût pour maistre un Peintre Florentin assez habile, sous lequel il fit en peu de temps un progrès considerable. M. Alexandre Saccheti, & son frere le Cardinal ayant conceû pour luy beaucoup d'estime, le receûrent dans leur Palais, & le firent travailler à plusieurs sujets, & entre-autres à un Ravissement des Sabines. Mais le premier Tableau qu'il exposa en public fut une Nativité de Nostre Seigneur qui est dans l'Eglise de *San Salvatore in Lauro*, proche le Mont Jordan. Cét ouvrage qui tenoit beaucoup de la maniere des Caraches, luy donna de la reputation, & fut cause que le Pape Urbain VIII. le fit peindre dans l'Eglise de Sainte Bibienne, où son maistre travailloit aussi dans le mesme temps.

Ce fut en suite de cela que le Pape luy fit faire

ce grand Salon du Palais Barberin dont je viens de parler. L'on en voit des Estampes gravées par Bloémart dans le livre d'*Ædes Barberini*, par lesquelles on peut juger de la composition & des ornemens dont la voute de ce Salon est enrichie.

Après que le Cortone eût fini ce Salon, il alla à Venise, & delà il passa dans la Lombardie pour y voir les plus excellens Tableaux des Peintres de ce pais-là. Comme il s'en retournoit par Florence, le Grand Duc l'arresta pour peindre un Salon & quelques appartemens du Palais Pitti. C'est particulièrement dans un des plafonds où il a peint la Vertu enlevée, qu'on peut voir ce qu'il a fait de plus beau pour ce qui regarde le coloris. Il est vray qu'il n'acheva pas tout ce que le Grand Duc luy avoit ordonné, parce que les Peintres de Florence jaloux de le voir dans l'employ, & cherchant à luy rendre de mauvais offices, persuaderent au Cardinal oncle du Duc que certains Tableaux du Titien & d'autres Peintres Lombards que Pietre de Cortone avoit achetez, n'estoient point Originaux. Le Cardinal luy en ayant fait des reproches, il en fut si touché, qu'après avoir fini quelques ouvrages déjà beaucoup avancez, il demanda permission d'aller faire un voyage à Rome. Le Grand Duc luy accorda ce qu'il desiroit, & luy fit donner dix mille écus pour récompense de ce qu'il avoit fait. Mais le Cortone estant arrivé à Rome ne voulut plus retourner à Florence; & ce fut un de ses élèves nommé *Ciro Ferri*, imitateur de sa maniere,

qui acheva ce qu'il avoit laissé à faire au Palais Piti.

Pietre commença à peindre pour les Peres de l'Oratoire à la *Chiesa nova*. Il y travailla à plusieurs reprises, parce qu'il fut employé pendant trois ans par le Pape Innocent X. à peindre la Galerie du Palais Pamphile à la Place Navone, où il representa plusieurs sujets tirez de l'Enéide de Virgile. Il fit ensuite un dessein pour peindre le Dome de Sainte Agnés, & plusieurs cartons colorez pour les ouvrages de Mosaïque qu'on vouloit faire dans des voutes ou petits domes de l'Eglise de Saint Pierre: Mais sa santé ne luy permettoit pas d'exécuter tout ce qu'il eust bien voulu entreprendre, car la grandeur du travail ne l'étonnoit pas, ayant mesme beaucoup plus de facilité pour les grands ouvrages, à cause de la pratique qu'il y avoit acquise, que pour les petits Tableaux ausquels il travailloit moins souvent.

Il est vray qu'il ne s'appliquoit à ceux - cy que quand il estoit incommodé de la goutte, & que ne pouvant sortir de sa chambre il employoit quelques heures pour se délasser, & pour satisfaire ses amis : aussi ses petits Tableaux ne sont pas comparables à ses autres ouvrages.

D'où vient, me dît Pymandre, qu'il ne réussissoit pas dans ses Tableaux de moyenne grandeur comme le Pouffin a fait dans les siens? Quelle est, je vous prie, la raison de cette difference?

Il s'est trouvé, luy répondis-je, assez de Pein-

tres qui ont fait tres-peu de Tableaux de chevalet, PIETRE DE CORTONE. quoy-qu'ils eussent pu s'en bien aquiter ; mais ne pouvant s'assujétir à de petites choses, ils aimoient mieux s'attacher uniquement à de grands ouvrages.

D'autres qui ont trouvé plus d'utilité dans les grandes entreprises, ont cru qu'elles feroient assez de bruit pour que le public eust une bonne opinion d'eux, & que pour la conserver ils ne devoient point exposer d'autres Tableaux au jugement des Sçavans, ne se mettant pas en peine que leur nom passast à la posterité.

D'autres encore, qui ont eû des considerations plus raisonnables, ont connu qu'ils réussissoient mieux dans les grandes choses que dans les petites, comme il est ordinaire à ceux qui ont beaucoup de feu & de facilité à executer leurs pensées. Telles estoient les qualitez de Pierre de Cortone. Quand il travailloit à de grands Tableaux, la vivacité de son esprit, & une émotion violente qui animoit sa main, & qui luy estoit comme naturelle, l'échauffoit, & l'emportoit hors de luy-mesme : ce qui faisoit que ses productions estoient pleines de chaleur & de vehemence ; au lieu que quand recueilli dans son cabinet il prenoit le pinceau pour travailler avec plus de repos, cette émotion qui comme un vent impetueux l'agitoit dans les grands lieux, se trouvant plus resserré, affoiblissoit le feu de son imagination ; & ses pensées demeurant sans vigueur, devenoient languissantes.

Il n'en est pas de mesme de ceux qui se sont étu-

PIETRE DE
CORTONE.

diez à travailler avec tranquillité d'une maniere plus correcte & plus arrestée : leur jugement les accompagne toûjours ; ils agissent en toutes choses avec les mesmes lumieres, & par ce moyen conservent une force égale & un semblable caractere, soit qu'ils travaillent à de grands Tableaux, soit qu'ils en peignent de plus petits, soit mesme qu'ils ne fassent que de simples desseins. Comme l'esprit ne peut estre continuellement dans un mesme degré de chaleur, lors que cette chaleur vient à diminuer, il faut que la force, & si j'ose le dire, toute la flamme d'un Peintre s'éteigne. De sorte que c'est seulement dans les grandes productions du Cortone qu'on découvre la beauté de son imagination ; comme au contraire on apperçoit également dans tous les Tableaux du Pouffin cette force d'esprit, cette science solide, & ce profond raisonnement qui l'ont rendu superieur à tant d'autres.

Cependant il ne faut pas disconvenir que le Cortone n'ait fait un assez grand nombre de Tableaux de grandeurs médiocres qui sont d'une beauté considerable. On en voit dans des Eglises de Rome, & en plusieurs endroits d'Italie. Il y en a de la plus forte maniere dans le cabinet du Roy, dans celui du Chevalier de Lorraine, & dans la Galerie de l'Hostel de la Vrilliere.

Depuis qu'il fut arrivé à Rome il ne vescu que sept ans, & presque toûjours malade de la goutte, dont il mourut le 22. May 1669. Il fut enterré dans l'Eglise de Saint Luc, qui n'estoit anciennement

dediée qu'à Sainte Martine. Mais en 1588. le Pape Sixte V. l'ayant accordée à la compagnie des Peintres, elle fut encore dédiée à Saint Luc leur Patron sous le Pontificat d'Urbain VIII. Comme elle estoit en fort mauvais estat, à cause de son antiquité, quoy-qu'on l'eust réparée plusieurs fois, les Cardinaux Barberin la firent rebastir dès les fondemens; ce qui fut executé sur les desseins de Pietre de Cortone, qui contribua non seulement par sa conduite & par son travail, mais aussi par ses liberalitez à la dépense du bastiment de cette Eglise, & à parer l'Autel de riches ornemens.

La vertu & le merite de ce Peintre luy acquirent durant sa vie l'estime & l'amitié de tout le monde. Ce fut après qu'il eût achevé le Portail de l'Eglise de Nostre Dame de la Paix que le Pape Alexandre VII. l'honora de l'Ordre de Chevalier de l'Esperon d'or qu'il receût de la main du Cardinal Sacchetti son ancien protecteur. Pour marque de sa reconnoissance il fit present au Pape de deux Tableaux, l'un d'un Ange Gardien, & l'autre d'un Saint Michel; & le Pape luy donna une chaisne d'or avec la Croix de Chevalier.

Le Cortone estoit bien fait de corps, la taille grande, l'esprit vif, la memoire heureuse, ouvert, & agreable dans ses discours, prompt & facile au travail qu'il entreprenoit avec joye sitost que la goutte luy donnoit du relasche, mais dont sur la fin de ses jours il fut tellement accablé, qu'il avoit mesme de la peine à parler.

CLEANTE
ET
VELASQUE.

CLEANTE & VELASQUE estoient deux Peintres Espagnols contemporains du Cortone. Il y a dans le Cabinet du Roy un Païſage accompagné de figures, fait par Cleante; & dans les appartemens bas du Louvre plusieurs Portraits de la Maison d'Autriche peints par Velasque.

Que trouvez-vous, dît Pymandre, d'excellent dans les ouvrages de ces deux inconnus, car je ne me souviens pas d'en avoir ouï parler? aussi n'est-il gueres forti de grands Peintres de leur païs.

J'y remarque, luy répondis-je, les mesmes qualitez qui se rencontrent dans les autres qui n'ont pas tenu le premier rang, hormis qu'il semble à voir la maniere de ces deux Espagnols qu'ils ayent choisi & regardé la nature d'une façon toute particuliere, ne donnant point à leurs Tableaux outre la naturelle ressemblance, ce bel air qui releve & fait paroistre avec grace ceux des autres Peintres dont nous avons parlé.

Et quel est, dît Pymandre, ce bel air? Je ne puis bien le dire, répondis-je; mais ce que je ſçay est que je connois bien qu'il y en a un, & vous le connoistrez comme moy si vous observez les Tableaux des Peintres d'Italie. Car vous y remarquerez un certain gouſt tout particulier qui ne se voit point dans ceux des Peintres étrangers qui ont conservé celui de leur païs; Et cette difference ne se remarque pas seulement dans les ouvrages des plus excellens Peintres, mais mesme dans les Tableaux des Peintres ordinaires. On peut juger de cela par

ceux d'ALEXANDRE VERONESE, qui vivoit de ce temps-là. Il estoit de Verone. Quoique sa maniere fust foible & lechée, elle estoit néanmoins agréable. Il estoit plus fort dans la couleur que dans le dessein. Il peignoit toutes ses figures d'après le naturel, & pour modeles il se servoit ordinairement de sa femme & de ses filles. Il n'estoit pas de ceux qui se donnent la peine de faire plusieurs desseins d'un mesme sujet pour choisir le meilleur; car sans mediter sur l'invention & la disposition de son ouvrage, il commençoit tout d'un coup à peindre sur sa toile, plaçant ses figures les unes auprès des autres à mesure qu'il les finissoit. Il est vray aussi que ce qu'il a fait n'entrera jamais en comparaison de ce qu'on voit des grands maîtres, quoy-qu'il se trouve quelques morceaux de luy assez bien peints. Vous pouvez voir dans le cabinet du Roy un Tableau de moyenne grandeur, où il a représenté le Deluge, & un autre où la Vierge tient le petit Jesus qui met un anneau au doigt de Sainte Catherine. On rencontre peu de ses Tableaux, parce que la plupart ont esté portez en Espagne; aussi ne travailloit-il quasi que pour ceux de cette nation, & n'avoit aucun commerce avec les François, & mesme fort peu avec les Italiens.

Passons si vous voulez tous les Peintres qui sont morts en Italie depuis ceux que je viens de nommer, si ce n'est que vous soyez bien-aise de sçavoir seulement leurs noms, & à quel genre de peinture ils se sont appliquez: car vous ne devez pas vous

ALEXANDRE
VERONESE.

ALEXANDRE
VERONESI.

attendre que j'en remarque aucun qui soit comparable aux derniers dont j'ay parlé pour ce qui regarde l'histoire, puis que mesme je ne me souviens de quelques-uns qui ont eû d'autres sortes de talens, comme de DOMINIQUE & MATHIEU BOURBON de Boulogne qui representoient des Perspectives & de l'Architecture, & qui ont beaucoup travaillé à Lyon & en Avignon.

DOMINIQUE
& MATHIEU
BOURBON.SALVATOR
ROSE.

SALVATOR ROSE, dit Salvatoriel, Napolitain, dont le veritable génie estoit de peindre des batailles, n'estoit pas agreable dans les autres grands sujets. Il faisoit assez bien les ports de mer & les païsages, néanmoins toujours d'une maniere bizarre & extraordinaire. C'estoit un homme imaginatif, qui faisoit facilement des vers, & d'une conversation aisée. Il mourut en 1673. Il y a de ses ouvrages dans le Cabinet du Roy & au Palais Mazarin.

LE CALA-
BRESE.

LE CAVALIER CALABRESE mourut aussi dans ce temps-là. Il a travaillé à Rome dans l'Eglise de Saint André de la Val, & peignoit assez bien les figures.

MARIO DE
FIORI.
Il est mort en
1656.MICHEL
DEL CAMPIDOG-
GLIO.

MARIO DE FIORI de Rome estoit un excellent Peintre pour bien faire des fleurs.

MICHEL DEL CAMPIDOGGLIO faisoit aussi des fleurs & des fruits; mais il estoit mort quelques années avant les derniers que j'ay nommez.

Bien que ces sortes d'ouvrages ne soient pas les plus considerables dans l'art de peindre, toutefois ceux qui s'y sont le plus signalez n'ont pas laissé d'aquerir

d'aquerir de la reputation, comme LABRADOR, LABRADOR.
DE SOMME.
MICHEL
DES BAT.
DE SOMME, & MICHEL ANGE DES BATAILLES.

FIORAVENTE & le MALTOIS se sont mis en estime par les Tapis & les instrumens de musique, les vases, & les autres choses de cette nature qu'ils representoient dans une grande perfection; mais revenons à nos Peintres François. FIORAVENTE
& LE MAL-
TOIS.

Quelques années avant la mort de Voûët, plusieurs Peintres inquiétez dans l'exercice de leur profession par les Maîtres Peintres de Paris, s'unirent ensemble, & formerent une Academie qui fut autorisée par le Roy, & qui reçût de Sa Majesté une protection favorable. D'abord elle fut gouvernée par douze Anciens, & eût pour Chef M. de Charmois amateur des beaux Arts, lequel par ses soins & par son credit avoit beaucoup contribué à son établissement. Ensuite le Roy donna à ceux qui composoient cette Academie un logement pour faire leurs assemblées, leur accorda des privileges, les gratifia d'une pension, & agréa le choix qu'ils avoient fait du Cardinal Mazarin pour leur Protecteur, & de M. le Chancelier Seguier pour leur Viceprotecteur. ETABLIS-
SEMENT DE
L'ACADEMIE
DE PEINTU-
RE ET DE
SCULPTURE.

Après la mort du Cardinal, M. le Chancelier fut Protecteur, & M. Colbert Viceprotecteur; & lors que M. le Chancelier mourut, M. Colbert prit la protection de l'Academie, & M. le Marquis de Seignelay fut Viceprotecteur.

Elle fut donc gouvernée dans son origine par

un Chef qui n'estoit pas Peintre de profession ; Mais depuis on a fait plusieurs nouveaux Statuts & divers Reglemens , par lesquels elle se trouve composée , après la personne du Protecteur & du Viceprotecteur , d'un Directeur , d'un Chancelier , de quatre Recteurs , de douze Professeurs , d'Ajoints à Recteurs & à Professeurs , de Conseillers , Secrétaire , de deux Professeurs , l'un pour l'Anatomie , & l'autre pour la Geometrie & la Perspective , & de deux Huissiers. M. de Ratabon remplissoit la charge de Directeur lors qu'il mourut.

Quand l'Academie reçoit quelqu'un , il est admis dans la Compagnie pour Peintre , ou pour Sculpteur. Les Peintres sont receûs selon le talent qu'ils ont dans la Peinture , distinguant ceux qui travaillent à l'Histoire d'avec ceux qui ne font que des Portraits , ou des Barailles , ou des Païssages , ou des animaux , ou des fleurs , ou des fruits , ou bien qui ne peignent que de miniature , ou qui s'appliquent à la gravéûre , ou à quelque autre partie qui regarde le dessin.

Je vous fais ce détail , afin qu'en parlant des Peintres de l'Academie qui sont morts depuis son établissement , vous puissiez mieux connoître le rang qu'ils y ont tenu ; car c'est par eux que je veux commencer , avant que de dire quelque chose des autres qui n'ont point esté de ce corps. Ainsi vous voyez que nous voilà parvenus aux Peintres de ces derniers temps ; Et comme je n'ay point cru vous devoir parler d'un grand nombre de Peintres étran-

gers : aussi lors que j'auray nommé ceux de l'Academie & quelques autres Peintres François qui sont morts, il en restera encore beaucoup dont je ne diray rien. Je ne vous parleray point non plus des vivans, n'ayant pas une assez grande connoissance de tous ceux qui travaillent aujourd'huy pour juger de leur merite.

Ce n'est pas, dît Pymandre, la raison que vous alleguez qui vous empesche de nommer les vivans : vous craignez que l'on ne sçache ce que vous me dites icy, & que ceux que vous auriez obmis ne vous en sçeussent mauvais gré.

Est-ce, repartis-je, que vous ne sçauriez garder le secret ? Je le garderay fort bien, répondit Pymandre : mais il est vray que si vous vouliez parler de la mesme sorte de ceux qui vivent que vous avez fait de ceux qui sont morts, vous rencontreriez bien des gens de peu de merite qui en effet pourroient estre les premiers à se plaindre d'avoir esté oubliez, ou de n'avoir esté louëz que mediocrement : ainsi vous aimez mieux n'en point parler que de dépendre de ma discretion.

Pour vous dire vray, repartis-je, je ne croy pas devoir porter aucun jugement sur les personnes vivantes. Ne peut-il pas arriver tous les jours des changemens pareils à ceux que l'on a veüs dans Rome, où des ouvrages mediocrement confiderez sont devenus rares, & d'autres pour lesquels on avoit beaucoup d'estime n'estre plus regardez après la mort de leurs Auteurs ? Et puis, comme je vous

460 IX. ENTRETEN SUR LES VIES
disoit tantost, c'est le temps & la mort qui mettoit
en plein jour le merite, ou les defauts des hommes
que l'envie, ou la faveur ont tenu cachez pendant
qu'ils ont vescu.

M^r DE CHAR-
MOIS.

Pour vous parler donc de ceux qui ont esté du
corps de l'Academie, & qui sont morts depuis son
établissement, je croy devoir commencer par ce-
luy qui a contribué à cet établissement, & que
vous avez connu : j'entens MARTIN DE CHAR-
MOIS, sieur de Lauré, Conseiller du Roy en ses
Conseils, & Chef de l'Academie Royale de Pein-
ture & de Sculpture. L'amour qu'il avoit pour les
beaux Arts le portoit si fort à les cultiver, qu'il
en acquit non seulement la theorie, mais aussi la
pratique, travaillant également bien de Peinture
& de Sculpture. Quoy-qu'il fust attaché en qua-
lité de Secretaire auprès du Maréchal de Schom-
berg Colonel des Suisses, il partageoit si bien son
temps qu'il en employoit toujours une partie à ses
affaires, & l'autre à travailler de Peinture & de Scul-
pture ; De sorte qu'après sa mort on trouva sa mai-
son remplie de quantité de Tableaux, de statues
& de desseins, la plupart de sa main.

LE SUEUR.

EUSTACHE LE SUEUR fut dès le commen-
cement de l'Academie un des anciens : Il estoit de
Paris, & disciple de Vouët. Bien qu'il ne soit ja-
mais sorti de France, il a neanmoins fait des ou-
vrages d'un excellent goust ; Et c'est ce qui doit
faire juger qu'un homme veritablement né pour
la Peinture se forme toujours la mesme idée de

beauté que celle qu'ont eû de tout temps les plus grands personnages. Cela se voit dans les Tableaux du Sueur, qui sans avoir esté à Rome a fait dire qu'il a esté un Peintre presque achevé, & dont les ouvrages aprochent de bien près de la perfection. Il a observé dans les sujets qu'il a traitez tout ce qui pouvoit y entrer d'adresse & de jugement. C'est dans les Tableaux qu'il a peints à Paris dans le Cloistre des Chartreux qu'on voit des ordonnances & des expressions nobles & naturelles. Le raisonnement y paroist juste & élevé : rien n'est plus élégant que la disposition de toutes les figures ; leurs attitudes & leurs actions sont simples & aisées, & il y a de la vie, de la dignité, & de la grace.

Il commença ce grand ouvrage en 1649. & quoy-qu'il soit composé de vingt-deux Tableaux tous presque également remplis de travail, il ne laissa pas de les achever en moins de trois ans. Il en avoit déjà fait plusieurs autres qui luy avoient donné de la reputation : mais ces derniers firent encore bien mieux connoistre sa capacité que tout ce qu'il avoit fait auparavant. En effet, on voit qu'à mesure qu'il travailloit, il se fortifioit toujours de plus en plus.

Si vous n'aviez pas veû ces Tableaux de l'histoire de Saint Bruno, je pourrois vous en dire quelque chose.

Quoy-que je les aye souvent considerez, interrompit Pymandre, ne laissez pas d'en parler. Il me

LE SUEUR.

semble qu'ils méritent bien d'être remarquez, car la dernière fois que je les vis, je ne pouvois les quitter, particulièrement celui où le saint Fondateur des Chartreux paroist appliqué à lire une lettre. J'admirois sa contenance simple & naturelle, son visage modeste & pénitent, & sur lequel semble éclater un rayon de sagesse & de sainteté.

Il n'y a aucun de ces Tableaux, repartis-je, où l'on ne trouve des beautés particulières. Celui qui est le premier, & où l'on voit un Docteur qui prédiche, ne représente-t-il pas bien une assemblée de peuple qui écoute avec attention la parole de Dieu? La disposition en est grande : les figures sont dans des situations & des attitudes faciles & naturelles. Il y a de la diversité dans tous les airs de testes, & une belle entente dans les accommodemens des draperies.

Quoy - que le second soit un peu gâté, on ne laisse pas de bien remarquer de quelle sorte les personnes qui sont représentées s'appliquent différemment à considérer ce même Docteur dans le lit de la mort.

Le sujet du troisième est bien particulier. On y voit l'estat affreux où ce Docteur parut dans l'Eglise pendant qu'on chantoit l'Office des Morts, & que sortant à demi de son cercueil, il déclara lui-même l'arrêt de sa damnation. Tous ceux qui l'environnent sont saisis de crainte; & comme l'on prétend que ce fut ce qui donna lieu à la conversion de Saint Bruno, le Peintre a représenté ce

Saint dans un estat plein de frayeur & d'étonnement derriere le Prestre qui officie. LE SUEUR

Bien des gens, dît Pymandre, ne demeurent pas d'accord de la verité de cette histoire.

Ce n'est pas, repartis-je, ce dont il est question ; je ne prétends parler que de ce qui regarde la Peinture & non l'Histoire. Mais soit que la chose soit arrivée conformément à une opinion si ancienne & si établie, soit que cette tradition n'ait de fondement que sur quelque vision, ou qu'elle ait esté inventée depuis la mort de Saint Bruno, parce qu'on ne trouve aucuns bons Auteurs qui en rendent témoignage : vous voyez que depuis trente-cinq ans on l'a renouvelée, & comme mise dans un nouveau jour par ces Tableaux, dont le quatrième represente Saint Bruno à genoux devant un Crucifix, & dans la posture d'un veritable penitent, qui paroist abbatu, & touché de ce qu'il a veû de si surprenant après la mort de ce Docteur.

Et parce que l'histoire rapporte que Saint Bruno, penetré de douleur, & rempli de la crainte des jugemens de Dieu, ne rentra plus dans les écoles pour donner des leçons, comme il faisoit auparavant, mais qu'il y alloit seulement pour imprimer dans l'esprit de ses auditeurs les sentimens dans lesquels il estoit luy-mesme, il est representé dans le cinquième Tableau environné de plusieurs personnes qui l'écoutent, & qui paroissent émeûes par la force de ses paroles.

Dans le sixième qui suit, on voit qu'ayant ré-

solu de se retirer du monde, il se joint à six de ses amis pour embrasser un mesme genre de vie; & dans le septième, trois Anges se presentent à luy pendant son sommeil, & semblent l'instruire de ce qu'il doit faire. Ce Tableau est un des plus beaux & des mieux peints de toute cette histoire.

Il y a davantage de travail dans le huitième. Si vous en avez conservé le souvenir, vous sçavez que c'est celuy où Saint Bruno & ses compagnons distribuënt leurs biens aux pauvres. La disposition du lieu & les bastimens en sont agréables, & l'ordonnance de toutes les figures bien entenduë.

Dans le neuvième Hugues Evesque de Grenoble reçoit Saint Bruno chez luy. Ce fut pour lors que ce Prélat comprit le songe qu'il avoit eü quelque temps auparavant, dans lequel il luy sembloit que Dieu se bastissoit une maison dans un endroit de son Evesché, nommé Chartreuse, & que sept étoiles d'une beauté & d'une clarté extraordinaire marchoient devant luy comme des guides qui luy montroient le chemin.

C'est aussi dans le 10. Tableau que l'on voit ce saint Evesque avec Saint Bruno & ses compagnons qui traversent des deserts affreux, & passent entre de hautes montagnes pour se rendre dans le lieu que Saint Bruno avoit prié l'Evesque de leur donner; mais qui n'accorda sa demande qu'après luy avoir représenté & fait voir la situation & la sterilité du pais jointes aux incommoditez qu'on y souffre du froid & des neiges pendant une grande partie de l'année.

On voit dans l'onzième Tableau comment LE SUEUR.
 sous le Pontificat de Gregoire VII. Saint Bruno
 & ses compagnons, avec l'assistance de l'Evesque,
 bastirent sur la croupe d'une montagne une Egli-
 se qu'on appelle Nostre Dame *de Casalibus*, avec
 de petites cellules ou cabanes separées les unes
 des autres. Ce qui fut le premier établissement de
 l'Ordre des Chartreux, qui paroissant entre ces
 rochers plutôt des Anges que des hommes, vi-
 voient dans un perpetuel silence. Leurs prieres
 estoient continuelles aussi-bien que leurs jeusnes :
 ils se nourrissoient l'esprit de la lecture des saintes
 Lettres, & sur tout conservant une grande pureté
 de cœur fuyoient l'oïveté avec beaucoup de soin,
 en s'occupant à des œuvres manuelles pour ga-
 gner leur vie par leur travail, parce qu'ils ne s'é-
 toient rien reservé des biens qu'ils possedoient
 dans le monde.

Dans le douzième Tableau l'Evesque Hugues EN 1084.
 leur donne l'habit blanc, tel que les Chartreux le
 portent. Je serois trop long si je voulois vous fai-
 re souvenir des belles parties de cette peinture,
 de mesme que de celles du treizième Tableau,
 où le Pape Victor III. paroist en plein Consi-
 stoire qui confirme l'Institut de l'Ordre des Char-
 treux. Ce Tableau doit estre regardé comme un
 des plus beaux, de mesme que le quatorzième
 qui suit, où Saint Bruno donne l'habit à quel-
 ques Religieux ; & le quinzième encore, dont
 vous avez parlé, où le mesme Saint reçoit une

LE SUEUR.

lettre d'Urbain II. Ce grand Pape qui avoit esté à Paris disciple de Saint Bruno, desirant établir dans l'Eglise un gouvernement conforme aux obligations d'un véritable Pasteur du troupeau de Jesus-Christ, crut qu'il ne pouvoit prendre de meilleurs conseils que ceux de Saint Bruno qu'il connoissoit capable de luy rendre de grands services par sa doctrine & par sa piété, & pour cela il luy écrivit de se rendre à Rome.

Dans le seizième Tableau le Saint se presente au Pape, & luy baise les pieds; & dans le dix-septième où le Pape luy offre une mitre, & veut le pourvoir de l'Archevesché de Riotes, on voit de quelle maniere le Saint refuse cette dignité dont il se croit indigne. Ce fut à peu près dans ce temps-là que le Pape quitta Rome pour venir en France, & que Saint Bruno supplia S. S. de luy permettre de se retirer dans un desert de la Calabre, accompagné de quelques personnes qui vouloient le suivre, & y vivre comme luy dans la penitence. C'est pourquoy on a peint dans le dix-huitième Tableau Saint Bruno dans ces deserts d'Italie, où pendant qu'il est en priere, quelques-uns de ses Religieux commencent à remuer la terre pour s'établir. Bien que ce lieu fust fort éloigné du commerce des hommes, Dieu permit qu'un jour Roger Comte de Sicile & de Calabre estant à la chasse se rencontra par hasard dans la solitude de Saint Bruno & de ses compagnons. Les ayant trouvez en prieres, il s'informa qui ils

estoyent ; & s'estant enquis de leur façon de vi-
 vre , il en fut si surpris & si édifié , qu'il leur fit
 present de l'Eglise de Saint Martin & de Saint
 Estienne , & leur donna un fonds pour subvenir
 à leur nourriture ; & mesme depuis ce temps-là ,
 il alloit souvent visiter le Saint , luy demandoit
 conseil dans ses affaires , & se recommandoit tou-
 jours à ses prieres. Elles luy furent d'un grand
 secours envers Dieu , ayant esté miraculeusement
 delivré d'un peril où il estoit prest de tomber.
 Car comme il assiégeoit Capouë , où l'un de ses
 Capitaines le trahissoit , il eût en songe un aver-
 tissement du Ciel qui le sauva de ses ennemis.
 C'est dans le dix-neuvième Tableau que l'on
 voit comme Roger rencontre Saint Bruno dans
 le desert ; & dans le vingtième le mesme Roger
 est peint couché dans sa tente , & le Saint qui
 luy aparoit , luy donnant avis de la conjuration
 faite contre luy.

Le vingt-unième est traité d'une maniere sça-
 vante , tant pour la noble disposition des figures ,
 que pour les différentes expressions des Religieux
 qui regardent leur pere qui expire. Dans l'un de
 ces Religieux on voit de la fermeté & une sou-
 mission aux ordres de Dieu ; dans un autre une
 devotion simple & tranquille : L'un s'attache à
 considerer Saint Bruno avec plus d'attention ; un
 autre le regarde sans faire paroistre trop de dou-
 leur ; l'un leve les yeux & les mains au Ciel ,
 comme pour le suivre en esprit. Il y en a qui

LE SUEUR. baissent la teste , & qui se prosternent contre terre ; enfin ils font tous voir des actions différentes de tristesse, de constance, & de resignation à la volonté divine , mais conformes aux divers temperamens des hommes , & aux sentimens particuliers que Dieu inspire dans de pareilles rencontres.

Ce qui paroist traité dans ce Tableau avec beaucoup de science & une entente admirable , est la lumiere des flambeaux , laquelle est répandue sur tous les corps avec une conduite si judicieuse qu'on ne peut rien voir de mieux exécuté.

Le dernier de tous les Tableaux represente Saint Bruno enlevé au Ciel par les Anges. La disposition en est merveilleuse : mais c'est vous avoir arresté assez long-temps sur le sujet de ces Peintures.

Je ne me souvenois pas , dît Pymandre , de toutes les particularitez dont vous venez de parler , quoy-que ce grand ouvrage m'ait paru admirable toutes les fois que je l'ay veû. Aussi , bien loin que le recit que vous en venez de faire m'ait esté ennuyeux , vous l'avez fini plutôt que je ne desirois. Cependant il me semble qu'on ne parle point assez du Sueur, ni de ce qu'il a fait.

Il faut pourtant avouër, repartis-je, qu'il estoit un excellent Peintre : je ne dis pas que ce fust un esprit extraordinaire, dont les pensées sublimes & merveilleuses égalassent celles des plus grands

hommes : mais combien sont-ils rares ces grands hommes ? Et si nous cherchons seulement les principales qualitez nécessaires à un Peintre, en avons-nous beaucoup comme luy, lesquels depuis que le bon goust s'est rétabli en France ayent composé des Tableaux avec plus de noblesse, & si j'ose dire, de gravité ? qui ayent exprimé les actions avec plus de bienséance, qui ayent donné à leurs figures des mouvemens plus naturels ; fait paroître un raisonnement plus sage, une conduite plus judicieuse, & enfin qui ayent représenté de grands sujets dans des espaces aussi resserrez ? Plutarque dit de Phocion, qu'il avoit dans tous ses discours une briéveté d'un General d'armée & d'homme de commandement ; ce que Tacite appelle *imperatoriam brevitatem*. On peut remarquer quelque chose qui a raport à cela dans les ouvrages dont je viens de parler. L'ordonnance est serrée ; il y a mesme quelques sujets qui sont traitez d'une manière moins élevée que les autres, parce que les hautes & sublimes pensées ne sont pas toujours propres à gagner créance dans les ames, mais bien à les transporter d'admiration & d'étonnement. Or il faut dans la Peinture que la vraysemblance y paroisse la première. C'est pourquoy un des plus grands soins du Peintre est de ne rien représenter qui s'en éloigne, de crainte de blesser les yeux, ou d'offenser le jugement de ceux qui regardent les ouvrages ; de mesme qu'Antoine, un des excellens Orateurs de son temps, observoit de ne

Lib. I. Hist.

Cic. 2. Orat.

LE SUEUR. rien laisser échaper dans ses discours qui fust capable de nuire à sa cause.

Il ne faut pas que les Etrangers nous accusent de louer avec excès les Peintres de nostre Nation, comme quelques-uns d'eux ont fait ceux de leur pais : c'est pourquoy je ne vous diray pas que le Sueur ait égalé Raphaël & le Titien dans la correction du dessein & la beauté du coloris, ni qu'il ait sceû comme le Pouffin toutes les belles parties necessaires à la perfection de la Peinture. Mais s'il n'est pas arrivé à un si haut degré de doctrine, il s'est bien élevé, & n'est pas tombé dans beaucoup de fautes qu'on peut remarquer en plusieurs des Peintres qui ont travaillé de son temps. Il est vray encore qu'il n'a pas toujours traité ses sujets avec tous les accommodemens de bienfaisance qui leur sont necessaires : Et si en parlant des ouvrages de Raphaël nous avons remarqué qu'il n'avoit pas esté exact en cela, representant des Cardinaux avec des chapeaux & des habits rouges long-temps avant que cet usage fust dans l'Eglise, on peut bien reprendre le Sueur d'avoir fait la mesme faute lors qu'il a peint le Pape Victor & le College des Cardinaux.

Mais il faut considerer que ce Peintre n'avoit pas fait assez d'étude dans l'histoire, ni mesme d'après les Antiques & les plus excellens Maistres d'Italie ; & qu'ainsi son seul genie luy a fourni tout ce qu'il a produit. On doit l'estimer d'avoir par luy-mesme suivi une maniere si sage, & mar-

ché sans guide sur les pas des plus grands hommes, de telle sorte qu'il semble s'estre instruit dans l'école de Raphaël sans avoir esté à Rome. Et on peut l'admirer quand on considère la beauté de ses dispositions, les attitudes si aisées de ses figures, & avec quelle sagesse il se contentoit de suivre son sujet où il le menoit, & non pas où il le convioit d'aller : ce qui est une prudence que tous les Peintres n'ont pas, qui vont souvent plus loin qu'ils ne doivent.

*Quò ducit
materia se-
quendum est,
non quò in-
vitat. Senec.
l. 5. de Benef.*

Il ne faut pas croire aussi que ses Tableaux de l'histoire de Saint Bruno soient les seuls témoins de ce qu'il sçavoit faire. Il y en a beaucoup d'autres de luy à Paris, dans lesquels on voit encore plus de force de dessein, & de beauté de couleurs. On peut dire mesme que ceux qu'il a peints aux Chartreux font bien connoître son genie ; mais que par les choses qu'il a faites depuis on juge encore mieux de ses études, de son application, & de ce qu'il auroit pu faire dans la suite. Car outre la correction du dessein, on remarque beaucoup plus d'art dans sa dernière maniere de peindre. Aussi fit-il les Tableaux du Cloistre des Chartreux en fort peu de temps, & pour un prix tres-médiocre. Il disoit luy-mesme qu'il ne les consideroit que comme des esquisses, & les premières pensées de ce qu'il auroit souhaité de faire avec plus de loisir. Lors qu'il eût fini ce travail, il fit quelques ouvrages pour M. de Nouveau dans sa maison à la Place Royale, & pour plusieurs autres particuliers.

En 1650. il fit le Tableau qu'on a de coustu-

LE SUEUR

me de presenter tous les ans à Nostre Dame de Paris le premier jour de May. Saint Paul y est peint qui presche dans la ville d'Ephese, & convertit plusieurs Juifs & plusieurs Gentils, dont quelques-uns renonçant aux sciences curieuses portent leurs livres pour les jeter au feu. La premiere pensée, ou plûtoſt l'original de ce Tableau, est, comme vous ſçavez, dans le Cabinet de M. le Normand Greffier en chef du grand Conseil & Secretaire du Roy.

J'ay veû cét original, interrompit auffi-toſt Pyramandre : noſtre ami qui le poſſede, prétend qu'il y a des choſes plus belles que dans celuy qui eſt à Nostre Dame. Les premieres pensées des grands hommes, luy dis-je, ſont ſouvent les meilleures, non-ſeulement parce que la force de ce premier feu qui échaufe leur imagination ſ'y trouve toute entiere, mais auffi à cauſe qu'ayant beaucoup d'eſprit & de lumieres, ils ſont capables de juger par eux-mesmes de la bonté de ce qu'ils produiſent, & diſcerner le bien d'avec le mal. Cependant comme ils n'ont pas moins de ſageſſe & de prudence que de capacité, ils écoutent tous les avis qu'on leur donne, & il arrive quelquefois qu'aimant mieux déferer au jugement des autres qu'à leur propre ſens, ils quittent leur opinion particulière, & prennent le plus mauvais parti. Si vous avez bien conſideré le Tableau de M. le Normand, vous y aurez reconnu dans toutes ſes parties la force de l'eſprit & de l'imagination du Peintre. La diſpoſition

sition en est grande & noble ; les attitudes des figures aisées & naturelles ; les airs de testes tous differens , & pleins de majesté ; les draperies simples, mais bien disposées ; les plis faciles, & bien entendus ; les lumières répandues si judicieusement , & si à propos sur tous les corps, que l'on ne voit dans tout l'ouvrage aucune confusion. Saint Paul , qui est la principale figure, paroist avec un air majestueux , & plein de ce zele tout divin dont il estoit rempli. Plusieurs ou Juifs ou Gentils sont autour de luy qui l'écoutent avec étonnement, pendant que quelques-uns de ses disciples imposent les mains, font des aumosnes, & travaillent à la conversion des peuples. On voit de nouveaux Chrestiens prosterner & dans une posture humble & penitente gouter les douceurs de la grace que l'esprit de Dieu répand en eux. Il y a un homme qui semble écrire avec soin ce qu'il entend prescher , & un autre qui paroist luy expliquer ce que Saint Paul dit. Ces sçavans dont il est parlé dans les Actes qui avoient exercé les arts curieux, apportent leurs livres, & les bruslent devant tout le monde. La quantité en fut si considerable, que quand on en eût supputé le prix, on trouva qu'il montoit à cinquante mille deniers*. Je ne m'étends pas à vous marquer plus particulièrement toutes les beautez de cét ouvrage, parce que vous le connoissez.

35. 19.

* C'est environ 19000. livres.

La dernière fois que je vis ce Tableau, dît Pyramandre, c'estoit avec une personne qui l'estimoit

LE SUEUR.

assez : mais soit qu'il n'eust de la Peinture qu'une connoissance mediocre , ou qu'il n'eust pas d'amour pour les ouvrages du Sueur, il me souvient qu'il y avoit neanmoins quelques parties qui ne luy plaisoient pas tant que d'autres.

Il ne faut pas s'étonner de cela , luy dis-je : il n'y a point d'ouvrages où il ne s'en doive rencontrer qui ayent ou plus de force, ou plus d'agréments. Et puis ne vous ay-je pas dit plusieurs fois que les manières de peindre sont différentes dans tous ceux qui travaillent, parce que les gousts ne sont point semblables, & que chacun croit voir les choses, & en juger mieux qu'un autre. C'est ainsi que les caracteres des lettres, qui sont les véritables signes des paroles, & les paroles mesmes sont différentes, & n'ont pu estre communes à toutes les Nations par une certaine contrariété d'avis & d'humeurs qui leur est si ordinaire, que chacun croit avoir la raison de son costé, & veut commander aux autres. Le signe & la marque de cet orgueil fut cette superbe Tour que les hommes éleverent jusqu'au Ciel : Entreprise insolente & hardie, s'écrie un grand Saint ! impieté insupportable, qui fut cause que les hommes ne furent pas seulement différens de sentimens & d'opinions, mais encore de voix & de langage !

S. August. 1.
2. de la Doct.
Chrest. ch. 4.

Le Sueur fit aussi pour les Capucins de la rue Saint Honoré un Christ mourant, & dans l'Eglise de Saint Germain de l'Auxerrois un Tableau de la Magdelaine & le Martyre de Saint Laurent.

En 1651 il peignit pour les Religieux de Mar-
 moustier deux Tableaux de l'histoire de Saint Mar-
 tin. Il fit aussi dans le mesme temps quelques ouvra-
 ges dans une Chapelle de l'Eglise de Saint Gervais à
 Paris, aux Carmelites du grand Convent, & en plu-
 sieurs autres lieux. Mais ce qu'il a peint de plus con-
 siderable sur la fin de sa vie sont les baigns de M.
 le Président de Torigny dans sa maison de l'Isle No-
 stre Dame, & un grand Tableau pour servir de Pa-
 tron à une tenture de tapisserie que la Paroisse de
 Saint Gervais vouloit faire faire pour représenter
 l'histoire & le martyre de Saint Gervais & de Saint
 Protas. Il avoit mesme commencé un second Ta-
 bleau du mesme sujet : mais n'ayant pu l'achever,
 il a esté fini par Thomas Gouffe son élève & son
 beaufrere.

Tous ces ouvrages sont suffisans pour faire con-
 noistre le merite du Sueur. Les desseins que l'on voit
 de luy, & dont le sieur Girardon Sculpteur en con-
 serve avec beaucoup de soin une grande partie de
 très-considerables, font juger de la peine qu'il pre-
 noit à bien faire. Aussi l'on peut dire que s'il eust
 vescu plus long-temps, ses études continuelles l'au-
 roient rendu capable de perfectionner entierement
 ses ouvrages, & on l'auroit veû éclater parmi les
 premiers Peintres du temps. Car n'estant âgé que
 de trente-huit ans lors qu'il mourut, & ayant un
 esprit aussi sage & aussi aisé qu'estoit le sien, il au-
 roit tiré de la pratique de son art tous les avan-
 tages qu'on en peut desirer. Mais sa trop grande

LE SUEUR.

passion pour ce mesme art, le desir de la gloire, & une application trop assiduë au travail pour surpasser les autres Peintres qui avoient alors le plus de reputation, luy firent faire de si grands efforts d'esprit, qu'il épuisa bien-toist toutes ses forces, & trouva une mort veritablement glorieuse pour luy, mais pleine de douleurs pour les siens & pour les amateurs de la Peinture. Il mourut au mois de May 1655. & son corps fut porté à Saint Estienne du Mont où il a sa sepulture.

D'où vient, dît Pymandre, qu'estant si aimé & si estimé pendant sa vie, il a eû après sa mort des ennemis assez jaloux de sa reputation pour gaster ses Tableaux des Chartreux, où l'on a esté plusieurs fois, comme j'ay sceû des Religieux mesmes, effacer & défigurer en diverses manieres ce qu'il y avoit de plus beau; & c'est pourquoy ils ont esté obligez de les couvrir de volets qui ferment presentement à clef.

Je ne puis m'imaginer, luy repartis-je, que cela soit arrivé par des personnes de la profession dont estoit le Sueur. Je sçay bien que la pluspart des hommes sont envieux de leurs égaux, que c'est un vice commun & répandu dans toutes les professions; & qu'une fortune, quoy-que mediocre, lors qu'elle est accompagnée d'honneur, ne manque jamais de faire des jaloux. Mais cela est arrivé longtemps après la mort du Sueur: sa fortune ne pouvoit estre souhaitée de personne; & quand sa reputation auroit esté encore plus grande, nous ne

voyons point d'exemples d'autres Peintres qui ayent LE SUEUR.
esté outragez dans leurs Tableaux d'une maniere si
cruelle & si lasche : au contraire, ceux qui les ont
survécus les ont regardez avec estime ; & s'ils ont eû
des concurrens pendant leur vie, ils n'ont plus eû
que des admirateurs après leur mort. Mais conti-
nuons à parler des Peintres de l'Academie.

LOUIS TESTELIN de Paris estoit aussi du LOUIS
TESTELIN.
nombre des Anciens, & fut Professeur après que
les premiers Statuts eurent esté changez, & qu'on
eût fait de nouveaux Reglemens. Les Tableaux
qu'on voit de luy dans l'Eglise de Nostre Dame
de Paris sont des meilleurs qu'il ait faits.

THOMAS PINAGER & ARMAND SUANVERT PINAGER.
ARMAND.
estoyent contemporains, & faisoient du paisage.

FRANÇOIS PERIER natif de Saint Jean de PERIER.
Laune, ou de Salins, dans la Franche-Comté, &
fils d'un Orfèvre, estoit fort jeune lors qu'il se dé-
baucha pour aller en Italie avec un aveugle qu'il
conduisoit. Quand il fut arrivé à Rome, il s'obli-
gea à un de ces Peintres qui tiennent boutique,
avec lequel il demeura jusques à ce que son mai-
stre estant venu à mourir, & ses Tableaux ayant
esté vendus, le Marchand qui les acheta le prit
avec luy ; & voyant que Perier se donnoit beau-
coup de peine à travailler, il empruntoit de ses
amis des Tableaux des meilleurs Peintres pour les
luy faire copier, & mesme le fit connoistre à Lan-
franc, duquel il receût dans la suite de bonnes in-
structions. Après que Perier eût travaillé assez de

PÉRIER.

temps à Rome, il vint en France. En passant à Lyon, il y trouva Sarazin Sculpteur, qui l'arresta, & luy fit donner le Cloistre des Chartreux à peindre. Quand il eût fini cét ouvrage, il alla à Macon où il avoit deux freres, l'un Peintre, & l'autre Sculpteur. Il y sejourna quelque temps, & ensuite dans d'autres Villes de la Bresse, où il fit quantité de Tableaux, & grava plusieurs planches à l'eau forte. En 1630. il vint trouver Vouët qui travailloit à Chilly, & qui l'arresta pour peindre dans la maison de M. Desiat. Il fit luy seul la Chapelle d'après les desseins de Vouët : c'est ce qu'il y a de mieux peint dans toute cette maison. Il entreprit encore plusieurs Tableaux à Paris, entre autres ceux que l'on voit de luy dans l'Eglise de Sainte Marie de la ruë Saint Antoine. Peu de temps après il retourna à Rome, où il demeura jusqu'en l'année 1645. qu'estant revenu à Paris, il peignit la Gallerie de l'Hostel de la Vrilliere, travailla au Rincy, & après avoir fait plusieurs autres ouvrages mourut Professeur de l'Academie.

Que dites-vous, dit Pymandre, de la Gallerie dont vous venez de parler? Ne trouvez-vous pas que c'est un ouvrage considerable?

Perier, repartis-je, ordonnoit bien, travailloit avec facilité, & l'on ne peut pas dire qu'il ne cherchast le bon goust dans sa maniere de dessiner. Il avoit beaucoup de feu, mais il est vray qu'il est souvent peu correct. Ses airs de testes sont secs, peu agreables, & son coloris un peu noir. Il ignoroit

la Perspective & l'Architecture; ce qui cause beaucoup d'irregularitez dans le plan de ses figures: cependant il peignoit assez bien le païsage imitant la maniere des Caraches. PERRIER.

HANSE fut aussi un des anciens dans l'Academie. Il faisoit des Portraits de Miniature, & pour cela il estoit en vogue à la Cour. SIMON GUILLAIN en faisoit au Pastel, & mourut au mois de Decembre 1658. HANSE. GUILLAIN.

Ce fut dans la mesme année que l'Academie perdit aussi LAURENT DE LA HIRE, l'un de ses Anciens. Il estoit de Paris où il a toujourns travaillé avec réputation. Il couchoit ses couleurs avec tant de propreté, qu'elles frapient la veüe. L'ordonnance de ses sujets n'estoit point embarrassée. Il entendoit parfaitement l'Architecture & la Perspective. Il peignoit toutes choses avec beaucoup d'amour & de soin, accompagnant ses figures de bastimens & de païsages agreables. L'on ne peut pas dire qu'il y ait dans ses ouvrages cette proportion, cette beauté naturelle & non fardée, ce sang pur, & s'il faut ainsi dire, une force dans les membres, & un embonpoint dans les carnations, qu'il n'avoit jamais bien étudiées dans la nature & dans les Tableaux des grands Maistres. LA HIRE.

Cependant il a esté heureux pendant sa vie, car il a trouvé des personnes qui le cherissoient jusques au point de ne faire pas tant d'estat de la force que de la delicatesse, & qui ne se soucioient pas qu'il parust de la foiblesse dans ses ouvrages, pourveu qu'il y eust un air agreable. Ce n'est pas que dans

LA HIRE. quelques figures il n'ait fait paroître des muscles ; mais à confiderer son gouft de peindre en général, il y a de la moleffe & de la langueur. Toutefois il a eû fes approbateurs, & a travaillé dans les principales Eglifes, dans les Palais, & les plus grandes maifons de Paris, où fes Tableaux font encore confiderez, principalement par les gens qui cheriffent cette delicateffe de pinceau dont il s'eft fervi. Il a laiffé un fils qui a fuiui un autre gouft de peindre pendant qu'il s'y eft appliqué ; mais qui s'eftant trouvé avec une inclination & un génie tout particulier pour les Mathematiques, tient aujourd'huy un rang confiderable entre les plus fçavans.

DU GUERNIER.

Après m'estre un peu arresté, il faut, continuay-je, que je vous parle de LOUIS DU GUERNIER, l'un des Anciens dans l'Academie, & qui a esté un des plus habiles pour bien faire des Portraits en miniature. Quoy-que vous l'ayez connu affez particulièrement, vous ne ferez pas fâché que je vous en entretienne, puis que l'estime que vous aviez pour fon merite & pour fa vertu vous fera écouter favorablement ce que je vous diray de luy. Vous m'avez souvent témoigné que vous ne voyez perfonne qui eust une plus belle phifionomie, & qui sentift plus fon homme de naiffance. Vous fouvient-il que me parlant quelquefois de fa bonne mine, de fa douceur, & de fon affabilité, vous me difiez qu'il falloit neceffairement qu'il logeaft une belle ame dans un corps fi bien fait, & que vous n'estiez pas surpris que je me fuffe lié d'amitié

mitié avec luy, bien qu'il fust d'une Religion différente de la nostre.

Du GUER-
NIER.

Il est vray aussi que si je ne craignois pas que vous crussiez que je me laisse trop emporter à mon affection, & que je le louë avec trop d'excès, le plaisir que j'ay de me souvenir de luy me pourroit faire étendre sur les belles qualitez de son ame, & oubliant ce que j'ay à dire de sa science, je ne vous parlerois que de ses vertus; car je n'ay jamais connu aucune personne de son âge qui eust une moderation & une sagesse égale à la sienne.

J'estois fort jeune lors que je le vis la première fois, & il n'estoit pas encore beaucoup avancé en âge. J'entrois dans la curiosité de la Peinture, & je cherchois à connoître les plus habiles en cét art, particulièrement ceux qui travailloient de miniature, parce que je n'estois pas encore capable de juger de la difference qu'il y a dans toutes les manieres de peindre. J'eus beaucoup de joye d'avoir sa connoissance, voyant qu'il estoit en reputation pour bien faire des Portraits, & on peut dire celui qui réussissoit le mieux pour la ressemblance. Car bien qu'il en fist qui estoient d'un si petit volume qu'on les mettoit dans des bagues, cependant ils ne laissoient pas d'estre fort ressemblans, & j'admirois alors dans ces petits ouvrages la merveilleuse industrie de l'ouvrier bien plus que la force d'esprit des plus sçavans Peintres.

En effet, interrompit Pymandre, si la nature est si admirable dans les plus petits animaux, que

DU GUER-
NIER.

Saint Aug.

Pline considerant les differentes formations des insectes, ne peut s'empescher de dire qu'il n'y a rien de si merueilleux que l'industriouse composition de ces petits corps; & si un grand Saint n'a pas fait difficulté de dire que Dieu n'avoit créé les plus petits animaux avec un sens très-subtil qu'afin de nous faire considerer avec plus d'étonnement & d'application l'agilité d'une mouche qui vole, que la grandeur du mouvement d'un cheval qui marche; & nous faire admirer davantage le travail d'une fourmi que la force d'un chameau; je ne suis pas surpris que vous eussiez tant d'estime pour ces sortes d'ouvrages, dont j'en ay veû quelques-uns qu'on ne pouvoit trop prifer.

Quelque plaisir, repris-je, que je receusse à voir travailler Du Guernier, ma joye fut encore bien plus grande quand après l'avoir fréquenté quelque temps, je m'apperceûs que son sçavoir & son habileté à bien peindre estoient en luy les qualitez les moins estimables, & qu'il avoit une beauté d'ame qui surpassoit de beaucoup tout ce que j'en pourrois dire. De sorte que si l'excellence de son travail m'avoit fait rechercher à le connoistre, ses bonnes mœurs & son merite personnel m'engagerent à l'aimer, & à le voir souvent. Sa conversation estoit douce & agreable, ses divertissemens innocens: tout estoit serieux en luy; il n'y avoit rien de chagrin: on respectoit son abord, & on ne l'apprehendoit pas; il paroissoit extrêmement froid & retiré, mais civil & honneste; ennemi des

vices, sans estre ennemi des honnestes divertissemens. Il aimoit la Musique, touchoit fort bien le Theorbe, se plaisoit à la lecture des bons livres, en jugeoit fort bien, ne parloit jamais de sa Religion : s'il parloit de la nostre, c'estoit d'une maniere sage & honneste; & dans toutes ses actions on voyoit toujourns quelque chose de noble & de genereux. Il est vray qu'il n'estoit pas d'une naissance basse & obscure. Son grand-pere avoit possédé une charge considerable dans le Parlement de Rouën : mais pendant les guerres de la Religion il perdit la vie, pour vouloir soustenir un mauvais parti. Il ne laissa qu'un fils, nommé Alexandre qui avoit étudié, & qui sçavoit un peu dessiner. Estant encore jeune, & voyant tous les biens de son pere au pillage, il alla en Angleterre, où il fut contraint de se mettre à enseigner les Langues.

Aprés que les troubles furent un peu appaisez, il revint en France, & n'ayant ni Papiers ni Titres pour rentrer dans son bien, il vint à Paris, obligé de se mettre à peindre de miniature. Il épousa Marie Dophin fille d'un Peintre de Troye, de laquelle il eût plusieurs enfans. Louïs fut l'aisné, & naquit le 14. Avril 1614. Ayant perdu son pere d'assez bonne heure, il se vit chargé du soin de sa famille, qui s'adonna comme luy à travailler de miniature. Il eût une sœur qui en secondes nopces épousa Bourdon Peintre, laquelle dessinoit fort bien. Alexandre son frere puisné s'appliqua particulièrement au paisage, & mourut trois ans avant luy.

DU GUER-
NIER.

Pierre le plus jeune de ses freres a réussi dans les Portraits de miniature, & lors qu'il mourut il y a peu d'années, il estoit en reputation pour la beauté de son travail.

Quant à Louïs, il refista long-temps à se marier par l'attache qu'il avoit à demeurer avec sa mere, & la necessité dans laquelle il se trouvoit de soustenir le reste de ses freres & sœurs, qui n'estant point encore pourveûs, avoient besoin de son assistance. Enfin il épousa vers l'année 1649. une fille de son voisinage & de sa Religion, qu'il considéra plus pour sa vertu que pour son bien. J'estois alors en Italie, & à mon retour je le trouvay engagé dans le mariage, mais toujours le mesme, je veux dire toujours sage, toujours moderé, & sans ambition. Il s'estoit mis à faire des Portraits en émail; & comme il avoit de l'esprit & un esprit de Philosophe, il avoit beaucoup médité sur cette nouvelle maniere d'employer les émaux, & y avoit mesme fait de grandes découvertes; Outre qu'il égaloit dans la beauté du travail les autres ouvriers qui s'adonnoient alors dans ce genre de peindre, il avoit cét avantage sur eux de mieux desfiner, & d'atraper heureusement la ressemblance. Et il avoit encore aquis des connoissances si particulieres pour la beauté des émaux, qu'il est certain que s'il eust vescu plus long-temps, il auroit poussé l'excellence de ce travail plus loin que nous ne le voyons. Mais comme il estoit d'une complexion assez delicate, qu'il avoit la poitrine & l'e-

Stomach foibles ; sa vie sedentaire, & une grande assiduité au travail abregerent ses jours, en sorte qu'après une longue & langoureuse maladie, il mourut le 16. Janvier 1659. Ce fut dans ces derniers momens qu'il fit paroistre encore plus de veru, & je vous avouë que ce me fut une douleur extraordinairement sensible de me voir privé d'une personne que j'avois beaucoup chérie, & de voir une perte entiere de tant ds rares qualitez que j'avois admirées en luy, & dont j'esperois toujourns qu'il feroit un bon usage dans une autre Religion que celle où il est mort.

Ne renouvellons pas, interrompit Pymandre, nos douleurs, par le souvenir des afflictions passées. Vous sçavez combien je ressentis sa perte, & combien de fois nous en avons parlé depuis, croyant qu'enfin un esprit si réglé se laisseroit toucher aux lumieres de la foy & de la raison. Mais finissons nos plaintes, & continuez, je vous prie, de parler de ses ouvrages, ou d'examiner les talens des autres Peintres qui sont morts après luy.

Quoy-que Du Guernier, repartis-je, eust des concurrens très-habiles, il est vray que pour la force & la ressemblance d'une teste il l'emportoit sur tous les autres, dont les manieres estoient assez differentes de la sienne. Il ne se servoit point de blanc, & pointilloit tout son ouvrage sur le velin, comme faisoit aussi en ce temps-là le Pere Saillant Augustin, qui avoit de la reputation. Hansé couchoit du blanc sur son velin, & cherchoit à imiter la ma-

Du GUERNIER.

niere d'Olivier & de Coupre qui travailloient avec estime en Angleterre. Du Guernier a fait plusieurs Portraits du Roy & de toutes les personnes de la premiere qualité. Lors que le Duc de Guise alla à Rome, il emporta un livre de prieres où Du Guernier avoit représenté en Saintes toutes les plus belles Dames de la Cour peintes au naturel.

Mais passons aux autres Peintres qui ont encore eû place dans l'Academie; & afin d'avoir le temps d'achever ce que j'ay à vous en dire, ne nous arrêtons qu'à ceux dont vous voulez estre informé d'avantage.

MICHEL CORNEILLE.

MICHEL CORNEILLE Eleve de Vouët conservoit beaucoup de la maniere de son maïtre. Il avoit esté des Anciens dans l'Academie, & faisoit la charge de Recteur lors qu'il mourut en 1664. âgé de 61. an. Il y a des ouvrages de luy dans l'Eglise des Jesuites de la ruë Saint Antoine, & en plusieurs autres lieux. L'on voit aussi plusieurs tapisseries executées d'après ses desseins.

DORIGNI.

MICHEL DORIGNI estoit de Saint Quentin. Après avoir travaillé long-temps sous Vouët, il épousa une de ses filles. Il a peint dans les appartemens du Chasteau de Vincennes, & a beaucoup gravé d'après les Tableaux de son beaupere. Il exerçoit la charge de Professeur dans l'Academie lors qu'il mourut en 1665. âgé de 48. ans 6. mois.

LE BICHEUR.

L'année suivante mourut LE BICHEUR, qui estoit aussi Professeur. Il peignoit fort bien les Perspectives, & en a fait imprimer un Traité.

JACQUES SARAZIN de Noyon mourut dans la mesme année. Il estoit Peintre & Sculpteur. Il fut un des plus anciens dans l'Academie, & exerça la charge de Recteur. Ses ouvrages de Sculpture sont considerables, & l'on estime beaucoup un Crucifix qu'il a fait à Saint Jacques de la Boucherie.

NICOLAS DE PLATE-MONTAGNE mourut dans ce temps-là. Il faisoit fort bien des Mers & du Paisage.

Plusieurs autres Peintres ne le survescurent pas long-temps ; comme JEAN BLANCHART qui travailloit à l'Histoire ; VANMOL qui faisoit des Histories & des Portraits ; LANSE habile pour le paisage, les fleurs, & les fruits ; LE MOYNE qui peignoit aussi des fleurs & des fruits.

LES NAINS freres faisoient des Portraits & des Histories, mais d'une maniere peu noble, representant souvent des sujets simples & sans beauté.

J'ay veû, interrompit Pymandre, de leurs Tableaux ; mais j'avoüë que je ne pouvois m'arrester à considerer ces sujets d'actions basses & souvent ridicules.

Les ouvrages, repris-je, où l'esprit a peu de part deviennent bientost ennuyeux. Ce n'est pas que quand il y a de la vraysemblance, & que les choses y sont exprimées avec art, ces mesmes choses ne surprennent d'abord, & ne plaisent pendant quelque temps avant que de nous ennuyer : C'est pourquoy comme ces sortes de peintures ne peuvent divertir qu'un moment & par intervalle, on

LES NAINS.

voit peu de personnes connoissantes qui s'y attachent beaucoup.

MODELLON.

MOUELLON travailloit à des histoires pour des tapisseries, de mesme que CHARLES PERSON Lorrain, qui a esté Recteur, & dont la maniere tenoit de celle de Vouët, sous lequel il avoit beaucoup peint. Il mourut en 1667.

POISSAN.

VANOBSSTAT.

THIBAUT POISSAN d'Abeville, & GILBERT VANOBSSTAT de Bruxelles Sculpteurs moururent en 1668. Vanobstat faisoit la fonction de Recteur dans l'Academie. Il estoit particulièrement recommandable pour bien faire des Bas reliefs. Il travailloit aussi sur l'ivoire, & il y a plusieurs pieces de sa façon dans le cabinet du Roy. Ce fut pour luy que Monsieur de Lamoignon, aujourd'huy Avocat General, plaida dans la Grande Chambre une cause celebre le 1. Decembre 1667. où avec une éloquence admirée de tout le monde, il releva avantageusement la Peinture & la Sculpture, comme vous pouvez avoir veû par le Plaidoyé qui en fut imprimé alors.

MIGNARD.

NICOLAS MIGNARD, qui mourut dans la mesme année, estoit un des Peintres dont nous cherchons à examiner les bonnes qualitez. Si nous considerons bien les derniers qui sont morts, nous en trouverons de deux sortes. Les uns, pour exprimer leurs pensées, se sont servis d'une maniere simple & serrée. Les autres qui ont eû un genie plus élevé ont peint avec plus d'éclat & plus d'étendue : Mais quoy-que les productions d'esprit sublimes

sublimes & magnifiques soient les plus considérables, les autres néanmoins peuvent estre excellentes dans leur genre, & d'une bonté qui les doit faire estimer. Dans ces deux différentes manieres il y a des extrémitez à éviter. Un Peintre naturellement simple & serré dans ses ouvrages, doit prendre garde à ne pas tomber dans l'indigence & dans la pauvreté, & un esprit plus vif & plus élevé doit se défendre de l'enflure & des mouvemens trop forts & trop agitez. Nicolas Mignard inventoit facilement, peignoit avec grace; & comme il n'avoit pas un genie propre à exprimer de fortes passions, il s'abstenoit de représenter des actions violentes. Il paroissoit toujourns doux & modéré dans ses Tableaux où il n'y a rien qui ne soit correct & agreable; & quoy-que l'on n'y voye pas un caractere vehement qui jette le trouble dans les ames, & qu'il y ait mesme souvent dans les actions de ses figures plus de tranquillité qu'il ne faut pour émouvoir puissamment les esprits: toutefois les nobles expressions, les beaux airs de testes, & l'excellence de son pinceau, touchent les yeux avec tant de douceur qu'on se trouve aussitost emporté par les graces différentes dont ses ouvrages sont remplis.

Il estoit né à Torve en Champagne, & issu d'une honneste famille. Son pere nommé Pierre, après avoir porté vingt ans les armes pour le service du Roy, se maria, & de son mariage eût trois garçons, dont deux firent paroistre dès leur jeu-

MIGNARD.

neffe une inclination extraordinaire pour la Peinture. Aussi dans la suite se font-ils fait assez connoître, & se font distinguez, l'aîné nommé Nicolas, par le nom de Mignard d'Avignon; & l'autre nommé Pierre, qui travaille encore aujourd'hui avec tant de reputation, par celui de Mignard de Rome. Nicolas fit ses premières études sous le plus habile Peintre qui fust alors à Troye. Il y demeura quelque temps: mais comme son pere connut la force de son genie, ne voulant rien épargner pour son avancement, il l'osta de chez son premier maistre pour le faire instruire dans une meilleure école. Fontainebleau estoit celle où tous les jeunes hommes alloient pour étudier, tant à cause des ouvrages de Freminet que l'on regardoit alors avec estime, qu'à cause de ceux du Primatice & de plusieurs autres Tableaux dont cette Royale Maison estoit décorée. Après s'estre attaché pendant quelques années à dessiner & à peindre, comme il avoit une forte passion de voir l'Italie, il alla à Lyon, où il s'arresta quelque temps à travailler pour des particuliers. De là il passa en Avignon, à dessein de s'embarquer à Marseille, ou à Toulon: mais il fut encore retenu pendant six semaines, & lors qu'il estoit sur le point d'en partir, M. de Montreal, l'un des principaux Seigneurs de ce pais, l'obligea par beaucoup d'honnestetez & de conditions avantageuses à retarder son voyage, & à demeurer chez luy pour peindre la Galerie d'une maison considerable qu'il avoit

nouvellement fait bastir. Il est vray que Mignard MIGNARD. s'engagea avec d'autant plus de facilité à ce Seigneur qu'il estoit déjà attaché d'inclination à une jeune fille d'Avignon dont il estoit devenu amoureux; de sorte qu'il entreprit cét ouvrage, où dans une suite de Tableaux il representa le Roman de Théagene & de Cariclée. Les soins qu'il apporta à bien peindre, & en mesme temps à entretenir ses nouvelles inclinations, luy aquirent l'estime de tout le monde & la bienveillance du pere & de la mere de sa maistresse. Mais sa nouvelle passion n'empeschoit pas celle qu'il avoit d'aller à Rome. Le desir qu'il fit paroistre de vouloir se perfectionner dans son art obligea la fille qu'il aimoit, & ses parens à luy permettre de faire ce voyage, & à luy donner le temps qu'il leur demanda. Ce fut pour luy une occasion favorable, qu'ayant achevé la Galerie, le Cardinal de Lyon passant en Avignon logea chez M. de Montreal, qui luy presenta Mignard, & le recommanda à son Eminence qui en avoit déjà conceû de l'estime, & qui le receût à sa suite pour aller à Rome. Lors que Mignard y fut arrivé, & qu'il se vit au milieu de tant de beautez après lesquelles il avoit soupiré, il ne songea qu'à en jouïr: mais d'un autre costé pensant à ce qu'il avoit laissé en Avignon, & qui partageoit ses affections, c'estoit avec un empressement extraordinaire qu'il taschoit de dérober, s'il faut ainsi dire, l'art & la science qu'il voyoit dans tous les plus beaux ouvrages qui se presentoient à

MIGNARD.

luy. Il travailla pendant deux ans, qui ne luy semblerent pas un temps trop long pour ses études : mais les tendresses de son cœur s'opposant aux plaisirs de l'esprit, luy firent attendre avec impatience le terme qu'il s'estoit prescrit, qui ne fut pas si-tost arrivé qu'il sortit de Rome pour retourner en Provence, où il conclut son mariage au grand contentement de tous ses amis, qui souhaitoient avec passion de le voir arresté en ce pais-là. Il y avoit déjà vingt ans qu'il y estoit établi, & qu'il travailloit avec reputation, lors que le Roy passa par Avignon en 1659. pour son mariage avec l'Infante d'Espagne. Comme toute la Cour y séjourna trois semaines, le Cardinal Mazarin, qui avoit esté Vicelegat d'Avignon, & qui pendant son gouvernement avoit connu Mignard, & l'avoit honoré de son affection, se souvint de luy & l'envoya chercher. Après luy avoir donné beaucoup de marques d'estime, il desira de voir ses derniers ouvrages. Il s'aperceût bientôt du progrès qu'il avoit fait, & fut si content qu'il souhaita d'avoir une seconde fois son Portrait de sa main. Je vous laisse à penser si Mignard fut bien-aise d'une occasion si avantageuse, qui ne pouvoit que le rendre encore plus considerable dans la Province. Il ne manqua pas aussi d'obéir ponctuellement aux ordres de son Eminence, & à faire ses efforts pour se surpasser dans ce dernier ouvrage. Il le fit en effet, & le Roy & la Reine qui le virent des premiers, avouèrent qu'il ne se pouvoit rien faire de mieux,

& resolurent de faire venir Mignard à Paris aussi-
 tost que Leurs Majestez seroient de retour. MIGNARD.

La reputation que le Portrait du Cardinal trouva parmi les Courtisans, donna envie à cinq ou six Seigneurs des plus curieux de se faire peindre : mais comme le temps de leur séjour n'estoit pas assez long pour pouvoir faire achever entierement leurs Portraits, il finit seulement les testes, termina le reste à son loisir, & les envoya ensuite à Paris.

Cependant si-tost que le Roy fut de retour de son voyage, le Cardinal n'oublia pas à faire souvenir Sa Majesté du dessein qu'Elle avoit fait d'appeller Mignard à Paris. Elle luy envoya une lettre de cachet, & de quoy fournir aux frais de son voyage ; & Mignard de son costé se rendit à Fontainebleau, où il eût l'honneur de saluer le Roy, & de remercier le Cardinal des bontez qu'il avoit pour luy. Il se préparoit à travailler lors que son Eminence tomba malade ; & bien que d'abord on ne crust pas sa maladie dangereuse, toutefois elle continua pendant tout l'hyver, & augmenta de sorte qu'il mourut au Bois de Vincennes au mois de Mars 1661. Cette mort mit le deuil à la Cour qui revint à Paris, où quelque temps après Mignard commença de travailler aux Portraits du Roy & de la Reine. Leurs Majestez en furent si satisfaites, que le Roy luy ordonna d'en faire plusieurs pour envoyer dans les Païs étrangers. La plupart des grands Seigneurs voulurent aussi en avoir des copies, & à l'envi les uns des autres desirerent

MIGNARD.

d'estre eux-mêmes peints de sa main : ce qui fut cause qu'il demeura quelque temps sans faire autre chose que des Portraits, contre son inclination qui le portoit beaucoup plus à peindre des sujets d'histoires. Aussi ne laissoit-il pas de travailler de temps en temps à des Tableaux d'Autel, & à quelques autres qu'on luy demandoit pour envoyer en Provence. Il fit deux grands Tableaux pour la Chartreuse de Grenoble, où il representa le Martyre que plusieurs Chartreux endurent en Angleterre sous le regne du Roy Henry VIII. qui les fit cruellement mourir à Londres ; Et comme son merite & sa reputation augmentoient tous les jours, il fut un des Peintres que l'on choisit pour peindre aux Tuilleries. Il eût en partage le petit appartement bas du Roy qui regarde sur le jardin. Vous sçavez quelle est la disposition de tous ces lieux, & je ne doute pas mesme que vous ne vous souveniez bien de ce qu'il y a représenté.

Je vous avouë, repartit Pymandre, que je n'ay presentement qu'une idée confuse des Peintures qu'on y a faites, & vous me ferez plaisir de me faire souvenir de celles de Mignard.

Il faut donc vous dire, répondis-je, que le Plafond de la Chambre du Roy semble estre percé, & que par cette feinte ouverture qui est de figure ovale, l'on croit voir le Ciel ; & sur des nuages plusieurs figures. La principale est Apollon. Il est assis sur un siege d'or fait à l'antique. D'une main il tient une Lyre, & de l'autre le Plectre pour me ser-

vir de ce mot, qui sert d'archet & avec lequel on touche les cordes. L'air de son visage est doux & agreable, & sa chevelure blonde, & environnée de lumiere, répand autour de luy un certain éclat qui le distingue des autres Dieux. MIGNARD.

Comme le Peintre a prétendu qu'Apollon & le Soleil ne sont qu'une mesme Divinité, Apollon est environné du Zodiaque, & derriere luy, dans une distance assez éloignée, l'on apperçoit ses chevaux que de belles filles atellent à son char.

Au dessous sont quatre figures de femmes, qui representent les quatre Saisons.

Sous ces differentes images, l'on a voulu figurer Apollon, c'est à dire le Soleil, dans le plus bel endroit de sa course, & lors qu'élevé au plus haut du Ciel il répand ses rayons sur la terre : & de mesme que le Soleil estant dans le Solstice de l'Esté & dans son midy, semble estre arresté & comme assis dans son Trosne pour considerer toute la nature, le Peintre a éloigné ses chevaux que les heures accommodent, parce qu'en effet dans la saison de l'Esté, & principalement sur le milieu du jour, il semble que le Soleil s'arreste, & que les heures soient plus longtemps à venir qu'en une autre saison.

Apollon a le corps presque nud, à cause qu'il n'y a rien de plus découvert & de plus visible à tout le monde que le Soleil. Il est seulement environné d'un manteau de pourpre rehaussé d'or, pour represente le feu & la lumiere dont le Soleil est la source. Sa Lyre marque l'harmonie avec la-

quelle le Soleil dispose les saisons : c'est pourquoy on les voit rangées autour de luy dans l'ordre qu'elles gardent inviolablement.

Celle qui est couronnée de fleurs, & qui en répand sur la terre, represente le Printemps. Comme le Printemps inspire de l'amour à toute la nature, il est peint sous l'image d'une jeune fille si belle & si agreable qu'elle charme tous ceux qui la regardent. Il n'y a personne qui d'abord ne la prenne pour Venus, la voyant si accomplie, & de plus accompagnée d'un jeune enfant qui a des ailes au dos, & qui porte une corbeille pleine de fleurs. Cependant le dessein du Peintre a esté de représenter la Déesse Flore qui préside à cette saison, & par cet enfant le vent Zephire dont les aisles sont semblables à celle d'un papillon, & différentes de celles qu'on donne d'ordinaire à l'amour. Et parce que le Zephire est un vent doux & frais qui contribue à la naissance de toutes choses, & qui semble luy-mesme naistre avec l'année, il est peint sous la forme d'un jeune enfant.

Aussi l'on peut remarquer que les habits, les parures, & l'estat auquel on a représenté Flore conviennent admirablement bien à ce qu'on a voulu exprimer par cette figure. Car on voit qu'elle a presque toute la gorge découverte, parce que dans cette saison la terre commençant à s'éveiller & à se lever, s'il faut ainsi dire, paroist comme à demi nuë. Le reste est caché d'une robe blanche, qui figure le Printemps, qu'un Poëte Grec appelle
Blanc,

Blanc, lors qu'il veut signifier la plus belle saison de l'année. Son manteau est vert, mais il est fait de telle maniere qu'il semble tissu de differentes sortes de verts, pour représenter comme dans cette nouvelle saison la terre est couverte d'herbes & de plantes dont le different vert fait une agreable variété. MIGNARD.

La figure qui représente l'Esté est audeffous du Lion qui paroist dans le Zodiaque : elle est la plus proche d'Apollon, parce qu'en effet c'est elle qui ressent plus que toutes les autres les effets de sa lumiere & de sa chaleur.

Elle n'a qu'une petite robe de gaze blanche que les rayons du Soleil jaunissent sur les extrémitez. Cette robe tombe negligemment de dessus ses épaules, & en découvre une partie aussi-bien que de ses bras. La faucille qu'elle tient, & la gerbe de Bled qui est proche d'elle, signifient le temps de la moisson, qui est comme son appanage. Ce manteau de drap d'or sur lequel elle est assise, & dont l'inégalité des plis cause differens jours & divers reflais, représente la campagne qui en Esté paroist comme une Mer doucement agitée, & dont les petites ondes semblent estre d'un or liquide.

L'autre figure, qui a l'air d'une Baccante, estant faite pour représenter l'Automne, le Peintre luy a donné des marques qui luy conviennent parfaitement. Car comme dans ce temps-là le Soleil commence à s'éloigner, & que les vapeurs qu'il a élevées de la terre pendant l'Esté s'épaississent en l'air,

MIGNARD.

& nous privent souvent des rayons de cét Astre, on voit que cette femme n'est fortement éclairée qu'en certaines parties, & que le reste est d'une demi-teinte qui sert à faire paroistre dans la disposition de tout le Tableau un agreable contraste d'ombres & de lumieres.

Elle est couronnée de feuilles de vigne : d'une main elle presse des raisins dans une coupe d'or qu'elle tient de l'autre main. Son habit est de pourpre violet approchant de la couleur des fruits de la saison.

Pour l'Hyver, on l'a representé par cette vieille qui est plus éloignée d'Apollon que les autres figures. Au lieu que celle de l'Esté est toute éclairée de la lumiere du Soleil, celle-cy en est presque privée, & ne paroist qu'à mi-corps, pour marquer les jours de l'Hyver si courts & si sombres.

Mais s'il y a de l'opposition entre ces deux figures en ce qui regarde la lumiere & les ombres, il n'y a pas moins de difference entre les traits du visage de cette vieille & ceux de la jeune Flore. Cependant le Peintre n'a pas moins fait paroistre son sçavoir à bien representen une vieillesse décrépite, que lors qu'il a répandu sur le visage de cette autre figure les charmes d'une jeune beauté. Et comme la terre, lors que le Soleil en est éloigné pendant l'Hyver, n'a de chaleur que ce qu'elle en conserve dans ses entrailles, on a representé cette figure tenant du feu dans un brasier.

Dans le mesme Platfond de certe chambre & à

costé de cette ouverture feinte dont je viens de parler, il y a deux Tableaux qui sont comme attachez & peints sur un fond d'or. Celuy du costé de la porte represente Apollon sur un amas de nuées, qui d'une main tenant un arc, & de l'autre une fleche, tire sur des Cyclopes qui fuyent & taschent à se sauver sous une roche. Il y en a trois de morts sur le devant du Tableau, & deux autres que l'on voit dans le lointain qui semblent courir du costé de la Mer.

Ces figures estant presque toutes nuës, & d'une couleur convenable à des forgerons, le Peintre a pris soin de bien represente toutes les parties d'un corps fort & robuste, & d'exprimer dans le dos, dans les bras, & dans les autres membres les differens effets des nerfs & des muscles selon la disposition de ses figures, & les actions qu'il leur fait faire.

Il n'a pas gardé cette conduite dans ce seul Tableau, mais encore dans celuy qui est à l'autre bout du Platfond du costé des fenestres, où il a representé Apollon & Diane qui exercent leur vengeance sur les enfans de Niobe, que sa beauté & ses prosperitez avoient renduë si pleine de vanité & d'orgueil, qu'elle avoit eü l'insolence de se comparer à Latone.

Apollon & Diane paroissent en l'air sur des nuages. Diane est vestuë d'un habit blanc avec un carquois sur les épaules & un arc à la main, toute preste à décocher une fleche. Pour Apollon, il en

MIGNARD. vient de tirer une, & le coup paroist dans un des fils de Niobe, qui blessé à mort tombe de dessus son cheval.

C'est là qu'on voit des expressions douloureuses, & de quelle sorte ces Divinitez jalouses de leur gloire punissent l'injure qui leur a esté faite. Cependant on ne laisse pas d'appercevoir de la beauté parmi le sang & les blessures. La douleur qui est si fortement peinte sur le visage de Niobe, & la mort mesme si bien exprimée sur celuy de sa fille, n'ont point encore effacé les traits qui rendoient si agreable cette jeune fille, & qui donnoient à cette malheureuse mere tant de vanité & de présomption.

Comme ces deux Tableaux sont faits pour parer cette chambre, & pour honorer Apollon qui y préside, & qui semble y répandre sa lumiere par l'ouverture du Platfond; c'est encore avec le mesme dessein qu'on a orné l'alcove de deux autres sujets qui sont peints d'une semblable maniere. Dans l'une on a représenté le supplice de Marfyas, & dans l'autre le chastîment de Midas qui avoit donné son jugement en faveur de Pan.

Toutes ces Peintures tirées de l'Histoire d'Apollon conviennent au Soleil, & outre cela elles sont des images emblematicques des belles actions du Roy. C'est Sa Majesté qu'on doit considerer dans le Tableau du milieu sous la figure d'Apollon: c'est Elle qu'on voit environnée de gloire;

c'est Elle qui paroist élevée audeffus de toutes choses, & qui par sa dignité, & par ses hautes qualitez répand ses lumieres sur la terre, & se fait admirer dans toutes les parties du monde. MIGNARD.

Par les quatre Tableaux particuliers qui sont peints sur un fond d'or, le Peintre a prétendu donner quatre enseignemens considerables. Car par les Cyclopes qu'Apollon ne punit de la sorte que pour avoir forgé les foudres dont Jupiter se sert contre Esculape, on peut voir dans quel peril se trouveroient de semblables temeraires dont l'imprudencce les porteroit à donner secours, & à fournir des armes aux ennemis de sa Majesté.

L'Histoire de Niobe montre la perte inévitable de ceux qui manqueroient au respect qu'ils doivent à la personne sacrée d'un si puissant Monarque.

Le chastîment de Marfyas est une image de la punition que meriteroient ces personnes grossieres & présomptueuses qui oseroient s'égalier en l'art de conduire les peuples, à un Prince qui sçait s'en acquiter avec cette prudente harmonie qui n'est bien entenduë que par ceux qui l'ont receüe du Ciel.

Et par l'exemple de Midas, on peut remarquer combien ceux-là se rendroient ridicules qui par ignorance ou par envie voudroient faire des comparaisons desavantageuses à la gloire de Sa Majesté.

Au Platfond de l'alcove on a feint une ouverture semblable à celle qui est au Platfond de la

MIGNARD.

chambre. Comme c'est le lieu destiné à prendre le repos après que le Soleil s'est retiré, on y a représenté la nuit sous la figure d'une femme vestuë d'une robe rouge & d'un manteau bleu semé d'étoiles. Elle a de grandes ailles au dos : elle est couronnée de pavots, & tient deux enfans qui dorment entre ses bras.

Ces enfans sont les songes des Rois. Les Poëtes en ont feint une infinité, comme en effet il y en a un grand nombre de différentes especes. Mais on peut dire qu'un grand Prince qui veille incessamment au bien de ses sujets n'en reçoit que de deux sortes, dont l'un luy represente continuellement ce qui regarde sa propre gloire, & l'autre les choses qu'il est obligé de faire pour l'avantage de l'Estat.

En effet, si les songes ne sont, selon quelques Philosophes, que des mouvemens de l'ame qui se font en diverses manieres, & par lesquels les biens & les maux nous sont quelquefois montrez avant qu'ils arrivent, il y a bien apparence que si les choses futures estoient découvertes aux hommes, ce devroit estre aux Rois, & principalement à un grand Roy, qui n'ayant l'esprit rempli que des douces pensées qu'il a d'augmenter le bonheur de son Royaume, n'a pendant le repos de la nuit que des songes agreables & beaux, conformes à ses occupations.

Proche l'Alcove dont je viens de parler, il y a un Cabinet qui a veü sur le Jardin. Dans le Plat-

fond le Peintre a representé Apollon & les Muses : MIGNARD.
 mais comme il n'a pas trouvé d'espace pour en placer neuf, il s'est contenté d'en représenter trois ; fondé aussi sur ce qu'il y a différens avis touchant le nombre des Muses. Car selon l'opinion de quelques Auteurs on n'en connoissoit au commencement que trois qui estoient filles de Jupiter, & auxquelles ils donnent des noms qui conviennent à la memoire, au travail, & au chant. Ce qui se rapporte assez à ce que Varron a écrit, que d'abord il n'y avoit que trois Muses, & qu'elles n'ont paru au nombre de neuf, que quand les habitans d'une Ville, qu'on croit estre Scycione, ayant un jour choisi trois excellens Sculpteurs, & ordonné à chacun d'eux de faire les images des trois Muses afin de pouvoir prendre parmi ce nombre de figures les trois plus parfaites pour les placer dans le Temple d'Apollon, ces ouvriers réussirent si heureusement qu'il n'y eût pas une de toutes les figures qu'ils firent qu'on ne trouvast admirable & digne d'estre conservée. Ainsi elles furent toutes les neuf dédiées à Apollon, ce qui a esté cause qu'on l'a considéré depuis comme celui qui commande aux neuf Muses.

Or le Peintre ayant pris la chose dans son origine, n'en a representé que trois, auxquelles il a donné des marques convenables aux noms qu'elles avoient : Car comme Apollon & les Muses préfident aux Sciences & aux Arts, & que c'est par leur moyen que les grands hommes & leurs ou-

MIGNARD. vrages reçoivent une gloire immortelle, il représente ces trois Muses comme celles qui ont l'intendance & le pouvoir sur la Poésie, sur la Peinture, & sur la Musique. En effet, n'est-ce pas la Poésie qui la première conserve la mémoire des belles actions des Heros, qui est comme la depositaire de leurs hauts faits, & qui les apprend à la posterité?

Combien la Peinture de son côté relève-t-elle la grandeur des demi-Dieux par l'excellence de son travail? C'est elle qui leur erige des images, qui leur bastit des monumens éternels, & qui par un artifice surprenant & tout divin les fait revivre par ses couleurs.

Sur ce que la Poésie rapporte & sur ce que la Peinture représente, la Musique prend sujet d'élever sa voix, & d'un ton qui charme les hommes, & qui est agreable aux Dieux, elle chante leurs louanges & celles des Heros.

La figure qui est appuyée sur les œuvres d'Homere & de Virgile, & qui tient une trompette à la main, représente la Poésie. Elle est vestuë d'une robe de couleur de citron, & d'un manteau de pourpre violet rehaussé d'un jaune doré.

Celle qui est de l'autre côté, & dont l'on ne voit que fort peu du visage, est la Peinture. Sa robe est d'une étoffe verte & aurore : elle est ceinte d'une écharpe bleuë ; son manteau est rouge. Il y a auprès d'elle une palette & des pinceaux ; & c'est par là, aussi-bien que par la toile & le crayon qu'elle

qu'elle tient, que le Peintre a prétendu la faire connoître. MIGNARD.

Il a placé la Musique au milieu de ces deux figures, parce que c'est la Poésie & la Peinture qui luy font connoître ceux de qui elle doit chanter les louanges. Elle est vestuë de blanc pour marque de cette grande simplicité, & de cette union qui forme une douce harmonie que le Peintre a doctement signifiée par la Harpe dont elle jouë.

Ces trois figures reçoivent toutes leurs lumières d'Apollon, qui d'une main tient sa Lyre, & de l'autre main leur distribuë des couronnes de laurier.

Si dans le Platfond de la Chambre on a peint cette Divinité audessus des quatre Saisons, pour signifier de quelle sorte le Roy répand ses graces sur les peuples en général, la maniere dont on l'a représentée dans ce cabinet fait voir comment Sa Majesté récompense en particulier les personnes d'un merite extraordinaire, & qu'il connoist s'estre distinguez du commun des hommes par leur valeur, par leur science, & par leur vertu. Car Apollon ne met des couronnes de laurier entre les mains des Muses, qu'afin de les donner à ceux de qui elles doivent elles-mesmes marquer les belles actions.

Si l'on veut encore regarder l'invention de cette Peinture dans un autre jour, l'on verra que ces trois Muses representent cét accord, & ce concert de tous les grands hommes qui paroissent aujourd'huy dans les Sciences & dans les Arts, lesquels unanime-

MIGNARD. ment celebrent les vertus de Sa Majesté, & travaillent à rendre sa gloire immortelle.

Il y a deux Païfages sur les portes de ce Cabinet. Dans l'un on a figuré le lever du Soleil qui paroist à l'extremité de l'Horison, & comme sortant du sein de la Mer sur un char tout rayonnant d'une nouvelle lumiere. Sur le devant on a representé cette fleur que l'on nomme Girasol, qui regarde sans cesse le Soleil.

Les Poètes ont feint que Clytie avoit un amour si violent pour Apollon, qu'elle negligea le soin mesme de se nourrir pour ne le pas perdre de veüë: de sorte qu'estant tombée dans une extreme langueur, elle en mourut. Mais Apollon l'ayant changée en fleur, elle conserva toujors ses premieres inclinations, & sous la forme de cette plante elle ne cesse de regarder l'objet de ses desirs.

Ce changement qui fut la récompense de ses nobles affections, marque la faveur du Roy pour ceux qui demeurent fidèlement attachez à son service, auxquels il donne des privileges, & des marques d'honneur qui ne periront jamais.

C'est encore dans ce mesme sens que l'autre Tableau a esté fait, où l'on a peint le coucher du Soleil. Il y a sur le devant un manteau de couleur de pourpre, & tout auprès on voit du sang répandu à terre, d'où sort une petite fleur violette. C'est le sang de l'infortuné Hyacinthe, qu'Apollon a changé en fleur après qu'il eût malheureusement tué ce jeune homme avec un Disque en jouant au palet.

Par ce Disque la fable n'a voulu signifier autre chose que la figure du Soleil, dont l'ardeur extrême fit mourir Hyacinthe pour s'y estre trop exposé. MIGNARD.

Le grand amour & le zele violent qu'on doit avoir pour son Prince, expose souvent les jeunes courages aux perils de la mort : mais lors qu'ils la rencontrent dans de glorieuses occasions, elle ne leur est qu'honorable & avantageuse ; & pour du sang qu'ils perdent, ils aquerent un honneur & une réputation dont l'odeur se répand par toute la terre.

M'estant arresté, & Pymandre s'appercevant que j'estois distrait, & comme songeant à autre chose : Qu'est-ce, me dît-il, qui vous retient ? Il semble que quelque nouvelle pensée vous ait interrompu ? Il est vray, luy répondis-je, que les dernieres paroles que je vous ay dites m'ont remis tout d'un coup dans l'esprit la vie & la mort du sçavant Peintre dont je vous parle, qui porté d'un noble desir d'aquerir de la gloire en servant son Prince, augmentoit tous les jours ses fatigues, par ses veilles & par les peines qu'il prenoit à perfectionner encore davantage ses ouvrages. Tout le monde applaudissoit à ceux qu'il venoit de faire, & le Roy satisfait de la beauté de ses Peintures, luy avoit ordonné de se préparer à peindre sa grande Chambre de parade. Comme c'estoit un lieu où il pouvoit encore mieux faire voir ce qu'il sçavoit, il travailloit aux desseins, & ils estoient tous finis lors qu'il tomba dans une maladie qui ne paroissoit point dangereuse, mais qui s'estant enfin changée en hydropisie, luy cau-

MIGNARD.
En 1668.

sa la mort bientoſt après, au grand regret de ſa famille & de tous les honneſtes gens, qui n'avoient pas moins d'eſtime pour ſa perſonne que pour ſes Peintures. Son corps fut porté dans l'Egliſe des Petits Auguſtins du Faux-bourg Saint Germain, où il eſt enterré. L'Academie Royale des Peintres, dont il avoit eſté Directeur, luy fit faire un Service ſolennel dans l'Egliſe des Peres Feuillans, où les amateurs des beaux Arts ne manquerent pas de ſe trouver. Il a laiſſé deux ſils. L'aiſné eſt Architeccte du Roy, & l'autre Peintre dans ſon Academie.

Turpilus.

Il y a une choſe remarquable en Nicolas Mignard, c'eſt qu'il peignoit de la main gauche : ſemblable en cela à ce Chevalier Romain, dont il eſt parlé dans l'Histoire. Il eſtoit fort habile à tirer de la meſme main ; car il avoit beaucoup aimé la chaffe, & en faiſoit ſon divertiffement pendant qu'il demeuroit en Avignon : mais on peut dire de luy ce que Pline le jeune a dit de ſoy-meſme en écrivant à Tacite, que quand il alloit à la chaffe il y portoit touſjours des Tablettes, afin de ne revenir jamais les mains vuides, & ſans avoir fait quelque choſe.

1669.

QUILLERIE'.

L'année ſuivante moururent NOEL QUILLERIE', qui a peint dans un Cabinet de l'appartement haut des Tuileries, & qui eſtoit Adjoint à Profefſeur. BARTHELEMY de Fontainebleau, NICOLAS DU MOUSTIER de Paris, & VANLO Hollandois.

BARTHELEMY

DU MOUSTIER.

VANLO.

VIGNON.

CLAUDE VIGNON de Tours s'eſt beaucoup

distingué entre les Peintres de son temps par sa maniere toute particuliere, & si facile à connoistre. VIGNON.

Le nombre de ses ouvrages est très-grand, parce qu'il travailloit avec une merveilleuse promptitude. Il mourut Professeur en 1670. & dans la mesme année mourut aussi GERVAISE, qui a peint GERVAISE.

aux Tuileries. LOUIS LERAMBERT & LE LERAMBERT.

GENDRE Sculpteurs & Professeurs, & GRE- LE GENDRE.

GOIRE HURET Graveur. HURET.

Bientost après ceux-cy mourut un des anciens & des principaux de l'Academie, & qui exerçoit alors la charge de Recteur. Il estoit de vostre connoissance, c'est SEBASTIEN BOURDON de BOURDON. Montpellier.

Hé bien, interrompit aussitost Pymandre, en quel rang le mettez-vous, car vous aviez de l'estime pour luy ?

C'est un des Peintres de ce siecle, luy repartis-je, qu'on doit le plus regarder par differens endroits. Lors qu'il arriva à Paris à son retour d'Italie où il n'avoit pas demeuré long-temps, & qu'il commença à faire voir ses ouvrages, il eût une approbation assez universelle. Il fit plusieurs Tableaux de grandeurs mediocres pour des Orfévres; & pour des curieux; & lors qu'on luy eut procuré le Tableau du May pour Nostre Dame, où il a representé Saint Pierre que l'on crucifie, on jugea qu'il estoit capable d'entreprendre de plus grands ouvrages que ceux que l'on avoit veüs de luy. Les Peintres mesme qui estoient en reputa-

BOURDON.

tion à Paris estimoient sa maniere, & en concevoient de grandes esperances, parce qu'il estoit encore fort jeune. Il y avoit de la facilité & une grande liberté de pinceau dans ce qu'il faisoit. Il cherchoit à imiter l'Ecole Lombarde ; & bien qu'il ne fust pas correct, & ne peignist pas ses ouvrages autant qu'il eust esté à desirer, toutefois il sembloit que dans la suite il pourroit aquerir par l'étude & par le travail les parties qu'il ne possedoit pas encore. Aussi commença-t-il à étudier davantage le dessein.

Bourdon avoit épousé, comme j'ay dit, la sœur de Du Guernier, dont les conseils ne pouvoient luy estre qu'avantageux ; car son temperament vif & impetueux le portant à travailler avec beaucoup de promptitude, les avis de son beau-frere ne luy estoient pas inutiles. Outre cela Du Guernier, qui estoit connu à la Cour, & qui avoit quantité d'amis, luy procuroit des ouvrages en differens endroits.

Bourdon avoit beaucoup de feu, dispoisoit aisément, donnoit à ses couleurs un éclat & une fraischeur qui plaisoit : mais avec tout cela, soit qu'il y eust trop de mouvement dans son esprit qui luy empeschast de pouvoir fixer ses pensées & son imagination, soit qu'il n'eust pas assez étudié la nature, & fait un fond assez grand des parties nécessaires à son art, il ne pouvoit se faire une maniere arrestée. Tantost il cherchoit à suivre le coloris du Titien ; tantost la disposition & les or-

donnances du Pouffin, comme il avoit fait celle de Benedette, sans faire choix d'un gouſt particulier, & prendre aſſez de ſoin à ſe fortifier dans toutes les parties les plus eſſentielles de la Peinture. Cependant il avoit aquis de l'eſtime parmi les curieux. Un des Tableaux les plus agreables qu'il fit dans ſes commencemens, fut celui que j'ay veû autrefois chez M. l'Eveſque de Lizieux, où il avoit repreſenté L. Alvanius, qui ſortant de Rome avec ſa femme & ſes enfans, après que les Gaulois eûrent pris la Ville, & rencontrant en ſon chemin le Grand Preſtre & les Veſtales qui s'en alloient à pied emportant les Vaſes ſacrez, fit deſcendre toute ſa famille de ſon char pour y faire monter les Veſtales, qu'il conduiſit au lieu où elles alloient. Il avoit fait ce Tableau avant que j'allaiſſe à Rome, & ce fut après que je fus de retour qu'il fit ceux qui ſont à Chartres; l'un qui eſt au grand Autel de l'Egliſe de Saint André, où le Martyre de ce Saint eſt repreſenté; & l'autre, dans une des Chapelles baſſes de la grande Egliſe, dans lequel la Vierge tient l'Enfant Jeſus. Vous pouvez vous ſouvenir auſſi-bien que moy de ce qu'il faiſoit en ce temps-là.

Il eſt vray, dit Pymandre, mais nous fuſmes quelque temps ſans le voir lors qu'il quitta Paris pour aller en Suède.

Ce fut vous, luy repartis-je, qui en fuſtes la cauſe, en luy procurant ce voyage.

Je le fis, comme vous ſçavez, répondit Pymandre, dans un temps où tous les Arts ſembloient

BOURDON. comme abandonnez. Les travaux de Peinture, aussi bien que beaucoup d'autres, estoient interrompus par nos desordres & nos Guerres Civiles. Franchescque Grimaldi qui estoit venu de Rome avec moy, ne sçavoit que faire à Paris. La Reine de Suède attiroit alors auprès d'elle de tous les endroits de l'Europe ceux d'entre les excellens hommes dans les Sciences & dans les Arts qui vouloient bien aller dans cette partie du Nort : Et la réputation qu'elle avoit d'aimer les belles choses, & d'estre fort liberale, porta plusieurs personnes de merite à chercher quelque fortune auprès d'elle.

Bourdon crut qu'en attendant que les affaires se fussent retablies en France, il pourroit faire un voyage en Suede : qu'il y seroit d'autant mieux receû qu'il estoit de la mesme Religion que la Reine, & qu'il avoit auprès d'elle des amis assez grands Seigneurs pour le proteger.

Comme pendant son séjour en Suède je fus aussi absent de Paris, je n'eûs de ses nouvelles que celles que vous me fistes sçavoir.

Je vous auray donc mandé, luy dis-je, de quelle sorte il fut receû de la Reine : qu'il commença en faisant son Portrait, à luy faire voir ce qu'il sçavoit, & que sur les intentions qu'elle témoignoit avoir de vouloir faire des choses extraordinaires en bastimens & en Peintures, il meditoit quelque ouvrage par lequel il pust se signaler. Ce fut ce qui porta un de ses amis à luy envoyer un dessein accompagné d'une lettre que vous avez pu voir, dans

dans laquelle il faisoit une ample description de ce BOURDON.
qu'il avoit imaginé pour un superbe monument
où il trouveroit de quoy faire en Architecture,
en Sculpture, & en Peinture, des choses assez con-
siderables.

Il est vray, interrompit Pymandre, que Bour-
don m'a entretenu quelquefois de cette Lettre,
mais je ne l'ay jamais leüe.

Peut-estre, luy repartis-je, ne vous en souvenez-
vous plus : en tout cas, vous pourrez la lire quand
il vous plaira, car j'en ay gardé une copie.

Si vous pouvez me la montrer presentement,
repliqua Pymandre, vous me ferez plaisir de ne
pas differer à un autre jour.

Aussitost, pour satisfaire la curiosité de Pyman-
dre, je me levay, & ayant tiré d'un portefeuille
l'écrit qu'il demandoit, Lisez, luy dis-je, vous-
mesme ce que vous desirez voir.

Pymandre ayant pris la lettre, commença à lire
tout haut.

Je vous envoie le dessein d'un superbe édifice
que la Reine pourroit faire bastir dans sa Ville
Capitale pour servir de Mausolée aux cendres du
Roy son pere. La forme en est ronde. L'on monte
d'abord vingt-cinq ou trente marches, au haut des-
quelles est une Terrasse entourée d'une Balustrade
de marbre, où l'on mettra, si l'on veut, plusieurs
de ces belles statuës dont on dit que la Reine a un
si grand nombre. Le Temple placé au milieu de
cette Terrasse est entouré d'un Portique soustenu

BOURDON.

„ de colonnes, & pour y entrer il y a un Portail
 „ avancé, & composé de six grandes colonnes d'or-
 „ dre Dorique, parce que les Anciens dédioient par-
 „ ticulierement aux grands hommes cette maniere
 „ de bastir. Audeffus de la Corniche regne une au-
 „ tre Balustrade, sur laquelle on mettra d'espace en
 „ espace quelques figures, ou bien des enfans qui
 „ porteront differens Trophées. Sur le haut du Do-
 „ me sera une Renommée de bronze doré, qui te-
 „ nant une trompette à la main, semblera annoncer
 „ à toute la terre la gloire du Grand Gustave. Je ne
 „ détermine point la grandeur de ce Temple, & je
 „ ne m'arreste pas à en marquer les proportions. L'on
 „ ne peut gueres s'éloigner de celles que les Anciens
 „ ont suivies. Je diray seulement que plus le basti-
 „ ment seroit grand & spacieux, & plus aussi toutes
 „ les parties auroient de majesté. Je ne considere
 „ point encore de quelle matiere seront tous les de-
 „ hors : mais pour le dedans, je le voudrois tout de
 „ marbre blanc, ou du moins d'un stuc bien poli ;
 „ que toute la hauteur fust divisée en deux ordres
 „ l'un sur l'autre, à prendre du rez de chaussée jus-
 „ qu'au commencement de la coupe. Le premier
 „ ordre seroit Ionique, pour estre agréable & déli-
 „ cat. Les colonnes, ou les pilastres seroient de mar-
 „ bre blanc veiné de noir. Entre les colonnes il y
 „ auroit des niches pour mettre les Statuës des Rois
 „ prédecesseurs de la Reine, au pied desquelles se-
 „ roit un basrelief de bronze, representant leurs prin-
 „ cipales actions ; ou bien des tables de marbre noir,

sur lesquelles leurs éloges seroient gravez en lettres d'or. Les chapiteaux des colonnes seroient de bronze doré, & toutes les moulures & les filets de l'Architecture dorez. Quant à l'ornement de la frise, je voudrois que ce fussent quantité de jeunes enfans, qui avec des branches de laurier & de palme, s'occuperoient à former des lettres d'or, en sorte qu'on püst lire autour du Temple, GUSTAVO PATRI CHRISTINA FILIA HOC MAUSOLEUM EREXIT. Et il me semble que cela ne seroit pas un effet desagréable, parce qu'on verroit un ou deux enfans attentifs à faire une lettre; & que pendant qu'ils seroient diversément occupez à nouër ces branches de palme & de laurier avec des rubans noirs, il se trouveroit que travaillant à toutes les lettres ensemble, elles ne laisseroient pas d'estre visibles: Car l'un acheveroit le bas, l'autre le milieu, & ces enfans disposez agréablement en diverses attitudes, cette composition paroistroit assez ingénieuse lors que le Sculpteur auroit pris soin de faire qu'il n'y eust rien de confus.

Audeffus de ce premier ordre, il y auroit un second ordre Corinthien, dont la corniche seroit soustenuë par des pilastres, & entre les fenestres qui seroient percées pour éclairer le Temple, on y seroit de grands Tableaux en forme de tapisseries.

Pour remplir ces Tableaux, vous choisirez entre le grand nombre des plus belles actions dont la vie du feu Roy de Suède est composée, les plus remarquables, ou plutôt celles qui sont les plus

BOURDON.

„ propres pour le lieu, & les plus avantageuses pour
 „ faire paroître l'excellence de la Peinture. Par exem-
 „ ple, vous pourriez dans la dernière représenter cette
 „ fameuse journée de Lutzen, où ce grand Prince
 „ finit sa vie en remportant la victoire sur ses enne-
 „ mis. Il ne seroit pas à propos de le peindre com-
 „ batant à la teste de son armée, parce que le prin-
 „ cipal de cette action, & qui semble l'avoir immor-
 „ talisée, n'arriva qu'après sa mort. Il ne faudroit
 „ pas aussi qu'il parût expirant dans le sang & dans
 „ la poussière, tandis que les siens seroient encore
 „ dans la chaleur du combat, & que son nom por-
 „ teroit la terreur dans le cœur des ennemis, car la
 „ veüe d'un objet si funeste est toujours désagrée-
 „ ble, & un Heros ne doit jamais toucher l'esprit ni
 „ d'horreur ni de pitié. Il seroit donc nécessaire dans
 „ cette rencontre de se servir du privilege qu'ont les
 „ Peintres & les Poëtes, de quitter le vraysemblable
 „ pour prendre le merveilleux, principalement lors
 „ qu'ils traitent leurs sujets d'une manière qui peut
 „ souffrir l'allegorie, & faire que le Roy parût en
 „ l'air conduit par la main de la victoire, qui luy
 „ montreroit le champ de bataille couvert des corps
 „ de ses ennemis, quelques-uns étendus morts sur la
 „ place, d'autres respirans encore, d'autres qui ne
 „ seroient que blesez; plus loin une armée en fuite,
 „ & les troupes Suédoises qui renverseroient comme
 „ un torrent tout ce qui s'opposeroit à elles.
 „ On pourroit représenter tous les accidens qui
 „ arrivent dans une bataille, comme la poussière &

la fumée des canons confonduës ensemble; le brillant des armes mellé avec le feu, & l'éclair des mousquetades; des gens acharnez les uns contre les autres; quelques-uns qui tombent de cheval, d'autres qui déjà tombez résistent, & se défendent encore. Sur le devant on verroit quelques figures considerables, comme des Capitaines & des principaux Officiers de ce Conquerant qui tiendroient ses armes avec un visage qui exprimeroit la tristesse & la douleur qu'ils ressentent de sa perte. Quelques-uns pourroient regarder en haut, & le monter à d'autres avec admiration. Il paroistroit sur un nuage environné de lumiere. La victoire qui l'accompagne fera une femme, qui d'une main le couronnera d'une guirlande de laurier, & de l'autre tiendra une branche de palme. Elle aura deux grandes ailes au dos, & sa robe sera toute blanche, ayant par dessus un manteau jaune qui semblera voltiger en l'air.

Enfin si la conduite de ce travail vous estoit donnée, vous sçavez assez & ce qui se peut faire en telles occasions, & de quelle sorte il faut l'exécuter excellemment.

Quant à la coupe qui commenceroit audeffus de ces feintes tapisseries, tout son milieu, c'est à dire le plus haut du Dome, feroit éclairé d'une grande lumiere, & à l'endroit le plus éminent paroistroit une belle femme assise sur un Trofne d'or, ayant la teste environnée d'une clarté tres-brillante. Sa robe seroit d'un vert d'émeraude, mais dont

BOURDON. » on ne verroit que fort peu, parce qu'elle auroit un
 » grand manteau de drap d'or qui la couvriroit en-
 » tierement. Sa contenance seroit grave, & l'air de
 » son visage majestueux. D'une main, elle tiendrait
 » un serpent, qui en se mordant la queue formeroit
 » un cercle. De l'autre main elle sembleroit recevoir
 » le Grand Gustave qui luy seroit présenté par une
 » fille, en qui la jeunesse, la beauté & la grace se-
 » roient parfaitement exprimées. Elle seroit vestuë
 » en Amazone, ayant un casque en teste, & une
 » lance à la main, pour signifier la Vertu héroïque
 » qui conduit le Roy de Suède dans le Ciel, & le
 » presente à l'Eternité.

» Auprès du Roy sera la Gloire sous la figure
 » d'une jeune femme, qui d'une main luy osterá sa
 » couronne d'or pour luy en mettre sur la teste une
 » d'étoiles tres-brillantes, & de l'autre donnerá ses
 » armes à la Renommée. La Renommée sera vestuë
 » legerement, & en estat de voler & de descendre
 » en terre. D'une main elle tiendra une trompette,
 » & de l'autre les armes du Roy.

» Autour du siege de l'Eternité paroistront plu-
 » sieurs belles femmes. La plus proche sera la Feli-
 » cité. Elle doit estre assise sur un nuage. Ses che-
 » veux blonds seront environnez d'une branche de
 » laurier, tenant une palme d'une main, & de l'au-
 » tre une flamme de feu, regardant l'Eternité avec
 » un air agreable. D'un autre costé paroistra une jeu-
 » ne fille vestuë de blanc, & appuyée sur une mas-
 » suë. Elle aura le corps à demi decouvert, faisant

voir dans ses bras & dans ses épaules quelque chose ^{« BOURBON »}
 de vigoureux, pour représenter la Force. La Piété
 y sera peinte comme une belle femme parfaitement
 blanche, les yeux vifs, le nez aquilin, vestuë d'une
 couleur rouge, ayant une flamme sur la teste, &
 son bras droit appuyé sur un Autel à l'antique.

Plus bas, audeffous du Roy de Suède, à l'en-
 droit de la Coupe qui regardera la porte, seront
 assises les trois Parques vestuës de blanc, ayant des
 couronnes d'or sur leurs testes. Au milieu d'elles
 paroistra une femme d'un maintien grave & seve-
 re, couverte d'un manteau rouge, & tenant entre
 ses genoux un fuseau de Diamant: c'est la Néces-
 sité, que Platon dit estre mere des Parques, & que
 les Anciens ont adorée comme une Divinité. Ces
 trois filles luy aident à tourner le fuseau: l'une le
 tient de la main droite, l'autre de la gauche, & la
 troisième y met les deux mains.

Autour des Parques il y aura huit jeunes filles
 qui tiendront des instrumens de Musique, & dont
 les habits seront de diverses couleurs. Ces filles sont
 les Sirenes qui habitent le haut des Cieux; c'est à
 dire les Muses, ou les huit Spheres qu'elles repre-
 sentent, qui chantent avec les Parques les choses ^{« Plutarque »}
 passées, les presentes, & les futures, car la neuvième
 est retenuë icy-bas en terre.

Assez près de la Déesse Nécessité doit estre un
 enfant tout nud, beau, & agréable de visage.
 D'une main il tiendra deux clefs, & de l'autre con-
 duira le fil que les trois Sœurs tournent autour du

BOURDON. » fuseau, & qui semble venir du haut du Ciel. Cét
 » enfant represente l'Amour; & parce que les Plato-
 » niciens veulent que ce soit par son moyen que les
 » ames descendent dans les corps, & retournent de
 » la terre au Ciel: que pour cela il y a deux portes
 » pour en sortir, & pour y entrer; l'une qu'ils ap-
 » pellent la porte des Dieux, & l'autre la porte des
 » hommes. C'est par cette raison que l'Amour sera
 » representé tenant deux clefs, & conduisant le fil
 » de la vie de la Reine de Suède; Et comme c'est
 » une vie de bonheur & de felicité, Minerve sera
 » auprès de la Nécessité, qui luy donnera de l'or,
 » & de la foye pour mesler parmi son fil. Car quoy-
 » que les Dieux mesme soient obligez d'obéir à cette
 » Divinité, qui ne change rien dans ce qui est arresté
 » pour la durée de la vie des hommes; neanmoins
 » ils l'adoucissent, ou y meslent de l'amertume com-
 » me il leur plaist.

» En suite, & à main gauche, un peu plus haut
 » que les Parques, doivent paroistre deux femmes.
 » L'une tient une clef d'or, & ouvre un grand livre
 » que l'autre soustient d'une main, pendant que de
 » l'autre main elle frappe avec une torche ardente une
 » femme qui se glisse entre les nuages pour regarder
 » dans ce livre. Celle qui tient la clef est la Déesse
 » Themis, à qui est donné en dépost le secret de
 » l'avenir, & qui se prépare à l'ouvrir au Roy de Sué-
 » de, pour luy montrer tout ce que doit faire la Reine
 » sa fille. Cette femme qui soustient ce livre est la
 » Connoissance, Le flambeau qu'elle a dans la main
 » signifie

signifie que rien ne luy est caché : mais elle s'en BOURDON.
 sert aussi pour éblouir la Curiosité qui veut pene-
 trer dans les mysteres divins. Cette Curiosité sera
 représentée avec des aïles au dos, & vestuë d'un ha-
 bit rouge & bleu. Elle aura les cheveux droits, &
 mal ordonnez, taschant avec ses mains d'éloigner
 cette torche qui l'éblouit, & ces nuages qui l'of-
 fusquent.

Dans un autre endroit de la voute, continuant
 toujours sur la gauche, & comme à l'opposite des
 Parques, paroïtra un vieillard dans un chariot ti-
 ré, si vous voulez, par deux cerfs, quisembleront
 courir très-viste. Ce vieillard aura deux grandes
 aïles au dos, le corps assez décharné, la barbe
 & les cheveux blancs, enfin tel qu'on peint le
 Temps, car c'est luy qu'il faut représenter avec
 une faux à la main, dont il arrachera un grand
 voile noir qui cachoit une belle femme presque
 nuë, & dont une partie du corps est environnée seu-
 lement d'un crespé blanc & fort délié. D'une main
 elle tient un miroir, & de l'autre une branche de
 palme. Dans ce miroir on verra la figure du Roy de
 Suède de la mesme sorte qu'elle est peinte vis à vis :
 c'est la Verité qui la fait voir après que le Temps
 l'a découverte. L'Envie la cachoit avec ce voile
 qu'elle semble encore s'efforcer de retenir : mais
 un homme armé à l'antique, couronné de laurier,
 tenant un javelot d'une main, & de l'autre un bou-
 chier, renverse l'Envie, & chasse une infinité de
 monstres qui accompagnent cette malheureuse

MURDON.

» passion. Ce Heros represente le Merite, qui ne
 » souffre pas que ni la Médifance, ni la Jaloufie, ni
 » les autres vices dérobenent aux yeux de tout le mon-
 » de les belles actions : Et parce que le Merite est
 » un acte de vertu qui ne s'aquier qu'avec peine,
 » il faudra le representer déjà un peu âgé, & armé
 » de toutes pieces, pour monter qu'il faut comba-
 » tre long-temps avant que de recevoir quelque ré-
 » compense. Quant à l'Envie, les anciens l'ont tou-
 » jours représentée comme une vielle femme seche,
 » décharnée, & vestuë d'un méchant habit de cou-
 » leur de rouille, tout déchiré ; les yeux de travers,
 » les cheveux environnez de serpens ; & il me semble
 » qu'ils ont si bien réüssi dans cette peinture, qu'il ne
 » seroit pas besoin d'y rien changer. Pour les autres
 » vices, il faut les peindre en forme de Harpies, &
 » d'autres Monstres qui se précipitent dans des nua-
 » ges obscurs, en jettant le feu par les yeux & le ve-
 » nin par la bouche.

» Audessous du Merite sera assis un jeune homme
 » vestu de couleur de pourpre, ayant une couronne
 » de laurier sur la teste. D'une main il tiendra une
 » corne d'abondance pleine de fleurs & de fruits. Dans
 » l'autre main il aura des guirlandes de laurier, parce
 » qu'il represente l'Honneur, & que c'est luy qui dis-
 » tribuë les récompenses. Devant eux paroistra la
 » Reine de Suède vestuë d'un manteau Royal. Elle
 » sera appuyée sur une belle femme qui aura des ailles
 » à la teste, & qui tiendra dans sa main une boule,
 » où sera marqué la figure d'un triangle, afin de faire

connoître que c'est la Science qu'on a voulu repre-
senter. Un peu plus bas seront assises plusieurs au-
tres femmes qui sembleront obéir aux ordres de la
Reine. Ces femmes sont l'Histoire, la Poésie, la
Peinture, & la Sculpture, qui considerent avec at-
tention l'image du Roy.

L'Histoire sera vestuë de blanc, & aura auprès
d'elle quantité de papiers. La Poésie sera represen-
tée avec une couronne de laurier sur la teste, cou-
verte à demi d'un grand manteau bleu semé d'é-
toiles. D'une main elle tiendra un livre, de l'autre,
elle appuyera sa teste avec une action rêveuse. Assez
proche d'elle seront trois petits enfans qui se jouë-
ront, l'un tenant une flûte, l'autre un luth, & le
troisième une trompette, pour représenter les trois
sortes de Poèmes, le Bucholique, le Lyrique, &
l'Héroïque.

La Peinture sera une femme parfaitement belle,
vestuë d'un habit de diverses couleurs, ayant quel-
que chose de grand & de majestueux sur le visage,
les cheveux noirs, & ajustez d'une maniere noble
& agreable. Elle tiendra son pinceau d'une main,
& de l'autre sa palette. Un petit enfant qui soustien-
dra sa roile représentera le Genie de la peinture,
parce que sans luy il est difficile de bien faire, & qu'il
faut estre né avec beaucoup d'inclination à cét art
pour y pouvoir réussir. Cét enfant aura les yeux vifs
& penetrans; des aisles au dos de diverses couleurs,
pour faire voir avec combien de promptitude le
Peintre doit remarquer les changemens de la nature

BOURDON,

» La Sculpture sera aussi peinte comme une fem-
 » me, vestuë d'un habit blanc, mais plus gris & plus
 » éteint que celui de l'Histoire, ayant une Couron-
 » ne de laurier sur la teste, & à ses pieds divers instru-
 » mens necessaires à son art : il semblera mesme
 » qu'elle commence à ébaucher en marbre la Statue
 » du Roy.

» Aux pieds de la Reine de Suède sera assise une
 » belle fille, tenant d'une main un grand vase rem-
 » pli de chaisnes d'or, de médailles, & d'autres cho-
 » ses de prix qu'elle distribuëra à ces jeunes enfans qui
 » sont à l'entour de la Poésie & de la Peinture : c'est
 » la Liberalité; & parce qu'il y a du plaisir à bien fai-
 » re, la couleur de son habit sera d'un beau verd,
 » qui est le symbole de la joye.

» Un peu devant la Reine, sera une autre femme
 » assise sur un monceau d'armes tenant un sceptre &
 » une épée. Elle sera richement vestuë, ayant le front
 » ceint d'un bandeau royal pour représenter la Ma-
 » jesté; & derriere la Reine sera la Clemence, la Cha-
 » rité, la Prudence, & la Vigilance, qui sont des qua-
 » litez dignes de la suite de cette Princesse.

» Vous sçavez comme chacune de ces figures doit
 » estre représentée, & c'est de vous que toutes ces
 » choses doivent tirer leur plus grande beauté, tant
 » pour les attitudes différentes, pour la diversité des
 » mouvemens, pour la beauté des airs de testes, l'ex-
 » pression des visages, l'agencement des habits, que
 » pour la riche disposition de tous ces corps, & de
 » leurs différentes parties.

Je vous ay marqué que Themis paroistra tenant le
 livre des choses futures ; & parce que cet espace de
 lieu où elle sera placée ne me semble pas assez rem-
 pli de figures, il seroit à propos qu'elle fust accom-
 pagnée de la Justice, de la Loy, & de la Paix, qu'on
 dit estre ses trois filles, quoy-qu'elle soit souvent
 prise elle-mesme pour la Justice. Mais je voudrois
 aussi qu'il parust comme elle envoie la Paix vers la
 Reine de Suède, établir le repos dans ses Estats, &
 l'asseûrer d'une parfaite tranquillité. Pour cét effet
 vous représenteriez une femme vestuë d'un habit
 incarnat, tenant d'une main une corne d'abon-
 dance, & de l'autre une branche d'olivier : il fau-
 droit qu'elle fust dans une action qui sembleroit
 la faire descendre vers sa Majesté.

Je ne sçay si je me suis expliqué assez nettement
 dans la description de ces Peintures, & si le long re-
 cit que j'ay cru devoir faire pour en mieux marquer
 toutes les particularitez ne vous en fera point pa-
 roistre l'ordonnance ou confuse, ou remplie de
 trop d'ouvrage. Je vous diray neanmoins qu'il me
 semble, selon l'idée que je m'en suis faite, qu'il
 n'y a point de figure qui ne puisse estre mise
 chacune en son lieu : Car vous sçavez que l'excel-
 lence de vostre art consiste en ce que par le moyen
 des enfoncemens, que la Perspective vous aide à
 bien représenter, l'on trouve la place à beaucoup
 de choses qui embarrasseroient si on les mettoit sur
 un mesme plan : Mais comme vous sçavez parfai-
 tement bien cette partie d'ordonnance, ainsi que

BOURDON.

« toutes les autres, il n'est pas nécessaire que j'en par-
 » le davantage.

« Au milieu de ce Temple seroit la Sepulture du
 » Roy; & pour faire un Tombeau digne d'un si grand
 » Monarque, sans m'arrester à parler icy des mesures
 » qui seroient toujourns proportionnées à celles du
 » Bastiment, je voudrois qu'il fust de marbre blanc,
 » que la forme en fust quarrée en maniere de piédes-
 » tal élevé sur trois grandes marches de marbre noir:
 » mais qu'entre les marches & la base du piédestal il
 » y eust un quarré aussi de marbre noir en forme de
 » Dé, qui serviroit à relever davantage le piédestal,
 » & luy donner plus de grace. Que sur la base du
 » piédestal il y eust deux Statuës de bronze doré à
 » chaque face du Tombeau, qui en façon de Termes
 » en suporteroient la corniche. Ces figures represen-
 » teroient les principaux Estats du Royaume de Sué-
 » de. Elles tiendroient comme enchainées quelques
 » autres Statuës aussi de bronze, ou de marbre blanc,
 » assises à leurs pieds, qui seroient des Provinces con-
 » quises. Leurs postures paroistroient contraintes,
 » comme celles des Esclaves que l'on represente ordi-
 » nairement.

« Aux faces du piédestal seront quatre Basreliefs
 » de cuivre representant quelques-unes des plus
 » belles actions du feu Roy, comme des Villes pri-
 » ses, ou des Batailles gagnées, ou bien quelques
 » Emblèmes taillez en demi-bosse sur le marbre
 » blanc. Sur le haut de ce Tombeau doit estre élevé
 » un Trophée de différentes armes, du milieu des-

quelles & parmi des flâmes d'or sortira un Phœnix ^{BOURDON.} „
 aussi d'or, & dans un drapeau sera écrit d'un caracte- „
 re assez gros, CLARIOR RESURGO. A la face „
 qui regarde l'entrée du Temple sera faite une ouver- „
 ture pour une descente de cave. Il y aura une porte „
 dont les jambages & le linteau seront de marbre „
 noir. Les deux batans ou fermetures seront de bron- „
 ze, où paroistront élevez en bossé plusieurs festons „
 faits de branches de Pin, de Cyprés, & de Peuplier, „
 arbres lugubres, & consacrez aux funeraillies. Aux „
 deux costez de la porte seront assises deux figures de „
 marbre blanc, representant les Genies des deux „
 principaux Royaumes que possédoit le Roy de Sué- „
 de; & sur le frontispice de la porte tombera un „
 grand rouleau de cuivre, où sera écrit l'Epitaphe du „
 Roy. Une femme assise doit tenir ce rouleau tout „
 déployé. Cette figure de femme sera de marbre „
 blanc, couverte d'un grand voile, ayant auprès „
 d'elle une de ces manieres d'Urnes antiques. Sa con- „
 tenance abbatuë, & l'air de son visage triste la fera „
 assez connoistre pour la Douleur. „

Pour descendre dans ce Tombeau il y aura plu- „
 sieurs degrez. La figure en sera ronde par dedans, la „
 voute sans ornement, mais faite d'un marbre noir „
 semé de larmes d'or en bossé autant plein que vuide; „
 & au fond du caveau, vis-à-vis la porte, paroistra „
 la figure du Roy couchée sur un lit de repos, aussi „
 de marbre noir. Cette figure sera de marbre blanc, „
 vestuë d'une cuirace à l'antique, & couverte d'un „
 grand manteau Royal, ayant la teste appuyée sur „

BOURDON. » carreau que soustiendront deux jeunes Enfans aussi
 » de marbre blanc, & assez ressemblans par les traits
 » de leurs visages. Ces Enfans représenteront le Som-
 » meil & la Mort. Le premier paroistra assoupi, ayant
 » des ailles au dos, & tenant une corne d'abondance
 » d'où sortiront quelques pavots & une espece de va-
 » peur. L'autre fera dans une action éveillée, foulant
 » aux pieds des Sceptres & des Couronnes, & tenant
 » à la main un dard, pour témoigner son pouvoir.
 » Dans ce caveau & sur une maniere de Socle de mar-
 » bre noir qui regneroit tout autour, seront assis dou-
 » ze Amours de marbre blanc, qui d'une main tien-
 » dront chacun un flambeau éteint & renversé, &
 » de l'autre une lampe à l'antique, qui représentant ce
 » feu inextinguible que l'on mettoit autrefois dans
 » les tombeaux, signifiera aussi l'amour des peuples
 » qui conserveront à jamais la memoire d'un si grand
 » Prince.

» Encore que je sois assez exact à représenter tou-
 » tes les figures des Tableaux, & que j'en aye marqué
 » l'ordonnance & la disposition; néanmoins je ne
 » prétens pas lier les mains pour ainsi dire aux Ou-
 » vriers, & empêcher qu'ils n'employent la force de
 » leur imagination dans une si noble entreprise, soit
 » pour augmenter les choses qui ne seroient pas assez
 » remplies, soit pour diminuer celles où l'excès ap-
 » porteroit de la confusion. Je leur laisse de plus une
 » liberté entiere d'embellir le Tombeau d'ornemens
 » & de richesses que je n'ay pas décrites.

» Pymandre ayant achevé de lire, Il est vray, dit-il,
 que

que voilà le projet d'une entreprise bien grande BOURDON. & bien considérable. Mais comme on peut croire que la Reine de Suède avoit deslors un dessein plus important, & qu'elle pensoit déjà au changement que l'on a veû depuis, il y a bien apparence que quand on luy auroit proposé un si grand ouvrage, elle n'auroit pas songé à le faire executer. Il auroit fallu employer bien du temps, & faire beaucoup de dépense, supposé mesme que l'on eust trouvé sur les lieux des ouvriers capables d'executer un édifice si magnifique.

On n'auroit pas deû, repartie-je, executer une pensée aussi peu digerée que celle-là sans la rectifier. Comme ce n'estoit qu'une imagination vague, ne croyez pas qu'il n'y eust dans la composition, des defauts que je pourrois bien vous faire remarquer si nous venions un jour à examiner de semblables sujets. Mais pour reprendre mon discours, je vous diray que Bourdon, bien éloigné de travailler en ce pais-là à de grands Tableaux, il ne fit que quelques Portraits pendant qu'il y demoura, car il ne fut pas long-temps à son voyage; & ce fut après son retour qu'il travailla à des desfeins de tapisseries, & à plusieurs Tableaux pour des Particuliers, & qu'il entreprit de peindre dans l'Isle de Nostre Dame la Galerie de M. le Président de Bretonvilliers. Cét ouvrage est le plus grand qu'il ait fait. Il y a une fraischeur & une vivacité de couleurs qui surprend d'abord; & pourveû que l'on n'y cherche que les parties de la Pein-

BOURDON.

ture dont Bourdon avoit le plus de pratique, l'ont connoistra dans toutes les figures qui remplissent la voute, & dans les ornemens qui enrichissent le lambris, qu'il fit tous ses efforts afin que ce fust son chef-d'œuvre. Il est vray aussi que depuis ce temps-là il a fait beaucoup d'autres ouvrages qui n'en approchent pas; ce qu'on peut attribuer au peu de fond qu'il avoit fait dans sa jeunesse: car pendant qu'il fut à Rome, il n'eût pas le loisir d'étudier tout ce qui regarde la theorie & la pratique de son art. Aussitost qu'il y fut arrivé, il eût un differend avec un Peintre nommé De Rieux, qui le menaça de le dénoncer au Saint Office, & de faire connoistre qu'il n'estoit pas Catholique; ce qui l'obligea de sortir en diligence des terres du Pape, de crainte d'estre arresté; de sorte que n'ayant fait que passer par Venise, il revint bientôt en France pour travailler en liberté. Mais le besoin de pourvoir à sa subsistance ne luy donna ni le temps ni le moyen d'étudier assez tout ce qu'un Peintre doit sçavoir: joint à cela que la vivacité de son esprit, la facilité naturelle qu'il avoit à représenter toutes sortes de sujets, soit des Histoires, soit des Païfages, dont il estoit tres-bien payé, le portoient aisément à ne penser qu'à satisfaire ceux qui se contentoient de ses Tableaux en l'estat où il les mettoit: Et on a veû mesme que ses premieres pensées, & ce qu'il finissoit le moins estoit souvent beaucoup meilleur que les choses qu'il vouloit terminer davantage, parce que d'a-

bord le feu de son imagination luy fournissoit de quoy satisfaire les yeux : mais lors qu'il taschoit de bien finir un sujet, il demeuroit court, & ne pouvoit le mettre au point où il eust deû estre. Ainsi par un travail peu éclairé il obscurcissoit plûtoſt ses premieres idées qu'il ne les rendoit claires & belles.

C'est ce qu'on a remarqué dans des portraits de sa main : car bien qu'il prist tous les soins possibles à faire une teste achevée, on voyoit que plus il vouloit approcher de la ressemblance, plus il s'en éloignoit, faute de connoistre assez les principes de son art : semblable en cela à plusieurs autres Peintres, qui pour bien peindre une teste vont cherchant hors de leur sujet des moyens pour bien exprimer le naturel. Au lieu qu'un sçavant homme ne se sert que de la nature mesme pour en imiter tous les traits, & ne songe à mettre sur sa toile que l'image de ce qu'il voit, sans rapeller dans sa memoire les idées de quelques autres portraits pour en suivre les manieres; ni croire que par le secours de certaines maximes, & de quelques observations qu'il aura faites sur les ouvrages d'autres Peintres, il puisse arriver à faire quelque chose plus parfait que ce que la nature, qu'il a presente, luy enseigne elle-mesme.

C'estoit souvent ce souvenir de quantité de Tableaux que Bourdon avoit veûs, & qu'il vouloit imiter, qui affoiblissoit ses ouvrages. Car qu'un Peintre ait l'esprit plein de plusieurs choses qu'il

BOURDON. aura veûës, ou mesme que son imagination luy fournisse un grand nombre de pensées, s'il n'a assez d'esprit & de jugement pour les bien ordonner, tout son ouvrage sera rempli de confusion. Il est d'une trop grande abondance de pensées comme d'une populace, dont Tacite dit, que n'ayant point de Conduc-teur, elle est toute tremblante, toute effrayée, & toute étourdie. Et comme l'âge diminué beaucoup le feu de la jeunesse, & qu'il n'y avoit que ce feu qui brilloit dans ses premiers ouvrages, on voit que les derniers qu'il a faits ne sont pas les plus estimez. Pour ceux de sa premiere maniere, il s'en voit quantité que l'on considere. Il y en a à Munich dans le cabinet du Baron de Mayer qui tiennent leur place parmi plusieurs autres d'excellens Maistres. A peine avoit-il achevé le Platfond d'une chambre de l'Apartment bas des Tuilleries, lors qu'il mourut Recteur de l'Académie. Il a laissé des filles qui peignent fort bien de Miniature.

*Vulgus sine
Rectore pavidum, socors.*

En Mars 1671.

**SIMON
FRANÇOIS.**

Entre les Peintres de l'Academie qui moururent en ce temps-là, je me souviens de **SIMON FRANÇOIS** beaucoup plus connu par sa vertu, & ses bonnes mœurs, que par ses Peintures. Il nasquit à Tours l'an 1606. Dès sa jeunesse Dieu luy donna une forte inclination pour la retraite, à quoy il auroit joint l'estat de pauvreté en se faisant Capucin, si ses parens ne l'en eussent empesché. Ce refus luy fit former le dessein d'estre Peintre, auquel ils ne s'opposèrent pas avec moins de vio-

lence. Il est vray que ce n'estoit point une inclination, & une pente naturelle qui le portast à choisir cette profession plutôt qu'une autre. Ce desir ne luy vint qu'après avoir veû un Tableau de la Nativité de Nostre Seigneur, dont il fut si touché qu'il résolut d'apprendre un Art qui par la force de ses expressions sçavoit fraper le cœur aussi vivement que les yeux. Son pere estoit particulièrement connu du Marechal de Souvré, qui sçachant les louables inclinations de ce jeune homme, le prit chez luy, & l'ayant mené à Paris, luy fit apprendre à dessiner. L'application avec laquelle il se mit à étudier le rendit bientôt capable de peindre. D'abord il fit des Portraits, & ensuite, par le credit du Marechal de Souvré, il copia plusieurs des meilleurs Tableaux qui fussent à Paris. Après la mort du Marechal, il trouva un nouveau Protecteur en la personne du Comte de Béthune, qui s'en allant Ambassadeur à Rome, le mena avec luy, & luy procura une pension du Roy. Il y demeura jusqu'en l'année 1638. Mais avant que de quitter l'Italie, il passa à Bologne, où il fit connoissance avec le Guide, qui fit son Portrait. Il s'arresta aussi à Turin à faire quelques Tableaux. Estant arrivé à Paris dans le temps que la Reine venoit de donner un Dauphin à la France, il fut assez heureux pour estre le premier Peintre qui eût l'honneur de faire son Portrait. La Reine en fut si contente qu'elle luy ordonna de faire un Tableau pour mettre auprès de son lit, où elle fust représentée en Vierge avec le

FRANÇOIS.

petit Jesus ressemblant à Monseigneur le Dauphin. Il y travailla aussitost, & son travail auroit eû un favorable succès sans une rencontre inopinée qui renversa toutes ses esperances. La Reine estoit dans l'impatience d'avoir son Tableau; & François l'ayant fait porter à Saint Germain, & mis dans la chambre de Monseigneur le Dauphin, une personne de qualité, qui avoit beaucoup d'estime pour François, croyant que le Cardinal de Richelieu qui sçavoit reconnoistre le merite de tous les sçavans hommes, récompenseroit plus avantageusement son travail que ne pouvoit alors faire la Reine, luy voulut persuader d'en faire present à son Eminence, & sur le refus qu'il en fit luy arracha des mains le Tableau, & aussitost le fut presenter au Cardinal, qui le donna à M. de Cinq-Mars, & ce Favori le donna au Roy.

La Reine qui sceût cela bientoist après, mais qui ignoroit la violence qu'on avoit faite au Peintre, fut si indignée contre luy, qu'elle n'en voulut plus entendre parler, ni regarder ses ouvrages.

Le Cardinal de Richelieu luy fit faire quelques Tableaux dans un de ses Cabinets. M. de Noyers vouloit aussi le faire travailler pour le Roy: mais la mort du Cardinal, & en suite celle du Roy, rompirent tous les desseins que François pouvoit avoir faits sur les esperances qu'on luy donnoit. De sorte qu'ayant résolu de quitter la Cour où il avoit eû plus d'applaudissement que de bonne fortune, il se disposa à mener une vie retirée, & en s'occupant

paiblement à son travail, penser en mesme temps FRANÇOIS
à son salut.

Pour cela il ne voulut plus faire que des Tableaux de dévotion, & quelques portraits de ses plus particuliers amis. Il peignoit avec beaucoup de grace & de douceur. La sainteté des sujets qu'il choissoit, & la fraischeur de son coloris les faisoient rechercher, particulièrement des personnes pieuses, qui n'ayant pas une grande connoissance de la perfection de la Peinture, ne desirent que des choses agréables. On voit plusieurs de ses ouvrages dans des Cabinets & dans des Eglises de Paris, comme au grand Autel des Jesuites, à celuy de l'Institution des Peres de l'Oratoire, aux Incurables, aux Minimes, & aux Religieuses de la Visitation. Il y en a aussi à Tours en differens endroits.

Ayant dès sa jeunesse vescu avec beaucoup de piété, il a continué jusques à la fin de ses jours ses mesmes exercices de dévotion qui pouvoient servir d'exemples à de tres-parfaits Religieux. Il estoit extrêmement sobre, patient dans toutes les afflictions d'esprit & de corps, humble, sincere, charitable aux pauvres qui le regardoient comme leur Pere; ennemi de toute médifance, & mesme de toutes paroles vaines & inutiles. Pendant les huit dernieres années de sa vie il fut affligé de la pierre; & quoy-que ce mal luy causast des douleurs horribles, il les souffroit avec une patience incroyable, jusqu'à ce qu'enfin ne pouvant plus y résister, il mourut le 22. May 1671. Après sa mort on luy

FRANÇOIS.

tira du corps une pierre pesant seize onces. Il fut enterré dans le Cimetiere des pauvres de Saint Sulpice, comme il l'avoit ordonné luy-mesme par un sentiment d'humilité, & un amour tout particulier qu'il avoit toujours eû pour la pauvreté de Jesus-Christ.

NOCRET.

NOCRET, qui estoit de Lorraine, & disciple du Clerc, dont je croy vous avoir parlé, peignoit d'une maniere fraische & agréable. Il avoit longtemps travaillé en Italie à faire des Portraits. Quoique ce fust son principal talent, vous avez veû qu'il a fait néanmoins d'assez grands ouvrages à Saint Cloud dans la Maison de Monsieur, & aux Tuileries dans l'Apartment de la Reine, où il a représenté cette Princesse en divers endroits sous la figure de Minerve. Il estoit Recteur de l'Académie lors qu'il mourut en 1672.

Ce fut dans la mesme année que mourut Monsieur le Chancelier Seguier. L'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, qui depuis plusieurs années l'avoit toujours considéré comme son Pere & son Protecteur, n'ayant pu souffrir la perte de ce grand homme sans en ressentir une douleur extrême, résolut de luy faire un Service autant solennel qu'il seroit en sa puissance. Comme il me semble que vous n'estiez pas alors à Paris, je vous feray, si vous le desirez, une relation de ce qui se passa dans les honneurs funébres que l'Académie crut devoir rendre à la memoire de son illustre Protecteur, pourveû qu'un discours qui sera peut-estre

estre un peu long ne vous soit pas ennuyeux.

Au contraire, dît aussitost Pymandre, je seray bien-aïse d'apprendre de vous quel fut le succès de cette ceremonie.

L'Academie, repris-je, ayant choisi l'Eglise des Reverends Peres de l'Oratoire de la ruë Saint Honoré comme la plus commode pour élever une Representation funebre, & M. le Brun Premier Peintre du Roy en ayant fourni le principal Dessain, plusieurs des autres Peintres & Sculpteurs de l'Academie contribuèrent par leurs differens ouvrages à mettre cette Eglise en l'estat que je vas décrire.

Au milieu de la Nef paroïsoit le Tombeau, & ce qu'on appelle Catafalque.

La base de tout ce Tombeau estoit un grand Zocle de marbre blanc & noir, de figure quarrée, mais plus long que large, sur lequel s'élevoient six degrez garnis d'une infinité de lumieres. Sur ce Zocle, & dans ses angles, il y avoit quatre piédestaux de marbre noir. Dans le tympan de chacune de leurs faces estoient les armes de M. le Chancelier, & au dessus quatre figures de Mort assises. Elles tenoient d'une main les masses qu'on porte ordinairement devant les Chanceliers de France, mais veritablement brisées par le haut qui estoit environné de Cyprés, & se terminoit en une torche ardente. De l'autre main elles souvenoient les marques des Dignitez dont le défunt a esté honoré pendant sa vie.

Elles estoient couvertes de grands manteaux,

qui leur donnant plus de majesté, servoient en mesme temps à cacher une partie du squelette, qui eust esté un objet trop affreux & desagreable à voir.

Entre ces figures, mais plus bas, estoient quatre autres figures de femmes assises & dans une contenance abbatuë & toute desolée. Elles representoient l'Eloquence, la Poésie, la Peinture, & la Sculpture; & dans les faces des piédestaux sur lesquels elles estoient posées, on avoit écrit en lettres d'or, sçavoir audeffous de l'Eloquence, ces paroles, DEFICIT INGENIUM.

Audeffous de la Poésie, ARS MIHI NON TANTI EST VALEAS MEA TIBIA.

Audeffous de la Peinture, ET CEDENT ARTI TRISTIA FATA MEÆ.

Et sous la Sculpture, ET AFFLICTIO SPIRAT REVERENTIA.

Sur le plus haut des degrez & sur les quatre angles paroissoient quatre autres figures de femmes debout, & dans une action triste & déplorée. Leurs habits estoient semez d'Etoiles d'or. Elles representoient la Justice, la Science, la Fidelité, & la Piété. D'une main elles tenoient les marques qui les font connoistre, & de l'autre elles soustenoient audeffous de leurs testes un Zocle de marbre noir. Sur ce Zocle estoit un Tombeau de porphire travaillé d'une maniere antique & sçavante, enrichi dans tous ses angles de testes de Mort avec des ailes, & d'autres ornemens de marbre blanc & de bronze doré.

Audeffus de ce Tombeau estoit la representation dont l'on a accoustumé de couvrir les corps des défunts lors qu'ils sont exposez à l'Eglise, c'est à dire un grand Poelle de velours noir traversé d'une croix de toile d'argent, enrichi des armes du défunt, & rebordé d'Hermine.

Cette representation estoit sous un dais aussi de velours noir. Audeffus de ce funeste appareil paroissoit une grande pyramide dont la base avoit une étendue égale à celle du Catafalque, & formoit une espee de corniche proportionnée à son exhaussement.

Cette pyramide couverte d'Etoiles d'or, & chaque Etoile garnie d'un cierge de cire blanche, estoit soustenuë en l'air par quatre figures de jeunes hommes, ayant des aïles au dos, & qui portoient les marques qu'on donne à l'Eloquence, à la Poésie, à la Peinture, & à la Sculpture.

Ces mesmes figures soustenoient aussi un grand pavillon noir semé d'Etoiles d'or, & de larmes d'argent, qui sortoit de dessous une large campane dont la base de la pyramide estoit couronnée. Cette campane estoit ornée de testes de Belier d'argent, & au lieu de houppes qui sont attachées aux extrémités des campanes ordinaires, il y avoit à celles cy des larmes d'argent.

Au haut de la pyramide paroissoit une Urne de bronze doré, d'où sembloit sortir de la flâme & de la fumée, & audeffus une figure de femme soustenuë en l'air par de grandes aïles qu'elle avoit au

dos. Elle estoit couronnée d'Etoiles d'or, & vestuë d'un grand manteau semé d'Etoiles aussi d'or. D'une main elle tenoit un Sceptre, & de l'autre un Bouclier environné d'Etoiles sur lequel estoit le nom de M. le Chancelier en lettres d'or.

Vous sçavez que dans toutes sortes d'ouvrages la disposition est une des principales parties, & celle où l'on reconnoist d'abord la force d'esprit, & le jugement de ceux qui en sont les Auteurs. Dans l'Ouvrage dont je parle, la disposition estoit d'autant plus digne de consideration que toutes choses y gardoient entre-elles une juste proportion, & que non seulement de toutes les différentes parties qu'on y voyoit il s'en formoit un beau tout, mais encore à cause du rapport qu'il y avoit entre ce Tombeau & le lieu où il estoit élevé : car quoy-que l'Eglise fust remplie de cét appareil funebre, elle ne se trouvoit point néanmoins embarrassée par la quantité des figures qui estoient disposées de maniere qu'elles n'empeschoient point que du bas de la Nef tout le peuple ne pult voir jusques sur l'Autel.

Outre que cette disposition de figures contribuoit infiniment à la belle ordonnance de ce Mausolée, & à la commodité des spectateurs, elle convenoit encore plus parfaitement à l'expression de tout le sujet, qui est une des choses que l'on doit davantage considerer dans de pareilles rencontres. Car les quatre figures de femmes qui representoient l'Eloquence, la Poésie, la Peinture, & la Sculpture, n'avoient esté placées audeffous de toutes les autres.

que pour marquer davantage les effets de la douleur & de la tristesse qui abbatent de telle sorte les personnes qui en sont fortement touchées, qu'elles ne trouvent point de lieu assez bas où elles puissent descendre, la premiere impression qu'une extreme douleur fait sur les hommes, estant de les humilier, & comme les anéantir. C'est ce qui paroissoit parfaitement bien dans ces quatre figures qu'on n'avoit représentées de la sorte que pour marquer la douleur des deux celebres Académies dont M. le Chancelier estoit Protecteur.

On voyoit l'Eloquence au pied du tombeau, se ferrant les genoux de ses mains, élevant les yeux au Ciel, comme si elle eust perdu l'usage de la voix, & ne luy restant plus que des soupirs pour exprimer son affliction.

La Poésie qui estoit à l'un des costez, avoit les yeux baissés, la teste appuyée sur une de ses mains, & à ses pieds un Systre qu'elle abandonne dans l'excès de sa douleur.

La Peinture estoit en face de l'Autel, abbatuë, & comme sans aucun sentiment. Elle tenoit une palette & des pinceaux dont il sembloit qu'elle n'eust plus la force de se servir.

De l'autre costé estoit la Sculpture. Elle avoit auprès d'elle un Buste de Monsieur le Cancelier qui estoit l'objet de son travail. Mais comme si la lumiere du jour luy eust esté funeste, elle estoit toute couverte de son manteau, & à peine pouvoit-on voir son visage. Cependant quelque caché

542 IX. ENTRETEN SUR LES VIES
qu'il fust, l'on y appercevoit & beaucoup de douleur, & beaucoup de tristesse.

Les figures de Mort qui estoient sur les quatre piédestaux, n'estoient pas dans de semblables actions: elles paroissoient comme triomphantes. Leur contenance estoit fière, & le grand manteau qui les couvroit tenoit quelque chose de ceux dont les Empereurs Romains se paroient aux jours de leurs triomphes. Aussi avoient-elles comme eux la teste couronnée de laurier, & pour marque de leur victoire portoient, comme j'ay dit, les dépouilles de celuy qu'elles avoient surmonté. Car il y en avoit une qui tenoit le Mortier de Chancelier, l'autre une Couronne de Duc, la troisième avoit sous ses pieds la cassette des Sceaux, & la quatrième portoit à la main une table où estoit écrit le nom & l'âge de feu M. le Chancelier audessus des noms de ses Ayeux. C'estoit une espee de leçon à tous les assistans pour les faire souvenir qu'il n'y a rien sur la terre qui ne soit soumis à l'empire de la Mort. Que la noblesse du Sang, les grandeurs, les plus hauts emplois, & les dignitez les plus élevées sont de sa dépendance comme les moindres fortunes; Que toutes choses passent & succedent les unes aux autres. M. le Chancelier a succédé à ses peres, & il est passé comme eux. Son âge de 84. ans marqué comme une chose considerable audessus de son nom, n'estoit que pour montrer qu'à quelque âge qu'on puisse arriver, il faut tomber entre les mains de la

Mort. Que la plus longue vie se termine comme la plus courte. Que la longueur de nos jours est l'Eternité, & qu'il n'y a rien de long que ce qui est éternel, selon le langage de l'Ecriture.

Ces Masses brisées, & dont on voyoit une partie aux pieds de la Mort, estoient là pour marquer encore plus particulièrement qu'elle fait ce qu'elle peut afin qu'il ne reste rien de toutes les grandeurs & de toutes les dignitez que les hommes ont possédées. Cependant quelque effort qu'elle employe pour établir un pouvoir si absolu, elle ne peut toutefois l'étendre que sur les biens de la fortune, principalement à l'égard des grands personnages qui se sont distinguez des autres hommes par des vertus, & des qualitez extraordinaires. Et c'est ce qu'on avoit représenté par les quatre principales vertus que M. le Chancelier possédoit, lesquelles s'élevant audeffus de la Mort, élevent en mesme temps son corps, & ne souffrent pas qu'elle en triomphe, comme elle semble faire de ses grandeurs temporelles.

Ces jeunes hommes representez comme des Anges avec des ailles au dos, & qui sembloient soutenir la Pyramide de feu & de lumiere dont tout le Monument estoit couvert, marquoient, ainsi que j'ay déjà dit, les Genies de l'Eloquence, de la Poésie, de la Peinture, & de la Sculpture assises au pied du Tombeau comme mourantes & outrées de douleur. Car bien que d'ordinaire les figures allegoriques, telles qu'estoient celles de ces quatre

Arts, soient faites pour représenter tout ensemble les Arts & le Genie de ceux qui travaillent, l'on peut bien aussi sous des figures particulieres distinguer les Sciences & les Arts d'avec les Genies des hommes sçavans. C'est ainsi que les Anciens en ont usé, lors qu'ils ont représenté des Villes, des Provinces, & d'autres choses semblables, comme on peut voir par plusieurs de leurs Médailles, où dans les unes la ville de Rome est figurée d'une maniere, & dans les autres le Genie du peuple Romain est représenté d'une autre sorte.

C'est pourquoy ceux qui avoient donné leurs soins à la composition de tout cét ouvrage, ayant cru que si par les figures des femmes qui estoient au bas du Tombeau, l'on pouvoit bien représenter l'Academie de l'Eloquence, & celle des Peintres & des Sculpteurs accablez de douleur par la mort de leur illustre Protecteur, l'on pouvoit bien aussi par ces autres figures des jeunes hommes qui avoient des ailles, marquer les Genies de ces sçavans hommes, qui par la force de leur esprit travaillent à élever un Monument éternel à la memoire de leur Bienfaicteur. Et c'est ce qu'on avoit prétendu figurer par cette Pyramide toute de feu & élevée en l'air, où premierement on vouloit faire voir par cette élévation que leur reconnoissance est toute spirituelle, c'est à dire encore plus grande par les sentimens de leur ame que par les actions exterieures de leurs corps. Secondement, par la lumiere & le feu, marquer l'ardeur de l'amour

amour qui les enflamme. Et en troisiéme lieu, par cette figure pyramidale, symbole de l'Eternité, signifier que leur reconnoissance & leur amour n'auroient point de fin.

Au plus haut de la Pyramide estoit l'Urne dont j'ay parlé, & de laquelle sortoit une flamme, qui est toujours le hiéroglyphe de la Vertu qui élève les hommes au Ciel. On voyoit audeffus de cette flamme une figure qui representant l'Immortalité, qui en s'élevant emporte avec elle le nom de M. le Chancelier, écrit sur le bouclier qu'elle tient.

L'Eglise toute tenduë de noir, & qui n'avoit de lumiere que celle d'une infinité de cierges allumez, paroissoit bien un lieu de tristesse & de douleur. Il n'y avoit point d'endroit où les armes du Défunt ne fussent attachées comme autant de Trophées que la Mort avoit arborez pour marque de sa victoire. La frise qui regne autour de l'Eglise avoit pour ornement les pieces qui composent les armes de M. le Chancelier. Sur la corniche du Chœur il y avoit des figures de Mort qui tenoient les instrumens qui servent aux Funerailles & aux Pompes funebres; & sur la corniche de la Nef, au lieu de plaques, & de chandeliers pour porter les cierges, on avoit mis des horloges de sable avec des ailles & des étoiles d'or entre deux.

Mais comme l'intention de ceux qui avoient conduit cét ouvrage estoit de représenter une diversité d'actions dans toutes les figures, pour rendre le sujet plus grand & plus ingenieux, on voyoit que

346 IX. ENTRETIEN SUR LES VIES
si d'un costé la Mort faisoit montre de son pouvoir, & sembloit triompher des Dignitez de M. le Chancelier, les Sciences & les Arts s'empressoient aussi à relever la gloire de ce digne Ministre.

Pour cela sur l'arcade qui fait l'ouverture du Chœur on avoit peint au naturel deux Figures de Femmes, qui representoient la Peinture & la Sculpture. Elles estoient toutes éplorées, & comme surprises au bruit de la mort de M. le Chancelier, que deux figures de Mort sembloient leur annoncer avec des trompettes qu'elles tenoient à la bouche. Les deux femmes estoient accompagnées de plusieurs petits enfans, qui estoient comme les Amours de la Peinture & de la Sculpture. Et au-dessous de ce Tableau estoit écrit en lettres d'or sur une table de marbre noir :

QUID SPECTAS GALLIA?
NON HOMINIS MAUSOLEUM EST,
SED VIRTUTIS TROPHÆUM.
NE MORTUUM CREDAS, CUJUS IN
AUGUSTISSIMO
REGIS PECTORE FELIX MEMORIA
ASSERVATUR ET VIGET.
HIC VIR, HIC EST ILLUSTRISSIMUS
PETRUS SEGUERIUS,
QUI IN PURPURA NATUS, IN THE-
MIDIS SINU EDUCATUS,
QUADRAGINTA FERME ANNIS GAL-
LIARUM CANCELLARIUS.

REGNIQUE INDEFESSUS ADMINISTER FUIT.

MAGNIFICENTISSIMO LIBERALIUM DISCIPLINARUM PROTECTORI,
NOBILES IN ARTE PINGENDI
ET SCULPENDI MAGISTRI
PIISSIMÆ GRATITUDINIS MONIMENTUM HOC FECERE.

M. DC. LXXII.

C'estoit par cet éloge que les Sciences paroissent comme s'opposer aux insultes de la Mort, & qu'en suite on voyoit les Amours de la Peinture qui s'efforçoient de leur costé à relever le nom & la memoire de leur Protecteur dans ce mesme lieu où ses grandeurs sembloient comme renversées. Car tout autour de l'Eglise ils estoient occupez à soustenir son Nom & ses Armes qui pendoient en forme de festons avec des Devises faites à l'honneur du Défunt, & qui avoient rapport au sujet représenté dans les Tableaux qu'elles accompagnoient.

Ces Tableaux estoient peints en maniere de bas-reliefs, ébauchez seulement avec une seule couleur, & faits avec précipitation, comme si les Amours des Arts les eussent seulement tracez & relevez d'or pour les rendre plus durables. Les principales actions de M. le Chancelier estoient si bien exprimées dans chacun de ces ouvrages, que malgré la Mort mesme qui présidoit en ce lieu, on

croyoit voir encore vivant celuy dont on célébroit les funerailles.

I. TABLEAU.

Dans le premier de ces Tableaux, M. Segulier paroiffoit fort jeune; & avoit auprès de luy trois figures de Femmes, qui par les marques qu'on leur avoit données representoient les trois differens estats dans lesquels il pouvoit alors s'engager. Celle qui estoit vestuë d'une longue robe, & qui d'une main portoit un petit Temple, figuroit l'estat Ecclesiastique. L'autre, qui estoit armée comme une Pallas, representoit celuy des Armes. Et la troisième, qui tenoit des Balances & une Epée, se faisoit assez connoistre pour la Justice.

Audessus de ces Figures il y en avoit une autre assise sur des nuages, ayant sur sa teste une Colombe. Elle sembloit faire déterminer M. le Chancelier à prendre le parti de la Justice qui luy presentoit son Epée & ses Balances pour en estre comme le dépositaire. Par cette Femme qui estoit ainsi sur des nuages, on avoit voulu marquer la Grace divine, qui dès l'année 1608. le fit résoudre à embrasser une profession dont il s'est acquité si dignement; ce qui estoit expliqué au bas du Tableau par cét écrit :

DUBITANTI SEGUERIO QUOD VITÆ GENUS AD MAJOREM DEI GLORIAM ET REIPUBLICÆ BONUM AM-
PLECTERETUR, AN MILITIAM AR-
MATAM, AN TOGATAM, AN VERO
SACRAM, GRATIA DIVINA AD

JUSTITIÆ TEMPLUM VIAM OSTENDIT.

Les deux Devises qui accompagnoient ce Tableau, & qui estoient meflées avec les chiffres & les armes du Défunt, avoient pour corps; l'une, un jeune Aiglon qui sort de son aire pour voler vers le Soleil, & pour ame ces paroles :

AR DUA PRIMA VIA EST.

Ovid. Metamorph. l. 2.

L'autre, un petit Agneau qui fuit de loin un Troupeau de Moutons, avec ces mots de Juvenal :

PATRUM VESTIGIA DUCUNT.

Sat. 14.

Dans le second Tableau on voyoit M. le Chancelier, qui après avoir dignement exercé la Charge de Conseiller au Parlement de Paris, & s'estre heureusement acquité des Commissions extraordinaires où le Roy l'employa, comme celle qu'il eût en Guyenne en 1616. fut receû en survivance dans la Charge de Président à Mortier, au lieu de M^{re} Antoine Segulier son oncle, qu'on voyoit aussi peint, & presentant son Neveu à la Cour de Parlement assemblée dans la Grand' Chambre du Palais, de la maniere que cela se passa en 1624. Ce qui estoit encore expliqué au bas du Tableau par ces paroles :

II. TABLEAU.

POST ALIQUOS IN SUPREMO SENATU EXACTOS ANNOS, MISSUS PETRUS A REGE IN AQUITANIAM

350 IX. ENTRETIEN SUR LES VIES
DELEGATUS, ANNO SCILICET
M. DCXVI. DEINDE AD MUNUS
PRÆSIDIS INFULATI IN EODEM
SENATU PROMOVETUR IN LOCUM
ANTONII AMANTISSIMI PATRUI
POST OBITUM IPSI SUCCESSU-
RUS.

Les Devises qui avoient rapport à ce sujet es-
toient; sçavoir la premiere, un Rejeton qui repousse
au pied d'un arbre demi-mort, avec ces mots:

Stat. Theb.
lib. 6.

SIC ALIUM EX ALIO.

La seconde, un Cadran au Soleil, & pour ame-
ces paroles:

LEX MIHI LUX.

III. TABLEAU.

Dans le troisième Tableau M. le Chancelier
estoit representé comme il présidoit dans la Cham-
bre de la Tournelle au milieu de tous les Conseil-
lers. Devant luy paroissoit d'un costé un Crimi-
nel condamné au supplice; & de l'autre, un Inno-
cent faussement accusé, auquel on oste les fers des
pieds & des mains. Ces paroles estoient au bas du
Tableau:

IN CAPITALIUM DISQUISITIO-
NUM CAMERA PRÆSES, INNO-
CENTES BENIGNISSIME FOVET,
ET IN LIBERTATEM ASSERTIT; SCE-
LESTOS VERO GRAVIBUS POENIS

ET SUR LES OUVRAGES DES PEINTRES. 551
ADDICIT, SEVERITATEM UT DE-
CEBAT MANSUETUDINE TEMPE-
RANS.

Les Devises qui accompagnoient cette Peinture avoient pour corps; l'une, un Niveau dressé en forme de chevron rompu, qui est une piece des armes de feu M. le Chancelier, & pour ame:

RECTUM DISCERNIT.

Et l'autre, une Horloge avec son balancier & ses poids; & ces paroles:

ALIOS QUOD MONET, IPSE FACIT. Ovid. Fast.

Dans le quatrième Tableau l'on voyoit le Roy IV. TABLEAU.
Louis XIII. assis, & proche de luy le Cardinal de Richelieu debout, avec plusieurs Seigneurs & Officiers de Sa Majesté. Devant le Roy estoit M. le Chancelier, ayant auprès de luy Mercure le Dieu de l'Eloquence, que le Peintre avoit ainsi représenté pour marquer l'Eloquence de ce grand Homme, laquelle parut avec un heureux succès, lors qu'en l'année 1632. quelques Cours Souveraines ayant esté calomnieusement accusées de ne vouloir pas obéir aux ordres du Roy, il alla à Nancy, où Sa Majesté estoit alors; & là, par la force & la douceur de ses paroles, il effaçà de l'esprit du Roy les mauvaises impressions qu'on luy avoit fait concevoir contre le Parlement de Paris; ce qui estoit ainsi expliqué au bas du Tableau:

552 IX. ENTRETIEN SUR LES VIES,
IN NANCEO CASTRO QUO A
REGE CUM PLURIBUS ALIIS COL-
LEGIS EVOCATUS FUERAT, CA-
LUMNIAM QUAM MALIGNI OB-
TRECTATORES SUPREMÆ CURIÆ
IMPEGERANT, QUASI ILLA REGIIS
MANDATIS OBSTITERET, APUD
BENIGNUM PRINCIPEM SUAVIS-
SIMA ELOQUENTIÆ VI FELICI-
TER DILUIT.

Les Devises faites sur ce sujet estoient ; l'une,
une Horloge avec ses poids, & le marteau levé
pour fraper sur le timbre, avec ces mots ;

Ovid. I. Fast.

DICTAQUE PONDUS HABENT.

31.

L'autre, une balance en équilibre, & pour ame-
ces paroles tirées des Proverbes :

LEX IN LINGUA EJUS.

V. TABLEAU.

Le cinquième Tableau representoit encore le
Roy Louïs XIII. assis au bout d'une Table, &
mettant les Sceaux entre les mains de M. le Chan-
celier, derriere lequel il y avoit deux Figures de
Femmes ; l'une, tenant des balances & une épée,
pour representer la Justice ; & l'autre, vestuë, &
armée comme Minerve pour figurer le sçavoir de
ce grand Homme, qui par sa prudente conduite
dans les Negociations les plus importantes, & par
son intégrité à rendre la Justice, fut élevé à cette
haute

ET SUR LES OUVRAGES DES PEINTRES. 553
haute Dignité en l'année 1633. Au bas de cette
Peinture estoient ces paroles :

REX JUSTUS LUDOVICUS XIII.
PROBATÆ MULTIS IN NEGOTIIS
PRUDENTIÆ ET INTEGRITATI SA-
CRUM SIGILLUM COMMITTIT.

La premiere Devise de ce Tableau avoit pour
corps l'Agneau de l'Apocalypse sur le livre fer-
mé des sept Sceaux, & pour ame ces paroles de
Virgile :

MIHI FAS SACRATA RESOLVERE JURA. 2; Enci.

La seconde estoit un Miroir opposé au Soleil,
& dont il representoit l'image, & allumoit en mes-
me temps du feu au point de son foyer, avec ces
paroles :

NON SPECIES TANTUM, SED IPSA Man. lib. #
POTENTIA.

Dans le fixième Tableau l'on voyoit comme M. VI. TABLEAU:
le Chancelier entrant dans la Ville de Roüen, les
Eschevins luy apporterent les Clefs à la porte, lors
qu'en l'année 1639. il alla dans la Normandie où
il pacifia les troubles, & mit le calme dans cette
Province par sa prudence, sans se servir de la for-
ce des Armes, ni des Troupes que le Colonel Gas-
sion conduisoit sous son autorité; ce qui estoit
marqué par ces paroles écrites au bas :

SEDITIONUM TUMULTUS IN

554 IX. ENTRETIEN SUR LES VIES
 NEUSTRIA EXTINGUIT, NON TAM
 ARMORUM VI, QUAM CONSILIO
 ET PRUDENTIA: IN HAC EXPEDI-
 TIONE COPIARUM DUX GASSIO,
 AB ILLO TESSERAM POSCIT. ROTHOMAGENSES SCABINI CLAVES URBIS
 ET OBSEQUIUM OFFERUNT.

La premiere Devise de ce Tableau avoit pour corps un foudre en l'air, avec ces mots :

Virg. Æncid.
 4.

JOVE MISSUS AB IPSO.

La seconde estoit un Arc-en-Ciel, avec ces paroles :

LUCEM INFLUXUSQUE BENIGNOS.

VII. TABLEAU.

Après la mort du Cardinal de Richelieu, qui arriva en 1642. l'Academie Françoise se voyant privée de son Protecteur, jetta les yeux sur M. le Chancelier pour remplir une place que ce grand Cardinal avoit tenu à honneur de posséder. Comme il eût pris la Protection de cette illustre Compagnie, il voulut que sa maison fust le lieu ordinaire des assemblées de ces sçavans hommes; où présidant à leur teste, il ne paroissoit pas moins élevé audessus de tous par son éloquence & son grand sçavoir, que par l'éclat des hautes Dignitez dont il estoit revêtu. Le septième Tableau le faisoit voir au milieu de cette celebre Assemblée remplie de personnes de differentes conditions, mais toutes

éminentes en doctrine. Au haut du Tableau estoit l'Eloquence sous la Figure d'une belle Femme tenant un Caducée, & assise sur des nuages. Ces paroles latines estoient écrites audeffous du quadre:

QUI MAGNO RICHELIO IN
OMNIBUS SUCCEDERET DIGNIS-
SIMUS, POST EJUS OBITUM CLA-
RISSIMÆ LITTERARUM ACADE-
MIÆ PROTECTOR ELIGITUR, ET
INTER ERUDITOS LONGE ERU-
DITISSIMUS PRÆSIDET.

Les deux Devises qui accompagnoient ce sujet, estoient; sçavoir la premiere, le Roy des Abeilles avec son essaim, & ces paroles:

EXERCET SUB SOLE.

Virg. Georg.

Et la seconde, un Niveau avec un grand bastiment non encore achevé, & pour ame ces mots de Virgile Georg. 3.

Virg. Georg.

TE SINE NIL ALTUM MENS INCOHAT.

Le huitième Tableau representoit le feu Roy au lit de la mort, qui recommande Monseigneur le Dauphin & son Estat à ce fidele Ministre. La Reine paroissoit assise auprès le lit du Roy, tenant devant elle Monseigneur le Dauphin. M. le Chancelier estoit debout, qui recevoit les dernieres volontez du Roy. Ces paroles latines estoient au bas du Tableau:

VIII. TA-
BLEAU.

556 IX. ENTRETEN SUR LES VIES

IN EXTREMIS AGENS REX LUD.
XIII. FIDISSIMO MINISTRO CA-
RISSIMUM FILIUM, REGNUMQUE
COMMENDAT, JUBETQUE SUPRE-
MÆ VOLUNTATIS EDICTO, UT
AD SANCTIORA REGIMINIS CON-
SILIA ADMITTATUR.

L'une des Devises qui estoient au costé de ce
Tableau avoit pour corps le Phosphore, ou l'étoile
du matin auprès du Soleil, & pour ame ces paroles:

Claudian. PRÆFICITUR LATERI CUSTOS.

Le corps de l'autre Devise estoit une main qui
fixoit un compas pour former un cercle, avec ces
mots :

Horat. lib. 1.
Od. 12.

REGET ÆQUUS ET ORBEM.

IX. TABLEAU.

Dans le neuvième Tableau, pour représenter le
soin que M. le Chancelier a eû de conserver les droits
& les privilèges de l'Eglise Gallicane, & empêcher
que la Foy Orthodoxe ne receust aucune atteinte,
il estoit peint debout, donnant des Lettres du Roy
aux Evesques de France pour se servir de l'autorité
royale dans les occasions où ils en auroient besoin.
Derrière sa chaise, la Religion & le zèle estoient
représentés par deux figures allegoriques.

Les paroles écrites au bas de cet ouvrage estoient:
ORTHODOXAM FIDEM MAGNO
ANIMO TUETUR; ECCLESIAE JURA

ET SUR LES OUVRAGES DES PEINTRES. 357
ET PRIVILEGIA IN OMNIBUS SAL-
VA ESSE PRÆCIPIT; PRO ARIS
ET SACRIS PUGNARE SEMPER PA-
RATUS.

Pour Devise, la premiere estoit un Autel, dont les quatre cornes estoient ornées de quatre testes de belier, & la base soustenuë aussi de quatre pieds de belier. Sur l'Autel estoit un Belier, avec ces mots :

ARIS IMPONIT HONOREM.

Virg. Æn. 2.

La seconde avoit pour corps un Belier au Ciel, qui est le Signe de l'Equinoxe, avec ces mots :

ET COELO SERVAT SUA JURA.

Pour marquer ce qui se passa en l'année 1650. X. TABLEAU.
lors que pendant les troubles de nos guerres, on osta les Sceaux à M. le Chancelier, on avoit peint dans le dixième Tableau ce Ministre assis au bout d'une table, & comme travaillant dans son cabinet. Audessus de luy estoit la Discorde representée avec un visage affreux, tenant d'une main un flambeau allumé, & de l'autre la cassette des Sceaux qu'elle emportoit. Tout ce qui estoit sur la table paroissoit en confusion, & renversé; & l'on voyoit seulement derriere M. le Chancelier le Zele & la Fidelité qui demeuroient fermes auprès de luy, & qui en ont toujours esté inseparables. L'explication de ce Tableau estoit conceüe en ces termes :

A A a iij

558 .IX. ENTRETIENS SUR LES VIES
ECCE UT MILLI INTER CIVILES
MOTUS ANIMOSA DISCORDIA
REGIA SIGILLA DU ABUS VICI-
BUS VIOLENTER ABSTULIT.

Les deux Devises que l'on avoit faites pour accompagner ce Tableau avoient raport au malheur de ces fascheux temps, & à la fermeté inébranlable de M. le Chancelier.

La premiere avoit pour corps une ruche renversée avec des abeilles dispersées & armées les unes contre les autres, & pour ame ces paroles :

Stac. lib. 10.
Theb.

PERIIT REVERENTIA REGIS.

Et la seconde un Dé, qui est toujours ferme & solide, de quelque costé qu'il tombe, avec ces paroles :

Horac. Sat. 2.

AD DUBIOS CASUS.

XI. TABLEAU.

L'onzième Tableau faisoit voir M. le Chancelier assis dans son cabinet, & accompagné des memes vertus qui paroissoient dans le sujet précédent. Audeffus de luy, il y avoit sur des nuages trois Figures representant l'Autorité royale suivie de la Justice & du bon Genie de la France, qui luy rapportoient les Sceaux que la Discorde luy avoit enlevés ; ce qui estoit expliqué au bas du Tableau en ces termes :

SED POSTMODUM AUTORITAS
REGIA SIMUL ET JUSTITIA, CO-

MITANTE BONO GALLIARUM
GENIO, AD IPSUM NEC POSCEN-
TEM, NEQUE ETIAM SCIENTEM,
RETULERE.

Les deux Devises avoient un heureux raport au
sujet de cette Peinture. Le corps de la premiere
estoit le Soleil qui s'éleve au Signe du Belier pour
recommencer l'année, avec ces mots:

PRÆSCRIPTA AD MUNIA.

Horac. Sat. 2.

Et la seconde estoit une Montre que l'on monte
avec la clef, & ces paroles:

SECUNDIS USQUE LABORIBUS.

L'on sçait l'amour que M. le Chancelier a tou-
jours eû pour les Lettres, & l'estime qu'il faisoit
de tous les hommes sçavans, jusques à dépenser
des sommes considerables pour faire étudier plu-
sieurs jeunes hommes dans toutes sortes d'Arts &
de Sciences, & mesme contribuër à élever à de
plus hautes Charges ceux qu'il reconnoissoit di-
gnes de les posseder. Comme ces nobles inclina-
tions relevoient en luy l'éclat de ses autres Vertus,
on les avoit representées dans le douzième Ta-
bleau, où cet Homme extraordinaire estoit peint
assis au bout d'une table chargée de bourses, &
environnée de ses domestiques tenans des sacs d'ar-
gent qu'il distribuoit luy-mesme à plusieurs Reli-
gieux de differens Ordres pour poursuivre leurs

XII. TA-
BLEAU.

360 IX. ENTRETIEN SUR LES VIES
études, & avoir les livres qui leur estoient neces-
saires. Ces paroles latines exprimoient le sujet de
cette Peinture.

TOTO VITÆ TEMPORE LIT-
TERATOS, DOCTOSQUE VIROS
PRÆMIIS EXORNAT, AD EXI-
MIAS DIGNITATES PROMOVET:
SI QUOS AGNOSCIT ACUTI IN-
GENII BONÆQUE INDOLIS RELI-
GIOSOS ADOLESCENTES, ILLIS
ANNUAM ALIMONIAM LIBROS-
QUE AD STUDIA LIBERALITER
SUPPEDITAT.

La premiere Devise qui accompagnoit ce Ta-
bleau estoit une Grenade ouverte, & pleine des
grains qu'elle envelope de son écorce, avec ces
paroles :

Horac. Od. 1. PRÆSIDIUM ET DULCE DECUS.

Et l'autre, le Signe du Belier dans le Zodiaque,
avec ces mots :

TEMPORA LÆTA REDUCIT.

Les bordures de tous ces Tableaux avoient pour
ornemens des testes de Mort, des Hiboux, & des
Chauve-souris, oiseaux lugubres, & qui suivent
les funeraillles. Les testes de Mort estoient aux cof-
rez de la bordure, & les Hiboux tout en haut,
dont les ailles déployées soustenoient les unes un
mortier,

mortier, & les autres une couronne ducale. Au bas du Tableau, il y avoit une Chauve-souris, qui avoit aussi les ailes étenduës, & qui dans son bec tenoit un rouleau en forme de cartouche, où estoient les Inscriptions que j'ay raportées.

Ces douze Tableaux estoient rangez des deux costez de l'Eglise audessous de la corniche, entremeslées d'Armes, de Chifres, & des Devises dont j'ay parlé.

Au bas de l'Eglise, & en face de l'Autel, il y avoit un autre Tableau travaillé de la mesme maniere que les précédens, mais plus grand, & disposé d'une autre sorte. Pour faire connoistre qu'en l'année 1661. après la mort du Cardinal Mazarin, M. le Chancelier receût l'Academie Royale de Peinture & de Sculpture en sa protection, & la gratifia des Privileges qu'il avoit obtenus du Roy en leur faveur; on avoit écrit comme sur une table :

EMINENTISSIMO JULIO MAZARINO E VIVIS SUBLATO, PICTORUM ET SCULPTORUM SCHOLAM IN SUÆ PROTECTIONIS SINUM RECIPIT, MULTAQUE IPSI A REGE PRIVILEGIA IMPETRAT.

Il y avoit autour de cette Inscription plusieurs Figures soustenuës sur des nuages. Les deux principales estoient assises au haut; l'une representoit l'Academie, & l'autre la Gratitude, qui tenoient le Portrait de M. le Chancelier. Audessous & plus

562 IX. ENTRETEN SUR LES VIES
bas estoit d'un costé la Mort comme enchainée par de petits Amours; & de l'autre costé, le Temps sous la figure d'un vieillard, auquel d'autres Amours arrachioient les ailles. Cette composition de Figures qui servoient d'ornement à l'Inscription, avoit un sens misterieux : car par celles qui tenoient le Portrait de M. le Chancelier, on vouloit faire connoistre que l'Academie auroit toujours devant les yeux l'Image de ce grand Homme pour conserver le souvenir des graces qu'elle en avoit reçues, & en donner à jamais des marques de reconnoissance. Par ces petits Amours qui sembloient se rendre maistres du Temps & de la Mort, on prétendoit aussi marquer les Génies des Eleves de tous les illustres Artisans lesquels travailleront aussi à l'avenir, pour empescher que la Mort ni le Temps n'effacent de la memoire des hommes le nom de leur Protecteur.

Ces nobles sentimens estoient encore peints d'une autre maniere dans un grand Tableau élevé presque au haut de la voute. On y voyoit les Génies des Sciences & des Arts, peints sous la forme de jeunes hommes qui arrachioient des mains de la Mort les marques de toutes les Dignitez que possédoit M. le Chancelier, les uns s'emparant de l'Escu de ses Armes, les autres de sa Couronne & de son Mortier, & les autres de son Manteau Ducal.

Ce fut dans ce lieu si triste & si lugubre par les Trophées que la Mort y sembloit arborer, mais pourtant éclatant & glorieux par les marques de

tant d'actions de vertu que les Sciences & les Arts s'efforçoient à l'envi d'y faire paroître, que le cinquième jour de May 1672. à dix heures du matin, le Reverend Pere General & tous les Prestres de l'Oratoire, tant de cette Maison que de leurs autres Maisons de Paris, commencerent la Messe, où M. l'Evesque de Tarbes officia. Le sieur De Lully, que l'Academie avoit prié de s'y trouver, & qui conduisoit toute la Musique du Roy, au nombre de plus de six-vingts, tant Musiciens que Jouëurs d'instrumens, se surpassa dans cette rencontre, faisant paroître tout ce que la science des plus excellens Musiciens a jamais fait de plus beau dans une semblable occasion. Au milieu de la Messe, le Reverend Pere Laisné, Prestre de l'Oratoire, fit l'Oraison Funebre, où par la force de son éloquence il sembloit animer, s'il faut ainsi dire, toutes les Peintures dont j'ay parlé, formant les derniers traits aux Vertus que tant de sçavans Ouvriers, accablez de douleur, n'avoient pas eû la force de bien achever.

Cette action fut honorée de la presence de toutes les personnes de la famille de M. le Chancelier qui estoient alors en cette Ville. M. le Duc de Verneuil estoit à la teste de ceux qui s'y trouverent; & M. Colbert ayant succédé à M. le Chancelier dans la Protection qu'il avoit bien voulu prendre de l'Academie, estoit aussi à la teste de leur Corps.

Après que le Service fut achevé, tous sortirent

564 IX. ENTRETEN SUR LES VIES
également satisfaits, non seulement de ce qu'il n'a-
voit rien manqué à cette Pompe Funebre des cho-
ses qui pouvoient la rendre parfaitement accom-
plie, mais encore à cause du bon ordre qu'on y
garda pour empescher la confusion qui arrive or-
dinairement dans de pareilles rencontres.

Comme j'eûs cessé de parler, Pymandre me dit,
Vous m'avez fait plaisir de m'apprendre tout le
détail de cette ceremonie par laquelle l'Academie
non seulement donna des marques de son zele &
de son affection à la memoire de son Protecteur,
mais encore fit juger de ce qu'elle estoit capable
de faire pour la décoration de ces sortes de Pom-
pes Funebres. Cependant, pour ne vous pas en-
gager dans un plus long recit, je croy que nous
pouvons remettre à une autre fois ce que vous avez
encore à me dire des Peintres de l'Academie.

Parmi tous les Peintres dont j'ay à vous parler,
repartis-je, je ne croy pas qu'il en reste beaucoup
qui puissent demander une longue attention : C'est
pourquoy, sans remettre davantage à finir ce que
j'ay à vous en dire, si vous voulez passer icy le
reste du jour, qui aussi-bien n'est gueres propre à
la promenade, nous acheverons après midy ce qu'il
y a assez long-temps que nous avons commencé.
Pymandre y consentit volontiers, & après le dis-
ner nous rentrasmes dans mon cabinet, où je com-
mençay par luy dire.



ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET
SUR LES OUVRAGES
DES PLUS EXCELLENS PEINTRES
ANCIENS ET MODERNES.

DIXIEME ET DERNIER ENTRETIEN.

CELUY d'entre les Académiciens qui s'est beaucoup distingué a esté JEAN VARIN J. VARIN. Intendant des Bastimens, & Maistre de la Monnoye de Paris. Il a peint quelques Portraits assez beaux, & bien ressemblans; & dans le temps que le Cavalier Bernin vint en France, il fit le Buste du Roy, & en suite la Statuë de Sa Majesté. L'on voit l'un & l'autre dans les Appartemens de Versailles. Il excelloit principalement à bien faire les Poinçons & les Carrez pour les Medailles & pour

VARIN.
Il est mort en
1672.

les Monnoyes, comme l'on peut voir par celles qu'il a faites pendant qu'il a vescu.

Il me semble, dît Pymandre, que ce n'est pas un talent mediocre & peu avantageux de sçavoir graver parfaitement sur les metaux, puis que nous ne voyons gueres d'ouvrages plus anciens que les Medailles & les Monnoyes.

Il est vray, repartis-je, qu'il est bien plus facile de conserver les Monnoyes & les Medailles que les Statuës & les Tableaux, qui sont toujourns exposez non seulement aux injures du temps qui les gaste, ou les altere dans la suite des années; mais encore à la barbarie des hommes, qui dans les révolutions des Estats semblent prendre plaisir à ruiner de telle sorte le pais ennemi, qu'ils n'épargnent pas mesme les choses les plus précieuses.

Combien dans ces derniers temps s'est-il perdu de riches ouvrages dans la prise de Mantoûë, & dans le pillage de Prague? Le soldat ignorant & brutal cassoit dans Mantoûë des Vases de cristal & d'agate d'un prix inestimable pour avoir seulement quelque petit cercle d'or, mesme de peu de valeur. S'il s'est trouvé quelques Tableaux qui ayent échapé dans ces desordres, c'est qu'ils n'estoient enchassez ni dans de l'or, ni dans de l'argent, & qu'ils tomberent entre les mains de quelques Officiers qui les porterent en Suède & en Angleterre. Or comme les Medailles & les Monnoyes sont plus aisées à cacher, c'est ce qui fait que de tous les monumens antiques nous n'avons rien de si entier

& en si grande quantité. C'est pourquoy les Princes n'ont point de moyen plus asseûré pour éterniser leur nom & leurs grandes actions, que de faire battre quantité de Medailles, à quoy les Grecs & les Romains jaloux de leur gloire n'ont pas manqué de s'appliquer.

Je croy vous avoir déjà dit comment dans les derniers siècles on trouva le secret de conserver d'une maniere encore plus étendue que dans les Medailles l'histoire des Grands Hommes. Il est vray que cette representation ne se fait pas dans un si petit volume; mais c'est par un moyen qui se répand par toute la terre de mesme que les Medailles. Vous jugez bien que j'entens parler de la Graveûre sur le cuivre dont les estampes se multiplient presque à l'infini, & que chacun peut avoir sans beaucoup de dépense.

Après m'estre un peu arresté pour penser aux Peintres de l'Académie qui estoient morts depuis Varin, je repris mon discours, & je dis à Pymandre qui me donnoit beaucoup d'attention: Il me souvient que quand Bourdon eût fait son Tableau qui est à Nostre Dame, LOUIS BOULOGNE en fit aussi un quelques années après pour le premier jour de May, & que depuis ce temps il en a fait plusieurs autres, & se mit en réputation. Il estoit particulièrement habile à copier les Tableaux des anciens Peintres. Il y a mesme eû de ses copies où il a si bien sceû imiter les Originaux, & donner cét air d'antiquité, que bien des gens s'y sont trom-

BOULOGNE.

BOULOGNE.

pez, n'estant pas moins adroit en cela que Pietre de la Corne que nous avons veû autrefois à Rome, qui passoit pour un grand Maistre à contrefaire les manieres des anciens Peintres. Entre autres Tableaux que j'ay veûs de Boulogne, il me souvient de celuy qu'il copia autrefois pour M. Jacob, où estoit représenté un Parnasse avec Apollon & les neuf Muses. L'original est de Perin del Vague, & d'une grandeur fort mediocre; mais il s'étudia si bien à choisir un fond de bois ancien & pareil à celuy de l'original, & à donner à ses couleurs des teintes qui eussent un air antique, qu'il estoit presque impossible de discerner l'original d'avec la copie.

Ce n'est pas le seul ouvrage qu'il ait fait de cette maniere; il en est sorti de sa main beaucoup de semblables. Mais pour parler de ce qu'il a fait de luy-mesme, je vous diray que le plus grand ouvrage que j'en aye veû est dans une Maison proche la rue de Richelieu. Pendant que M. le Menestrel Grand Audiencier estoit Tresorier des Bastimens, il voulut faire orner le platfond de son cabinet de quelques Peintures qui eussent rapport aux fonctions de sa Charge. Boulogne representa au milieu de ce platfond Jupiter assis sur un Aigle. A costé, mais un peu plus bas, est Minerve, & audessous Mercure. Il semble que Jupiter ordonne à Minerve d'envoyer Mercure faire des liberalitez, & distribuer des Couronnes de Laurier à ceux qui excellent dans les Arts & dans les Sciences. Pour cet effet le Peintre a représenté plusieurs personnes
 audessus

audeffus de la Corniche qui regne autour du cabinet, auxquelles, pour les bien faire connoître, il a donné des marques convenables aux Arts qu'ils professent, & aux Sciences dont ils font leur étude. Mais afin que son ouvrage ne fust pas moins agréable par la diverse disposition des Figures que par la difference de leurs actions, il a fait en sorte qu'il y a toujours une Figure qui represente quelque habile Homme dans les Arts mécaniques, proche un de ceux qui s'appliquent aux Arts liberaux & aux Sciences les plus élevées. Et comme chacun d'eux envisage differemment l'honneur de la récompense, ceux qui travaillent de la main semblent interrompre leur travail, & font voir par leurs actions de l'empressement à recevoir les liberalitez que Mercure leur distribue. Les Sçavans dans les Arts liberaux demeurant attachez à l'étude avec un repos & une gravité conforme à leur application, sont dans des attitudes tranquilles, & opposées à celles des autres, ce qui fait un agréable contraste d'actions. Il est vray neanmoins que parmi ces Sçavans on remarque un Poëte qui paroist quitter son ouvrage, & qui regarde en haut une Couronne de Laurier qui semble venir se poser sur sa teste. La joye qui est répandue dans ses yeux & sur tout son visage est exprimée d'une maniere qui fait voir que ce n'est pas les pieces d'or & d'argent qu'il considere le plus; mais bien cette Couronne qu'il regarde comme la plus glorieuse récompense de ses veilles & de ses travaux.

BOULOGNE.

Enfin tout ce qu'il y a de peint dans ce plafond est judicieusement ordonné, & l'on connoist que l'intention du Peintre a esté de marquer par cette Peinture la grandeur & la liberalité du Roy dans la récompense de la vertu.

Boulogne se fit aider dans les ornemens de cet ouvrage par Geneviève & Magdelaine Boulogne ses filles, qui travaillent encore aujourd'huy de Peinture avec beaucoup d'estime, de mesme que deux fils qu'il a laissez. Il exerçoit la Charge de Professeur dans l'Académie lors qu'il mourut au mois de Juin 1674.

PHILIPPES
DE CHAM-
PAGNE.

Mais parlons maintenant de PHILIPPES & DE BAPTISTE DE CHAMPAGNE, Oncle & Neveu, dont nous avons quantité d'ouvrages.

Philippe, homme sage & vertueux, avoit un air venerable qui le faisoit considerer parmi les autres Peintres. Il nâquit à Bruxelles le 26. May 1602. de parens d'une fortune médiocre, mais gens de bien. Philippe fit paroistre dès son bas âge une forte inclination à la Peinture, s'appliquant plutôt à dessiner quelque figure qu'à former des lettres lors qu'il estoit dans les Ecoles où son pere l'envoyoit pour apprendre à écrire. Bernard Van-Orlay, ce Peintre dont je vous ay parlé, & qui a fait les cartons pour les Tapisseries des douze mois qui sont chez le Roy, avoit une fille parente de Philippe. Comme il alloit souvent la voir, elle l'entretenoit des ouvrages que son pere faisoit; ce qui augmentoit encore davantage l'inclination que ce

jeune enfant avoit déjà pour la Peinture, en sorte CHAMPAGNE :
qu'à l'âge de huit à neuf ans, il ne faisoit presque
autre chose que copier tout ce qu'il pouvoit ren-
contrer d'Estampes & de Tableaux. Lors qu'il eût
douze ans, son pere qui avoit toûjours eû de la ré-
pugnance à le voir engagé dans une profession où
peu de personnes réussissent, ne pouvant plus ré-
sister à la forte passion qu'il faisoit paroître, le
mit avec un Peintre de Bruxelles, nommé Jean
Bouillon. Il y demeura quatre ans, après lesquels
il entra chez un certain Michel de Bourdeaux qui
estoit en réputation de bien travailler en petit. Là
il se mit à peindre des figures d'après nature, & en
mesme temps à dessiner, & à faire du Païsage. Fou-
quiere un des plus habiles Païsagistes de ce temps-
là, & qui frequentoit souvent au logis de Bour-
deaux, voyant l'inclination de ce jeune homme,
l'exhorta à l'aller voir, & luy offrit de luy prester
des desseins. Il ne manqua pas de profiter de cette
occasion, car Fouquiere estoit de tous les Peintres
celuy qui dessinoit le mieux les Païsages; de sorte
mesme qu'il y a quantité de ses desseins qui sont
plus estimez que ses Tableaux.

Lors que Philippes fut un peu plus avancé dans
la pratique de son art, son pere l'envoya à Mons
en Hainaut, où il demeura environ un an chez
un Peintre d'une capacité mediocre. Estant de re-
tour à Bruxelles il travailla un an entier sous Fou-
quiere, & se forma si bien dans la maniere de son
maistre, que ce maistre faisoit assez souvent passer

CHAMPAGNE.

pour estre de luy les Tableaux de son Eleve, après les avoir legerement retouchez.

A la fin de l'année son pere voulut le mettre à Anvers auprès de Rubens, & pour cela payer une bonne pension comme faisoient tous les jeunes gens qui travailloient sous luy : mais Philippes, pour épargner la bourse de son pere, & satisfaire au desir qu'il avoit d'aller en Italie, le pria de trouver bon qu'il fist ce voyage. Il partit de Bruxelles en 1621. âgé pour lors de dix-neuf ans, & vint à Paris en intention de s'y arrester quelque temps.

D'abord il demeura chez un Maistre Peintre qui l'employoit à faire des Portraits après nature, n'en pouvant faire luy-mesme. Lassé de ce travail, il alla chez l'Allemant Peintre Lorrain, qui en ce temps estoit en réputation, mais qui travailloit plus de pratique que par une grande connoissance qu'il eust de son Art. Aussi le quitta-t-il, parce que l'Allemant se faschoit contre luy de ce qu'il s'arrestoit trop exactement à observer les regles de la Perspective, & qu'il se servoit du naturel lors qu'il executoit en peinture les legeres esquisses qu'il luy donnoit pour faire des Tableaux.

Champagne n'estant pas satisfait d'une telle conduite, travailla en son particulier à faire des Portraits, & fit celuy du General Mansfeld. Il se logea dans le College de Laon, où le Poussin estoit aussi demeurant après qu'il fut revenu d'Italie pour la premiere fois. Ce fut là qu'ils commencerent à se connoistre ; & le Poussin ayant témoi-

gné à Champagne qu'il souhaitoit avoir quelque CHAMPAGNE.
Tableau de sa main, il luy fit un païsage.

Duchesne qui conduisoit alors les ouvrages de Peinture qu'on faisoit à Luxembourg pour la Reine Marie de Medicis, employa le Pouffin à quelques petits ouvrages dans certains lambris des appartemens. Champagne eût aussi occasion de travailler dans le mesme Palais. Et comme Duchesne n'estoit pas un Peintre fort abondant en pensées, ni habile à les executer, & qu'il avoit besoin du secours de quelques personnes sçavantes & pratiques, il se servit de Champagne pour faire plusieurs Tableaux dans les chambres de la Reine. Le sieur Maugis Abbé de Saint Ambroise, & Intendant de ses bastimens, fut bien-aise lors qu'il vit la maniere de peindre de Champagne. Elle luy parut agréable, & les ornemens qu'il faisoit, plus convenables dans les endroits où il les plaçoit, que tous ceux qu'on avoit fait auparavant. Mais cette approbation ne plut pas à Duchesne, & Champagne qui eût peur qu'il ne conceust quelque jalousie contre luy, aima mieux se retirer. Cela fut cause qu'il se rendit aux instantes prieres que son frere aisné luy faisoit de retourner à Bruxelles, avec intention neanmoins de n'y demeurer pas long-temps, mais d'aller bientost en Italie, & de passer par l'Allemagne. Estant sorti de Paris en 1627. à peine fut-il arrivé à Bruxelles que l'Abbé de Saint Ambroise luy fit sçavoir la mort de Duchesne premier Peintre de la Reine-Mere, & le

pressa si fort de retourner promptement en France pour entrer dans sa place, & avoir l'entiere conduite des Peintres de Sa Majesté, qu'il fut de retour à Paris le 10. Janvier 1628. Il commença aussitost à travailler, & les soins & la diligence qu'il apporta à contenter cette Princesse firent qu'elle eût la bonté de luy témoigner combien elle estoit satisfaite de luy. Il avoit son logement à Luxembourg, avec douze cens livres de gages. La Reine le fit travailler aux Carmelites du Fauxbourg Saint Jacques, & ce fut encore par son ordre qu'il peignit pour le Cardinal de Richelieu au Bois-le-Vicomte, à Richelieu, & en d'autres endroits.

Sur la fin fin de l'année 1628. il épousa la fille aisnée de Duchesne, & dans ce mesme temps continuant les ouvrages des Carmelites, il fit travailler à la voute de l'Eglise, & y peignit luy-mesme quelques Tableaux, entre-autres le Crucifix accompagné de la Vierge & de Saint Jean. Ces figures qui sont en racourci font un tres-bel effet, & sont regardées comme des meilleures choses qui soient de luy dans ce lieu-là. Il fit faire les camayeux & les autres ornemens par des Peintres peu intelligens, n'en trouvant pas de plus habiles pour le soulager dans la quantité d'ouvrages dont il estoit chargé alors. Pour les grands Tableaux qui sont à main droite en entrant dans l'Eglise, il les acheva en different temps. Il commença celuy de la Nativité de Nostre Seigneur en 1628. & le finit

l'année suivante. Quelque temps après il travailla à l'Adoration des Mages, & ensuite aux autres: Ceux de la Nativité de Nostre Seigneur, de l'Adoration des Mages, & de la Purification de la Vierge, sont peints de sa main; mais pour les autres, il les fit executer par les Peintres qui estoient sous luy.

En 1631. & 32. il fit plusieurs Tableaux pour les Carmelites de la ruë Chapon, & pour les Religieuses du Calvaire proche de Luxembourg. En 1634. le Roy luy fit faire le Tableau de la cérémonie des Chevaliers de l'Ordre du Saint Esprit tenuë en 1633. où M. de Longueville est représenté comme le Roy luy donne l'Ordre. Ce Tableau est aux Grands Augustins, dans la Chapelle à costé du Chœur. Il en fit encore deux autres semblables, l'un pour M. de Bulion, & l'autre pour M. Bourillier, tous deux Officiers de l'Ordre & Surintendans des Finances, qui sont aussi représentés dans le mesme Tableau.

Ce fut dans la mesme année qu'il peignit un Tableau qui est à Nostre-Dame devant l'Autel de la Vierge, que le Roy fit faire après la déclaration de la guerre. La Vierge est représentée au pied de la Croix, auprès de son Fils mort & étendu devant elle. Le Roy est à genoux, & vestu de ses habits royaux, tenant sa Couronne qu'il offre à la Vierge, pour marquer qu'il se met & tout son Royaume sous sa protection.

En 1636. le sieur Desroches Chantre de l'E.

CHAMPAGNE.

glise de Paris luy fit faire deux grands Tableaux pour servir de desseins à des tapisseries que l'on voit dans le Chœur de Nostre Dame. Il prit pour sujets la Nativité de la Vierge & sa Presentation au Temple.

Ensuite il commença à peindre la petite Gallerie du Palais Cardinal: mais comme il estoit accablé d'ouvrages, & qu'on le pressoit extraordinairement, il n'eût pas le temps de bien étudier ce qu'il avoit à faire, & fut contraint d'employer avec luy des Peintres dont il y en avoit peu qui fussent habiles. Outre cela il estoit obligé de faire plusieurs voyages à Richelieu, où le Cardinal eust bien voulu qu'il eust demeuré actuellement avec sa famille, jugeant qu'il estoit difficile qu'il pust orner cette grande Maison, sans y estre continuellement pour faire executer ses desseins. Mais Champagne ne put jamais s'y résoudre, quoy-que le Cardinal l'en sollicitast avec beaucoup d'empressement, & luy fist offrir tous les avantages qu'il pouvoit esperer de la bienveillance d'un Ministre alors si puissant. Il employa mesme M. de Chavigny pour le persuader à luy donner cette satisfaction. Cependant comme Champagne n'envisageoit point une grande fortune, & n'avoit aucun desir d'amasser beaucoup de biens, il demeura ferme à ne se pas exiler de Paris, ainsi qu'il le disoit luy-mesme, pour aller dans un país comme celuy de Richelieu, dont le sejour ne luy plaisoit point; joint que dans ce temps-là il perdit sa femme après

dix ans de mariage. Elle luy laissa un garçon & deux filles. La parfaite union dans laquelle ils avoient vescu, & l'amour qu'il avoit pour ses enfans, le fit résoudre à ne penser jamais à un second mariage, mais seulement à bien élever les enfans que Dieu luy avoit donnez. Nonobstant ces raisons, dont il se prévaloit pour ne pas aller à Richelieu, le Cardinal ne put s'empescher de luy témoigner le ressentiment qu'il avoit de son refus, & de la résistance qu'il apportoit à le contenter, luy disant un jour avec indignation, qu'il voyoit bien qu'il ne vouloit pas estre à luy, parce qu'il estoit à la Reine Mere. Il est vray que les obligations que Champagne avoit à cette Princeesse, & la douceur qu'il avoit goustée en la servant luy faisoient conserver pour elle beaucoup de reconnoissance & d'affection, & qu'il ne pouvoit se résoudre à se donner entièrement à celuy que tous les serviteurs de la Reine regardoient alors comme une des principales causes de sa disgrâce.

Mais quoy-que le Cardinal fust fasché de ce que Champagne n'avoit pas pour luy toute la déference qu'il demandoit, sa fermeté neanmoins à ne luy point accorder ce qu'il souhaitoit n'empescha pas que dans la suite il n'en fust toujourns autant d'etat qu' auparavant. Il affectoit mesme de luy témoigner publiquement qu'il avoit de l'estime & de l'affection pour luy. Il luy disoit quelquefois qu'il luy vouloit plus de bien qu'il ne croyoit, & mesme luy fit dire par des Bournais son premier Valet de

CHAMPAGNE.

Chambre, qu'il n'avoit qu'à luy demander librement ce qu'il voudroit pour l'avancement de sa fortune & des siens. Mais Champagne répondit à cela, que si M. le Cardinal pouvoit le rendre plus habile Peintre qu'il n'estoit, ce feroit la seule chose qu'il auroit à demander à son Eminence: mais comme cela n'estoit pas possible, il ne desiroit de luy que l'honneur de ses bonnes graces.

On ne manqua pas de rapporter cette réponse au Cardinal, qui eût encore plus d'estime pour Champagne, ne voyant gueres de personnes autour de luy qui eussent un pareil desintereffement. Après que le Cardinal luy eût ordonné de peindre la grande Gallerie de son Palais à Paris, & pendant qu'il estoit occupé à faire les premiers Tableaux des Hommes Illustres, Vouët, qui estoit alors en réputation, trouva moyen, par le credit de quelques personnes de qualité, d'en faire la moitié, sans que le Cardinal en sceust rien, & sans aussi que Champagne se mist en peine pour l'en empescher. C'est pourquoy les Portraits que vous avez pu voir dans cette Gallerie ne sont pas tous de la main de Champagne. Mais comme Vouët cherchoit à travailler pour le Cardinal, il n'en demeura pas là. Il fit si bien auprès de M. Deffiat alors Surintendant des Finances, qui portoit ses interests, qu'il fut employé à peindre la Chapelle de la Gallerie, & fit aussi dans le mesme temps le Portrait du Cardinal, qui n'en fut pas satisfait. Et comme quelque temps après il voulut que Cham-

pagne le peignist de son haut, & grand comme nature, il luy demanda quel sentiment il avoit des ouvrages de Vouët. Champagne luy en ayant parlé comme d'un habile homme, & dit beaucoup de bien, le Cardinal luy repartit, qu'il ne devoit pas faire plus d'estat de Vouët, que Vouët en faisoit des autres Peintres, qu'il méprisoit tous également.

En 1640. Champagne fit encore un Portrait du Cardinal, qui fut trouvé parfaitement beau. C'est le dernier qu'il fit de son Eminence, qui luy commanda de le garder pour servir d'Original, estant persuadé qu'il estoit difficile d'en faire un qui fust mieux & plus ressemblant. Il luy ordonna de retoucher d'après ce dernier tous les autres qu'il avoit faits auparavant.

En 1641. il fit les Portraits du Roy, de la Reine, & de Monseigneur le Dauphin. Ce fut environ ce temps-là qu'il eût ordre du Cardinal de peindre le Dome de la Sorbonne. Il estoit occupé à cét ouvrage lors que le Cardinal mourut en 1642. ce qui fut causé qu'il ne fut achevé qu'en 1644. & que Champagne se vit aussi déchargé de quantité de grands ouvrages dont il se trouvoit accablé. Mais d'un autre costé il fut sensiblement affligé par la perte qu'il fit de son fils unique qui mourut d'une chute dont il se blessa à la teste. Pour adoucir sa douleur, il pria son frere aîné de luy envoyer un de ses fils. Il n'eût pas de peine d'obtenir ce qu'il demandoit. Le plus jeune âgé seulement de dix ans,

CHAMPAGNE.

En 1643.

nommé Jean Baptiste, arriva à Paris le jour que Monseigneur le Dauphin fut proclamé Roy après la mort du Roy Louïs XIII. son pere.

Champagne avoit toujourns demeuré dans Luxembourg, où M. le Duc d'Orleans luy avoit conservé son logement : mais lors que Madame fut arrivée à Paris, il en sortit, & fut demeurer dans l'Isle Nostre-Dame où il avoit une maison. Les premiers Tableaux qu'il y fit furent ceux de la Chapelle de M. Tubeuf aux Peres de l'Oratoire de la ruë Saint Honoré. Il fit en suite plusieurs Portraits du Roy & de la Reine Regente, qui luy ordonna de peindre dans son appartement du Val de Grace plusieurs sujets de la vie de Saint Benoist, auxquels Sa Majesté prenoit plaisir à le voir travailler toutes les fois qu'elle alloit dans ce Monastere.

Ce fut dans ce temps-là que l'Académie des Peintres & des Sculpteurs commença à se former. Quand on proposa à Champagne d'y entrer, il le fit d'autant plus volontiers qu'il jugea que cet établissement devoit estre d'une grande utilité ; & lors que le Roy eût la bonté d'honorer cette Compagnie de sa protection & de ses liberalitez, & qu'elle fut affermie dans l'estat où elle est, Champagne fut élu un des Recteurs. C'est dans cette Charge qu'il a fait paroistre une conduite, & un desinteressement qui n'a guères eû d'exemples, faisant part des émolumens de sa Charge à ceux qui en avoient besoin, & ne voulant les recevoir que pour en faire du bien à d'autres. Il a laissé à cette Compa-

gnie un Tableau de sa main representant Saint Philippes son Patron. CHAMPAGNE.

En 1647. il alla demeurer au Fauxbourg Saint Marcel sur le haut de la Montagne, pour estre en plus bel air, & plus en repos, voulant s'exempter de faire des Portraits qui le détournoient des autres ouvrages pour lesquels il avoit beaucoup plus d'inclination.

En 1648. il fit une Magdelaine, un Moysse tenant les Tables de la Loy, le Tableau du grand Autel de Saint Honoré, celui de la Cene qui est à Port Royal de Paris; & de temps en temps il se divertissoit à faire des Païssages.

Les guerres de Paris qui survinrent l'obligerent à retourner dans la Ville, & se logea dans une maison qu'il avoit derriere le petit Saint Antoine, où il a toujourns demeuré depuis.

En 1654. il fit un voyage à Bruxelles pour voir son frere. L'Archiduc Leopold qui aimoit beaucoup la Peinture, ayant sceû son arrivée, le pria de luy faire un Tableau où Adam & Eve fussent representez grands comme nature, qui regretent la mort d'Abel; ce que Champagne executa l'année d'après. L'Archiduc, pour témoigner combien il en estoit satisfait, gratifia un de ses neveux d'une Charge de Contrôleur des Domaines de Flandres.

Ce fut après avoir fini ce Tableau qu'il commença l'un des trois qui est à Saint Gervais pour servir de patron à des Tapissiers.

Son neveu qui avoit toujourns travaillé sous sa

CHAMPAGNE.

En 1657.

conduite luy ayant demandé permission d'aller à Rome, il eût assez de peine à y consentir, & ne le luy accorda enfin qu'à condition qu'il ne seroit que dix-huit mois en tout son voyage, l'affection qu'il avoit pour luy ne pouvant souffrir une plus longue absence. Après son retour, & lors que le Roy alla sur la frontiere d'Espagne pour la conclusion de son mariage, l'on fit peindre & orner plusieurs Appartemens dans le Chasteau de Vincennes. Champagne entreprit de faire avec son neveu l'Appartement du Roy. Cet ouvrage s'exécuta avec une diligence, & l'on peut dire une précipitation inconcevable, car le Roy y logea avant mesme que la chambre fust achevée; ce qui fut cause qu'on ne put finir plusieurs choses aussi parfaitement que si l'on eust eû tout le temps nécessaire.

Champagne fit de sa main tout le Tableau du plafond de la grande Chambre du Roy. C'est dans ce Tableau que Sa Majesté est représentée sous la figure de Jupiter qui commande à la France d'embrasser la Paix.

En 1666. il eût ordre de peindre conjointement avec son Neveu, l'appartement de Monseigneur le Dauphin dans le Palais des Tuilleries: mais il ne fit que le Tableau de l'éducation d'Achille, & son Neveu acheva le reste, ne cherchant deslors qu'à se retirer des grands emplois pour vivre plus tranquillement. Ce n'est pas qu'il ne s'occupast toujourns à peindre quelque chose, n'ayant

pu gouster pendant toute sa vie que ce seul & unique divertissement. CHAMPAGNE.

Il recevoit une consolation toute particuliere de sa fille aisnée Religieuse à Port Royal. Car après la mort de sa femme il mit ses deux filles en pension dans cette Maison par le Conseil de M. de Perfixe alors Evesque de Rhodéz, qui estoit son ami dès le vivant du Cardinal de Richelieu. La plus jeune mourut Pensionnaire; & l'aisnée ayant demandé à estre Religieuse, Champagne qui n'avoit plus qu'elle d'enfant, eût beaucoup de peine à y consentir.

Enfin nostre illustre Peintre estant âgé de soixante-douze ans, jugea bien par les incommoditez qui luy survenoient tous les jours, que la fin de sa vie approchoit. Ce fut le 8. jour d'Aoust 1674. qu'il se trouva attaqué de la maladie dont il mourut le 12. du mesme mois.

C'estoit un homme d'un naturel doux, d'un maintien serieux & grave, & d'une conscience droite. Il estoit assez bel homme, la taille haute, & le corps un peu gros. Il estoit sobre & réglé dans sa maniere de vivre. Quelque temps avant sa mort il fit son portrait d'une grandeur considerable. Il est accompagné d'un Païsage, où dans le lointain est une veüe de la Ville de Bruxelles. C'est un des beaux portraits qu'il ait faits.

Si je me suis un peu étendu sur la vie de cét excellent Homme, ce n'est pas pour vous faire remarquer dans ses ouvrages des parties comparables

CHAMPAGNE.

à celles des plus grands Maîtres d'Italie, car il n'avoit jamais veû comme eux ces beautez si propres à faire naistre d'excellentes idées. Aussi a-t-il touûjours conservé beaucoup du goust de son païs, qu'il a cependant rectifié par l'étude & la peine qu'il s'est donnée à imiter ce que l'on estimoit de plus parfait. Et comme il n'aimoit pas à représenter des sujets profanes, il a évité autant qu'il a pu les nuditez.

Ayant commencé à paroistre dans un temps où en France l'on n'estoit pas si éclairé qu'aujourd'huy, & où il y avoit peu d'habiles Peintres, il y a tenu un des premiers rangs dans la Peinture.

GISSEY.

Bien que HENRY GISSEY ne fust pas Peintre, il estoit toutefois du corps de l'Académie, parce qu'il dessinoit assez bien, & avoit la Charge de Dessinateur ordinaire des Balets du Roy. On peut mettre au nombre des bons Peintres pour les Portraits, LE FEVRE natif de Fontainebleau. Il a esté Adjoint à Professeur dans l'Académie.

LE FEVRE.

MATTHIEU.

MATTHIEU, Anglois de nation, faisoit aussi des Portraits, & a travaillé dans les Gobelins aux ouvrages du Roy. Il mourut en 1674.

CHARMETON.

Dans la mesme année mourut aussi GEORGES CHARMETON de Lyon. Il estoit Eleve de Stella, & peignoit assez bien l'Histoire: mais son principal talent estoit pour les ornemens dans les plafonds, particulièrement quand il falloit peindre de l'Architecture, & faire de la Perspective.

BALTAZAR
MARCY.

BALTAZAR MARCY de Cambray ne le survescut de guères. Il estoit Sculpteur, & a fait quantité

quantité d'ouvrages. C'est de luy & de Gaspar BALT. MARCY.
 Marcy son frere aisné aussi Sculpteur, les deux TRIONPHAL
 Chevaux & les deux Tritons que l'on voit à Ver-
 failles dans l'une des Niches de la Grote d'Apol-
 lon. Ces quatres figures sont disposées en sorte
 qu'il paroist un agréable contraste dans toutes leurs
 parties à cause de leurs differentes actions. POSTER

Comme on a prétendu par cette Grote figurer
 le Palais de Thetis, où le Soleil se retire après avoir
 fini sa course, on diroit à voir ces Chevaux, que
 commençant à se délasser du travail de la journée,
 & à se ressentir de la fraischeur du lieu & du bon
 traitement qu'on leur fait, ils ne demandent plus
 qu'à s'égayer : Car celuy qui est le plus avant dans
 la niche baisse la teste, & serrant les oreilles mord
 la croupe de son compagnon d'une maniere en-
 jouée ; ce qui fait que l'autre Cheval plie les jam-
 bes de derriere, & se cabrant à demi, tourne la
 teste, dresse les oreilles, & semble hanir. Le Tri-
 ton qui le panse leve le bras gauche comme pour
 le retenir. L'on voit dans le dos & dans le bras de
 ce Triton de la force & de la vigueur ; & comme
 le bras gauche avance & s'éleve, l'épaule droite
 baisse & se retire en arriere, ce qui fait paroistre
 plus étendus les muscles du costé gauche. CHATEL

Quant à l'autre Triton, il est dans une attitude
 toute contraire à celle que je viens de représenter :
 Il porte une grande coquille où est l'Ambrosie
 dont les Poètes disent que les Chevaux du Soleil
 sont nourris. que il grande abondance de bestes

Baltazar Marcy estoit Adjoint à Professeur lors qu'il mourut.

BARTHOLET. BARTHOLET FLAMAEEL de Liège a fait la Charge de Professeur. Il y a un Tableau de luy au plafond de la chambre du Roy dans l'appartement haut des Tuilleries. Il est mort Chanoine

POPLIERE. de Liège. **POPLIERE** de Troye fut receû dans l'Academie au nombre de ceux qui travaillent de Miniature.

CHAUVEAU. FRANÇOIS CHAUVEAU mourut l'année d'après. Il estoit de Paris, & d'une honneste famille. Il fut instruit dans les commencemens par Laurent de la Hire, chez lequel il travailla long-temps à dessiner continuellement d'après les Tableaux: aussi s'estoit-il fait une maniere finie & agreable, imitant entierement celle de son Maistre. Comme il avoit une grande facilité à dessiner, il s'appliqua ensuite à graver à l'eau forte, trouvant dans cette forte de travail un moyen aisé pour se contenter luy-mesme, & mettre au jour en peu de temps une grande quantité d'ouvrages: car il est vray qu'il n'y a eû gueres de Graveurs si feconds que luy, & qui ayent composé des sujets avec une ordonnance plus naturelle, & une convenance plus noble & plus judicieuse. Il aimoit beaucoup la lecture, principalement celle des Poètes, & mesme faisoit des vers assez facilement. Il avoit l'imagination vive, & une memoire merveilleuse, qualitez qui luy donnoient beaucoup d'ouverture d'esprit, & une si grande abondance de pensées que les sujets

ne luy coustoient rien à inventer, & à disposer en CHAUVEAU.
 autant de manieres qu'on pouvoit desirer. Il en-
 troit si bien dans la pensée de ceux qui luy en pro-
 posoient, qu'il sembloit qu'il vist la chose mesme,
 & qu'il ne la faisoit que copier.

Quoy-qu'il fust assez correct dans le dessein, &
 qu'il exprimast parfaitement tous les mouvemens
 du corps & de l'ame, il est vray neanmoins que sa
 maniere tenoit toujourns de celle de son maistre,
 qu'il y avoit quelque chose de contraint & de sec
 dans les membres de ses figures, & l'on voyoit bien
 qu'il n'avoit jamais esté en Italie pour y prendre
 un meilleur goust. Cependant tout ce qu'il faisoit
 estoit également agreable aux sçavans & aux igno-
 rans, quoy-qu'il y ait bien de la difference entre le
 jugement du vulgaire & celuy des sçavans. Le vul-
 gaire, comme vous sçavez, approuve quelquefois
 un ouvrage sans le comparer; & cela arrive lors
 qu'un mediocre ou mauvais ouvrier a trouvé
 moyen de luy plaire par quelque endroit, car le
 plaisir qu'il reçoit le contente: il ignore qu'il y a
 quelque chose de meilleur qui ne s'y trouve pas, &
 ce qu'il voit le satisfait en l'estat qu'il est.

Un Graveur mediocre, pourveû qu'il ait quel-
 que bonne qualité, peut estre agreable; sur tout
 lors que l'ordonnance de son ouvrage est naturelle
 & gracieuse, parce qu'il n'y a rien qui ait plus de
 pouvoir sur l'esprit de l'homme que l'ordre & la
 grace.

La quantité de pieces que Chauveau a faites est

CHAUVEAU.

inconcevable, soit que l'on considere celles qui sont de son invention, soit que l'on regarde ce qu'il a gravé d'après d'autres maîtres. Peu de temps avant sa mort, il fit dessiner l'histoire de Saint Bruno peinte par le Sueur dont je vous ay entre-tenu. Il en a gravé une partie, & conduit le reste. Il seroit à souhaiter pour l'honneur du Peintre & le merite des Tableaux que Chauveau eust gravé tout luy-mesme.

Il avoit commencé une suite de sujets tirez de l'Histoire Greque & Romaine, qui eust esté un travail considerable. On peut dire que l'abondance des pensées, & les graces de la variété se rencontrent dans ce qu'on en voit. Il estoit Conseiller dans l'Académie lors qu'il demeura malade d'une fièvre maligne dont il mourut en 1674.

HERARD.

HERARD Sculpteur a travaillé sous Varin, & a gravé des poinçons pour des Medailles. Il est mort en 1675.

HENRY
BOBRUN.

Je vous ay fait remarquer les vertus & les bonnes mœurs de quelques Peintres, & je les ay mesme élevez audessus des talens qu'ils avoient pour leur profession, quand j'ay cru leur devoir rendre cette justice, & par là donner plus de relief à leur réputation. Je pourrois faire encore la mesme chose à present au sujet de HENRY BOBRUN, si vous ne l'aviez si parfaitement connu, que vous pouvez plus que personne en rendre des témoignages avantageux. Dés le commencement de l'Académie sa vertu & son merite luy donnerent rang

d'Ancien dans cette Compagnie. Vous sçavez qu'il estoit d'Amboise. Son pere & son ayeul avoient toujours esté attachez au service des Rois Henry IV. & Louïs XIII. l'un en qualité de Valet de Chambre, & l'autre en qualité de Valet de Garderobe Henry Bobrun exerça aussi la mesme charge de Valet de Garderobe pendant plusieurs années. Ses habitudes à la Cour, & la réputation qu'il avoit pour bien faire des Portraits luy donnerent beaucoup d'employ. Vous sçavez l'amitié & l'étroite liaison qui estoit entre luy & Charles Bobrun son cousin. On a toujours admiré cette conformité de mœurs & de sentimens qui estoit telle entre eux, qu'ils sembloient n'avoir qu'un mesme esprit & une mesme volonté. Mais ce qui a paru de plus surprenant, c'est que dans leurs Peintures on voit l'effet d'une mesme imagination, & qu'ils ont eü de pareilles idées. Leur maniere estoit si égale & si semblable, que pour faire le Portrait d'une personne ils y travailloient alternativement l'un & l'autre, & se servant de la mesme palette & des mesmes pinceaux, on eust dit qu'un mesme esprit conduisoit deux differentes mains.

Ils ont eü cet avantage de satisfaire toutes les personnes de la Cour, particulierement les Dames, qu'ils sçavoient si bien peindre, & si bien disposer, qu'en conservant la ressemblance ils leur donnoient cependant, lors qu'il en estoit besoin, plus de beauté, & des airs plus avantageux, les representant avec des habits, des coiffures, & d'au-

tres ajustemens qui donnoient beaucoup de grace & de majeste aux Portraits. Aussi pendant un assez long-temps il n'y avoit gueres de Dames qui ne voulussent estre peintes par les Bobruns, car on ne les separoit jamais l'un de l'autre.

Outre l'avantage qu'elles tiroient de la délicatesse de leur pinceau, & de leur maniere ingenieuse à les représenter toujors dans un estat qui leur estoit agreable, elles trouvoient encore de la satisfaction dans l'entretien de ces deux habiles hommes; & le lieu où ils travailloient estoit souvent une assemblée des plus belles & des plus spirituelles personnes de la Cour, qui passoient souvent des demi-journées à les voir travailler, & à s'entretenir agreablement de toutes choses.

Ils eurent pendant quelque temps beaucoup de part aux divertissemens que l'on faisoit chez le Roy pour les bals & les balets, donnant des desseins pour les habits, & mesme estant consultez sur l'invention des sujets, & les manieres les plus ingenieuses de les composer. Ils y avoient d'autant plus d'habileté, qu'ils avoient l'imagination vive & l'esprit fecond en pensées, faisant mesme des vers & des comedies dont ils se divertissoient avec leurs amis, sans toutefois que cela interrompist leur travail ordinaire. Je ne dois pas m'arrester à vous faire souvenir de tous les Portraits qui sont sortis de leurs mains, soit de ceux qu'ils ont faits pour le Roy & la Reine sa mere, soit de ceux qu'ils ont peints depuis pour les plus considerables

personnes de la Cour, & pour plusieurs particuliers. BOBRUN.

Lors que la Reine fit son entrée dans Paris en 1660. ils eurent le soin d'orner l'Arc de Triomphe que l'on dressa au bout du Pont Notre Dame. Ils l'enrichirent de plusieurs figures, & représenterent dans le Tableau d'enhaut Mars surmonté par l'amour. Je pourrois vous parler de plusieurs autres ouvrages que ces deux chers cousins ont achevez ensemble, jusques à ce qu'enfin la mort de Henry qui arriva au mois de May 1677. les separa, & rompit les liens si doux & si agreables qui les avoient joints ensemble pendant tant d'années.

Il est vray, dît Pymandre avec un soupir qui marquoit de la douleur, que je ne croy pas qu'on puisse trouver un exemple de deux personnes si bien d'accord en toutes choses. La probité de ces deux parens, repris-je, & leur integrité dans leur conduite les a toujourns fait considerer avec une estime toute particuliere: & c'est ce qui fit jetter les yeux sur eux pour faire la Charge de Tresoriers de l'Academie lors que le Roy l'honora de sa protection & de ses bienfaits.

La mesme année que Henri Bobrun mourut, l'Academie perdit deux Peintres qui travailloient particulierement à faire des Porraits. L'un estoit Simon Renard, dit Saint André, & l'autre le Févre, qu'on nommoit de Venise.

SAINTE ANDRE estoit de Paris. Il avoit travaillé en sa jeunesse avec les Bobruns sous Louïs SAINTE
ANDRE.

SAINT
ANDRÉ.

Bobrun leur oncle; & comme il vous estoit aussi fort connu, je ne pense pas devoir m'arrester longtemps à vous parler de luy. Le Tableau qu'il fit pour l'Academie lors qu'il y fut receû, où il representa la Reine Mere, & la Reine peu de temps après son arrivée en France, est un des plus beaux que l'on voye de luy. Il a fait le Portrait du Roy assis & vestu de ses habits Royaux qui est au Louvre dans la Salle où s'assemble l'Academie Francoise. Il fit aussi plusieurs ouvrages pour les Tapisseries qu'on a fabriquées aux Gobelins. Je pourrois vous parler plus au long de sa vie & de ses mœurs si vous ne l'aviez beaucoup connu.

LE FEVRE
DE VENISE.

LE FEVRE, surnommé de Venise, parce qu'il avoit demeuré long-temps dans cette Ville, estoit en réputation pour bien faire des Portraits en petit. Aussitost qu'il fut arrivé à Paris vers l'an 1655. il en fit quelques-uns, & y réussit assez heureusement. Il se presenta ensuite à l'Academie de Peinture, & y fut receû d'une maniere dont il ne fut pas satisfait, parce qu'on le mettoit au rang de ceux qui estoient pour les Portraits, & qu'il souhaitoit d'estre admis comme Peintre d'histoire, prétendant travailler assez bien de l'une & de l'autre maniere pour mériter la mesme grace que quelques autres qui avoient esté receûs un peu avant luy. De sorte que mal content de la Compagnie, il s'abstint d'aller à l'Academie, s'en plaignit hautement, & enfin dans la suite du temps ne se voyant pas aussi employé qu'il croyoit le mériter, & qu'il

Peintres qui se sont si bien étudiés à considérer le rapport qui se trouve entre les traits des hommes & ceux des animaux, que pour peindre une personne ils se servoient des principales parties de la beste ou de l'oiseau avec lequel il avoit quelque conformité, & meslant ensemble ces deux différentes natures, faisoient ou un oiseau qui ressembloit à un homme, ou donnoient à cet homme la ressemblance de l'oiseau avec lequel il avoit quelque rapport. Annibal Carache a esté admirable à bien exprimer ces sortes de choses, & avoit une si grande facilité à trouver tout d'un coup cette ressemblance, qu'avec peu de traits de plume, ou de crayon, il rendoit une personne reconnoissable sous la figure de quelque animal.

LE FÉVRE
DE VENISE.

C'estoit aussi dans la maniere de faire des Portraits chargez que le Févre de Venise s'estoit étudié à l'imiter.

De sorte, dît Pymandre, qu'il n'est donc pas toujours besoin que celuy qui veut peindre la nature & les inclinations d'un homme exprime en détail toutes les lignes & les marques que doivent sçavoir ceux qui veulent apprendre la Phisionomie.

Que serviroit à un Peintre, repartis je, d'apprendre tant de choses douteuses & inutiles que l'on a écrites là-dessus? Il luy suffit de considérer d'abord la masse & la forme des corps, comme la teste, & en suite toutes les autres parties selon qu'il juge qu'elles doivent estre pour représenter une

602 X. ENTRETEN SUR LES VIES
personne de l'humeur & de l'inclination qu'on
veut la faire paroître.

C'est une opinion commune parmi les sçavans, que la teste pointuë par le haut n'est pas la marque d'un homme prudent.

Il est vray, interrompit Pymandre, que j'ay toujours oüï dire que c'estoit un signe de bestise, de stupidité, & de peu de jugement : cependant Pericles n'a point passé pour un homme qui eust ces mauvaises qualitez, quoy-qu'il eust la teste pointuë, & qu'à cause de cette difformité on le representoit toujours avec un casque.

Vous voyez bien, repris-je, que ces regles ne sont pas generales, & que des hommes considerables par leur vertu, par leur esprit, & par leur courage, ont eû de grands defauts dans la conformation de leurs corps : Mais celuy qui dans ses ouvrages veut donner un caractere convenable aux personnes dont il represente les actions, doit prendre garde à ne pas faire des figures dont les visages, ou les differens airs imprimant dans l'esprit de celuy qui les regarde quelque chose de fascheux, & qui ne soit pas à l'avantage de ceux qu'on veut peindre. Si selon Platon la beauté n'est autre chose que la splendeur de la bonté, il est certain que plus un corps est beau, & plus on doit croire que l'ame qui loge dedans a de bonté & de perfection. Et comme la beauté du corps consiste dans une juste proportion des membres, dans la couleur de la chair & dans la grace, il faut qu'un Peintre regarde suivant les su-

jets qu'il traite, à bien observer ces trois conditions dans les personnes qu'il veut représenter, & pour éviter de faire quelques parties du corps humain qui ne soient ni belles ni avantageuses, établir plusieurs maximes. Par exemple, s'il veut peindre un homme sage & habile, il doit le former de telle sorte que la teste soit moyennement grosse & ronde, & mesme se souvenir que la teste petite est la marque d'un homme de bon sens, pourveu toutefois que le col ne soit pas trop long; car une petite teste sur un col d'une longueur excessive, représente un homme de peu d'entendement, d'esprit foible, & mesme atteint de folie.

Bien que je n'aye jamais étudié ces sciences, dit Pymandre, il me semble que le vray miroir de l'ame est le front, & que l'on y voit comme dans une glace ce qu'un homme a dans l'esprit.

Un tres-sçavant homme de ces derniers temps a fort bien dit, Qu'on ne sçauroit considérer les rapports merueilleux qui se rencontrent entre toutes les parties du corps de l'homme, sans penser que la sagesse infinie de Dieu qui réduit toutes choses à l'unité pour luy estre plus conformes, après avoir racourci tout le monde dans l'homme, a voulu racourcir tout l'homme dans le visage. Et comme le front semble estre la partie principale du visage & celle qui se presente d'abord, & qui parle pour les autres, s'il faut ainsi dire, c'est aussi de cette partie que les Peintres peuvent tirer la force & la verité de leurs expressions. Ce que nous remarquaf-

LE FEVRE
DE VENISE.

M. de la
Chambre.

mes il y a quelque temps dans les Tuilleries en parlant des proportions & de la beauté de cette partie, se peut encore dire pour ce qui en regarde la bonté : Car ce qui est laid & difforme dans le front aussi bien que dans toutes les autres parties du visage, n'est point une marque d'une inclination avantageuse. Si le front est trop grand, rond & découvert, il représente un menteur. S'il est ridé & abbatu sur les sourcils, c'est la marque d'une personne cruelle tel que Neron nous paroît dans les Médailles & dans les Bustes antiques. S'il est trop gras, il témoigne un esprit grossier. S'il est trop long ; que le reste du visage soit de mesme, & que le menton soit court, c'est un signe de tyrannie & de cruauté. Mais si avec cela les sourcils viennent à se toucher & à s'épaissir auprès du nez, c'est encore une marque d'un méchant homme. Au lieu que si les sourcils sont médiocrement épais, d'un poil délicat, brun, & bien arrangé, c'est le témoignage d'une complexion modérée.

Les yeux, dît Pymandre, servent encore beaucoup à découvrir le naturel des personnes.

Ce n'est pas aussi, continuay-je, une partie que l'on doive négliger : les yeux bien fendus & brillans, témoignent une ame bien saine ; au lieu que ces gros & vilains yeux qui sortent de la teste, & qui semblent tomber, ne signifient rien de bon. L'on tient que ceux qui les ont de la sorte sont ordinairement ou grossiers, ou impurs, ou paresseux. Les yeux trop enfoncés dénotent un homme en-

vieux. Ceux qui sont ferrez trop près l'un de l'autre & vifs, representent un homme cruel. Un nez long & crochu est bon à figurer un railleur, un avare, un traistré : mais les personnes qui ont le nez bien fait & un peu élevé sur le milieu, sont pour l'ordinaire éloquens, liberaux, & courageux. Celui qui a le nez large, un peu enfoncé au milieu, & relevé par le bout, est d'ordinaire menteur, fier, arrogant, & cruel. Enfin vous sçavez qu'il y a tant de parties differentes dans tous les visages, qu'il seroit malaisé de les rapporter toutes. Nous pouvons encore seulement remarquer que la bouche trop grande & ouverte, peut servir à représenter une personne remplie de mauvaises qualitez ; & qu'au contraire, celle qui est bien faite est la marque d'un homme secret, modeste, posé, sobre, chaste, & liberal. Outre que les lévres bien tournées servent à former une belle bouche, elles sont encore un témoignage de bonté, & l'on a observé que ceux qui les ont grandes & grosses, & à qui celle de dessous pend en bas, sont ordinairement lourds, étourdis, bestes, méchans, & lassifs, semblables aux Satyres qu'on peint avec une bouche de la sorte. Et de même que le nez camus & retroussé est la marque d'un homme colere & cruel, aussi le menton pointu represente la même chose.

Pour les cheveux, l'on sçait bien qu'ils changent selon l'âge, & que le défaut de chaleur les fait blanchir sur la teste des vieillards : cependant nous pouvons remarquer que les blonds témoi-

gnent la délicatesse du temperament. Les roux ne signifient rien d'avantageux.

Plut.

Vous pouvez mesme dire, interrompit Pymandre, qu'ils sont en telle averfion à tout le monde, que les Egyptiens ne pouvoient voir un homme roux fans l'injurier, & luy faire outrage. Leur averfion estoit si forte contre le poil roux, que ne pouvant souffrir les asnes de cette couleur, au lieu de s'en servir, ils les jettoient dans des précipices pour ne les pas voir.

Je ne sçay, luy repliquay-je, d'où vient une telle haine qui semble estre répandue par toute la terre, & mesme parmi des peuples qui ne sçavent guères en quoy consiste la beauté. Ne vous ay-je jamais dit ce qui arriva à un homme dont vous connoissez le nom, lequel ayant toute sa vie aimé les voyages de long cours, est mort aux Indes depuis quelques années? Dans le premier voyage qu'il fit du costé de l'Amerique, il tomba entre les mains des Sauvages, & demeura plusieurs années avec eux, mais ce fut par un bonheur que luy causa la disgrâce, s'il faut ainsi dire, de la nature, car il estoit extraordinairement roux. Il m'a conté après son retour, que tous ses camarades qui avoient esté pris comme luy, furent mangez par les Sauvages, qu'il fut le seul qu'ils épargnerent, non par le respect qu'ils eussent pour la couleur de son poil, mais par l'averfion & le dégoust qu'ils ont pour ceux qui sont de ce temperament; de forte qu'ils le laisserent vivre, & passa plusieurs années dans leur pais,

d'où il revint enfin fort instruit de leur langue, de leurs mœurs, & de la nature du climat.

LE FEVRE
DE VENISE.

A la verité, dît Pymandre, ce fut en cette occasion que cét homme pouvoit connoître la verité du proverbe, qu'à quelque chose malheur est bon.

Il me semble, repris-je, que je vous ay assez parlé de ce qui regarde la Phisionomie, & que pour ne vous pas ennuyer je dois supprimer tout ce que je pourrois encore ajoûter à ce que j'ay déjà dit sur ce sujet. Aussi n'ay-je prétendu vous marquer que quelques maximes generales que le Peintre doit seulement sçavoir pour connoître de quelle sorte il peut distinguer l'homme de bien d'avec le méchant, & le courageux d'avec le timide. Par exemple, s'il veut représenter quelque grand personnage, avec les marques d'un homme fort & vaillant, il le fera d'une taille droite & haute, les épaules larges, l'estomach puissant, les jointures & toutes les extrémitez bien marquées, les cuisses charnuës, les jambes assez pleines, les bras nerveux, la teste ronde, & plutôt petite que grosse, le teint vif, les yeux brillans & bien fendus, le front uni avec les autres parties du visage telles que nous les avons déjà marquées, en parlant de la belle forme du corps humain, & qu'elles soient convenables à sa condition & à la nature de son país. Un homme timide & poltron au contraire aura les cheveux mols & abbatus, une foiblesse par tout le corps, le col un peu long, la veüe trouble, les épaules serrées, & l'estomach petit.

LE FEVRE
DE VENISE.

S'il faut représenter un jeune homme de qualité, il faut le faire d'une taille haute & dégagée, telle que nous voyons la statuë d'Antinoüs; la chair médiocrement délicate, blanche, & meflée un peu de rouge. Que les cheveux ne soient ni plats, ni trop frisez; les doigts longs; le visage ni trop plein ni trop maigre; le regard gracieux: & après tout cela il faut que le jugement du Peintre dispose toutes les parties du corps avec une proportion conforme aux personnes qu'il veut représenter, faisant paroître plus de grace & de noblesse dans les uns que dans les autres.

S'il veut peindre un stupide, il doit considérer que telles gens ont ordinairement le visage blanc & plein de chair, le ventre gros, les cuisses puissantes, les jambes grasses, le frond rond, la veüe égarée. Un homme fol & méchant aura les cheveux rudes, la teste petite & mal formée, les oreilles grandes & pendantes, le col long, les yeux secs & obscurs, petits & enfoncez, ou bien enfléz comme d'un homme yvre qui vient de dormir, avec le regard fixe, les jouës étroites, & le menton ou fort long, ou fort court, tel qu'on représente Silene; la bouche grande, le dos un peu courbé, le ventre gros, les cuisses & les extrémitez des pieds & des mains dures, & pleines de chair, le teint palle, & néanmoins rouge au milieu des jouës. Toutes ces remarques sont des observations generales, & l'on peut en faire encore d'autres particulieres, afin de représenter deux méchantes personnes qui ne se ressemblent

& qu'il en avoit besoin, il alla en Angleterre pour voir si la fortune luy seroit plus favorable qu'elle n'avoit esté jusques alors. Quoy - qu'il fust déjà âgé quand il partit, il avoit néanmoins une complexion si vigoureuse, qu'il ne sentoit aucunes incommoditez. Il y fit quelques Tableaux : mais n'ayant pas trouvé en ce pais - là tous les avantages qu'il esperoit, il se dispoit à revenir en France, lors qu'il tomba malade, & y mourut.

LE FEVRE
DE VENISE.

En 1677.

N'est - ce pas de luy, dît Pymandre, certaines Testes que vous m'avez fait voir autrefois où il representoit la phisionomie de toutes sortes de personnes par de simples traits de plume ou de crayon ?

Il prenoit plaisir, repartis - je, comme faisoit autrefois Annibal Carache, à faire des Portraits chargez, & à marquer le caractère des divers temperamens de ceux qu'il representoit.

Je croy, interrompit Pymandre, qu'en effet un Peintre ne doit pas ignorer la Phisionomie pour bien connoistre & bien peindre les différentes inclinations des hommes.

DE LA PHIZ-
SIONOMIE.

Cela est vray, répondis-je, si celuy qui peint veut donner une parfaite expression à ses visages, bien marquer leur temperament, & représenter mesme jusques aux pensées qui peuvent les occuper. Mais ce n'est pas de cette maniere sçavante que le Févre traitoit ses ouvrages; cette force d'expression où l'on voit un véritable caractère des passions & du naturel des hommes ne se rencontroit

pas dans tous les fujets qu'il representoit. Il prenoit plaisir à dessiner, comme je vous ay dit, des visages chargez & ridicules, qui ne laissent pas de plaire, parce que rien ne divertit davantage, & n'est plus capable de faire rire que ces sortes d'images qui se tournent vers quelque difformité, & qui la rendent encore plus ridicule, en la comparant à une difformité plus visible.

Cela n'empeschera pas, dît Pymandre, que comme vous avez parlé autrefois des passions de l'ame, & que vous avez fait connoître les mouvemens de l'esprit qui causent ceux du corps, vous ne puissiez bien dire quelque chose des signes que la nature imprime sur le visage des hommes, & par lesquels on peut juger non seulement des passions qui les dominant, mais encore des vertus ou des vices auxquels ils sont portez.

Il est vray, répondis-je, qu'encore que les passions n'agissent pas toujours, & qu'un homme ne soit pas continuellement amoureux ni colere, il y a neanmoins des personnes sur lesquelles il semble qu'on découvre par avance les choses qu'elles ont envie de faire, & dans lesquelles les grandes vertus & les grands vices se font voir, comme si la divine Providence avoit voulu peindre ces qualitez sur le visage des hommes pour faire rechercher la compagnie des gens de bien, & fuir celle des méchans.

Je sçay bien qu'il y a une science trop curieuse qui prétend compter les jours, & connoître la

bonne & la mauvaise fortune de l'homme par des marques & par des lignes qui se trouvent en quelques parties du corps. Comme je tiens cette science fort incertaine pour ne pas dire pleine d'ignorance & de vanité, & qu'il y a lieu de se moquer de ces gens qui ne sçachant pas ce qui se fait dans le temps present, & qui mesme ignorent le passé, veulent toutefois connoistre les choses à venir, je ne conseillerois jamais à un Peintre d'en faire une estude: Mais parce qu'il y a quatre humeurs principales qui dominant dans l'homme, & qui sont la cause de ses differentes inclinations, le Peintre doit tascher de connoistre & de remarquer celle qui a le plus de force sur chaque corps, afin que sçachant quel est son temperament, il puisse juger des choses auxquelles il sera naturellement porté.

La premiere marque, à mon avis, & la plus generale que la nature nous en donne, est dans la couleur qu'elle répand sur tout le corps. Elle fait voir la difference qu'il y a d'un homme sanguin à un homme mélancholique; & comme le mélange des humeurs est la cause de la diversité des inclinations, on tasche de les connoistre chacune par quelques apparences exterieures & quelques signes qu'on en voit sur le corps: de sorte que si dans une personne la couleur dominante est violette, plombée, & livide, comme elle marque une bile noire, elle signifie l'inclination d'un homme à estre colere, envieux, & sujet à d'autres actions mauvaises qui procedent pour l'ordinaire d'un tel tem-

LE FEVRE
DE VENISE.

perament. C'est pourquoy le Pouffin dans son Tableau du jugement de Salomon a peint de la sorte cette méchante femme qui demandoit avec tant de hardiesse & d'impudence un enfant qui n'estoit pas à elle. Et parce que la veritable mere estoit dans la bonne foy, il la peint comme une femme simple & sans malice, & dont la couleur de la chair un peu vermeille témoigne la bonté de son naturel: car d'ordinaire les personnes sanguines ne sont pas capables de faire une méchante action; elles peuvent estre promptes & coleres, mais leur feu s'évapore bientoist, & ne gardent aucune haine dans l'ame.

C'est pourquoy, interrompit Pymandre, lors que les amis de Cesar l'avertirent de se défier de Dolabelle & d'Antoine, il leur dit qu'il ne craignoit point ceux qui avoient le teint frais & vermeil; mais bien ces pâles & ces maigres tels que Brutus & Cassius.

Toutefois, repris je, ceux qui sont d'une couleur trop rouge sont quelquefois à craindre, parce qu'ils sont d'une complexion chaude & emportée. Ceux qui sont d'un teint fort blanc, & qui ont la chair délicate, sont foibles, effeminez, & d'un temperament froid. Voilà quant à la couleur ce que le Peintre peut ce me semble observer en general sur le naturel, afin de se conduire, & faire la carnation de ses figures selon que le sujet le demande. Car il doit avoir égard aux personnes qu'il represente, & faire pour cela diverses observations,

puis que la couleur du corps & du visage ne dépend pas seulement du temperament & des humeurs, mais encore de la naissance, de l'éducation, du païs, & des emplois. Un Marinier, un Païsan, & semblables gens qui sont continuellement exposez au Soleil & aux injures de l'air, ont la chair basanée; de sorte que si par cette raison on ne pouvoit rien marquer dans les corps de ces sortes de personnes par le teint & par la couleur, il faudroit que le Peintre cherchast d'autres signes convenables aux vices & aux vertus de ceux qu'il voudroit représenter. C'est pourquoy dans cette mauvaise femme dont nous avons déjà tant parlé, non seulement le Poussin a fait connoistre sa malice par la couleur de sa chair, mais encore par une maigreur & une sécheresse causée par la bile noire qui domine dans les méchans, laquelle estant chaude & brûlante, dessèche, & rend les corps plus maigres; au contraire de ceux qui sont un peu sanguins, de qui la chair est plus fraîche & plus ferme. Et bien que je sçache qu'il est tres-difficile d'avoir une connoissance certaine de l'humeur des hommes en regardant leurs visages, à cause qu'il s'en trouve de tant de différentes sortes qu'il n'y en a pas deux qui se ressemblent, & que les traits mesmes changent bien souvent selon les différentes passions qui les agitent: neanmoins soit que les divers temperamens, & le mélange des humeurs aide en quelque chose à la conformation de certaines parties, on a remarqué de tout temps que les vices, les vertus, &

LE FEVRE.
DE VENISE.

les diverses inclinations des personnes paroissent en quelque maniere dans la forme, & la figure de quelques-unes des parties du corps; & ce qui est de merveilleux, c'est que sur cela tout le monde est presque d'un mesme sentiment, & que ceux qui en certaines rencontres ont donné leur jugement ont réussi dans leurs pronostics, c'est à dire à l'égard de l'inclination qu'on peut avoir à quelque vice; car l'esprit & la raison doivent soustenir la nature, & empescher qu'elle ne tombe dans les fautes où une mauvaise constitution la porte, comme Socrate confessoit luy-mesme l'avoir éprouvé.

Or quoy-qu'on ne puisse pas dire que les inclinations & les habitudes, tant bonnes que mauvaises qui sont des dispositions permanentes, se fassent voir aussi visiblement sur le visage que les signes qui marquent les passions, qui quoy-que passageres se font voir plus distinctement & avec plus de force: neanmoins comme les Phisionomistes se sont plus attachez à observer la teste, & toutes les parties que les autres signes naturels qui s'impriment sur les corps, il est bon que le Peintre sçache que le jugement qu'ils en ont fait à l'égard de la teste en general, est que les personnes qui ont le visage long, & dont les os des deux costez des jouës sortent & paroissent beaucoup, sont pour l'ordinaire d'une humeur railleuse, pleins d'orgueil, & enclins à tromper. Que ceux qui ont le visage trop plein sont paresseux, lents, d'un esprit lourd, craintifs, impurs, inconstans, & présomptueux.

Mais le visage moyennement maigre est une marque de prudence, d'attachement à l'étude, & d'un esprit ingenieux & sage; & c'est ainsi que Ciceron est représenté dans le creux d'une agathe qui est au cabinet du Roy.

LE FEVRE
DE VENISE.

Je croy, dit Pymandre, que c'est principalement dans les Portraits qu'un Peintre cherche à faire paroistre la Phisionomie, s'il est vray ce qu'on a écrit d'Apelle, qu'il estoit si habile à bien observer, & à bien peindre toutes les parties d'un visage, qu'il y avoit des personnes qui prétendoient prédire la bonne ou la mauvaise fortune en voyant seulement les Portraits de ceux qu'il avoit peints. Mais pour moy, je doute aussi-bien que vous qu'il y ait des gens non seulement assez penetrans pour connoistre ainsi les choses qui doivent arriver, & mesme qu'un Portrait soit susceptible d'une ressemblance si parfaite qu'on puisse juger ainsi de la fortune des hommes.

Afin, répondis-je, que vous ne croyez pas que pour faire davantage admirer la force de la Peinture, & la science de ceux qui font des pronostics, je veuille produire une vieille histoire: je ne vous proposeray qu'un exemple du dernier siecle, & un Tableau encore tout frais, pour vous faire connoistre, non pas qu'on puisse seûrement juger des choses à venir par les traits du visage, mais que la Peinture peut fort bien par ses couleurs faire connoistre le temperament des personnes, en imitant ce que la nature elle-mesme a marqué. Ce Tableau est de la

main du Titien, & represente le Duc de Bourbon qui abandonna la France & le service du Roy François I. pour suivre l'Empereur Charles. Quint.

Je me souviens, dît Pymandre, d'avoir veû ce Portrait dans le Palais Farnese.

Hé, bien, repartis-je, n'y avez-vous pas trouvé les marques d'un temperament conforme à ce que l'histoire nous apprend de ce Prince ?

Il n'estoit pas mal-aisé, repliqua Pymandre, de bien figurer son humeur ; car j'ay ouï dire qu'elle estoit si visible, & si répandüe, s'il faut ainsi dire, sur son visage qu'on n'en pouvoit peindre aucune partie qui ne parust débile & mélancolique.

Ce n'est pas le seul Portrait, repris-je, où le Titien ait fait voir les inclinations de ceux qu'il representoit : il n'en a gueres fait qui ne fussent parfaitement ressemblans.

Il me semble, dît Pymandre, que pour juger du naturel des personnes, il y a des gens qui cherchent dans les visages certains traits & des lignes qui ont quelque conformité avec les animaux.

C'estoit, répondis je, le doctrine de quelques anciens, qui considerant les marques & les signes des animaux, concluoiert ensuite que celuy qui leur estoit semblable en cela avoit aussi les mesmes inclinations. Et de là est venuë l'opinion de plusieurs qui tiennent que tous les hommes participent de la nature de quelque animal, & que selon la ressemblance qu'ils en ont ils en possèdent aussi quelques qualitez. C'est pour cela qu'il y a eû des Peintres

semblent point, lesquelles néanmoins auront toutes deux des signes de malice. C'est ainsi que Raphaël & Leonard de Vinci ont peint différemment le traître Judas dans les Tableaux qu'ils ont faits de la Cene, l'un aux Loges du Vatican, & l'autre à Milan: car bien que ces deux figures n'ayent nulle ressemblance, on y voit néanmoins tous les signes d'un méchant esprit. Le Poussin croyant ne pouvoir assez fortement marquer le caractère de ce traître dans le Tableau de la Cene qu'il a fait pour M. de Chantelou, la représenté seulement par le dos dans le moment qu'il sort du lieu où Jesus Christ est à table avec les autres Apostres: imitant en cela, mais d'une autre maniere, ce Peintre, qui représentant le sacrifice d'Iphigenie, fit fort bien paroître sur le visage des assistans l'excès de leur douleur; mais ne pouvant assez représenter celle du pere, il luy couvrit la teste de son manteau.

Peut-estre aussi, dit Pymandre, le Poussin trouvoit-il de la difficulté à faire connoître par des marques exterieures le mauvais dessein de Judas; car pendant qu'il avoit suivi Jesus-Christ avec les autres Apostres, pouvoit-on le représenter comme un traître? Et comment auroit-on pu aussi juger alors que Saint Pierre renieroit son Maistre? Ce fut la verité incarnée, qui seule connoissant le fond des cœurs, déclara les crimes qu'ils devoient commettre. Mais dites-moy, je vous prie, de quelle sorte il faudroit peindre un homme converti, &

LE FEVRE
DE VENISE. qui d'un persecuteur des Chrestiens, tel que Saint Paul, devient l'Apostre de Jesus-Christ? Car il ne change point de visage en changeant de sentimens.

Ecclesiasti.
ch. 8. v. 1.

» Vous sçavez, repartis-je, que la sagesse de l'homme luit sur son visage, & que le Tout-puissant la luy change comme il luy plaist; c'est à dire, en change, & banit l'air fier & superbe. Comme il y a une grande liaison de l'ame au corps, & du cœur au visage: aussi quand Dieu a imprimé la sagesse dans le cœur de l'homme, elle se fait connoistre sur son visage.

Ainsi lors que Dieu par sa grace toute-puissante a changé le cœur des plus grands pecheurs, ce changement éclate en suite au dehors. Le visage de Saul ennemi des Chrestiens n'est plus le visage de Paul Docteur des Gentils. Sainte Magdeleine dans la penitence ne ressemble plus à la Magdeleine que l'on voyoit au milieu des vanitez du monde.

Il faut aussi considerer que les passions font de grands changemens sur le visage, selon cette parole de l'Ecriture: La joye du cœur réjouit le visage, & la tristesse l'abbat, & l'afflige. Jacob reconnut que Laban avoit conceû quelque mauvais dessein contre luy, & dit à ses femmes: Le visage de vostre pere n'est pas comme il estoit hier & avanthier. Samuel reconnut David à ses yeux pleins de douceur & de gayeté.

Gen. 31.
1. Reg. 16.

De sorte, dît Pymandre, qu'encore que les mar-

ET SUR LES OUVRAGES DES PEINTRES. 61

ques dont vous venez de parler puissent servir aux Peintres à représenter les differens temperamens des hommes, il ne faut pas croire qu'elles soient toujours de veritables signes des inclinations bonnes ou mauvaises qu'on leur attribué; & moins encore, repliquay-je, juger par là en quelque maniere que ce soit de la bonne ou mauvaise destinée d'une personne. On a plusieurs exemples de gens qui portoient sur leur front quelque chose de si funeste qu'on en pouvoit craindre une fin malheureuse, qui cependant sont morts avec gloire; & d'autres au contraire qui sont morts tragiquement, dont la phisionomie n'avoit rien que d'heureux.

Mais poursuivons, si vous le trouvez bon, d'examiner les qualitez des Peintres dont je dois encore vous entretenir.

Dans la mesme année 1677. mourut EKMAN, de Paris. Il travailloit fort bien de Miniature, & ordonnoit agreablement des compositions d'histoires. On en voit plusieurs à des cabinets qu'il a faits pour le Roy.

Quelque temps après mourut LOUIS GUERIN aussi de Paris, Sculpteur, & ancien Professeur dans l'Academie. Je viens de vous parler des Chevaux & des Tritons que les Marcy freres ont faits dans l'une des niches de la Grote de Versailles; & comme vous sçavez qu'il y a encore dans une autre niche deux Chevaux & deux Tritons, je vous diray que ceux-cy sont de Guerin. Ils sont travaillez avec beaucoup d'art & de science, mais dans

une disposition differente de celle des premiers.

NICASIUS. **NICASIUS** Peintre excellent pour bien représenter toutes sortes d'animaux estoit Eleve de Snéydre, & mourut aussi vers ce temps-là.

ABRAHAM BOSSE. **ABRAHAM BOSSE** de Tours avoit donné des leçons dans l'Academie, mais il s'y conduisit d'une maniere qui l'en fit sortir. Il estoit excellent Graveur; & s'il fust demeuré dans ce seul estat, avec les connoissances qu'il avoit de l'Architecture & de la Perspective, sans ambitionner de se rendre considerable par les pensées & les livres du sieur Desargues, qu'il a mis au jour avec beaucoup de soin & de dépense, il auroit aquis plus de réputation & de bien qu'il n'a fait. On voit quantité d'Estampes qu'il a gravées autrefois qui sont tres-agreables, parce qu'il sçavoit se servir de l'eau forte & du burin d'une maniere particuliere & tres-gracieuse.

MIGON. **MIGON** entra en sa place, & fut receû Professeur dans l'Academie, pour y donner des leçons de Geometrie & de Perspective.

C'est une chose louable dans un Tableau lors qu'on y voit toutes les regles de la Geometrie & de la Perspective parfaitement observées. Et ce qui doit encore davantage faire estimer cette exactitude, est le peu d'estat que quelques-uns en font. Je sçay bien, comme je croy vous l'avoir déjà dit, que la Perspective n'est pas la principale chose qu'il faille considerer dans les grands ouvrages; Que les Peintres les plus excellens ont eû souvent pour cela

beaucoup de negligence; que cette grande régularité est plûtoſt le principal devoir de ceux qui font des ornemens & des morceaux d'Architecture, que de ceux qui s'appliquent uniquement à l'hiſtoire & aux figures. Cependant ſi ce n'eſt pas un grand avantage à un Peintre de paroître ſçavant dans la Perſpective, il luy eſt honteux de l'ignorer. NICOLAS LOYR ne s'attachoit point ſervilement dans cette partie, mais auſſi il ne la négligeoit pas entierement. Il ſçavoit faire un choix du plan où il plaçoit ſes figures, les diſpoſoit agréablement, & quoy-qu'à dire vray il ne s'étudioit pas tant à ce qui eſt de la force du deſſein que dans l'agrément des couleurs, il obſervoit pourtant toutes les regles de ſon art, & il n'y avoit rien dans la compoſition de ſes Tableaux où il ne paruſt du genie & du raisonnement. Il apportoit un ſoin tout particulier à bien faire les païſages, les baſtimens, & les autres choſes dont ſes ouvrages eſtoient ornez. Et comme ces parties embellifſent un ſujet, & que dans les petits Tableaux qu'il faiſoit elles y paroïſſoient avec bien de la grace & de l'agrément, il n'y avoit gueres de curieux qui ne fuſt bien-aiſe d'avoir quelque choſe de luy. Il avoit étudié ſous Bourdon, mais il ne s'attacha point à ſuivre ſa maniere. Il alla à Rome en 1647. où il demeura plus de deux ans. Comme il avoit moyen d'étudier ſans eſtre obligé à travailler pour ſubſiſter, ainſi que pluſieurs autres Peintres, il employoit une partie de ſon temps à voir

MIGON.

NICOLAS
LOYR.

LOYR. tout ce qu'il y avoit de plus considerable dans les Eglises, dans les Palais, & dans les Vignes, & à se remplir l'esprit des images de ce qu'il y remarquoit de plus rare & de plus parfait. Il avoit un grand avantage: car il estoit pourveu d'une memoire si heureuse, que souvent après estre sorti de quelque Palais où il avoit bien regardé un Tableau, il alloit chez luy, & prenant une palette & des pinceaux, il le copioit de memoire, observant jusques aux couleurs & aux moindres teintes: ainsi il faisoit souvent de petites esquisses des ouvrages qui luy plaisoient le plus, & dont il vouloit conserver une idée.

Il ne s'attachoit à aucune maniere particuliere: mais il avoit beaucoup d'amour pour les ouvrages du Poussin, & goustoit un plaisir & une joye extraordinaire lors que nous allions quelquefois ensemble voir ceux du Cavalier del Pozzo.

Il fit peu de Tableaux pendant qu'il demeura à Rome. Il commença un Tableau, dont je luy fournis la pensée, au sujet d'une aventure qui se passa quelque temps avant son retour, & dont je ne croy pas que vous ayez eû connoissance; elle est assez curieuse: si vous desirez la sçavoir, je pourray vous l'apprendre quand je vous auray dit que ce Tableau representoit ce qu'on rapporte de Darius, qui estant allé visiter le tombeau de Semiramis, y trouva cette inscription: *Que celuy des Rois qui aura besoin d'argent fasse démolir ce tombeau, & qu'il y prenne tout ce qu'il voudra.* Darius qui

crut que c'estoit le lieu où estoient cachez les tresors de cette Reine, le fit démolir : mais il n'y trouva que des os avec une autre inscription qui portoit : *Si tu n'eusses pas esté un méchant homme, & d'une avarice insatiable, tu n'eusses point remué les cendres des morts.*

Pour exprimer ce sujet, Lojr peignit Darius environné des principaux de sa Cour, qui après avoir fait ouvrir la sepulture de la Reine Semiramis regardoient dedans, & n'y voyoient qu'un squelette. Je ne vous décris point l'étonnement où paroissoit Darius & ceux qui l'accompagnoient : cependant c'est ce que le Peintre avoit pris beaucoup de soin à bien représenter par les diverses actions, & les différentes expressions des visages tant du Roy que de ceux de sa suite. Comme Lojr laissa ce Tableau imparfait quand il partit de Rome, je n'ay point sçeu s'il l'acheva, ni ce qu'il est devenu.

C'estoit, dît Pymandre, un sujet de grande moralité. Mais dites-moy donc, je vous prie, à quelle occasion ce Tableau fut fait.

Le recit, repartis-je, en sera un peu long, parce qu'il y a plusieurs circonstances que je ne puis omettre : toutefois je veux bien vous satisfaire. Vous sçavez combien ceux de Rome sont naturellement portez à chercher des tresors, & qu'ils croient que sous les ruines de cette grande Ville il y en a beaucoup de cachez. Ce qui augmente en eux le desir de cette recherche, sont les défenses exactes & severes qu'il y a de fouiller en aucun endroit sans

L. O. Y. R.

en avoir la permission. Vous sçavez de plus qu'ils sont persuadés que les Etrangers, particulièrement les François & les Allemans, ont connoissance des endroits où il y a quelque chose d'enterré, s'imaginant que ces nations ayant eû part aux divers changemens arrivez en Italie, ont gardé quelques memoires des lieux où l'on a mis les richesses qu'on avoit amassées. Mais ce qui est de plus singulier, est l'opinion dans laquelle ils sont, que ces richesses estant dans la possession de certains Esprits qui s'en sont rendus maistres, on ne peut les tirer des lieux où elles sont sans un secours extraordinaire. Qu'il faut avoir une autorité, & une force surnaturelle pour lier ces Esprits, & que c'est parmi les Ultramontains qu'il se rencontre des gens sçavans qui ont cette autorité. C'est pourquoy lors qu'ils voyent quelques Etrangers, qui visitant les Antiquitez autour de la Ville, s'écartent un peu dans la campagne, ils s'imaginent aussitost que ce n'est pas seulement pour lire des inscriptions, ou considerer quelques vieux restes de bastimens, mais pour reconnoistre les endroits où ils sçavent qu'il y a quelque tresor. Cela est si vray, que si l'on veut se promener dans quelques endroits éloignez de la Ville, on a le plaisir de voir des paisans ou autres gens qui aussitost observent toutes les démarches qu'on fait, & ne manquent pas lors qu'on s'est retiré d'aller examiner ce qu'on y a pû faire, & toujours perdre leur temps à fouiller la terre en cachette dans les lieux où l'on s'est arresté.

Le plaisir ne se rencontre pas toujours de la ma-
 niere que vous dites, interrompit Pymandre, car LOYR.
 vous me faites souvenir que quand je fus à Tivoli,
 m'estant éloigné avec un de mes amis du reste de
 nostre compagnie, pour voir les ruines de la Ville
 Adriane, nous fusmes assez surpris de nous voir
 aussitost escortez de deux grands inconnus, dont
 les moustaches couvroient la moitié de leur visa-
 ge, & qui armez de toutes pieces feignoient estre
 des chasseurs, mais qui avoient la mine de Bandits,
 & de gens qui eussent bientost cherché dans nos
 poches, si nostre compagnie ne nous eust rejoint
 fort à propos. Mais continuez, je vous prie, vostre
 discours.

C'est donc, repris-je, par ce desir qu'ils ont de
 trouver de l'argent, qu'un certain Capitaine ou
 chef de Bandits, assez galant homme d'ailleurs, &
 que vous avez veû loger dans le Palais de M. l'Am-
 bassadeur pendant les troubles de Naples, s'adressa
 à un ami de Lojr & le vostre aussi, & luy deman-
 da s'il ne connoissoit point quelque François qui
 eust du pouvoir sur les Esprits, parce qu'il sçavoit
 un lieu où il y avoit assurement de grands tresors,
 mais qu'il falloit une de ces personnes qui sceust
 se rendre maistre de ces Esprits, & les empescher
 qu'ils ne fissent du mal à ceux qui veulent enlever
 ces tresors comme il estoit arrivé en pareilles ren-
 contres. Cét ami qui estoit fort incredule sur ces
 sortes de contes, mais pourtant curieux, & bien-
 aise d'examiner & connoistre jusques où la credu-

L O Y R.

lité de ces gens-là pouvoit aller, luy dît qu'il pourroit bien luy donner une personne telle qu'il demandoit, si, avant que de l'engager, il luy faisoit connoître par des marques certaines qu'il y avoit un tresor dans le lieu qu'on indiqueroit. Le Capitaine dît que pour cela il en estoit asseûré, & qu'il le feroit voir quand on voudroit. Ils prirent heur au lendemain matin, & vostre ami qui cherchoit à se divertir, fut trouver deux Religieux de sa connoissance, qui estoient alors à Rome pour des affaires de leur Compagnie, gens d'esprit & sçavans, auxquels il conta la proposition qu'on luy avoit faite. Ils tournerent la chose en raillerie : toutefois vostre ami voyant qu'ils n'avoient pas moins de curiosité que luy, leur offrit d'estre de la partie, & de partager avec eux le plaisir de voir jusqu'où peut aller la cupidité des hommes. Ils accepterent l'offre, & le lendemain matin s'estant rendus tous trois dans la chambre du Capitaine, vostre ami luy dît qu'il venoit satisfaire à sa promesse ; qu'il eust donc de sa part à leur faire voir ce qu'il luy avoit fait esperer. Le Capitaine estoit accompagné de quelques personnes qui disoient sçavoir l'endroit à-peu-près où estoit le tresor : mais pour faire voir la disposition du lieu, & ce qu'il y avoit de caché, il pria qu'on envoyast querir un jeune enfant tel qu'on voudroit. On fit venir un de ces petits garçons dont il y a toujourns bon nombre qui jouënt dans la place qui est au bas du Palais de Palestine. Lors qu'il fut venu, le Capitaine ferma les fe-

nestres de sa chambre, & après avoir noirci le dedans de la main de ce jeune garçon, & luy avoir dit quelques paroles à l'oreille, il luy demanda s'il ne voyoit rien dans sa main. L'enfant répondit que non. On en fut chercher un autre qui estoit plus jeune, auquel ayant fait les mesmes ceremonies, comme il vint à regarder dans sa main, il eût tant de frayeur, qu'il se mit à pleurer, & vouloir sortir. Il fallut en avoir un troisiéme, qui estant plus résolu, dît lors qu'on luy fit regarder sa main, qu'il voyoit un homme vestu de blanc, accompagné d'un autre qui le suivoit. Le premier s'estant assis sur un siege, il fit voir à l'enfant une grande campagne & une riviere, au bord de laquelle estoient de vieilles ruines. Proche de là estoit une piece de terre nouvellement ensemencée. Incontinent après l'enfant dît qu'il voyoit dans ce champ verd & ensemencé la terre qu'on remuoit, & ensuite sous cette terre une grande piece de marbre, sur laquelle estoient trois figures, l'une d'homme, l'autre de femme, & un enfant au milieu des deux. Ayant commandé à l'Esprit de lever ce marbre pour voir ce qui estoit dessous, il vit une grande fosse; & comme on luy demanda ce qu'il y avoit, il répondit *molté biancherie*, ne pouvant rien discerner autre chose; ce que tous ces gens interpreterent pour de l'argenterie, quoy-que ce mot signifie proprement du linge blanc, après quoy tout disparut, & l'on renvoya l'enfant.

Bien que toutes ces particularitez ne persuada-

L'YR;

sent pas beaucoup vostre ami & ceux qui estoient avec luy, neanmoins leur curiosité les engagea à aller sur les lieux pour voir au moins ce qui en arriveroit; se promettant bien que pourveu qu'il y eust des tresors, les Esprits se trouveroient si bien liez qu'ils ne feroient mal à personne. Mais il y avoit d'autres choses que des Esprits contre lesquels il falloit s'asseûrer, & prendre des précautions pour ne pas voir l'entreprise troublée.

Il est, comme je vous ay dit, défendu expressément de fouiller aux environs de Rome, & l'on ne pouvoit demeurer long-temps au milieu de la campagne sans estre apperceû, & en danger de se voir bientost environné, non pas de ces chasseurs de Tivoli, ou d'autres gens semblables, mais du Barigel & de ses Sbirres. Pour se garantir de leur insulte, il fut arresté que le Capitaine envoyeroit une douzaine au moins de ses Bandits qui se tiendroient cachez au bord de la riviere bien armez, & en estat de défense; que les Auteurs de l'entreprise iroient à un Casal nommé *Cevara*, qui est à quatre milles de Rome, disposer un bon nombre d'ouvriers garnis d'outils pour remuer la terre, & que le lendemain matin vostre ami avec un Gentilhomme aussi de vostre connoissance, & les deux Religieux, se rendroient sur les lieux dans un des Carosses de Monsieur l'Ambassadeur.

Estant sortis de Rome à l'heure prise, & arrivez à un endroit qui n'en est éloigné que d'environ quatre milles, & peu distant de *Cevara*, ils descen-

dirent au bord du Tévron dans une campagne telle que le jeune enfant l'avoit représentée. Il y avoit des ruines sur le bord de l'eau, un grand champ ensemencé de bled, mais sans autre chose qui pult faire connoistre un endroit particulier où l'on deust fouiller plûtoft qu'en un autre. Ceux qui les avoient engagez à ce voyage estant déjà sur le lieu à les attendre, leur dirent que c'estoit-là où par leur science ils devoient découvrir de grandes richesses, & s'en rendre les maistres. Vostre ami a avoué qu'il se trouva alors bien empesché, car c'estoit luy qui faisoit le Philosophe: cependant, sans paroistre embarrassé, après avoir posté & mis les Bandits en sentinelle dans certaines grottes qui estoient au bord de la riviere, afin de n'estre pas surpris, il fit un tour dans le champ pour méditer sur l'endroit où il devoit faire creuser; & ayant pensé qu'il ne devoit pas trop s'éloigner de la riviere & des ruines, il feignit de marquer sur la terre quelques figures avec une canne qu'il tenoit. Après quoy il appella tous les ouvriers, les assêura qu'ils n'avoient à craindre des Esprits aucun mauvais traitement; mais seulement que ne pouvant pas empeschier qu'ils ne leur fissent sentir quelque lassitude quand ils auroient un peu travaillé, & mesme quelque dégoust, & une envie de ne plus rien faire, qu'ils devoient se préparer à cela, afin de ne pas succomber & perdre courage: Du reste, qu'ils eussent à luy obéir, & faire exactement ce qu'il commanderoit. Ce qu'ils ne manquerent pas de promettre, dans l'es-

L O Y R. perance qu'ils avoient déjà tous de s'enrichir.

Est-ce, interrompit Pymandre, que cét ami dont vous me parlez pouvoit se contenir assez pour faire tout ce manége-là sans rire, car je ne sçay si je le devine bien, mais si c'est celuy que je pense, quoy qu'il soit naturellement assez serieux, il me semble qu'il estoit alors d'un âge & d'une humeur à ne se pas trop contraindre.

Vous allez voir, poursuivis-je, comment il joüa bien son personnage jusques à la fin, & qu'il laissa une grande opinion de son sçavoir sur le fait de lier les Esprits. Il commença donc à faire remuer la terre à l'endroit que le hasard luy presenta pour faire une ouverture d'environ deux à trois toises en carré. Après qu'ils eurent fouillé quatre pieds de profondeur, ils sentirent sous leurs ferremens quelque chose de dur & de solide; & comme ils eurent connu que c'estoit une piece de marbre blanc, ils la découvrirent. C'estoit le dessus d'un tombeau de cinq à six pieds de long sur trois à quatre pieds de large, où estoient plus qu'à demi-relief les figures d'un homme, d'une femme & d'un enfant, telles que le jeune garçon les avoit veües dans sa main. A la verité vostre ami fut surpris aussi-bien que les deux Religieux d'une rencontre si étrange; les autres qui estoient là les regardant alors comme des personnes extraordinaires, & concevant de grandes esperances de leur sçavoir, prirent de nouvelles forces pour lever le marbre avec des pinces & des leviers;

quoy-qu'il fust d'une pesanteur considerable, ils le tirerent, & le mirent dans le champ. Ensuite ils continuerent à creuser au mesme endroit; & après avoir osté environ un pied de terre, ils trouverent des fondemens d'une pierre tres-dure. On travailla à les découvrir, & à en connoistre l'épaisseur. C'estoit une muraille qui estoit en face de la riviere, & qui avoit quatre pieds de large. Cela jetta vostre ami dans un nouvel embarras, car il falloit résoudre de quel costé de la muraille l'on fouilleroit. Après y avoir un peu pensé, il crut ne devoir pas prendre du costé de la riviere, mais au-delà vers la campagne; ce qui s'exécuta aussitost.

Pendant que ces gens travailloient, il se promenoit le long de l'eau avec les Religieux & le Gentilhomme qui estoit venu avec eux, & ils remarquerent par les ruines qui restoit qu'il pouvoit bien y avoir eû quelques bastimens en cét endroit. Comme ils s'entretenoient ensemble, on vint l'avertir que ceux qui travailloient à la terre la trouvoient si dure qu'ils estoient rebutez, & n'avançoient point. S'estant approché d'eux, ils luy dirent tous que leur peine estoit inutile, que jamais on n'avoit remué cette terre, & qu'elle estoit telle que Dieu l'avoit créée. Il leur repliqua d'un ton ferme & resolu, qu'il falloit continuer; qu'il voyoit bien que c'estoit un effet des mauvais Esprits, qui, comme il leur avoit prédit d'abord, taschoient de les décourager. On fit bien boire les ouvriers, qui, ayant recommencé à travailler

L O Y R .

avec plus de vigueur, & osté environ un pied de terre, trouverent une petite medaille d'or qu'ils apporterent aussitost avec joye. Vostre ami leur dît que cela leur faisoit connoistre que cette terre avoit esté remuée, & qu'elle n'estoit pas telle qu'ils se l'estoient imaginé; qu'il falloit continuer: ce qu'ils firent avec plus de courage, & après une heure de travail, ils trouverent une voute faite de ces grandes briques qu'on faisoit anciennement. Ayant osté la terre de dessus dans la longueur d'environ quatre ou cinq pieds, ce fut avec une force & une promptitude extraordinaire qu'ils firent ouverture à la voute. Vous pouvez penser combien tous ceux qui estoient autour ouvrieroient les yeux, & combien leur cœur & leur esprit estoit rempli & agité de diverses pensées & de differens desirs. L'ouverture faite, on reconnut que cette voute estoit un tombeau dans lequel on trouva les os d'une grande personne, avec un petit vase de terre, & une medaille de cuivre. On jetta les os au bord de la fosse; & ayant démoli toutes les briques, s'imaginant que sous ce tombeau il pourroit y avoir quelque cache, on rencontra une seconde voute, laquelle ayant encore esté ouverte, on trouva comme dans la premiere les os d'un autre corps, avec un pareil vase, & une medaille. On mit ces os avec les autres, qui, comme on en jugea par les medailles, estoient là il y avoit plus de quinze cens ans. Selon les apparences c'estoient les corps du mari & de la femme, représentées sur la piece de marbre,

bre, & peut-estre qu'au deffous on auroit encore trouvé le corps de l'enfant. Mais comme le jour finissoit, & que les ouvriers estoient las & fatiguez, on quitta le travail en intention de le reprendre le lendemain de grand matin, & tous se retirerent à *Cevara* éloigné d'un mille ou environ.

Pendant qu'ils avoient esté occupez à ce travail, comme la campagne est fort deserte & que rien n'empeschoit qu'on ne vist une assemblée extraordinaire de gens remuer la terre, quantité de pastres & de paisans estoient au-delà de l'eau qui les observoient de loin, n'osant pas approcher. Et ce fut eux apparemment, qui lors qu'on fut retiré firent le desordre que l'on y trouva le lendemain. Car il n'estoit pas encore jour que les auteurs de cette entreprise vinrent trouver vostre ami, & luy dirent que les ouvriers ayant eû avis que le Barisfel averti de ce qui se passoit, estoit en chemin pour les venir prendre, que cela les avoit tous fait écarter sans qu'il en restast aucun; que le propriétaire du champ où l'on avoit fouillé estoit venu se plaindre, prétendant de grands dommages & interests; que l'on avoit esté sur le lieu, où l'on avoit trouvé la fosse remplie, & les terres renversées dedans; que les Bandits de leur costé s'estoient retirez: joint à cela qu'ayant pleû toute la nuit, comme il pleuvoit encore, ils ne voyoient pas d'apparence de rien faire; & qu'afin de n'estre pas surpris par le Barisfel, ils venoient luy dire qu'ils s'en alloient, ce qui fit résoudre vostre ami & ceux de sa compa-

LOYR.

gnie de s'en retourner aussi, & de laisser toutes les grandes richesses, & les tresors prétendus dans le mesme lieu où l'on avoit cru les trouver. Voilà quel fut le fruit de ce voyage, qui cependant leur donna matiere de beaucoup de raisonnement.

En effet, dît Pymandre, il y a dans ce recit de quoy estre surpris par la rencontre de tant de choses, qu'il faut qu'un hazard bien extraordinaire ait fait naistre, ou bien que les démons pour se moquer de la curiosité des hommes, se soient mis de la partie. Car que peut-on en croire de ce que cet ami rencontra si justement ce que l'enfant avoit veû dans sa main ? Mais il restoit à trouver cette *Biancheria* que l'Esprit luy avoit encore fait voir.

Je vous avouë, repartis-je, qu'ayant fait quelquefois réflexion sur cela, il m'a paru que c'est en quoy on peut connoistre le jeu & la malice des démons, qui souvent, pour punir la curiosité des hommes, les trompent par de vaines illusions, ou par des paroles équivoques qui signifient toute autre chose que ce que leur convoitise leur fait entendre. Car ce mot de *Biancheria* qu'ils expliquoient pour de l'argent à cause de sa blancheur, peut se prendre simplement pour ce que nous disons *trouver blanche*, c'est à dire, rien ; & cela me fait souvenir de ce qui arriva au Pape Alexandre VI. qui pour avoir esté trop curieux de sçavoir quelle seroit la longueur de sa vie, fut déceû par les termes équivoques dont les Astrologues s'estoient servis dans la promesse qu'ils luy avoient

faite. Vous sçavez sa mort malheureuse & funeste, mais vous ne serez peut-estre pas fasché que je vous rapporte ce que j'en ay veû de particulier dans un manuscrit de la Bibliothéque du Cardinal Barberin, qui est, Qu'Alexandre VI. estoit un si malhonneste homme, & dans une si mauvaise réputation, que quand Ferdinand I. Roy d'Arragon & de Naples sceût qu'il avoit esté créé Pape, il versa des larmes par la douleur qu'il ressentit de voir le malheur où se trouvoit l'Eglise par cette éléction; comme si deslors il eust préveu les cruaucez, les pillages, & les desordres honteux que ce Pape & les siens devoient commettre; Que neanmoins comme il paroissoit exterieurement en luy plusieurs vertus morales qui luy donnoient de l'éclat; que ses actions estoient accompagnées d'une prudence mondaine, qu'il estoit naturellement éloquent dans ses discours, ferme dans ses résolutions, d'une humeur liberale, entendu dans le manîment des affaires, assez habile dans le droit, aimant les personnes de lettres, & celles qui se distinguoient par leur merite, & par leur valeur; toutes ces différentes qualitez qu'on voyoit en luy, estoient cause qu'on le souffroit, quoy que d'ailleurs on eust de la haine pour l'énormité de ses vices. Aussi sentant bien dans son ame ce mélange si monstrueux de vertus & de vices, & se trouvant tourmenté par le remords de sa conscience qui le dechiroit continuellement, il craignoit la colere de Dieu, & apprehendant une mort subite, il avoit fait faire une

LOYR. I

L O Y R. » petite boëste d'or, dans laquelle, sans que perfon-
 » ne s'en pult appercevoir, il tenoit une sainte Hof-
 » tie enfermée qu'il portoit par tout, comme un se-
 » cours pour la conservation de sa vie, & une dé-
 » fense contre le démon avec lequel il se connoif-
 » soit engagé par ses méchantes actions. De sorte
 » que ne laissant pas de passer tous les jours de sa vie
 » dans de sales & honteux plaisirs, & d'oster tantost
 » les Estats à un Seigneur, & tantost les biens & la
 » vie à un autre; enfin la Justice divine arresta le
 » cours de tant de desordres, permettant que celuy
 » dont l'ambition avoit cruellement fait perir un
 » grand nombre de personnes pour enrichir sa fa-
 » mille, se tuaist encore luy-mesme, & mourust mi-
 » serablement d'une mort presque subite. Car com-
 » me tout ce qu'il exigeoit par ses rapines & ses vio-
 » lences ne pouvoit pas suffire aux grandes dépen-
 » ses qu'il estoit obligé de faire pour entretenir les
 » troupes qu'il avoit sur pied, & un grand nombre
 » de lasches ministres de ses passions, & craignant
 » de se voir épuisé d'argent, il résolut d'empoison-
 » ner les plus riches Cardinaux & Prélats de la Cour,
 » afin de s'emparer de leurs biens & de leurs char-
 » ges, & satisfaire l'insatiable cupidité de Cesar Bor-
 » gia son fils; se flatant de vivre encore long-temps
 » pour achever de ruiner le reste de l'Italie; parce
 » que, soit par certains enchantemens dont il s'es-
 » toit servi, comme le bruit en estoit alors, soit par
 » les prédictions de quelques Astrologues qu'il avoit
 » consultez, on luy, avoit promis dans des termes

équivoques & trompeurs qu'il seroit onze ans Pa- « L O Y R.
 pe & huit de plus : de maniere qu'ayant regné onze «
 ans entiers, il se croyoit assésuré d'en vivre encore «
 huit autres. Mais il n'en arriva pas ainsi : car en «
 l'an 1503. qui estoit l'onzième de son Pontificat, à «
 peine commençoit-il d'entrer dans la douzième «
 année, que luy-mesme s'empoisonna par une mé- «
 prise de son Coupier. Il avoit pris jour au quin- «
 zième du mois d'Aouft pour faire un magnifique «
 festin à *Belvedere*, & avoit convié à disner avec «
 luy les plus riches & les plus considerables des Car- «
 dinaux dont il vouloit se défaire ; Et afin d'execu- «
 ter plus promptement son dessein, il avoit fait «
 mettre le poison dans les flacons où estoient les «
 vins les plus délicieux. Les choses estoient toutes «
 préparées, & l'heure mesme de se mettre à table «
 estoit venuë, lors que le Pape s'apperceût qu'il «
 n'avoit pas sur luy sa boëste d'or. Il appella aussit- «
 tost M. Caraffe, qui depuis a esté le Pape Paul «
 IV. qu'il estimoit digne & propre à la commis- «
 sion dont il vouloit le charger : Luy ayant donné «
 la clef de sa chambre, il luy dît à l'oreille d'aller «
 prendre une boëste d'or qu'il trouveroit sur la ta- «
 ble, & de la luy apporter. M. Caraffe part aussit- «
 tost de *Belvedere* : mais estant arrivé à l'apparte- «
 ment du Pape, & en ouvrant la chambre, il ap- «
 perceût un spectacle si affreux qu'il tomba comme «
 mort. Il crut voir étendu par terre & sans vie le «
 mesme Pape qu'il venoit de quitter en santé, & au «
 milieu des réjouissances. De la table où estoit la «

LOYR.

» boëste d'or, sortoit une grande lumiere, & autour
 » de la chambre luy paroïssoit le College des Car-
 » dinaux assis, qui consultoient entre-eux sur l'éle-
 » ction d'un nouveau Pontife.

» Il est certain que la vision fut veritable quant
 » à la mort d'Alexandre, parce que pendant que M.
 » Caraffe alla de *Belvedere* à l'appartement du Pape,
 » sa Sainteté s'estant mise à table, & ayant deman-
 » dé à boire, l'Officier luy presenta du vin d'un de
 » ces flacons préparez pour empoisonner les con-
 » viez; & comme le Pape estoit déjà vicil, le poi-
 » son fit bientost son effet; de sorte qu'estant tom-
 » bé demi-mort, il fut emporté par ses domestiques
 » dans son appartement, où l'on trouva M. Caraffe
 » couché contre terre tout interdit, & demi-mort,
 » mais on ne vit rien de ce qui luy avoit apparu.

» Quatre jours après Alexandre VI. finit sa vie,
 » & vescu Pape, non pas dix-neuf ans comme il
 » croyoit, mais justement *undici anni & otto di più;*
 » c'est à dire onze ans, & huit jours plus, comme
 » son pronostic mal entendu luy avoit prédit.

Par tout ce que vous venez de rapporter, dit
 Pymandre, on voit combien les Italiens conser-
 vent encore des restes de la superstition des anciens
 Romains.

Ils en ont plus que vous ne pouvez penser, luy
 repartis-je. Et puis que nous en sommes sur ce su-
 jet, il faut que je vous dise ce que j'appris un jour,
 je ne me souviens pas bien si ce fut vers Tivoli,
 ou à Frascati; mais enfin j'estois à la campagne

aux environs de Rome dans une maison où la maîtresse venoit d'acoucher. On nous dit que c'estoit un usage parmi plusieurs de ce païs-là, que quand un enfant vient au monde, ils le prennent au sortir du ventre de la mere, & le mettant nud contre terre, & couvert d'un linge, la grand'mere & les plus proches parens qui se trouvent là passent par dessus, & demandant à la grand'mere ce que c'est, nomment les premiers animaux qui leur viennent à la bouche, puis tout d'un coup luy disent, Ha ! non, c'est le fils de vostre fille, & le relevant de terre, le portent auprès du feu où ils le lavent. Après cela ils vont aux devins, ausquels ils disent les noms des animaux qu'ils luy ont donné ; sur quoy ils conjecturent ce que fera l'enfant. Mais revenons à Loyr.

Lors qu'il fut de retour à Paris en 1649. il se mit à peindre pour plusieurs particuliers. Son pere qui estoit Orfèvre, & considéré de plusieurs Ordres Religieux, ne servoit pas peu à le faire connoître, & à luy procurer de l'employ. Il fit de grands Tableaux pour des Eglises, & d'autres pour des cabinets de curieux. Un des premiers qui parut de sa façon, fut celuy qu'il fit pour M. Lenoir son ami, où il representa Cleobis & Biton qui tirent un Char, dans lequel est leur mere qu'ils menent au Temple de Junon. Il accompagna cette histoire de toutes les circonstances & les ornemens convenables à ce qu'Herodote en a écrit dans l'endroit où il fait parler Solon à Crésus, & luy fait

LOYR.

Liv. I.

LOYR. „ dire cette excellente maxime : Qu'on ne peut ju-
 „ ger du bonheur des hommes que par la fin de
 „ leur vie.

C'est à ce sujet que Solon, après avoir rappor-
 té l'exemple de Tessus qui mourut pour servir sa
 patrie, raconte à Cresus l'Histoire de Cleobis &
 de Biton, & luy dit qu'un jour qu'on celebrait la
 feste de Junon dans la ville d'Argos, & que la me-
 re de ces deux jeunes hommes devoit estre conduite
 au Temple de cette Déesse sur un chariot tiré par
 des bœufs, l'attelage ne se trouvant pas assez tost
 prest, parce que les bœufs n'estoient pas encore re-
 venus des champs, Cleobis & Biton donnerent
 dans cette occasion une marque extraordinaire du
 respect & de l'amour qu'ils avoient pour leur mere.
 Car l'ayant fait monter dans son chariot, ils se
 mirent eux-mêmes à le tirer, & le traînerent l'es-
 pace de quarante-cinq stades * jusques au Temple
 de Junon. Cette action fut veüe & admirée de
 toute l'assemblée qui loua la vertu des deux freres,
 & estima leur mere infiniment heureuse d'avoir de
 tels enfans. La mere de son costé, en reconnois-
 sance de leur pieté & de leur respect, pria Junon
 de leur envoyer ce que les hommes peuvent ob-
 tenir de meilleur en cette vie. Sa priere achevée
 l'on fit les Sacrifices, & pendant que chacun se
 mit en suite à faire bonne chere, les deux freres
 s'endormirent dans le Temple d'un profond som-
 meil, dans lequel ils trouverent la fin de leur vie.
 Leur action sigulière, & leur mort heureuse furent
 cause

* C'est près de
 deux lieues.

cause que ceux d'Argos leur éleverent des Statuës. LOYR.
 Loyr a traité ce sujet fort agréablement. On voit arriver dans la Ville d'Argos cette mere sur son char tiré par ses deux fils qui la menent au Temple.

Comme ce Peintre avoit une grande facilité à inventer, & qu'il se plaisoit particulièrement à faire des Tableaux d'une médiocre grandeur, il en fit plusieurs qui estoient tous de sa main, & peints avec beaucoup de soin & d'amour. Neanmoins dans la suite il s'appliqua aussi à de grands sujets, & peignit une Gallerie dans l'Hostel de Sene terre, & une autre encore plus considerable pour M. de Guénégaud Tresorier de l'Epargne en sa maison du Pleffis. Il fit quelques Tableaux dans la Maison où demeure la Maréchale de Grammont proche la Porte de Richelieu, & plusieurs ouvrages pour le Roy : & lors que l'on commença à travailler aux Tuileries il fut choisi pour peindre la voute de la Sale des Gardes, & l'antichambre de l'appartement haut de Sa Majesté.

Dans la Sale des Gardes il fit au-dessus de la corniche quatre Tableaux de blanc & noir qui forment de chaque costé comme deux grands Bas-reliefs, dans lesquels on voit une marche d'armée, une bataille, un triomphe, & un sacrifice.

Entre les deux Bas-reliefs est un corps d'architecture, & sur un Zocle de marbre paroist un trophée d'armes peint & rehaussé d'or, environné de festons de feuilles de chesnes, & de laurier, qui sortent d'un masque, & qui vont s'attacher à deux

L O Y R .

consoles. Sur les extrémités de ce corps d'architecture sont assises deux figures rehaussées d'or. L'une tient une masse, & a auprès d'elle un Lion, & l'autre porte un faisceau d'armes, & a un chien à ses pieds.

Aux quatre coins de la voute sont quatre autres Bas-reliefs de bronze dans lesquels, sous des figures de femmes, l'on a représenté la Force, la Fidelité, la Prudence, & la Valeur.

Toutes ces Peintures & tous ces divers ornemens sont comme autant d'images & de symboles qui enseignent aux gens de guerre leurs devoirs & leurs obligations. Car dans le premier des quatre Bas-reliefs de blanc & noir, ils voyent que la fonction d'un soldat est de marcher contre les ennemis : dans le second de combattre genereusement pour remporter la victoire, qu'on a représentée dans le troisième Tableau par un Triomphe, & après laquelle ils sont obligés de rendre au Ciel des actions de grâces, ce qu'on a figuré par le sacrifice qui fait le sujet du quatrième Bas-relief.

Que si par ces peintures on apprend aux soldats à s'aquiter dignement de leur devoir, on leur montre en même temps la récompense qu'ils doivent attendre : car le Peintre a feint dans le milieu du plafond une grande ouverture au travers de laquelle on croit voir le Ciel & plusieurs figures soutenues en l'air. Il y en a une qui tient une Corne d'abondance, pour marquer la libéralité du Prince envers ceux qui le servent : une autre qui son-

nant de la Trompette represente la Renommée qui publie leurs belles actions : & d'autres qui ayant des ailles au dos, & tenant des palmes & des couronnes de diverses manieres, semblent estre là pour récompenser d'une gloire immortelle ceux qui s'en sont rendus dignes. L O Y R.

Quant à l'antichambre, le milieu du plafond qui paroist estre veritablement percé, & tout rempli de lumiere, est si artistement peint, qu'on diroit que le jour entre par cette ouverture feinte. Car levant les yeux en haut l'on est presque ébloui de la grande clarté. L'on voit comme dans une source de lumiere le Soleil assis sur un char, lequel semble s'élever sur l'horison, & commencer à répandre ses rayons de toutes parts.

Un Vieillard nud, & qui a de grandes ailles au dos, vole à la teste des quatre chevaux qui tirent ce char. D'une main il tient une horloge, & de l'autre il semble montrer au Soleil le chemin qu'il a encore à faire. Il y a au-dessous de luy un jeune Enfant qui tient le plan d'un édifice dessiné sur du papier, & plus bas deux figures assises sur des nuages. Celle qui paroist davantage est une belle femme, dont le corps est à demi découvert, & le reste caché d'un grand manteau de pourpre rehaussé d'or. D'une main elle tient un serpent qui se mordant la queue forme un cercle, & de l'autre main un triangle équilatéral où l'on a marqué l'année 1668. qui est le temps que cette peinture a esté faite. L'autre figure est d'un jeune homme pres-

L O Y R.

que nud, n'ayant qu'un simple manteau vert qui luy passe en écharpe de dessus l'épaule droite sous le bras gauche: il est couronné de fleurs. De la main gauche il tient une Corne d'abondance, & de la droite il montre les signes du Printemps marquez dans une partie du Zodiaque, qui est représenté au Ciel, comme la route dans laquelle le Soleil fait son cours.

D'un autre costé on voit la Renommée soustenuë de deux grandes aisles, & vestuë d'une robe verte, & d'un manteau d'écarlate. Elle a deux trompettes, & embouche celle de la main gauche avec beaucoup de vigueur. Quant à celle qu'elle tient de la main droite, il y a une banderolle bleuë, où est écrit en lettres d'or, *Dat cuncta moveri.*

Autour du Soleil sont plusieurs belles filles légèrement vestuës, mais de couleurs différentes, & plus ou moins éclairées qu'elles sont plus ou moins proches du Soleil. Elles se suivent toutes comme si elles dançoient. L'une tient un compas, l'autre des balances, une autre un foudre, les autres des couronnes de laurier & de chesne, d'autres des livres, & d'autres répandent des fleurs. Celle qui est la plus éloignée de toutes, paroist en repos & assise entre des nuages obscurs tenant des pavots. Audeffous sont deux petits enfans, dont l'un tient une lire, & l'autre un masque.

On connoist bien que le Peintre ayant eü dessein de représenter toutes les heures du jour sous les figures de ces jeunes filles, il a voulu marquer

une des heures de la nuit par celle qui est assise & dans une action tranquille, & que les autres représentent les différentes occupations du Roy pendant la journée.

Car dans ce Tableau qui cache un sens mystérieux & allégorique, on a prétendu en peignant le Soleil qui conduit ses chevaux, & porte la lumière par tout le monde, représenter le Roy qui prend luy-mesme la conduite de son Estat.

Ce vieillard qui marche devant est le Temps qui marque au Soleil la course qu'il doit faire.

Ce jeune homme couronné de fleurs, & qui montre les signes du Zodiaque, représente le printemps & la jeunesse du Roy; & cette femme qui est assise auprès de luy fait voir l'année courante du regne de Sa Majesté.

Par les heures qui sont autour du Soleil on a voulu figurer celles que Sa Majesté employe, soit à rendre la justice, soit à surmonter ses ennemis, ce qui est particulièrement exprimé par celles qui tiennent une balance & un foudre; soit à récompenser les vaillans hommes qui le servent, ce qui est signifié par les palmes & les couronnes que d'autres portent à la main; soit à distribuer des graces & des faveurs, ce que représentent celles qui portent des fleurs & des fruits; soit mesme à prendre connoissance des sciences & des arts pour les Academies qu'il établit, & les grands ouvrages qu'il fait faire pour la gloire de l'Estat & l'honneur de son Regne, ce que l'on reconnoist par les figures

LOYR.

qui tiennent des livres, & ses instrumens des arts les plus nobles; soit enfin dans le peu de repos qu'il est obligé de prendre pour se délasser de ses longues fatigues, ce que le Peintre a encore marqué par celle qui tient des pavots, & qui est assise audeffous des autres.

Ces trois jeunes enfans, dont l'un tient un plan, & les deux autres un masque & une lire, désignent les momens que le Roy donne dans chaque saison à des occupations divertissantes, comme à examiner les desseins des ouvrages qu'il fait faire quand au printemps on commence à bastir; ou dans les bals & les comedies dont il regale la Cour pendant les longues nuits de l'hyver.

L'ouverture du plafond se termine aux deux bouts par deux demi-ronds. Il y a deux testes d'Apollon qui servent de clefs pour lier les bordures avec celle qui ferme tout le reste du Plafond, qu'on voit enrichi de plusieurs autres Peintures. Car parmi les differens marbres dont il est embelli, il y a dans les quatres coins de la voute des ornemens peints & rehaussez d'or qui ont raport au Tableau du milieu, & qui sous des figures d'enfans, & de differens animaux meslez de rinceaux & de feuillages d'une maniere grotesque, representent les quatre saisons de l'année. Celui de ces enfans qui represente le printemps a sous ses pieds un Belier, & tient un panier rempli de fleurs: un autre qui marque l'Esté porte une gerbe de bled, ayant prés de luy un Dragon. Le troisiéme tient

une Corne d'abondance pleine de fruits, & a près de luy un Lefard, pour signifier l'Automne. Le quatrième, qui est la figure de l'Hyver, a une Salamandre à ses pieds, & tient un vase plein de feu. LOYR.

Le reste du Platfond jusques à la corniche est encore rempli d'autres Peintures & d'autres ornemens. Du costé du jardin, & du costé de la Cour il y a comme quatre Bas-reliefs colorez sur un fond d'or, où l'on a prétendu représenter les quatre parties du jour par quatre sujets tirez de l'Histoire, & de la Methamorphose des Dieux. Et comme dans la Sale des Gardes l'on a marqué les principaux devoirs des gens de guerre dans les quatre Bas-reliefs de blanc & noir qui sont dans le Platfond audeffus de la corniche, il semble que le Peintre ait voulu faire voir aux Courtisans quelles sont leurs obligations par ces quatre Tableaux à fonds d'or. Car dans le premier on a peint Procris qui donne un dard à Cephale. Ce Chasseur si considerable dans la Fable pour sa diligence, estant toûjours en campagne avant le lever du Soleil, marque le soin qu'un vray Courtisan doit avoir d'estre matinal, & se trouver au Palais du Prince avant son lever.

Dans le second on a représenté la statuë de Memnon qui demouroit muette pendant que le Soleil ne la regardoit point; mais lors qu'à son lever il jettoit ses rayons sur elle, aussitost elle parloit. Ce qui doit apprendre à ceux qui font la Cour aux Rois à demeurer dans le respect & dans le silence jusques à ce que le Prince leur ouvre luy-

LOYR.

mesme la bouche, & leur donne la liberté de parler.

Le troisiéme Tableau où est peinte la Fable de Clitie changée en Girasol, fait voir comme l'on doit estre toujourns prest à suivre le Roy de quelque costé qu'il aille.

Et le quatriéme qui represente la quatriéme partie du jour, & où l'on a peint le Soleil qui se délasse chez Tetis avec des Tritons qui luy font la Cour, est une image des soins que ceux de la Cour doivent avoir de divertir le Prince, lors que fatigué des travaux de la journée, il est retiré dans son Palais.

Ces Tableaux sont separez par des ornemens de stuc qui ont rapport au corps du bastiment, & qui sont enrichis de masques, de feuillages, d'animaux, & de trophées.

Dans les quatre encoignures de cette antichambre, audessus de la corniche, il y a quatre autres Bas-reliefs de bronze en ovale qui se rapportent à ceux dont je viens de parler, & representent aussi les quatre parties du jour. Ils sont attachez contre un petit corps d'Architecture qui semble soutenir le Platfond, & qui se termine en haut par deux volutes, en façon de chapiteaux Ioniques. Ces Bas-reliefs sont couverts d'une peau de lion, & portez par deux especes de Sphinx assis sur deux pieds-d'estaux qui servent comme de base à ce petit corps d'Architecture, au bas duquel sont des trophées d'armes.

Ces

Ces manieres de Sphinx ont le visage & la gorge d'une belle femme, des ailles au dos, des pieds de lyon, & la queuë d'un poisson : pour signifier par le visage & la gorge d'une femme, la grace & l'agrément que doivent avoir ceux qui approchent des Rois ; par les ailles, la vigilance & la promptitude à executer leurs commandemens ; par les pieds de lyon, qu'ils doivent estre infatigables ; & par la queuë du poisson, la souplesse & la complaisance qu'il faut avoir à la Cour, & mesme la discretion & la retenuë dans les paroles, les poissons estant particulierement le simbole du silence & du secret. La peau de lyon qui couvre le tout, marque la valeur, qui doit comme enfermer les autres qualitez ; & le trophée qui est au bas, montre que c'est par la pratique de toutes ces vertus qu'on aquier les récompenses.

Ainsi il n'y a point d'ornemens, ni de peintures dans ce lieu-là qui ne cachent quelque sens moral.

Il y a encore entre les Bas-reliefs à fond d'or dont j'ay parlé, deux Grifons qui soustiennent les armes de France, & ces armes sont représentées sur un globe, pour montrer que la gloire de Sa Majesté se répand par tout le monde : ce que l'on a voulu marquer par les trophées qui l'entourent, lesquels sont composez des armes de toutes sortes de nations.

Après que Loyr eût achevé les Tableaux des Tuileries, il en fit encore d'autres pour le Roy,

LOYR. tant pour servir de desseins à des Tapisseries, que pour mettre dans les appartemens de Versailles, où l'on voit, de mesme que dans tous les ouvrages qu'il a finis jusques à sa mort, que bien loin de diminuer par l'âge, il se perfectionnoit de plus en plus, particulièrement dans la partie du coloris, qu'il préferoit à toute autre, voyant que c'est celle qui touche davantage les yeux. Sur tout il prenoit plaisir à peindre des femmes & des enfans.

Il estoit d'un temperament doux, honneste, & modeste; & quoy-qu'il sentist bien qu'il n'estoit pas sans merite, il ne s'en élevoit pas davantage. Il avoit le cœur bon, sans ambition, incapable d'envie & de haine, officieux, & veritable ami. Il n'avoit que cinquante-cinq ans lors qu'il tomba malade, & mourut au grand regret de tous ceux qui le connoissoient. Il faisoit la Charge de Professeur dans l'Academie.

HUTINOT. HUTINOT de Paris, & Sculpteur, mourut la mesme année, & en suite GASPARD MARCY aussi Sculpteur & frere de Baltazar dont je vous ay parlé: ils estoient l'un & l'autre d'un mérite qui les a fait considerer entre tous les Sculpteurs.

J. BAPTISTE DE CHAMPAGNE neveu de Philippes, estant d'une humeur douce & facile, n'eût pas de peine à se rendre complaisant & soumis aux volonteze de son oncle. Non seulement il receût de luy tous les enseignemens necessaires à la connoissance de son art, mais il profita encore de ses bonnes instructions, & se con-

forma entierement à sa façon de vivre pendant tout le temps qu'il demeura avec luy. Ses principaux ouvrages sont à Vincennes & aux Tuileries, où il travailla comme je vous ay dit avec son oncle, dont il tenoit beaucoup de la maniere de peindre. Il est vray qu'après son retour d'Italie il tâcha d'en conserver le goust; mais cependant ses figures avoient toujourns un air Flamant, & n'estoient couvertes, s'il faut ainsi dire, que d'une legere apparence du goust d'Italie. Il mourut en 1681.

J. BAPTISTE
DE CHAMPA-
GNE.

NICOLAS BAUDESSON de Troye, & JACQUES BAILLY de Grace en Berry, tous deux excellens à bien peindre des fleurs, moururent presque en mesme temps. Bailly gravoit fort bien à l'eau-forte, & avoit un secret particulier pour peindre sur les étoffes.

BAUDESSON.

En 1682.

ANTOINE BOUSSONNET STELLA de Lyon mourut la mesme année. Il n'y a eû gueres de Peintres qui ayent plus travaillé que luy pour devenir excellent, & aquerir les belles connoissances qui pouvoient le rendre sçavant dans son art.

A. B. STELLA.

Alors Pymandre m'interrompant, me dit, Je ne prétens pas nier que Stella n'eust de l'étude & du sçavoir; mais il me semble que ce qui le faisoit particulièrement estimer estoit la douceur & la délicatesse de son pinceau. AUDRAN, repris-je, qui estoit aussi de Lyon, avoit suivi un autre goust pour aquerir de la réputation. Il peignoit d'une maniere plus forte. Il mourut en 1683. & dans

AUDRAN.

le mesme temps l'Académie perdit aussi **GUILLAUME CHASTEAU** l'un de ses meilleurs Graveurs au burin.

Après m'estre arresté, Je sçay bien, repris - je, que parmi ceux dont je viens de parler il y en a que j'aurois pu passer sous silence pour abreger mon discours, bien que je n'en aye dit que peu de chose. Mais ayant commencé à vous marquer l'établissement de l'Académie, j'ay crû devoir rapporter tous ceux qui en ont esté; car quels qu'ils ayent pu estre, ils ont eû assez de mérite pour estre receûs dans cette assemblée, où, ainsi que dans les autres corps, on peut dire qu'ils ne sont pas tous d'une égale consideration. Il y a mesme une chose à observer; c'est que tous ceux qui ont esté receûs dans l'Académie, y ont esté admis pour differens talens. Et bien que les Peintres qui traitent des histoires & des sujets les plus nobles, doivent estre plus estimez que ceux qui ne representent que des païsages, ou des animaux, ou des fleurs, ou des fruits, ou des choses encore moins considerables: cependant on ne laisse pas parmi ces derniers d'en rencontrer qui ont tant d'habileté & de sçavoir dans les choses dont ils se meslent, que les plus habiles d'entre-eux sont souvent beaucoup plus estimez que d'autres qui travaillent à des ouvrages plus relevez. Par exemple, un excellent Païsagiste, tel que quelqu'un de ceux dont nous avons parlé; un homme qui fait des Animaux de toutes natures, tels qu'ont esté Snéidre & ses Eleves, Nicasius & Vamboule, sera

plus considéré qu'un autre qui ne peint que médiocrement des figures. Le Pere Zegre, Mario di Fiori, Baudeffon auront toujours de la réputation pour les fleurs, de mesme que Michel Ange des batailles; Labrador & de Somme pour toutes sortes de fruits, parce que dans les choses qu'ils ont faites ils ont aquis un degré de perfection bien plus élevé que celui où sont parvenus beaucoup de Peintres qui font des Tableaux d'Histoires, ou des Portraits.

N'est-ce point aussi, interrompit Pymandre, qu'il est bien plus facile de représenter ces sortes d'objets qu'on peut dire inanimés pour la plupart, & sans action, que des figures d'hommes où il y a mille expressions différentes de vie, d'actions, & de mouvemens?

N'en doutez pas, repartis-je, car comme il faut un génie plus élevé pour inventer & disposer de grands sujets d'Histoires, les peindre, & les rendre accomplis dans toutes leurs parties: aussi est-il plus rare de trouver des personnes qui ayent les qualités nécessaires à s'en bien acquiter, qu'il n'est malaisé de trouver des hommes d'un esprit moins sublime qui peuvent représenter des choses ordinaires.

Nous avons dit assez souvent combien un Peintre doit avoir de différentes connoissances pour arriver au point où Raphaël, si vous voulez, & le Poussin sont parvenus. Il n'est pas nécessaire que je répète ce que j'ay dit en examinant leurs ouvra-

CHASTAUN.

ges; mais à l'égard de ceux qui n'ont qu'à bien copier la nature, comme sont les derniers dont j'ay parlé, il suffit qu'ils ayent de l'amour pour leur art, de la patience & du jugement, sans quoy leur ouvrage seroit froid, sans beauté & sans choix. Or quand il arrive que celuy qui a de l'inclination à représenter des animaux, & qui s'attache uniquement à cela, est pourveu d'un bon sens, & qu'il a du jugement, alors il peut bien mieux se perfectionner dans cette partie de la peinture avec un médiocre génie, qu'il ne feroit dans ce qui regarde les figures & les actions de l'homme. Il en est de mesme à l'égard de ceux qui font des fleurs, des fruits, & d'autres choses semblables, parce que leur imagination ne travaille pas. Ils n'ont point d'expressions différentes à représenter; les objets qu'ils ont pour modeles ne changent ni de lieu ni de disposition; ils sont toujours en mesme estat devant eux. S'il y a quelque petit défaut dans la ressemblance, on ne s'en apperçoit pas, parce qu'ils ne laissent pas d'estre reconnoissables; il suffit qu'ils soient disposez agréablement, dessinez avec art, & peints avec les couleurs, les jours, les reflets, & les ombres nécessaires. Bien qu'il y ait moins de parties à étudier dans cette sorte de sujets que dans les Tableaux d'Histoires, cependant il y en a encore assez à observer lors que l'on veut bien représenter la nature. Et quand celuy qui travaille se trouve avec un génie & du sçavoir pour bien disposer; pour donner aux Animaux du mouvement &

de la vie ; pour représenter du poil & de la plume, de mesme qu'on en voit dans les ouvrages des Peintres que j'ay nommez, lesquels paroissent si vrais qu'il semble que le poil est tout herissé, & que le vent souffle la plume ; que dans les fleurs on voit l'épaisseur ou la legereté des feuilles, la vivacité, le feu & l'éclat de leurs couleurs ; dans les fruits cette fleur & cette fraischeur qui les couvre, & souvent une eau ou une rosée répandue dessus. Quand mesme on considère les étofes, les tapis, les vases d'or, d'argent, ou d'autres matieres, telles qu'on en voit du Maltois, ou des Instrumens de toutes sortes si bien mis en perspective, & si sçavamment representez, que l'on y est trompé : il est certain que ces sortes de Tableaux ont un mérite particulier, & qu'on doit avoir de la considération pour leurs Auteurs. Et à vous dire le vray, quoy qu'on ait écrit à l'avantage des anciens Peintres, je ne sçay si en cela ils ont surpassé les modernes. Pour moy j'en douterois volontiers, sur ce que presentement on se sert de couleurs à huile qu'ils n'avoient point, & par le moyen desquelles l'on peut peindre d'une maniere encore plus achevée qu'ils ne faisoient. Aussi voyons-nous des ouvrages faits en Flandre & en Hollande qui sont admirables pour ce qui regarde l'imitation de la nature. Quand on voit les Tableaux de Girard d'Aw, peut-on croire qu'on puisse jamais peindre avec plus de verité & plus de force, mieux manier les couleurs, & entendre la lumiere & les ombres ; & que les Anciens

quelques-uns ont dit, tout ce que l'on voit

Tom II.

NNnn

ayent esté plus loin ? Il ne faut pas estre surpris de cela, car les Flamans & les Hollandois s'attachant à bien copier la Nature : pourquoy n'y pourroient-ils pas réussir, puis qu'elles est toûjours la mesme qu'elle a esté ?

Les premiers Peintres de l'Antiquité ont bien pu à l'égard des autres parties de la Peinture surpasser ceux des derniers siècles, parce qu'il est certain que ceux des pais chauds ont plus de feu pour imaginer ; qu'il n'y avoit en ces temps-là que les personnes qui avoient un génie propre pour les arts qui s'y adonnassent : qu'ils avoient, comme je croy vous avoir dit, plus de moyens & d'occasions d'étudier d'après les hommes & les femmes ce qu'il y a de plus beau dans la composition & la forme du corps humain, & qu'ils s'y appliquoient entierement ; au lieu que dans les derniers temps les beaux arts n'ont plus esté cultivez, pour la pluspart, que par des personnes qui en font une profession pour vivre, & qui souvent n'ont nulle disposition pour cela.

N'avons-nous pas veû des Peintres qui n'ayant qu'un certain feu, & une volonté de travailler, & de faire de grands Tableaux, ont entrepris des ouvrages où toutes les expressions de leurs figures sont outrées, faute de bien connoistre la qualité des sujets qu'ils traitent, & ne pas sçavoir quels sont les differens effets des passions. S'ils expriment quelque sentiment de joye, ils font paroistre un ris immodéré ; s'ils representent une figure qui soupire,

soupire, ce sont des sanglots qui semblent sortir de sa bouche avec violence; les plaintes sont des cris; la langueur d'une passion est comme une défaillance de nature; une crainte & une timidité paroissent une horreur & un desespoir. Les mouvemens du corps sont aussi mal exprimez: ce ne sont que contortions de membres ou postures ridicules. Faut-il représenter une femme abatuë de tristesse ou dans la misere, elle sera plus maigre & plus hideuse que la famine dont Ovide a fait la description. Enfin voilà ce qui arrive à ceux qui n'ont nulle disposition à peindre de grands sujets, & qui sont beaucoup moins à estimer que ceux qui se contentent d'en représenter de plus simples & plus ordinaires.

Voyons ce que j'ay à vous dire des autres Peintres qui n'estoient pas de l'Academie, & qui sont morts depuis son établissement. Je puis vous nommer GEORGES L'ALLEMAND de Nancy. Il a fait quantité de desseins pour des Tapisseries, & plusieurs Tableaux dans des Eglises.

Vous avez connu DANIEL DUMOUSTIER Peintre du Roy qui faisoit des Portraits au Pastel. Outre l'intelligence qu'il avoit pour ces sortes d'ouvrages, & la parfaite ressemblance qu'il donnoit à ses Portraits, il s'estoit rendu celebre par l'amour qu'il avoit pour la Musique & pour les livres dont il avoit un cabinet fort considerable; mais encore plus pour sa grande memoire, qui luy tenoit present dans l'esprit tout ce qu'il avoit leu,

Du Mous- en sorte que dans la quantité des livres qu'il avoit,
TIER. il n'y en avoit pas un où il ne trouvast à point
nommé tel passage qu'on pust luy marquer. Ces
belles qualitez luy avoient aquis beaucoup d'amis
à la Cour & parmi les gens de lettres.

Si vous voulez que je vous nomme tous ceux
dont il peut me souvenir, & qui se faisoient con-
noistre en ces temps-là, je vous diray que LA
LA RICHAR- RICHARDIERE estoit recherché pour les por-
DIERE. traits en Miniature. PIERRE BREBIETTE de
BREBIETTE. Mante, & DANIEL RABEL peignoient & gra-
RABEL. voient à l'eau forte.

Mais un Peintre qui estoit plus considerable que
MOSNIER. ces derniers, estoit JEAN MOSNIER de Blois.
Son pere & son ayeul peignoient sur le verre. Son
ayeul estoit de Nantes, & s'estoit établi à Blois.
Jean son petit-fils vint au monde en 1600. & ap-
prit de son pere l'art de peindre jusques à l'âge de
seize à dix-sept ans que la Reine Marie de Medi-
cis estant à Blois, & ayant sceû qu'il y avoit dans
le Convent des Cordeliers un Tableau de la main
d'André Solarion, & qu'on appelle la Vierge à
l'oreiller vert : pour avoir ce Tableau elle fit quel-
ques liberalitez à la maison, & leur en donna une
copie qu'elle fit faire par Mosnier : elle en fut
si satisfaite qu'elle le gratifia d'une pension pour
aller travailler en Italie, & mesme le recommanda
à l'Archevesque de Pise qui retournoit à Floren-
ce. Ce fut là que Mosnier s'arresta d'abord à co-
pier le Tableau d'une Vierge de la derniere ma-

niere de Raphaël, qu'il envoya à la Reine qui en fit présent aux Minimes de Blois. Il continua l'espace de trois ans à étudier dans les Academies de Florence, & dans les Ecoles du Bronzin, du Civioli, & du Passignan, qui alors estoient en réputation. En suite il alla à Rome, où après avoir demeuré quatre ans, il revint en France vers l'an 1625. Après avoir sejourné quelque temps à Paris, ne trouvant pas un accès aussi favorable qu'il avoit esperé auprès de ceux qui avoient l'intendance des bastimens de la Reine, il alla à Chartres, où M. d'Estampes qui en estoit alors Evesque le fit travailler dans son Palais Episcopal. Il representa dans la voute de sa Bibliotheque les quatre premiers Conciles; & dans l'antichambre de son principal appartement l'Histoire de Théagene & de Cariclée. Il fit le Tableau de la Chapelle & plusieurs autres que vous pouvez avoir veûs dans les appartemens de cette maison. Il peignit aussi dans la paroisse de Saint Martin le Tableau du grand Autel. Outre tous ces ouvrages, il en fit encore pour M. d'Estampes plusieurs autres dans son Abbaye de Bourgueil. Il travailla à Blois, à Chinon, à Saumur, à Tours, à Nogent le Rotrou, à Valencé, à Menars, & à Chiverny, où il representa dans les lambris de sa Sale l'Histoire de Dom Quichotte. Il fut marié deux fois, mais il n'eût des enfans que de sa seconde femme, dont l'un nommé Pierre est Peintre de l'Academie & Adjoint à Professeur. Jean mourut à Blois l'an 1656.

CHAPERON.

On peut mettre au rang des Peintres qui ont plus fait parler d'eux pendant leur vie qu'après leur mort, NICOLAS CHAPERON de Chasteaudun. Il estoit, comme je vous ay déjà dit, Disciple de Vouët, & a demeuré long-temps à Rome, où il a gravé les loges de Raphaël. Cét ouvrage, selon les apparences, conservera sa memoire plus long-temps que les Tableaux qu'il a faits.

STELLA.

En 1601.

En 1657. JACQUES STELLA de Lyon mourut à Paris dans les Galleries du Louvre où il avoit son logement. Ses ancestres estoient Flamans. Son grand-pere nommé Jean estoit Peintre, & faisoit sa demeure à Malines. S'estant retiré sur la fin de ses jours à Anvers, il y mourut âgé de soixante-seize ans. Il laissa deux filles & un fils nommé François, qui fut aussi Peintre. François estant allé à Rome y demeura quelque temps, & ensuite vint en France. S'estant arresté à Lyon, il s'y établit, & y prit pour femme la fille d'un Notaire de la Bresse, avec laquelle il ne vescu pas long-temps, car il mourut âgé de quarante-deux ans l'an 1605. Ils eurent quatre fils & deux filles. Deux des garçons moururent fort jeunes peu de temps après leur pere, & les deux qui resterent furent Jacques & François. Jacques estoit né l'an 1596. Lors que son pere mourut il n'avoit que neuf ans, & commençoit déjà à donner des marques de ce qu'il feroit un jour par l'inclination qu'il avoit pour la Peinture. Il alla en Italie à l'âge de vingt ans. Comme il passoit à Florence, lors que le grand Duc

Cosme de Medicis faisoit faire un superbe appareil pour les nopces de son fils Ferdinand II. ce luy fut une occasion de se faire connoistre du Grand Duc, qui luy donna un logement & une pension pareille à celle de Jacques Callot qui estoit aussi alors à Florence, où Stella fit plusieurs ouvrages. Entre autres il dessina la Feste que les Chevaliers de Saint Jean font le jour de Saint Jean Baptiste, laquelle il grava ensuite, & la dédia à Ferdinand II. en l'année 1621. Après avoir demeuré quatre ans à Florence, il alla à Rome en 1623. Il fit plusieurs Tableaux pour la Canonization de Saint Ignace, de Saint Philippes de Neri, de Sainte Therese, & de Saint Isidore, & fit plusieurs desseins qui ont esté gravez, les uns en bois par Paul Maupain d'Abbeville, d'autres pour des Theses & des Devises, & d'autres pour un Breviaire du Pape Urbain VIII. qui furent gravez par Audran & Gruter. Il peignoit d'une maniere agreable, particulierement en petit, & mesme s'y estoit fait une pratique toute particuliere. Il fit plusieurs Tableaux sur de la pierre de parangon, & y feignoit des rideaux d'or par un secret qu'il avoit inventé. On a veû de luy, dans la grandeur d'une pierre de bague, un Jugement de Paris de cinq figures, d'une beauté surprenante pour la délicatesse du pinceau. Il fit aussi de grands ouvrages, comme je vous diray cy-aprés; car pour les petites choses il n'y travailloit que pour satisfaire quelques personnes curieuses.

STELLA.

Enfin s'estant aquis beaucoup de reputation, & ayant fait des Tableaux qui furent portez en Espagne, le Roy Catholique les ayant veûs luy fit demander s'il vouloit travailler pour luy; à quoy il s'estoit resolu. Mais estant sur son départ, il luy arriva une affaire fascheuse, & qui auroit pu le perdre, si son innocence n'avoit prévalu sur la malice & le credit de ses ennemis appuyez de personnes tres-puissantes. Car bien que le sujet qu'on prenoit pour luy faire injure ne fust pas considerable, le desir toutefois de se venger les pouffoit à se servir de toutes sortes de moyens pour satisfaire leur passion. Le long sejour qu'il avoit fait à Rome luy ayant aquis beaucoup d'estime, il fut élu chef du quartier de *Campo Marzo*, où il avoit long-temps demeuré. Ce sont les Chefs des Quartiers qui prennent le soin de faire fermer les portes de la Ville à l'heure ordonnée, & garder eux-mêmes les clefs. Ayant un jour fait fermer la porte *del Popolo*, quelques particuliers voulurent la faire ouvrir à une heure indeûte: ce que n'ayant pas voulu leur accorder, ils résolurent de s'en venger, & pour cela gagnerent certaines gens qui furent rendre de faux témoignages contre Stella qu'on arresta aussitost avec son frere & ses domestiques.

Le crime qu'on luy imposoit estoit d'entretenir dans une famille quelques amourettes: cependant son innocence ayant esté bientôt reconnue, il sortit avec honneur d'une si fascheuse affaire, & les accusateurs furent publiquement fouétez par les

ruës. Pendant le peu de temps qu'il fut en prison, STELLA. il fit, pour se desennuyer, avec un charbon, & contre le mur d'une chambre, l'Image de la Vierge tenant son fils, laquelle fut trouvée si belle que le Cardinal François Barberin alla exprès la voir. Il n'y a pas long-temps qu'elle estoit encore dans le mesme lieu, & une lampe allumée au-devant : les prisonniers y vont faire leurs prieres.

Stella demeura encore six mois dans Rome, d'où il partit en 1634. à la suite du Maréchal de Crequy, lequel revenoit de son Ambassade, & passa par Venise & par toutes les principales Villes d'Italie. Stella s'arresta à Milan où il fut saluër le Cardinal Albornos qui en estoit Gouverneur, & duquel il estoit connu. Ce Cardinal tascha de l'arrester, luy offrant la direction de l'Académie de Peinture fondée par Saint Charles, mais il le remercia; & lors qu'il prit congé de son Eminence, il receût d'elle une chaisne d'or. Il vint à Paris, où il n'avoit pas dessein de demeurer : neanmoins M^{re} Jean François de Gondy alors Archevesque de Paris, luy ayant donné de l'employ, le Cardinal de Richelieu qui entendit parler de luy, & qui sceût qu'il devoit aller en Espagne, l'envoya querir; & luy ayant fait entendre qu'il luy estoit bien plus glorieux de servir son Roy que les Estrangers, luy ordonna de demeurer à Paris, & en suite le presenta au Roy, qui le receût pour l'un de ses Peintres, & luy donna une pension de mille livres & un logement dans les Galleries du Louvre. Il eût

STELLA.

l'honneur d'estre des premiers à faire le portrait de Monseigneur le Dauphin. Il fit par l'ordre du Roy plusieurs grands Tableaux qui furent envoyez à Madrid & à Brissac. Le Cardinal luy en fit faire aussi quantité, tant pour sa Maison de Paris que pour celle de Richelieu. Ce fut par l'ordre de M. de Noyers qu'il travailla à plusieurs Dessesins pour les Livres qu'on imprimoit au Louvre, & qui sont gravez par Rousselet, Melan, & Daret.

Il fit aussi en mesme temps un Tableau pour un des Autels de l'Eglise du Noviciat des Jesuites au Fauxbourg Saint Germain. On y voit comme la Vierge & Saint Joseph rencontrent Nostre Seigneur dans le Temple, disputant contre les Docteurs. En 1644. il fit dans l'Eglise de Saint Germain-le-Vieil un Tableau où Saint Jean baptise Nostre Seigneur; & ce fut dans la mesme année que le Roy l'honora de l'Ordre de Chevalier de Saint Michel.

En 1652. il peignit dans l'Eglise des Carmelites du Fauxbourg Saint Jacques deux grands Tableaux. Dans l'un est representé le miracle des cinq Pains, & dans l'autre la Samaritaine.

En 1656.

Quelques années après il fit pour les Cordeliers de Provins un Tableau d'Autel où est peint Nostre Seigneur qui dispute dans le Temple. Il se peignit parmi ceux qui écoutent la dispute. On voit aussi à Lyon quelques Tableaux d'Autels qui sont de sa main, entre-autres celuy qu'il fit pour les Religieuses de Sainte Elisabeth de Bellecour. Il a 15
pieds

STELLA. 2
 pieds de haut, & represente Sainte Elisabeth fille du Roy de Hongrie, accompagnée de Saint Jean & de Saint François, & dans une Gloire paroist la Vierge qui tient l'Enfant Jesus. Il fit pour M. de Chambray la Captivité des Israélites, & le miracle des Cailles au desert. Entre les autres Tableaux que l'on voit de luy, il y a le Triomphe de David; la Reine de Saba qui apporte des presens à Salomon; celuy où Salomon donne de l'encens aux Idoles; un Ravissement des Sabines; un Jugement de Pâris; & un Bain de Diane.

Durant l'hyver, lors que les soirées sont longues, il s'appliquoit ordinairement à faire des suites de Dessesins, tels que ceux de la vie de la Vierge, qui sont fort finis, & dont les figures sont assez considerables: il y en a vingt-deux. On voit cinquante Estampes gravées d'après luy, où sont representez differens jeux d'enfans. Il a dessiné plus de soixante vases de differentes sortes; plusieurs ouvrages d'Orfévretie; un recueil d'ornemens d'architecture; toute la Passion de Nostre Seigneur qu'il a peinte depuis en trente petits Tableaux: c'est le dernier ouvrage qu'il a achevé.

Il avoit fait auparavant seize petits Tableaux des plaisirs champestres, & un nombre d'autres grands sujets concernant les Arts. On auroit peine à croire qu'il eust produit tant d'ouvrages, considerant le peu de santé qu'il avoit: aussi doit-on les regarder comme un pur effet de son grand amour pour la Peinture. Il estoit curieux de toutes

STELLA.

les belles choses, & avoit apporté d'Italie plusieurs Tableaux des bons Maistres, entre-autres deux de la main d'Annibal Carache : l'un, est un Bain de Diane ; & l'autre, une Venus, que l'on peut voir chez M. le Président Tambonneau. Il eût aussi une singuliere estime pour le Pouffin, qui de sa part n'en avoit pas moins pour Stella. Sa maniere de peindre estoit agréable. Le plus souvent il dispoisoit tout d'un coup ses sujets sur la toile mesme, sans en faire aucuns desseins, particulièrement lors que les figures n'estoient que d'une grandeur médiocre. Il entendoit fort bien la perspective & l'architecture. Il y estoit tellement pratique, que le Tableau qu'il fit pour les Cordeliers de Provins estant trop grand, & ne pouvant plus agir comme autrefois à de grands ouvrages, il fut obligé de faire renverser le haut en bas pour peindre le fonds, qui est une architecture fort belle & bien coloriée. Enfin estant d'une complexion fort délicate, il demeura malade, & six jours après mourut âgé de 61. an, & fut enterré à Saint Germain de l'Auxerrois devant la Chapelle de Saint Michel. Il eût pour Eleve Antoine Boufonnet Stella son neveu, dont nous venons de parler.

Le 29. Avril
1647.

F. STELLA.

FRANÇOIS STELLA fut aussi Peintre, mais il n'eût pas tous les talens de son frere : il ne demeura que cinq ou six ans en Italie, d'où il revint avec son frere.

Entre les Tableaux que l'on voit de luy, il y a dans une petite Chapelle de l'Eglise des Grands

Augustins une Nostre-Dame de Pitié, & à un des STELLA.
 Autels de l'Eglise des Augustins Réformez du quartier de la Porte Montmartre, il a peint un Saint de leur Ordre qui est à genoux devant la Vierge, qui tient le petit Jesus. Il fit fort peu d'ouvrages pendant qu'il vescu, s'estant trouvé engagé dans des procès qui luy causerent la mort: car pour s'estre échauffé à solliciter ses Juges, il fut attaqué d'une pleuresie, dont il mourut le 26. Juillet 1647. âgé de quarante-quatre ans. Il fut enterré à Saint Jean en Grève sa Paroisse, & ne laissa point d'enfans.

JEAN LE MAIRE, j'entends celuy qu'on appelloit le gros le Maire, & qui fit pour le Cardinal de Richelieu la perspective qui est à Ruel, nâquit à Dammartin près Paris en 1597. de parens pauvres. Il avoit une sœur qui servoit à Paris chez un Marchand Drapier, par le moyen de laquelle il entra au service du Marquis de Chanvalon, qui le voyant enclin à dessiner, le mit chez un Peintre plus curieux des fruits de son jardin, & plus attaché à bien entretenir ses arbres, qu'à faire des Tableaux, & instruire ses apprentifs. Ce Maistre s'estant apperceû un jour qu'on avoit osté une pomme à un de ses arbres, & Jean le Maire ayant esté convaincu de l'avoir prise, il le fit aussitost sortir de sa maison: ce qui faisoit dire quelquefois à le Maire, qu'il avoit esté chassé de chez son premier Maistre comme Adam du Paradis terrestre, pour avoir mangé d'une pomme. Il entra chez Vignon où il demeura quatre ans. En suite le Mar- J. LE MAIRE.

Vers l'an
1633.

quis de Chanvalon l'envoya à Rome, d'où, après y avoir passé dix-huit ou vingt ans, il revint à Paris, & travailla bientôt à plusieurs ouvrages, entre autres à la perspective qui est à Bagnolet, & à celle de Ruel.

En 1659.

Il retourna pour la seconde fois à Rome lorsque le Poussin y alla en 1642. mais il n'y demeura pas long-temps. Estant de retour à Paris, il logea dans un des Pavillons des Tuileries, où il pensa estre brûlé; car le feu s'estant mis aux Offices, & en suite aux Appartemens, l'incendie fut fort grand, & tout estant au pillage, le Maire y perdit une partie de son bien. Peu de temps après cet accident il se retira à Gaillon, où il est mort âgé de soixante-deux ans. Son corps fut enterré à la Chartruse. N'ayant jamais esté marié, il donna aux pauvres la plus grande partie du bien qui luy restoit, & laissa le reste à ses parens & à quelques amis.

FOUQUIERES.

Ce fut environ ce temps-là, ou peu après, que mourut aussi FOUQUIERES, dont je vous ay parlé. Il estoit d'Anvers, & disciple du jeune Brugle: il a travaillé à Bruxelles jusques en 1621. qu'il vint en France. Ayant eû ordre du feu Roy de peindre toutes les principales villes de France, il alla en Provence où il s'arresta long-temps à boire au lieu de travailler. M. d'Emery le ramena sans avoir rien peint: il apporta seulement quelques desseins. Quand il fut icy, il travailla pour M. de la Vrilliere & pour M. d'Emery. BELIN qui estoit son disciple mourut peu de temps après, & aussi GUILLE-

BELIN.

GUILLOT.

R O T, Païfagifte, qui avoit travaillé sous Bourdon.

Je ne croy pas, dît Pymandre, avoir jamais rien veû des deux derniers que vous venez de nommer, mais bien de Fouquieres.

Fouquieres, repris-je, peignoit agréablement; & representoit parfaitement bien la Nature; & quoy-que ce soit le principal devoir du Peintre de s'étudier à la bien imiter, il y en a eû néanmoins depuis luy qui ont méprisé cette étude, pour suivre certaines pratiques de peindre qui ne sont point naturelles ni dans les Païfages ni dans les figures. C'est pour cela que LUBIN BAUGIN ne peut

L. BAUGIN.

estre mis au nombre des excellens Peintres, quoy-qu'il ait fait plusieurs grands desseins pour des Tapisseries, & qu'il fust employé en ce temps-là à quantité d'autres ouvrages pour des particuliers.

VANBOUCLLE

VANBOUCLLE estoit disciple de Snéydre, de mesme que Nicasius, dont je vous ay parlé. Il faisoit fort bien toutes sortes d'animaux, & mesme gagnoit tout ce qu'il vouloit: cependant il a vescu d'une telle maniere qu'estant toujourns pauvre, il est mort icy à l'Hostel Dieu.

Mais si je vous fais souvenir d'un Peintre contemporain à ceux-là, & que vous avez connu, ce n'est pas pour le mettre en mesme rang; car si on vouloit le comparer à bien d'autres qui vivoient de son temps, non seulement on auroit beaucoup plus d'estime pour luy, mais mesme on connoitroit combien il estoit élevé audessus d'eux par son génie, & par les belles connoissances qu'il avoit

DU FRESNOY.

de son art. C'est de CHARLES ALFONSE DU FRESNOY dont j'entens parler. Il n'est pas nécessaire que je vous dise qu'il estoit de Paris, & d'honneste famille : vous l'avez connu, & je m'imagine que vous en avez encore une assez forte idée, sans que je m'arreste à vous le représenter. Il nâquit en 1611. Son pere le fit étudier avec beaucoup de soin pour estre Medecin : mais dès ses plus jeunes ans il fit paroître la force de son imagination, & la vivacité de son esprit dans l'inclination & l'attachement qu'il avoit pour la Poésie, réussissant si heureusement à faire des vers, qu'il remportoit toujours le prix dans toutes les Classes où il se trouvoit. A l'amour qu'il avoit pour la Poésie il joignit encore celuy de la Peinture, en sorte que tout d'un coup il se trouva engagé dans deux passions également violentes. Et comme il se déclara enfin pour la Peinture, ce fut malgré son pere qu'il s'y appliqua, & encore plus contre la volonté de sa mere, qui ne considerant cét art que par rapport aux plus ignorans, & s'il faut ainsi dire, aux plus miserables de cette profession, ne pouvoit souffrir que son fils fust un Peintre. Cependant quelque opposition que sa mere y apportast, & nonobstant mesme les mauvais traitemens qu'il receût d'elle à cette occasion, il ne changea point de dessein. Il avoit dix-neuf ou vingt ans lors qu'il se mit à suivre Perier, qui demeuroit alors dans la ruë de l'Arbre-sec ; & quand il eût travaillé deux ans sous luy & sous Vouët, il partit pour aller en Italie, où il

arriva à la fin de l'année 1633. ou au commencement de l'année 1634. DU FRESNOY

Comme pendant ses études il s'estoit beaucoup appliqué aux élémens d'Euclide & à la Géometrie, il commença si-tost qu'il fut à Rome à peindre des perspectives, divers bastimens, & les ruines des anciens édifices. Environ deux ans après, & lors que M. Mignard, qui travaille encore aujourd'huy, & qu'il attendoit pour camarade, fut arrivé à Rome, ils prirent un mesme logement, & copièrent pour le Cardinal de Lyon les plus beaux Tableaux qui sont dans le Palais Farnese. Ils ne laisserent pas de faire leur principale étude d'après les Peintures de Raphaël, & les plus belles Antiques, & d'aller tous les soirs dans les Académies dessiner d'après les Modeles. Du Fresnoy comprit bientoist tout ce qui regarde la theorie de la Peinture; son amour pour cét art le possedoit de sorte qu'il ne pensoit à autre chose qu'à en aquerir toutes les connoissances. C'est ce qui fit que dès ce temps-là, & mesme pendant son travail, il s'occupoit à faire des vers pour exprimer ses pensées, & commença son Poëme de la Peinture qui fut long-temps le sujet de ses entretiens, & qu'il n'acheva qu'après avoir bien leû tous les meilleurs Auteurs, & fait des observations sur les Tableaux des plus grands Maistres: mais sur tout après les profondes réflexions & les entretiens solides & continuels qu'il avoit avec son ami M. Mignard; car l'un & l'autre ne voyoient & ne faisoient rien de ce qui re-

DU PERRON.

garde leur profession, sans en faire un examen tres-exact. Ce fut aussi après s'estre bien fortifié dans routes ces connoissances qu'il se mit à faire quelques Tableaux pour les François & les Italiens amateurs de cét art. Il en fit deux pour M. le Tellier de Morfan. Dans l'un sont peintes les ruines de *Campo vacino*, & la Ville de Rome sous la figure d'une femme; & dans l'autre des filles d'Athenes qui vont voir le tombeau d'un Amant. Le Peintre y a representé un sacrifice, & comme en presence de la personne que le mort avoit aimée, il sort des flâmes de l'urne dans laquelle sont ses cendres. Ces deux Tableaux & un autre où l'on voit Enée qui porte son pere au tombeau, sont à Paris chez M. Passart Maistre des Comptes. Il fit pour M. Perochel Conseiller, un grand Tableau où Mars rencontre Lavinie qui dort sur le bord du Tybre. Il est representé descendu de son char levant le voile qui la couvre, afin de la considerer. Ce Tableau, qui est un des meilleurs qu'il ait faits, appartient presentement à M. le Président Robert. Il fit en suite deux autres Tableaux pour M. Perochon de Lyon: l'un de la naissance de Venus, & l'autre de la naissance de Cupidon; un autre pour M. de Berne Conseiller à Lyon, où est peint Joseph & la femme de Putiphar.

Comme il avoit une estime particuliere pour les ouvrages du Titien, il prenoit un plaisir singulier à les voir, & faire des copies, de ceux dont il pouvoit disposer. Vous sçavez avec quelle joye
il

il travailloit dans la Vigne Aldobrandine, lors Du ERBENOY. qu'il copia ce Tableau où la Vierge est représentée tenant le petit Jesus, & accompagnée de plusieurs Saints; celuy d'Herodias qui tient la teste de Saint Jean; & encore ces deux morceaux de paysages de la Bacchanale d'Ariane, & celuy où il y a des figures de Jean Belin, qu'il fit pour moy avec un soin tout particulier, connoissant l'amour que j'avois alors pour les Païfages, & l'estime que M. Pouffin m'avoit fait concevoir de ceux de cét excellent Peintre. Il en copia encore d'autres dans la Vigne Borghese pour le Chevalier d'Elbene; & ce fut en ce temps-là que rempli des idées de ce qu'il voyoit du Titien & des Caraches, il fit le Tableau que vous avez où est représenté Nostre Seigneur que l'on porte dans le Tombeau.

Éstant continuellement appliqué à son Poëme, & mesme y travaillant pendant qu'il peignoit, il demouroit beaucoup plus de temps à finir ses Tableaux qu'il n'eust fait s'il n'eust pas eû l'esprit distrait; outre qu'il n'estoit jamais content dans l'exécution des idées que son imagination luy fournissoit.

Vers l'an 1653. il alla avec M. Mignard à Venise & par toute la Lombardie, car ces deux amis ne se quittoient jamais, & c'est pourquoy on les appelloit dans Rome les inséparables. Il est vray que cette union d'esprit & de volonté leur estoit beaucoup avantageuse. L'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre estoit exempte de toute sorte d'envie.

DU FRESNOY.

Ils n'avoient rien de secret ni de particulier. Les biens de l'esprit comme ceux de la fortune leur estoient communs. Chacun faisoit part à son compagnon des connoissances qu'ils aqueroit dans son art, & ils n'estoient point plus contens l'un & l'autre que quand ils se pouvoient rendre de mutuels services. Vivant dans une si parfaite intelligence, ils observoient tout ce qu'ils voyoient dans leur voyage, de sorte qu'on peut dire qu'ils revinrent l'esprit rempli de tout ce qu'il y a de plus beau dans ces pais-là.

Pendant que du Fresnoy sejourna à Venise, il peignit une Venus couchée pour le sieur Marc Paruta noble Venitien, & une Vierge à demi-corps. Il fit voir dans ces deux Tableaux qu'il n'avoit pas regardé ceux du Titien sans en avoir beaucoup profité. Ce fut dans cette Ville que ces deux amis se separerent, M. Mignard pour retourner à Rome, & du Fresnoy pour venir en France. Il avoit leû son Poëme à tous les plus habiles Peintres des lieux où il avoit passé, particulièrement à l'Albane & au Guerchin qui estoient alors à Boulogne, & consulta encore plusieurs personnes scayantes dans les belles Lettres.

Il arriva à Paris en 1656. & fut loger chez M. Potel Greffier du Conseil rue Beautreillis, où il peignit un petit Cabinet. En suite il fit un Tableau pour le grand Autel de l'Eglise de Sainte Marguerite du Fauxbourg Saint Antoine. M. Bordier Intendant des Finances, qui faisoit alors achever sa

maison du Rincy, ayant veû ce Tableau en fut si satisfait qu'il mena du Fresnoy dans cette maison qui n'est qu'à deux lieuës de Paris, pour y peindre un Cabinet. Dans le Tableau du Platfond il representa l'embrasement de Troye. Venus est auprès de Pâris, qui luy fait remarquer comme le feu consume cette grande Ville. Il y a sur le devant le Dieu du fleuve qui passe auprès, & d'autres Divinitez. Cét ouvrage est un des plus beaux qu'il ait faits, tant pour l'ordonnance que pour le coloris. En suite il fit plusieurs Tableaux pour des Cabinets de curieux. Il peignit un grand Tableau d'Autel pour une Eglise de Lagny, où il representa l'Assomption de la Vierge & les douze Apostres, le tout grand comme nature. A l'Hostel d'Erval il fit quelques Tableaux, entre-autres celui du Platfond d'une chambre avec quatre paysages fort beaux.

Il estoit connoissant dans l'Architecture, & fit pour M. de Vilargelé tous les desseins d'une maison qu'il a fait bastir à quatre lieuës d'Avignon. Il donna aussi des desseins pour l'Hostel d'Erval, pour celui de Lyonne, & d'autres pour celui que M. le Grand-Prieur de Souvré a fait bastir au Temple. C'est aussi de son dessein le grand Autel des Filles-Dieu dans la ruë Saint Denis.

Bien qu'il eust achevé son Poëme de la Peinture avant que de partir d'Italie, & qu'il l'eust communiqué à plusieurs sçavans hommes de ce pais-là, comme je vous ay dit: depuis neanmoins

DU FRESNOY.

qu'il fut en France, il le revoyoit encore de temps en temps, avec dessein de traiter plus au long beaucoup de choses qui luy sembloient n'estre pas expliquées assez amplement. Cét ouvrage ne laissoit pas de luy prendre beaucoup de son temps, & a esté cause qu'il n'a pas fait autant de Tableaux qu'il auroit pu faire. Vous sçavez combien il aimoit à parler des choses qui regardent la Peinture, quittant volontiers le pinceau pour en discourir, & pour parler de son Poëme, lequel cependant il n'a pas luy-mesme mis au jour, n'ayant esté imprimé qu'après sa mort en 1668. avec l'excellente traduction qui en a esté faite, quoy - qu'il en eust obtenu le privilege un an auparavant. Mais estant tombé en apoplexie, il devint ensuite paralytique; & après avoir esté en cet estat quatre ou cinq mois, il se retira chez son frere à Villiers-le-Bel, où il mourut, & fut enterré dans la Paroisse. Il avoit quitté le logis de M. Potel lors que M. Mignard arriva à Paris en 1658. & ces deux amis s'estant rejoints, demurerent toujours ensemble, jusques à ce que la mort de du Fresnoy les separa.

Après m'estre un peu arresté, Si vous voulez, dis-je à Pymandre, je vous parleray encore de quelques Peintres qui vivoient en ce temps-là, & qui sont morts depuis: mais il y en a peu dont il me souviennne qui ayent eû beaucoup de réputation.

GRIBELIN.

Je vous nommeray seulement GRIBELIN, qui faisoit des portraits de pastel; NANTEUIL qui en a fait de fort ressemblans, & qui gravoit d'une ex-

cellente maniere; FRANCART tres-entendu pour FRANCART.
 les ornemens & les décorations de Theatre; LA
 FLEUR natif de Lorraine, qui faisoit des fleurs LA FLEUR.
 en miniatute. COURTOIS Bourguignon faisoit COURTOIS.
 assez bien le païsage, de mesme que FRANCHIS-FRANCHIS-
 QUE MILET Flamand qui taschoit d'imiter la QUE.
 maniere du Pouffin. PATEL en a peint de tres-PATEL.
 agréables. Sa maniere estoit finie & un peu seche.
 DE CANI estoit aussi païsagiste. COTELLE de DE CANE.
 Meaux avoit travaillé, comme je croy vous avoir COTELLE.
 dit, sous Guyot. Il estoit pratique & intelligent pour
 les ornemens. Il a beaucoup peint aux Tuileries, &
 est mort en 1676. Ce fut dans la mesme année que
 mourut MICHEL ANGE de Volterre qui pei-
 gnoit assez bien à fraisque. BOULE peignoit des BOULE.
 animaux, & estoit disciple de Snéydre dont il avoit
 épousé la veuve. Il a travaillé aux Gobelins pour
 les ouvrages du Roy. MONTBELIARD de la MONTBEN-
 Franche-Comté peignoit fort bien en petit. LIARD.

Je croy, interrompit Pymandre, que vous ne trouvez pas beaucoup de choses dignes de remarques dans ces derniers Peintres, puis que vous en parlez avec tant de vîtesse qu'à peine dites-vous leurs noms.

C'est, luy repartis-je, qu'il y a long-temps que je vous entretiens, & que peut-estre je vous fatigue: car après vous avoir parlé assez amplement du merite & des ouvrages des Peintres les plus considerables qui ont esté, je ne dois pas m'arrester, ce me semble, à ceux qui sont beaucoup audeffous;

mais plutôt mettre fin à une matiere sur laquelle il y a long-temps que j'abuse de vostre patience.

Vous demeurez donc ferme, dit Pymandre, à ne rien dire des Peintres qui travaillent encore aujourd'huy.

Que serviroit, luy repartis-je, de vous en parler, il faut les laisser parler eux-mesmes. Vous pouvez voir leurs ouvrages ; les plus habiles vous en feront connoistre le merite, & vous exprimeront leurs pensées beaucoup mieux que je ne pourrois faire.

Vous avez desiré de sçavoir l'origine & le progrès de la Peinture. Pour cela je vous ay parlé des premiers Peintres, & de ceux qui ont commencé à perfectionner cét Art. Je vous ay dit comment après avoir esté presque perdu pendant plusieurs années, il commença de reparoistre en Italie, & qui furent ceux qui contribuèrent à le relever, & le mettre dans un nouveau lustre. Non seulement je vous ay nommé les plus celebres Peintres Italiens, mais encore ceux des autres Nations qui ont travaillé avec quelque estime. Je vous ay marqué leurs differens talens & le merite de leurs ouvrages. C'est en voyant ces ouvrages que je vous ay entretenu de toutes les parties de la Peinture, & que je vous ay parlé des qualitez necessaires à former un sçavant Peintre. Ainsi vous pouvez sçavoir à present que pour bien juger d'un Tableau & du génie de celuy qui l'a fait, il faut regarder d'abord quelle est l'Invention de ce Tableau ; si elle est nouvelle, noble, & agréable. La Dispositi-

tion du sujet vous fera connoître si l'Ouvrier a du jugement, & s'il y a de l'ordre dans ses pensées. C'est dans le Dessein que le Peintre fait paroître la force de son esprit, sa science, & le fruit de ses études. Par le dessein il donne de la proportion, de la grace, & de la majesté à ses figures; il en marque toutes les beautés; il exprime les différentes actions du corps, & les divers mouvemens de l'ame. Enfin le dessein est comme la base & le fondement de toutes les autres parties.

Quelque beauté de coloris qu'un Peintre donne à son ouvrage, quelque amitié de couleurs qu'il observe pour le rendre aimable & plaisant à la veüe; quelques jours & quelques lumieres qu'il y répande pour l'éclairer, de quelques ombres dont il tasche de le fortifier & d'en relever l'éclat, si tout cela n'est soutenu du dessein, il n'y a rien, pour beau & riche qu'il soit, qui puisse subsister. On doit prendre garde sur tout à ne se pas laisser surprendre par les charmes du coloris; car la Couleur n'est pas seulement un agrément que la nature ait répandu sur les corps pour en relever la beauté & leur donner plus d'éclat, mais elle est aussi dans les ouvrages de l'art un moyen merveilleux pour les rendre agréables, & donner plus de plaisir à la veüe. Et de vray, comme nous voyons que les couleurs de l'arc-en-Ciel, qui ne marquent rien de particulier, ne laissent pas de se faire regarder avec admiration: aussi les diverses couleurs qui brillent dans un Tableau, quoy-que privé des autres

parties de la peinture, ne laissent pas de fraper les yeux, & même d'émouvoir l'ame, qui se laisse remuer par les sens avec lesquels elle a une si grande liaison, que d'abord elle ne pense, s'il faut ainsi dire, qu'à prendre part au plaisir qu'ils reçoivent, sans examiner les choses par la raison.

C'est pourquoy je croy vous avoir fait observer sur le sujet des Tableaux du Poussin, que ce Peintre dans le coloris de ses figures s'étudioit à les représenter telles qu'elles paroissent dans le naturel, lors que par la distance qui se trouve entre-elles & celuy qui les voit, l'air qui est interposé les rend plus grises, & fait que la carnation n'est pas si vive & si agréable. Cependant quoy-que la raison fasse voir que c'est une regle qu'on doit observer, il est vray néanmoins que les Peintres qui ne l'ont pas suivie, & qui s'en sont dispensés, tels que le Titien, Paul Veronese, & ceux de l'école de Lombardie, ont esté plus agréables que les autres dans leurs carnations, parce que l'œil ne se soucie pas toujours que les choses soient conduites par les regles de la raison pourveu qu'elles luy plaisent. Et de même que les lunettes de longue veüe luy font discerner & mieux connoistre les objets éloignés, ainsi le Peintre en fortifiant ses couleurs, & les rendant plus sensibles, fait un effet semblable, & luy représente des choses plutôt belles & agréables que régulières. De sorte qu'il faut mettre de la différence entre le jugement que l'œil fait d'un Tableau, & celuy que la raison en donne. L'un
se

se contente de l'agrément, & l'autre recherche la verité & la vraysemblance. Et par là vous voyez que la lumiere de la raison doit conduire toutes les operations de l'esprit, comme la lumiere de l'œil les operations de la main, & qu'il est besoin d'une grande prudence & d'un grand discernement pour distribuer toutes choses selon qu'il est necessaire pour la perfection d'un ouvrage, lors qu'on veut satisfaire également les yeux & la raison. Et c'est ce discernement & cette prudence qu'il faut beaucoup estimer dans les Ouvriers & dans leurs ouvrages.

Il me semble que nous avons assez examiné, lors que nous en avons eû l'occasion, comment les plus excellens Peintres ont traité toutes les parties de la Peinture, & ce que doivent faire ceux qui les veulent imiter. Et bien que tous n'arrivent pas à un mesme degré de perfection, il y a toujours dans chaque Peintre & dans chaque espece d'ouvrage quelque chose de bon. C'est une ignorance, ou une complaisance trop basse de louer toutes sortes de Tableaux; mais c'est une tiranie & un trop grand mépris de n'estimer que ce qui est parfait & achevé.

J'avoûë qu'on est touché d'une extrême joye quand on voit des objets parfaitement beaux: mais il faut chercher les choses belles parmi mesme ce qui est difforme, & faire comme les Abeilles qui recueillent du miel sur des plantes ameres. Il y a mesme certains Tableaux où l'on voit de belles

parties, quoy que faits par des Peintres médiocres. Il y en a d'autres aussi qui n'auront ni la nouveauté de l'invention, ni les charmes de la couleur, qui seront admirables par la force des expressions.

In Corinth.

Pausanias dit que les ouvrages de Dédale avoient quelque chose de rude, & qui n'estoit pas agréable à la veüe, mais néanmoins qu'ils portoient avec eux je ne sçay quoy de divin.

Quoy-qu'un Peintre ne doive rien négliger, il doit toutefois prendre garde à ne pas tant travailler pour aquerir de l'estime par la beauté des ornemens que par l'excellence de son principal ouvrage. Et c'est de quoy Zeuxis se plaint dans Lucien, disant avec indignation que l'on louë dans la Peinture ce qui n'est que de la fange. Apulée nomme aussi les ornemens les feuilles de l'art, & de veritables amusemens. C'est pourquoy comme le Peintre n'en doit pas faire le capital de son travail, cela ne merite pas aussi qu'on s'attache trop à les considerer.

C'est une espece de plaisir de sçavoir les noms des Peintres, de connoître leurs différentes manieres, & de discerner les originaux des copies: mais c'est un contentement achevé quand on peut juger de l'art & de la science de l'Ouvrier; qu'on entre dans ses pensées, & que l'on comprend l'artifice dont il s'est servi pour tromper les yeux, & perfectionner son ouvrage.

Tout ce que nous avons dit ne regarde que cet art de plaire & de tromper. Il y a dans la Peintu-

te une fin encore plus noble & plus relevée, qui est celle d'instruire, & qui est commune aux Sciences & aux Arts, dont Dieu n'a donné la connoissance aux hommes que pour en tirer de l'utilité, & en bien user. Pour cette partie qui est indépendante de toutes les regles, c'est une matiere qui meriteroit bien que l'on en traitast de la maniere que je m'imagine que cela devoit estre.

Hé quoy, interrompit aussitost Pymandre, est-ce que vous n'en parlerez point, & que vous m'en ferez un secret ?

Je n'ay rien de caché pour vous, luy repartis-je, mais il faudroit pour vous satisfaire que j'eusse fait achever beaucoup de desseins qui sont commencez, & mis en estat ceux qui sont déjà finis. Cependant si ce que nous avons dit vous a plû, vous aurez de quoy vous divertir en voyant les Tableaux des meilleurs Maistres, & en vous entretenant dans une occupation qui a esté le plaisir des plus grands hommes.

Car de tous les Arts que l'esprit de l'homme possède, y en a-t-il un plus admirable que celui de la Peinture, par le moyen duquel on sçait représenter la nature mesme, & faire voir par le mélange des couleurs l'image de toutes les choses qui tombent sous les sens. Que si c'est un grand avantage à l'homme de comprendre dans son esprit les images des corps animez & inanimez, combien est-ce une chose digne d'admiration d'en pouvoir tracer la ressemblance, & encore plus de se former une

idée de toutes les beautez de la Nature pour en faire une plus parfaite, telle qu'estoit cette figure de Pirrha qui surpassoit toutes les plus belles femmes? Mais comme il est rare de trouver une personne parfaitement belle, aussi est-il extrêmement difficile de faire l'image d'une beauté accomplie. C'est pourquoy les plus sçavans hommes de l'antiquité, pour avoir part à la gloire d'un Art si merveilleux, non seulement ont eû une estime toute particuliere pour la Peinture, mais encore ont voulu peindre eux-mesmes. Pythagore, quoy-que fortement attaché à l'étude de la Philosophie, prenoit souvent le pinceau pour se délasser l'esprit. Platon avoit une connoissance parfaite du Dessain, de mesme que Socrate son maistre qui travailloit excellemment de Sculpture. Paul Emile ce grand Capitaine, voulant que ses enfans joignissent à l'étude de la Philosophie la pratique de la Peinture, fit venir d'Athenes Methrodorus pour leur en donner des préceptes. Fabius fit gloire de peindre le Temple du Salut. Celuy d'Hercule fut orné des Tableaux du Poëte Pacuvius. Turpillius Chevalier Romain, M. Valere, Ateius, Labeo Préteur & Proconsul, & Lucius Mommius ont laissé des Tableaux de leur façon. Et quoy-que l'amour de la Peinture semble bien different & éloigné de la passion de ceux qui forment les Républiques, & des hommes nourris dans le métier de la guerre, les Scipions neanmoins & Jules Cesar, qui estoient de grands Capitaines, n'ont pas laissé de prendre beaucoup de plaisir à

la Peinture. Domitien & Neron, tout brutaux & cruels qu'ils estoient, s'arrestèrent quelquefois à dessiner; & Alexandre Sévère, Valentinien, & Marc Agrippa quittoient leurs occupations les plus sérieuses pour s'occuper à cet exercice. Quintus Pedius neveu de Cesar, estant né muet, on luy fit apprendre à peindre, parce qu'il sembla à ceux qui avoient soin de son éducation qu'il n'y a rien qui merite mieux d'occuper l'esprit d'un jeune Prince que l'exercice de la Peinture.

Il y a eû mesme plusieurs femmes qui ont aquis de la réputation dans ce travail. Pline parle d'une fille du Peintre Mycon, nommée Timarete, laquelle peignoit fort bien, & encore d'une autre Timarete fille de Nicon aussi Peintre, de laquelle il y avoit dans le Temple d'Ephese un Tableau fort ancien où elle avoit representé Diane. Le mesme Auteur parle encore d'une Irene, d'une Calypso, & de plusieurs autres qui se sont renduës recommandables par l'excellence de leur pinceau.

Liv. 35. ch. 9.

Id. liv. 35. ch. 9.

Tant d'hommes illustres qui s'appliquoient à la Peinture contribuèrent à anoblir cet Art; de sorte que parmi les Grecs il fut mis au nombre des Arts liberaux, & par un decret public défendu aux esclaves & à ceux qui auroient esté repris de Justice d'en faire profession, & de s'y exercer.

Outre les personnes considerables qui ont esté curieuses d'apprendre à peindre, on a veû des Rois, des Princes, & des Républiques, qui pour marque de l'estime qu'ils faisoient de la Peinture ont beau-

coup honoré ceux qui en faisoient profession. Les Agrigentins eurent une affection singuliere pour Zeuxis, auquel ils firent de grandes liberalitez. Aristide Thebain fut fort estimé du Roy Attale. Bularchus fut chéri de Candaule, Protogenes de Démetrius Phalereus. Cesar aima Thimomachus. Nicomede Roy de Lycie fit un cas singulier de Praxiteles, de mesme que Philippes de Macedoine de Pamphile. Que ne fit point Aléxandre pour Apelle? Et enfin quelle réputation n'ont point eue tous les anciens Peintres & leurs ouvrages qui ont esté vendus des sommes immenses?

Mais afin de ne mettre pas seulement au jour la gloire des Peintres anciens, & laisser dans les tenebres le nom des Peintres modernes, je diray que Robert Roy de Naples honora le Giotti d'une bienveillance particuliere; & que Loûis XI. Roy de France fit la mesme grace à Jean Belin. René d'Anjou Roy de Sicile, non seulement eut de l'estime pour les excellens Peintres de ce temps-là, mais encore qu'il peignit fort bien, comme on peut juger par plusieurs ouvrages qu'il a faits, & dont on en voit plusieurs dans l'Eglise des Celestins d'Avignon. André Mantegne posseda l'affection de Loûis Marquis de Mantoûë. Mais quels honneurs ne receût point Leonard de Vinci, je ne dis pas seulement de Loûis le More Duc de Milan, & de Julien de Médicis, mais encore de François I. entre les bras duquel il mourut? Les Papes Jules II. & Leon X. reconnurent les excellentes qualitez de

Michel Ange, de Raphaël, & des autres Peintres de ce temps-là. L'Empereur Maximilien eût de l'estime pour Albert Dure, & le Titien fut aimé d'Alfonse Duc de Ferrare, de Frédéric Duc de Mantouë, de l'Empereur Charles-Quint. En quelle estime a-t-on veü Rubens & Vandeick en Angleterre & dans les Pais-Bas? Veritablement depuis la mort de François I. & de Henri II. la Peinture ne fut pas si bien traitée en France qu'elle avoit esté; les guerres civiles l'éloignerent, & ce fut le Roy Louïs XIII. qui rappella dans son Royaume les Sciences & les Arts par l'estime qu'il eût pour eux: car non seulement il fit venir d'Italie plusieurs excellens hommes, mais il s'occupoit souvent luy-mesme à dessiner, & prenoit plaisir à représenter au naturel des Seigneurs ou des Officiers de sa Cour; & cét amour qu'il avoit pour la Peinture l'avoit porté un peu avant sa mort à faire venir de Rome le Poussin, qui receût de Sa Majesté autant d'honneurs & de bons traitemens qu'aucun Peintre eust jamais eüs.

Mais si on commença dans ces temps-là à voir plusieurs grands Seigneurs devenir curieux, & remplir leurs Maisons de Tableaux, on n'avoit point encore une connoissance parfaite de cét Art. Ce n'est que depuis que le Roy qui gouverne aujourd'huy si glorieusement la France, après l'avoir accrüe par ses Conquestes, en a aussi augmenté la magnificence par tant de bastimens qu'il a fait faire. Les Ouvriers se sont perfectionnez & poussez d'un

genereux desir de gloire : on peut dire qu'ils se sont rendus les plus considerables qui soient aujourd'huy dans l'Europe. Combien de personnes de qualite & de tous sexes ont pris plaisir à s'instruire dans le Dessain, connoissant qu'il n'y a rien qui ouvre davantage les yeux, & les rende capables de bien juger de toutes sortes d'ouvrages ? Je pourrois vous nommer un grand nombre de ces personnes, mais vous en connoissez assez dont vous faites beaucoup d'estime ; & je croy qu'il est temps que je mette fin à un discours qui peut-estre n'a esté que trop long. En disant cela je pris un papier qui estoit plié sur ma table, & le donnant à Pymandre, Tenez, luy dis-je, voilà de quoy vous faire passer ce soir une heure de temps. Vous jugerez du differend dont il est question. Pymandre croyant que c'estoit un Factum, le mit dans sa poche : mais en sortant il le retira pour sçavoir si c'estoit quelque affaire pressée que je luy recommandasse. Il connut que le differend estoit entre la Poésie & la Peinture. Comme il s'arrestoit pour en lire quelque chose, je luy dis qu'il verroit cét écrit en son particulier, & qu'au premier jour il m'en diroit son sentiment que j'estois bien-aisé d'avoir avant que de le rendre public. Après cela nous nous séparâmes.





LE S O N G E
D E
P H I L O M A T H E.

VOUS souvient-il, mon cher Cleogene, d'un Entretien que nous eûmes ensemble il y a quelque temps, par lequel, pour excuser vostre paresse, & justifier l'inclination que vous avez à demeurer au lit, vous taschiez à me persuader que les hommes ne sont jamais plus heureux en cette vie que pendant le sommeil? Que non-seulement ils y goustent un doux repos qui les délasse, & leur donne de nouvelles forces; mais encore que l'ame se trouve souvent entretenüe par des images & des songes si charmans, qu'elle sent une joye inconcevable pendant les agréables momens qu'elle est dans cét heureux estat. J'ay éprouvé moy-mesme cette verité, & je vais vous raconter sur ce sujet ce qui m'est arrivé.

Un des plus beaux jours de l'esté dernier, pendant que la Cour estoit à Versailles, je choisís une heure qu'il n'y avoit personne dans le petit Parc, pour mieux voir ce qu'on avoit nouvellement fait aux fontaines.

Lors que j'eûs considéré tous ces endroits si beaux & si charmans, qu'un seul pourroit faire l'ornement & la magnificence d'un grand palais, je m'enfonçay dans un des bosquets qui me parut le plus couvert. M'estant assis sur un siege, je repassois dans ma mémoire ce qu'il y a de remarquable & de singulier dans ces differens lieux, qui tous ensemble font de cette Royale Maison la plus riche & la plus superbe demeure que l'on puisse imaginer. Je n'y eûs pas esté longtemps, que je m'appuiay contre un arbre qui se rencontra prés de moy. Le calme où je me trouvay, le bruit des eaux, & la fraischeur du lieu se rendirent insensiblement maistres de mes sens, & me livrerent au sommeil. Tant d'excellentes images dont mes yeux s'estoient remplis, entretenoient mon esprit dans des rêveries si agréables, que je crus estre encore dans un des riches Pavillons de la Renommée, & que tout d'un coup j'apperceûs venir deux Dames, qui à leur port majestueux avoient quelque chose

de plus qu'humain. L'une estoit d'une taille haute & fort dégagée. Elle avoit le teint blanc, les yeux bleus & vifs. Ses cheveux estoient blonds, qui tombant par grosses boucles sur son col, en augmentoient encore la beauté. Sa robe estoit blanche, fermée de diverses fleurs en broderie d'or. Un manteau de couleur bleuë, & fort léger pendoit de dessus ses épaules, & traïsnoit jusques à terre. L'autre Dame estoit d'une taille un peu moins grande, mais parfaitement bien proportionnée. L'air de son visage avoit quelque chose de masse & de doux tout ensemble. Ses yeux noirs brilloient d'un éclat vif & perçant, & ses cheveux bruns estoient nouëz negligemment autour de sa teste. Sa robe estoit d'un taffetas changeant, & par-dessus elle avoit un grand voile d'une étoffe de soye tres-claire rayée d'or & d'argent, au travers de laquelle on ne laissoit pas de découvrir les couleurs de sa robe. La premiere tenoit en sa main des tablettes; & l'autre un rouleau de papiers & un crayon. Les voyant avancer, je me retiray dans un coin du Pavillon, & j'entendis qu'elles se faisoient quelques reproches, l'une se plaignant de ce que l'autre luy déroboit quelque chose de sa gloire. Après avoir marché quelque temps

avec assez d'action, elles s'arrestèrent contre cette riche balustrade de marbre qui environne le bassin de la fontaine. Je connus alors par leurs discours que c'estoit la Poésie & la Peinture qui avoient quelque différend. Elles s'appuyèrent sur la balustrade, moins pour se reposer que pour parler plus commodément, & alors je fus témoin de cét Entretien.

LA PEINTURE.

N'EST-CE pas aussi une chose étrange, ma sœur, que vous preniez tant de soin à traverser mes desseins? Quoy, je n'ose rien faire de particulier pour la gloire du Roy, que vous ne l'imitiez! Si je pense travailler à quelque ouvrage qui ait rapport à ses actions, vous venez aussitost m'interrompre, & vous taschez par vos belles paroles à me priver de l'honneur que je puis aquerir par l'excellence de mon invention.

LA POÉSIE.

*V*OS Ouvrages, ma sœur, n'ont rien que d'admirable,
 Tout y paroist sçavant, naturel, agréable;
 Mais quelque illustre effort que fasse vostre main,
 Si c'est pour m'égalér, elle travaille en vain.
 Pourquoy donc m'accuser de malice ou d'envie?
 Quelle gloire, ma sœur, vous puis-je avoir ravie?

Quel sujet auroit pu m'animer contre vous,
 Et rendre mon esprit de vos grandeurs jaloux,
 Moy qui dans mes travaux n'ay jamais veü personne
 Prétendre à m'arracher l'honneur de la couronne ?
 Tout cét éclat trompeur qui brille dans vostre art,
 Vous appartient, ma sœur; je n'y prens point de part.
 Vos plus vives couleurs, vos lumieres, vos ombres
 Paroissent à mes yeux trop foibles & trop sombres.
 Je sçay, quand il me plaiſt, favorable aux amans,
 Leur faire des portraits plus vifs & plus charmans.
 D'un pinceau tout divin je fais une peinture
 Qui ternit les beautez que forme la nature,
 Et d'où, sans reprocher les dons que je vous fais,
 Vous empruntez souvent les plus beaux de mes traits.
 Mais pour vous obliger, & vous rendre service,
 Et-il rien sous les cieux, ma sœur, que je ne fiſſe ?

LA PEINTURE.

CE n'est pas me bien servir que de vouloir attirer tout le monde à vous, quand il est occupé à confiderer mes ouvrages; & je n'ay pas lieu de prendre pour de bons offices ceux que vous me rendez tous les jours. Je croyois ne pouvoir mieux plaire à ce grand Monarque, qui est aujourd'huy la merveille du monde, que de le peindre sous les différentes images des plus grands Heros de l'antiquité; & l'ayant représenté vaillant, généreux & triomphant, je pensois en avoir formé des traits qui le faisoient assez bien connoistre, lors que j'apprens que vous vous servez des sujets que j'ay

choisis pour faire des portraits de ce grand Prince.

Ne pouviez-vous pas employer vos talens d'une autre maniere, sans vouloir m'oster la gloire que j'aquiers par l'excellence de mes Tableaux, & particulierement dans ceux, où sous des figures toutes mystericuses, je tasche à donner quelque idée de l'ame de ce grand Monarque ?

LA POÉSIE.

*P*our parler d'un Heros, ou d'un grand Personnage,

*Vous sçavez bien, ma sœur, que c'est un avantage
Que les Dieux en naissant m'ont donné dessus vous,
Et qui fait le sujet de tout vostre courroux.*

*Mais si les Immortels, comme leur fille aisnée,
A chanter leurs vertus m'ont ainsi destinée,
Vostre sort, quoy - que moindre, est pourtant bienheu-
reux ;*

*Puis qu'enfin vous sçavez de ces Heros fameux
Représenter le corps, & faire une peinture
Qui par vostre art divin imite la nature.
Vous pouvez mesme encor de tout cet Univers
Retracer les sujets que je peins dans mes vers.
Je ne vous cache point ce que j'ay de richesses ;
Je vous en fais, ma sœur, bien souvent des largesses,
Et pour tant de tresors & de dons précieux
Je n'exige de vous qu'un accueil gracieux.*

*Vous devez un peu plus aux droits de ma naissance ;
Mais je ne veux de vous d'autre reconnoissance.*

LA PEINTURE.

HA, c'est me traiter avec trop d'orgueil ! Je voy bien qu'il est temps que je me déclare, & que je fasse voir avec combien d'injustice vous prétendez usurper ce droit d'aisnesse, vous qui n'êtes venuë au monde que long-temps après moy. Jusques icy j'ay souffert vostre humeur altiere; mais puis que vous voulez me dérober un titre qui m'est si justement aquis, je prétens bien m'opposer à vos desseins, & détromper ceux que vous prévenez à mon desavantage. Il ne m'est pas difficile de prouver le temps de ma naissance, & de faire voir que les Dieux ne vous ont fait naistre que pour me tenir compagnie, & pour expliquer aux hommes les mysteres que je leur avois déjà representez par mes savans caracteres.

LA POÉSIE.

*SI l'on ne sçavoit pas quelle est mon origine,
 Que je tire mon sang d'une source divine,
 Que le Ciel m'a veu naistre, & que les Immortels
 M'ont commise icy-bas pour bastir leurs Autels;
 Que c'est ma seule voix qui forme leurs oracles,
 Prononce leurs decrets, annonce leurs miracles,
 Et de leurs volontez établissant les loix,
 Y tient assujctis les peuples & les Rois;
 Et si j'estois enfin quelque peu moins connue;
 Vous pourriez bien, ma sœur, vous qui trompez la
 veüe,*

Tracer de mon visage un crayon imparfait ;
 Et le faire autrement que les Dieux ne l'ont fait.
 Mais chacun sçait assez qu'il n'est point de contrée
 Où mon nom & ma voix ne se soient fait entrée :
 Je me suis fait connoistre en mille & mille lieux ,
 Pour y faire adorer les Heros & les Dieux.
 Avant que vous eussiez jamais fait leurs images ,
 Je montrois comme on doit leur rendre des hommages :
 J'enseignois aux mortels l'effet de leur pouvoir ,
 Qui fait de l'Univers tous les cercles mouvoir :
 Je faisois leur portrait sans pinceau , sans matiere ,
 Sans ombres , & sans traits ; ce n'estoit que lumiere ,
 Que les yeux les plus forts ne pouvoient supporter ,
 Mais qu'un esprit soumis sçavoit bien respecter :
 Et par ces mots sacrez de pure & simple essence ,
 J'en faisois mieux que vous toute la ressemblance.
 Cependant pour vous plaire , & pour les honorer ,
 Je vous appris , ma sœur , à les bien figurer.
 Je vous marquay les lieux où chacun d'eux habite ;
 Je vous dis leurs vertus , leurs noms , & leur merite ,
 La puissance qu'ils ont sur le sort des humains ,
 Les ouvrages sortis de leurs divines mains ,
 Quel est le port de l'un , de l'autre le visage ,
 Des Déesses le teint , des Nymphes le corsage ;
 Et vous traçant ainsi de tous les demi-Dieux
 Cent differens portraits rares & précieux ,
 Je vous donnois sujet de faire une peinture ,
 Où de ces grands Heros on connust la figure.
 Combien de fois mon cœur de ce zele enflammé
 A-t-il dedans le vostre un beau feu rallumé ,

Donc

*Dont la claire lumiere & la chaleur ardente
 Echauffoit vostre esprit & vostre main tremblante,
 Et par ce grand secours qu'ils tiroient de mon sein,
 Achevoient aisément quelque noble dessein ?
 Mais sans moy vos couleurs, quoy-que vives & belles,
 Neussent jamais bien peint les beautez éternelles ;
 Et mesme tres-souvent pour de moindres sujets,
 Je vous en ay, ma sœur, fait les premiers projets.
 Ne dédaignez dont point ce nom de ma cadette,
 Profitez-en, ma sœur, soyez sage & discrete ;
 Et pour n'abuser plus ainsi de ma bonté,
 Laissez-là vostre orgueil, & vostre vanité.*

LA PEINTURE.

C'EST ma voix, ma sœur, qui est une voix toute spirituelle & toute divine, puis qu'elle se fait entendre à tous les peuples. Je n'ay pas besoin, comme vous, de differens idiomes pour chaque nation : je n'ay qu'une maniere de m'exprimer qu'elles entendent toutes ; & le plus barbare comme le plus poli comprend tout d'un coup ce que je luy veux dire. Il n'est pas jusqu'aux animaux qui ne soient soumis à ma puissance, & à qui je ne fasse sentir les charmes de mon art : j'expose des choses qui paroissent si réelles, qu'elles trompent les sens. Je fais par une agréable & innocente magie, que les yeux les plus subtils croyent voir dans mes ouvrages ce qui n'y est pas. Je fais paroistre des corps vivans dans des sujets où il n'y a ni corps ni vie. Je represente mille actions differentes, & par tout

l'on diroit qu'il y a de l'agitation & du mouvement. Je découvre des campagnes, des prairies, des animaux, & mille autres sortes d'objets, qui n'existent que par des ombres & des lumieres, & par le secret d'une science toute divine avec laquelle je sçay tromper les yeux. C'est par ces merveilles, ma sœur, que malgré vos artifices je prétens conserver quelque avantage sur vous.

LA P O È S I E.

*E*stimez de vostre Art les differens ouvrages,
 Vantez ces beaux portraits, ces vivantes images,
 Tous ces fruits si bien peints, ces arbres toujours verds,
 Les épics de l'esté, les glaçons des hivers.
 Montrez, si vous voulez, cent choses surprenantes,
 Que l'on croit bien souvent & vives & mouvantes,
 Et d'un pinceau sçavant exprimez des beautez
 Dont les yeux des mortels puissent estre enchantez.
 Pour satisfaire mieux au plaisir de la veüe,
 Arrangez ces couleurs dont vous estes pourveüe.
 Vos plus puissans efforts ne produiront jamais
 Des miracles pareils à tous ceux que je fais.
 Je ne vais point chercher dans le sein de la terre
 Ces differens émaux, ces couleurs qu'elle enferme,
 Qui recevant de vous quelque charme nouveau,
 Donnent à vos Tableaux ce qu'on y voit de beau.
 Ce surprenant éclat d'une peinture illustre
 Dure tres-rarement jusqu'au centième lustre:
 La matiere s'en perd, & l'on voit trop souvent
 Vos penibles travaux emportez par le vent.

Les miens ne courent point de fortune semblable :
 Ils n'ont rien que de grand, de noble & de durable,
 Et sans craindre du temps les outrages divers,
 Ne periront jamais qu'avec tout l'Univers.
 L'esprit qui les produit & leur donne naissance,
 Leur communique aussi sa divine puissance ;
 Ils sont purs comme luy, solides, éternels,
 Ayant part au bonheur des estres immortels.
 Ainsi je puis, ma sœur, sans faire icy la vaine
 Rabaisser aisément vostre humeur trop hautaine.
 Car qui peut ignorer que l'Astre dont le cours
 Compose les saisons, & les mois & les jours,
 Est le Dieu dont je tiens ma naissance divine,
 Et qui d'un feu secret échauffe ma poitrine ?
 Que ma voix est la voix qu'il employe à charmer.
 Ceux d'entre les mortels dont il se fait aimer,
 Et que des plus beaux arts les écoles sçavantes
 Deviennent par mes soins encor plus éclatantes ?
 Quand des Peintres fameux les celebres pinceaux
 Feront voir dans ces lieux des chefs-d'œuvres nouveaux,
 Vous connoistrez, ma sœur, que leur rare genie
 Ne reçoit que de moy sa puissance infinie ;
 Que déjà par mes soins ils font voir à la Cour
 Des portraits dignes d'eux & du pere du jour.
 Ainsi vous ferez mieux sans vous mettre en colere,
 De travailler en paix, & d'apprendre à vous taire.

L A P E I N T U R E.

J'AVOUE, ma sœur, qu'Apollon est vostre pere ;
 que c'est par vostre bouche qu'il parle aux hom-

mes un langage tout divin ; que pour moy je ne leur parle que par des signes ; & que ma naissance ne vous est point connue. Comme je suis fille qui ne tient pas de grands discours, je vous apprendray en peu de mots mon origine, & vous feray voir combien elle est plus ancienne & plus illustre que la vostre. C'est un secret que je vous avois toujours caché, pour ne vous donner point de jalousie. Sçachez donc, ma sœur, que je suis fille de Jupiter ; que ce Dieu m'engendra lors qu'il voulut créer l'Univers, & me fit sortir de sa teste, non pas de la mesme sorte qu'il fit naistre Minerve avec l'assistance de Vulcain ; mais qu'il m'en tira luy-mesme par sa propre vertu, & par un effort de son pur esprit, afin de se servir de moy pour peindre le Ciel & la Terre, dont les couleurs charment les yeux de tout le monde.

Après que j'eûs couvert les Cieux de ce bel azur que vous voyez, j'y figuray ces Signes admirables qui en font l'ornement. Ne vous étonnez plus, ma sœur, si je me sers des signes pour me faire entendre, puis que c'est le langage du plus grand des Dieux, & le premier par lequel il se fit connoistre aux hommes, & leur exprima ses volontez. La lumiere ne fut créée que pour faire voir mes ouvrages. Ce fut par elle que l'on apperceût que j'avois peint le lambris des Cieux d'une couleur douce & éclatante ; que je l'avois enrichi de ces brillans dont il est semé, & dont la disposition marque le chemin par où le Soleil fait sa course.

Ce fut contre cette voute celeste que je pris plaisir à représenter des fleuves, des figures humaines, des animaux, & une infinité de choses qui sont les premières images de tout ce qu'il y a en l'air, sur la terre & dans les eaux, dont mon pere voulut que je traçasse une idée. Comme je les formay d'une maniere toute celeste, elles sont bien différentes de ce que l'on voit icy bas.

Ce fut moy, ma sœur, qui travaillay à ces riches portiques par où vostre pere commence & finit sa carrière. J'employay pour matiere ce pur esprit qui forme l'or dans les entrailles de la terre; & sur cette matiere toute spirituelle je couchay mes plus vives couleurs. Cét Arc, qui paroist dans le Ciel, & qui par sa beauté charme les yeux toutes les fois qu'on le voit, est un premier essay des couleurs dont je voulois me servir à peindre la nature. Cependant cet essay parut un chef-d'œuvre à tous les Dieux; & mon pere en ayant esté luy-mesme surpris, le cacha long-temps aux hommes, qui ne méritoient pas la veüe d'une chose si précieuse. Tout ce que vous voyez, ma sœur, de si bizarrement peint dans les nuages, est un effet des premiers jeux de mon esprit. Je donnay en suite de la couleur à tout ce qui est dans les eaux & sur la terre. J'émaillay les fleurs, je doray les moissons, j'embelli les fruits de teintes différentes, & figuray mille images bizarres sur les pierres & sur les coquilles. Ce que l'on voit de si extraordinairement peint dans des arbres & contre des rochers a esté

fait par le Hazard, qui observant alors ce que je faisois amassoit ce qui tomboit de mes couleurs, avec lesquelles taschant à m'imiter, il representoit une infinité de choses.

A mesure que Jupiter créoit les oiseaux, les poissons, & les autres animaux qui sont sur la terre, je les parois de ces mesmes couleurs dont j'avois peint la nature. Mais lors qu'il eût créé l'homme, ce fut moy, ma sœur, qui travaillay à la belle proportion de ses parties, & qui en les couvrant de teintes admirables, en fis le chef-d'œuvre & le racourci de tout le monde entier.

La Lumiere qui m'avoit veü peindre voulut imiter ce que j'avois fait : elle déroba de mes couleurs pour s'en servir, & s'enfermant dans des lieux fort secrets, & où elle ne pouvoit entrer qu'avec peine, se plaisoit à copier ce que j'avois peint sur la terre. Mais il est difficile de voir ses ouvrages, si l'on ne se cache dans les mesmes endroits où elle se retire, pour la surprendre lors qu'elle travaille.

Les Divinitez des eaux considerant aussi mes peintures avec plaisir, en ont voulu faire des copies; & elles y ont si bien réussi, que vous voyez avec quelle facilité elles sçavent faire un tableau en un moment. Les grands Fleuves mesme & les Torrens, quoy-que prompts & impetueux, taschent souvent de les imiter, mais ils n'ont pas assez de patience pour achever tout ce qu'ils commencent. Il n'y a que les Nimphes des rivieres, des lacs & des fontaines, dont l'humeur est plus douce & plus tran-

quille, qui ont pris un si grand plaisir dans cette occupation, qu'elles ne font autre chose que représenter continuellement tout ce qui s'offre à elles.

Après avoir fini les ouvrages qui m'avoient esté ordonnez, je remontay au Ciel, où je pensois demeurer auprès de mon pere à les contempler ; lors que l'Amour, ce Dieu qui aime toutes les belles choses, vint trouver Jupiter, & luy remontra que pour sa plus grande gloire, il estoit besoin que je demeurasse en terre, & que j'appriisse aux hommes à connoistre & à adorer les Dieux. Qu'il estoit vray que les Nimphes des eaux taschant d'imiter ce que j'avois peint, representoient bien ce qu'elles voyoient ; qu'elles donnoient mesme du mouvement & de l'action aux choses inanimées ; qu'il y avoit dans leurs peintures une verité & une admirable union de couleurs ; mais qu'elles estoient si capricieuses qu'on ne pouvoit bien voir leurs tableaux, parce qu'elles les representoient toujourns renversez le haut en bas. Qu'outre cela elles négligent, ou ne sçavent pas leur donner assez de force, ni faire un choix des plus belles choses, peignant indifferemment toutes sortes d'objets. Qu'elles n'avoient pas mesme une application assez serieuse à leur travail : outre que les Zephirs se divertissoient souvent à corrompre les traits, & à confondre les couleurs de leurs tableaux.

J'ay voulu, dit l'Amour, les engager à faire mon portrait : plusieurs Nimphes des fontaines & des lacs les plus tranquilles témoignent y prendre

plaisir. Mais lors qu'elles avoient fini mon Tableau, je ne pouvois le tirer de leurs mains ; & mesme si-tost que je m'éloignois, elles effaçoient ce qu'elles avoient fait, pour mettre une autre chose à la place.

La Lumiere qui represente assez bien la Nature, quand elle travaille enfermée, n'a pu me satisfaire. L'ayant voulu engager à faire le portrait d'un amant pour sa maistresse, elle n'en put marquer que les premiers traits. Ainsi, vous voyez bien que pour donner aux hommes des images plus ressemblantes de toutes les Divinitez, il est necessaire que la Peinture retourne parmi eux pour les instruire.

Lors que l'Amour eût parlé, Jupiter me regardant, Retourne donc, ma fille, me dît-il, & va faire ton sejour sur la terre. C'est là que par les ouvrages de tes mains tu apprendras aux mortels quel est mon pouvoir. Imprime de toutes parts des marques de ma grandeur ; & en leur enseignant ton art, fais-leur sçavoir combien je leur cache d'autres merveilles qu'ils ne verront jamais pendant leur vie.

Il ne m'eût pas si-tost parlé, que je partis remplie d'une infinité de nobles idées, pour les communiquer à ceux que j'en trouverois les plus dignes. Je descendis en terre avec l'Amour. Il fut le premier des Dieux dont je fis des images. Je le representay en cent façons differentes, selon les differentes occupations qu'il se donne luy-mesme. Il m'obligea d'enseigner les premiers traits du des-

sein

sein à une jeune fille chez laquelle il logeoit. Ce fut par où je commençay à me faire connoître ; & c'est, ma sœur, pourquoy l'on a cru que je n'avois pris naissance qu'en ce temps-là.

Je montray en suite aux hommes la maniere de distribuer les jours & les ombres pour donner du relief aux corps. Je leur enseignay à composer toutes sortes de couleurs, & à s'en servir pour imiter mes ouvrages. Je leur dis de quelle maniere il faut regarder les objets, & leur fis comprendre de quelle sorte les choses paroissent plus ou moins grandes à la veüe. Je leur appris à répandre sur leurs tableaux une lumiere qui imitast bien celle de la nature ; à connoître que la beauté vient de la proportion des parties, & comment il faut faire choix des plus belles ; de quelle sorte il faut se conduire pour bien marquer la force & la diminution de l'air dans les objets les plus proches & les plus éloignez ; ce que l'on doit étudier pour bien exprimer les divers mouvemens du corps, & les différentes passions de l'ame ; enfin, comment l'on doit représenter la beauté, & les graces mesmes qui se trouvent dans chaque chose.

L'Amour ravi de voir tous les soins que je prenois pour apprendre aux hommes tant de merveilles, parloit de moy dans tous les lieux où il se trouvoit, & me faisoit rechercher de tout le monde. J'apprenois aux Amans à déclarer leurs passions par des caracteres tout mystérieux. Je leur faisois voir la personne mesme qu'ils aimoient, quoy-

qu'absente; & j'en figurois des images non pas semblables à celles que vous faites, ma sœur, que chacun peut considerer à sa fantaisie, & se représenter comme il luy plaist, mais des images véritables, & où la nature sembloit avoir formé une seconde personne.

Ce fut donc par moy, ma sœur, quoy que vous puissiez dire, que les hommes comprirent la nature & l'excellence des Dieux. Je leur en figuray, d'une maniere proportionnée à leur intelligence, la grandeur & les hautes qualitez. Ils apprirent aussi de moy à découvrir aux Dieux mesmes les sentimens de leur cœur, par des figures qu'ils gravoient de toutes parts pour marque de leur veneration. L'on ne parloit point de vous alors, ma chere sœur, & ce ne fut qu'en considerant la beauté de mes travaux, que l'Imagination vostre mere devint amoureuse d'Apollon. Elle estoit ma confidente, & les Dieux l'avoient donnée aux hommes pour leur aider à mieux entendre ce que je leur enseignois, & rendre leur esprit capable de comprendre la sublimité de mes mysteres. J'avois si souvent peint le visage de ce Dieu que vous appelez vostre pere, & elle m'en avoit oûï dire de si grandes choses, qu'elle en devint passionnée. Vous ne pensiez peut-estre pas que je fusse si bien informée de ce qui vous regarde. Cependant il faut que vous sçachiez que j'ignorois moins que personne tout ce qu'elle faisoit pour se faire aimer de luy. Je reconnus bientôt après qu'elle avoit receû des gages de son amour.

Pendant le temps de sa grossesse, elle ne cessoit de le rechercher ; & lors qu'il se retiroit chez Thetis, elle couroit toute seule parmi l'obscurité des tenebres pour le trouver. Elle traversoit le palais du Sommeil, elle passoit au milieu de Songes & des Visions ; & parce qu'elle ne pouvoit s'empescher de les regarder, cela fut cause que vous en fustes beaucoup marquée. Enfin le terme de son accouchement arriva, & ce ne fut qu'avec des fureurs & des transports extraordinaires qu'elle vous mit au monde. Elle se retira sur le Mont Olympe, pour ne vous pas montrer d'abord dans cét estat où vous estiez. Apollon & ses sœurs prirent soin de vous pendant que vous demeurastes assez long-temps cachée dans les bois à cause de ces marques que vous aviez contractées dans le ventre de vostre mere. Ce fut pour tascher d'effacer ces defauts que vostre pere fit naistre une fontaine pour vous y laver : mais ses soins & ceux de ses sœurs n'ont pu empescher qu'il ne vous soit demeuré quelques taches, que vous voulez faire passer pour des graces & des avantages de la nature.

L A P O È S I E.

*V*ous nommez des defauts ce que chacun admire.
 Ce feu saint & sacré qu'Apollon seul inspire,
 Cét air noble & pompeux, ces charmes, ces appas,
 Sont en moy des beautez qui ne vous plaisent pas.
 Telle grace en effet si rare & peu commune,
 N'est point une faveur que fasse la fortune.

Ces nobles qualitez sont des presens des Dieux,
 Qui m'élevent en haut, & m'approchent des Cieux.
 Si d'un œil pur & sain sans un danger extremes,
 Vous pouviez reflechir vos regards sur vous-mesme,
 Vous verriez vos couleurs & vos traits si vantez
 Souvent pleins de defauts & de difformitez.
 Mais ce fascheux aspect vous rendroit malheureuse,
 Vostre occupation vous seroit ennuyeuse;
 Et ne trouvant en vous rien de bon ni de beau,
 Vous quitteriez alors & palette & pinceau.
 Aussi de Jupiter la supresme assistance
 A voulu vous priver de cette connoissance,
 Et pour entretenir sur terre vos travaux,
 Vous donner des plaisirs exempts de plusieurs maux.
 Ainsi sans trop penser aux choses que vous faites,
 Et vous mettre en estat de les rendre parfaites,
 D'un seul œil bien souvent sans raison & sans choix
 L'on vous voit regarder cent choses à la fois:
 Ce qui fait que l'on prend vostre noble exercice
 Pour un jeu de l'esprit & pour un pur caprice.

LA PEINTURE.

IL est vray, ma sœur, que pour voir avec plus de
 justesse, & pour mieux juger de toutes choses, je
 ne me sers quelquefois que d'un œil; & si je m'ap-
 plique à observer tout ce qui se presente à moy,
 c'est afin de ne rien imiter qui ne soit vray. Mais
 vous, ma sœur, dès vos plus jeunes ans l'on jugea
 de ce que vous feriez un jour. Car outre que vous
 estiez fort encline à ne dire gueres la verité, vous

estiez si prompte, & l'on peut dire si étourdie, que vous parliez de toutes choses sans les connoître. Les sœurs de vostre pere faisoient leur possible pour vous corriger, & pour vous instruire : mais au lieu de bien recevoir leurs avis, vous preniez differens caracteres, & teniez des discours où l'on n'entendoit rien. Quelquefois au retour du Mont Olympe ou du Parnasse, après avoir consulté les Muses, vous rendiez visite aux Nymphes des eaux. Combien de fois vous ay-je trouvée assise auprès d'elles, attentive à les regarder, & à considerer la beauté de leurs ouvrages ? Ce fut ce qui dans la suite vous fit naître l'envie de vous attacher à moy. Vous observastes soigneusement de quelle maniere je travaillois à former les images des Dieux & des grands hommes ; de quels traits je me servois pour de moindres sujets, & comment j'employois les couleurs pour peindre toutes sortes de choses.

Vostre mere vous exhortoit souvent à imiter ce que je faisois, & à me tenir compagnie : c'est pour cela qu'on a crû que vous estiez véritablement ma sœur, estant presque toujourns auprès de moy à expliquer par des mots choisis ce que je representois par mes peintures.

Je pourrois vous faire souvenir de cent choses que j'ay produites, & que vous avez copiées depuis. Mais comme ce que j'ay fait subsiste toujours, & qu'il ne faut qu'avoir des yeux pour connoître la verité de ce que je dis, ce seront mes ouvrages qui parleront pour moy. Ainsi j'abregeray

mon discours, qui contre ma coustume n'a déjà esté que trop long. Car c'est à vous qu'il faut laisser ce grand nombre de paroles que les Dieux vous ont données en partage, & par lesquelles vous prétendez vous rendre considerable. Je vous laisse donc ce langage sublime, & ces expressions extraordinaires dont vostre pere se sert luy-mesme pour faire des réponses ambiguës, & où l'on ne comprend rien. Imittez-le, ma sœur; & pour abuser le monde par vos Portraits, faites de la laideur une parfaite beauté: pour moy, je feray toujourns voir les choses telles qu'elles sont. Mais j'apperçoy l'Amour qui nous regarde. Comme il vient à propos pour juger de nos differends, nous pouvons nous découvrir à luy, puis qu'il y a long-temps qu'il nous connoist.

L' A M O U R.

JE sçay déjà le sujet de vos contestations, & je m'étonne que deux sœurs aussi spirituelles & aussi agréables que vous s'arrestent à disputer ensemble, pendant que chacun admire vos rares qualitez. Il n'est point question de sçavoir vos âges, ni laquelle de vous deux est l'aînée. La jeunesse est si avantageuse, que pour mieux plaire à tout le monde j'aime à paroistre toujourns enfant. L'on considere les personnes par leur merite & par leurs services. Je voudrois avoir assez de credit auprès de vous pour vous mettre bien ensemble. Il y a long-temps que je vous connois, & que de l'une & de l'autre j'ay receû plusieurs services en diverses ren-

contres. Parmi les bons offices que vous m'avez rendus, j'ay assez de fois éprouvé combien toutes deux vous estes difficiles à gouverner, pour ne pas dire capricieuses. Mais parce que je suis soupçonné de ne pas suivre les regles de la raison dont on prétend que je ne veux point reconnoistre l'empire, je n'entreprendray pas aussi de vous juger. Soumettez-vous aux ordres de ce grand Roy, dont la presence embellit ces lieux, & qui est aujourd'huy l'arbitre & les délices de tout le monde. C'est pour luy que j'ay pris soin de rendre cette demeure si agréable, en y faisant venir les Graces & les Plaisirs; que pour l'orner, j'y appelle tous les beaux Arts: & c'est pour luy que vous devez travailler l'une & l'autre à meriter son estime, & reconnoistre l'accueil favorable qu'il vous fait.

Mais pour luy en donner des marques, travaillez sur differens sujets. Ce puissant Prince vous en fournit un assez grand nombre, par lesquels vous pourrez représenter tant de nobles qualitez qui le font admirer de toute la terre. Sans chercher dans les siècles passés des exemples de ce qu'ont fait les anciens Heros pour les comparer à ses actions miraculeuses, attachez-vous à bien raconter ce qu'il a fait, qui ne trouve rien de comparable dans toutes les Histoires.

L A P O É S I E.

*P*our moy je chanteray sur la terre & sur l'onde
Les hautes actions du Monarque François,

Et je diray par tout le monde :

LOUIS, le Grand **LOUIS** est le plus grand des Rois.

*Tant d'illustres vertus qu'on voit en sa personne
Eternisent son nom en mille & mille lieux :*

*N'eust-il ni Sceptre, ni Couronne,
Il merite d'avoir place parmi les Dieux.*

LA PEINTURE.

ET moy je représenteray ses vertus & ses actions en tant de nobles manieres, par des traits si grands & des couleurs si vives, que j'obligeray le Temps à respecter mes ouvrages.

L'AMOUR.

SI l'une raconte les grandes vertus de ce Prince incomparable, & fait une image des beautez de son ame, c'est à l'autre à bien exprimer ses actions heroïques, & tant de choses memorables qui sont l'admiration de toute la terre. Songez seulement à représenter fidèlement ce que vous voyez, afin que les siècles à venir puissent encore le voir dans l'estat où il paroist aujourd'huy à tout l'Univers.

Comme l'Amour eût cessé de parler, je sortis du lieu où j'estois ; & croyant en estre assez connu, je m'avançay, & luy dis : O toy, qui sçais combien j'ay toujourns respecté ton pouvoir ! puis que tu inspires à nos-

tre Grand Monarque cette noble passion qu'il a pour les belles choses, quoy-que mon nom ne merite pas d'aller jusques à luy : toutefois, comme il n'ignore pas que je mets toute ma gloire à contribuer ce que je puis aux travaux qui rendent son regne si glorieux ; qu'il a mesme eû plusieurs fois alléz de bonté pour recevoir favorablement les foibles témoignages que j'en ay donnez : je te prie, Amour, de vouloir faire connoistre à ce grand Prince que tu m'as trouvé dans ces lieux méditant sur les belles actions de sa vie. La Poésie que voilà peut dire que je n'ay point de plus grande joye que d'entendre de sa bouche les louanges qui luy sont si legitimement deûës. Et pour la Peinture, continuay-je, en me tournant de son costé, elle sçait combien je me suis occupé à faire valoir ses ouvrages, & à découvrir les secrets de son art, afin de laisser à la posterité des images dignes de ce grand Roy, & d'apprendre à toute la terre les merveilles que nous avons le bonheur de voir.

L'Amour m'ayant écouté me fit signe de le suivre ; & comme pour luy obéir je voulois sortir du lieu où j'estois, j'entendis un grand bruit qui me fit tourner la teste d'un autre costé.

Il est vray qu'alors j'ouvris à demi les yeux ; & voyant dans l'allée la plus proche de l'endroit où je m'estois endormi toute la Cour qui suivoit le Roy, je fus extrêmement surpris. Cependant me trouvant encore possédé de l'erreur de mon songe, je cherchois à joindre le faux & le vray. Il me semble que je regardois si l'Amour ne s'approchoit point du Roy pour me rendre quelque bon office, & je fermay les yeux pour ne me pas détromper sitost, & pour goustier plus long-temps la douceur d'une si aimable réverie.

Vous aurez donc, mon cher Cleogene, de la joye d'apprendre que je suis presentement de vostre avis, & qu'une si agréable aventure est une nouvelle raison à alleguer pour prouver que le Sommeil est le plus charmant de tous les Dieux. *A. F.*





T A B L E.

A

A C A D E M I E de Peinture
& de Sculpture établie à
Paris. page 457
Académie des Caraches. 60. 61
Adam Elshiemé. 109
Adam Van-Noort. 193
De l'Admiration. 22
De l'Adoration. 42
De l'Agrément. 20
Albane. 292
Ch. Albert. 105
Alexandre Veronese. 455
Alexandre VI. Pape. 627
Alfonse Parigi. 160
Alfonse du Fresnoy. 162
Ambroise du Bois. 113
De l'Amour. 16
Anaximene puni pour une mé-
chante raillerie. 291
André Camaccé. 447
André Ouche. *ibid.*
André Sacchi. *ibid.*
Saint André. 591
Ph. d'Angeli. 109
Annibal Carache. 59
Antoine Carache. 92
Antoine Tempeste. 128
Antiveduto. 193
Antonio Barba-longa. 267
Antonio Maria Panico. 82
Appartemens des Tuilleries

peints par N. Mignard. 494
Armand Swanvert. 477
Armide & Regnaut peints par
le Poussin. 328
Affelin dit Petit Jean. 237
Audran. 643
Aveugles guéris par N. Sei-
gneur, peints par le Poussin. 357
Augustin Carache. 89
Augustin Metelli. 299
Augustin Tasse. 127

B

B A C C A N A L E S du Poussin.
429
Badalocchio. 82
Bailli. 643
Baltazar Marcy. 584
Bamboche. 236
Baptême de Saint Jean, du Pouf-
sin. 326
Baptiste de Champagne. 642
Barba-longa. 267
F. Barbieri da Cento. 300
Baroccio. 57
Barthelemy. 508
Barthelemy Brienberg. 237
Bartholet Flamaël. 586
Bataille de Constantin peinte
par Raphaël. 49

T A B L E.

<i>Baudeffon.</i>	643	<i>Cavedone.</i>	298
<i>Baugin.</i>	661	<i>J. B. de Champagne.</i>	570. 642
<i>Belin.</i>	660	<i>Philippe de Champagne.</i>	570
<i>Bellange.</i>	189	<i>Chaperon.</i>	650
<i>Bely.</i>	<i>ibid.</i>	<i>Charmeton.</i>	584
<i>Benedette.</i>	289	<i>Charles Lorain.</i>	289
<i>P. Beretin de Cortone.</i>	447	<i>M. de Charmois.</i>	460
<i>Le Bicheur.</i>	486	<i>Chasteau.</i>	644
<i>Le Blanc.</i>	179	<i>Chauveau.</i>	586
<i>J. Blanchart.</i>	178. 487	<i>Chérubin Albert.</i>	106
<i>L. Bobrun.</i>	126	<i>Ciro-Ferri.</i>	449
<i>H. Bobrun.</i>	588	<i>Civoli.</i>	102
<i>Du Bois.</i>	113	<i>Cléantes.</i>	454
<i>Bollery.</i>	178	<i>Cleobis & Biton.</i>	631
<i>Bosse.</i>	612	<i>Le Clerc.</i>	178
<i>Bots.</i>	192	<i>Colignon.</i>	175
<i>Boule.</i>	669	<i>Colonna.</i>	299
<i>Boulangier.</i>	300	<i>De la Colére.</i>	49
<i>L. Boulongne.</i>	567	<i>Corneille Polembourg.</i>	237
<i>D. & M. Bourbon.</i>	456	<i>H. Corneille Woorm.</i>	127
<i>Bourdon.</i>	509	<i>Mich. Corneille.</i>	486
<i>Bouffonnet Stella.</i>	643	<i>P. De Cortone.</i>	447
<i>Braw.</i>	192	<i>Cotelle.</i>	669
<i>Brebiette.</i>	650	<i>Courtois.</i>	<i>ibid.</i>
<i>M. Brih.</i>	110	<i>Le Cousin dit Gentil.</i>	244
<i>P. Bril.</i>	<i>ibid.</i>	<i>G. Craërs.</i>	237
<i>Brugle.</i>	236	<i>De la Crainte.</i>	41

C

C ALABRESE.	456
<i>Callot.</i>	152
<i>Calvart.</i>	269
<i>A. Camacée.</i>	447
<i>De Cani.</i>	669
<i>Canta Gallina.</i>	160. 175
<i>Ann. Carache.</i>	59
<i>Aug. Carache.</i>	89
<i>L. Carache.</i>	447
<i>Ant. Carache.</i>	92
<i>Le Caravage.</i>	94
<i>J. B. Castillon.</i>	289

D

G. D 'A W.	244
<i>Darius ouvre le Tombeau de Sémiramis.</i>	614
<i>P. De Cortone.</i>	447
<i>De la Douleur.</i>	27
<i>De la Hyre.</i>	479
<i>Description d'un Mausolée envoyé à Bourdon.</i>	513
<i>De Larts dit Bamboche.</i>	236
<i>Delestain.</i>	188
<i>Denis Calvart.</i>	269

T A B L E.

<i>Deruet.</i>	<i>ibid.</i>	<i>Ferri.</i>	449
<i>De Somme.</i>	457	<i>Le Feti.</i>	102
Discours du Pouffin à M. de Noyers sur la grande Galerie du Louvre.	340	<i>Fioravente.</i>	457
<i>Doffin.</i>	188	<i>Flamael.</i>	586
<i>Domenico Feti.</i>	102	Foukers d'Allemagne.	336
<i>Le Dominiquin.</i>	245	<i>Fouquieres.</i>	335. 660
<i>J. Dominique.</i>	446	<i>Sim. François.</i>	532
<i>M. Dorigni.</i>	486	<i>Francart.</i>	669
<i>Du Bois.</i>	113	<i>Francisque Milet.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Du Chesne.</i>	573	Saint François Xavier peint par le Pouffin. <i>Voyez à la Lett. X.</i>	
<i>Du Fresnoy.</i>	662	<i>Frederic Zucchero.</i>	103
<i>L. Du Guernier.</i>	480	<i>Frederic Baroccio.</i>	57
<i>Nic. du Moustier.</i>	508	<i>Freminet.</i>	114
<i>Dan. du Moustier.</i>	649	<i>Du Fresnoy.</i>	662
<i>Du Desir.</i>	23	De la Fuite.	23
<i>Du Desespoir.</i>	49	Furius Camillus qui renvoye les enfans des Faleriens.	327

E

E GMOND.	189
<i>Ekman.</i>	611
<i>F. Elle.</i>	127
De l'Emulation.	38
De l'Envie.	37
<i>Erweck.</i>	237
<i>L'Espagnolet.</i>	95
De l'Espérance.	48
Etablissement de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.	457
<i>Eustache le Sueur.</i>	460
De l'Expression.	15

F

La F LEUR.	669
<i>Le Févre.</i>	584
<i>Le Févre de Venise.</i>	592
<i>Ferdinand Elle.</i>	127

G

G ALLERIE Farnese.	66
Gallerie des Tuilleries ornée de Tableaux.	5
Galleries de l'Hostel de Bullion peintes par Blanchart & par Vouët.	186
Gallerie de Luxembourg peinte par Rubens.	197
Gallerie de l'Hostel de la Vrilliere peinte par Perier.	478
Gallerie de M. de Bretonvilliers peinte par Bourdon.	529
Galleries du Palais Cardinal peintes par Champagne.	576
Gallerie de l'Hostel de Sene- terre & autres Tableaux peints par Loyr.	633
<i>Gaspar Craërs.</i>	237
<i>Gaspard Marcy.</i>	642
<i>Gaspres du Ghet.</i>	447

T A B L E.

<i>Le Gendre.</i>	509	<i>De la Honte.</i>	45
<i>Gentil.</i>	244	<i>Gher. Honthorst.</i>	95
<i>Gentilleschi.</i>	106	<i>Horace le Blanc.</i>	179
<i>Gerard d'Aw.</i>	244	<i>Horace Gentilleschi.</i>	106
<i>Gerard Zegres.</i>	237	<i>De l'Horreur.</i>	20
<i>Germanicus peint par le Pouf-</i>		<i>Hutinot.</i>	642
<i>fin.</i>	35	<i>Hyacinthe changé en fleur.</i>	506
<i>Gervaise.</i>	509		
<i>Giacomo Rocca.</i>	8	I	
<i>Giffey.</i>	584		
<i>Le Gobbe.</i>	111	J <i>ACQUES Stella.</i>	650
<i>Goltius.</i>	107	<i>Jean Baptiste de Champagne.</i>	
<i>Gribelin.</i>	668	642	
<i>Fr. Grimaldi.</i>	299	<i>Jean Dominique.</i>	446
<i>Grote de Versailles.</i>	585	<i>Jean le Maire.</i>	659
<i>Le Guerschin.</i>	300	<i>Saint Jérôme du Dominiquin.</i>	
<i>Guerin.</i>	611	267	
<i>L. Du Guernier.</i>	480	<i>Le jeune Palme.</i>	103
<i>Le Guide.</i>	268	<i>De l'Impudence.</i>	43
<i>Guillain.</i>	479	<i>De l'Indignation.</i>	37
<i>Guillerot.</i>	660	<i>Infans de Lara.</i>	131
<i>Guyot.</i>	126	<i>Joseph Pin.</i>	73. 95
H		<i>Fr. Joseph Feuillant.</i>	188
H <i>ANSE.</i>	479	<i>De la Joye.</i>	24
<i>De la Hardiesse.</i>	39	<i>Israël Henriet.</i>	173
<i>De la Haine.</i>	19	<i>Israël Sylvestre.</i>	177
<i>Is. Henriet.</i>	173	<i>Jugement qu'on peut faire des</i>	
<i>Herard.</i>	588	<i>Tableaux.</i>	86
<i>Hercule qui enleve Déjanire,</i>		<i>Jugement de Salomon, peint par</i>	
<i>peint par le Pouffin.</i>	329	<i>le Pouffin.</i>	35
<i>De la Hyre.</i>	479	<i>Juste d'Egmond.</i>	189
<i>Histoire des sept enfans de La-</i>			
<i>ra.</i>	131	L	
<i>Histoire de Saint Bruno peinte</i>		L <i>ABELLE.</i>	175
<i>par le Sueur.</i>	461	<i>L'Albane.</i>	292
<i>Histoire de la mort du Pape Alé-</i>		<i>Labrador.</i>	457
<i>xandre VI.</i>	627	<i>La Fleur.</i>	669
<i>Histoire de Niobe.</i>	501	<i>Lallemand.</i>	649
<i>Histoire de Cléobis & Biton.</i>	631	<i>La Mare.</i>	290. 407
<i>De Hoey.</i>	113	<i>Lanfranc.</i>	284

T A B L E T

guier. 536
Mort du Pape Alexandre VI.

P

627
J. Mosnier. 650
Mouillon. 488
Moyse. 236
Moyse qui frape le rocher, peint
par le Pouffin. 327. 356
Moyse exposé sur les eaux. 359
Moyse trouvé sur les eaux. 358.
432
Le mesme qui foule aux pieds la
Couronne de Pharaon. 374.
493
Mules peintes aux Tuilleries par
N. Mignard. 503

N

Les **N**AINS. 187
Nanteuil. 668
Naissance de Bacchus, peinte
par le Pouffin. 361
Nesker. 245
Nicasius. 612
Ninet. 188
Nocret. 536
Noëfs. 191

O

OCTAVE *Van-Veen.* 150
Orage peint par le Pouffin.
440
Origine des armes des Ubaldini.
129
Orion, tableau du Pouffin. 361
Ottavio Padouano. 102
Otto Venius. 130
A. Ouche. 447
Ouvrages faits par Loyr dans le
Palais des Tuilleries. 633

Le **P**ADOVAN. 101
Passages du Pouffin. 358.
440
Giac. Palma, ou le jeune Palme.
103
Pan & Syringue peints par le
Pouffin. 328
Parigi. 160
Des Passions. 16
Passage de la mer-rouge, & l'a-
doration du Veau d'or, ta-
bleaux du Pouffin, 327
Le Passignan. 106
Patel. 669
Peintres François qui n'ont pas
esté de l'Académie. 649
Peintures de N. Mignard aux
Tuilleries. 494
Peintures de Mosnier à Char-
tres, & autres lieux. 651
Pellegrin de Boulogne. 7
Perelle. 189
Perier. 477
Person. 188
De la Peur. 41
Philipes Napolitain. 109
De la Phisionomis. 593
Pietre Noëfs. 191
Pietre Teste. 290
Pinager. 477
Du Plaisir. 24
Plate montagne. 487
Poissan. 488
Popliere. 586
Fr. Porbus. 119
Portraits difficiles à bien faire.
231
Le Pouffin. 309

Plamme-

T A B L E.

Pfammetite.	36	Salon du Palais Barberin.	447.
Dé la Pudeur.	46		448
Pyrrhus, tableau du Pouffin.		<i>Salvator Rose, ou Salvatoriel.</i>	456
374		Samaritaine, du Pouffin.	361
Q		<i>Saracino.</i>	94
QUILLERIE'.	508	<i>Sarazin.</i>	487
R		<i>Saveri.</i>	113
RABEL.	650	<i>Segersou Zegres.</i>	237
<i>Rambouts.</i>	236	<i>Scalberge.</i>	189
Ravissement des Sabines, du Pouffin.	327	<i>Scalque.</i>	245
Ravissement de Saint Paul, du mesme.	348	<i>Sisto Badalocchio.</i>	82
Rebecca, tableau du Pouffin.	390	<i>Snéydre.</i>	238
<i>Sim. Renard.</i>	591	<i>De Somme.</i>	457
<i>Gui. Reni.</i>	268	<i>Staben.</i>	192
Représentation funebre faite aux Peres de l'Oratoire par l'Académie de Peinture & de Sculpture à la mort de M. le Chancelier Seguier.	536	<i>Stella Bouffonnet.</i>	643
<i>J. Ribera de l'Espagnolet.</i>	95	<i>J. Stella.</i>	650
<i>La Richardiere.</i>	650	<i>F. Stella.</i>	658
<i>Rimbrans.</i>	238	<i>Stennix.</i>	191
<i>Giac. Rocca.</i>	8	Sujets allegoriques peints par le Pouffin.	377
<i>Romanelle.</i>	299	<i>Swanvert.</i>	477
<i>Sal. Rose.</i>	456	<i>Le Sueur.</i>	460
<i>Rothamer.</i>	178	Superstitions des Italiens.	631
Les Roux en averfion.	606		
<i>Rubens.</i>	192	T	
S		T A B L E A U de Daniel de Volterre peint à Rome.	33
A. SACCHI.	447	Tableaux d'Annibal Carache, qui sont à Paris.	81
Les sept Sacremens peints par le Pouffin.	326. 351	Tableau d'Aristide.	28
Les quatre Saisons, du mesme.	361	Tableau du Pouffin aux Jesuites.	338
<i>Salimbeni.</i>	160	Tableau de Timanthe.	28
		Tableaux du Cabinet de M. le Duc de Richelieu.	215
		Tableau de la Chapelle de Saint Germain en Laye, du Pouffin.	334
		Tableaux de la Vierge, du mesme.	255. 431

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Paris le 23. Septembre 1686. signées MATHE', & scellées du grand Sceau de cire jaune, il est permis à Sebastien Mabre - Cramoisy Imprimeur du Roy & Directeur de son Imprimerie Royale, de rimprimer en un ou plusieurs volumes, un Livre intitulé, *Entretiens sur les Vies & sur les Ouvrages des plus excellens Peintres Anciens & Modernes*, composé par ANDRÉ FELIBIEN, sieur des Avaux & de Javercy; & ce en telle marge & de tel caractère, & autant de fois qu'il voudra, pendant le temps de dix années consécutives, à compter du jour que chaque volume sera achevé d'imprimer. Avec défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer ou faire imprimer ledit ouvrage, sous quelque prétexte que ce soit, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, & de tous dépens, dommages & intérêts.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le 25. Septembre 1686. Signé, ANGOT, Syndic.

Ce second Volume a esté achevé d'imprimer pour la première fois en vertu des Présentes le 30. Mars 1688.

1000-00 6000000 55

ЦУНБ

им. Н. А. Некрасова



2 000001 929629





